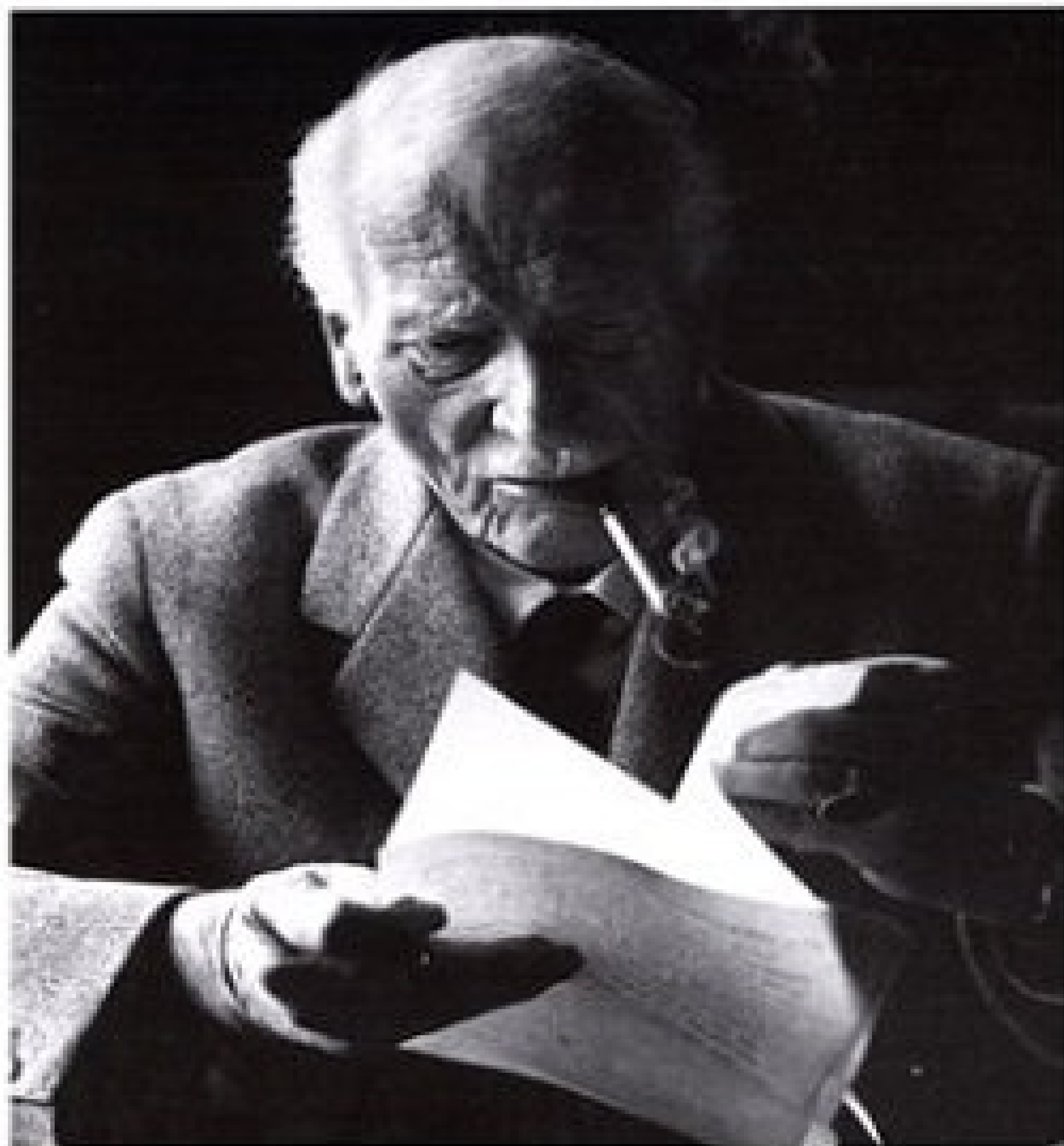
Carl Gustav Jung

« Ma vie »

Souvenirs, rêves et pensées

recueillis par Aniela Jaffé
traduits par Roland Cahen et Yves Le Lay



Témoins Gallimard

C.G. JUNG

Ma vie

Souvenirs, rêves et pensées

Recueillis et publiés par Aniéla Jaffré

GALLIMARD
1966

Traduits de l’allemand par le Dr Roland Cahen et Yves le Lay avec la collaboration de Salomé Burckhard

La publication en français des œuvres du Professeur C.G. Jung a lieu sous la direction du D[r] *ROLAND CAHEN*

Titre original : ERINNERUNGEN, TRAUME, GEDANKEN

AVANT-PROPOS

C'est avec le sentiment de mettre entre les mains du lecteur français un document unique de lucidité, de loyauté, de courage et de dépouillement que nous achevons cette édition française de l'autobiographie de C.G. Jung. Celle-ci n'est pas un sacrifice, qui serait un peu vain, à la mode actuelle des autobiographies.

Elle est un document humain, médical, culturel, psychologique, historique qui nous révèle ce qu'a été pour le premier chercheur qui rencontra l'inconscient dans toute son ampleur – avec Freud d'abord, puis ensuite seul, entièrement seul –, ce qu'a été cette dramatique découverte.

Ce livre est une invite pour chacun à tenir compte de son propre inconscient et de ses ressources. Il est aussi un secours et une sécurisation : si d'aucuns peinent dans leur dialectique avec leur inconscient, ils pourront dorénavant, grâce à ce témoignage de Jung, se réconforter du courage et de l'audace de celui qui, étant le premier, n'avait point encore de devancier en cette plongée angoissante, mais combien enrichissante, dans les profondeurs du monde intérieur.

*

L'édition française du présent volume a été malheureusement endeuillée par la disparition, en plein travail, *d'Yves Le Lay* au printemps 1965. Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous saluons ici sa mémoire.

L'édition française des œuvres du Professeur C.G. Jung a été honorée de l'appui et des encouragements de la *BOLLINGEN FOUNDATION,* à laquelle nous sommes heureux d'exprimer ici toute notre chaleureuse gratitude.

Nous sommes heureux également d'adresser nos remerciements à nos fidèles collaborateurs, Mme Aimée Coffinet, Mme Andrée Segond, M. Henri Pernet et M. Etienne Perrot.

D Roland Cahen.
1 septembre 1966.

INTRODUCTION

He looked at his own Soul with a Telescope. What seemed all irregular, he saw and shewed to be beautiful Constellations : and he added to the Consciousness hidden worlds within worlds.

Coleridge, Notebooks[1].

En été 1956, c’était pendant les rencontres d’Eranos à Ascona, l’éditeur Kurt Wolff parla pour la première fois à ses amis zurichois de son projet de publier une biographie de Carl Gustav Jung aux éditions du Panthéon, à New York. Yolande Jacobi, l’une des collaboratrices de Jung, proposa de m’en confier la rédaction.

Il était évident, d’emblée, qu’il s’agirait là d’une tâche ardue : nous connaissions tous l’aversion de Jung à raconter sa vie et à exposer sa personne aux yeux du monde. Pourtant, après avoir longuement hésité, il finit par m’accorder un après-midi par semaine pour aborder ensemble ce travail. En tenant compte de son âge et de son emploi du temps, très chargé déjà, cela représentait une concession exceptionnelle de sa part.

Ce fut au printemps 1957 que nous commençâmes à travailler. Kurt Wolff m’avait fait part de son désir de voir le livre paraître non pas sous forme d’une « biographie » mais sous celle d’une « autobiographie ». Jung devrait s’exprimer lui-même. C’est ainsi que, la décision de principe une fois prise, mon premier devoir consista simplement à lui poser des questions et à noter ses réponses. Si, au début, il se montra hésitant, parfois même réticent, il se mit bientôt à parler plus librement, avec un intérêt toujours croissant, de lui-même, de son devenir, de ses rêves, de ses pensées.

L’attitude positive de Jung à l’égard de ce travail en commun amena, vers la fin de l’année 1957, un changement décisif. Après une courte phase d’inquiétude intérieure, des images de l’enfance, depuis longtemps enfouies, se mirent à émerger. Jung leur soupçonnait un lien avec certaines des idées émises dans ses dernières œuvres, sans toutefois en saisir clairement le rapport. Un beau matin il m’accueillit en me faisant part de sa décision de retracer lui-même son enfance, dont il ne m’avait relaté qu’une partie.

Sa décision était aussi réjouissante qu'inattendue ; je savais à quel point le fait d'écrire fatiguait Jung ; il ne se serait pas engagé dans cette entreprise s'il ne l'avait ressentie comme une « mission » venant du tréfonds de lui-même. Son consentement était donc la justification intrinsèque de l'« autobiographie ».

Quelque temps après ce tournant j'ai pu noter sa remarque : « Écrire un livre est toujours, pour moi, une confrontation avec le destin. Il y a toujours, dans l'acte de création, quelque chose d'imprévisible et je ne peux rien fixer ni prévoir à l'avance. Ainsi l'autobiographie prend d'ores et déjà une direction autre que celle prévue au départ. C'est par nécessité que j'écris mes premiers souvenirs. Si je m'en abstiens un seul jour, des malaises physiques surviennent. Dès que j'y travaille, ils disparaissent et mon esprit devient lucide. »

En avril 1958 Jung termina les trois chapitres sur l'enfance, l'époque du lycée, et les années d'études. Il les intitula : « Des premiers événements de ma vie. » Ils se terminent avec l'achèvement de ses études de médecine, en 1900.

Mais ce ne fut pas l'unique contribution de Jung à ce livre. En janvier 1959, se trouvant dans sa maison de campagne à Bollingen, il consacrait toutes ses matinées à la lecture des chapitres de notre livre déjà composés. Quand il me rendit le chapitre « De la vie après la mort », il ajouta : « Quelque chose en moi a été touché ; une pente s'est formée et me voici contraint d'écrire. » C'est ainsi que fut écrit le chapitre « Pensées tardives », où se trouvent ses idées les plus profondes, celles qui visent les horizons les plus lointains.

Durant l'été de cette même année 1959, Jung écrivit, également à Bollingen, le chapitre « Kenya et Ouganda ». Par contre, celui sur les Indiens Pueblos provient d'un fragment manuscrit resté inédit, datant de 1926, et qui traite des questions générales de la psychologie des primitifs.

Les chapitres « Sigmund Freud » et « Confrontation avec l'inconscient » ont été complétés par divers passages du compte rendu d'un séminaire qui eut lieu en 1925, et pendant lequel Jung avait parlé, pour la première fois, de son développement intérieur.

Le chapitre « Activité psychiatrique » est né des conversations que Jung eut avec les jeunes médecins-assistants de l'hôpital psychiatrique de Zurich, le « Burghölzli », en 1956. Un de ses petits-fils y travaillait alors en qualité de psychiatre. Les entretiens eurent lieu dans la maison de Jung à Küsnacht.

Jung lut le manuscrit du présent ouvrage et l'approuva. Il lui est arrivé de corriger certains passages, de proposer des adjonctions ou de les rédiger lui-même. En revanche, j'ai complété les chapitres écrits par lui en utilisant les procès-verbaux de nos conversations ; j'ai développé ses allusions, faites

souvent en style télégraphique, et supprimé des répétitions. Plus le livre avançait, plus son travail et le mien s'amalgamaient solidement.

La façon dont ce livre prit naissance décida aussi de son contenu. La conversation et le récit spontané portent la marque de l'improvisation, et nous avons laissé ce caractère à l'« autobiographie ». La vie extérieure de Jung et son œuvre ne s'illuminent que d'une lumière fugace ; mais le livre nous communique l'atmosphère de son univers spirituel, nous fait connaître ce qu'a vécu un homme pour qui l'âme constituait la réalité la plus authentique. Vainement, j'ai interrogé Jung sur les événements extérieurs. Seule l'essence spirituelle de sa vie était pour lui inoubliable et valait la peine d'être racontée.

Par-delà les difficultés d'élaboration et de forme, il y en avait d'autres, plus essentielles, de nature plus personnelle. Jung en parla dans une lettre à un ami, ancien camarade d'études. Cet ami l'avait prié de noter ses souvenirs d'enfance. La correspondance date de la fin de 1957.

« … Tu as parfaitement raison ! Quand on vieillit on se voit ramené, de l'intérieur comme de l'extérieur, aux souvenirs d'enfance. Il y a trente ans déjà, mes élèves m'avaient sollicité et m'avaient demandé d'expliquer comment j'en étais arrivé à ma conception de l'inconscient. Je répondis à leurs questions au cours d'un séminaire. Ces derniers temps, à diverses reprises, on m'a sollicité d'écrire une sorte d'« autobiographie », mais je ne pouvais me faire à cette idée. Je connais trop d'autobiographies, les illusions des auteurs sur eux-mêmes, leurs mensonges d'opportunité, et je connais trop bien l'impossibilité de se décrire soi-même pour me hasarder à tenter quoi que ce soit dans ce domaine.

« Récemment on m'a demandé des informations autobiographiques et j'ai découvert, à cette occasion, que dans le matériel livré par mes souvenirs se trouvent certains problèmes objectifs qui mériteraient bien un examen plus précis. J'ai donc réfléchi à cette possibilité pour arriver à la conclusion qu'il me fallait écarter mes autres obligations afin d'essayer tout au moins de soumettre à un examen objectif les tout premiers débuts de ma vie. Cette tâche est si difficile et si inaccoutumée que j'ai dû commencer par me promettre de ne point en publier les résultats de mon vivant. Cette mesure me semblait indispensable afin de m'assurer la quiétude et le détachement nécessaires. J'ai constaté, en effet, que tous les souvenirs restés vivants en moi concernent des événements affectifs qui plongent l'esprit dans l'inquiétude et la passion – condition peu favorable à un exposé objectif. Ta lettre, "naturellement", est arrivée au moment même où je m'étais en quelque sorte décidé à m'atteler à ce travail.

« Or le destin veut – comme il l'a toujours voulu – que dans ma vie tout ce

qui est extérieur soit accidentel et que seul ce qui est intérieur ait une valeur substantielle et déterminante. C'est ainsi que tout souvenir d'incidents extérieurs s'est estompé ; peut-être aussi ces derniers n'ont-ils jamais été l'essentiel ou ne l'ont été que dans la mesure où ils coïncidaient avec des phases de développement intérieur. Un nombre infiniment grand de ces manifestations "extérieures" ont sombré dans l'oubli, précisément parce que, comme il me semblait alors, j'y participais de toutes mes forces. Or, ce sont ces épisodes extérieurs qui rendent une biographie compréhensible : personnes que l'on a rencontrées, voyages, aventures, difficultés de tous genres, complications, coups du destin et d'autres faits. À peu d'exceptions près, tout cela a été métamorphosé, à la limite de mes souvenirs, en images-fantômes qui ne peuvent plus donner d'envolée à mon imagination, ni la raviver.

« Combien plus vivace et coloré est demeuré le souvenir de ce que j'ai vécu intérieurement. Mais ici se pose le problème de la description qui semble dépasser mes forces, du moins pour le moment. Voilà pourquoi je ne puis répondre à ton désir – ce que je regrette beaucoup… »

Cette lettre caractérise l'attitude de Jung : bien qu'il se soit déjà décidé à s'« atteler à ce travail », la lettre ne s'en termine pas moins par un refus ! Le conflit entre l'acceptation et le refus ne s'est jamais apaisé jusqu'à sa mort. Un reste de scepticisme et l'appréhension de ses futurs lecteurs subsistèrent. Jung ne considérait point le livre de souvenirs comme une œuvre scientifique ni comme un livre de sa main ; au contraire, il parlait et écrivait à ce propos de l'« entreprise d'Aniela Jaffé » à laquelle il apportait ses contributions. Conformément à son désir, ce livre ne fera pas partie de ses Œuvres complètes.

Il se montrait particulièrement réticent dans les récits relatant ses rencontres soit avec des personnalités connues, soit avec des êtres proches, des amis. « J'ai parlé avec de nombreux hommes célèbres de mon époque, avec les grands de la science et de la politique, avec des explorateurs, des artistes, des écrivains, des princes et des financiers éminents, mais, sincèrement, je dois dire que peu de ces rencontres ont constitué pour moi un événement marquant. Nous étions comme des vaisseaux qui se saluent en haute mer, abaissant chacun son pavillon. Le plus souvent, ces personnalités avaient quelque requête, quelque problème à me soumettre dont je ne puis et ne dois faire mention. Ainsi, il ne m'en reste aucun souvenir, malgré leur importance aux yeux du monde. Ces rencontres n'eurent pas de relief spécial, elles pâlirent rapidement et restèrent sans conséquences profondes. Quant aux relations qui m'étaient chères et qui me revenaient à l'esprit comme des souvenirs des temps lointains je ne puis en parler : elles étaient non seulement ma vie la plus profonde, mais aussi la leur. Il ne

m’appartient pas d’ouvrir aux regards du monde ces portes à jamais fermées. »

Si Jung parle très succinctement des faits de sa vie extérieure, cette lacune est largement compensée par le récit de ses expériences intérieures et une profusion de pensées qui, de son propre avis, doivent être considérées comme biographiques. Elles sont à un très haut degré caractéristiques de sa personnalité et formaient la base de sa vie. Elles reflètent en premier lieu ses pensées religieuses. Ce livre contient le credo *de Jung.*

De nombreux cheminements amenèrent Jung à affronter les problèmes religieux : ses propres expériences, qui l’avaient déjà placé, enfant, dans la réalité du vécu religieux et qui l’accompagnèrent jusqu’à la fin de sa vie ; une faim insatiable de connaissances qui s’emparait de tout ce qui avait quelque rapport avec l’âme, ses contenus et ses manifestations ; une curiosité qui le caractérise en tant qu’homme de science, et last but not least, *sa conscience de médecin. Car Jung se sentit avant tout médecin. Il ne lui avait pas échappé que l’attitude religieuse joue un rôle décisif, lorsqu’il s’agit de la thérapeutique de l’homme souffrant dans son âme. Cette constatation pratique coïncidait avec sa découverte selon laquelle l’âme crée spontanément des images à contenu religieux et, par suite, qu’elle est « religieuse par nature ». S’éloigner, de cette nature essentielle de l’âme, Jung le démontra, peut être source de nombreuses névroses, en particulier dans la seconde moitié de la vie.*

La conception religieuse, chez Jung, se distingue en bien des points importants du christianisme traditionnel. En particulier dans sa réponse à la question du mal et dans la représentation d’un Dieu qui n’est pas uniquement « bienveillant » ou « Bon Dieu ». Pour le christianisme dogmatique Jung était un outsider ; malgré sa renommée mondiale et la portée de son œuvre, la critique le lui a toujours fait sentir. Il en a souffert et, parmi les lignes du présent livre, se mêle aussi, çà et là, la désillusion du chercheur de ne pas toujours avoir été compris dans sa pensée religieuse. Plus d’une fois il a laissé entendre sa déception en grommelant : « Au Moyen-Âge, on m’aurait envoyé au bûcher ! » Ce n’est qu’après sa mort que se sont multipliées les voix de théologiens constatant qu’on ne pouvait écarter Jung de l’histoire ecclésiastique de notre siècle.

Jung s’affirmait expressément chrétien et plusieurs de ses œuvres les plus importantes traitent des problèmes religieux de l’homme chrétien. Il les interprétait du point de vue de la psychologie dont, il ne manquait pas de délimiter consciemment les frontières avec les perspectives théologiques. Ce faisant, il opposait à l’exigence chrétienne de la foi la nécessité de comprendre.

Pour Jung la réflexion était un acte naturel et une nécessité vitale.

« Je trouve que toutes mes pensées tournent autour de Dieu comme les planètes autour du soleil et qu'elles sont irrésistiblement attirées par Lui comme les planètes par le soleil. Je ressentirais comme le plus gros des péchés de vouloir opposer une résistance à cette force », écrivait-il, en 1952, à un jeune membre du clergé.

Dans ses Mémoires, Jung parle, pour la première et unique fois de Dieu et de ses propres expériences religieuses. Remontant à sa jeunesse et rappelant sa rébellion juvénile envers l'Église, il me dit un jour : « Je compris que Dieu – du moins en ce qui me concernait – était une expérience immédiate des plus certaines. » Or, dans son œuvre scientifique, Jung ne parle pas de Dieu, mais de l'« image de Dieu dans l'âme humaine ». Ce n'est pas là une contradiction, car, d'une part, il s'agissait d'une affirmation personnelle reposant sur l'événement vécu, et, d'autre part, d'une affirmation scientifique objective. Dans le premier cas c'est l'homme religieux qui se livre, et à ses idées se sont mêlés un sentiment passionné, l'intuition et les expériences intérieures et extérieures d'une longue et riche vie ; dans le second, c'est le chercheur qui prend la parole. Ses affirmations alors ne franchissent pas les limites de la connaissance scientifique, mais se bornent à des faits psychiques démontrables et objectifs. Homme de science, Jung était empiriste. Lorsqu'il était question, pour notre livre, de ses expériences personnelles et de ses sentiments religieux, il comptait sur la bienveillance et la compréhension du lecteur qui le suivrait dans ses confessions. Mais seul celui qui aura fait des expériences semblables ou qui porte en lui une image de Dieu aux traits analogues pourra accepter comme valables pour lui-même les affirmations personnelles de Jung.

Malgré sa participation positive et active à l'élaboration de l'« autobiographie », Jung demeura pendant longtemps, on le comprend, hésitant et critique à l'égard de sa publication. Il craignait la réaction du public. La franchise avec laquelle il avait révélé ses expériences et ses idées religieuses formait la raison principale de sa crainte. L'hostilité qu'il avait rencontrée à propos de son livre Réponse à Job[2] *était encore trop récente, l'incompréhension et la méprise du monde trop douloureuses : « J'ai préservé ce matériel durant toute ma vie sans jamais vouloir le révéler au public, car à son propos on est encore plus vulnérable qu'au sujet des autres livres. Je ne sais si je serais déjà assez loin de ce monde pour que les flèches ne m'atteignent plus et si je pourrais supporter les réactions négatives. L'incompréhension et l'isolement où l'on tombe lorsqu'on exprime ce que les hommes ne comprennent*

pas m’ont causé assez de souffrances. Si mon livre sur Job a donné lieu à d’innombrables malentendus, mes souvenirs se heurteront à une incompréhension plus grande encore. L’« autobiographie », c’est ma vie considérée à la lumière de ce que j’ai élaboré. Ma vie et mon œuvre sont identiques ; l’une est l’autre. Ainsi la lecture de ce livre sera difficile pour ceux qui ne connaissent pas mes pensées ou ne les comprennent pas. Ma vie est en quelque sorte la quintessence de ce que j’ai écrit et non l’inverse. Ce que je suis et ce que j’écris ne forment qu’un. Toutes mes idées et tous mes efforts, voilà ce que je suis. Ainsi l’« autobiographie » n’est que le petit point qu’on met sur l’i. »

Durant les années au cours desquelles le livre prenait forme, Jung connut une sorte de métamorphose, un processus d’objectivation se fit en lui. À chaque nouveau chapitre il prenait pour ainsi dire davantage de distance de lui-même ; c’était comme s’il regardait finalement de loin et lui-même et la signification de sa vie et de son œuvre. « Quand je m’interroge sur la valeur de ma vie, je ne peux me mesurer qu’aux idées des siècles passés et il me faut avouer : oui, ma vie a un sens. Mesurée aux idées d’aujourd’hui, elle ne signifie rien. » Ce qu’il y a d’impersonnel dans cette remarque ainsi que le sentiment de la continuité historique caractérisent bien Jung. L’un et l’autre apparaîtront encore plus distinctement au cours de ce livre.

En fait, les Mémoires de Jung sont étroitement liés à ses idées scientifiques. Sans doute n’y a-t-il pas de moyen plus approprié pour pénétrer dans l’esprit d’un chercheur que de retracer le chemin conduisant à la source de ses idées et de rapporter les faits subjectifs qui l’ont mené à ses découvertes. Ainsi l’« autobiographie » constitue dans une large acception, par l’abord du sentiment, une introduction à l’œuvre de Jung.

Le chapitre « Naissance de l’œuvre » n’est qu’un fragment. Comment pourrait-il en être autrement pour une œuvre qui comprend plus de vingt volumes ? Jung n’aurait jamais consenti à donner une vue complète du monde de ses idées dans une de nos conversations ou dans un essai. Un jour qu’on l’y incita, il écrivit à sa manière quelque peu bourrue : « Il me faut avouer qu’une telle entreprise est tout à fait en dehors de mes possibilités. Je serais hors d’état de transposer en une forme abrégée ce que j’ai eu tant de peine à exposer en détail. Il me faudrait supprimer tout mon appareil de références, m’exprimer en un style apodictique, ce qui ne faciliterait aucunement la compréhension difficile des conclusions auxquelles j’ai abouti. L’activité ruminante qui caractérise la famille des sabots fendus et qui consiste en la régurgitation de ce qui a déjà été dévoré est pour moi tout le contraire de ce qui excite l’appétit. »

Que le lecteur considère donc le chapitre « Naissance de l'œuvre » comme un coup d'œil rétrospectif du vieux maître, inspiré par l'instant présent. C'est ainsi qu'il trouvera accès à ce résumé fragmentaire.

Le court glossaire, ajouté au livre sur la demande de l'éditeur, donnera quelques éclaircissements liminaires à quiconque n'est pas familiarisé avec l'œuvre et la terminologie de Jung. Chaque fois que cela m'a été possible, j'ai précisé les notions de sa psychologie par des citations tirées des œuvres de Jung lui-même. Pourtant, on ne doit considérer ces citations que comme des aperçus indicatifs. Jung a continuellement remanié et transformé les concepts qu'il utilisait. Il s'est gardé d'attenter à l'aspect énigmatique et mystérieux propre à la réalité psychique.

Nombreux sont ceux qui m'ont aidée dans cette tâche aussi belle que difficile, soit par leur intérêt au cours de sa lente évolution, soit par leurs encouragements et leurs critiques. Qu'ils soient assurés de ma gratitude. Citons Hélène et Kurt Wolff (Locarno) (┼) *qui aidèrent à réaliser l'idée du livre, Marianne* (┼) *et Walther Niehus-Jung (Küsnacht-Zurich), dont les conseils et la collaboration m'ont été d'un grand soutien et Richard F.C. Hull (Palma de Majorque) qui s'est penché sur mon travail avec une patience et un intérêt jamais lassés !*

Décembre 1961.
Aniéla Jaffé.

PROLOGUE

Ma vie est l'histoire d'un inconscient qui a accompli sa réalisation. Tout ce qui gît dans l'inconscient veut devenir événement et la personnalité, elle aussi, veut se déployer à partir de ses conditions inconscientes et se sentir vivre en tant que totalité. Pour décrire chez moi ce devenir tel qu'il a été, je ne puis me servir du langage scientifique ; je ne puis m'expérimenter comme problème scientifique.

Ce que l'on est selon son intuition intérieure et ce que l'homme semble être *sub specie æternitatis,* on ne peut l'exprimer qu'au moyen d'un mythe. Celui-ci est plus individuel et exprime la vie plus exactement que ne le fait la science. Cette dernière travaille avec des notions trop moyennes, trop générales, pour pouvoir donner une juste idée de la richesse multiple et subjective d'une vie individuelle.

J'ai donc entrepris aujourd'hui, dans ma quatre-vingt-troisième année, de raconter le mythe de ma vie. Mais je ne puis faire que des constatations immédiates, « raconter des histoires ». Sont-elles vraies ? Là n'est pas le problème. La question est celle-ci : est-ce *mon* aventure, est-ce *ma* vérité ?

La difficulté, lorsqu'on écrit une autobiographie, est qu'on ne possède aucune mesure, aucune base objective à partir de laquelle on pourrait porter un jugement. Il n'existe aucune possibilité pertinente de comparaison. Je sais qu'en bien des points je ne suis pas semblable aux autres hommes, mais j'ignore ce que je suis vraiment. L'homme ne saurait se comparer à quoi que ce soit : il n'est ni singe, ni bœuf, ni arbre ! Je suis homme ; qu'est-ce à dire ? Comme chaque être, j'ai été moi aussi scindé de la divinité infinie, mais je ne puis me confronter avec aucun animal, ni avec aucune plante, ni aucune pierre. Seul un être mythique dépasse l'homme. Comment peut-on avoir sur soi-même une opinion définitive ?

Chaque vie est un déroulement psychique, que l'individu ne domine pas, ou seulement de façon bien partielle. Par suite, il est bien difficile d'avoir un jugement définitif sur soi-même ou sur sa vie. En aurait-on, qu'on connaîtrait tout sur ce sujet. Mais c'est là pure imagination. En somme, on ne sait jamais comment les choses se sont faites. L'histoire d'une vie commence quelque part, en un point quelconque dont on a tout juste gardé le souvenir et même, à l'origine déjà, tout était compliqué au plus haut degré. Ce qu'elle deviendra,

cette vie, on l’ignore. C’est pourquoi l’histoire est sans commencement et le but n’est qu’approximativement indiqué.

La vie de l’homme est une tentative aléatoire. Elle n’est phénomène monstrueux que par ses chiffres et son exubérance. Au demeurant, elle est si fugitive, si imparfaite, que l’existence d’êtres et leur déploiement est prodige. J’en fus déjà profondément impressionné lorsque, jeune étudiant en médecine, il me semblait miraculeux de n’être pas détruit avant mon heure.

La vie m’a toujours semblé être comme une plante qui puise sa vitalité dans son rhizome ; la vie proprement dite de cette plante n’est point visible, car elle gît dans le rhizome. Ce qui devient visible au-dessus du sol ne se maintient qu’un seul été, puis se fane… Apparition éphémère. Quand on pense au devenir et au disparaître infinis de la vie et des civilisations, on en retire une impression de vanité des vanités ; mais personnellement je n’ai jamais perdu le sentiment de la pérennité de la vie sous l’éternel changement. Ce que nous voyons, c’est la floraison – et elle disparaît – mais le rhizome persiste.

Au fond, ne me semblent dignes d’être racontés que les événements de ma vie par lesquels le monde éternel a fait irruption dans le monde éphémère. C’est pourquoi je parle surtout des expériences intérieures. Parmi elles je range mes rêves et mes imaginations qui constituèrent de ce fait la matière originelle de mon travail scientifique ; ils ont été comme un basalte ardent et liquide à partir duquel s’est cristallisée la roche qu’il m’a fallu tailler.

Auprès des événements intérieurs, les autres souvenirs pâlissent, voyages, relations humaines, milieu. Beaucoup de gens ont connu l’histoire de notre temps et ont écrit à son sujet ; il vaut mieux la lire dans leurs écrits ou se la faire raconter. Le souvenir des faits extérieurs de ma vie s’est, pour la plus grande part, estompé dans mon esprit ou a disparu. Mais les rencontres avec l’autre réalité, la collision avec l’inconscient, se sont imprégnées de façon indélébile dans ma mémoire. Il y avait toujours là abondance et richesse. Tout le reste passe à l’arrière-plan.

C’est ainsi que les êtres, eux aussi, ne sont devenus pour moi d’impérissables souvenirs que dans la mesure où leur nom était depuis toujours inscrit dans le livre de mon destin : faire connaissance avec eux équivalait à un ressouvenir.

Même ce qui, dans ma jeunesse ou plus tard, vint à moi de l’extérieur et prit de l’importance était placé sous le signe du vécu intérieur. Très tôt j’en suis venu à penser que si aucune réponse ni aucune solution à des complications de la vie ne vient de l’intérieur, c’est que finalement l’épisode correspondant est de peu d’importance. Les circonstances extérieures ne peuvent remplacer les

expériences intérieures. C'est pourquoi ma vie a été pauvre en événements extérieurs. Je n'en parlerai guère car cela me paraîtrait vide et sans poids. Je ne puis me comprendre que par les aventures intérieures. Ce sont elles qui font la particularité de ma vie et c'est d'elles que traite mon « autobiographie ».

I – ENFANCE

Six mois après ma naissance (1875) mes parents quittèrent Kesswil (canton de Thurgovie), au bord du lac de Constance, pour aller s'installer au presbytère du château de Laufen qui domine les chutes du Rhin.

Mes souvenirs remontent à peu près à ma deuxième ou à ma troisième année. Je me rappelle le presbytère, le jardin, la buanderie, l'église, le château, les chutes du Rhin, le manoir de Wörth et la ferme du sacristain. Ce sont de simples îlots de souvenirs, en apparence sans aucun lien entre eux, qui flottent sur une mer indécise.

Ici surgit un souvenir, peut-être le plus lointain de ma vie, et qui n'est, pour cette raison, qu'une assez vague impression : je suis étendu dans une voiture d'enfant à l'ombre d'un arbre ; c'est un beau jour d'été, chaud ; le ciel est bleu. La lumière dorée du soleil joue à travers les verts feuillages ; la capote de la voiture est levée. Je viens de me réveiller dans cette superbe beauté et je ressens un bien-être indescriptible. Je vois le soleil scintiller à travers les feuilles et les fleurs des arbres. Tout est splendide, coloré, magnifique.

Autre souvenir : je suis assis dans notre salle à manger, du côté ouest de la maison, dans une haute chaise d'enfant ; je bois à la cuillère du lait chaud où trempent des miettes de pain. Le lait a bon goût et son odeur est caractéristique ; pour la première fois j'ai eu conscience de percevoir une odeur. À cet instant je suis devenu, pour ainsi dire, conscient de sentir. Ce souvenir aussi remonte très loin dans le passé.

Ou bien encore : c'est un beau soir d'été. Une tante dit :

« Maintenant je vais te montrer quelque chose. »

Elle se rendit avec moi devant la maison sur la route qui conduit à Dachsen.

Très loin, à l'horizon, s'étendait la chaîne des Alpes dans le rouge flamboyant du soir. On la voyait, ce soir-là, très clairement. « Maintenant, regarde là-bas, les montagnes sont toutes rouges[3]. »

Je vis les Alpes pour la première fois ! J'appris alors que le lendemain les enfants de Dachsen allaient faire une excursion scolaire à Zurich sur l'Uetliberg.

Je voulais absolument y aller aussi : à mon grand chagrin, on m'apprit que de si petits enfants n'étaient pas autorisés à y participer, qu'il n'y avait rien à faire. À partir de ce moment, Zurich, l'Uetliberg furent pour moi l'inaccessible terre promise auprès des étincelantes montagnes neigeuses.

Un peu plus tard, ma mère partit avec moi en Thurgovie rendre visite à des amis qui habitaient un château au bord du lac de Constance.

On ne parvenait pas à m'éloigner de la rive. Le soleil scintillait sur l'eau.

Les vagues des bateaux venaient jusqu'à nous. Ils avaient formé de petites rides sur le fond de sable. Le lac s'étendait dans un lointain infini et cette immensité était un plaisir indescriptible, une merveille sans pareille. Alors se fixa solidement en moi l'idée que je devais vivre au bord d'un lac. Je pensais qu'on ne pouvait exister qu'au voisinage de l'eau.

Encore un autre souvenir : des étrangers, de l'agitation, une précipitation affairée. La servante arrive en courant : « Les pêcheurs ont trouvé un cadavre au-dessous de la chute du Rhin – ils veulent le déposer dans la buanderie. » Mon père dit : « Oui…

oui ! » Je voulus aussitôt voir ce cadavre. Ma mère me retint et me défendit sévèrement d'aller au jardin. Lorsque les hommes furent partis, je me dépêchai de traverser le jardin en cachette pour aller à la buanderie, mais la porte était fermée. Alors, je tournai autour de la maison. Il y avait par-derrière une rigole en pente ; de l'eau sanguinolente y coulait. Cela m'intéressa extraordinairement. À cette époque, je n'avais pas encore quatre ans.

Une autre image émerge : je suis inquiet, fiévreux, sans sommeil. Mon père me porte dans ses bras, va et vient dans la chambre en chantant ses vieilles mélodies d'étudiant. Je me souviens que l'une d'elles me plaisait particulièrement et m'a toujours tranquillisé. C'était le chant dit du « Souverain » : « Que tout se taise, que chacun

s'incline… » Tel était à peu près le début. Je me rappelle aujourd'hui encore la voix de mon père chantant au-dessus de moi dans le silence de la nuit.

Je souffrais, comme ma mère me le raconta plus tard, d'un eczéma généralisé. D'obscures allusions à des difficultés dans le ménage de mes parents planaient autour de moi. Il peut se faire que ma maladie ait été en relation avec une

séparation momentanée de mes parents (1878). Ma mère séjourna alors, pendant plusieurs mois, à l'hôpital de Bâle et il est probable que sa maladie ait été la conséquence de sa déception matrimoniale. À cette époque, une tante s'occupait de moi ; elle avait environ vingt ans de plus que ma mère. Cette longue absence me préoccupait beaucoup. À partir de ce moment, je fus toujours méfiant dès qu'on prononçait le mot « amour ». Le sentiment qu'éveillait toujours en moi le « féminin » fut longtemps et spontanément qu'on ne pouvait, par nature, lui faire confiance.

« Père » signifiait pour moi digne de confiance et… incapable. Tel est le handicap avec lequel j'ai débuté. Plus tard, cette impression première fut révisée. J'ai cru avoir des amis et j'ai été déçu par eux ; j'ai été méfiant à l'endroit des femmes et je n'ai pas été déçu par elles.

Pendant l'absence de ma mère, notre servante s'occupait aussi de moi. Je sais encore comme elle me prenait sur son bras et comme je posais ma tête sur son épaule. Elle avait les cheveux noirs et un teint olivâtre ; elle était très différente de ma mère. Je me rappelle la racine de ses cheveux, son cou avec sa peau fortement pigmentée, et son oreille. Cela me paraissait si étrange et cependant si singulièrement familier. J'avais l'impression qu'elle n'appartenait pas à ma famille, mais uniquement à moi et que, d'une manière qui m'était incompréhensible, elle se rattachait à des choses mystérieuses que je ne pouvais saisir. Le type de cette jeune fille devint plus tard un des aspects de mon *anima.* À son contact j'éprouvai le sentiment de quelque chose qui était insolite quoique connu depuis toujours : telle était la caractéristique de cette figure qui fut plus tard pour moi la quintessence du féminin.

De l'époque de la séparation de mes parents, une autre image-souvenir apparaît encore : une jeune fille très jolie, aimable, avec des yeux bleus et des cheveux blonds, me conduit, un jour d'automne au ciel pur ; elle me promène sous des érables et des châtaigniers dorés. Nous allions le long du Rhin au-delà de la chute, près du manoir de Wörth. Le soleil brillait à travers le feuillage et des feuilles d'or jonchaient le sol. Plus tard cette jeune fille est devenue ma belle-mère. Elle admirait mon père.

J'avais vingt et un ans lorsque je la revis.

Tels sont mes souvenirs « extérieurs ». Vont suivre maintenant des événements marquants, bouleversants même, dont je ne garde qu'un souvenir obscur et fragmentaire : une culbute du haut d'un escalier, un heurt violent

contre le bord du poêle. J'en ressens encore la douleur et revois le sang ; un médecin vient coudre la blessure de ma tête, blessure dont la cicatrice était encore visible dans mes dernières années de collège. Ma mère m'a raconté qu'un jour, étant allé avec la bonne sur le pont des chutes du Rhin, vers Neuhausen, je tombai soudain et une de mes jambes glissa sous le parapet. La servante put tout juste me rattraper et me ramener à elle. Ces événements indiquent une tendance inconsciente au suicide ou une résistance néfaste à la vie dans ce monde.

Je ressentais alors des angoisses imprécises durant la nuit ; des choses étranges se passaient ; on entendait continuellement le sourd grondement des chutes du Rhin ; toute la zone autour était dangereuse. Des hommes se noient, un cadavre tombe par-dessus les rochers. Dans le cimetière voisin, le sacristain creuse un trou ; la terre qu'il en a extraite est brune. Des hommes noirs et solennels, en redingote, avec des chapeaux d'une hauteur inhabituelle et des souliers noirs reluisants, apportent une caisse noire. Mon père est là aussi ; il est en robe, et parle d'une voix haletante. Des femmes pleurent. Il paraît que l'on enterre quelqu'un au fond de ce trou. Puis certaines personnes ont soudain disparu qui avaient été là auparavant. J'entends dire qu'elles ont été enterrées, ou que le « Seigneur Jésus » les a rappelées à lui.

Ma mère m'avait appris une prière que je devais dire chaque soir. Je le faisais volontiers parce que cela me donnait un certain sentiment de confort en face des insécurités diffuses de la nuit : *Étends tes deux ailes O Jésus, ma joie, Et prends ton poussin en toi.*

Si Satan veut l'engloutir Fais chanter les angelots : Cet enfant doit rester indemne.[4]

Le « Seigneur Jésus » était réconfortant ; il était aimable, c'était un monsieur bienveillant, comme le « seigneur » Wegenstein du château – riche, puissant, estimé et attentif aux enfants durant la nuit. Pourquoi fallait-il qu'il fût ailé comme un oiseau ? Petit miracle qui ne me troublait guère. Beaucoup plus important et cause de nombreuses réflexions le fait que l'on puisse comparer les enfants à des « küechli » (petits gâteaux)[5] que le « Seigneur Jésus » devait « prendre » comme une médecine amère, vraisemblablement à contrecœur. J'avais peine à le comprendre ; mais je saisissais facilement que Satan aimait les « küechli » et qu'il fallait l'empêcher de les dévorer. Par conséquent, bien que le « Seigneur Jésus » ne les aimât pas, il les mangeait pourtant pour les enlever à Satan. Tel était mon argument réconfortant. Mais on disait encore que le

« Seigneur Jésus » « prenait » près de lui d'autres gens et cela signifiait pour moi : les mettre dans un trou creusé dans la terre.

Cette sinistre conclusion faite par analogie eut des conséquences fatales : je commençai à me méfier du « Seigneur Jésus ». Il perdit son aspect de grand oiseau rassurant et bienveillant et fut assimilé aux sombres hommes noirs en redingotes avec leur chapeau haut de forme et leurs souliers noirs reluisants qui s'occupaient de la caisse noire.

Ces ruminations qui étaient les miennes me conduisirent à mon premier traumatisme conscient. Par un jour d'été brûlant, j'étais assis comme d'ordinaire tout seul, au bord de la route, devant la maison, et je jouais dans le sable. La route passant devant notre demeure allait vers une colline qu'elle gravissait pour se perdre ensuite, là-haut, dans la forêt. On pouvait donc voir de la maison une grande partie de ce chemin. Sur cette route, j'aperçus, descendant de la forêt, un personnage avec un large chapeau et un long vêtement noir. Il ressemblait à un homme portant un habit féminin. Le personnage se rapprochait lentement et je pus constater que c'était vraiment un homme qui portait une sorte de robe noire descendant jusqu'à ses pieds. À sa vue, je fus saisi d'une frayeur qui grandit rapidement jusqu'à devenir terreur mortelle, car en moi se formait l'idée terrifiante : « C'est un jésuite ! » Peu de temps auparavant, en effet, j'avais entendu une conversation de mon père avec un de ses collègues sur les agissements des « jésuites ». Le ton agacé et à moitié angoissé de ces remarques me donna l'impression que les « jésuites » étaient particulièrement dangereux, même pour mon père. Au fond je ne savais pas ce que signifiait le mot « jésuite ». Mais je connaissais le mot « Jésus », appris dans ma petite prière.

L'homme qui descendait la route devait évidemment être déguisé, pensai-je. C'est pourquoi il portait des habits de femme.

Vraisemblablement, de mauvaises intentions l'habitaient. Saisi d'une peur mortelle, je courus à toute bride à la maison, grimpai l'escalier jusqu'au grenier, me blottis sous une poutre dans un coin obscur. Je ne sais pas combien de temps j'y restai ; ce fut assez long, car lorsque je redescendis prudemment au premier étage et mis, avec beaucoup de précaution, ma tête à la fenêtre, il n'y avait, ni de près, ni de loin, la moindre trace de l'homme noir. Mais je gardai en moi, durant des jours, cette peur infernale, et cela me décida à rester à la maison. Plus tard, quand je jouais dans la rue, la lisière de la forêt restait toujours pour moi l'objet d'une attention inquiète. Plus tard, enfin, je compris naturellement que ce sombre personnage n'était qu'un inoffensif prêtre catholique.

À peu près à la même époque – je ne pourrais dire avec une absolue certitude si ce fut avant l'événement que je viens de raconter, – j'eus le premier rêve dont je puisse me souvenir et qui devait me préoccuper toute ma vie durant. J'avais alors trois ou quatre ans.

Le presbytère est situé isolé près du château de Laufen et derrière la ferme du sacristain s'étend une grande prairie. Dans mon rêve, j'étais dans cette prairie. J'y découvris tout à coup un trou sombre, carré, maçonné dans la terre. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Curieux, je m'en approchai et regardai au fond. Je vis un escalier de pierre qui s'enfonçait ; hésitant et craintif, je descendis. En bas, une porte en plein cintre était fermée d'un rideau vert. Le rideau était grand et lourd, fait d'un tissu ouvragé ou de brocart ; je remarquai qu'il avait très riche apparence. Curieux de savoir ce qui pouvait bien être caché derrière, je l'écartai et vis un espace carré d'environ dix mètres de longueur que baignait une lumière crépusculaire. Le plafond voûté était en pierre et le sol recouvert de dalles. Au milieu, de l'entrée jusqu'à une estrade basse, s'étendait un tapis rouge. Un trône d'or se dressait sur l'estrade ; il était merveilleusement travaillé. Je n'oserais l'affirmer, mais il était peut-être recouvert d'un coussin rouge. Le siège, véritable trône royal, était splendide, comme dans les contes ! Dessus, un objet se dressait, forme gigantesque qui atteignait presque le plafond. D'abord, je pensai à un grand tronc d'arbre.

Haut de quatre à cinq mètres, son diamètre était de cinquante à soixante centimètres. Cet objet était étrangement constitué : fait de peau et de chair vivante, il portait à sa partie supérieure une sorte de tête de forme conique, sans visage, sans chevelure. Sur le sommet, un œil unique, immobile, regardait vers le haut.

La pièce était relativement claire, bien qu'il n'y eût ni fenêtre, ni lumière. Mais, au-dessus de la tête brillait une certaine clarté.

L'objet ne remuait pas et pourtant j'avais l'impression qu'à chaque instant il pouvait, tel un ver, descendre de son trône et ramper vers moi. J'étais comme paralysé par l'angoisse. À cet instant insupportable, j'entendis soudain la voix de ma mère venant comme de l'extérieur et d'en haut, qui criait : « Oui, regarde-le bien, c'est l'ogre, le mangeur d'hommes ! »

J'en ressentis une peur infernale et m'éveillai suant d'angoisse. À partir de ce moment j'eus, durant plusieurs soirs, peur de m'endormir : je redoutais d'avoir encore un rêve semblable.

Ce rêve m'a préoccupé pendant des années. Ce n'est que beaucoup plus tard que je découvris que l'objet étrange était un phallus et, des dizaines d'années après, je compris que ce phallus était un phallus rituel.

Je n'ai jamais pu établir si ma mère dans le rêve voulait dire : « *C'est ça* l'ogre » ou « Ça c'est *l'ogre* ». Dans le premier cas, elle aurait voulu dire que ce n'était pas « Jésus » ou le « jésuite » qui mangeait les enfants, mais le phallus ; dans le second, que celui qui mange les hommes, d'une façon générale, est représenté par le phallus, par conséquent que le sombre « Seigneur Jésus », le jésuite et le phallus étaient identiques.

La signification abstraite du phallus est caractérisée par ce fait que le membre en lui-même est intronisé de façon ithyphallique (ιθυς = dressé). Le trou dans la prairie représentait sans doute une tombe. La tombe elle-même est un temple souterrain dont le rideau vert rappelle la prairie et symbolise donc ici le mystère de la terre recouverte de végétation verdoyante. Le tapis était rouge sang. D'où venait la voûte ? Étais-je déjà allé sur le Munot, le donjon de Schaffhouse ?

Il n'est guère probable que l'on y ait conduit un enfant de trois ans. Donc, il ne saurait être question d'un résidu de souvenir. De même, l'origine de l'ithyphallus, anatomiquement exact, reste inconnue. L'interprétation de l'*orificium urethrae* – l'orifice urétral – en tant qu'œil, avec au-dessus, semble-t-il, une source de clarté, rappelle l'étymologie de phallus (φαλος = lumineux, brillant[6]).

Le phallus de ce rêve semble, en tout cas, un dieu souterrain qu'il vaut mieux ne pas mentionner. Comme tel il m'a habité, à travers toute ma jeunesse, et il a résonné en moi chaque fois que l'on parlait avec trop d'emphase du Seigneur Jésus-Christ. Le « Seigneur Jésus »

n'a jamais été, pour moi, tout à fait réel, jamais tout à fait acceptable, jamais tout à fait digne d'amour, car toujours je pensais à sa contrepartie souterraine comme à une révélation que je n'avais pas cherchée et qui était épouvantable.

Le « déguisement » du jésuite jeta une ombre sur la doctrine chrétienne que l'on m'enseignait ; elle m'apparaissait comme une solennelle mascarade, une sorte de cortège funèbre. Certes, les gens pouvaient y arborer une mine sérieuse ou triste mais, en un tournemain, ils semblaient rire en secret et ne pas être affligés du tout. Le « Seigneur Jésus » me semblait être, je ne sais pourquoi, une

sorte de dieu des morts – secourable puisqu’il chassait les fantômes de la nuit, mais en lui-même effrayant parce qu’il était crucifié et cadavre sanglant. En secret, son amour et sa bonté sans cesse loués devant moi me paraissaient suspects parce que ceux qui me parlaient du « bon Seigneur Jésus » étaient principalement les gens aux redingotes noires, aux souliers reluisants, qui évoquaient toujours en moi les enterrements. C’étaient les collègues de mon père et huit oncles, tous pasteurs. Ils m’inspirèrent de l’angoisse pendant de nombreuses années ; et je ne parle pas des prêtres catholiques qui venaient occasionnellement et qui me rappelaient le « jésuite » qui m’avait effrayé. Ces mêmes jésuites avaient causé à mon père crainte et irritation. Les années suivantes, jusqu’à ma confirmation, je me donnai le plus grand mal pour arriver, malgré tout, à établir la relation positive avec le Christ que l’on attendait de moi.

Mais je ne parvenais pas à surmonter ma secrète méfiance.

En fait, tout enfant a peur de l’« homme noir » et là n’était pas l’essentiel de cette expérience ; l’essentiel, c’était la formulation d’une connaissance qui s’imposait douloureusement à mon cerveau d’enfant : « C’est un jésuite. » De même, dans mon rêve, l’essentiel est l’étrange manifestation symbolique et l’étonnante interprétation : « mangeur d’hommes ». Ce n’est pas le fantôme enfantin du « mangeur d’hommes » qui est essentiel, mais le fait qu’il soit assis sur un trône d’or souterrain. Pour ma conscience d’enfant, c’était d’abord le roi qui s’asseyait sur un trône d’or ; puis, sur un trône beaucoup plus beau, beaucoup plus élevé et beaucoup plus doré, au loin dans le ciel bleu, se trouvaient le Bon Dieu et le Seigneur Jésus, couronnés d’or et vêtus de blanc. Or, c’est de ce Seigneur Jésus que venait, descendant de la montagne boisée, le « jésuite », en robe noire de femme avec un large chapeau noir. J’étais encore contraint, parfois, de regarder là-haut pour savoir si le danger ne me menaçait pas à nouveau.

Dans mon rêve, je descendais dans la grotte, je trouvais un autre être sur le trône doré, un être inhumain, issu des ténèbres ; immobile, il regardait vers le haut et se nourrissait de chair humaine. Ce n’est que cinquante ans plus tard que je fus cloué de stupeur par le passage d’un commentaire sur les rites religieux où il était question du thème fondamental de l’anthropophagie dans le symbolisme de la communion. Alors je compris combien peu enfantine, combien mûre et exagérément précoce était l’idée qui commençait à s’insinuer dans ma conscience lors de ces deux événements. Qui donc parlait en moi ? À qui appartenait l’esprit qui avait imaginé ces événements ? Quelle intelligence supérieure était là à l’œuvre ? Je sais bien que tout ignorantin sera tenté

d'évoquer, à propos de « l'homme noir » et du « mangeur d'hommes », le « hasard », les « interprétations faites après coup », pour effacer rapidement quelque chose qui est terriblement incommode, afin que l'innocence familière ne soit point troublée. Ah ! ces braves gens, tout pleins de leur zèle et de leur santé, ils me donnent toujours l'impression de têtards optimistes qui, serrés dans une mare, agitent gaiement leur queue au soleil dans l'eau la moins profonde qui soit et qui ne soupçonnent pas que dès demain la mare sera sèche.

Qu'est-ce donc qui parlait alors en moi ? Qui est-ce qui soulevait les suprêmes problèmes ? Qui donc assemblait le haut et le bas, fournissant ainsi la base de tout ce qui allait remplir la deuxième moitié de ma vie d'orages passionnés ? Qui troublait l'enfance la plus tranquille, la plus innocente, de cette lourde prescience de la vie humaine la plus mûre ? Qui donc, sinon l'hôte étranger venu d'en haut et d'en bas ?

Ce rêve d'enfant m'initia aux mystères de la terre. Il y eut alors, en quelque sorte, une mise en terre et des années s'écoulèrent avant que j'en revienne. Aujourd'hui, je sais que cela se produisit pour apporter la plus grande lumière possible dans l'obscurité. Ce fut une sorte d'initiation au royaume des ténèbres. C'est à cette époque que ma vie spirituelle a inconsciemment commencé.

Je ne me rappelle plus notre déménagement au Petit-Huningue, près de Bâle, en 1879 ; mais je me rappelle un événement qui eut lieu quelques années plus tard : un soir, mon père vint me prendre dans mon lit et me porta dans ses bras sous la tonnelle placée à l'ouest, me montra le ciel du soir, scintillant dans le crépuscule d'un vert splendide. C'était après l'éruption du Krakatoa, en 1883.

Une autre fois, mon père m'emmena dehors et me montra une grande comète au-dessus de l'horizon à l'est.

Il y eut une fois une forte inondation : la Wiese, rivière qui traverse le village, avait rompu ses digues. Un pont s'était effondré en amont. Quatorze personnes avaient été noyées et les eaux limoneuses les avaient entraînées vers le Rhin. Quand les eaux se retirèrent, on raconta qu'il y avait des cadavres dans le sable. Alors je n'eus plus de cesse !

Je trouvai le cadavre d'un homme d'âge moyen, habillé d'une redingote noire – vraisemblablement, il revenait de l'église ! Il gisait là, à moitié couvert de sable, le bras sur les yeux. Au grand effroi de ma mère, j'étais également fasciné lorsque je regardais abattre un porc. Tout cela était pour moi du plus haut intérêt.

C'est aussi à l'époque du Petit-Huningue que remontent mes plus anciens

souvenirs concernant les arts plastiques. Dans la maison de mes parents, un presbytère du XVIIIe siècle, il y avait une chambre solennelle et sombre. C'est là que se trouvaient les beaux meubles, et des tableaux anciens étaient suspendus aux murs. Je me rappelle, en particulier, une peinture italienne qui représentait David et Goliath. C'était une copie au miroir provenant de l'atelier de Guido Reni ; l'original est au Louvre.

Comment était-elle arrivée dans notre famille ? Je n'en sais rien. Il y avait encore un autre tableau ancien qui se trouve actuellement dans la maison de mon fils : il représentait un paysage bâlois du début du XIXe siècle. Souvent, je me glissais en secret dans la chambre obscure et isolée ; je restais assis des heures entières devant ces tableaux et j'admirais cette beauté, la seule que je connaissais.

Un jour (j'étais encore tout petit, j'avais à peine six ans), une tante m'emmena à Bâle et me fit voir les animaux empaillés du musée.

Nous y restâmes longtemps parce que je voulais tout voir avec précision. À

quatre heures, la cloche de la fermeture retentit. Ma tante me pressa, mais je ne pouvais pas m'arracher aux vitrines. Entre-temps, la porte avait été fermée et nous dûmes nous rendre à l'escalier par une autre voie, à travers la galerie des antiques. Brusquement, je me trouvai en présence de ces figures magnifiques ! Subjugué, j'ouvris de grands yeux, car jamais encore je n'avais rien vu d'aussi beau. Je ne me lassais pas de regarder. Ma tante me tirait par la main pour me faire sortir ; je restais toujours un peu en arrière et elle criait : « Abominable garçon ! Ferme les yeux, ferme les yeux, abominable garçon ! » Ce fut alors, seulement, que je remarquai que les corps étaient nus et portaient des feuilles de vigne !

Cela m'avait échappé jusque-là. C'est ainsi que se déroula ma première rencontre avec les beaux-arts. L'indignation de ma tante était à son comble, comme si on l'avait traînée à travers un musée pornographique.

J'avais six ans lorsque mes parents firent avec moi une excursion à Arlesheim, non loin de Bâle. À cette occasion, ma mère portait une robe que je n'ai jamais oubliée et qui est aussi la seule que je me rappelle lui avoir vue. L'étoffe en était noire et imprimée de petites demi-lunes vertes. Dans ce lointain souvenir, ma mère m'apparaît comme une jeune femme élancée. Dans mes autres souvenirs, elle est toujours plus âgée et corpulente.

Nous arrivâmes auprès d'une église et ma mère dit : « C'est une église catholique. » Ma curiosité mêlée d'angoisse fit que j'échappai à ma mère pour regarder l'intérieur par une porte ouverte.

J'avais tout juste eu le temps d'apercevoir les grands cierges sur un autel richement décoré (c'était aux environs de Pâques), lorsque je trébuchai sur une marche et vins heurter du menton un décrottoir de fer. Je sais seulement que mes parents me relevèrent. Ma blessure saignait fortement. J'étais dans un étrange état d'esprit. D'abord, j'avais honte d'avoir attiré sur moi, par mes cris, l'attention des fidèles, et, par ailleurs, j'avais l'impression d'avoir commis quelque chose de défendu. Jésuites, rideaux verts, mystère de l'ogre… – c'est donc cela l'église catholique qui a affaire avec les jésuites ? Ce sont eux qui m'ont fait trébucher et crier !

Pendant des années, il me fut impossible d'entrer dans une église catholique sans éprouver une peur secrète du sang, des chutes et des jésuites. C'était là l'ambiance et l'atmosphère qui entouraient ces églises. Et cependant elles m'ont toujours fasciné. Le voisinage d'un prêtre catholique était, si possible, encore plus désagréable… Ce n'est qu'aux environs de ma trentième année, lorsque je pénétrai dans la cathédrale Saint-Etienne à Vienne, que je pus, sans éprouver de gêne, sentir ce qu'était la *Mater Ecclesia* – la Mère Église.

À six ans, je commençai mes leçons de latin sous la direction de mon père. J'allais assez volontiers à l'école. Elle me paraissait facile ; j'étais toujours en avance sur les autres. Je savais déjà lire avant d'être écolier. Mais je me rappelle le temps où je ne savais pas encore lire : je harcelais ma mère pour qu'elle me fit la lecture dans l'*Orbis Pictus*[7] – Images de l'univers –, vieux livre d'enfant qui contenait la description de religions exotiques et en particulier de celles des Indes. Il y avait des images de Brahma, de Vichnou, de Çiva qui m'inspiraient un inépuisable intérêt.

Ma mère me raconta plus tard que c'était à elles que je revenais toujours.

J'éprouvais, ce faisant, l'obscur sentiment d'une parenté avec ma « révélation première » dont je n'avais jamais parlé à personne : elle était pour moi un secret que je ne devais pas trahir. Je fus indirectement confirmé dans cette idée par ma mère, car le ton de léger mépris avec lequel elle parlait des « païens » ne m'échappa point. Je savais qu'elle aurait réprouvé ma « révélation » avec horreur. Je ne voulais pas m'exposer à une telle blessure.

Ce comportement, qui n'avait rien d'enfantin, tenait d'une part à une grande sensibilité et à une grande vulnérabilité, et, d'autre part – et cela d'une façon toute particulière –, à la grande solitude de ma première jeunesse. (Ma sœur avait neuf ans de moins que moi.) Je jouais tout seul et à ma manière. Malheureusement, il m'est impossible de me rappeler à quoi je jouais. Je me souviens seulement que je ne voulais pas que l'on vînt me troubler. J'étais plongé dans mes jeux avec recueillement et ne pouvais supporter qu'on m'observe ou qu'on me juge. Je sais aussi fort bien que, de ma septième à ma huitième année, je jouais passionnément avec des cubes et que je construisais des tours que je démolissais avec volupté par des « tremblements de terre ». Entre ma huitième et ma onzième année, je dessinais à l'infini des tableaux de batailles, sièges, bombardements, combats navals. Puis je remplis un cahier entier de taches d'encre dont les interprétations fantastiques me réjouissaient. J'aimais beaucoup l'école ; j'y trouvais enfin les compagnons de jeu qui m'avaient si longtemps manqué.

Je découvris encore autre chose qui provoqua en moi une étrange réaction. Avant d'en parler, je voudrais mentionner que l'atmosphère nocturne commençait à s'épaissir ; toutes sortes de mystères angoissants et incompréhensibles étaient dans l'air. Mes parents dormaient dans des chambres séparées. Je couchais dans la chambre de mon père. De la porte qui conduisait à la chambre de ma mère arrivaient des influences angoissantes. La nuit, ma mère devenait terrifiante et mystérieuse. Une nuit, je vis sortir de sa porte une figure quelque peu lumineuse, indécise, dont la tête se sépara du cou et plana en avant dans l'air comme une petite lune. Aussitôt apparut une nouvelle tête qui s'éleva aussi. Ce processus se répéta six ou sept fois. J'avais des rêves d'angoisse à propos d'objets tantôt grands, tantôt petits : par exemple, une petite boule lointaine se rapprochait, grandissait immensément, devenant écrasante ; ou bien des fils télégraphiques, sur lesquels des oiseaux se posaient, s'épaississaient énormément ; mon angoisse grandissait jusqu'à ce que je me réveille.

Bien que ces rêves fussent en relation avec la préparation physiologique de l'adolescence, ils avaient eu un prélude aux environs de ma septième année : à cette époque, j'avais souffert d'un pseudo-croup avec des accès d'étouffement. Pendant ces crises, je me tenais au bout de mon lit, penché en arrière et mon père me soutenait. Au-dessus de moi, je voyais un cercle bleu brillant de la grosseur de la pleine lune, où se mouvaient des formes dorées que je prenais pour des anges. Cette vision adoucissait chaque fois l'angoisse de l'étouffement. Pourtant cette angoisse réapparaissait dans les rêves. Il me semble qu'un élément psychogène a joué là un rôle décisif : l'atmosphère ambiante avait commencé à

devenir irrespirable.

Je n’aimais pas du tout aller au temple. La seule exception était pour le jour de Noël. Le cantique de Noël : « C’est là le jour que Dieu a fait… » me plaisait au-delà de toute mesure. Le soir, il y avait l’arbre de Noël. C’était la seule fête chrétienne qui suscitait ma ferveur. Toutes les autres me laissaient indifférent. La Saint-Sylvestre tenait la deuxième place. Les semaines de l’Avent avaient quelque chose qui ne me semblait pas pouvoir s’accorder avec la venue de Noël, quelque chose qui tenait à la nuit, au mauvais temps, au vent, à l’obscurité de la maison. Il y avait comme des murmures… Quelque chose se fomentait.

À cette époque de ma première enfance je fis une découverte en fréquentant mes petits camarades du village : ils m’aliénaient à moi-même. Avec eux je devenais différent de ce que j’étais, seul à la maison.

Je participais à des espiègleries, j’en inventais même qui, à ce qu’il me semblait, ne me seraient jamais venues en tête à la maison. Je ne savais que trop bien que moi aussi, lorsque j’étais seul chez nous, je pouvais manigancer toutes sortes de choses, mais il me semblait que je devais ma transformation à l’influence de mes camarades, qui m’entraînaient de quelque manière et me contraignaient à être différent de ce que je croyais être. L’influence de ce monde plus vaste où je connus d’autres personnes que mes parents me parut sujette à caution et même suspecte et obscurément hostile. Je perçus de mieux en mieux la beauté de la clarté du jour où la lumière dorée du soleil jouait à travers les verts feuillages. Mais à côté, je soupçonnais un monde irrépressible d’ombres, plein d’angoissantes questions auxquelles on ne pouvait répondre et auxquelles je me sentais livré. Certes, ma prière du soir m’offrait une protection rituelle puisqu’elle terminait la journée comme il seyait et m’introduisait ainsi convenablement dans la nuit et le sommeil. Mais un nouveau danger me guettait dans le jour : c’était comme si j’avais ressenti et redouté un dédoublement de moi-même. Ma sécurité intime était menacée.

Je me rappelle qu’à cette époque (de ma septième à ma neuvième année) j’aimais jouer avec le feu. Dans notre jardin, il y avait un vieux mur fait de gros blocs de pierre dont les interstices formaient des creux intéressants. J’avais l’habitude d’entretenir dans ceux-ci un petit feu ; d’autres enfants m’y aidaient – c’était un feu qui devait « toujours » brûler et c’est pourquoi il fallait l’entretenir continuellement. Il fallait pour cela que nous unissions nos efforts pour ramasser le bois nécessaire. Personne d’autre que moi n’avait le droit de surveiller ce feu. Les autres pouvaient allumer d’autres feux dans d’autres trous ; mais ces feux

étaient profanes et ne me concernaient pas. Seul mon feu était vivant et avait un caractère évident de sacré. Ce fut à cette époque et pour longtemps mon jeu préféré.

Au-delà de ce mur, une pente dans laquelle était enfoncée une pierre faisant saillie – ma pierre. Assez souvent, lorsque j'étais seul, je m'asseyais dessus et alors commençait un jeu de pensées qui prenait à peu près la forme suivante : « Je suis assis sur cette pierre. Je suis en haut, elle est en bas. » Mais la pierre pouvait tout aussi bien dire : « Moi, je… » et penser : « Je suis placée ici, sur cette pente, et il est assis sur moi. » Alors se posait la question : « Suis-je celui qui est assis sur la pierre, ou suis-je la pierre sur laquelle il est assis ? » – Cette question me troublait chaque fois ; je me redressais doutant de moi-même, me perdant en réflexions et me demandant : « qui est quoi ? » Cela restait obscur et mon incertitude s'accompagnait du sentiment d'une obscurité étrange et fascinante. Mais ce qui est indubitable, c'est que cette pierre avait avec moi de mystérieux rapports. Je pouvais y rester assis des heures entières, tout envoûté par l'énigme qu'elle me posait.

Trente ans plus tard, je me retrouvai sur ce flanc de coteau ; j'étais marié, j'avais des enfants, une maison, une place dans le monde, une tête pleine d'idées et de projets, et tout d'un coup je redevins l'enfant qui allume un feu plein de significations secrètes, qui est assis sur la pierre, dont il ignore si elle est lui ou s'il est elle. Ma vie à Zurich me revint brusquement à l'esprit et me sembla étrangère comme un message venant d'un autre monde et d'un autre temps. C'était à la fois attirant et effrayant.

Le monde de mon enfance, dans lequel je venais d'être replongé, était éternel ; j'en avais été arraché et précipité dans un temps qui s'écoulait sans arrêt et qui s'éloignait de plus en plus. Il fallut que je me fasse violence pour me détourner de ce lieu et ne point compromettre mon avenir.

Cet instant m'est resté inoubliable, car il a illuminé pour moi, comme en un éclair, l'aspect d'éternité qui avait marqué mon enfance. Que fallait-il entendre par cette « éternité » ? Je le vis bientôt aux environs de mes dix ans. Ma division intérieure, mon insécurité dans le vaste monde me poussèrent alors à prendre une initiative incompréhensible à l'époque : j'utilisais un plumier jaune laqué avec une petite serrure, comme en ont les élèves à l'école primaire. Il contenait, entre autres objets, une règle. À l'extrémité de cette règle, je sculptai un petit bonhomme d'environ six centimètres de long avec « redingote, haut de forme, souliers reluisants ». Je le teignis en noir avec de l'encre, le détachai de la règle

en le sciant et le plaçai dans le plumier où je lui préparai un petit lit. Je lui fis aussi un petit manteau avec un morceau de lainage. Je plaçai près de lui un galet du Rhin, lisse, allongé, noirâtre que j'avais peint à l'aquarelle avec différentes couleurs, de façon que la partie inférieure et la partie supérieure soient séparées. Ce caillou, je le gardai longtemps dans la poche de mon pantalon. C'était sa pierre. Le tout constituait mon grand secret auquel, d'ailleurs, je ne comprenais rien. Je portai le plumier avec le petit bonhomme tout en haut du grenier où il m'était interdit de pénétrer.

(Interdit parce que le plancher vermoulu et pourri était dangereux). Je le cachai sur une poutre maîtresse de la charpente. J'en éprouvai une grande satisfaction, car personne ne le verrait. Je savais que personne ne pouvait le trouver là, que personne ne pouvait découvrir et détruire mon secret. Je me sentais sûr de moi et le sentiment troublant de désunion d'avec moi-même disparut.

Dans toutes les situations difficiles, quand j'avais commis quelque sottise, que ma sensibilité avait été blessée, ou lorsque l'irritabilité de mon père ou la santé délicate de ma mère me pesait, je pensais à mon petit bonhomme soigneusement couché et enveloppé, et à sa pierre polie aux si jolies couleurs. De temps en temps, souvent avec des intervalles de plusieurs semaines, et uniquement lorsque j'étais certain que personne ne me voyait, je montais à la dérobée jusqu'au haut du grenier. Là, je grimpais sur les poutres, j'ouvrais le plumier et je contemplais le petit bonhomme et la pierre. J'y joignais chaque fois un petit rouleau de papier sur lequel j'avais, au préalable, écrit quelques mots pendant les heures de classe, en une écriture secrète que j'avais imaginée. C'étaient des bandes de papier couvertes d'une écriture serrée que je roulais et donnais en garde à mon petit bonhomme. Je me rappelle que l'annexion d'un nouveau rouleau avait toujours le caractère d'un acte solennel. Malheureusement je ne puis me souvenir de ce que je voulais communiquer au petit homme ; je sais seulement que les « lettres » étaient pour lui une sorte de bibliothèque. J'ai vaguement l'idée que ce pouvait être certaines sentences qui m'avaient particulièrement plu.

Le sens de cette façon d'agir ou l'explication que j'aurais pu en donner n'étaient alors nullement un problème pour moi. Je me contentais du sentiment d'une sécurité nouvellement acquise et de la satisfaction de posséder quelque chose que personne ne pouvait atteindre et que personne ne connaissait. Pour moi, c'était un secret inviolable ; il ne devait jamais être trahi car la sécurité de mon existence en dépendait. Comment cela ?

Je ne me posais pas la question. C’était ainsi, tout simplement.

Cette possession d’un secret m’a fortement marqué alors. Je vois là l’essentiel de ma première jeunesse, un événement qui pour moi fut de la plus haute importance. Pour les mêmes raisons, je n’ai jamais raconté à personne le rêve du phallus de mon enfance et le « jésuite » lui-même appartenait au domaine inquiétant dont on ne devait jamais parler. La petite statue en bois avec son caillou était la première tentative, encore inconsciente et enfantine, de donner forme au secret. J’en étais constamment absorbé et avais le sentiment qu’il faudrait l’approfondir, et pourtant je ne savais pas ce qu’était ce à quoi je voulais donner l’expression. J’espérais toujours qu’on pourrait trouver, peut-être dans la nature, une explication qui nous montrerait où était et ce qu’était le secret. C’est à cette époque que grandit mon intérêt pour les plantes, les animaux et les pierres. J’étais continuellement à la recherche de quelque chose de mystérieux. Dans ma conscience, j’étais chrétien et religieux, mais toujours avec la restriction : « Mais cela n’est pas tellement certain ! » Ou bien je me demandais : « Qu’en est-il de ce qui se trouve sous terre ? » Et si l’on m’inculquait des doctrines religieuses et que l’on me disait : « Ceci est beau, cela est bon ! » je pensais toujours en moi-même : « Oui, mais il y a encore d’autres faits très mystérieux, et cela les gens ne le savent pas. »

L’épisode du petit bonhomme sculpté fut l’apogée et la fin de mon enfance. Il dura environ une année. Après survint un oubli total de cet événement, une perte complète de mémoire à ce sujet qui dura jusqu’à ma trente-cinquième année. Alors, du brouillard de l’enfance, cette fraction du souvenir surgit à nouveau dans une immédiate clarté, quand occupé à préparer mon livre sur les *Métamorphoses et symboles de la libido*[8], j’appris l’existence des caches[9] de pierres d’âme près d’Arlesheim et des *churingas* des Australiens. Je découvris brusquement que je m’étais fait une idée bien précise de ces pierres bien que je n’en eusse jamais vu la moindre reproduction. La représentation que je m’en faisais était celle d’une pierre polie peinte de manière à être divisée en une partie supérieure et une partie inférieure. J’avais l’impression que cette image ne m’était pas inconnue et c’est alors que me revint le souvenir d’un plumier jaunâtre et d’un petit bonhomme. Ce petit bonhomme était un petit dieu caché de l’antiquité, un Télesphore que l’on trouve dans beaucoup de représentations anciennes près d’Esculape, à qui il fait la lecture sur un rouleau.

Avec le retour de ce souvenir, j’acquis pour la première fois la conviction qu’il existe des composantes archaïques de l’âme qui ne peuvent avoir pénétré dans l’âme individuelle à partir d’aucune tradition. Il n’y avait, en effet, dans la

bibliothèque de mon père – dans laquelle, *nota bene,* je ne me plongeai que beaucoup plus tard, – pas un seul livre qui eût contenu de telles informations. Je me suis d'ailleurs assuré que mon père aussi ignorait absolument tout de ces choses.

En 1920, alors que j'étais en Angleterre, je sculptai, taillai deux figures semblables dans une petite branche sans me rappeler le moins du monde cet épisode de mon enfance. J'en ai fait reproduire une en plus grand en pierre ; elle se trouve dans mon jardin de Küsnacht. C'est à ce moment-là que l'inconscient m'en suggéra le nom, appelant cette figure « Atmavictu », *breath of life* – souffle de vie. C'est un développement ultérieur de cet objet quasi sexuel de mon enfance qui plus tard se révéla ainsi être le « souffle de vie », l'impulsion créatrice. Au fond, tout cet ensemble est un Cabire[10] enveloppé d'un mantelet dans la *kista* (caissette) et muni d'une provision de force vitale, la pierre noirâtre allongée. Mais ce sont là des relations qui ne s'éclairèrent pour moi que beaucoup plus tard. Lorsque j'étais enfant, tout se passa pour moi de la même manière que ce que je vis plus tard chez les indigènes en Afrique : ils agissent d'abord et ne savent pas du tout ce qu'ils font. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'on y réfléchit.

II – ANNÉES DE COLLÈGE

1

Ma onzième année fut importante pour moi : c’est alors que j’entrai au collège de Bâle. Je fus ainsi arraché à mes camarades de jeu campagnards et j’entrai vraiment dans le « grand monde », celui où des gens puissants, bien plus puissants que mon père, demeuraient dans de vastes et magnifiques maisons, allaient dans de riches calèches trainées par de superbes chevaux, s’exprimaient avec distinction en allemand et en français.

Leurs fils, bien vêtus, aux manières raffinées, abondamment munis d’argent de poche, étaient mes camarades de classe. Avec étonnement, et avec une secrète et terrifiante jalousie, j’appris d’eux qu’ils passaient leurs vacances dans les Alpes, ces montagnes neigeuses « flamboyant dans le rouge du soir »

des environs de Zurich et même – comble du comble – qu’ils allaient à la mer.

Je les considérais avec stupeur, comme des êtres d’un autre monde, comme s’ils descendaient de cette inaccessible merveille que sont les rutilantes montagnes neigeuses et comme s’ils venaient de ces lointains infinis de la mer que je ne pouvais imaginer. C’est alors que je compris que nous étions pauvres, que mon père était un pauvre pasteur de campagne et moi, avec des souliers aux semelles percées et qui devais rester assis pendant six heures de classe dans des bas mouillés, le fils encore plus pauvre de ce pasteur ! Je me mis à regarder mes parents avec d’autres yeux et commençai à comprendre leurs soucis et leurs inquiétudes. Pour mon père surtout je ressentais de la pitié : pour ma mère – chose singulière – j’en éprouvais moins. Elle me semblait être la plus forte. Pourtant je me sentais de son côté lorsque mon père ne pouvait surmonter son irritabilité capricieuse. Ce n’était pas précisément favorable à la formation de mon caractère. Pour me libérer de ces conflits, je tombai dans le rôle d’arbitre supérieur obligé – *nolens volens* – de juger ses parents.

Cela provoqua en moi une sorte d’inflation qui gonflait et minait tout à la fois

mon assurance, en elle-même encore bien chancelante.

Lorsque j’eus neuf ans, ma mère mit au monde une fille. Mon père en fut agité et réjoui. « Cette nuit tu as eu une petite sœur »

dit-il, et j’en fus tout à fait surpris : je n’avais rien remarqué auparavant. Que ma mère fût restée un peu plus souvent au lit ne m’avait pas frappé. Je tenais cela de toute façon pour une inexcusable faiblesse. Mon père m’amena au chevet de ma mère ; elle tenait dans ses bras un petit être extrêmement décevant : un visage rouge, ridé comme celui d’un vieil homme, les yeux fermés, vraisemblablement aveugle comme les jeunes chiens. Cette chose avait derrière la tête quelques longs cheveux d’un blond roux que l’on me fit remarquer – est-ce que cela allait devenir un singe ? J’étais choqué et ne savais plus ce que j’éprouvais. Est-ce que tous les nouveau-nés étaient ainsi ? On marmonna une histoire de cigogne qui aurait apporté l’enfant.

Mais alors, qu’en était-il d’une portée de chiens et de chats ? Combien de fois la cigogne devait-elle aller et venir jusqu’à ce que la portée fût complète ? Et qu’en était-il pour les vaches ? Je ne pouvais me représenter comment la cigogne aurait pu porter, dans son bec, un veau tout entier. Et puis, les paysans disaient que la vache avait vêlé et non que la cigogne avait apporté le veau. Cette histoire était évidemment un de ces « trucs » avec lesquels on me « faisait marcher ». J’étais

sûr que ma mère avait encore joué là un rôle qu’il m’était interdit de connaître.

Cette soudaine apparition de ma sœur me laissa un vague sentiment de méfiance qui aiguisa ma curiosité et mon observation. Des réactions ultérieures et suspectes de ma mère me confirmèrent dans mes soupçons ; quelque chose de regrettable était lié à cette naissance. Par ailleurs, cet événement ne me préoccupa pas davantage, mais il contribua à rendre plus aigu un souvenir de ma douzième année.

Ma mère avait la désagréable habitude de me poursuivre de bons conseils criés à travers la fenêtre quand je partais en visite ou que je me rendais à une invitation. Alors, non seulement je revêtais mes plus beaux habits et mettais mes souliers bien cirés, mais j’éprouvais aussi un sentiment de dignité en pensant à ma visite et à mon apparition dans le monde ; c’était pour moi une humiliation que les gens entendissent dans la rue toutes les choses diffamatoires dont ma mère m’abreuvait avec ses criailleries : « Et surtout n’oublie pas de transmettre les salutations de papa et de maman et de moucher ton nez ! As-tu un

mouchoir ?… As-tu lavé tes mains ?… Etc. » Je trouvais absolument déplacé de livrer ainsi à tout le monde les sentiments d’infériorité qui accompagnaient l’importance que je me donnais, alors que, déjà par amour-propre et vanité, j’avais veillé à paraître irréprochable. Ces circonstances étaient pour moi considérables. En allant à la maison de mes hôtes, je me sentais digne et plein d’importance, comme toujours lorsque je portais mes habits du dimanche un jour de semaine. Mais le tableau se modifiait sensiblement sitôt que j’arrivais en vue de la maison étrangère.

Alors la grandeur et la puissance de mes hôtes jetaient sur moi leur ombre. Je les redoutais et dans ma petitesse j’aurais voulu m’enfoncer de quinze pieds sous terre dès que la sonnette retentissait. Le carillon que j’entendais à l’intérieur résonnait à mes oreilles comme un arrêt du destin. Je me sentais aussi timide et aussi craintif qu’un chien perdu. C’était pire encore quand ma mère m’avait auparavant « convenablement » préparé. « Mes

souliers sont sales et aussi mes mains… je n’ai pas de mouchoir… mon cou est noir… », cela résonnait à mes oreilles. Alors, par défi, je ne présentais pas les salutations dont on m’avait chargé ; ou, sans raison, je me montrais timide et entêté. Quand cela allait trop mal, je pensais à mon trésor secret du grenier, et il m’aidait à retrouver ma dignité d’homme. Dans mon désarroi, je me rappelais que j’étais aussi cet autre, celui qui possède le secret inviolable, la pierre et le petit bonhomme en redingote et haut de forme.

Je ne puis me souvenir d’avoir jamais pensé dans ma jeunesse à la possibilité d’une relation entre le « Seigneur Jésus », les jésuites à la robe noire, les hommes en redingote et haut-de-forme au bord d’une tombe, le trou semblable à une tombe dans la prairie, et le temple phallique souterrain d’une part et le petit bonhomme de mon plumier d’autre part. Le rêve du dieu ithyphallique était mon premier grand secret ; le petit bonhomme était le second. Mais aujourd’hui, il me semble avoir éprouvé comme un vague sentiment de parenté entre la « pierre d’âme » (dans le plumier) et la pierre (dans le champ) qui elle aussi était moi.

Jusqu’à ce jour, alors que dans la quatre-vingt-troisième année de ma vie j’écris mes mémoires, je n’ai jamais bien vu quels rapports lient entre eux mes souvenirs les plus anciens : ils sont comme les pousses isolées d’un même rhizome souterrain continu, comme les stations d’une progression évolutive inconsciente. Tandis qu’il me devint de plus en plus impossible de trouver une relation positive avec le « Seigneur Jésus », je me souviens que, vers ma onzième année, l’idée de Dieu commença à m’intéresser. Je me mis à prier Dieu,

ce qui m'apportait une certaine satisfaction parce que cela me semblait ne contenir aucune contradiction. Dieu n'était pas compliqué par ma méfiance. En outre, il n'était pas un homme en robe noire ni le « Seigneur Jésus » que les images représentent accoutré de vêtements bigarrés et que les gens traitent avec tant de familiarité. Dieu était plutôt un être unique dont on ne pouvait, comme je l'avais entendu dire, se faire aucune représentation exacte. Certes, il était quelque chose comme un vieil homme très puissant ; mais on disait, à ma grande satisfaction : « Tu ne dois te faire de lui aucune image ni aucun portrait. » Avec lui, on ne pouvait donc être aussi familier qu'avec le « Seigneur Jésus » qui, pour sa part, n'était pas « un secret ».

Et je commençai à me douter d'une certaine analogie avec mon secret du grenier…

Le collège m'assommait. Il prenait trop sur le temps que j'aurais préféré consacrer à dessiner des batailles et à jouer avec le feu.

L'enseignement religieux était inexprimablement ennuyeux et j'étais positivement angoissé par les leçons de mathématiques. À en croire le maître, l'algèbre allait de soi, alors que je ne savais pas encore ce que les nombres signifiaient en eux-mêmes : ils n'étaient ni des fleurs, ni des animaux, ni des fossiles, rien que l'on pût se représenter, mais seulement des quantités que l'on créait en les comptant. À ma grande confusion, les quantités étaient remplacées par des lettres – qui sont des sons ! – de sorte que l'on pouvait, pour ainsi dire, les entendre. Il était surprenant que mes camarades puissent s'y reconnaître si aisément ! Personne ne pouvait me dire ce qu'étaient les nombres et je ne pouvais pas formuler la question. À ma grande stupéfaction, je découvris que personne non plus ne comprenait mes difficultés.

Certes, le maître, je dois le reconnaître, prenait toute la peine nécessaire pour m'expliquer le but de cette étrange opération qui consiste à transposer en sons des quantités compréhensibles. Je finis par comprendre que l'on cherchait, par l'emploi d'un système d'abréviations, un moyen de représenter de nombreuses quantités à l'aide d'une formule abrégée.

Cela ne m'intéressait absolument pas. Je pensais qu'il était tout à fait arbitraire de représenter les nombres par des sons ; on aurait pu tout aussi bien faire de *a* un abricotier, de *b,* un bananier, de *x* un point d'interrogation, *a, b, c, x* et *y* ne figuraient rien et ne m'expliquaient quoi que ce fût de l'essence du

nombre, pas plus que l'abricotier ! Ce qui me révoltait le plus, c'était le principe « si $a = b$, et si $b = c$, alors $a = c$ »

puisque par définition il était établi que *a* était différent de *b* et que par conséquent, étant différent, il ne pouvait être l'égal de *b,* et encore bien moins celui de c. Quand il s'agit d'une égalité on dit $a = a$, b = b, etc., alors que $a = b$ me semblait, avec évidence, être une tromperie ou un mensonge. J'éprouvais la même irritation lorsque le maître, reniant sa propre définition des parallèles, affirmait qu'elles se rencontraient à l'infini. Cela me semblait un attrape-nigaud que je ne pouvais ni ne voulais accepter. Ma rectitude intellectuelle se cabrait contre ces jeux inconséquents qui me barraient l'accès à la compréhension des mathématiques.

Jusqu'à un âge avancé, j'ai gardé le sentiment ineffaçable que si, jadis, j'avais pu admettre, comme mes camarades, sans être heurté, que *a* pouvait être égal à *b* ou que soleil = lune, que chien = chat, etc., les mathématiques m'auraient perpétuellement « bourré le crâne ». Dans quelle

mesure ? Il m'a fallu attendre ma quatre-vingt-troisième année pour m'en faire une idée. Pendant toute ma vie ce fut pour moi une énigme de n'avoir pu réussir à trouver en moi un point de contact avec les mathématiques alors que je ne doutais pas que l'on pût calculer valablement. Ce qui m'était le plus incompréhensible, c'était mon doute *moral* à l'encontre des mathématiques.

Je ne pouvais rendre les équations compréhensibles qu'en remplaçant chaque fois les lettres par certaines valeurs en chiffres et en me confirmant, grâce à un calcul concret, le sens de l'opération. Par la suite, je ne pus me maintenir péniblement en mathématiques qu'en copiant les formules algébriques, dont le contenu me demeurait incompréhensible, et en gravant dans ma mémoire quelle combinaison de lettres avait été placée à un endroit déterminé du tableau. Mais en refaisant les calculs, je ne réussissais pas toujours, parce qu'il arrivait que le maître dît : « Ici, nous introduisons l'expression… » et il écrivait quelques lettres au tableau.

Je ne savais pas d'où elles venaient, ni pourquoi !… Probablement, pour rendre possible une conclusion qui le satisfasse. J'étais tellement humilié de ne pouvoir comprendre que je n'osais poser aucune question.

Les cours de mathématiques étaient ma terreur et mon tourment. Comme

d'autres matières ne présentaient pas de difficultés pour moi et que, grâce à une bonne mémoire visuelle, je pus longtemps donner le change en mathématiques, j'avais le plus souvent de bons bulletins ; mais l'appréhension angoissée d'échouer et l'insignifiance de mon existence opposée à la grandeur du monde qui m'entourait provoquaient en moi non seulement un malaise, mais aussi une sorte de désespérance muette qui me dégoûtèrent à l'extrême de l'école. À cela vint s'ajouter qu'une totale inaptitude me fit exclure de la classe de dessin. J'en étais certes satisfait puisque cela me faisait gagner du temps ; mais c'était aussi une nouvelle défaite, car j'avais une certaine habileté spontanée pour le dessin, qui dépendait essentiellement de mon sentiment, ce que j'ignorais à l'époque. Je ne savais dessiner que ce qui occupait mon imagination ; mais on m'imposait de copier des moulages de divinités grecques aux yeux aveugles, inexpressifs ; comme cela n'allait pas très bien, mon maître pensa sans doute que j'avais besoin d'objets « naturels » : il plaça devant moi la reproduction d'une tête de chèvre. J'échouai complètement dans ce travail et ce fut la fin de mes cours de dessin.

Ma douzième année fut pour moi, en quelque sorte, l'année du destin ! Un jour, au début de l'été 1887, après la classe, vers midi, j'attendais sur la place de la cathédrale un camarade qui suivait ordinairement le même chemin que moi. Soudain, je reçus d'un autre garçon un coup qui me renversa. Je tombai, ma tête heurta le bord du trottoir et je fus obnubilé par la commotion. Pendant une demi-heure, je restai un peu étourdi. Au moment du choc, comme un éclair, une idée m'avait traversé l'esprit :

« Maintenant tu ne seras plus obligé d'aller à l'école ! » – Je n'étais qu'à demi inconscient et je restai étendu quelques instants de plus qu'il n'eût été nécessaire, surtout par esprit de vengeance à l'égard de mon perfide attaquant. Puis des gens me ramassèrent et me portèrent dans la maison proche de deux vieilles tantes célibataires.

À partir de ce moment, je tombais en syncope chaque fois qu'il était question de devoir retourner au collège, ou que mes parents cherchaient à m'inciter à faire mon travail scolaire. Pendant plus de six mois, je manquai la classe, ce fut pour moi une vraie aubaine. Je pouvais être libre, rêver durant des heures, être n'importe où au bord de l'eau ou dans la forêt, ou dessiner. Tantôt je peignais de sauvages scènes de guerre ou de vieux châteaux forts que l'on attaquait ou incendiait, tantôt je remplissais des pages entières de caricatures. (Aujourd'hui encore, au moment de m'endormir, il arrive que de telles caricatures m'apparaissent : figures grimaçantes en perpétuel changement. Parfois aussi

c'était des visages de gens de connaissance, qui mouraient bientôt après.) Mais avant tout, je pouvais me plonger entièrement dans le monde du mystérieux : il y avait là des arbres, de l'eau, des marais, des pierres, des animaux et la bibliothèque de mon père. Tout cela était merveilleux. Cependant je m'éloignais de plus en plus du monde, tout en éprouvant un léger sentiment de mauvaise conscience.

Rêvassant, je gaspillais mon temps à rôder, lire, collectionner, jouer.

Pourtant je ne me sentais pas plus heureux ; j'avais, au contraire, comme l'obscure conscience de me fuir moi-même.

J'avais complètement oublié comment j'en étais arrivé là, mais je déplorais les soucis de mes parents qui consultèrent divers médecins.

Ceux-ci se grattèrent la tête et m'envoyèrent en vacances, chez des parents à Winterthour. Il y avait là une gare qui me ravissait à l'infini. Mais lorsque je revins à la maison, tout était comme auparavant. Un médecin parla d'épilepsie. Je savais déjà alors ce qu'étaient des crises d'épilepsie et, en moi-même, je me moquais de cette sottise. Par contre, mes parents étaient plus soucieux que jamais. C'est alors qu'un jour, un ami vint rendre visite à mon père. Ils étaient assis tous les deux dans le jardin et moi, derrière eux, dans un épais buisson, car j'étais d'une curiosité insatiable. J'entendis l'ami dire : « Et comment va donc ton fils ? » À quoi mon père

répondit : « C'est une pénible histoire ; les médecins ignorent ce qu'il a. Ils pensent à de l'épilepsie ; ce serait terrible qu'il soit incurable ! J'ai perdu mon peu de fortune, qu'adviendra-t-il de lui s'il est incapable de gagner sa vie ! »

Je fus comme frappé de la foudre ! C'était la confrontation violente avec la réalité. En un éclair, l'idée : « Ah ! alors, on doit travailler ! » me traversa l'esprit.

À partir de cet instant, je devins un enfant sérieux. Je me retirai sur la pointe des pieds, arrivai dans le bureau de mon père, y pris ma grammaire latine et me mis à bûcher. Au bout de dix minutes, j'eus ma crise d'évanouissement, je faillis tomber de ma chaise, mais quelques instants plus tard je me sentis mieux et continuai à travailler. – « Par tous les diables, on ne doit pas tomber dans les pommes ! », me dis-je, et je persévérai. Au bout d'un quart d'heure environ une deuxième crise survint. Elle passa comme la première. – « Et maintenant tu vas

travailler d’autant plus ! » – Je m’acharnai et au bout d’une demi-heure encore la troisième crise vint. Mais je ne cédai pas, je travaillai encore une heure jusqu’à ce que j’eusse le sentiment que les accès étaient surmontés. Je me sentis mieux soudain que durant tous les mois précédents. En effet, les crises ne se répétèrent plus et, à partir de ce moment, j’étudiai chaque jour ma grammaire et travaillai avec mes livres de classe. Quelques semaines plus tard, je revins au collège ; je n’y eus plus de crises. Tout le sortilège était conjuré ! C’est ainsi que j’ai appris ce que c’est qu’une névrose !

Peu à peu les souvenirs de tout ce qui s’était passé apparurent et je compris nettement que c’était moi qui avais monté cette honteuse histoire. C’est pourquoi je n’ai jamais été véritablement fâché contre le camarade qui m’avait renversé ; il avait été en quelque sorte « désigné » et il y avait eu, de ma part, une espèce de combinaison, d’arrangement diabolique. Il ne s’agissait pas que ça m’arrive une seconde fois ! J’éprouvais un sentiment de rage contre moi-même et en même temps je rougissais de moi, car je savais que j’avais tort à mes propres yeux et que j’avais été dupe de moi-même. Nul autre n’était coupable : le honteux déserteur, c’était moi. À partir de ce moment je ne pus plus supporter que mes parents eussent du souci à mon sujet et qu’ils en parlassent sur un ton de pitié.

La névrose fut pour moi un nouveau secret, mais un secret honteux et une défaite. Elle m’a finalement conduit à une minutie accentuée et à une application particulière. C’est alors que j’ai commencé à être consciencieux non pour me donner une apparence de valeur, mais consciencieux à l’égard de moi-même. Je me levais régulièrement à cinq heures pour travailler et il m’arrivait d’étudier de trois heures à sept heures du matin avant de partir au collège.

J’avais été égaré par ma passion de la solitude, par le ravissement d’être seul. La nature me semblait pleine de merveilles dans lesquelles je voulais me plonger. Chaque pierre, chaque plante, tout semblait animé et indescriptible. À cette époque, je me suis plongé dans la nature, je me suis glissé dans son essence, loin de tout monde humain.

C’est alors que se produisit un autre événement important : ce fut sur ma longue route d’écolier, entre le Petit-Huningue, où nous habitions, et Bâle. Il y eut un jour un instant au cours duquel j’éprouvai le sentiment bouleversant d’être brusquement sorti d’un épais brouillard et de prendre conscience que maintenant j’étais *moi.*

Derrière moi il y avait une sorte de mur de brouillard en arrière duquel je n’existais pas encore. À cet instant précis je devins « moi » pour « moi ». Auparavant j’étais là aussi, mais

tout se produisait passivement ; dorénavant, je le savais :

maintenant *je suis moi*, maintenant j'existe. Auparavant les choses m'arrivaient ; maintenant, c'était *moi* qui voulais. Cet événement sembla d'une immense portée et nouveau. Il y avait en moi de l'« autorité ». Il est étrange qu'à cette époque et durant les mois de ma névrose, suite de l'accident, j'aie complètement perdu le souvenir du trésor du grenier. Sinon, alors déjà, j'aurais remarqué l'analogie entre mon sentiment d'autorité et le sentiment de valeur que m'inspirait mon trésor. Mais ce ne fut pas le cas ; au contraire, tout souvenir du plumier s'était évanoui.

Un jour je fus invité pour les vacances par une famille amie qui possédait une maison au bord du lac des Quatre-Cantons. Je fus ravi que la maison fût au bord du lac et qu'elle eût un abri pour un bateau et un canot à rames. Le maître de maison nous permit, à son fils et moi, d'utiliser ce bateau, tout en nous recommandant sévèrement de ne pas commettre d'imprudence.

Par malheur, je savais déjà comment on dirige un bachot et comment on godille en se tenant debout. Nous avions à la maison un petit engin délabré de ce genre, sur l'ancien fossé de la forteresse retranchée de Huningue, sur la rive badoise. Nous y avions tenté toutes les imprudences possibles ; c'est pourquoi ce que je fis aussitôt fut de monter à l'arrière du bateau et, debout, de le pousser avec la rame vers le milieu du lac. Le maître de maison ne l'entendit pas de la sorte, il nous rappela d'un coup de sifflet impératif et m'administra un sermon de première classe. J'étais tout décontenancé et dus reconnaître que j'avais justement fait ce qu'il avait défendu et que, par conséquent, la semonce était tout à fait méritée. Mais en même temps je fus pris de fureur que cet ours mal léché, sans instruction, ait osé m'insulter, *moi*.

Ce *moi* n'était pas seulement adulte, il était important, une autorité, une personne pleine de dignité, un homme d'âge, objet de respect et de vénération. Le contraste avec la réalité était tellement grotesque que ma fureur tomba tout d'un coup et *en moi* se posa la question : « Qui es-tu donc, toi ? Tu réagis comme si tu étais Dieu sait qui ! Et pourtant tu sais parfaitement que l'autre a eu raison ! Tu as à peine douze ans, tu es un collégien, tandis que lui est père de famille et de plus, c'est un homme puissant et riche, il possède deux maisons et plusieurs magnifiques chevaux. »

Alors, dans un grand trouble, il me vint à l'esprit qu'en réalité deux

personnages différents étaient en moi. L’un, le collégien qui ne comprenait rien aux mathématiques et n’était même pas sûr de lui ; l’autre, un homme important de grande autorité, avec qui on ne plaisantait pas, plus puissant et plus influent que ce fabricant, vieil homme qui vivait au XVIIIe siècle, portait souliers à boucles, perruque blanche, et se déplaçait dans une calèche à grandes roues arrière concaves, entre lesquelles le siège du cocher était suspendu par des ressorts et des lanières de cuir.

C’est que j’avais vécu une étrange aventure : un jour, lorsque nous habitions au Petit-Huningue, près de Bâle, un très vieux fiacre vert était arrivé ; venant de la Forêt-Noire il était passé devant notre maison : c’était une antique calèche comme celles du XVIIIe siècle.

Lorsque je l’avais aperçue, un sentiment exaltant s’était emparé de moi : « Ah ! nous y voilà ! ça c’est de *mon* temps ! »

– Ç’avait été comme si je l’avais reconnue, car elle était du même genre que celle dans laquelle j’avais roulé ! Puis me vint un sentiment écœurant[11], comme si j’avais été volé ou trompé, trompé à propos de mon cher vieux temps. Le fiacre était un reste de cette époque-là ! Je ne saurais décrire ce qui s’était alors passé en moi, ni ce qui m’avait tellement touché. Une sorte de nostalgie ?

Un mal du pays ? Une réminiscence ? « Oui ! c’était

pourtant ainsi ! c’était bien cela. »

Une autre aventure m’avait rappelé le XVIIIe siècle : j’avais vu, chez une de mes tantes, une statuette d’époque, un groupe de deux personnages en terre cuite, peinte. Il représentait le vieux Dr Stückelberger, personnalité bien connue de la ville de Bâle à la fin du XVIIIe siècle.

Le deuxième personnage était une de ses malades, elle tirait la langue et tenait les yeux fermés. Il y avait une légende à ce sujet : on racontait qu’un jour le vieux Stückelberger, traversant le pont du Rhin, vit arriver cette malade qui l’avait si souvent irrité ; elle se lamentait une fois encore.

Le vieux monsieur lui dit : « Oui, oui, il y a quelque chose qui ne va pas en vous. Tirez donc la langue et fermez les yeux ! » Ce qu’elle fit tandis qu’au même moment il tournait les talons, la plantant là, la langue tirée, sous les grands éclats

de rire des passants.

Or le personnage du vieux docteur avait des souliers à boucle que j’avais reconnus – c’est étrange – comme étant les miens ou leur ressemblant. J’en étais persuadé. « Ce sont des souliers que j’ai portés. » Cette conviction m’avait profondément troublé. « Mais oui, c’étaient bien mes souliers ! » Je les sentais encore à mes pieds et je ne pouvais m’expliquer d’où venait cette bizarre sensation. Comment pouvais-je appartenir au XVIIIe siècle ? Il m’arrivait assez souvent à cette époque d’écrire 1786 pour 1886 et cela s’accompagnait toujours d’un inexplicable sentiment de nostalgie.

Après mon escapade en bateau sur le lac des Quatre-Cantons et après la punition bien méritée, je me mis à réfléchir à tout cela ; les impressions, jusqu’alors isolées, se condensèrent en une image unique : je vis à deux époques différentes, je suis deux personnes. Cette découverte me troubla et m’emplit de perplexité, mais finalement j’en vins à la constatation décevante que, pour l’instant du moins, je n’étais que le petit collégien qui avait mérité sa punition et qui devait se comporter comme il convenait à son âge. Tout le reste devait être sottise. Je soupçonnais bien que cela était en relation avec les nombreux récits que j’avais entendus de mes parents et dans ma famille au sujet de mon grand-père ; mais là non plus tout ne concordait pas très bien, car il était né en 1795, il avait donc surtout vécu au XIXe siècle. En outre, il était mort bien avant ma naissance. Je ne pouvais donc pas m’identifier à lui. À l’époque, ces réflexions n’étaient, il est vrai, que de vagues pressentiments ou des rêveries. Je ne puis plus me rappeler si, à ce moment, j’étais au courant de la légende de la parenté avec Goethe. Je ne le crois pas, car je sais que ce sont des étrangers qui me l’ont apprise pour la première fois. Il y a, en effet, une tradition irritante selon laquelle mon grand-père aurait été un fils naturel de Goethe[12].

À mes défaites en mathématiques et en dessin, vint s’en ajouter une troisième : dès le début j’avais haï la gymnastique, je ne pouvais tolérer qu’un autre me dise comment me mouvoir. J’allais à l’école pour apprendre et non pour me livrer à des acrobaties insensées et sans utilité. De plus, conséquence lointaine de mes accidents précédents, j’éprouvais une certaine crainte physique que je ne pus surmonter à peu près que beaucoup plus tard ; elle-même dépendait d’une méfiance à l’égard du monde et de ses possibilités. Certes, le monde me semblait beau et désirable, mais il était rempli de périls vagues et de choses incompréhensibles. C’est pourquoi je voulais toujours savoir d’avance ce qui m’arriverait et à qui je m’en remettais. Était-ce à nouveau en rapport avec le fait que ma mère m’avait abandonné pendant plusieurs mois ? En tout cas, lorsque le

médecin m’interdit la gymnastique à cause de mon traumatisme, j’en fus satisfait.

J’étais débarrassé de ce fardeau mais j’enregistrais une défaite de plus.

Par un beau jour d’été de cette année 1887, en revenant du collège à midi, je passais sur la place de la cathédrale. Le ciel était merveilleusement bleu dans la rayonnante clarté du soleil. Le toit de la cathédrale scintillait, le soleil se reflétait dans les tuiles neuves, vernies et chatoyantes. J’étais bouleversé par la beauté de ce spectacle et je pensais : « Le monde est beau, l’église est belle et Dieu a créé tout ça et il siège au-dessus, tout là-haut dans le ciel bleu sur un trône d’or… »

Là-dessus, un trou, et j’éprouvais un malaise étouffant.

J’étais comme paralysé et je ne savais qu’une chose : maintenant surtout ne pas continuer de penser ! « Quelque chose de terrible risque de se passer ; je ne veux pas le penser ; il ne faut absolument pas que je m’en approche. Pourquoi pas ? Parce que tu commettrais le plus grand péché qui soit. Quel est ce plus grand péché ? Un meurtre ? Non ! Ce ne peut pas être ça ! Le plus grand péché est celui que l’on commet contre le Saint-Esprit et pour lequel il n’y a pas de pardon. Qui le commet est condamné à l’enfer pour l’éternité. Vrai, ce serait trop triste pour mes parents que leur fils unique, à qui ils sont tellement attachés, soit condamné à la damnation éternelle. Je ne peux pas faire ça à mes parents. À aucun prix je ne dois continuer de penser à ça. »

C’était plus facile à dire qu’à faire. Sur le long trajet de la maison j’essayai de penser à toutes sortes de choses, mais je m’aperçus que mes idées revenaient toujours à la belle cathédrale que j’aimais tant et au Bon Dieu assis sur son trône, pour s’en détourner à nouveau brusquement, comme sous le choc d’une décharge électrique. Je me répétais toujours : « Surtout ne pas y penser ! Surtout ne pas y penser ! »

J’arrivai à la maison entièrement défait. Ma mère remarqua mon désarroi.

« Qu’as-tu ? Que s’est-il passé à l’école ? » Je pus sans

mentir lui assurer que rien ne s’y était passé ; pourtant je pensais que ma mère m’aiderait peut-être si je lui confessais la vraie raison de mon trouble ; mais alors il m’aurait fallu faire ce qui précisément me semblait impossible : conduire ma pensée jusqu’à son terme. Elle ne soupçonnait rien, la bonne maman, et il lui

était impossible de savoir que je courais le plus grand des dangers, celui de commettre l'impardonnable péché et de me précipiter dans l'enfer. Je repoussai l'idée d'un aveu et m'efforçai de me comporter autant que possible de façon à ne pas attirer l'attention.

Je dormis mal cette nuit-là ; l'idée défendue et que j'ignorais s'efforçait toujours de revenir et je luttais désespérément pour la chasser. Les deux jours qui suivirent furent pleins de tourments et ma mère était persuadée que j'étais malade. Je résistai à la tentation de me confesser et l'idée qu'en cédant je causerais à mes parents le plus grand chagrin me fut d'un grand secours.

Mais, durant la troisième nuit, mon tourment devint si grand que je ne savais plus que faire. Je m'étais réveillé d'un sommeil agité et me surpris à penser encore à la cathédrale et au Bon Dieu. J'étais presque sur le point de laisser ma pensée se poursuivre. Je sentais que ma force de résistance faiblissait ! Je suais d'angoisse et je m'assis sur mon lit pour chasser le sommeil : « Maintenant ça vient. Maintenant, c'est sérieux ! *Il faut que je pense.* Il faut tout d'abord poursuivre ma pensée. Mais pourquoi dois-je penser ce que j'ignore ? Par Dieu, je ne le veux pas du tout, c'est bien certain ! Mais qui le veut ? Qui veut me contraindre à penser ce que j'ignore et que je ne veux pas ? D'où vient cette terrible volonté ? Et pourquoi faut-il que ce soit moi précisément qui lui sois soumis ? Je n'ai jamais eu que louange et vénération pour le Créateur de ce monde magnifique. Je lui étais reconnaissant de ce don inappréciable ; alors pourquoi faut-il que ce soit moi qui sois obligé de penser un mal inconcevable ? Je n'en sais vraiment rien car je ne puis ni ne dois m'aventurer au voisinage de cette idée sans risquer d'être obligé d'y penser immédiatement.

Je ne l'ai ni fait ni voulu. C'est venu vers moi comme un mauvais rêve. D'où peuvent venir semblables phénomènes ? Cela m'est arrivé sans que j'y participe. Comment ? Car enfin, je ne me suis pas créé moi-même, je suis venu au monde tel que Dieu m'a fait, c'est-à-dire tel que je suis issu de mes parents. Ou bien est-ce que tes parents ont voulu cela ? De toute façon, mes bons parents n'auraient jamais eu de telles pensées. Jamais ils n'auraient eu l'idée de pareille infamie. »

Je trouvai cette idée tout à fait ridicule, puis je me mis à penser à mes grands-parents que je ne connaissais que par leur portrait ; ils avaient l'air bienveillant et digne, ce qui décourageait de penser qu'ils auraient pu avoir quelque culpabilité. Je remontai toute la longue suite de mes ancêtres inconnus pour aboutir finalement à Adam et Ève. Et ainsi vint l'idée décisive : Adam et Ève étaient les premières créatures humaines, ils n'avaient pas de parents ; ils avaient été créés

directement et intentionnellement par Dieu tels qu'ils étaient. Ils n'avaient pas de choix à faire : ils devaient être comme Dieu les avait créés. Ils ne soupçonnaient pas comment il aurait pu en être autrement. Ils étaient les créatures parfaites de Dieu, car Il ne créait que la perfection. Et pourtant ils avaient commis le premier péché en faisant ce que Dieu avait défendu. Comment cela avait-il été possible ? Ils n'auraient jamais pu le faire si Dieu n'en avait pas mis en eux la possibilité. Cela ressort aussi de la présence du serpent que Dieu avait créé avant Adam et Ève dans l'intention évidente qu'il puisse les séduire. Dans Son omniscience, Dieu avait tout organisé pour que nos premiers parents fussent obligés de commettre le péché. *Par conséquent, c'était l'intention de Dieu qu'ils commettent ce péché.*

Cette idée me libéra immédiatement de mon pire tourment, car je savais maintenant que c'était Dieu lui-même qui m'avait mis dans cet état.

J'ignorais encore s'il entendait que je devais ou non commettre ce péché. Je ne pensais plus à prier pour demander une inspiration car, sans que je le veuille, Dieu m'avait mis dans cette situation et m'y avait laissé sans secours. J'étais certain que je devais chercher seul une issue selon son idée ; cela suscita un autre argument.

« Que veut Dieu ? Que j'agisse ou que je n'agisse pas ? Il faut que je trouve ce que Dieu veut, et ce qu'il exige précisément maintenant de moi. » Je savais très bien que, d'après la morale conventionnelle, il était naturel d'éviter le péché. C'était ce que j'avais fait jusqu'à présent et je savais que je ne pouvais pas continuer à le faire. Mon sommeil troublé et la détresse de mon âme m'avaient tellement abattu que ma volonté de ne pas penser était devenue une crispation insupportable.

Cela ne pouvait pas durer. Mais il m'était impossible de céder avant d'avoir compris quelle était la volonté de Dieu et quelles étaient Ses intentions, car j'étais sûr qu'il était l'instigateur de ces difficultés désespérées. Il est étonnant que, pas un seul instant, je n'aie pensé que le diable aurait pu me jouer un tel tour. Dans mon état d'esprit d'alors, il ne tenait qu'un rôle insignifiant et il était sans puissance vis-à-vis de Dieu. À peu près vers le moment où je m'évadais du brouillard pour devenir moi-même, l'unité, la grandeur et la surhumanité de Dieu avaient commencé à préoccuper mon imagination. Il était hors de doute, pour moi, que Dieu m'imposait une épreuve décisive et que l'essentiel était de Le comprendre convenablement. Je savais, certes, qu'il me serait finalement demandé de céder, mais il ne fallait pas que cela se produisît sans que je

comprisse, car il y allait du salut éternel de mon âme : « Dieu sait que je ne puis résister plus longtemps, et Il ne vient pas à mon aide, bien que je sois sur le point de succomber au péché pour lequel il n'est point de pardon. Étant donné Sa toute-puissance, Il lui serait facile de m'enlever cette contrainte. Or Il ne le fait pas. Serait-ce qu'il veut mettre mon obéissance à l'épreuve en m'imposant la tâche extraordinaire de faire ce contre quoi je me cabre de toutes mes forces, parce que j'ai peur de la damnation éternelle ? Car ce serait pécher contre mon propre jugement moral, contre les enseignements de ma religion et même contre Son propre commandement. Serait-il possible que Dieu veuille voir si je suis à même d'obéir à Sa volonté bien que ma foi et mon intelligence me fassent craindre l'enfer et la damnation ? Cela pourrait être ! Mais ce ne sont que des idées à moi. Je peux me tromper, je ne puis me hasarder à avoir une telle confiance en mes propres réflexions. Il faut que je repense tout cela. »

Mais j'en revins à la même conclusion. « Dieu, à ce qu'il semble, veut également mon courage », pensai-je. « S'il en est ainsi et que je réussisse, Il me donnera Sa grâce et Sa lumière. »

Je rassemblai tout mon courage, comme si j'avais eu à sauter dans le feu des enfers, et je laissai émerger l'idée : devant mes yeux se dresse la belle cathédrale et au-dessus d'elle le ciel bleu ; Dieu est assis sur son trône d'or très haut au-dessus du monde et de dessous le trône un énorme excrément tombe sur le toit neuf et chatoyant de l'église ; il le met en pièces et fait éclater les murs.

C'était donc cela ! Je ressentis un immense allégement et une indescriptible délivrance ; au lieu de la damnation attendue c'était la grâce qui était descendue sur moi et avec elle une indicible félicité, comme je n'en avais jamais connu. Je versai des larmes de bonheur et de reconnaissance parce que la sagesse et la bonté de Dieu m'avaient été dévoilées, après que j'avais succombé à son impitoyable rigueur. J'eus l'impression d'une illumination. Bien des choses s'éclairèrent pour moi que je n'avais pas pu comprendre auparavant. J'avais fait l'expérience de ce que mon père n'avait pas saisi – la volonté de Dieu à laquelle il s'opposait à partir des meilleures raisons et à partir de la foi la plus profonde. C'est pourquoi il n'avait jamais vécu le miracle de la grâce, qui guérit et qui rend tout compréhensible. Il avait pris pour règle de conduite les commandements de la Bible ; il croyait en Dieu, comme la Bible le demande, et comme ses pères le lui avaient enseigné. Mais il ne connaissait pas le Dieu vivant, immédiat, qui se tient tout-puissant et libre au-dessus de la Bible et de l'Église, qui appelle l'homme à sa liberté et qui peut aussi le contraindre à renoncer à ses propres opinions et convictions pour accomplir sans réserve Sa volonté.

Lorsqu'il met à l'épreuve le courage de l'homme, Dieu ne Se laisse pas influencer par les traditions, si sacrées soient-elles. Dans Sa toute-puissance, Il prendra soin qu'il ne résulte rien de réellement mauvais de ces épreuves.

Lorsqu'on accomplit la volonté de Dieu, on peut être sûr de suivre la bonne voie.

Dieu avait aussi créé Adam et Ève de telle sorte qu'ils furent obligés de penser ce qu'ils ne voulaient pas penser. Il le fit pour savoir s'ils étaient obéissants. Il peut donc aussi exiger de moi ce que par tradition religieuse je voudrais refuser. Or c'est l'obéissance qui m'a apporté la grâce, et depuis lors j'ai su ce qu'est la grâce divine. J'avais appris que j'étais livré à Dieu et que rien d'autre n'importe que d'accomplir Sa volonté, faute de quoi je suis la proie du non-sens. C'est alors qu'a commencé ma véritable responsabilité. L'idée à laquelle je fus obligé de penser m'était effrayante et avec elle s'éveillait le pressentiment qu'il se pourrait bien que Dieu fût quelque chose de terrible. C'était un secret terrifiant dont j'avais fait l'expérience et c'était pour moi une sombre affaire pleine d'angoisses.

Elle jeta une ombre sur ma vie et j'en devins très méditatif.

Je ressentis aussi cette épreuve, comme une infériorité propre : je suis un diable ou un pourceau, pensai-je, ou une espèce de réprouvé. Mais alors, en secret, je commençai à me plonger dans la Bible de mon père. Avec une certaine satisfaction, je lus dans l'Évangile l'histoire du pharisien et du publicain et je découvris que, précisément, les réprouvés étaient les élus. La louange de l'intendant infidèle et la transformation de Pierre, l'hésitant, en pierre angulaire de l'Église me firent une impression durable.

Plus mon sentiment d'infériorité était grand, plus la grâce de Dieu m'apparaissait inconcevable. Je n'ai jamais été bien sûr de moi-même.

Lorsqu'un jour ma mère me dit : « Tu as toujours été un bon

petit », je ne pus le comprendre. « Moi, un bon petit ? »

C'était une nouveauté. Je m'étais toujours considéré comme un être corrompu et inférieur.

Avec cet événement de la cathédrale, quelque chose de réel était enfin présent, qui appartenait au grand secret… – c'était comme si j'avais toujours

parlé de pierres qui tombent du ciel, et que j'en tienne enfin une dans ma main. Mais c'était une expérience humiliante. Ce dans quoi j'avais basculé était une fichue histoire, mauvaise ou sombre, et pourtant c'était aussi comme une distinction. Parfois, je ressentais comme une étrange envie de parler sans bien savoir de quoi. Je voulais essayer de poser des questions pour savoir si d'autres personnes avaient aussi fait de telles expériences. Ou bien je voulais donner à comprendre qu'il existe des phénomènes curieux dont on ne sait rien. Je ne réussis jamais à en trouver, ne serait-ce qu'une trace, chez autrui. Et ainsi j'eus le sentiment d'être réprouvé ou élu, maudit ou béni.

Et pourtant il ne me serait jamais venu à l'esprit de parler directement de mon aventure, non plus que du rêve du phallus dans le temple souterrain, ou du petit bonhomme sculpté, même alors que je m'en souvenais encore. Je savais que cela m'était impossible. Je n'ai parlé du rêve du phallus que lorsque j'ai eu atteint ma soixante-cinquième année. Les autres événements, peut-être les ai-je communiqués à ma femme, mais tardivement aussi. Pendant des dizaines d'années, un tabou rigoureux provenant de l'enfance les scella.

Toute ma jeunesse peut être envisagée sous le signe du secret. Cela me plongeait dans une solitude presque insupportable et je considère, aujourd'hui, que ce fut un véritable exploit que d'avoir résisté à la tentation d'en parler à qui que ce fût. Ainsi, dès lors, ma relation avec le monde se trouva préformée telle qu'elle est aujourd'hui : aujourd'hui aussi je suis solitaire, car je sais des choses qu'il me faut bien mentionner, que les autres ne savent pas, et le plus souvent ne veulent pas savoir.

Dans la famille de ma mère, il y avait six pasteurs et non seulement mon père en était un mais aussi deux de ses frères l'étaient. J'ai donc entendu de nombreuses conversations religieuses, des discussions théologiques et des sermons. Et je me disais toujours : « Oui, oui, c'est bien joli tout cela… Mais qu'en est-il du secret ? Le mystère de la grâce est aussi un secret ! Vous n'en savez rien. Vous ne savez pas que Dieu veut que je commette même l'injustice, que je pense même à ce qui est maudit, pour participer à Sa grâce. » Tout ce que j'entendais dire par ailleurs portait à faux et je pensais : « Au nom du ciel, il doit bien y avoir quelqu'un qui en est averti. La vérité doit bien se trouver quelque part. » Je fouillais dans la bibliothèque de mon père et lisais tout ce que je pouvais découvrir sur Dieu, la Trinité, l'esprit, la conscience.

Je dévorai des livres sans en être plus éclairé. Toujours je devais me dire : « Eux non plus n'en savent rien. » Je lus aussi la Bible de Luther appartenant à mon père. Malheureusement l'interprétation coutumière « édifiante » du livre de Job

m’en avait enlevé tout intérêt profond.

Sinon j’aurais trouvé une consolation au chapitre IX, 30 :

Quand je me laverais dans de l’eau de neige…

Tu me plongerais dans la fange.

Ma mère me raconta plus tard qu’à cette époque j’avais été très souvent déprimé. Ce n’était pas tout à fait cela ; j’étais préoccupé par mon secret. C’était alors une singulière et bienheureuse tranquillité que d’être assis sur la pierre. Elle me délivra de mes doutes. Quand je me mettais à penser que j’étais la pierre, les conflits s’interrompaient. « La pierre n’éprouve aucune incertitude, aucun besoin de s’exprimer, elle est éternelle, elle vit pour les millénaires », pensais-je. « Moi, au contraire, je ne suis qu’un phénomène passager qui se consume dans toutes les émotions possibles comme une flamme qui s’élève soudain et puis s’éteint. » J’étais la somme de mes émotions, la pierre intemporelle étant un autre en moi.

2

C’est à ce moment-là que naquirent mes doutes profonds sur tout ce que disait mon père. Lorsque je l’entendais prêcher sur la grâce je pensais toujours à mon expérience personnelle. Ce qu’il disait sonnait fade et creux comme une histoire racontée par quelqu’un qui ne peut pas tout à fait y croire ou qui ne la connaît que par ouï-dire. J’aurais voulu venir à son secours mais je ne savais comment m’y prendre. D’ailleurs une sorte de pudeur me retenait de lui communiquer ce que j’avais vécu ou de me mêler à ses préoccupations personnelles. Je me sentais d’une part trop petit pour le faire et, d’un autre côté, je craignais de mettre en avant ce sentiment d’autorité que m’inspirait ma « deuxième personnalité ».

Plus tard, lorsque j’eus dix-huit ans, j’eus avec mon père de nombreuses discussions, toujours dans le secret espoir de lui faire sentir quelque chose de la grâce, merveilleusement efficace, et ainsi de lui venir en aide dans ses conflits de conscience. J’étais persuadé que, s’il accomplissait la volonté divine, tout finirait par aller pour le mieux. Malheureusement nos discussions n’arrivaient jamais à une issue satisfaisante. Elles l’irritaient et l’attristaient. « Eh quoi ! avait-il l’habitude de dire, tu ne songes qu’à penser. Il ne faut pas penser, il faut croire. » Et moi je pensais : « Non, il faut faire l’expérience et savoir », mais je disais : « Donne-la-moi, cette foi. » Là-dessus, il s’en allait, résigné, haussant les épaules.

Je commençais à nouer des amitiés, le plus souvent avec des jeunes gens timides et d’origine modeste. Mes bulletins étaient meilleurs. Les années suivantes, je réussis même à être le premier de la classe, mais je remarquai que derrière moi des camarades me jalousaient et cherchaient toutes les occasions de me dépasser. Cela me mit de mauvaise humeur. Je haïssais toutes les compétitions et si l’on transformait un jeu en rivalité, je tournais le dos au jeu. À dater de cela, je restai à la deuxième place, ce qui était bien plus agréable. Le travail de classe m’était de toute façon assez fastidieux ; je n’allais pas le rendre plus pénible encore en le transformant en lutte et compétition. Quelques rares professeurs de qui je garde un souvenir reconnaissant m’accordaient une confiance particulière, surtout le professeur de latin à qui j’aime encore penser. C’était un homme très intelligent, professeur à l’université. Or, j’avais des connaissances de latin depuis ma sixième année, mon père me les ayant inculquées. Aussi, bien souvent, pendant les exercices, ce maître m’envoyait à la

bibliothèque de l'université pour lui chercher des livres que je parcourais avec ravissement en revenant au cours par le chemin le plus long.

Aux yeux de la plupart des professeurs, je passais pour bête et retors. Lorsque quoi que ce soit allait de travers au collège, les soupçons tombaient sur moi. Y avait-il quelque part un pugilat ? On me soupçonnait d'en être l'instigateur. En réalité, je ne fus mêlé qu'une fois à une bataille et je découvris à cette occasion l'hostilité d'un certain nombre de mes camarades. Ils préparèrent un guet-apens – ils étaient sept – et m'assaillirent à l'improviste. À cette époque j'avais quinze ans, j'étais déjà grand et fort, enclin à des accès de colère. Je pris feu soudainement. J'empoignai un des attaquants par les deux bras, le brandis autour de moi et, avec ses jambes, je jetai à terre quelques-uns de mes assaillants. L'affaire vint aux oreilles des maîtres, mais je n'ai que le souvenir obscur d'une punition qui me parut injuste. Cependant, à partir de ce moment, on me laissa tranquille. Personne n'osa plus s'attaquer à moi.

Avoir des ennemis et être le plus souvent injustement soupçonné était pour moi inattendu, mais pas tout à fait incompréhensible. Tout ce que l'on me reprochait me mettait en colère. Cependant, au fond de moi, je ne pouvais pas le contester. Je savais si peu sur moi-même, et ce peu était si contradictoire qu'il m'était impossible, en bonne conscience, de récuser un blâme. À vrai dire, j'avais toujours mauvaise conscience et j'étais conscient de ma culpabilité aussi bien actuelle que potentielle. Aussi étais-je particulièrement sensible aux reproches ; tous m'atteignaient en un point plus ou moins vulnérable. Si je n'avais pas réellement commis la faute, j'aurais fort bien pu la commettre. Il m'arrivait même de noter des alibis pour le cas où je serais accusé. Et je me sentais réellement allégé quand j'avais vraiment commis une blague. Alors, au moins, je savais le pourquoi de la mauvaise conscience.

Naturellement je compensais mon incertitude intérieure en affichant une certitude extérieure, ou – mieux encore – la carence se compensait d'elle-même sans que je le veuille. J'avais l'impression d'être un individu coupable qui, dans le même temps, veut être innocent. Au fond, je savais toujours que j'étais « deux ». L'un était le fils de ses parents ; celui-là allait au collège, était moins intelligent, moins attentif, moins appliqué, moins convenable et moins propre que beaucoup d'autres ; l'autre, au contraire, était un adulte ; il était vieux, sceptique, méfiant et loin du monde des humains. Mais il était en contact avec la nature, face à la terre, au soleil, à la lune, aux intempéries, aux créatures vivantes et surtout à la nuit, aux rêves et à tout ce que « Dieu » pouvait évoquer immédiatement en moi. Je place ici

« Dieu » entre guillemets, car la nature m'apparaissait, ainsi que moi-même, posée et différenciée par Dieu, comme n'étant pas Dieu, bien que créée par Lui comme expression de Lui-même. Il ne m'entrait pas dans la tête que la ressemblance avec Dieu ne dût concerner que l'homme. Plus encore, il me semblait que les hautes montagnes, les rivières, les lacs, les beaux arbres, les fleurs et les animaux traduisaient bien mieux l'essence divine que les hommes avec leurs habits ridicules, leur vulgarité, leur sottise, leur vanité, leur esprit de mensonge, leur insupportable égocentrisme. Ces caractères, je ne les connaissais que trop d'après moi-même, c'est-à-dire d'après ma personnalité numéro 1, celle du collégien de 1890. À côté, il y avait pourtant un domaine semblable à un temple où tous ceux qui entraient se métamorphosaient.

Subjugués par la vision de l'univers et s'oubliant eux-mêmes, ils ne pouvaient plus que s'étonner et admirer. Ici vivait l'« autre », celui qui connaissait Dieu comme un mystère secret, personnel, en même temps que suprapersonnel. Ici rien ne séparait l'homme de Dieu. C'était comme si l'esprit humain jetait, en même temps que Dieu, un regard sur la création.

Ce que j'exprime aujourd'hui en phrases qui se déploient les unes à partir des autres, j'étais alors incapable de le traduire consciemment en phrases articulées : tout était pressentiment bouleversant et sentiment intense. Dès que je me trouvais seul, je pouvais entrer dans cet état. Alors je me sentais digne et véritablement homme. Aussi je cherchais la tranquillité, la solitude de l'« autre », du numéro 2.

Le jeu alterné des personnalités numéro 1 et numéro 2, qui a persisté tout au long de ma vie, n'a rien de commun avec une « dissociation », au sens médical ordinaire. Au contraire, il se joue en chaque individu. Ce sont avant tout les religions qui, depuis toujours, se sont adressées au numéro 2 de l'homme, à l'« homme

intérieur ». Dans ma vie, c'est le numéro 2 qui a joué le rôle principal et j'ai toujours essayé de laisser libre cours à ce qui voulait venir à moi de l'intérieur. Le numéro 2 est une figure typique, mais le plus souvent la compréhension consciente ne suffit pas pour voir qu'on est cela aussi.

Peu à peu le temple devint pour moi une source de tourment car on y prêchait sur Dieu à haute voix – je dirais presque sans pudeur –, on parlait de Ses intentions, de ce qu'il faisait. On nous exhortait à avoir tel sentiment, à croire à tel mystère dont je savais pourtant qu'ils relevaient de la certitude la plus intime,

la plus profonde, dont nulle parole ne saurait témoigner. Je pouvais simplement en conclure que, selon toute apparence, nul ne connaissait ce mystère, pas même le pasteur, sinon il n'aurait jamais pu oser livrer en public le mystère de Dieu ni profaner par une sentimentalité insipide des sentiments ineffables. En outre, j'étais certain que c'était la mauvaise voie pour atteindre à Dieu : ne savais-je pas, par expérience, que cette grâce était donnée à celui-là, seul, qui accomplissait sans restriction la volonté divine ? Évidemment, on prêchait bien aussi cela ; mais toujours en supposant que la volonté de Dieu était connue par la Révélation.

Pour moi, au contraire, cette volonté était ce qu'il y avait de plus inconnu.

Il me semblait qu'il fallait chaque jour à nouveau chercher quelle était la volonté divine. Certes, je ne le faisais pas, mais j'avais la certitude que je le ferais dès que se présenterait une circonstance pressante. Mon numéro 1

m'accaparait trop et trop souvent. Il me semblait aussi parfois qu'on allait jusqu'à mettre les préceptes religieux à la place de la volonté divine – volonté qui pouvait être si imprévue et si redoutable – et cela afin de ne pas être contraint de comprendre cette volonté. Mon scepticisme grandissait de plus en plus et les sermons de mon père – ainsi que ceux d'autres pasteurs – me remplissaient de gêne. Tous les gens de mon entourage semblaient considérer leur jargon et l'épaisse obscurité qui en émanait comme allant de soi. Et ils paraissaient avaler sans réfléchir toutes les contradictions comme, par exemple, la conception que Dieu, dans Son omniscience, avait naturellement prévu l'histoire de l'humanité ; Il avait créé les hommes de telle sorte qu'ils soient obligés de pécher et, cependant, Il avait interdit le péché qu'il punissait même de la damnation éternelle dans le feu de l'enfer.

Pendant longtemps, le diable ne joua aucun rôle dans mes pensées. Il était pour moi comme le méchant chien de garde d'un homme puissant.

Personne sinon Dieu n'avait la responsabilité de l'univers, Dieu qui pouvait, je ne le savais que trop bien, se révéler terrible. Je me posais de plus en plus de questions et me sentais de plus en plus mal à mon aise quand mon père, dans des prédications emphatiques, vantait et recommandait le « Bon Dieu », l'amour de Dieu pour l'homme et celui de l'homme pour Dieu. Le doute s'éveilla en moi : « Sait-il vraiment de quoi il parle ?

Pourrait-il me faire égorger en holocauste, moi, son fils, comme le fut Isaac ? Ou, pourrait-il me livrer à un tribunal injuste qui me ferait crucifier comme Jésus ? Non ! il ne le pourrait pas ; par

conséquent, le cas échéant, il ne pourrait pas accomplir la volonté de Dieu qui, la Bible elle-même l'affirme, peut être implacable. » Je compris que si l'on nous exhortait à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ce n'étaient qu'exhortations superficielles et irréfléchies. Évidemment, on ne connaissait absolument rien de la volonté de Dieu, sans cela on eût traité de ce problème central avec une pudeur sacrée, simplement par crainte du Dieu qui, dans sa toute-puissance, peut exercer Son effrayante volonté sur les hommes désemparés – comme cela m'était arrivé. Est-ce que quelqu'un qui prétendait connaître la volonté divine avait seulement pu prévoir ce à quoi Il m'avait contraint ? Dans le Nouveau Testament en tout cas, on ne trouvait rien de semblable. L'Ancien Testament, et surtout le Livre de Job qui aurait pu m'éclairer à ce point de vue, m'étaient alors encore inconnus et les cours d'instruction religieuse que je suivais à cette époque ne m'apportaient rien à ce propos. La crainte de Dieu, dont on parlait naturellement, semblait dépassée ; elle était considérée comme désuète, comme « judaïque », et avait été remplacée, depuis longtemps, par le message chrétien de l'amour et de la bonté de Dieu.

Le symbolisme de ce que j'avais vécu dans mon enfance et la brutalité des images qui avaient surgi m'ont troublé à l'extrême. Je me demandais : « Qui donc parle ainsi ? Qui a l'impudence de

représenter un phallus ainsi dans sa nudité et cela dans un temple ? Qui m'oblige à penser que Dieu détruise ainsi ignominieusement son Église ?

Était-ce le diable qui avait organisé tout cela » ? Je ne doutai jamais que ce fût Dieu ou le diable qui parlât ou agît ainsi, car je sentais fort bien que ce n'était pas moi qui avais eu ces pensées ni créé ces images.

Tels furent les événements décisifs de ma vie. Je commençais à comprendre : j'étais responsable et de moi dépendait la forme que prendrait mon destin. Un problème m'était posé auquel je devais répondre. Et qui posait le problème ? À cela personne ne m'a répondu. Je savais que c'était moi qui devais répondre du plus profond de moi-même : j'étais seul devant Dieu, et Dieu seul me posait ces redoutables questions. Dès le début j'avais en moi le sentiment d'une destinée implacable, unique, comme si j'avais été placé dans une vie qu'il fallait

accomplir. Il y avait en moi une sécurité intérieure dont je ne pus jamais m'apporter la preuve, mais qui m'était prouvée. Ce n'est pas moi qui avais cette certitude ; c'était elle qui me possédait malgré toutes convictions contraires. Personne ne put jamais m'enlever la certitude que j'étais placé là pour faire ce que Dieu voulait et non pas ce que moi je voulais. Cela me donnait souvent l'impression, dans toutes les circonstances décisives, de ne pas me trouver parmi les hommes mais d'être seul avec Dieu. Toujours, quand j'étais « là-bas » où je n'étais plus seul, je me trouvais en dehors du temps. J'étais dans les siècles et celui qui donnait la réponse, c'était Celui qui avait toujours été là et qui y sera toujours. Les conversations avec cet « autre » étaient ce que je vivais de plus profond, d'une part lutte sanglante et, d'autre part, ravissement suprême.

De tout cela je ne pouvais naturellement m'entretenir avec quiconque. Je ne connaissais personne dans mon entourage à qui j'eusse pu faire des confidences, sauf éventuellement à ma mère. Sa façon de penser me paraissait semblable à la mienne. Mais bientôt je m'aperçus que sa conversation ne me suffisait pas. Elle m'admirait surtout et cela n'était pas bon pour moi : aussi restais-je seul avec mes pensées et c'est cela que je préférais au fond. J'ai joué seul, pour moi-même ; j'ai marché à travers bois et rêvé seul, et j'avais pour moi seul un monde mystérieux.

Ma mère fut pour moi une très bonne mère. Il émanait d'elle une très grande chaleur animale, une ambiance délicieusement confortable ; elle était très corpulente. Elle savait écouter tout le monde : elle aimait bavarder et c'était comme un gazouillement joyeux. Elle avait des dons littéraires très marqués, du goût et de la profondeur. Mais, à vrai dire, ils ne se manifestaient guère extérieurement, ils restaient cachés en une grosse vieille dame vraiment aimable, très hospitalière, qui faisait admirablement la cuisine et qui possédait beaucoup d'humour. Elle avait des opinions traditionnelles, toutes celles que l'on peut avoir ; mais, en un tournemain, apparaissait chez elle une personnalité inconsciente d'une puissance insoupçonnée, une grande figure sombre, dotée d'une autorité intangible – cela ne faisait aucun doute. J'étais sûr qu'elle aussi se composait de deux personnes : l'une était inoffensive et humaine, l'autre au contraire me paraissait redoutable. Celle-ci ne se manifestait que par moments mais toujours à l'improviste et faisait peur. Alors, elle parlait comme pour elle-même, mais ce qu'elle disait s'adressait à moi et me touchait jusqu'au plus profond de moi-même de telle sorte que j'en restais généralement muet.

La première algarade dont je puisse me souvenir se produisit aux environs de ma sixième année ; je n'allais pas encore à l'école. Nous avions alors des voisins à la tête d'une assez belle fortune. Ils avaient trois enfants : l'aîné était un garçon

de mon âge, puis venaient deux sœurs plus jeunes. C’étaient des citadins qui, le dimanche, paraient leurs enfants d’une façon qui me semblait ridicule : petits souliers vernis, petits pantalons à dentelle, petits gants blancs ; soigneusement peignés et lavés, même les jours de semaine, ces petits, apeurés, se tenaient loin du grand drôle que j’étais avec ses souliers percés, ses pantalons déchirés, ses mains sales, et se comportaient gentiment. Ma mère m’agaçait au-delà de toute mesure par ses comparaisons et ses avertissements : « Regarde ces gentils enfants, ils sont bien élevés, ils sont polis, et toi tu es un rustre dont on ne peut rien tirer. » Naturellement, ces avertissements m’étaient un affront, et je décidai d’administrer une raclée au garçon, ce qui fut fait. Enflammée de colère après ce pénible incident, la mère se précipita chez la mienne et se répandit en protestations violentes contre ma brutalité. Ma mère fut horrifiée comme il convenait et, la voix entrecoupée de larmes, me fit une très longue semonce comme je n’en avais encore jamais reçu d’elle. Mais je n’avais nullement conscience d’avoir commis une faute ; bien au contraire ; je me rappelais avec satisfaction ce que j’avais fait car il me semblait que j’avais effacé ce qu’avait d’inconvenant la présence de cet étranger au village. Je fus très impressionné par l’agitation de ma mère, j’en avais le cœur brisé et me retirai derrière notre vieille épinette, à ma petite table où je me mis à jouer avec mes bois de construction. Le silence régna assez longtemps. Ma mère s’était retirée à sa place habituelle, près de la fenêtre, et tricotait. Alors je l’entendis murmurer, quelques mots que je happai et qui me firent comprendre qu’elle s’occupait de ce qui s’était passé, mais cette fois dans le sens opposé. Il me sembla que, d’une manière quelconque, elle me justifiait. Soudain, elle dit à haute voix : « Naturellement, on n’aurait pas dû garder une telle portée ! » Je sus aussitôt qu’elle parlait des petits singes bien harnachés. Son frère préféré était un chasseur qui élevait des chiens et parlait toujours élevage de chiens, bâtards, races et portées. À ma grande satisfaction, je constatai qu’elle aussi considérait ces odieux enfants comme de vulgaires bâtards et qu’il ne fallait pas prendre trop au sérieux ses réprimandes. Mais, à cette époque déjà, je savais que je devais me tenir coi et que je ne devais pas triompher et lui dire : « Tu vois, tu es aussi de mon avis ! » car elle en aurait été indignée et ne l’eût pas accepté : « Affreux gamin, comment peux-tu prêter à ta mère de telles brutalités ! » J’en conclus qu’il devait déjà y avoir eu, autrefois, une série d’incidents du même genre, mais je les ai oubliés.

Je raconte cette histoire parce qu’à l’époque où mon scepticisme commençait à se manifester, un autre incident jeta une clarté sur la dualité de ma mère. Un jour, à table, la conversation porta sur ce qu’avait d’ennuyeux la mélodie de certains chants liturgiques. On parlait d’une révision possible du livre de

cantiques. Alors ma mère murmura : « O toi amour de mon amour, ô toi félicité maudite[13]. »

Comme la fois, précédente, je fis encore semblant de n'avoir rien entendu et je me gardai bien de triompher malgré le sentiment que j'éprouvais.

Il y avait une assez grande différence entre les deux personnalités de ma mère. Il arriva, lorsque j'étais enfant, que j'eusse à son sujet des rêves d'angoisse. Le jour, elle était une mère aimante, mais la nuit, elle me paraissait redoutable. Elle me semblait être comme une voyante, et en même temps un étrange animal, comme une prêtresse dans l'antre d'un ours, archaïque et scélérate. Scélérate comme la vérité et la nature. Alors elle était l'incarnation de ce que j'ai appelé *natural mind*.[14]

Je retrouve aussi en moi quelques traits de cette nature archaïque ; elle m'a légué le don, pas toujours agréable, de voir hommes et choses comme ils sont. Certes je peux me tromper ou me donner le change, si je n'ai pas envie de saisir un détail. Mais au fond, je sais toujours ce qu'il en est. La « connaissance réelle » repose sur un instinct ou sur une participation mystique avec autrui. On pourrait dire que ce sont « les yeux de l'arrière-plan » qui voient, dans un acte impersonnel d'intuition.

Ce n'est que plus tard que j'ai mieux compris cela, lorsque je fus l'objet d'étranges événements, par exemple, lorsqu'un jour je racontai la vie d'un homme que je ne connaissais pas. C'était au mariage d'une amie de ma femme. J'ignorais tout de la fiancée et de sa famille. Au repas, en face de moi, était assis un monsieur d'âge moyen avec une belle barbe ; on me l'avait présenté comme avocat. Nous nous entretenions avec animation de psychologie criminelle. Pour répondre à une de ses questions précises j'imaginai l'histoire d'un cas que j'enjolivai de nombreux détails. Tandis que je parlais encore, je remarquai qu'il changeait complètement d'expression et qu'autour de la table s'installait un étrange silence. Surpris, je cessai de parler. Dieu merci, nous en étions déjà au dessert ; je me levai bientôt et me rendis dans le hall de l'hôtel. Je m'isolai dans un coin, allumai un cigare et essayai de réfléchir à la situation. À ce moment, arriva un des convives qui avait été assis à ma table ; il me fit des reproches : « Comment avez-vous pu vous permettre une telle indiscrétion ? – Indiscrétion ? – Mais oui, cette histoire que vous avez racontée… ! – Mais je l'ai inventée de toutes pièces ! »

À mon grand effroi, il se trouva que j'avais raconté l'histoire de mon vis-à-vis

dans tous ses détails et, en outre, je découvris à cet instant que je ne pouvais plus me rappeler un mot de tout mon récit et, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pu le retrouver. Dans son autobiographie[15], Heinrich Zschokke décrit un événement semblable : dans un restaurant, il avait dévoilé qu'un jeune homme, à lui inconnu, était un voleur parce qu'il avait, devant son œil intérieur, vu les vols commis.

Il m'est arrivé assez souvent dans ma vie de savoir soudain certains événements qu'il m'était pourtant impossible de connaître. Ce savoir m'assaillait à la façon d'une idée subite. Il en était de même pour ma mère.

Elle ne savait pas ce qu'elle disait ; mais c'était comme une voix d'une autorité absolue qui exprimait exactement ce qui convenait à la situation.

Ma mère m'a le plus souvent considéré comme bien au-dessus de mon âge : elle conversait avec moi comme avec un adulte. Elle me disait, je crois, tout ce qu'elle n'avait pas pu confier à mon père et fit de moi, trop tôt, le confident de ses multiples soucis. Lorsque j'avais environ onze ans, elle me fit connaître un embarras qui concernait mon père et qui m'alarma. Je me cassai la tête pour savoir ce qu'il fallait faire et j'en vins à conclure que je devais demander conseil à un certain ami de mon père que – par ouï-dire – je savais être une personnalité influente. Sans en prévenir ma mère, un après-midi où je n'avais pas classe, je me rendis en ville et sonnai à la porte de ce monsieur. La servante qui ouvrit me dit que le maître était sorti. Chagriné et déçu, je retournai à la maison. Mais, une providence toute spéciale, je puis dire que ce fut une *providentia specialis* qu'il ne fût pas chez lui. Peu après, dans la conversation, ma mère revint à cette affaire et en donna une version tout autre et bien plus anodine, de sorte que tout se dissipa en fumée. J'en fus profondément touché et me mis à penser : « Tu as été assez âne pour croire cela et cette sotte prise au sérieux aurait pu causer un malheur. » Je décidai, à partir de cet instant, de diviser par deux tout ce que ma mère raconterait. Je n'eus plus en elle qu'une confiance limitée et cela m'empêcha de jamais lui faire connaître ce qui me préoccupait sérieusement. Parfois, à certains moments, sa deuxième personnalité surgissait et ce qu'elle disait alors était tellement *to the point* – donnait tellement dans le mille –, était tellement vrai que j'en tremblais. Si ma mère s'en était tenue à ce personnage, j'aurais eu un interlocuteur valable.

Pour mon père, la situation était toute différente. J'aurais aimé lui soumettre mes difficultés religieuses et lui demander conseil ; je ne le fis pas parce qu'il me semblait que je savais ce qu'il devrait me répondre pour des raisons

honorables tenant à son ministère. À quel point cette supposition était justifiée, j'en eus peu après la confirmation ! Mon père me donnait personnellement des cours d'instruction religieuse en vue de la confirmation, ce qui m'ennuyait au-delà de toute mesure. Un jour que je feuilletais le catéchisme pour trouver autre chose que les fadaises coutumières, d'ailleurs incompréhensibles et inintéressantes, sur le « Seigneur Jésus », je tombai sur le paragraphe concernant la trinité de Dieu. Voilà qui suscita mon intérêt : une unité qui est en même temps une « trinité » ! C'était un problème dont la contradiction

interne me captivait. J'attendais avec impatience l'instant où nous aborderions cette question. Quand nous y fûmes, mon père dit : « Nous en

arriverions maintenant à la Trinité ; mais nous allons passer là-dessus car, à vrai dire, je n'y comprends rien. » D'une part j'admirai la sincérité de mon père, mais d'autre part je fus fortement déçu et je pensai : « Nous y voilà ! Ils n'en savent rien et n'y réfléchissent pas.

Comment pourrais-je en parler » ?

Je fis en vain quelques tentatives d'allusions auprès de certains camarades qui me paraissaient réfléchis. Je ne trouvai pas d'écho mais, au contraire, un étonnement qui était une mise en garde.

Malgré l'ennui que j'éprouvais, je faisais tous mes efforts pour me contraindre à croire sans comprendre – attitude qui me semblait correspondre à celle de mon père – et je me préparai à la communion en laquelle j'avais mis mon dernier espoir. Il ne s'agissait que d'une communion commémorative, une sorte de fête à la mémoire du « Seigneur Jésus »

mort mille huit cent soixante ans auparavant (soit 1890 – 30 ans = 1860). Mais Il avait fait certaines allusions comme : « Prenez et mangez, ceci est mon corps », désignant le pain de la communion que nous devions manger comme étant son corps qui pourtant à l'origine était chair ; nous devions aussi boire le vin qui à l'origine était sang. J'avais compris qu'ainsi nous devions nous l'incorporer. Mais cela me paraissait une impossibilité tellement évidente qu'il fallait que cela recouvrît un grand mystère. Par la communion, à laquelle mon père semblait accorder tant d'importance, j'en serais instruit.

Dans cette attente résida l'essentiel de ma préparation à la communion.

Selon la coutume j’avais pour parrain un membre du consistoire, un vieil homme silencieux qui m’était sympathique ; c’était un charron ; dans son atelier, j’avais souvent remarqué son habileté au tour et aussi quand il maniait la hache de charpentier. Il arriva solennellement transformé par sa redingote et son haut-de-forme, et me conduisit à l’église ; mon père se tenait derrière l’autel dans son costume sacerdotal bien connu et lisait les prières de la liturgie. Sur la table de l’autel étaient posés de grands plateaux pleins de morceaux de pain.

Ce pain venait, je le vis bien, de chez le boulanger qui livrait le nôtre ; il n’était pas bon et il était fade. D’une cruche d’étain, on versa du vin dans une coupe d’étain. Mon père mangea un petit morceau de pain, but une gorgée de vin, dont je savais dans quelle auberge on était allé le chercher ; puis il passa la coupe à l’un des vieux messieurs. Tous étaient raides, solennels, indifférents, à ce qu’il me sembla. Tendu, je regardai, mais ne pus voir ni deviner si quelque chose de particulier se passait en eux.

C’était comme pour tous les actes religieux, baptêmes, enterrements, *etc.*

J’avais l’impression que tout était scrupuleusement pratiqué selon la tradition. Mon père aussi semblait s’efforcer d’exécuter la chose selon les règles et il fallait, par conséquent, que les paroles appropriées fussent prononcées ou lues avec componction. On ne mentionna pas qu’il s’était passé mille huit cent soixante ans depuis la mort de Jésus, comme on le met en relief, pourtant, dans toutes les commémorations. Je ne perçus ni tristesse, ni joie, et, selon mon sentiment, la fête – vu l’extraordinaire signification de la personnalité célébrée – m’apparut manquer étonnamment d’ampleur. Elle ne pouvait pas soutenir la comparaison avec les jubilés laïques.

Soudain, ce fut mon tour. Je mangeai le pain ; il était fade, comme je m’y attendais. Le vin, dont je ne pris qu’une toute petite gorgée, était léger et aigrelet ; évidemment ce n’était pas du meilleur.

Puis ce fut la prière finale et tous sortirent, ni accablés, ni réjouis, mais avec des visages qui disaient : « ouf, c’est fait ! »

Je rentrai avec mon père à la maison, vivement conscient d’avoir un chapeau de feutre noir tout neuf, un habit noir tout neuf qui se préparait déjà à devenir une redingote. C’était une sorte de veston long qui s’élargissait derrière dans le bas en deux ailettes séparées par une fente avec une poche où l’on pouvait loger

son mouchoir – ce qui me semblait être un geste viril, adulte. Je me sentais élevé socialement et comme admis dans la communauté des hommes. Il y eut aussi, ce jour-là, un repas particulièrement soigné. Je fus autorisé à me promener dans mon habit neuf toute la journée. Par ailleurs, je me sentais vide et ne savais même pas ce que j'éprouvais.

Ce n'est que peu à peu, au cours des jours suivants, que l'idée émergea en moi : rien ne s'est passé ! J'avais cependant atteint l'apogée de l'initiation religieuse où je pensais trouver du nouveau -– sans savoir quoi – mais rien n'était arrivé ! Je savais que Dieu aurait pu se manifester à moi de manière inouïe, créer des choses de feu et de lumière supraterrestres ; mais cette célébration solennelle, pour moi du moins, n'avait contenu aucune trace de Dieu : il y était question de Lui, mais ce n'était que des mots. Chez les autres non plus, je n'avais perçu ni désespoir déchirant, ni saisissement bouleversant, non plus que cette grâce débordante qui, pour moi, constituait l'essence de Dieu. Je n'avais rien remarqué d'une *communio,* rien d'une réunion ou d'une unification. Unification avec qui ? Avec Jésus ? Mais n'était-il pas un homme mort depuis mille huit cent soixante ans ? Pourquoi devrait-on s'unifier à lui ? On l'appelle « Fils de Dieu » ? C'était donc, semble-t-il, un demi-dieu comme les héros grecs ? Comment un homme ordinaire peut-il s'unifier à Lui ? On appelle cela « religion chrétienne », mais rien de tout cela n'a à voir avec Dieu tel que j'en avais fait l'expérience. Par contre, il était parfaitement clair que Jésus, l'homme, avait affaire à Dieu. Il était désespéré à Gethsémani et sur la croix, après avoir enseigné que l'amour et la bonté de Dieu étaient ceux d'un bon père. Mais ensuite, il avait aussi vu combien Dieu était terrible. Cela, je pouvais le comprendre. Mais alors à quoi bon cette misérable commémoration avec ce pain et ce vin ? Et peu à peu, il devint clair en moi que cette communion avait été une déplorable expérience. Il n'en résultait que du vide ; plus encore, c'était une perte. Je savais que jamais plus je ne pourrais participer à cette cérémonie. Pour moi, ce n'était pas une religion, c'était une absence de Dieu. L'église était un endroit où je ne devais plus revenir. Là, pour moi, il n'y avait nulle vie. Il y avait la mort.

Je fus saisi d'une pitié violente pour mon père. D'un seul coup, je compris le tragique de sa profession et de sa vie. Il luttait contre une mort dont il ne pouvait admettre l'existence. Un abîme s'était ouvert entre lui et moi, et je ne voyais aucune possibilité de jeter un pont sur cette faille sans fond. Mon cher et généreux père, qui m'avait tant donné et qui ne m'avait jamais tyrannisé, je ne pouvais le précipiter ni dans ce désespoir ni dans ce sacrilège qui étaient nécessaires pour faire l'expérience vivante de la grâce de Dieu. Un Dieu seul

l’aurait pu. Moi, je n’en avais pas le droit.

C’aurait été inhumain. Dieu n’est pas humain, pensais-je. C’était Sa grandeur, que rien d’humain ne l’atteigne. Il était bon et terrible à la fois et c’est pourquoi Il représentait un grand danger dont on cherchait naturellement à se protéger. On se cramponne à Son amour et à Sa bonté uniquement pour ne pas être la proie du tentateur et du destructeur. Jésus aussi l’avait remarqué et c’est pourquoi il nous a enseigné : « Ne nous induis pas en tentation. »

Mon accord avec l’Église et avec le monde humain ambiant, tel que je le connaissais, se brisa. J’avais, me sembla-t-il, subi la plus grande défaite de ma vie. L’approche et la conception religieuses, qui me paraissaient être l’unique relation sensée avec l’univers, s’étaient effondrées, ce qui veut dire que je ne pouvais plus participer à la foi en général et que je me trouvais intriqué dans de l’inexprimable, dans « mon secret » que je ne pouvais partager avec personne. C’était effrayant et – pire – vulgaire et ridicule, comme un éclat de rire diabolique.

Je me mis à ruminer : Que faut-il penser de Dieu ?

Tout cet épisode de Dieu et de la cathédrale qui m’avait fondu dessus, je ne l’avais pas créé moi-même, et encore bien moins ce rêve qui m’avait assailli alors que j’avais trois ans. C’était une volonté plus forte que la mienne qui me les avait imposés tous deux. Était-ce la nature qui avait fomenté cela ? Mais la nature n’est rien d’autre que la volonté du créateur.

Accuser le diable ne servait de rien non plus puisque, lui aussi, était une créature de Dieu. Dieu seul était réel, – feu dévorant et grâce indescriptible.

L’échec de ma communion ? Était-ce mon échec ? Je m’y étais préparé avec le plus grand sérieux et j’espérais que j’y vivrais la grâce et l’illumination, mais rien n’était arrivé. Dieu était resté absent. Par la volonté de Dieu je me trouvais séparé de l’Église et de la foi de mon père et de tous les autres dans la mesure où ils représentaient la religion chrétienne. J’étais tombé hors de l’Église. Cela me remplissait d’une tristesse qui devait assombrir toutes mes années jusqu’au commencement de mes études universitaires.

3

Je me mis à chercher dans la bibliothèque relativement modeste de mon père, mais qui me paraissait importante alors, des livres qui pourraient m'apprendre ce que l'on savait de Dieu. Je ne trouvai d'abord que les conceptions traditionnelles, mais rien de ce que je cherchais – à savoir un auteur qui réfléchisse par lui-même – jusqu'à ce que *La Dogmatique chrétienne* de Biedermann, de 1869, me tombât sous la main. Il y avait là, me sembla-t-il, un homme qui avait pensé par lui-même et avait organisé ses propres conceptions. J'y appris que la religion était « un acte spirituel de mise en rapport personnel de l'homme avec Dieu ». Cela excita mon esprit de contradiction, car je voyais dans la religion quelque chose que Dieu faisait avec moi, un acte qui venait de Lui, acte auquel j'étais entièrement livré, car Il était le plus fort. Ma « religion » ne connaissait aucune relation humaine avec Dieu ; comment aurait-on pu se situer par rapport à ce que l'on connaissait aussi peu que Dieu ? Il fallait que je fusse plus instruit de Lui pour trouver une relation avec Lui.

Dans le chapitre « De l'essence de Dieu », je trouvai que Dieu s'atteste lui-même comme « personnalité », « qu'il est représentable par analogie avec le moi humain, en tant que moi unique dans son genre, supraterrestre, dont l'univers entier relève ».

Autant que je connusse la Bible, cette définition me sembla acceptable. Dieu a de la personnalité ; Il est le moi de l'univers, tout comme moi-même je suis le moi de mon apparence psychique et corporelle. Mais là, je me heurtai à un puissant obstacle : la personnalité est pourtant bien un caractère ; un caractère est celui-ci et non un autre ; ce qui veut dire qu'il possède des qualités déterminées. Or, si Dieu est tout, comment pourrait-il donc posséder encore un caractère discernable ? S'il possède un caractère, Il ne peut être que le moi d'un monde subjectif déterminé.

Et quelle sorte de caractère ou quelle sorte de personnalité a-t-Il ? Tout dépend de cela ; car, s'il en est autrement aucune relation avec Lui ne saurait être établie.

J'éprouvais les plus puissantes résistances à me représenter Dieu par analogie à mon propre moi. Cela me paraissait sinon directement blasphématoire, du moins d'une prétention sans bornes. « Moi » me semblait de toute façon un état

de fait difficile à saisir. En premier lieu, ce facteur possédait à mes yeux deux aspects contradictoires : le moi numéro 1 et le moi numéro 2 ; ensuite, tant dans l’une que dans l’autre forme, le moi était quelque chose d’extrêmement limité ; il était soumis à tous les aveuglements possibles sur lui-même, aux erreurs, aux humeurs, aux émotions, aux passions, au péché ; il subissait plus de défaites que de succès ; il était infantile, vain, égoïste, arrogant, assoiffé d’amour, exigeant, injuste, susceptible, paresseux, irresponsable, *etc.* À mon grand regret, il lui manquait beaucoup des vertus et des talents que j’admirais avec jalousie chez les autres. Serait-ce là l’analogie d’après laquelle nous aurions à nous représenter l’essence de Dieu ?

Je cherchai d’autres qualités de Dieu et les trouvai toutes telles que je les avais apprises dans mon instruction religieuse. Je trouvai que, d’après le paragraphe 172, l’expression la plus immédiate pour l’essence supraterrestre de Dieu est : 1° *négative :* « Il est invisible pour l’homme », etc. ; 2° *positive :* « Il demeure dans le ciel. » Ce fut une catastrophe, car immédiatement m’apparut l’image blasphématoire qui directement ou indirectement (par l’intermédiaire du diable) s’était imposée à moi contre ma volonté.

Le paragraphe 183 m’apprit « que l’essence supraterrestre de Dieu en face du monde moral » consistait en Sa « justice »

et que Sa justice n’était pas seulement celle d’un « juge » mais une expression de sa nature sacrée. J’avais espéré découvrir dans ce paragraphe des détails sur les obscurités de Dieu qui me donnaient du souci : Son esprit de vengeance, Sa dangereuse irascibilité, Son incompréhensible comportement à l’égard des êtres créés par Sa toute-puissance. En vertu de Sa toute-puissance, Il aurait dû savoir combien incapables étaient Ses créatures. Or, il Lui plaisait aussi de les induire en tentation, ou bien de les mettre à l’épreuve, bien qu’il connût d’avance l’issue de Ses expériences. Dans ce cas, quel était le caractère de Dieu ? Qu’aurait été une personnalité humaine qui se serait comportée ainsi ? Je n’osais y penser ; et puis je lus, en outre, que Dieu, « bien qu’il se suffit à Lui-même et qu’il n’eût besoin de qui que ce soit en dehors de Lui », avait cependant créé l’univers « pour Sa satisfaction[16] » ; qu’« en tant que monde naturel Il l’a rempli de Sa bonté » et qu’« en tant que monde moral Il veut le remplir de Son amour ».

Je méditais tout d’abord sur ce mot déconcertant : « satisfaction ». Satisfaction de quoi et de qui ? De toute évidence de l’univers, car Il louait et trouvait bonne l’œuvre qu’il avait créée. Or c’était précisément cela que je n’admettais pas. Certes l’univers était beau au-delà de toute expression, mais il

était tout aussi effrayant. À

la campagne, dans un petit village de faible population et où il ne se passe presque rien « la vieillesse, la maladie et la mort » sont ressenties plus intensément, plus ouvertement, dans plus de détails que partout ailleurs, bien que je fusse à peine âgé de seize ans, j'avais vu beaucoup des réalités de la vie chez l'homme et chez les animaux ; à l'église et en classe, j'avais fréquemment entendu parler de la souffrance et de la corruption du monde. Dieu pouvait tout au plus avoir manifesté de la satisfaction avec le paradis, mais là aussi Il avait veillé Lui-même à ce que la splendeur n'en pût durer trop longtemps, puisqu'il y avait placé le dangereux serpent venimeux, le diable lui-même. Trouvait-Il du plaisir à cela aussi ? J'étais certain que Biedermann ne l'entendait pas ainsi, mais que, conséquence de l'absence générale de réflexion dans l'enseignement religieux, qui me frappait de plus en plus, il jacassait d'une manière édifiante, sans remarquer le moins du monde les sottises qu'il disait. Moi-même je ne concevais pas que Dieu pût voir avec une satisfaction cruelle la souffrance imméritée des hommes et des animaux, mais il ne me semblait pas du tout insensé de penser qu'il avait eu l'intention de créer un monde d'oppositions dans lequel l'un dévorait l'autre, où la vie était une naissance en vue de la mort. Les « merveilleuses harmonies » des lois de la nature me semblaient bien plus être un chaos péniblement dompté et l'« éternel » ciel étoilé avec ses voies prédéterminées me semblait être un évident amas de hasards désordonnés et sans aucune signification, car les constellations dont on parlait ne pouvaient être réellement perçues dans leur organisation. Elles n'étaient que des combinaisons arbitraires.

Dans quelle mesure Dieu emplissait-il de sa bonté le monde naturel ? Cela me restait obscur et même extrêmement incertain. C'était sans doute encore un de ces points sur lesquels on ne devait pas réfléchir et que l'on devait simplement croire. Si Dieu est le « Bien suprême », pourquoi son monde, ses créatures sont-ils si imparfaits, si corrompus, si pitoyables ? Évidemment parce qu'ils ont été marqués par le diable et mis sens dessus dessous par lui, pensai-je. Or le diable est aussi la créature de Dieu. Il me fallait donc chercher des lectures se rapportant à lui. Le diable me semblait être très important. Je rouvris donc ma *Dogmatique* et cherchai la réponse à cette question brûlante des causes de la souffrance, de l'imperfection et du mal ; mais je ne pus rien trouver. C'était un comble ! Cette dogmatique n'était donc manifestement qu'un beau verbiage, pis encore, une sottise peu commune, qui ne pouvait qu'obscurcir la vérité. J'étais déçu, plus encore, indigné.

Pourtant, il devait y avoir eu, en quelque lieu et en quelque époque, des hommes qui, comme moi, cherchaient la vérité ; des hommes qui pensaient raisonnablement, qui ne voulaient tromper ni eux-mêmes ni les autres et qui ne cherchaient pas à nier la pénible réalité du monde. Ce fut à cette époque que ma mère, c'est-à-dire sa personnalité numéro 2, me dit soudain, sans autre préambule : « Il faut que tu lises le *Faust* de Goethe. » Nous possédions une belle édition définitive de Goethe. J'y pris le *Faust*. Ce fut comme un baume miraculeux qui coula dans mon âme.

Enfin, me dis-je, un homme qui prend le diable au sérieux et même qui conclut avec lui, l'adversaire, un pacte de sang, avec lui, qui a le pouvoir de contrecarrer l'intention divine de créer un monde parfait. Je déplorais la façon d'agir de Faust ; à mon avis, il n'aurait pas dû être si partial et si aveuglé. Il aurait dû être plus habile et aussi plus moral. Perdre son âme avec tant de légèreté me semblait puéril. Faust était évidemment un écervelé ! J'avais aussi l'impression que l'essentiel et l'important dans ce drame reposaient sur Méphistophélès. Je n'aurais éprouvé aucun regret si l'âme de Faust était descendue aux enfers. C'aurait été bien fait pour lui ! À la fin, le « diable trompé » ne me plaisait pas du tout ; car Méphisto était tout ce qu'on voulait, mais sûrement pas un diable sot, que des angelots auraient pu mener par le bout du nez. C'est dans un tout autre sens que Méphisto me semblait avoir été trompé : il n'avait pas obtenu le droit qui lui avait été reconnu par écrit et Faust, ce compagnon hâbleur et sans caractère, avait poussé sa duperie jusque dans l'au-delà.

Certes sa puérilité y avait été dévoilée, mais il ne me semblait pas avoir mérité d'être initié aux grands mystères. Je lui aurais volontiers accordé encore un peu de purgatoire ! Le vrai problème, je le voyais chez Méphisto, figure qui s'ancra en moi et dont je soupçonnais obscurément une relation avec le mystère des mères. En tout cas, Méphisto et la grande initiation finale restèrent pour moi un événement merveilleux et mystérieux aux confins du monde de ma conscience.

Enfin, il se confirmait qu'il y avait ou qu'il y avait eu des hommes qui voyaient le mal enserrant le monde de sa puissance et, plus encore, qui percevaient le rôle mystérieux qu'il joue dans la délivrance de l'homme des ténèbres et de la souffrance. Ainsi Goethe fut pour moi un prophète. Pourtant je ne pouvais lui pardonner d'avoir exécuté Méphisto par un simple artifice, en un tournemain, par un tour de passe-passe[17].

C'était trop théologique, trop insouciant et superficiel, trop irresponsable à

mes yeux. Je regrettais très profondément que Goethe, lui aussi, ait été victime de cette tendance – si fallacieuse – à bagatelliser le mal.

Mes lectures m'avaient appris que Faust avait été une sorte de philosophe ; bien qu'il se fût détourné de la philosophie, elle lui avait manifestement appris à s'ouvrir à la vérité. Jusqu'alors je n'avais jamais, pour ainsi dire, entendu parler de philosophie, aussi une nouvelle espérance sembla-t-elle poindre en moi. Peut-être, pensai-je, y a-t-il des philosophes qui, ayant réfléchi à mes problèmes, pourraient m'éclairer à leur sujet ?

Comme il n'y avait pas de philosophes dans la bibliothèque de mon père – ils étaient suspects, parce qu'ils pensaient – je dus me contenter du *Dictionnaire général des sciences philosophiques* de Krug, deuxième édition, 1832. Je me plongeai aussitôt dans l'article sur Dieu. À mon grand déplaisir, il commençait par une étymologie du mot « Dieu »

(Gott) qui, « indiscutablement », provenait de *gut* (bon) et désignait *l'ens summum* ou *perfectissimum* (l'être suprême ou le plus parfait). On ne pouvait pas – c'est ainsi que l'article continuait – prouver l'existence de Dieu, non plus que le caractère inné de l'idée de Dieu.

Cette dernière pourrait être, *a priori*, dans l'homme, sinon *actu* (effectivement) du moins *potentia* (potentiellement). De toute manière, il fallait que notre « faculté spirituelle » ait déjà « atteint un certain développement avant d'être capable de créer une idée si sublime ».

Cette explication m'étonna au-delà de toute mesure.

Qu'est-ce qui se passe avec ces « philosophes » ? me

demandai-je. Il est évident qu'ils ne connaissent Dieu que par ouï-dire. Il en est bien autrement avec les théologiens ; eux au moins sont convaincus que Dieu existe, même s'ils font à son sujet des affirmations contradictoires. Ce Krug s'exprime de manière bien guindée ; cependant on voit nettement qu'il voudrait affirmer qu'il est suffisamment convaincu de l'existence de Dieu.

Alors pourquoi ne pas le dire franchement ? Pourquoi fait-il semblant de penser réellement que l'on « engendre » l'idée de Dieu et que l'on n'en est capable qu'à un certain stade de développement ? Autant que je sache, les sauvages qui errent nus dans leurs forêts ont aussi des idées de ce genre. Ils ne sont pourtant pas des « philosophes », s'attablant pour « créer une idée de Dieu » ! Moi non plus je

n’ai jamais « inventé une idée de Dieu ! » Naturellement on ne peut pas prouver que Dieu existe ! Comment une mite qui se nourrit de laine d’Australie pourrait-elle démontrer à d’autres mites que l’Australie existe ! L’existence de Dieu ne dépend point de nos démonstrations !

Comment en suis-je donc venu à ma certitude de l’existence de Dieu ? On m’avait exposé toutes sortes de choses à ce sujet et malgré cela au fond je ne pouvais rien en croire. Rien ne m’avait convaincu. Ce n’était donc pas de là que venait ma conviction. Et d’ailleurs il ne s’agissait pas d’une idée, de quelque chose qui fût le fruit de ma réflexion, rien qui fût imaginé. Ce n’était pas comme si on s’était imaginé et représenté un objet pour y croire ensuite. Par exemple, l’histoire du « Seigneur Jésus » m’avait toujours paru suspecte et je n’y avais jamais cru sérieusement. Et pourtant on me l’avait suggérée avec plus d’insistance que « Dieu », qui n’était évoqué qu’à l’arrière-plan. Pourquoi Dieu m’était-il une évidence ? Pourquoi ces philosophes agissaient-ils comme si Dieu était une idée, une sorte de supposition arbitraire que l’on peut « inventer » à volonté, alors qu’il est aussi manifeste que la chute d’une tuile sur la tête !

Soudain, il me devint clair que Dieu, pour moi du moins, était une expérience immédiate des plus sûres. Cette affreuse histoire de la cathédrale, je ne l’avais pourtant pas inventée. Au contraire, elle m’avait été imposée et j’avais été contraint – avec la plus grande cruauté – de la penser.

Mais ensuite, une grâce indicible m’était échue en partage.

J’en vins à la conclusion qu’en la matière, quelque chose manifestement ne marchait pas très bien chez les philosophes ; ils avaient, en effet, la curieuse idée que Dieu n’était qu’une hypothèse que l’on pouvait discuter. De même, il était profondément décevant de ne découvrir aucune opinion relative aux actions obscures de Dieu, non plus que nulle explication à leur sujet. Elles seraient dignes, me semblait-il, d’une attention et d’un examen philosophiques particuliers. Elles constituaient vraiment un problème qui, je le comprenais fort bien, devait causer des difficultés sérieuses aux théologiens. Aussi ma désillusion fut-elle d’autant plus grande de constater que les philosophes eux-mêmes semblaient n’en rien savoir.

Je passai donc à l’article suivant, au paragraphe concernant le diable. Quiconque imaginait celui-ci, était-il dit, comme originellement mauvais se perdait dans des contradictions manifestes, c’est-à-dire tombait dans un dualisme. C’est pourquoi on faisait mieux d’admettre qu’à l’origine le diable

avait été créé bon et qu'il avait été, ensuite, corrompu par son orgueil. À ma grande satisfaction, l'auteur faisait remarquer que cette affirmation présupposait déjà le mal qu'elle voulait expliquer, à savoir l'orgueil. D'ailleurs l'origine du mal était « inexpliquée et inexplicable », ce qui signifiait pour moi : pas plus que les théologiens, l'auteur ne veut réfléchir à la question. L'article sur le mal et son origine se trouva également n'apporter aucune lumière.

Le récit qui précède, ici ininterrompu, concerne des développements qui furent coupés d'assez longs espaces de temps et s'étendirent sur plusieurs années. Ils appartenaient exclusivement à ma personnalité numéro 2 et étaient rigoureusement secrets. J'utilisais, pour ces études, la bibliothèque de mon père sans en demander l'autorisation et seulement en cachette. Entre-temps le numéro 1 lisait ouvertement tous les romans de Gerstäcker ainsi que les traductions allemandes des romans anglais classiques.

Je commençais aussi à lire les œuvres de la littérature allemande, et tout d'abord les classiques, dans la mesure où l'école, avec ses explications inutilement laborieuses de ce qui allait de soi, ne m'en avait pas dégoûté. Je lisais à tort et à travers et sans plan drames, poésie lyrique, histoire et plus tard des ouvrages de sciences naturelles. La lecture était non seulement intéressante, elle m'apportait aussi une bienfaisante distraction. Car mes occupations en tant que numéro 2 provoquaient chez moi de façon croissante des humeurs dépressives : en effet, dans le domaine des questions religieuses, je ne trouvais que des portes fermées et, lorsque par hasard l'une d'elles s'ouvrait, je ne rencontrais que des déceptions. Les autres individus semblaient tous assurément vivre ailleurs. Je me sentais absolument seul avec mes certitudes. Je m'en serais volontiers ouvert à quelqu'un, mais nulle part je ne trouvais un point de contact – au contraire je sentais chez l'autre un étonnement, une méfiance, une crainte de venir vers moi qui me sidérait. J'en étais déprimé ; je ne savais pas qu'en penser : N'y avait-il personne qui eût vécu des expériences semblables aux miennes ? Pourquoi n'en parle-t-on pas non plus dans les ouvrages savants ? Suis-je le seul à les vivre ? Pourquoi serais-je le seul ? Il ne me vint jamais à l'esprit que je pouvais avoir perdu la raison, car la lumière et les ténèbres de Dieu, bien qu'accablantes pour ma sensibilité, m'apparaissaient comme des réalités compréhensibles.

Je ressentais comme menaçante la « singularité »

dans laquelle j'étais poussé, car elle signifiait isolement. Cela m'était d'autant plus désagréable qu'on pensait facilement à moi plus que je ne l'aurais voulu – et bien à tort – lorsqu'il s'agissait de trouver un bouc émissaire. En outre,

quelque chose s’était produit qui devait me laisser une impression durable : en classe d’allemand j’étais plutôt moyen parce que la matière enseignée, surtout la grammaire et la syntaxe, ne m’intéressaient pas ; j’étais paresseux et je m’ennuyais. Les sujets de composition me semblaient en général plats, sinon ineptes, et mes compositions, en conséquence, étaient ou bâclées ou maladroites. Je passais avec des notes moyennes ce qui m’arrangeait ; car cela s’accordait avec ma tendance générale à passer inaperçu ; je voulais à tout prix échapper à ce « maudit isolement dans la singularité », vers lequel j’étais poussé de divers côtés. Mes sympathies allaient aux garçons de familles pauvres qui, comme moi, étaient issus d’un néant et souvent aussi aux enfants faiblement doués ; la sottise et l’ignorance de ces derniers m’irritaient souvent mais, par ailleurs, ils m’offraient l’avantage ardemment désiré de paraître naïf et de ne rien faire remarquer chez moi d’inusité. Mon « particularisme » commença à éveiller chez moi le sentiment désagréable, voire l’inquiétude de posséder inconsciemment d’odieuses qualités qui éloignaient de moi maîtres et camarades.

C’est dans cette situation que, tel un coup de tonnerre, éclata l’événement suivant : nous avions eu un sujet de rédaction qui, exceptionnellement, m’intéressa. Aussi je me mis au travail avec zèle et je fis une composition, à ce qu’il me sembla soignée et bien réussie. J’en attendais au moins une des premières places ; non pas la première, car je me serais fait remarquer, mais une des suivantes.

Notre maître avait l’habitude de rendre les devoirs dans l’ordre de leur valeur : le premier rendu fut celui du premier de la classe. Cela était normal ; puis dans l’ordre les suivants et j’attendais, en vain, que mon nom fût prononcé. Il ne venait pas. C’est pourtant impossible, pensai-je, que ma composition soit si mauvaise, qu’elle puisse venir après les plus mauvaises ! Que se passe-t-il ? Ou bien suis-je finalement hors concours, donc désagréablement marqué et isolé ?

Lorsque toutes les compositions eurent été commentées, le maître fit une pause, reprit son souffle et dit : « Maintenant il reste encore une dissertation, celle de Jung. Elle est de loin la meilleure et je lui aurais bien donné la première place. Malheureusement c’est une fraude.

Où l’as-tu copiée ? Avoue la vérité ! »

Je me dressai, aussi indigné que furieux, et m’écriai : « Je ne l’ai pas copiée, au contraire ! je me suis donné un mal particulier pour faire un bon devoir ! » Mais le maître se mit à me tancer : « Tu mens ! Tu es incapable d’écrire une

composition comme celle-là ! Personne ne le croira ! Donc, tu mens ! Où l'as-tu copiée ? »

Je protestai en vain de mon innocence. Le maître resta inébranlable et répliqua : « Sois-en certain, si je savais où tu as copié ta composition, je te flanquerais à la porte de l'école. » Et il me tourna le dos. Mes camarades me jetèrent des regards de doute et je vis, avec terreur, qu'ils se disaient : « Ah ! c'est donc

cela ! » Mes protestations ne trouvèrent aucun écho.

Je sentis qu'à partir de cet instant j'étais marqué au fer rouge et que toutes les voies étaient coupées, qui auraient pu me faire sortir de mon isolement. Très profondément déçu et blessé, je jurai de me venger du maître ; si j'en avais eu l'occasion, ce qui se serait passé aurait simplement relevé du droit du plus fort. Mais comment diable pouvais-je prouver que je n'avais pas copié ma dissertation ?

Pendant des jours entiers cette histoire occupa mes pensées et j'en arrivais toujours à conclure que j'étais livré impuissant à un destin aveugle et stupide qui faisait de moi un menteur et un fraudeur. Bien des faits s'éclaircirent que je n'avais pas compris auparavant ; par exemple, pourquoi un maître avait dit à mon père qui s'informait de mon comportement à l'école : « Il ne dépasse pas la moyenne, mais il est assez appliqué. » On me tenait donc pour relativement sot et superficiel. À vrai dire, cela ne me fâcha pas réellement. Mais ce qui me mettait en fureur c'était de voir que l'on me croyait capable de fraude et qu'ainsi j'étais moralement condamné.

Ma tristesse et ma fureur menaçaient de dépasser la mesure.

Mais alors se produisit quelque chose que j'avais déjà plusieurs fois observé : un silence se fit soudain en moi, comme si l'on avait fermé une porte insonorisée, m'isolant d'une enceinte bruyante ; une froide curiosité se faisait jour en moi et je me posai la question : « Qu'est-ce donc qui se passe ici ? Tu es agité ! Le maître est évidemment un sot qui ne comprend rien à ta manière d'être, ce qui revient à dire qu'il ne la comprend pas mieux que toi. C'est pourquoi il est méfiant comme toi. Tu te méfies de toi-même et des autres ; c'est pourquoi tu restes près des simples, des naïfs, de ceux que l'on domine aisément. Et quand on ne comprend pas, on tombe facilement dans des états d'excitation. »

Au sein de ces considérations *sine ira et studio* (sans ressentiment ni faveur)

je fus frappé par l’analogie avec cette autre pensée qui s’était imposée à moi avec tant d’insistance, quand je ne voulais pas me représenter ce qui était défendu. Sans aucun doute, je n’avais pas encore vu à l’époque de différence entre les personnalités numéro 1 et numéro 2 et j’avais aussi revendiqué le monde du numéro 2 comme mon monde personnel ; pourtant il existait toujours, à l’arrière-plan, le sentiment d’une participation de quelque chose qui n’était pas moi – un peu comme si j’avais été touché par un souffle venu de l’univers astral et des espaces infinis ou comme si un esprit invisible était entré dans la chambre ; un esprit disparu depuis longtemps mais qui serait continuellement présent dans l’intemporel et jusque dans un lointain avenir. Les péripéties de ce genre étaient entourées du halo d’un *numen*[18].

Naturellement je n’aurais jamais pu, dans ce temps-là, m’exprimer de cette manière. Pourtant je n’ajoute rien, maintenant, à mon état de conscience d’alors. J’essaie seulement d’éclairer ce monde de pénombre avec les moyens dont je dispose aujourd’hui.

Quelques mois après l’événement que je viens de décrire, mes camarades de classe me surnommèrent « Patriarche Abraham ». Mon numéro 1 ne pouvait pas comprendre ce surnom et le trouvait sot et ridicule. Mais au fond de moi-même, je sentais que j’étais touché de quelque manière. Toutes les allusions à ce qui se passait au fond de moi m’étaient pénibles, car plus je lisais et prenais connaissance du monde citadin, plus grandissait en moi l’impression que cette réalité que j’apprenais à connaître appartenait à un autre ordre de choses que cette image du monde qui avait grandi avec moi, à la campagne, au milieu des fleuves et des forêts, parmi les animaux et les hommes, dans un petit village sur lequel planaient lumière et soleil, sur lequel passaient vents et nuages, qui était enveloppé d’une nuit obscure, pleine de choses indéfinissables. Ce village n’était pas simplement un lieu sur la carte, il était comme le vaste monde de Dieu, ordonné et rempli d’un sens mystérieux. Les hommes, semblait-il, n’en savaient rien et les animaux en avaient déjà, en quelque sorte, perdu le sens. On le voyait au regard des vaches plein de tristesse, à l’œil résigné des chevaux, à la soumission des chiens cramponnés aux hommes et même à l’attitude assurée du chat qui avait élu la maison et la grange comme demeure et terrain de chasse.

Comme les animaux, les hommes aussi me semblaient inconscients : en bas, ils regardaient le sol, en haut, les arbres pour voir ce qu’on pouvait utiliser et dans quel but. Comme les animaux ils s’assemblaient en groupe, s’accouplaient, se battaient sans percevoir qu’ils habitaient le cosmos, dans l’univers de Dieu, dans l’éternité où tout naît et où tout est déjà mort.

J’aimais tous les animaux à sang chaud parce qu’ils nous sont proches et qu’ils participent à nos ignorances. Je les aimais parce qu’ils ont une âme, comme nous et que, à ce que je croyais, nous les comprenons instinctivement. Ils éprouvent – croyais-je – comme nous, joie et tristesse, amour et haine, faim et soif, angoisse et confiance, tous les contenus essentiels de l’existence, à l’exception du langage, de la conscience acérée, de la science. Certes j’admirais cette dernière, comme il convient, mais j’y voyais la possibilité d’une déviation, d’un éloignement du monde de Dieu et d’une dégénérescence, dont l’animal n’était pas capable. C’était les animaux qui étaient bons, fidèles, immuables, dignes de confiance, alors que je me méfiais des hommes plus que jamais.

Les insectes n’étaient pas de « vrais animaux » ; les vertébrés à sang froid étaient un échelon intermédiaire peu estimé, précédant les insectes ; cette catégorie d’êtres constituait des objets d’observation et de collection, des *curiosa*, parce qu’étrangers et hors de l’humanité, manifestations d’êtres impersonnels, plus apparentés aux plantes qu’aux humains.

Le règne végétal était le début de la manifestation terrestre du monde de Dieu, une sorte de communication immédiate. C’était comme si l’on avait regardé par-dessus l’épaule du créateur au moment où il ne se croyait pas observé, pour découvrir comment il confectionnait jouets et pièces de décoration. Par contre, l’homme et les « vrais animaux » étaient des parties de Dieu devenues indépendantes. Ainsi pouvaient-ils se déplacer de leur propre initiative et choisir leur propre demeure. Le monde des plantes, au contraire, était fixé à ses risques et périls à son habitat. Il exprimait non seulement la beauté, mais aussi les idées du monde de Dieu sans la moindre intention, ni la moindre déviation. Les arbres en particulier étaient mystérieux et me semblaient traduire immédiatement le sens incompréhensible de la vie. C’est pourquoi la forêt était l’endroit où l’on ressentait le sens le plus profond et l’activité la plus frémissante de la nature.

Cette impression se renforça chez moi quand je connus les cathédrales gothiques. À cette différence qu’en elles l’infinitude du cosmos et du chaos, du sensé et de l’insensé, de l’intentionnalité impersonnelle et des lois mécaniques se trouvent dissimulés dans la pierre. La pierre à la fois est et renferme l’insondable mystère de l’être, la quintessence de l’esprit. C’est en cela qu’obscurément je ressentais comme une parenté avec la pierre ; dans les deux, dans la chose morte et dans l’être vivant, gisait la nature divine.

Il ne m’eût pas été possible alors, comme je l’ai déjà dit, de formuler mes sentiments et mes intuitions avec clarté : ils se déroulaient dans mon personnage numéro 2, tandis que mon moi actif et compréhensif, le numéro 1, restait passif

et absorbé dans la sphère du « vieil homme », qui avait sa place dans les siècles. Je l'éprouvais, lui et son influence, avec une étonnante irréflexion ; quand il était présent, la personnalité numéro 1 pâlissait jusqu'à s'évanouir et lorsque le moi, qui de plus en plus devenait identique au numéro 1, occupait le devant de la scène, alors le « vieil homme », si même je m'en souvenais, se transformait en un rêve lointain et irréel.

De seize à dix-neuf ans mon dilemme s'estompa, comme un brouillard qui se lève. De ce fait mes humeurs dépressives s'améliorèrent et mon personnage numéro 1 émergea de plus en plus. L'école et la vie citadine m'absorbèrent ; mon savoir accru imprégna et refoula progressivement le monde des inspirations et des pressentiments. Je me mis alors à approfondir systématiquement certains problèmes répondant à des interrogations conscientes. Ainsi, je lus une petite introduction à l'histoire de la philosophie et j'acquis de la sorte une vue d'ensemble sur tout ce qui avait déjà été pensé. Je trouvai, à ma grande satisfaction, que beaucoup de mes pressentiments avaient leurs antécédents historiques. J'aimais avant tout les idées de Pythagore, d'Héraclite, d'Empédocle et de Platon, malgré les longueurs filandreuses de l'argumentation socratique. Elles étaient belles et académiques comme une galerie de tableaux, mais quelque peu lointaines. Chez Maître Eckhart, pour la première fois, je sentis le souffle de la vie, bien que je ne l'eusse pas tout à fait compris. Je fus indifférent à la scolastique chrétienne et l'intellectualisme aristotélicien de saint Thomas me parut plus dépourvu de vie qu'un désert de sable. Je me disais : « Ils veulent tous, au moyen d'artifices logiques, accéder par force à quelque chose qu'il ne leur a pas été donné de saisir et dont ils restent en réalité ignorants ; ils veulent se prouver à eux-mêmes une foi, alors qu'il ne s'agit en réalité que d'expérience ! » Ils me donnaient l'impression de gens qui savent, par ouï-dire, qu'il y a des éléphants, mais qui n'en ont eux-mêmes jamais vu, et qui, dès lors, cherchent à démontrer au moyen d'arguments que, logiquement, des animaux de ce genre doivent exister et qu'ils doivent être constitués comme ils le sont. Pour des raisons évidentes je ne compris pas tout d'abord la philosophie critique du XVIIIe siècle. Hegel m'effraya avec son langage aussi pénible que prétentieux ; je le considérai avec une méfiance non dissimulée. Il me parut être un de ces penseurs prisonniers de leur propre édifice de mots et qui, en outre, s'agitent orgueilleusement dans leur prison.

La grande trouvaille de mes investigations fut Schopenhauer.

Il était le premier à parler de la souffrance du monde, de cette souffrance qui éclate aux yeux, et qui nous oppresse ; à parler du désordre, des passions, du

mal, que tous les autres semblaient à peine prendre en considération et qu'ils espéraient tous résoudre en harmonie et en intelligibilité. Enfin, voilà un homme qui avait le courage de voir que tout n'était pas pour le mieux dans les fondements de l'Univers. Il ne parlait ni d'une providence infiniment bonne et infiniment sage dans la création, ni d'une harmonie de l'évolution ; au contraire, il disait clairement que le cours douloureux de l'histoire de l'humanité et la cruauté de la nature reposaient sur une déficience : l'aveuglement de la volonté créatrice du monde. Tout ce que j'avais observé me le confirmait : les poissons malades et mourants, les renards galeux, les oiseaux morts de froid et de faim, l'impitoyable tragédie que recouvre la prairie en fleurs : vers de terre torturés à mort par les fourmis, insectes qui se déchirent morceau par morceau, *etc.* Par ailleurs, les expériences que j'avais faites sur les hommes m'avaient inspiré tout autre chose que la croyance à la bonté originelle de l'homme et à sa moralité. Je me connaissais moi-même assez bien pour savoir qu'il n'y avait entre moi et un animal qu'une différence de degré.

J'approuvai sans partage le sombre tableau que Schopenhauer donnait du monde, mais nullement sa façon de résoudre le problème. J'étais certain que par sa « volonté » il entendait, à vrai dire, Dieu, le créateur, et qu'il le disait « aveugle ». Comme je savais par expérience que nul blasphème ne pouvait blesser Dieu, qu'au contraire, Il pouvait le provoquer parce qu'Il désirait non seulement l'aspect lumineux et positif de l'homme, mais aussi son obscurité et son opposition à Dieu, la conception de Schopenhauer ne me heurta point. Je la tins pour un jugement justifié par les faits. Je fus d'autant plus déçu par son idée que l'intellect n'avait qu'à montrer à la volonté aveugle sa propre image en miroir, pour l'inciter à s'inverser. Comment, d'une façon générale, la volonté aurait-elle pu voir sa propre image puisqu'elle était aveugle ? Et pourquoi, en admettant qu'elle pût la voir, aurait-elle été incitée à s'inverser puisque l'image, précisément, lui aurait montré ce qu'elle voulait ? Et qu'était l'intellect ? Il est une fonction de la psyché humaine, non point miroir, mais minuscule miroir infinitésimal qu'un enfant place face au soleil, attendant que celui-ci en soit ébloui. Cela me semblait tout à fait inadéquat.

Comment Schopenhauer avait-il pu en venir à une telle idée ? C'était pour moi une énigme.

Je fus ainsi conduit à l'étudier plus à fond ; et je fus de plus en plus impressionné par sa relation avec Kant. Aussi me mis-je à lire les œuvres de ce philosophe et surtout, au prix d'un gros casse-tête, la *Critique de la raison pure.*

Mes efforts furent récompensés, car je crus avoir découvert l'erreur fondamentale du système de Schopenhauer : il avait commis le péché mortel d'exprimer une affirmation métaphysique, d'hypostasier et de qualifier au plan des choses un simple « noumène », une chose en soi. Cela ressortait de la théorie de la connaissance de Kant qui signifia pour moi une illumination probablement encore plus grande que l'image pessimiste du monde de Schopenhauer.

Cette évolution philosophique s'étendit de ma dix-septième année jusque fort avant dans les années de mes études médicales. Elle eut pour conséquence de bouleverser totalement mon attitude envers le monde et la vie : si j'étais autrefois timide, anxieux, méfiant, blême, maigre et d'une santé en apparence chancelante, je ressentais maintenant un puissant appétit à tous points de vue. Je savais ce que je voulais et m'en emparais. De toute évidence, je devins aussi plus accessible et plus communicatif. Je découvris que la pauvreté n'est pas un désavantage, qu'elle est loin d'être la raison principale de la souffrance et que les fils de riches n'étaient pas favorisés par rapport aux garçons pauvres et mal habillés. Bonheur et malheur dépendaient de choses bien plus profondes que du montant de l'argent de poche.

J'eus des amis plus nombreux et meilleurs qu'autrefois. Je sentais sous mes pieds un sol plus solide et je trouvais même le courage de parler ouvertement de mes idées. Mais c'était là, je ne l'appris que trop vite, une méprise dont j'eus à me repentir. Je me heurtai à la surprise ou à la raillerie, mais aussi à un refus hostile. À mon grand étonnement et à mon grand déplaisir, je découvris qu'aux yeux de certains je passais pour un vantard et un « blagueur ». Même le soupçon de jadis que j'étais un tricheur se répéta, bien que sous une autre forme. Encore une fois ce fut à propos d'une dissertation qui avait éveillé mon intérêt. Pour cette raison, j'avais écrit mon travail avec un soin particulier, je m'étais donné du mal pour fignoler mon style. Le résultat fut atterrant : « Voici une composition de Jung, dit le maître, elle est tout simplement brillante, mais tellement improvisée que l'on voit combien peu de sérieux et de peine y ont été consacrés. Je puis te le dire, Jung, avec cette légèreté tu ne réussiras jamais dans la vie. Pour cela il faut du sérieux et de la conscience, du travail et de la peine. Regarde la composition de D… Elle n'a rien de ton brillant, mais par contre elle est honnête, consciencieuse et appliquée. C'est la voie de la réussite dans la vie. »

Ma consternation ne fut pas si profonde que la première fois : le maître était tout de même – bien qu'à contrecœur – impressionné par mon travail et ne prétendit pas que j'avais fraudé. Je protestai contre ses reproches, mais je fus

exécuté par cette remarque : « D’après l’*Ars pœtica*, l’art poétique, le meilleur poème est certes celui où l’on ne sent pas la peine qu’il eut à naître ; mais ce n’est pas le cas pour ta composition. Là, tu ne peux pas m’en faire accroire. Elle a été seulement jetée sur le papier à la légère et sans effort. » J’avais eu pourtant, je le savais, quelques bonnes idées, mais le maître ne s’y arrêta pas.

Cette aventure me mortifia, certes ; mais plus pénibles furent les soupçons de mes camarades parce qu’ils menaçaient de me rejeter dans mon isolement et ma dépression de jadis. Je me creusai la tête en me demandant par quoi j’avais pu m’attirer de telles calomnies. Une enquête prudente m’apprit que l’on se méfiait de moi parce que je lançais des remarques et faisais des allusions sur des sujets que je ne pouvais pas connaître, par exemple je me donnais des airs de comprendre Kant ou Schopenhauer ou la paléontologie, que l’on n’enseignait pas à l’école. Ces étonnantes constatations me montrèrent qu’au fond les questions brûlantes n’appartenaient pas à la vie de tous les jours, mais, comme mon premier secret, au monde de Dieu, dont il valait mieux ne pas parler.

À partir de ce moment-là, je me gardai de mentionner cet « ésotérisme » en présence de mes camarades ; et parmi les adultes, je ne connaissais personne avec qui j’eusse pu discuter sans être pris pour un vantard et un trompeur. Ce qui fut pour moi le plus pénible fut d’être gêné et paralysé dans mon effort pour surmonter en moi la séparation des deux mondes. Des événements se produisaient toujours qui me faisaient sortir de mon existence quotidienne ordinaire et me poussaient dans le « monde de Dieu », infini.

L’expression « monde de Dieu », qui a une résonance sentimentale aux oreilles de certains, n’avait nullement pour moi ce caractère. Appartenait au « monde de Dieu » tout ce qui était « surhumain », la lumière aveuglante, les ténèbres des abîmes, la froide apathie de l’infini du temps et de l’espace et le caractère grotesque effrayant du monde irrationnel du hasard. « Dieu » était pour moi tout, sauf édifiant.

4

Plus j'avançais en âge, plus mes parents et d'autres personnes me demandaient souvent ce que je voulais devenir. Sur ce point je n'avais pas d'idées bien claires. Mon intérêt était sollicité de différents côtés : d'une part, les sciences naturelles m'attiraient fortement à cause de leur vérité fondée sur des faits réels et, d'autre part, j'étais fasciné par tout ce qui avait quelque rapport avec l'histoire comparée des religions. Parmi les premières, la zoologie, la paléontologie et la géologie et parmi les secondes, l'archéologie gréco-romaine, égyptienne, préhistorique éveillaient principalement ma curiosité. À cette époque j'ignorais, il est vrai, combien ce choix de disciplines diverses correspondait à ma double nature : les sciences naturelles me donnaient satisfaction par leur réalité concrète avec leurs antécédents historiques, la science des religions par la problématique spirituelle dans laquelle la philosophie aussi pénétrait. Dans les premières, je regrettais l'absence du facteur de signification ; dans la seconde, celle de l'empirisme. Les sciences naturelles correspondaient dans une large mesure aux besoins spirituels de mon personnage numéro 1. Les disciplines des sciences de l'esprit ou les disciplines historiques, au contraire, étaient pour mon côté numéro 2 un aliment et une bienfaisante leçon.

Dans cette situation contradictoire, je fus longtemps sans pouvoir trouver ma voie. Je remarquai que mon oncle, l'aîné de ma famille maternelle, pasteur à Saint-Alban à Bâle, me poussait doucement vers la théologie. Il ne lui avait pas échappé avec quelle extraordinaire attention je suivais, à table, la conversation quand il discutait avec un de ses fils – ils étaient tous théologiens – d'un problème du cru. Je n'étais pas du tout sûr qu'il n'existe pas, en fin de compte, des théologiens qui eussent d'étroits rapports avec les vertigineuses hauteurs de l'université et qui, pour cette raison, en sauraient davantage que mon père. Cependant, ces conversations à table ne me donnèrent pas l'impression qu'ils s'occupaient d'expériences réelles et jamais d'expériences comme celles que j'avais faites : on discutait surtout de doctrines relatives aux récits bibliques, discussions qui m'emplissaient de malaise du fait des multiples miracles rapportés, auxquels on ne pouvait guère croire.

Du temps que j'étais au collège j'étais invité à déjeuner chez cet oncle tous les jeudis. Je n'en étais pas seulement heureux, mais j'étais surtout reconnaissant à mon oncle de l'occasion unique que cela me procurait de suivre parfois une

conversation intelligente et intellectuelle entre adultes. Que de tels entretiens existent était déjà pour moi un grand événement car, dans mon entourage, je n'avais jamais entendu personne s'entretenir de savants sujets. J'en avais bien l'exigence vis-à-vis de mon père, mais je ne rencontrais de sa part qu'une impatience incompréhensible et un refus anxieux. Ce n'est que quelques années plus tard que je compris que mon pauvre père s'interdisait de penser parce qu'il était la proie de doutes profonds et déchirants. Il se fuyait lui-même, c'est pourquoi il insistait sur la foi aveugle qu'il lui fallait atteindre par un effort désespéré et une contraction de tout son être. C'est pour cela qu'il n'avait pas accès à la foi par la grâce.

Mon oncle et mes cousins pouvaient, en toute tranquillité, discuter des opinions dogmatiques, des Pères de l'Église à la théologie la plus récente. Ils semblaient bien assis, dans la sécurité d'un ordre évident du monde. Le nom de Nietzsche, toutefois, n'était jamais prononcé et celui de Jacob Burckhardt était entouré d'une estime qui n'allait pas sans réserve. On disait de Burckhardt qu'il était « libéral », un peu trop

« libre penseur », indiquant par-là que sa situation était quelque peu bancale par rapport à l'ordre éternel des choses. Mon oncle, je le savais, ne soupçonnait pas combien j'étais éloigné de la théologie et je regrettais beaucoup de devoir le décevoir. Je n'aurais jamais osé alors lui faire part de mes problèmes : je ne savais que trop quelle catastrophe énorme en serait résulté pour moi ; car je n'avais rien en main avec quoi j'aurais pu me défendre. Au contraire, ma personnalité numéro 1 gagnait franchement du terrain à mesure que s'élargissaient mes connaissances, certes encore maigres en sciences naturelles, qui étaient tout imprégnées du matérialisme scientifique de l'époque. Ce n'est qu'à grand-peine qu'elle était tenue en échec par le témoignage de l'histoire et par la « Critique de la raison pure », que personne, semblait-il, ne comprenait dans mon entourage.

Pourtant mes théologiens citaient Kant sur un ton élogieux. Mais ils n'usaient de ses principes qu'à l'adresse du point de vue adverse, jamais pour le leur propre. Là-dessus non plus, je ne disais rien.

Par suite je me sentais de plus en plus gêné quand je me mettais à table avec mon oncle et sa famille. À cause de ma mauvaise conscience, qui m'était habituelle, les jeudis devinrent des jours noirs. Dans ce climat de sécurité, de calme social et spirituel, je me sentais de moins en moins à mon aise bien que j'eusse soif des gouttes de stimulation spirituelle qui y tombaient quelquefois. Il

me semblait que j’étais malhonnête et réprouvé.

Je devais m’en faire l’aveu : « Oui, tu es un imposteur, tu mens et tu trompes les hommes qui pourtant te veulent du bien. Ce n’est pas leur faute s’ils vivent dans une ambiance de sécurité spirituelle et sociale, s’ils ne savent rien de la pauvreté, si leur religion est aussi leur profession rémunérée, si, de toute évidence, ils ne soupçonnent pas comment Dieu lui-même peut arracher un être humain à l’ordre de son propre monde spirituel et le condamner au blasphème. Je n’ai aucune possibilité de le leur expliquer. Il me faut donc assumer ce que cela a d’odieux et apprendre à le supporter. »

Mais, il est vrai, je n’y avais guère réussi jusqu’alors.

Cette aggravation du conflit moral en moi fit que mon côté numéro 2 devint à mes yeux de plus en plus équivoque et désagréable, ce que je ne pus me dissimuler plus longtemps. J’essayais donc de faire taire ma personnalité numéro 2, mais je n’y réussis pas. Je pouvais bien l’oublier à l’école et en présence de mes camarades ; elle s’évanouissait aussi quand j’étudiais les sciences naturelles ; mais dès que j’étais seul à la maison ou dans la nature, Schopenhauer et Kant réapparaissaient intensément dans mon esprit et, avec eux, le grand « monde de Dieu ». Mes connaissances en sciences naturelles y retrouvaient une place et le grand tableau se meublait de couleurs et de formes. Alors, mon côté numéro 1 et ses préoccupations de choix professionnel disparaissaient sous l’horizon, ravalés au rang d’un épisode insignifiant des années quatre-vingt-dix du XIXe siècle.

Mais c’est avec une espèce de « gueule de bois » que je revenais de mes excursions dans les siècles. Moi, c’est-à-dire mon côté numéro 1, je vivais ici et maintenant je devais, plus ou moins vite, me faire une idée définitive de la profession à laquelle je voulais me destiner.

Mon père, à plusieurs reprises, me parla sérieusement. Je pouvais choisir n’importe quelles études mais, s’il avait un conseil à me donner, il vaudrait mieux que ce ne fût pas la théologie : « Tu peux devenir tout ce que tu voudras, mais pas un théologien ! » Il y avait déjà alors, entre nous, comme un accord tacite : certaines choses pouvaient être dites et faites sans commentaires. Il ne m’avait par exemple jamais demandé aucune explication lorsqu’il s’était aperçu que j’évitais le plus possible d’aller au culte et que je ne participais jamais à la communion. Plus je m’éloignais de l’Église, plus je me sentais allégé ; les

orgues et les cantiques me manquaient, mais nullement la « communauté de la paroisse ». Elle ne signifiait rien pour moi, car ceux qui, par habitude, allaient au temple régulièrement me semblaient avoir entre eux moins de « communauté » que les membres de la « gent séculière ».

Ces derniers, moins vertueux, il est vrai, étaient par contre plus aimables, avec des sentiments naturels, plus affables et plus joyeux, plus chaleureux et plus cordiaux.

Je pus tranquilliser mon père : je n'avais nulle envie de me faire théologien. J'hésitais, indécis, entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, les unes et les autres m'attiraient fortement. Mais je commençais à voir que mon côté numéro 2 n'avait pas les pieds sur la terre. En lui, j'échappais à « l'ici et maintenant » ; en lui, je me sentais comme un œil parmi les milliers d'yeux de l'univers ; par contre j'étais incapable de remuer le plus petit galet sur la terre. Mon numéro 1 s'en révoltait : il voulait agir, être efficace, mais se trouvait empêtré dans un dilemme de prime abord insoluble. Il me fallait manifestement attendre et voir ce qui se produirait. À cette époque, quand quelqu'un me demandait ce que je voulais faire plus tard, j'avais l'habitude de répondre : de « la philologie », ce à quoi j'associais en

secret : archéologie égyptienne et assyrienne. En réalité, durant mes heures de loisirs et surtout pendant les vacances que je passais à la maison avec ma mère et ma sœur, je m'occupais de sciences naturelles et de philosophie. Le temps était depuis longtemps passé où, courant près de ma mère, je me lamentais : « Je m'ennuie, je ne sais pas ce que je dois faire ! » Les vacances étaient toujours le grand moment de l'année où je pouvais m'entretenir avec moi-même. En outre, du moins en été, mon père était absent puisqu'il passait régulièrement ses vacances à Sachseln[19].

Une seule fois, il arriva que je fis moi aussi un voyage de vacances. J'avais quatorze ans lorsque notre médecin me prescrivit une cure dans l'Entlebuch[20], à cause de ma santé chancelante et de mon appétit instable. Pour la première fois je me trouvai seul parmi des adultes étrangers, installé dans la maison du curé de l'endroit. C'était pour moi une aventure redoutable en même temps que fascinante. Le curé, je le voyais à peine, et sa gouvernante était une personnalité un peu rogue mais nullement inquiétante. Rien de menaçant ne se produisit. J'étais sous la surveillance d'un vieux médecin de campagne qui dirigeait une

sorte d’hôtel-sanatorium pour convalescents divers. La société y était mélangée, à tous points de vue : gens de la campagne, petits fonctionnaires, commerçants, quelques personnes cultivées de Bâle, dont un chimiste, qui avait son doctorat. Mon père aussi avait son doctorat, mais en philologie et en linguistique. Le chimiste constitua pour moi une nouveauté extrêmement intéressante, un scientifique, quelqu’un qui peut-être même comprenait les secrets des pierres ! Il était encore jeune et m’apprit à jouer au croquet mais ne laissa rien transpirer de son savoir, sans nul doute immense. J’étais trop timide, trop gauche et beaucoup trop ignorant pour lui poser des questions. J’étais plein d’admiration pour lui car c’était la première fois que je voyais de mes propres yeux, en chair et en os, un connaisseur des secrets de la nature ou de certains d’entre eux. Il siégeait à notre table d’hôte, mangeait les mêmes mets que moi et même parfois échangeait avec moi quelques paroles. J’avais l’impression d’avoir été hissé au rang des adultes. Pouvoir participer aux excursions des pensionnaires confirmait cette promotion. Lors d’une sortie, nous visitâmes une distillerie où nous étions conviés à la dégustation ; ce fut une réalisation textuelle des vers de l’humoriste :

Mais alors s’approcha le malheur Car cette boisson était liqueur…[21]

En effet, je trouvai les différents petits verres si délectables que je me sentis transporté dans un état de conscience tout nouveau et inattendu ; il n’y avait plus d’intérieur, ni d’extérieur ; plus de moi, ni d’autrui ; plus de numéro 1, ni de numéro 2 ;

plus de prudence, ni d’anxiété. Le ciel et la terre, l’univers et tout ce qui y rampe et vole, y tourne, grimpe ou tombe était devenu un. Ivre, j’étais rempli de honte et d’un bonheur triomphant. Comme noyé dans une mer de réflexions bienheureuses et livré à l’agitation des flots, je me cramponnais par les yeux, par les mains, par les pieds à tous les objets solides pour maintenir mon équilibre sur la route, zigzaguant entre les arbres et les maisons qui oscillaient.

Merveilleux, pensai-je, mais malheureusement juste un peu trop. Bien que se terminant de façon peu glorieuse, cette aventure resta pour moi une découverte : elle me laissa soupçonner un sens et une beauté que seule ma sottise avait malheureusement gâchés.

À la fin de mon séjour, mon père vint me chercher et me conduisit à Lucerne où – ô bonheur ! – nous montâmes sur un bateau à vapeur. Jamais encore je n’avais vu quelque chose de semblable. Je ne pouvais me lasser de regarder la

machine en action ! Soudain, on annonça l'arrivée à Vitznau. Au-dessus de la localité se dresse une haute montagne ; mon père m'expliqua que c'était le Rigi et qu'un train à crémaillère conduisait jusqu'au sommet. Nous nous rendîmes à la petite gare où je vis la plus étrange locomotive du monde avec sa chaudière dressée mais de biais. Dans les voitures les sièges eux-mêmes étaient inclinés. Mon père me glissa un billet dans la main et dit : « Tu peux maintenant aller seul sur le Rigi-Kulm ; je reste ici, deux billets coûtent trop cher. Fais attention à ne pas tomber. »

Le bonheur me rendait muet ! Énorme montagne, si haute que je n'en avais jamais vu de semblable auparavant ! Si proche des montagnes de feu que j'avais vues dans mon enfance, déjà si lointaine !

J'étais en effet presque un homme : j'avais acheté pour ce voyage une canne de bambou et une casquette anglaise de jockey, comme il sied à ceux qui vont de par le monde et maintenant, j'étais, moi, sur cette immense montagne ! Je ne savais plus qui de moi ou de la montagne était le plus grand ! Avec son souffle puissant, la merveilleuse locomotive me propulsait vers de vertigineuses hauteurs où sans cesse de nouveaux abîmes et de nouveaux lointains s'ouvraient à nos regards. Enfin, je me trouvai au sommet dans un air nouveau, léger, inconnu, dans une immensité inimaginable : « Oui, me disais-je, c'est le monde, mon monde, le vrai monde, le mystère, où il n'y a pas de maîtres, pas d'écoles, pas de questions sans réponses, où l'on est, sans rien demander. » Je me tenais soigneusement sur les sentiers, car il y avait de profonds ravins. C'était solennel ! Il fallait être poli et silencieux, on était dans le monde de Dieu. Ici on le touchait réellement ! Ce cadeau fut le meilleur et le plus précieux que mon père me fit jamais !

L'impression fut si profonde que le souvenir de ce qui advint ensuite en fut complètement effacé. Mon côté numéro 1 avait aussi trouvé son compte dans ce voyage et les impressions qu'il en reçut se maintinrent vivantes pendant la plus grande partie de ma vie. Je me voyais adulte, indépendant, avec un chapeau de feutre noir et une canne précieuse, sur la terrasse d'un palace grandiose et infiniment distingué, dominant le quai de Lucerne, ou dans les merveilleux jardins de Vitznau, assis à une petite table avec sa nappe blanche, sous la marquise éclairée par le soleil levant, dégustant un café avec des croissants tartinés de beurre doré et de confitures variées, faisant des projets d'excursion pour une longue journée d'été. Après le café, je me promenais tranquillement, sans hâte, d'un pas nonchalant vers le vapeur menant en direction du Gotthard, au pied de ces gigantesques montagnes dont les sommets sont couverts de

glaciers scintillants.

Pendant des dizaines d’années cette imagination se reproduisit chaque fois que, fatigué d’un grand effort, je cherchais le repos.

En réalité, je me suis continuellement promis ces splendeurs, mais n’ai jamais tenu ma promesse.

Ce premier voyage consciemment vécu fut suivi d’un second, un ou deux ans plus tard. Je pus aller rendre visite à mon père qui passait ses vacances à Sachseln. Il m’apprit une impressionnante nouvelle : il s’était lié d’amitié avec le prêtre catholique de l’endroit. Cela me sembla être une entreprise extraordinairement audacieuse et j’admirai en silence le courage de mon père. J’allai visiter Flüeli, l’ermitage et les reliques du bienheureux Nicolas de Flüe. Je m’étonnai et me demandai comment les catholiques savaient que Frère Nicolas était bienheureux. Peut-être réapparaissait-il dans les parages et le disait-il aux habitants ? Je fus très fortement impressionné par le *genius loci*, le génie du lieu, et je pus non seulement me faire une idée d’une vie à ce point vouée à Dieu mais aussi la comprendre, avec une sorte de frémissement intérieur ; cependant je me posai une question à laquelle je ne trouvai pas de réponse : « Comment sa femme et ses enfants pouvaient-ils supporter que l’homme, qui était aussi le mari et le père, fût un saint, alors que c’étaient précisément certaines erreurs et certaines insuffisances qui me rendaient mon père particulièrement aimable ? » Je me disais : « Comment pourrait-on vivre avec

un saint ? » Évidemment cela lui était impossible à lui aussi et c’est pourquoi il avait dû se faire ermite. Quoi qu’il en soit, la distance entre sa cellule et sa maison n’était pas trop grande. Je trouvai aussi que cette idée n’était pas si mauvaise de savoir que la famille serait dans une maison, et que j’aurais dans un pavillon peu éloigné une quantité de livres, un bureau, un feu à l’air libre où je grillerais des châtaignes et où je suspendrais une marmite sur un trépied. Saint ermite, je n’aurais plus besoin d’aller au temple, car j’aurais une chapelle privée.

De Flüeli, je gravis la montagne, perdu dans mes pensées comme dans un rêve ; j’étais sur le point de redescendre lorsque surgit à ma gauche la silhouette élancée d’une jeune fille. Vêtue du costume du pays, elle avait un joli visage ; elle me salua de ses jolis yeux bleus. Tout naturellement, nous descendîmes ensemble dans la vallée. Elle était à peu près du même âge que moi. Je ne connaissais aucune autre jeune fille que mes cousines, aussi je me sentais assez gêné pour lui parler. Avec hésitation, je me mis donc à lui expliquer que je

passais quelques jours de vacances ici, que j'étais élève au collège de Bâle, que plus tard je voulais faire des études.

Tandis que je parlais je fus saisi d'un étrange sentiment de « destinée ». Elle est apparue, me dis-je, juste à ce moment précis ! Elle marche tout naturellement près de moi comme si nous étions faits l'un pour l'autre. Je la regardai de côté et vis sur son visage comme une expression de crainte et d'admiration ; cela me rendit confus et, en quelque manière, me toucha. Serait-il possible qu'un destin me guette ?

Est-ce par un simple hasard que je l'ai rencontrée ? Une fille de la campagne ! Est-ce possible ! Elle est catholique, peut-être son curé est-il celui-là même avec qui mon père s'est lié d'amitié ? Elle ignore totalement qui je suis. Je ne pourrais tout de même pas parler avec elle de Schopenhauer et de la négation de la volonté ? Elle ne paraît pas le moins du monde inquiétante ! Peut-être son curé n'est-il pas un jésuite, une de ces dangereuses robes noires. Et je ne puis, non plus, lui dire que mon père est un pasteur réformé. Elle pourrait en être effrayée ou offensée. Et surtout, il ne faut point parler de la philosophie, du diable, – qui est plus important que Faust et que Goethe a si indignement simplifié. Elle vit lointaine au pays de l'innocence alors que je suis tombé dans le réel, dans la splendeur et la cruauté de la création ? Comment pourrait-elle le supporter ? Un mur impénétrable se dresse entre nous. Il n'y a point de parenté, il ne doit y en avoir aucune.

Le cœur plein de tristesse, je retombai en moi-même et donnai un autre cours à la conversation. Descendait-elle vers Sachseln ?

Le temps était beau ! Quel panorama ! *etc.*

Considérée du dehors, cette rencontre était absolument insignifiante ; vue du dedans, elle était d'un si grand poids qu'elle me préoccupa, non seulement pendant des jours, mais resta inébranlable dans ma mémoire, tel un monument au bord du chemin. J'étais encore à cette époque dans cet état enfantin où la vie est une succession d'éléments isolés sans aucun rapport les uns avec les autres. Car qui aurait été à même de découvrir le fil de la destinée qui va de saint Nicolas de Flüe à la jolie jeune fille ?

Cette époque était remplie de conflits d'idées. Schopenhauer et le christianisme, d'une part, ne parvenaient pas à s'accorder, et d'autre part, mon numéro 1 voulait se libérer de la pression ou de la mélancolie du numéro 2. Ce

n’était pas ce dernier qui était déprimé, mais le numéro 1 quand il se souvenait du numéro 2. Or, c’est précisément à cette époque que la collision des contraires fit naître la première imagination systématique de ma vie. Elle apparut par fragments et eut pour origine, autant que je puisse m’en souvenir exactement, un événement qui m’avait très profondément agité.

Pour aller au collège je devais longer le Rhin. Un jour qu’une tempête du nord-ouest soulevait des vagues écumantes sur le fleuve, je vis soudain, comme venant du nord, un bateau avec une grande voile carrée qui remontait le Rhin sous la tempête, événement pour moi tout à fait nouveau. Un bateau à voile sur le Rhin ! Cela donna des ailes à mon imagination !

Et si, couvrant toute l’Alsace, au lieu du fleuve au flot rapide, il y avait un lac ! Alors nous aurions des bateaux à voile, et de grands vapeurs. Alors Bâle serait un grand port. Alors nous serions comme au bord de la mer !

Alors tout serait différent et nous vivrions comme en un autre temps et dans un autre monde ! Alors il n’y aurait pas de collège, pas de long chemin pour aller en classe et je serais adulte et j’organiserais ma vie moi-même. Il y aurait, au milieu du lac, une colline rocheuse reliée à la rive par une étroite langue de terre, coupée par un large canal que franchirait un pont de bois pour atteindre le portail flanqué de tours d’une petite ville moyenâgeuse, construite sur les pentes. Sur le rocher, un château fort, avec son haut donjon et son belvédère. Ce serait ma maison ; elle ne comporterait ni grandes salles, ni splendeurs particulières ; des pièces simplement lambrissées et plutôt petites, avec une bibliothèque extrêmement attirante, où l’on pourrait trouver tout ce qui mériterait d’être connu. Il y aurait aussi une collection d’armes et les bastions étaient munis d’imposants canons. Enfin une garnison de cinquante hommes solides occuperait le petit château fort. Le village compterait quelques centaines d’habitants, il serait gouverné par un maire et un conseil d’hommes âgés. Je serais l’arbitre qui se montrerait rarement, le juge de paix et le conseiller. La petite ville aurait, du côté de la rive, un port où mouillerait mon deux-mâts armé de quelques petits canons.

Le *nervus rerum,* le nerf des choses, et en même temps la raison d’être de tout cet arrangement était le secret du donjon, que j’étais seul à connaître. L’idée m’en avait frappé à la manière d’un choc. Dans la tour se dressait, de la cave voûtée au faîte, une colonne de cuivre, ou un câble métallique de la grosseur d’un bras qui s’effilochait en haut en minces brindilles, comme la cime d’un arbre ou – mieux encore – comme un rhizome avec toutes ses radicelles

s'élevant dans l'air, où elles puisaient comme un principe indéfinissable, qui était conduit ensuite dans la cave par la colonne de cuivre. Tout cela constituait un appareillage invraisemblable, sorte de laboratoire, où je fabriquais de l'or avec la substance secrète que les racines de cuivre puisaient dans l'air. C'était vraiment un arcane, dont je ne me représentais ni ne pouvais me représenter la nature. Je n'imaginais pas davantage la nature du processus de métamorphose. Quant à ce qui se passait dans ce laboratoire, mon imagination glissait là-dessus avec circonspection ou plus encore avec une certaine crainte. Il régnait comme une interdiction intérieure : il ne fallait pas que l'on y regardât de plus près, non plus que sur ce qui était extrait de l'air. Il régnait, par conséquent un silencieux embarras, comme dit Goethe, à propos des Mères : « En parler est embarras ! »

L'« esprit » était pour moi naturellement

ineffable, mais au fond il ne se distinguait pas essentiellement de l'air très raréfié. Donc les racines suçaient et transmettaient au tronc une sorte d'essence d'esprit et il se concrétisait, en bas dans la cave, sous la forme de pièces d'or toutes faites. C'était bien loin d'être un simple truc de magicien, mais un vénérable secret de la nature d'une importance vitale qui m'avait été octroyé, je ne savais comment. Je devais le garder secret aussi bien vis-à-vis du conseil des anciens que, en quelque sorte, vis-à-vis de moi-même.

Mon long et fastidieux chemin vers l'école commença à se raccourcir, et je m'en réjouis ! À peine étais-je sorti de la classe que j'étais dans la forteresse où des travaux de transformations étaient en cours, où se tenaient les séances du conseil, où l'on condamnait les malfaiteurs, où l'on réglait les différends, d'où l'on tirait le canon. Le bateau appareillait, on hissait les voiles, on le dirigeait avec prudence hors du port grâce à une légère brise, et puis, il émergeait derrière le rocher, filant ensuite contre un fort vent du nord-ouest. Et déjà j'étais arrivé à la maison comme si quelques minutes seulement s'étaient écoulées. Alors je sortais de ma rêverie comme d'une voiture qui m'aurait mené sans peine chez moi. Ce phantasme extrêmement agréable dura quelques mois, jusqu'à ce que j'en perdisse le goût.

Alors je trouvai mon imagination sotte et ridicule. Au lieu de rêvasser, je me mis à construire, avec de petites pierres et de la glaise en guise de mortier, des châteaux forts et des places habilement fortifiées, en prenant pour modèle la forteresse de Huningue qui était alors conservée dans tous ses détails. En même temps je me mis à étudier tous les plans de fortifications de Vauban que je pus dénicher et je fus bientôt au courant de toutes les expressions techniques. À

partir de Vauban, je me plongeai dans l'étude de toutes les méthodes modernes de fortification et j'essayai d'en imiter l'art avec les moyens limités dont je disposais. Cette préoccupation remplit mes heures de loisir pendant plus de deux ans ; à cette époque, mon penchant pour les sciences naturelles et le concret se renforça aux dépens de mon numéro 2.

Tant que j'étais mal instruit du réel, réfléchir à son sujet n'avait aucun sens, pensai-je. Chacun peut exercer son imagination, mais savoir vraiment, c'est une autre affaire. Je fus autorisé à m'abonner à une revue de sciences naturelles, je la lus avec un intérêt passionné. Je cherchai et collectionnai les fossiles du Jura, tous les minéraux que je pus atteindre, même des insectes, des os de mammouth, des ossements humains que je trouvai, les premiers dans une sablière de la plaine du Rhin, les autres dans une fosse commune datant de l'année 1811, près de Huningue. Les plantes m'intéressaient aussi, mais pas scientifiquement. Pour une raison qui m'était inconnue, je désapprouvais qu'on les arrache et qu'on les sèche. Elles étaient des êtres vivants qui n'avaient de sens que s'ils croissaient et fleurissaient, – un sens caché, mystérieux, une pensée de Dieu. Il fallait les regarder avec respect et éprouver à leur sujet un étonnement philosophique. Ce que la biologie disait d'elles était certes plein d'intérêt mais ce n'était pas l'essentiel. Cet essentiel, je ne parvenais pas à le saisir clairement. Comment, par exemple, se situaient-elles en face de la foi chrétienne ou de la négation de la volonté ? Je n'arrivais pas à le trouver. Elles appartenaient évidemment à l'état divin d'innocence qu'il valait mieux ne point troubler. Par contre les insectes étaient des plantes dénaturées, des fleurs et des fruits qui avaient décidé de ramper sur d'étranges pattes ou d'étranges échasses, de voler avec des ailes en forme de pétales et de sépales pour remplir leur rôle de destructeurs de plantes. À cause de cette activité, contraire à la loi, ils étaient condamnés à des exterminations en masse et ces expéditions punitives touchaient surtout les hannetons et les chenilles. La « pitié pour tous les êtres » se limitait exclusivement aux animaux à sang chaud. Seuls parmi les animaux à sang froid, les grenouilles et les crapauds, du fait de leur ressemblance avec les humains, faisaient exception.

III – ANNÉES D'ÉTUDES

Malgré mon intérêt croissant pour les sciences de la nature je revenais toujours, de temps en temps, à mes livres de philosophie. Le problème du choix de ma profession se rapprochait de façon angoissante.

J'aspirais, certes, très ardemment à en finir avec ma vie de collégien. Je ferais des études et évidemment de sciences naturelles. Alors je saurais quelque chose de réel. Mais à peine m'étais-je, en quelque sorte, fait cette promesse que déjà le doute revenait : ne devrait-ce pas être l'histoire et la philosophie ? Puis je m'intéressais à nouveau intensément aux civilisations égyptienne et babylonienne et aurais préféré devenir archéologue.

Mais mes moyens ne me permettaient pas de faire des études ailleurs qu'à Bâle où il n'y avait pas de maître en cette spécialité. Aussi, c'en fut bientôt fini avec ce projet. Longtemps je fus incapable de me décider et je repoussai toujours ma décision à plus tard. Cela donnait bien du souci à mon père. Il dit une fois : « Le petit s'intéresse à toutes sortes de choses. Mais il ne sait pas ce qu'il veut. » Je ne pouvais que lui donner raison. Quand vint l'examen de maturité (baccalauréat) et qu'il fallut décider dans quelle faculté nous voulions nous inscrire, je dis sans hésiter : « Stud.

Phil. II », c'est-à-dire étudiant en sciences naturelles, mais je laissai mes camarades dans l'incertitude de savoir si réellement j'entendais Stud.

Phil. I ou II, c'est-à-dire étudiant en lettres ou en sciences naturelles.

Cette décision, rapide en apparence, avait eu cependant son prélude. Quelques semaines plus tôt, à l'époque même où, pour la décision, il y avait lutte en moi entre mon côté numéro 1 et mon côté numéro 2, j'eus deux rêves. Dans le premier, j'allai dans une sombre forêt qui s'étendait le long du Rhin. J'arrivai à une petite colline, un tumulus funéraire, et je me mis à creuser. Au bout d'un moment, à mon grand étonnement, je tombai sur des os d'animaux préhistoriques. Cela m'intéressa passionnément et à ce moment même je sus qu'il fallait que je connaisse la nature, le monde dans lequel nous vivons et tout ce qui nous entoure.

Ensuite vint un second rêve dans lequel je me trouvais encore dans une forêt. Des cours d'eau la parcouraient et, à l'endroit le plus obscur, j'aperçus, entouré d'épaisses broussailles, un étang de forme ronde.

Dans l'eau, à moitié enfoncé, il y avait un être extraordinairement étrange : un animal rond, scintillant de multiples couleurs et composé de nombreuses petites cellules ou d'organes ayant la forme de tentacules. Un radiolaire gigantesque d'environ un mètre de diamètre. Que cette créature magnifique soit restée à cet endroit caché, dans l'eau claire et profonde, sans être dérangé, me parut une merveille indescriptible ; elle éveilla en moi le plus ardent désir de savoir, si bien que je me réveillai le cœur battant.

Ces deux rêves me déterminèrent avec une force invincible pour les sciences naturelles et supprimèrent tout doute à ce sujet.

À cette occasion je compris que je vivais dans un temps et en un lieu déterminés où il fallait gagner sa vie. Dans cette intention, il fallait faire un choix pour devenir ceci ou cela. J'étais profondément impressionné de voir que tous mes camarades étaient convaincus de cette nécessité sans aller chercher plus loin. Je me faisais l'impression d'être singulier. Pourquoi ne pouvais-je pas me décider et me fixer définitivement ? Le pénible D…, par exemple, que mon professeur d'allemand m'avait donné comme modèle d'application et de conscience, était certain qu'il étudierait la théologie. Je sentis qu'il me fallait consentir à réfléchir sérieusement à ce choix : zoologue, par exemple, je ne pouvais que devenir maître d'école ou, en mettant les choses au mieux, attaché à un parc zoologique. Ce n'était pas une solution, même avec des prétentions modestes. Pourtant j'aurais préféré être attaché à un jardin zoologique que de poursuivre une carrière de maître d'école.

Dans cette impasse, j'eus l'idée lumineuse que je pourrais étudier la médecine. Il est étonnant que cette pensée ne me soit jamais venue à l'esprit plus tôt, bien que mon grand-père paternel, dont j'avais tant entendu parler, eût aussi été médecin. C'est précisément pour cela que j'avais certaines résistances contre cette profession. « N'imiter personne », telle était ma devise. Mais je remarquai maintenant que les études médicales, au début au moins, comportaient l'étude des sciences naturelles. Par conséquent, j'y trouverais mon compte. En outre, le domaine de la médecine est si varié qu'il reste toujours la possibilité d'approfondir une quelconque direction scientifique. « Science », c'était pour moi bien établi.

Mais comment ? Telle était la question. Il me fallait gagner ma vie et, comme je n'avais pas d'argent, je ne pouvais me rendre dans une université étrangère pour me préparer à une carrière scientifique. Je pourrais, tout au plus, devenir un dilettante de la science. Comme, en plus, aux yeux de beaucoup de mes camarades et de gens compétents (lisez : maîtres), j'avais une nature peu sympathique, éveillant la méfiance et suscitant le reproche, je ne pouvais pas espérer non plus trouver un protecteur qui eût pu favoriser mon désir. Je finis donc par me décider pour les études médicales avec le sentiment peu réconfortant qu'il n'était pas bon de commencer sa vie par un tel compromis. Quoi qu'il en soit, je me sentis considérablement allégé par cette irrévocable décision.

Alors se posa le pénible problème : d'où viendra l'argent nécessaire aux études ? Mon père ne pouvait le fournir qu'en partie. Il sollicita une bourse auprès de l'université et, à ma honte, je l'obtins. J'étais moins honteux du fait qu'ainsi notre pauvreté se trouvait confirmée devant tout le monde, qu'à cause de ma conviction intime que « tous ceux d'en haut », c'est-à-dire les gens compétents, étaient mal disposés à mon égard. Je n'avais jamais espéré cette bonté d'« en haut ». Évidemment j'avais profité du prestige favorable de mon père, homme bon et sans complications. Je me sentais différent de lui à l'extrême. À

mon propre sujet, j'avais deux conceptions divergentes : mon aspect numéro 1 voyait en ma personnalité un jeune homme peu sympathique et moyennement doué avec des prétentions ambitieuses, un tempérament incontrôlé, des manières douteuses, tantôt naïvement enthousiaste, tantôt puérilement déçu, au fond de lui-même un obscurantiste détourné du monde. L'aspect numéro 2

considérait le numéro 1 comme incarnant un devoir moral difficile et ingrat, une sorte de pensum par lequel il fallait passer à tout prix, et qui était rendu plus difficile encore par une suite de défauts : paresse sporadique, manque de courage, dépression, emballement inepte pour des idées et des objets que personne n'appréciait, amitiés imaginaires esprit borné, préjugés, sottise (mathématiques), manque de compréhension des autres hommes, imprécision et désordre en ce qui concernait la philosophie, ni chrétien, ni quoi que ce soit d'autre. Mon aspect numéro 2 n'était pas en somme un caractère, mais une *vita peracta*, une vie parachevée ; il était né, vivant, mort, le tout en un, vision totale de la nature humaine, d'une clarté impitoyable pour lui-même, mais incapable et peu désireux, bien qu'il y aspirât, de s'exprimer par l'intermédiaire épais et

obscur du numéro 1.

Quand le numéro 2 prédominait, le numéro 1 était enfermé en lui et suspendu ; inversement le numéro 1 considérait l'autre comme un royaume intérieur obscur. Le numéro 2 ressentait l'expression possible de lui-même comme une pierre jetée du bord du monde, s'enfonçant en silence dans l'infini de la nuit. En lui (le n° 2), régnait cependant la lumière comme dans les vastes pièces d'un palais royal, dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur un paysage baigné de soleil. Ici régnaient sens et continuité historique, en un contraste des plus rigoureux avec l'incohérence fortuite de la vie du numéro 1 qui ne trouvait nul point de contact dans son entourage immédiat.

Le numéro 2, au contraire, se sentait en un secret accord avec le Moyen-Âge personnifié par Faust, avec le legs des temps révolus, qui avait évidemment impressionné Goethe de la façon la plus vive. Donc, pour Goethe – c'était pour moi une grande consolation –, ce numéro 2 avait aussi été une réalité. Faust, je le pressentais avec quelque frayeur, était pour moi plus que l'évangile de saint Jean que j'aimais tant. En lui vivait quelque chose que je pouvais ressentir immédiatement. Le Christ johannique m'était étranger, mais plus étranger encore le rédempteur synoptique. Faust, au contraire, était un équivalent vivant du numéro 2, ce qui me persuadait que ce personnage représentait la réponse apportée par Goethe à la question de son temps. Cette compréhension était pour moi non seulement consolante, mais elle augmentait aussi ma sécurité intime et me donnait la certitude que je faisais partie de la société humaine. Je n'étais plus l'unique, ni une simple curiosité, un *lusus*, un jeu, de la cruelle nature pour ainsi dire. Mon parrain et mon garant, c'était le grand Goethe lui-même.

Là toutefois s'arrêtait cette compréhension provisoire. Car, malgré mon admiration, je critiquais la solution finale du *Faust.* La sous-estimation nonchalante de Méphisto me choquait personnellement, ainsi que la prétention sans scrupule de Faust et surtout le meurtre de Philémon et Baucis.

À cette époque, j'eus un rêve inoubliable qui m'effraya et m'encouragea en même temps. C'était la nuit, à un endroit inconnu ; je n'avançais qu'avec peine contre un vent puissant soufflant en tempête. En outre il régnait un épais brouillard. Je tenais et protégeais de mes deux mains une petite lumière qui menaçait à tout instant de s'éteindre. Or il fallait à tout prix que je maintienne cette petite flamme : tout en dépendait. Soudain j'eus le sentiment d'être suivi ; je regardai en arrière et perçus une gigantesque forme noire qui avançait derrière moi. Mais, au même moment, j'avais conscience que – malgré ma terreur – sans

me soucier de tous les dangers, je devais sauver ma petite flamme à travers nuit et tempête. Quand je me réveillai, je compris immédiatement : c’est le « fantôme du Brocken », mon ombre même projetée sur les traînées de brouillard, par la petite lumière que je portais devant moi. Je savais aussi que cette petite flamme, c’était ma conscience : c’était la seule lumière que je possédais.

Ma connaissance propre était l’unique et plus grand trésor que je possède. Il était certes infiniment petit et infiniment fragile comparé aux puissances de l’ombre, mais c’était tout de même une lumière, ma seule lumière.

Ce rêve fut pour moi une grande illumination : je savais maintenant que mon numéro 1 était celui qui portait la lumière et que le numéro 2 le suivait comme une ombre. Ma tâche consistait à conserver la flamme, sans regarder en arrière dans la *vita peracta,* la vie révolue, qui était évidemment un domaine lumineux interdit, d’une autre sorte. Il me fallait aller de l’avant contre la tempête qui cherchait à me faire reculer, aller dans l’obscurité immense du monde où l’on ne voit et ne perçoit rien que les surfaces de secrets insondables. En tant que numéro 1, je devais avancer dans mes études, dans le gain du pain quotidien, dans la dépendance, dans les complications, les désordres, les erreurs, les soumissions, les défaites. La tempête qui soufflait contre moi, c’était le temps qui, sans arrêt, s’écoulait dans le passé, mais qui était tout aussi continuellement sur mes talons. Le temps exerce une succion puissante et attire avidement en lui tout ce qui existe ; ne lui échappe pour un moment que ce qui va de l’avant. Le passé est immensément réel et présent et il s’empare de tous ceux qui ne peuvent se racheter en donnant une réponse satisfaisante.

À cette époque mon image du monde subit un nouveau tournant de 90 degrés. Je reconnus que mon chemin me conduisait irrévocablement vers l’extérieur, dans la tridimensionnalité, avec son obscurité, sa limitation. Il me semblait que, de la même manière, Adam jadis avait quitté le paradis : l’Éden lui était devenu fantomatique, et la lumière dorénavant se trouvait là où, à la sueur de son front, il devait labourer un champ pierreux.

Je me demandais, à cette époque : « D’où vient un rêve comme celui-là ? » Jusqu’alors j’avais trouvé tout naturel que les rêves fussent immédiatement envoyés par Dieu – *somnia a Deo missa.* Mais maintenant j’avais acquis assez de critique de la connaissance pour que le doute m’assaille. On pouvait dire, par exemple, que mon intelligence s’était lentement développée et avait soudain surgi dans le rêve. C’était manifestement le cas. Mais cela n’était pas une explication, simplement une description. Le véritable problème restait de savoir

pourquoi ce processus avait eu lieu et pourquoi il avait émergé dans la conscience. Je n’avais, consciemment, rien fait pour aider à ce développement, mes sympathies, au contraire, allaient à l’autre côté. Il fallait donc que quelque chose fût à l’œuvre dans les coulisses, quelque chose d’intelligent, en tout cas de plus intelligent que moi ; car jamais l’idée géniale ne me serait venue à l’esprit que l’univers lumineux intérieur, à la lumière éclatante de la conscience, n’apparaît plus que comme une ombre gigantesque. Je comprenais maintenant, brusquement, beaucoup de ce qui m’était autrefois resté inexplicable : par exemple cet embarras et cette ombre d’étrangeté qui tombaient sur les gens chaque fois que je faisais allusion à ce qui pouvait évoquer le royaume intérieur.

Il me fallait abandonner derrière moi mon côté numéro 2 ; c’était clair. Mais en aucun cas je ne devais le renier à mes propres yeux, ni lui retirer toute valeur. Ç’aurait été une automutilation et, en outre, il n’y aurait plus eu aucune possibilité d’expliquer l’origine des rêves. Je ne doutais pas du tout que le côté numéro 2 eût quelque rapport avec la production des rêves et il était facile de lui attribuer l’intelligence supérieure postulée par les rêves. Je me sentais moi-même – et de plus en plus – identique au numéro 1 ; dans la perception que j’avais de cet état, le numéro 1 apparut comme une simple partie du numéro 2 beaucoup plus vaste, auquel, pour cette raison, je ne pouvais plus m’identifier. Le numéro 2 était en effet devenu un « fantôme », c’est-à-dire un esprit dont la puissance égalait celle de l’obscurité du monde. Je ne l’avais pas su alors et, comme je puis le constater aujourd’hui en regardant vers le passé, ce sentiment à cette époque n’était encore que très imprécis, bien qu’indiscutablement conscient.

En tout cas, une coupure s’était faite entre le numéro 2 et moi, coupure qui me rapprochait du numéro 1 et me séparait d’autant du numéro 2. Celui-ci devint, au moins par allusion, une personnalité en quelque sorte autonome. Je n’y joignais aucune représentation d’une individualité déterminée, comme, par exemple, celle d’un revenant, bien que mon origine campagnarde eût rendu cette éventualité tout à fait acceptable ; à la campagne, selon les circonstances, on croit à ces choses : tout à la fois elles sont et ne sont pas.

Le seul aspect clair du numéro 2, c’était son caractère historique, son élargissement dans le temps, voire son intemporalité. Il est vrai que je ne me le disais pas si explicitement, pas plus que je ne me représentais son existence dans l’espace. Il jouait le rôle d’un facteur mal défini, bien qu’il existât définitivement à l’arrière-plan de ma vie.

L’être humain vient au monde avec des dispositions qui, aussi bien

physiquement que spirituellement parlant, sont individuelles ; il prend tout d'abord contact avec le milieu parental et son ambiance, avec lesquels, en raison de son individualité, il ne s'accorde que dans une certaine mesure. Mais l'esprit familial, de son côté, porte à un haut degré l'empreinte de l'*esprit du temps*, qui, en tant que tel, reste inconscient à la plupart des hommes. Si l'esprit familial constitue un *consensus omnium*, c'est-à-dire reflète un accord universel, il représentera pour l'enfant une sécurisation dans le monde. Mais s'il se trouve en opposition avec les opinions régnantes, et s'il se trouve en lui-même sillonné de contradictions, il engendrera un sentiment d'insécurité envers le monde. Les enfants réagissent beaucoup moins à ce que disent les adultes qu'aux impondérables de l'atmosphère qui les entoure.

À celle-ci, l'enfant s'adapte inconsciemment, ce qui veut dire que naissent en lui des corrélations de nature compensatrice. Les idées « religieuses » particulières qui m'assaillirent dès ma plus tendre enfance naquirent spontanément comme réaction à mon entourage parental, et c'est ainsi qu'il faut les entendre. Les doutes religieux auxquels mon père devait manifestement succomber plus tard eurent naturellement en lui une très longue préparation. Une révolution de ce genre dans le monde intérieur d'un être, comme dans le monde en général, jette son ombre très longtemps à l'avance et d'autant plus longtemps que la conscience se cabre désespérément contre sa puissance. Il est compréhensible que des pressentiments aient très tôt causé de l'inquiétude à mon père ; et naturellement cette inquiétude m'atteignit aussi.

Je n'ai jamais eu l'impression que de telles influences émanaient aussi de ma mère : elle était, je ne sais comment, ancrée dans un fond invisible et profond, qui ne me parut jamais être une certitude de foi chrétienne. Ce fond avait, selon mon sentiment, quelque attache avec les animaux, les arbres, les montagnes, les prairies et les cours d'eau, ce qui contrastait singulièrement avec la surface chrétienne et les manifestations conventionnelles de la foi de ma mère. Cet arrière-plan s'accordait tellement avec ma propre attitude qu'il n'en naissait nulle inquiétude ; au contraire, cette constatation me donna toujours un sentiment de sécurité ainsi que la conviction qu'il y avait là un fond solide sur lequel on pouvait s'appuyer. Et jamais l'idée ne me vint du « paganisme » de ce fondement. L'aspect numéro 2 de ma mère fut mon plus fort soutien dans les conflits qui s'amorçaient entre la tradition paternelle et les étranges formes compensatrices que mon inconscient était stimulé à créer.

Quand je regarde en arrière, je vois combien mon développement d'enfant a anticipé les événements futurs et préparé des modes d'adaptation pour parer à la

débâcle religieuse de mon père, ainsi qu'à la bouleversante révélation de l'image du monde d'aujourd'hui qui, elle non plus, n'est pas née du jour au lendemain, mais a jeté son ombre longtemps auparavant.

Bien que nous ayons, nous autres hommes, notre propre vie personnelle, nous n'en sommes pas moins par ailleurs, dans une large mesure, les représentants, les victimes et les promoteurs d'un esprit collectif, dont l'existence se compte en siècles. Nous pouvons, une vie durant, penser que nous suivons nos propres idées sans découvrir jamais que nous n'avons été que des figurants sur la scène du théâtre universel. Car il y a des faits que nous ignorons et qui pourtant influencent notre vie, et ce d'autant plus qu'ils sont inconscients.

Ainsi, au moins une partie de notre être vit dans les siècles, cette partie que, pour mon usage personnel, j'ai appelée mon numéro 2. Cette partie n'est pas une curiosité individuelle ; notre religion occidentale le prouve puisqu'elle s'adresse – *expressis verbis* – à cet homme intérieur et s'efforce, depuis bientôt deux mille ans, de la faire connaître à la conscience de surface et à son personnalisme : « *Noli foras ire, in interiore homine habitat veritas.* » (Ne va pas à l'extérieur, c'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité.) De 1892 à 1894, j'eus une série de violentes discussions avec mon père. Il avait étudié les langues orientales à Göttingen, sous la direction d'Ewald, et fait sa thèse sur une version arabe du Cantique des Cantiques. Sa période héroïque avait pris fin avec l'examen terminal à l'Université. Par la suite, il oublia ses dons philologiques ; pasteur de campagne à Laufen, près des chutes du Rhin, il tomba dans un enthousiasme sentimental et des souvenirs estudiantins, continua à fumer sa longue pipe d'étudiant et fut déçu par la vie conjugale. Il faisait beaucoup de bien – trop.

Par suite, il était le plus souvent de mauvaise humeur et souffrait d'irritation chronique. Mes parents, tous les deux, se donnaient beaucoup de mal pour mener une vie pieuse, et le résultat était qu'on en venait trop souvent à des scènes. Ce fut contre ces difficultés, on le comprend, que se brisa plus tard sa foi.

À cette époque son irritabilité et son insatisfaction avaient augmenté et son état me causait beaucoup de soucis. Ma mère évitait tout ce qui aurait pu l'exciter et ne se laissait aller à aucune dispute.

J'étais bien obligé de reconnaître la sagesse de son attitude, mais il m'était souvent impossible de brider mon tempérament. En face des explosions affectives de mon père, je restais passif, il est vrai, mais quand il semblait être

d’une humeur accessible, j’essayais, assez souvent, d’engager avec lui une conversation dans l’intention de mieux connaître ce qui se passait en lui et ce qu’il comprenait de lui-même. J’étais, en effet, fermement persuadé qu’il y avait une cause précise à son tourment et je la soupçonnais en relation avec ses convictions religieuses. Une série d’allusions m’avait persuadé qu’il s’agissait de doutes religieux. Cela, me semblait-il, ne pouvait être que parce que l’expérience vécue indispensable lui manquait. Mes essais de discussion confirmèrent ces impressions, car toutes mes questions étaient suivies ou bien de réponses théologiques sans vigueur, que je connaissais bien, ou bien d’un haussement d’épaules résigné qui excitait ma contradiction. Je ne pouvais comprendre qu’il ne saisît pas chaque occasion de lutter en se confrontant avec sa situation. Certes, je voyais bien que mes questions critiques l’attristaient, mais j’espérais pourtant en arriver à une conversation constructive ; il me semblait presque impensable qu’il puisse ne pas avoir l’expérience de Dieu, cette expérience la plus évidente de toutes. J’étais assez éclairé sur la théorie de la connaissance pour ne pas ignorer qu’on ne peut pas prouver une telle connaissance, mais il était aussi évident pour moi qu’elle n’avait nul besoin de preuve, non plus que la beauté d’un lever de soleil ou l’appréhension des angoisses du monde de la nuit. J’essayai, vraisemblablement avec beaucoup de maladresse, de lui communiquer cette évidence, espérant ainsi l’aider à supporter ce destin particulier qui était inévitablement devenu le sien. Il lui fallait se disputer avec quelqu’un et il le faisait avec sa famille et avec lui-même. Pourquoi ne le faisait-il pas avec Dieu, le sombre *auctor rerum creatarum* (le sombre auteur des choses créées), le seul qui fût vraiment responsable de la souffrance du monde ? Il lui aurait certainement envoyé en réponse un de ces rêves magiques d’une profondeur infinie qu’il m’envoyait, même à moi, qui ne le demandais pas, scellant ainsi mon destin. Je ne savais comment – mais c’était ainsi. Il m’avait même permis de jeter un regard dans Son être propre ; ce dernier, il est vrai, était un grand mystère que je ne devais, ni ne pouvais, dévoiler à mon père.

Peut-être, me semblait-il, aurais-je pu le trahir si mon père avait été à même de saisir l’expérience immédiate de Dieu. Mais dans nos conversations je n’en arrivais jamais à ce point, pas même en vue de ce problème, parce que je l’abordais toujours d’une façon fort peu psychologique, intellectuelle, en écartant autant que faire se pouvait ce qui touchait le sentiment pour ne pas provoquer ses émotions. Cette approche agissait chaque fois comme le drap rouge sur le taureau et aboutissait à une de ces réactions d’énervement qui m’étaient incompréhensibles. Car j’étais incapable de comprendre comment un argument tout à fait raisonnable pouvait se heurter à une résistance émotionnelle.

Ces discussions stériles l'agaçaient autant que moi et nous nous en écartâmes finalement, chacun avec son sentiment spécifique d'infériorité. La théologie nous avait rendus étrangers l'un à l'autre. Je ressentis aussi cela comme une défaite irrémédiable, dans laquelle cependant je ne me sentais pas seul. J'avais le vague pressentiment que mon père était inévitablement emporté par son destin. Il était solitaire. Il n'avait pas d'ami avec qui il eût pu se concerter ou, du moins, je ne connaissais personne dans notre entourage que j'aurais cru capable de lui apporter les paroles salvatrices. Une fois je l'entendis prier. Il luttait désespérément pour sa foi. Je fus bouleversé et indigné en même temps, parce que je mesurai combien il était la proie, sans espoir de libération, de l'Église et de sa pensée théologique. Elles l'avaient abandonné déloyalement après lui avoir barré toutes les possibilités qui l'auraient mené immédiatement à Dieu. Maintenant je comprenais très profondément mon aventure : Dieu lui-même, dans mon rêve, avait désavoué la théologie et l'Église fondée sur elle. D'un autre côté, Il avait toléré la théologie comme bien d'autres choses. Il me semblait ridicule d'admettre que les humains pussent avoir décidé d'une telle évolution.

Qu'étaient donc les hommes ? Ils naissaient aveugles et sots comme de jeunes chiens, pourvus, comme toutes les créatures de Dieu, d'une lumière falote qui ne pouvait éclairer les ténèbres dans lesquelles ils tâtonnaient.

Tout cela était solidement établi pour moi – et il était aussi certain qu'aucun des théologiens connu de moi n'avait jamais vu de ses propres yeux « la lumière qui luit dans les ténèbres » ; sinon il leur eût été impossible d'enseigner une « religion théologique ». Je n'avais que faire d'une « religion théologique » ; elle ne correspondait en rien à mon expérience de Dieu. Sans espoir de jamais savoir, elle exigeait que l'on crût. C'est ce que mon père avait tenté à grands efforts et il y avait échoué. D'autre part, il pouvait tout aussi peu se défendre contre le ridicule matérialisme des psychiatres. Ne fallait-il pas y croire, exactement aussi comme en la théologie ? J'étais plus certain que jamais qu'il manquait à ces deux domaines : critique de la connaissance aussi bien qu'expérience.

Mon père était manifestement victime de l'impression que les psychiatres avaient découvert que, dans le cerveau, à la place où devait se tenir l'esprit, il y avait de la « *materia* » et rien qui fût « pneumatique ». C'était de là que provenaient certains avertissements que mon père me donnait : si j'étudiais la médecine, je ne devais pas devenir matérialiste. Pour moi, son avertissement signifiait que je devais me garder de croire qui que ce soit, car je savais que les matérialistes, exactement comme les théologiens, croyaient en leurs définitions,

et je savais aussi que mon pauvre père était tout simplement tombé de Charybde en Scylla. J'avais compris que la foi que l'on me prônait si hautement lui avait joué un tour fatal, et non seulement à lui, mais encore à la plupart des gens instruits et sérieux que je connaissais. Le péché capital de la foi me semblait résider dans le fait qu'elle anticipait sur l'expérience.

Comment les théologiens savaient-ils que Dieu avait arrangé intentionnellement certains faits et laissé certains autres se faire et comment les psychiatres savaient-ils que la matière possédait les propriétés de l'esprit humain ? Je ne courais nul danger de tomber dans le matérialisme, mais mon père le courait, je le voyais de plus en plus clairement. Quelqu'un lui avait certainement parlé de la « suggestion » car, à cette époque, je découvris qu'il s'était mis à lire le livre de Bernheim sur la suggestion, traduit en allemand par Sigmund Freud[22].

C'était nouveau et important pour moi, car jusqu'alors je n'avais vu mon père lire que des romans ou parfois un récit de voyages. Tous les livres « intelligents » et intéressants semblaient être interdits. Pourtant ses lectures ne le rendaient pas heureux : ses humeurs dépressives se multipliaient et s'aggravaient et aussi son hypocondrie. Depuis un certain nombre d'années, il s'était plaint de toutes sortes de symptômes abdominaux, sans que le médecin ait pu constater quelque chose de précis. Maintenant, il se plaignait d'avoir des sensations « comme s'il avait des pierres dans le ventre ». Longtemps nous ne prîmes pas ses plaintes au sérieux, mais finalement le médecin devint soucieux. C'était à la fin de l'été 1895.

Au printemps, j'avais commencé mes études à l'Université de Bâle. La seule période de ma vie pendant laquelle je connus l'ennui, le temps du collège, était passée et les portes d'or de *l'Universitas litterarum*, l'univers des lettres, et de la liberté académique s'ouvraient devant moi ; on allait m'enseigner la vérité sur la nature dans ses aspects essentiels, j'allais acquérir la connaissance de tout ce qu'on savait sur l'homme, au point de vue anatomique et physiologique ; et à cela viendrait s'ajouter la connaissance d'états biologiques exceptionnels : les maladies. Enfin, je pus entrer dans une association estudiantine, portant couleurs : la Société de Zofingue, à laquelle mon père avait appartenu autrefois. Alors que j'étais jeune étudiant de première année, il m'accompagna même lors d'une excursion de l'association dans un village de vignerons du proche pays de Bade ; il y fit un discours plein d'humour ; avec ravissement, j'y perçus le joyeux esprit de son propre passé d'étudiant. En même temps, je compris, comme dans un éclair, que sa vie s'était définitivement arrêtée à la fin de ses

études. Et ce couplet d’un chant estudiantin me vint à l’esprit :

Ils s’en retournaient les yeux baissés
Vers le pays des philistins.
O jerum, jerum, jerum,
O quae mutatio rerurn[23] *!*

Ces paroles accablèrent mon âme. Il avait été jadis un étudiant enthousiaste dans son premier semestre… tout comme moi ! Le monde s’était ouvert à lui, comme à moi ! Les trésors infinis du savoir avaient été devant lui, comme devant moi ! Par quoi avait-il été brisé, aigri, rendu amer ? Je ne trouvais pas de réponse ou n’en trouvais que trop ! Le discours qu’il prononça en buvant du vin au cours de cette soirée d’été fut comme la dernière flambée vivante d’une époque où il avait été ce qu’il aurait dû être. Peu après son état empira ; il s’alita à la fin de l’automne 1895 et mourut au début de 1896.

Ce jour-là, j’étais revenu à la maison, après mes cours ; je demandai comment allait mon père : « C’est comme toujours, il est très faible », dit ma mère. Il lui murmura quelques mots et elle dit, m’indiquant du regard son état délirant : « Il voudrait savoir si tu as déjà passé tes examens de fin d’études ? » Je compris que je devais mentir : « Oui, cela a bien marché. » Il soupira, allégé, et ferma les yeux. Peu après, je me rendis encore auprès de lui. Il était seul. Ma mère était occupée dans la chambre voisine. Il râlait et je vis qu’il était à l’agonie. Je me tenais près de son lit, figé. Jamais encore je n’avais vu mourir un être humain. Soudain il cessa de respirer. J’attendis, j’attendis la respiration suivante. Elle ne vint pas. Alors je pensai à ma mère et me rendis dans la chambre voisine : elle était assise et tricotait près de la fenêtre. « Il meurt », lui dis-je. Elle s’approcha du lit avec moi et vit qu’il était mort. « Comme tout s’est vite passé », dit-elle, comme étonnée.

Les jours qui suivirent furent lourds et douloureux ; j’en ai gardé peu de souvenirs. Une fois ma mère dit de sa voix « seconde », à moi ou à l’atmosphère qui m’entourait : « Il a disparu au moment favorable pour toi » ; ce qui me parut vouloir dire : « Vous ne vous êtes pas compris et il aurait pu être un obstacle pour toi. » Cette façon de voir me parut concorder avec le numéro 2 de ma mère.

Ce « pour toi » me toucha durement et je sentis qu’une partie du passé était irrévocablement close. D’un autre côté une certaine virilité et une certaine liberté s’éveillaient alors en moi. Après sa mort, je m’installai dans sa chambre et, dans la famille, je pris sa place. Il me fallait, par exemple, donner à ma mère, chaque semaine, l’argent du ménage, parce qu’elle était incapable de faire des comptes

et de manier de l’argent.

Six semaines environ après sa mort, mon père m’apparut en rêve. Il fut brusquement devant moi et me dit qu’il revenait de vacances. Il s’était bien reposé et revenait maintenant à la maison. Je pensais qu’il me ferait des reproches parce que je m’étais installé dans sa chambre. Mais il n’en fut pas question. J’avais honte, pourtant, parce que je m’étais imaginé qu’il était mort. Quelques jours plus tard, le rêve se répéta : mon père revenait guéri à la maison et je recommençai à me faire des reproches parce que j’avais pensé qu’il était mort. Je me demandais continuellement : « Que signifie donc ce retour de mon père dans mes rêves ? Pourquoi paraît-il si réel ? » Ce fut un événement inoubliable qui m’obligea, pour la première fois, à réfléchir sur la vie après la mort.

Après la mort de mon père, de très graves problèmes se posèrent au sujet de la poursuite de mes études. Une partie de ma famille maternelle était d’avis que je devais chercher un emploi dans une maison de commerce pour gagner de l’argent le plus vite possible. Le plus jeune frère de ma mère lui offrit de l’aider car les moyens dont nous disposions étaient notoirement insuffisants pour vivre. Un oncle du côté paternel vint à mon secours. À la fin de mes études, je lui devais trois mille francs d’alors. Par ailleurs je m’assurai de menus gains comme sous-assistant et en dispersant une petite collection d’antiquités que j’avais reçue d’une vieille tante ; je la vendis pièce par pièce avantageusement, avec un profit qui fut le bienvenu.

Après coup, je ne voudrais pas que cette période de pauvreté n’ait pas existé : on y apprend à apprécier les choses simples ; je me rappelle fort bien avoir reçu une fois une boîte de cigares en cadeau. Je me pris pour un prince ! Elle dura toute une année : je m’en octroyais un seul le dimanche.

Quand je regarde vers le passé, je peux dire que mes années d’études furent une belle époque. Tout était rendu vivant par l’esprit et c’était aussi le temps de l’amitié. Je fis plusieurs conférences à la Société de Zofingue sur des thèmes théologiques et psychologiques. Nos conversations étaient des plus animées et nullement sur les seuls problèmes médicaux. Nous discutions de Schopenhauer, de Kant. Nous étions informés des divers styles de Cicéron et nous nous intéressions à la théologie et à la philosophie. Chez nous tous on rencontrait une formation classique et une tradition intellectuelle cultivée.

Albert Oeri[24] figurait parmi mes amis les plus proches. Notre amitié dura jusqu’à sa mort (1950). En réalité, nos relations étaient de vingt ans plus vieilles que nous : elles avaient commencé à la fin des années 60 du siècle passé avec

l'amitié de nos pères. Mais, si leur destin les sépara dans les années qui suivirent, le nôtre nous lia, Oeri et moi, et nous conserva unis jusqu'à la fin par les liens de la fidélité.

J'avais fait la connaissance d'Oeri comme membre de la Société de Zofingue. Il était plein d'humour, de sensibilité et de chaleur et excellent conteur. J'étais impressionné de le savoir petit-neveu de Jakob Burckhardt que, jeunes étudiants à Bâle, nous vénérions comme le grand homme, déjà légendaire, qui avait vécu et agi au milieu de nous. Plus encore, par certains traits de son visage, par ses façons de se mouvoir, de s'exprimer, Oeri nous rendait un peu de l'extérieur de cet homme rare.

Sur Bachofen, qu'il m'était arrivé de rencontrer, comme Burckhardt, çà et là dans la rue, j'appris également bien des choses par mon ami. Mais plus que ces traits extérieurs, ce qui m'attirait en lui c'était son air méditatif, sa manière de considérer les événements historiques, la maturité déjà étonnante à l'époque de son jugement politique, la précision souvent déconcertante avec laquelle il comprenait les personnalités contemporaines que son esprit lui permettait de croquer de façon inimitable. Son scepticisme savait découvrir la vanité et le vide même sous les oripeaux les plus brillants.

Le troisième dans notre clan était Andréas Vischer, qui est malheureusement mort prématurément après avoir été, pendant des années, directeur de l'hôpital d'Urfa, en Asie Mineure. Nous discutions au café de l'« Aigle » à Weil, ou au « Cerf », à Haltingen[25], devant un verre de « Markgräfler », soit en plein soleil, soit au clair de lune. Ces entretiens sont le sommet brillant et inoubliable de ma vie d'étudiant.

Comme nos professions et nos domiciles nous séparaient, nous ne nous vîmes pas beaucoup dans la décennie qui suivit. Mais quand l'heure solennelle du midi de la vie approcha pour Oeri et moi qui étions du même âge, le destin nous réunit à nouveau plus souvent. Quand nous eûmes trente-cinq ans, nous fîmes ensemble, inconscients de ce que la vie nous préparait, un mémorable voyage en bateau, dans mon voilier. Notre mer était le lac de Zurich. Mon équipage se composait de trois jeunes médecins, qui travaillaient avec moi.

Notre équipée nous conduisit à Walenstadt et retour ; le voyage dura quatre jours. Nous voguions, poussés par un vent frais dans le Spinnaker. Oeri avait apporté *L'Odyssée,* dans la traduction allemande de Voss, et nous lut pendant le voyage l'aventure d'Ulysse chez Circé et la Nekyia, la descente dans l'Hadès. Le lac était irisé d'une lumière scintillante et une brume argentée estompait les

rivages.

« Pour pousser le navire à la proue azurée, la déesse bouclée, la terrible Circé, douée de voix humaine, nous envoie un vaillant compagnon dans la brise, qui va gonfler nos voiles[26]. »

Cependant, derrière les brillantes images homériques, apparaissait, m'emplissant d'inquiétude, la traversée autrement plus importante de la *pelagus mundi,* de l'océan du monde, que l'avenir nous réserverait.

Oeri, après bien des hésitations, se maria peu après ; quant à moi, le destin me fit cadeau, comme à Ulysse, d'une Nekyia, d'une descente dans le sombre Hadès[27].

Puis vinrent les années de guerre et à nouveau nous nous vîmes rarement. Les grand conciliabules s'éteignirent ainsi. Nous ne parlâmes plus, à vrai dire, que des événements imminents du monde. Mais, entre nous, s'établit une conversation intérieure ; je le devinai à certaines questions isolées qu'il me posa. C'était un ami intelligent et il me connaissait à sa manière.

Cette entente tacite et sa fidélité inaltérable comptèrent beaucoup pour moi.

Dans la dernière décennie de sa vie, nous nous rencontrâmes encore assez souvent, pressentant tous deux que les ombres s'allongeaient.

En ce qui concerne les questions religieuses, je reçus, pendant ma vie d'étudiant, de nombreuses stimulations. À la maison, j'eus l'occasion, hautement bienvenue, de m'entretenir avec un théologien, le vicaire de mon défunt père. Il ne se distinguait pas seulement par un appétit phénoménal qui éclipsait le mien, mais aussi par une grande érudition. Grâce à lui, je m'instruisis beaucoup en patristique et en histoire des dogmes ; j'appris surtout une foule de nouveautés sur la théologie protestante. La théologie de Ritschl était alors à l'ordre du jour. Sa conception historique et surtout la parabole du chemin de fer m'irritaient[28]. Même les étudiants en théologie, avec qui j'en discutais à la Société de Zofingue, semblaient tous se contenter de l'idée de l'effet historique issu de la vie du Christ. Cette idée me paraissait mon seulement un peu stupide, mais aussi dépourvue de vie. Je ne pouvais pas davantage m'accoutumer à l'idée qui mettait le Christ au premier plan et faisait de lui le seul personnage décisif dans le drame entre Dieu et l'homme. C'était, pour moi, en opposition absolue avec la

conception du Christ lui-même qui affirmait que le Saint-Esprit, qui l'avait engendré, devait le remplacer auprès des hommes, après sa mort.

Le Saint-Esprit était pour moi une illustration adéquate du Dieu inconcevable. Ses actions étaient non seulement de nature sublime mais aussi de l'espèce étrange et douteuse des actes de Yahvé ; j'identifiais naïvement ce dernier, tel qu'on me l'avait présenté lors de ma confirmation, à l'image chrétienne de Dieu (je ne pris pas davantage conscience du fait que le véritable diable n'était né qu'avec le christianisme). Le « Seigneur Jésus » était, pour moi, indubitablement un homme et, par suite, sujet à caution, un simple porte-parole du Saint-Esprit. Cette conception, qui n'avait absolument rien d'orthodoxe, qui se détournait de 90 ou de 180 degrés de la conception théologique, se heurta naturellement à une profonde incompréhension. La déception que j'en éprouvai me mena peu à peu à une sorte de désintéressement résigné, et ma conviction que seule l'expérience pouvait ici décider se confirma de plus en plus. Avec *Candide,* que je lisais alors, je pouvais dire : « Tout cela est bien dit – mais il faut cultiver notre jardin », et j'entendais par-là les sciences de la nature.

Au cours de mes premières années universitaires, je découvris que les sciences naturelles permettaient d'acquérir une infinité de connaissances, mais bien peu d'approfondissements, et seulement en quelques points très précis. Mes lectures philosophiques m'avaient appris qu'il y avait, au fond de tout, la réalité de la psyché. Sans l'âme il n'y avait ni savoir, ni connaissance approfondie. On n'entendait jamais parler de l'âme. On la supposait partout, tacitement, mais même là où il en était fait mention, comme chez C.G. Carus, on n'en avait aucune idée réelle ; c'était uniquement de la spéculation philosophique qui pouvait avoir tel sens ou tel autre. Cette curieuse observation me laissait fort perplexe.

À la fin de mon second semestre, je fis une découverte appelée à avoir d'importantes conséquences : je trouvai dans la bibliothèque du père d'un ami d'études, historien de l'art, un petit livre des années 70 sur les apparitions d'esprits. C'était un rapport sur les débuts du spiritisme, composé par un théologien. Mes doutes du début se dissipèrent rapidement ; je ne pouvais douter qu'il s'agissait en principe d'histoires semblables à celles que, depuis ma première enfance, j'avais toujours entendues à la campagne. Le matériel était indubitablement authentique. Mais la vraie question : « Ces histoires correspondent-elles à une réalité physique ? » ne recevait encore aucune réponse claire. Quoi qu'il en soit, je pouvais constater qu'évidemment à toutes les époques et aux endroits les plus divers de la terre, on rapportait toujours les mêmes histoires. Il devait y avoir à cela une raison. En aucun cas elle ne pouvait

résider dans des présuppositions religieuses identiques. Ce n'était évidemment pas le cas. Cela devait donc tenir au comportement objectif de l'âme humaine. Mais, précisément sur ce problème essentiel de la nature objective de l'âme, on ne pouvait rien apprendre en dehors de ce que les philosophes en disaient.

Si étranges et suspectes que me parussent les observations des spirites, elles constituaient cependant pour moi les premières relations sur des phénomènes psychiques objectifs. Des noms comme ceux de Zoellner et de Crookes m'impressionnèrent et je lus, pour ainsi dire, toute la documentation alors accessible sur le spiritisme. Naturellement, j'en parlais aussi à mes camarades ; à mon grand étonnement ils réagirent soit en plaisantant, soit en restant incrédules, soit par un refus anxieux. Je m'étonnai de la sûreté avec laquelle ils pouvaient affirmer qu'il était impossible qu'il y eût des revenants, que l'on fit tourner les tables et que, par conséquent, c'était de la supercherie. Je m'étonnai aussi de leur refus qui accusait leur caractère peureux. Certes, je n'étais pas non plus absolument certain de l'entière véracité des récits, mais enfin pourquoi n'y aurait-il pas des fantômes ?

Comment savions-nous d'une manière générale que quelque chose est « impossible » ? Et surtout que pouvait signifier cette anxiété ? Quant à moi, je trouvais « ces possibilités »

intéressantes à l'extrême – et attirantes. Elles embellissaient mon existence dans une large mesure. Le monde y gagnait profondeur et arrière-plan. Les rêves, par exemple, auraient-ils aussi quelque rapport avec les esprits ? *Les Rêves d'un illuminé,* de Kant, me tombèrent à propos sous la main et bientôt je découvris aussi Karl Duprel, qui avait utilisé ces idées du point de vue philosophique et psychologique. Je déterrai Eschenmayer, Passavant, Justinus Kerner et Görres et je lus sept volumes de Swedenborg.

Le numéro 2 de ma mère était bien d'accord avec mon enthousiasme, mais les autres personnes de mon entourage étaient décourageantes. Jusqu'alors je ne m'étais heurté qu'au bloc des idées traditionnelles ; maintenant je me heurtais à l'acier des préjugés, à une incapacité réelle de laisser valoir des possibilités non conventionnelles et cela chez mes amis les plus proches. Pour eux mon intérêt pour ces choses était encore plus suspect que mes préoccupations théologiques. J'avais le sentiment d'être repoussé aux limites de l'univers. Ce pour quoi je ressentais l'intérêt le plus ardent n'était pour les autres que poussières, nuages, voire raison d'anxiété.

Peur de quoi ? Pourquoi ? Je ne pouvais découvrir nulle explication. Après tout, dans l'idée que peut-être certains événements échappaient aux limitations du temps, de l'espace, de la causalité, il n'y avait rien qui puisse ébranler le monde, rien qui fut inouï. N'y avait-il pas des animaux qui pressentaient l'orage et les tremblements de terre ? Des rêves prémonitoires de la mort de personnes déterminées ? Des horloges qui s'arrêtaient à l'instant de la mort ? Des verres qui se brisaient aux moments critiques ? Toutes choses qui semblaient naturelles dans le monde que j'avais connu jusqu'alors. Et voilà que maintenant j'étais, semblait-il, le seul qui en ait entendu parler. Très sérieusement, je me demandais dans quel monde j'étais tombé ! C'était, de toute évidence, celui des villes qui ignorait tout de la campagne, du monde réel des montagnes, des forêts, et des rivières, des animaux et des idées divines (je veux dire plantes et cristaux).

Je trouvai consolante cette explication, en tout cas elle augmenta tout d'abord l'estime que j'avais de moi-même en me faisant comprendre que le monde citadin, malgré le foisonnement de son docte savoir, était très borné. Cette constatation fut pour moi dangereuse, car elle me conduisit à des attitudes de supériorité et à une tentation abusive de critique et d'agressivité qui me valurent des antipathies méritées ; par la suite ces dernières réveillèrent les anciens doutes, les sentiments d'infériorité et les humeurs dépressives – cycle que je décidai d'interrompre à tout prix. Je ne voulais pas rester à l'écart du monde, ni acquérir la douteuse renommée d'être un « curieux personnage ».

Après le premier examen propédeutique, je devins sous-assistant d'anatomie et, le semestre suivant, le prosecteur me confia la direction du cours d'histologie, à ma grande satisfaction naturellement. Je m'intéressais alors et surtout à la doctrine de l'évolution, à l'anatomie comparée et à la théorie néo-vitaliste. Ce qui me fascinait le plus, c'était le point de vue morphologique au sens le plus large. À l'opposé, il y avait pour moi la physiologie. J'en avais un profond dégoût à cause de la vivisection, pratiquée dans le seul but de démonstration. Je ne pouvais jamais me libérer du sentiment que les animaux à sang chaud nous étaient apparentés et n'étaient pas uniquement des automates à cerveau. Aussi je « séchais » ces séances de démonstration chaque fois que possible. Je voyais bien qu'il fallait expérimenter sur les animaux, mais je n'en trouvais pas moins la répétition de ces expériences, en vue de démonstration, barbare, horrible, et surtout superflue. J'avais assez d'imagination pour me représenter les processus déjà étudiés par leur seule description. Ma pitié pour les créatures ne datait pas de la philosophie schopenhauérienne, avec ses allures bouddhistes. Elle reposait sur la base plus profonde d'une attitude d'esprit primitive, de l'identité

inconsciente avec les animaux. Cette importante réalité psychologique, je l’ignorais alors complètement. Ma répulsion pour la physiologie était telle que mon examen en la matière s’en ressentit et fut mauvais. Malgré tout, je le passai.

Les semestres suivants consacrés à la clinique furent tellement remplis qu’il ne me restait que peu de temps pour des incursions dans d’autres domaines. Le dimanche seulement je pouvais étudier Kant ; je lisais aussi avec ardeur E. von Hartmann ; Nietzsche avait depuis quelque temps figuré à mon programme, mais j’hésitais à le lire, m’y sentant insuffisamment préparé. Il était, à cette époque, fort discuté et le plus souvent rejeté ; le plus violemment par les étudiants « compétents » en philosophie. Cela me permit de tirer des conclusions personnelles sur les résistances qui régnaient dans les hautes sphères. La plus haute autorité était naturellement Jacob Burckhardt de qui l’on colportait diverses opinions critiques sur Nietzsche. En outre, on rencontrait certaines gens qui avaient connu Nietzsche personnellement et qui étaient à même de rapporter sur lui des anecdotes pas précisément sympathiques.

Le plus souvent ils n’avaient rien lu de lui et s’en tenaient, par suite, à ses allures extérieures qui prêtaient à malentendus, par exemple sa façon de jouer au gentleman, sa manière de jouer du piano, ses exagérations stylistiques, toutes particularités qui devaient irriter les nerfs des Bâlois d’alors. Cela ne me servit pas de prétexte, non, certes, pour retarder la lecture de Nietzsche – c’eût été pour moi la plus forte stimulation – mais j’avais comme une angoisse secrète de lui ressembler au moins quant au « secret »

qui l’isolait dans son milieu. Peut-être – qui sait ? – avait-il eu des aventures intérieures, des visions dont par malheur il aurait voulu parler, mais qui n’avaient malheureusement été comprises de personne. Évidemment c’était un être hors-série ou du moins qui passait pour tel, pour un *lusus naturae,* un jeu de la nature, ce que je ne voulais être à aucun prix.

J’avais peur de découvrir que moi aussi j’étais, comme Nietzsche, « un être à part ». Naturellement – *si parva componere magnis licet,* s’il est permis de comparer les petites choses aux grandes, – il était professeur d’université, il avait écrit des livres, il avait atteint de vertigineuses hauteurs ; il venait certes, lui aussi, d’une famille de théologiens, mais de la grande et vaste Allemagne qui s’étendait jusqu’à la mer, alors que moi je n’étais qu’un Suisse et j’étais fils d’un modeste pasteur d’un petit village de la frontière. Il parlait un allemand châtié, savait le latin, le grec et peut-être aussi le français, l’italien et l’espagnol, alors que je ne disposais avec quelque sûreté que du dialecte alémanico-bâlois. Lui, en

possession de toutes ces merveilles, pouvait se permettre certaines excentricités, tandis que moi, je devais ignorer dans quelle mesure je pouvais lui ressembler.

En dépit de mes craintes j'étais curieux et je décidai de le lire. Ce furent les *Considérations inactuelles* qui me tombèrent d'abord entre les mains. J'en fus emporté d'enthousiasme et bientôt je lus aussi *Ainsi parlait Zarathoustra.* Ce fut, comme polir le Faust de Goethe, une des plus fortes impressions que je reçus. Zarathoustra était le Faust de Nietzsche, et mon côté numéro 2 était mon Zarathoustra – naturellement compte tenu de la distance qui sépare une taupinière du mont Blanc. Zarathoustra était morbide, j'en étais persuadé. Mon numéro 2 l'était-il aussi ? Cette possibilité me remplit d'une terreur que je ne voulus de longtemps m'avouer, mais qui, malgré cela, me tint en haleine et se manifesta toujours à nouveau au moment inopportun, me contraignant à réfléchir sur moi-même. Nietzsche n'avait découvert son numéro 2 que tard, après le milieu de son existence, tandis que je connaissais le mien depuis ma jeunesse. Nietzsche a parlé naïvement et inconsidérément de cet *arrheton*[29], de ce secret, comme si tout était dans l'ordre des choses normales. Mais moi, j'avais su très tôt que l'on fait ainsi de mauvaises expériences. Par ailleurs, il était si génial qu'il fut appelé tout jeune, comme professeur à Bâle, sans le moindrement soupçonner ce qui allait lui arriver. Or, justement, son génie aurait dû lui suggérer à temps que quelque chose allait de travers. Son malentendu morbide, pensais-je, avait été de livrer le numéro 2, avec une naïveté et un manque de réserve excessifs, dans un monde totalement ignorant de pareilles choses et incapable de les comprendre. Il était animé de l'espérance enfantine qu'il rencontrerait des hommes qui pourraient éprouver son extase et comprendre « la transmutation de toutes les valeurs ». Mais il ne rencontra que des Philistins instruits et même, circonstance tragi-comique, il en était un lui aussi, qui, comme les autres, ne se comprit pas lui-même quand il culbuta dans le monde du mystère et de « l'indicible » qu'il voulut prôner à une masse amorphe et abandonnée des dieux. D'où l'emphase du langage, l'abondance des métaphores, l'enthousiasme hymnique qui tentait vainement de se faire entendre de ce monde, qui s'était voué à un savoir disparate.

Et – jouant les funambules – il finit par tomber au-delà de lui-même. Il ne s'y retrouvait pas dans ce monde, « dans ce meilleur des mondes possibles[30] ». Ainsi était-il un possédé, un homme que son entourage ne pouvait admettre et qui l'évitait avec une minutieuse prudence. Parmi mes amis et mes connaissances, je ne connaissais que deux personnes qui l'approuvaient

ouvertement, et c’étaient deux homosexuels. L’un finit par se suicider, l’autre sombra, génie méconnu.

Tous les autres, en présence du phénomène Zarathoustra, restèrent non pas décontenancés mais absolument insensibles.

Le Faust m’avait ouvert une porte, le Zarathoustra m’en ferma violemment une autre, et pour longtemps. Il en fut de moi comme du vieux paysan dont deux vaches, par sorcellerie, avaient eu l’encolure prise dans le même licou et à qui son jeune fils demandait comment chose pareille était possible. Et il répondit : « Henri, de ces choses on ne parle pas ! »

Je m’aperçus que l’on n’aboutit à rien si l’on ne s’entretient pas de ce qui est connu de tous. Est naïf celui qui ne comprend pas quelle injure il inflige à ses semblables en leur parlant de ce qu’ils ignorent. On pardonne une telle outrecuidance uniquement à l’écrivain, au journaliste, au poète. J’avais compris qu’une idée nouvelle, voire un aspect inhabituel, ne peut se faire admettre que par des faits. Car des faits, laissés à l’abandon, n’en demeurent pas moins ; ils ressurgissent un beau jour, révélés par quelqu’un qui en comprend la portée. Je compris qu’au fond, faute de mieux, je ne faisais que pérorer au lieu d’apporter des faits, qui, d’ailleurs, me manquaient totalement. Car, je n’avais rien en main. Plus que jamais j’étais poussé vers l’empirisme. J’en voulais aux philosophes de parler de tout ce qui était inaccessible à l’expérience et de se taire chaque fois qu’il se serait agi de répondre à une expérience. Il me semblait bien que j’étais une fois et en quelque lieu tombé dans une vallée de diamants mais je ne pouvais convaincre personne et même pas moi-même, à y regarder de plus près, que les échantillons de pierres que j’en avais rapportés étaient autre chose que du simple gravier.

Ce fut en 1898 que je commençai à penser sérieusement à ma future carrière de médecin. J’en arrivai rapidement à conclure que je devais me spécialiser ; n’entraient alors en considération que la chirurgie ou la médecine interne. Je penchai vers la première à cause de ma formation approfondie en anatomie et de ma préférence pour l’anatomie pathologique ; il est hautement probable que j’aurais choisi la chirurgie comme profession, si j’avais eu à ma disposition les moyens financiers nécessaires. Mais il m’était déjà extrêmement pénible de devoir contracter des dettes pour pouvoir seulement terminer mes études. Je savais qu’après l’examen final il me faudrait gagner ma vie le plus tôt possible. C’est pourquoi je pensai à une carrière d’assistant dans quelque hôpital cantonal, en médecine, où on pouvait espérer obtenir une place rétribuée plus tôt que dans

une clinique chirurgicale, car dans ces dernières les emplois dépendaient dans une large mesure de la protection ou de la sympathie personnelle du patron. Étant donné ma popularité douteuse et la réserve que je suscitais souvent, je n'osais penser à un heureux hasard et je me contentai du modeste espoir de trouver une place d'assistant dans quelque hôpital local. Le reste dépendrait de mon zèle, de mes capacités et de mon efficacité.

Durant les vacances d'été un événement devait exercer sur moi une profonde influence : un jour, je travaillais assis dans mon bureau ; dans la pièce voisine, dont la porte était entrouverte, ma mère tricotait. C'était notre salle à manger, dans laquelle se trouvait la table ronde en noyer qui, provenant de la maison de ma grand-mère paternelle, était vieille de soixante-dix ans. Ma mère était assise près de la fenêtre, à peu près à un mètre de la table. Ma sœur était à l'école, la servante à l'église.

Soudain un craquement retentit comme un coup de pistolet. Je sursautai et me précipitai dans la pièce où j'avais entendu l'explosion. Ma mère, pétrifiée, était assise dans son fauteuil, son tricot lui était tombé des mains. Elle disait dans un balbutiement en regardant la table : « Qu'est-ce…

Qu'est-ce qui se passe ? c'était juste auprès de moi… » Nous vîmes ce qui s'était passé : le plateau de la table était fendu jusqu'au milieu et plus, non en une partie collée, mais en plein bois solide. Une table de solide noyer, sec depuis soixante-dix ans, en bois massif, qui éclate un jour d'été, malgré l'humidité relativement élevée de l'air, habituelle chez nous… Si encore cela avait eu lieu auprès du poêle allumé un jour d'hiver, froid et sec !…

Quelle pouvait être, au nom du ciel, la raison d'une telle explosion ? Il y a d'étranges hasards, pensai-je finalement. Ma mère fit un signe de tête et dit avec la voix de son côté numéro 2 : « Oui, cela signifie quelque chose ! » Malgré moi, j'étais impressionné et contrarié de ne rien pouvoir en dire.

Environ quinze jours plus tard, je rentrai le soir, vers six heures, à la maison et trouvai tout mon monde, ma mère, ma sœur âgée de quatorze ans, la servante, en grande agitation. À nouveau, une heure plus tôt, avait retenti un coup assourdissant. Cette fois ce n'était pas la table déjà détériorée ; le coup venait de la direction du buffet, lourd meuble du commencement du XIXe siècle. Elles avaient cherché partout, sans trouver de fente nulle part. Je me mis aussitôt à examiner le buffet et ce qui l'entourait, mais sans plus de succès. Puis j'en explorai l'intérieur et son contenu. Dans le tiroir qui contenait la corbeille à pain,

je trouvai la miche avec, à côté d'elle, le couteau dont la lame était presque totalement brisée.

Le manche se trouvait dans un coin de la corbeille rectangulaire et à chacun des autres coins il y avait un morceau de lame. Ce couteau avait été utilisé lors du café de quatre heures, remis en place, et depuis personne n'avait eu à faire au buffet.

Le lendemain je portai le couteau brisé chez un des meilleurs couteliers de la ville. Il examina les bords de la cassure à la loupe et secoua la tête : « Ce couteau, dit-il, est de bonne qualité ; il n'y a pas de paille dans l'acier ; quelqu'un l'a brisé morceau par morceau ; il a pu le faire en le coinçant dans la fente du tiroir ; ou bien on l'a fait tomber de très haut sur une pierre. C'est du bon acier ! Un tel objet ne peut exploser. On vous a raconté une histoire[31] ! »

Ma mère et ma sœur étaient dans la chambre quand l'explosion soudaine les avait effrayées. Le côté numéro 2 de ma mère me regarda d'un air significatif et je ne pouvais que garder le silence. J'étais stupéfait et en aucune façon ne pouvais m'expliquer ce qui était arrivé. J'en étais d'autant plus agacé que je devais m'avouer que j'avais été profondément impressionné.

Pourquoi et comment la table s'était-elle fendue ? Pourquoi le couteau avait-il éclaté et comment ? L'hypothèse du hasard me semblait fallacieuse. Que le Rhin dût un jour remonter vers sa source était à mes yeux fort improbable ; ainsi plusieurs éventualités étaient exclues par là même. Qu'est-ce donc que cela pouvait être ?

Quelques semaines plus tard j'appris que certains membres de ma famille s'occupaient depuis pas mal de temps de faire tourner des tables et qu'ils coopéraient avec un médium, une jeune fille d'un peu plus de quinze ans.

Dans ce cercle on projetait depuis un certain temps de me mettre en relation avec ce médium qui présentait des états de somnambulisme et des phénomènes de spiritisme. Quand je l'appris, je pensai immédiatement à nos étranges aventures et supposai qu'elles étaient en rapport avec ce médium. J'organisai dès lors, régulièrement chaque samedi soir, des séances avec elle et d'autres personnes intéressées. Nous obtînmes des communications, des coups dans les murs et dans la table. Il était douteux que ces mouvements de la table fussent indépendants du médium. Je découvris bientôt que, toutes les conditions limitatives étaient, en général, gênantes. Je me contentai donc de l'indépendance évidente des coups

frappés et tournai mon attention vers le contenu des communications. J’ai exposé les résultats de ces observations dans ma thèse[32]. Les expériences se poursuivirent pendant environ deux ans, mais alors se fit sentir un certain relâchement et je surpris le médium en train d’essayer de provoquer frauduleusement les phénomènes. Aussi je décidai à mon grand regret d’interrompre les expériences. J’avais appris en ces séances comment naît un numéro 2, comment il imprègne une conscience enfantine qu’il finit par intégrer en lui. La jeune fille avait précocement atteint l’apogée de sa vie. À

vingt-six ans elle mourut de tuberculose. Je la revis encore une fois, alors qu’elle avait vingt-quatre ans, et fus durablement impressionné par l’indépendance et la maturité de sa personnalité. Après sa mort ses parents m’apprirent que dans les derniers mois de sa vie son caractère progressivement s’était détérioré, qu’elle était revenue à l’état d’une enfant de douze ans, et c’est ainsi qu’elle s’endormit de son dernier sommeil.

Cet ensemble de faits constitua l’ample expérience qui ébranla ma première philosophie et me permit d’accéder à un point de vue psychologique. J’avais acquis des connaissances objectives sur l’âme humaine.

Mais cette expérience, une fois de plus, était d’une nature telle qu’il m’était impossible d’en parler. Je ne connaissais personne à qui j’eusse pu la communiquer. Une fois encore je dus me détourner de ce qui aurait mérité réflexion. Quelques années plus tard, et seulement alors, ma thèse de doctorat en naquit.

À la clinique médicale, Friedrich von Müller avait remplacé le vieil Immermann. Je trouvai en von Müller un esprit qui me plut. Je vis comment une intelligence acérée s’emparait d’un problème et formulait les questions qui, en elles-mêmes, promouvaient déjà une demi-solution. De son côté, il sembla voir en moi des possibilités, car plus tard, vers la fin de mes études, il me proposa de l’accompagner, en tant qu’assistant, à Munich, où il avait été appelé. Son offre m’aurait presque décidé à me consacrer à la médecine interne. C’est ce qui serait probablement arrivé si un événement ne s’était produit entre-temps qui avait supprimé toutes mes hésitations au sujet de ma future profession.

J’avais, certes, suivi les cours et les leçons cliniques de psychiatrie, mais le professeur d’alors n’était pas précisément stimulant. Si, en outre, je me remémorais les effets qu’eurent sur mon père ses contacts professionnels avec

les asiles et la psychiatrie en particulier, cela non plus n'était pas précisément fait pour bien me disposer à l'adresse de la psychiatrie.

Pour la préparation aux examens de fin d'études – cela est significatif – ce fut donc le manuel de psychiatrie que j'étudiai en dernier lieu. Je n'en attendais rien. Pourtant, je me rappelle encore comment j'ouvris le livre de Krafft-Ebing[33] et pensai : « Voyons maintenant ce qu'un psychiatre a à dire sur sa matière. » Les cours et la clinique n'avaient pas laissé en moi la moindre impression. Je ne me souvenais pas d'un seul des cas cliniques présentés, mais seulement d'ennui et de lassitude.

Je commençai par la préface dans l'intention de découvrir comment un psychiatre introduit son sujet ou d'une façon générale comment il justifie son existence même. Pour excuser cette présomption, je dois, il est vrai, rappeler que, dans le monde médical d'alors, la psychiatrie ne jouissait pas d'un très haut prestige. Personne ne savait grand-chose sur la psychiatrie et il n'existait pas davantage de psychologie qui eût considéré l'homme comme une totalité et englobé sa particularité morbide dans une vue d'ensemble. De même que le directeur d'asile était enfermé avec ses malades dans le même établissement, celui-ci était aussi replié sur lui-même, isolé en dehors de la ville, comme un vieil hospice d'incurables avec ses lépreux. Personne n'aimait regarder dans cette direction. Les médecins n'en savaient guère plus que les profanes et, de ce fait, partageaient leurs sentiments. La maladie mentale était considérée comme désespérée et fatale et cette ombre rejaillissait sur la psychiatrie. Le psychiatre – je devais l'apprendre bientôt par ma propre expérience – était un étrange personnage.

Je lus donc dans la préface : « Il tient sans doute à la particularité de ce domaine de la science et à l'imperfection de son développement, que les manuels de psychiatrie portent toujours une marque plus ou moins subjective. » Quelques lignes plus loin l'auteur appelait les psychoses « des maladies de la personne ». Mon cœur se mit soudain à battre avec violence. Il me fallut me lever pour reprendre mon souffle. Une émotion intense s'était emparée de moi : en un éclair, comme par une illumination, j'avais compris qu'il ne pouvait y avoir pour moi d'autre but que la psychiatrie. En elle seule pouvaient confluer les deux fleuves de mon intérêt et se creuser leur lit en un parcours commun. Là était le champ commun de l'expérience des données biologiques et des données spirituelles que j'avais jusqu'alors partout cherché en vain. C'était enfin le lieu où la rencontre de la nature et de l'esprit devenait réalité.

Ma réaction violente se produisit lorsque je lus dans Krafft-Ebing ce qu'il

disait du caractère subjectif du manuel de psychiatrie.

Celui-ci, pensais-je donc, est en partie la confession personnelle de l'auteur ; il s'y manifeste par ses connaissances préalables et sa subjectivité, par la totalité de son être qui sous-tend l'objectivité de ses constatations ; et il ne peut faire autrement que de répondre à la « maladie de la personne » par la totalité de sa propre personnalité.

Jamais mes maîtres de clinique ne m'avaient rien dit de semblable. Bien que le manuel en question ne se distinguât pas, en somme, des autres livres du genre, il n'en était pas moins vrai que ces quelques indications clarifièrent de leur lumière le problème de la psychiatrie et m'attirèrent irrévocablement dans son sillage.

Ma décision était prise : quand je la communiquai à mon professeur de médecine interne, je lus sur son visage une expression de désappointement et d'étonnement. Ma vieille blessure, mon sentiment d'étrangeté et d'isolement, devint à nouveau douloureuse. Mais maintenant je comprenais mieux pourquoi. Personne n'avait jamais pensé que je puisse m'intéresser à ce monde à part et moi-même pas davantage. Mes amis en furent étonnés et désarçonnés ; ils trouvèrent insensé que j'abandonne la chance d'une carrière en médecine interne, carrière très prisée, attirante et que l'on m'enviait, pour cette absurdité qu'était la psychiatrie.

Je compris qu'évidemment j'étais engagé sur une voie secondaire où personne ne voudrait ou ne pourrait me suivre. Mais je savais – et personne ni rien n'aurait pu m'écarter de cette conviction – que ma décision était ferme, que c'était un *fatum*, un destin. Deux fleuves s'étaient réunis et dans leur puissant courant m'entraînaient irrévocablement vers des buts lointains. C'est le sentiment exaltant, né de l'unification d'une « nature dédoublée », qui me porta comme une vague magique au cours des examens que je passai avec le rang de premier. Comme par hasard, c'est dans la matière que je possédais vraiment, en anatomie pathologique, que le destin me fit le croc-en-jambe qui accompagne toutes les merveilles trop bien réussies : je fis la ridicule erreur de ne pas voir, dans une coupe microscopique qui semblait ne contenir, à côté de toutes sortes de débris, que des cellules épithéliales, de ne pas voir, dis-je, le coin où se trouvaient des champignons de muguet. Dans les autres matières, j'eus, même par avance, l'intuition de la question qui me serait posée. Grâce à cela, je sautai certains obstacles difficiles « drapeau au vent, avec tambours et trompettes ! »

Ainsi, comme par une vengeance, c'est dans la matière où j'étais le plus sûr de

moi, que je tombai dans un piège. Sinon j'aurais passé mon diplôme d'État avec le maximum de points.

Un autre candidat parvint au même total que moi. C'était un solitaire, personnalité pour moi impénétrable, suspecte à force d'être banale.

Avec lui on ne pouvait que « parler métier ». Il réagissait à tout par un énigmatique sourire qui rappelait les figures des temples d'Égine. De lui émanait tout à la fois un sentiment de supériorité, une impression d'infériorité et de gêne, et on ne le sentait jamais tout à fait à son aise dans une situation. Tout ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'il donnait l'impression d'être un ambitieux presque maniaque qui, en apparence, ne participait à rien en dehors du domaine des connaissances médicales. Quelques années après la fin de ses études, il devint schizophrène. Je mentionne cette coïncidence comme phénomène caractéristique du parallélisme des événements : dans mon premier livre, consacré à la psychologie de la démence précoce (schizophrénie), je répondais à la « maladie de la personne » à l'aide des prémisses de ma propre personnalité : la psychiatrie, au sens le plus large, est le dialogue d'une psyché malade avec la psyché du médecin réputée « normale », la confrontation de la personne « malade »

avec la personnalité en principe tout aussi subjective du médecin traitant. Mon effort tendait à faire comprendre que les idées délirantes et les hallucinations n'étaient pas seulement des symptômes spécifiques des maladies mentales, mais qu'elles avaient aussi un sens humain.

Le soir de la dernière épreuve, je m'offris le luxe, longtemps désiré, d'aller une fois – la première fois de ma vie – au théâtre.

Mes finances ne m'avaient pas encore permis une telle extravagance. Il me restait alors encore un peu d'argent provenant de la vente de la collection d'antiquités qui me permit non seulement d'aller à l'opéra, mais aussi de faire un voyage à Munich et à Stuttgart.

Bizet m'enivra et me subjugua, comme les vagues d'une mer infinie, et lorsque, le jour suivant, le train m'emporta au-delà de la frontière dans un monde plus vaste, les mélodies de Carmen m'accompagnèrent. À

Munich, pour la première fois je vis réellement des antiquités. Celles-ci et la musique de Bizet créèrent en moi une atmosphère dont je ne pus que soupçonner

la profondeur et l'importance, sans pouvoir la comprendre. Tout cela me mit dans une humeur toute printanière et quasi nuptiale dans cette semaine du 1 au 9 décembre 1900, qui pourtant, extérieurement parlant, était toute embrumée et sombre. À Stuttgart je vis (pour la dernière fois) ma tante, Mme Reimer-Jung, fille d'un premier mariage de mon grand-père, le professeur C.G. Jung, avec Virginie de Lassaulx. C'était une vieille dame charmante, avec des yeux bleus étincelants et un tempérament très vif ; son mari était psychiatre. Elle me parut baignée dans un monde d'insaisissables fantaisies et de souvenirs irrépressibles – dernier souffle d'un passé en train de disparaître pour ne jamais revenir –, adieu définitif de la nostalgie de mon enfance.

Le 10 décembre 1900, je me rendis à mon poste d'assistant à l'hôpital du Burghölzli à Zurich. Je fus heureux de m'installer à Zurich car, au cours des ans, Bâle m'était devenu trop étriqué. Pour les Bâlois il n'y avait que leur ville ; à Bâle seulement tout était « comme il faut » ; au-delà de la Birs[34], la misère commençait. Mes amis ne pouvaient pas comprendre que je parte et comptaient que peu de temps après je reviendrais. Mais ce ne m'était pas possible : car à Bâle j'étais une fois pour toutes marqué comme fils du pasteur Paul Jung et petit-fils de mon grand-père, le professeur Carl Gustav Jung. J'appartenais, si l'on peut dire, à un certain groupe spirituel et à un *set* social déterminé. Contre tout cela j'avais des résistances car je ne voulais ni ne pouvais me laisser enchaîner.

L'atmosphère spirituelle de Bâle me semblait excellente et d'un cosmopolitisme enviable. Mais le poids de la tradition était trop lourd pour moi. Quand je vins à Zurich je sentis très fortement la différence. Ce n'est pas l'esprit, mais le commerce qui régit les relations de Zurich avec le monde. Mais l'air y est libre et je l'ai fortement apprécié. Ici on ne sentait nulle part la brume sombre des siècles passés, même si on y déplorait l'absence d'un riche arrière-plan culturel. J'éprouve encore pour Bâle un faible douloureux bien que je sache que ce n'est plus comme autrefois. Je me rappelle encore les jours où on rencontrait un Bachofen et un Jacob Burckhardt, où derrière la cathédrale il y avait encore la vieille maison du chapitre, et où le vieux pont sur le Rhin était encore à moitié en bois.

Ma mère souffrit de me voir quitter Bâle. Mais je savais que je ne pouvais lui épargner cette peine et elle l'a courageusement supportée.

Elle vivait avec ma sœur, de neuf ans plus jeune que moi, nature tendre et maladive et, sous tous les rapports, différente de moi. Elle était comme née pour

vivre en « vieille fille » ; elle ne s’est point mariée, mais a développé une remarquable personnalité et j’ai admiré son comportement. Elle était née « lady » et mourut telle. Elle dut subir une opération qui passait pour anodine, pourtant elle n’y survécut pas. Je fus très impressionné quand on découvrit qu’elle avait, avant de mourir, mis de l’ordre dans ses affaires jusque dans le plus petit détail. Au fond elle me resta étrangère, mais j’éprouvais pour elle un grand respect. J’étais beaucoup plus émotif qu’elle qui, au contraire, était toujours calme, bien qu’extrêmement sensible dans son être profond. Je pouvais l’imaginer passant ses jours dans une fondation de demoiselles nobles, comme l’avait fait l’unique sœur de mon grand-père Jung, plus jeune que lui de quelques années[35].

Avec mon travail au Burghölzli, ma vie s’engagea dans une réalité sans faille, faite d’intentionnalité, de conscience, de devoir et de responsabilité. C’était l’entrée dans le monastère du monde, la soumission au vœu de ne croire qu’au vraisemblable, au moyen, au banal, à ce qui avait peu de signification ; c’était le vœu de renoncer à tout ce qui était original et significatif et de réduire à l’ordinaire tout ce qui ne l’était pas. Tout n’était que surface qui ne couvrait rien, commencement sans continuation, contingences sans relations, connaissances qui se resserraient en cercles de plus en plus petits, insuffisances qui prétendaient être problèmes, horizons d’une étroitesse oppressante, immense désert de la routine. Pendant six mois je m’enfermai dans les murs de ce cloître pour m’habituer à la vie et à l’esprit d’un asile d’aliénés ; je lus là cinquante volumes de l’*Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie* (Revue générale de psychiatrie) depuis le début, pour me faire une idée de la mentalité psychiatrique. Je voulais savoir comment l’esprit humain réagit à la vue de sa propre destruction, car la psychiatrie me paraissait comme une expression articulée de cette réaction biologique qui s’empare de l’esprit dit sain, à la vue de la maladie mentale.

Mes collègues me paraissaient aussi intéressants que les malades ; c’est pourquoi, dans les années qui suivirent, j’ai établi une statistique, aussi secrète qu’instructive, sur les conditions héréditaires de mes collègues suisses, tant pour mon édification personnelle que pour comprendre la réaction psychiatrique.

Il est à peine besoin de signaler que ma concentration et la claustration que je m’imposais surprenaient mes collègues. Naturellement, ils ne savaient pas combien la psychiatrie m’étonnait et combien je tenais à en connaître l’esprit. À cette époque, je n’étais pas encore captivé par l’intérêt thérapeutique, mais les

variantes pathologiques de ce qu’on appelle « la normale » m’attiraient puissamment, parce qu’elles m’offraient la possibilité ardemment désirée de connaître plus à fond la psyché.

C’est dans ces conditions que commença ma carrière psychiatrique, mon expérience subjective d’où sortit ma vie objective.

Je n’ai ni l’envie, ni la capacité de me placer en dehors de moi-même, au point de pouvoir regarder mon propre destin d’un point de vue vraiment objectif. Ce faisant je tomberais dans l’erreur autobiographique bien connue qui consiste à développer l’illusion de ce qui aurait dû être, ou à composer une apologie *pro vita sua,* de sa propre vie. Finalement, chacun de nous est un déroulement qui ne saurait se juger lui-même et qui doit s’en remettre – *for better or worse,* pour le meilleur ou pour le pire – au jugement des autres.

IV – ACTIVITÉ PSYCHIATRIQUE

Les années que je passai au Burghölzli, clinique psychiatrique de l'université de Zurich, furent mes années d'apprentissage. Au premier plan de mon intérêt et de mes recherches était cette question brûlante : que se passe-t-il chez le malade mental ? À ce moment-là je ne le comprenais pas encore, et parmi mes collègues, nul ne s'inquiétait de ce problème. L'enseignement psychiatrique cherchait, pour ainsi dire, à faire abstraction de la personnalité malade et se contentait de faire des diagnostics comportant la description des symptômes et les données statistiques. Du point de vue dit clinique, qui prédominait alors, les médecins ne se préoccupaient pas du malade mental en tant qu'être humain, en tant qu'individualité ; on traitait le malade numéro *x*, pourvu d'une longue liste de diagnostics et de symptômes. On l'« étiquetait », on le marquait d'un diagnostic et le cas se trouvait, en gros, résolu. La psychologie du malade mental ne jouait absolument aucun rôle.

Dans cette situation, Freud fut pour moi essentiel, surtout par ses recherches fondamentales sur la psychologie de l'hystérie et du rêve. Ses conceptions me montrèrent une voie à suivre pour des recherches ultérieures et pour la compréhension des cas individuels. Freud introduisait la dimension psychologique dans la psychiatrie, quoi qu'il ne fut pas lui-même psychiatre, mais neurologue.

Je me rappelle encore fort bien un cas qui, alors, m'impressionna beaucoup[36]. Il s'agissait d'une jeune femme qu'on avait amenée à la clinique sous l'étiquette de « mélancolie » et qui se trouvait dans mon service. On fit les examens avec le soin habituel : anamnèse, tests, examen corporel, *etc.* Diagnostic : schizophrénie ou, comme on disait alors, « démence précoce ». Pronostic : mauvais.

De prime abord, je n'osais pas mettre en doute ce diagnostic. J'étais encore jeune, débutant, et je n'aurais pas osé proposer un diagnostic différent. Et pourtant le cas me paraissait étrange. J'avais l'impression qu'il ne s'agissait pas d'une schizophrénie, mais d'une simple dépression, et j'entrepris d'examiner la malade selon mes propres méthodes. J'avais entrepris alors des études diagnostiques sur les associations[37] ; aussi fis-je avec elle l'expérience des associations. En outre, je discutai avec elle de ses rêves. De cette manière je

réussis à éclairer son passé, à y trouver des choses essentielles que l'anamnèse ordinaire n'avait pu mettre en évidence. Je reçus, pour ainsi dire, les informations directement de l'inconscient : il en sortit une histoire, obscure et tragique.

Avant son mariage, cette femme avait connu un homme, fils d'un grand industriel, à qui s'intéressaient toutes les jeunes filles des environs. Comme elle était très jolie, elle crut qu'elle lui plaisait et qu'elle avait quelques chances auprès de lui. Mais, semble-t-il, il ne s'intéressa pas à elle, et elle en épousa un autre.

Cinq ans plus tard, elle reçut la visite d'un vieil ami. Ils évoquèrent ensemble des souvenirs et à cette occasion son ami lui dit : « Quand vous vous êtes mariée, ce fut un choc pour quelqu'un… pour votre M. X… (le fils du grand industriel). » Ce fut le déclic. À cet instant la dépression commença et, au bout de quelques semaines, ce fut la catastrophe.

Elle donnait un bain à ses enfants, d'abord à sa fillette de quatre ans, puis à son fils âgé de deux ans. Elle vivait dans un pays où la distribution d'eau, au point de vue de l'hygiène, n'était pas impeccable. Il y avait de l'eau de source pure pour boire ; mais pour les bains et le lavage, on ne disposait que d'eau contaminée puisée à la rivière. Or, tandis qu'elle lavait la fillette, elle la vit sucer l'éponge et ne l'empêcha pas de le faire. À son petit garçon, elle donna même à boire un verre de l'eau non purifiée. Naturellement elle le fit inconsciemment ou simplement dans une demi-conscience ; déjà elle se trouvait dans l'obscurcissement de la dépression commençante.

Peu après, une fois la période d'incubation passée, la fillette eut la fièvre typhoïde et mourut. Elle était son enfant préférée. Le garçon ne fut pas atteint. À partir de là la dépression devint aiguë et la femme fut amenée à l'asile.

À travers l'expérience d'associations, j'avais discerné qu'elle était une meurtrière et appris aussi de nombreux détails de son secret. J'étais convaincu que c'était là que résidait la raison de sa dépression. Il s'agissait, pour l'essentiel, d'un trouble psychogène.

Au point de vue thérapeutique, où en était-on ? À cause de ses insomnies, on lui donnait des somnifères et, comme on la soupçonnait de vouloir se suicider, on la surveillait. Par ailleurs, on n'avait rien entrepris. Sa santé physique était, bonne.

Je me voyais placé devant le dilemme : « Faut-il, ou non, parler ouvertement avec elle ? Dois-je entreprendre la grande opération ? » C'était pour moi un pesant cas de conscience, une collision de devoirs sans pareille. Mais j'étais

obligé de résoudre le conflit, seul, avec moi-même. Car si je m'étais adressé à mes collègues, ils m'auraient certainement mis en garde : « Pour l'amour de Dieu, ne dites pas de telles choses à cette femme ! Vous la rendrez encore plus folle ! ». À mon avis, l'effet pouvait, tout aussi bien, être contraire ; il n'y a guère, en toute généralité, de vérité univoque en psychologie… On peut répondre à une question de telle manière ou de telle autre, selon que l'on tient compte ou non des facteurs inconscients. J'avais nettement conscience des risques que cela comportait aussi pour moi : si la malade tombait en enfer, j'y étais moi aussi entraîné !

Cependant, je me décidai à oser cette thérapie quoique son issue fût incertaine. Je dis à la malade tout ce que j'avais découvert par l'expérience d'associations. Vous pouvez imaginer à quel point ce fut difficile ! Il n'est pas aisé de jeter à la tête de quelqu'un qu'il a commis un meurtre ! Et ce fut tragique pour la malade de l'entendre et de l'accepter. Mais cela eut pour effet que quinze jours plus tard, elle sortit de l'établissement pour ne plus jamais revenir dans un asile.

J'avais eu encore d'autres raisons de garder le silence devant mes collègues : je craignais qu'ils ne discutent de ce cas et que, peut-être, ils n'agitent des questions de médecine légale. Certes, on ne pouvait rien prouver contre la malade ; mais de telles discussions auraient déjà pu avoir pour elle des conséquences catastrophiques. Il me parut plus sensé qu'elle retournât dans la vie pour y expier sa faute. Le destin l'avait assez punie. En quittant l'asile elle emporta un lourd fardeau. Il lui fallait le porter : son expiation avait déjà commencé avec la dépression et l'internement, et la perte de son enfant lui était douleur profonde.

Dans de nombreux cas psychiatriques, le malade a une histoire qu'on ne raconte pas et qu'en général, personne ne connaît. Pour moi, la véritable thérapie ne commence qu'une fois examinée l'histoire personnelle. Celle-ci représente le secret du malade, secret qui l'a brisé. En même temps cette histoire renferme la clé du traitement. Il est donc indispensable que le médecin sache la découvrir. Il doit poser des questions qui concernent l'homme dans sa totalité et ne pas se borner à son seul symptôme. Dans la plupart des cas, il ne suffit pas d'explorer le matériel conscient. Le cas échéant, l'expérience d'associations peut faciliter l'accès, l'interprétation des rêves également ou le contact humain, long et patient, avec le malade.

En 1905, je fus nommé *privat-docent* et chargé du cours de psychiatrie à l'université de Zurich et la même année nommé médecin-chef à la clinique

psychiatrique universitaire. Je gardai ce poste pendant quatre ans. Puis, en 1909, je fus obligé de l'abandonner, tout simplement parce que j'avais du travail par-dessus la tête. Au cours des années, ma clientèle privée avait tellement augmenté que je ne pouvais plus suffire à mon travail. Je gardai cependant mon activité enseignante jusqu'en 1913. Je fis des cours de psychopathologie et naturellement aussi des cours sur les fondements de la psychanalyse freudienne ainsi que sur la psychologie des primitifs. C'étaient les sujets principaux. Pendant les premiers semestres, les thèmes principaux de mes cours avaient été l'hypnotisme, ainsi que les travaux de Pierre Janet et de Flournoy. Plus tard le problème de la psychanalyse freudienne prit la première place.

Dans les cours sur l'hypnose, je m'occupai aussi de l'histoire personnelle des malades que je présentais aux étudiants. J'ai gardé un souvenir vif de l'un de ces cas :

Un jour, vint consulter une femme d'un certain âge, cinquante-huit ans environ, qui affichait une attitude religieuse en face de la vie. Elle marchait avec des béquilles, conduite par sa servante. Depuis dix-sept ans elle souffrait d'une douloureuse paralysie de la jambe gauche. Je la fis asseoir sur un siège confortable et lui demandai de me raconter son histoire. Elle commença en se plaignant de ses maux, puis suivit toute l'histoire de sa maladie et de tout ce qui s'y rattachait. Finalement je l'interrompis et dis : « Bien, maintenant, nous n'avons plus le temps de nous étendre si longuement, il faut que je vous hypnotise. » – À peine avais-je prononcé ces mots, qu'elle ferma les yeux et entra dans une transe profonde – sans la moindre hypnose. J'en fus étonné, mais la laissai tranquille. Elle se mit à parler sans arrêt, à raconter les rêves les plus étranges qui témoignaient d'une expérience assez profonde de l'inconscient. Mais cela, je ne le compris que beaucoup plus tard. Je crus, à cette époque, qu'il s'agissait d'une sorte de délire. Cependant la situation devenait inconfortable. J'avais avec moi vingt étudiants auxquels je voulais faire la démonstration de ce qu'était l'hypnose.

Quand, au bout d'une demi-heure, je voulus réveiller la malade, je n'y réussis pas. La situation était alarmante, et l'idée me vint que, peut-être, j'avais effleuré une psychose latente. Dix minutes passèrent avant que je réussisse à la réveiller. Il ne fallait pas que je laisse voir aux étudiants mon anxiété. Elle revint à elle étourdie, montrant des signes de confusion. Je cherchai à la tranquilliser : « Je suis le médecin et tout est en ordre. » Et là-dessus elle s'écria : « Mais je suis guérie ! » Elle jeta au loin ses béquilles et se mit à marcher. Je rougis fortement et dis à mes étudiants : « Vous avez vu ce qu'on peut obtenir par l'hypnose. » Je n'avais pourtant pas la moindre idée de ce qui s'était passé.

Ce fut une des expériences qui m’incitèrent à renoncer à l’hypnose. Je ne comprenais pas ce qui s’était produit en réalité ; or la femme était vraiment guérie, elle partit tout heureuse. Je la priai de me donner de ses nouvelles, car je prévoyais une rechute au plus tard au bout de vingt-quatre heures. Mais les douleurs ne revinrent pas et il me fallut bien, malgré mon scepticisme, accepter le fait de sa guérison.

Au premier cours du semestre d’été de l’année suivante, elle reparut. Cette fois, elle se plaignait de violentes douleurs dans le dos ; elles avaient commencé peu auparavant. Je n’exclus pas qu’elles eussent quelque rapport avec le recommencement de mon cours. Peut-être avait-elle lu dans le journal l’annonce de mes conférences. Je lui demandai quand la douleur avait commencé et quelle en avait été la cause. Elle ne put se rappeler que quoi que ce soit se fût produit à un moment donné et ne savait aucune explication. Finalement, je l’accouchai du fait que les douleurs avaient effectivement commencé au jour et à l’heure où elle avait vu dans le journal l’annonce de mes cours. Cela confirmait ma supposition, mais je ne comprenais toujours pas ce qui pouvait avoir provoqué la miraculeuse guérison. Je l’hypnotisai à nouveau ou plutôt, elle tomba, comme jadis, spontanément en transes et se trouva ensuite délivrée de sa douleur.

Après la conférence, je la retins pour obtenir quelques détails sur sa vie. J’appris alors qu’elle avait un fils, faible d’esprit, qui se trouvait dans mon service à la clinique. Je ne le savais pas parce qu’elle portait le nom de son second mari, tandis que le fils était né d’un premier mariage. C’était son seul enfant. Naturellement elle avait espéré avoir un fils plein de talent, remportant des succès, et elle fut très peinée lorsque, dès son enfance, il fut atteint de maladie psychique. J’étais encore jeune médecin et représentais tout ce qu’elle avait désiré pour lui. Ainsi, tous les désirs ambitieux que, mère héroïque, elle portait en elle, retombaient sur moi. Elle m’adopta comme fils, pourrait-on dire, et elle annonça, *urbi et orbi,* sa merveilleuse guérison.

De fait, c’est à elle que je dus ma renommée locale de magicien et, comme l’histoire se répandit bientôt partout, je lui dus aussi mes premiers malades privés. Ma pratique psychothérapeutique a commencé parce qu’une mère m’avait mis à la place de son fils malade mental ! Naturellement je lui expliquai toutes les relations ; elle accepta tout avec compréhension. Par la suite, elle n’eut plus jamais de rechute.

Telle fut ma première expérience thérapeutique réelle, je pourrais dire : ma première analyse. Je me rappelle nettement mon entretien avec la vieille dame. Elle était intelligente et fut extrêmement reconnaissante que je l’aie prise au

sérieux et lui aie montré que je participais à son destin et à celui de son fils. Cela l'avait aidée.

À mes débuts, dans mes consultations privées aussi, j'utilisai l'hypnose, mais j'y renonçai bientôt parce qu'on tâtonne dans l'obscurité. On ne savait jamais combien de temps un progrès ou une guérison durerait et j'éprouvais toujours des résistances à agir dans l'incertain. Je n'aimais pas davantage décider par moi-même ce que le malade devait faire. Je tenais bien plus à apprendre de lui dans quelle direction il allait se développer naturellement. J'utilisais pour cela une minutieuse analyse des rêves et autres manifestations de l'inconscient.

Durant les années 1904-1905, j'organisai à la clinique psychiatrique un laboratoire de psychopathologie expérimentale. J'y avais un certain nombre d'élèves avec lesquels j'étudiais les réactions psychiques (c'est-à-dire les associations). Franz Riklin aîné était mon collaborateur. Ludwig Binswanger écrivait alors sa thèse de doctorat sur l'expérience d'associations en relation avec l'effet psychogalvanique, tandis que j'étais occupé à composer mon étude sur le « Diagnostic psychologique de l'état de fait »[38]. Il y avait aussi quelques Américains, entre autres, Carl Peterson et Charles Ricksher. Leurs travaux ont été publiés dans les revues américaines spécialisées. Je dois aux « Études diagnostiques sur les associations[39] » d'avoir été plus tard, en 1909, invité à la Clark University ; je devais y faire des conférences sur mes travaux. En même temps, mais indépendamment de moi, Freud fut aussi invité. Nous y reçûmes tous les deux le titre de docteur *honoris causa.*

Ce furent également les expériences sur les associations et l'expérience psychogalvanique qui me firent connaître en Amérique ; bientôt vinrent de là-bas de nombreux malades. J'ai gardé un souvenir d'un des premiers cas :

Un collègue américain m'avait envoyé un malade. Le diagnostic disait : « neurasthénie alcoolique ». Le pronostic disait « incurable ». Aussi mon collègue, par prudence, avait-il déjà conseillé au malade de consulter une certaine autorité en neurologie à Berlin, prévoyant que ma tentative thérapeutique ne mènerait à rien. Le malade vint à la consultation et, après un court entretien, je vis que l'homme souffrait d'une simple névrose dont il ne soupçonnait pas l'origine psychique. Je fis avec lui l'expérience d'associations et je compris alors qu'il souffrait des conséquences d'un formidable complexe maternel. Né d'une famille riche et estimée, marié à une femme sympathique, il n'avait en somme nul souci – extérieurement. Mais il buvait trop : c'était une tentative désespérée de se mettre en narcose pour oublier sa situation oppressante. Naturellement il ne parvenait pas, de cette façon, à sortir de ses

difficultés.

Sa mère était propriétaire d’une grande entreprise et lui, le fils, dont les dons sortaient de l’ordinaire, y tenait une place de dirigeant. À vrai dire, il aurait dû renoncer depuis longtemps à cette soumission à sa mère, mais il ne pouvait pas se décider à sacrifier sa brillante situation. Il resta donc enchaîné à sa mère puisqu’il lui devait sa situation. Toujours, quand il était avec elle ou quand il lui fallait se soumettre à une de ses décisions, il se mettait à boire pour étouffer ses affects, ou, si l’on préfère, pour s’en débarrasser. Au fond, il ne voulait pas sortir du nid douillet et, à l’encontre de son propre instinct, il se laissait séduire par le bien-être et le confort.

Après un court traitement, il cessa de boire et se tint pour guéri. Je lui dis : « Je ne garantis pas que vous ne retombiez pas dans le même état si vous reprenez votre ancienne situation. » Il ne me crut pas et retourna, plein d’entrain, en Amérique.

À peine se trouva-t-il à nouveau sous l’influence de sa mère qu’il se remit à boire. Par la suite, alors qu’elle séjournait en Suisse, je fus appelé près d’elle pour une consultation. C’était une femme intelligente, mais animée, possédée par un démon de puissance de première grandeur. Je découvris en face de quoi le fils aurait dû se maintenir et je savais qu’il n’aurait jamais la force de résister. Physiquement aussi, il était un être assez frêle, qui n’était pas à la hauteur de sa mère. Aussi décidai-je d’un coup de force : sans prévenir le fils, j’établis pour sa mère un certificat attestant qu’en raison de son alcoolisme il était impossible de lui conserver plus longtemps sa situation dans son affaire à elle. Il fallait lui donner congé. Ce conseil fut suivi et, naturellement, le fils fut furieux contre moi.

Ce que j’avais entrepris ne pouvait normalement pas se concilier aisément avec la conscience médicale. Mais je savais que, pour le bien du malade, il me fallait assumer cette responsabilité.

Comment évolua-t-il ultérieurement ? Désormais séparé de sa mère, il put développer sa personnalité. Il fit une brillante carrière en dépit – ou à cause – du « traitement de cheval » que je lui avais imposé. Sa femme m’en fut reconnaissante : non seulement son mari avait vaincu son alcoolisme, mais il allait maintenant son chemin personnel avec grand succès.

Pendant des années j’eus mauvaise conscience à l’égard de ce malade parce que j’avais établi, à son insu, ce certificat. Mais je savais parfaitement que seul un acte de violence pouvait le sauver. Ainsi disparut sa névrose.

Un autre cas m’est resté inoubliable. Une dame vint à ma consultation. Elle

refusa de dire son nom ; il n’avait rien à faire dans son cas ; elle voulait me consulter une seule fois. De toute évidence, elle appartenait aux hautes sphères de la société. Elle prétendait avoir été médecin. Ce qu’elle avait à me communiquer, c’était une confession : vingt ans plus tôt, elle avait, par jalousie, commis un meurtre. Elle avait empoisonné sa meilleure amie, dont elle voulait épouser le mari. Un meurtre, à son avis, s’il restait ignoré, était, disait-elle, sans importance pour elle. Si elle voulait épouser le mari de son amie, elle n’avait que la ressource d’écarter celle-ci de sa route. Tel était son point de vue. Les scrupules moraux n’entraient pas pour elle en ligne de compte.

Et ensuite ? Elle épousa, certes, l’homme en question, mais il mourut bientôt, encore jeune. Durant les années suivantes, d’étranges événements se produisirent. La fille née de ce mariage chercha à s’éloigner de sa mère, dès qu’elle fut adulte. Elle se maria jeune et prit de en plus ses distances à son égard. Elle finit par disparaître de son entourage et sa mère perdit tout contact avec elle.

Cette femme avait la passion de l’équitation ; elle possédait plusieurs chevaux de selle qui captaient son intérêt. Un jour, elle sentit que les bêtes commençaient à devenir rétives sous elle. Même son cheval préféré bronchait et la jetait à terre. Il lui fallut renoncer à l’équitation. Elle se tourna alors vers ses chiens. Elle avait un chien-loup d’une particulière beauté auquel elle était très attachée. Et voilà que le « hasard » voulut que justement ce chien fût atteint de paralysie. La mesure était comble ; elle se sentit « moralement finie ». Il lui fallait se confesser et c’est pour cela qu’elle était venue me trouver. Elle était non seulement meurtrière mais, en plus de cela, elle s’était tuée elle-même ; car quiconque commet un tel crime détruit son âme ; celui qui assassine s’est déjà fait justice lui-même. Si quelqu’un a commis un crime et est pris, le châtiment juridique l’atteint ; s’il l’a commis en secret, sans en avoir conscience, moralement parlant, et s’il reste ignoré, le châtiment peut malgré tout l’atteindre comme le prouve notre cas. Tout finit par venir au jour. Il semble même parfois que les animaux et les plantes en soient instruits.

Par l’assassinat, cette femme est devenue étrangère même aux animaux, elle est tombée dans une insupportable solitude. Pour y échapper, elle a fait de moi son confident. Il lui en fallait un qui ne fût pas un meurtrier. Elle voulait trouver un être humain qui pût inconditionnellement recevoir sa confession ; ainsi, elle retrouverait, en quelque sorte, une relation avec l’humanité ; mais il ne fallait pas que ce fût un confesseur professionnel, il fallait que ce fût un médecin. Elle avait soupçonné qu’un confesseur l’écouterait par devoir, pour remplir son office ; qu’il ne prendrait pas les faits en eux-mêmes, mais dans l’intention de porter un jugement moral. Elle avait perçu que les hommes et les animaux l’abandonnaient

et se trouvait tellement anéantie par ce jugement silencieux qu’elle n’aurait pu supporter aucune nouvelle condamnation.

Je n’ai jamais su qui elle était ; je n’ai pas non plus de preuve que son histoire correspondait à la vérité. Plus tard, je me suis parfois demandé de quelle façon sa vie avait pu continuer, car son histoire n’en était pas alors arrivée à son terme. Peut-être finit-elle par un suicide ? Je ne puis m’imaginer comment elle aurait pu continuer à vivre dans cette extrême solitude.

Les diagnostics cliniques sont importants puisqu’ils donnent une certaine orientation ; mais ils ne servent pas au malade. Le point décisif, c’est l’« histoire » du malade, car elle dévoile l’arrière-plan humain, la souffrance humaine et c’est seulement là que peut intervenir la thérapie du médecin. C’est aussi ce que me montra très clairement un autre cas :

Il s’agissait d’une vieille malade de la section des femmes, une femme de soixante-quinze ans, grabataire depuis quarante ans. Il y avait près de cinquante ans qu’elle était entrée à l’asile, et personne ne pouvait se rappeler son arrivée ; tous étaient décédés entre-temps ; seule une infirmière-chef, qui travaillait à l’asile depuis trente-cinq ans, connaissait encore un peu de son histoire. La vieille femme ne pouvait plus parler et ne pouvait absorber que de la nourriture liquide ou semi-liquide. Elle mangeait avec ses doigts, poussant en quelque sorte la nourriture dans sa bouche. Parfois il lui fallait presque deux heures pour absorber une tasse de lait. Quand elle n’était pas occupée à manger, elle faisait d’étranges mouvements rythmiques avec les mains et les bras, dont je ne comprenais pas le sens. Le degré de destruction que peut causer une maladie mentale m’impressionnait beaucoup ; mais je n’en connaissais aucune explication. Dans les conférences cliniques, on la présentait comme une forme catatonique de la démence précoce, ce qui ne me disait rien puisque je n’apprenais absolument rien sur la signification et l’origine des étranges mouvements.

L’impression que fit sur moi ce cas caractérise ma réaction à la psychiatrie d’alors. Quand je devins assistant, j’avais l’impression de ne rien comprendre à ce que la psychiatrie prétendait être. Je me sentais extrêmement mal à l’aise auprès de mon patron et de mes collègues, qui se présentaient avec tant d’assurance, tandis que je tâtonnais dans le noir, sans savoir que faire. Je considérais que la principale tâche de la psychiatrie était de comprendre ce qui se passait à l’intérieur de l’esprit malade et je n’en savais encore rien. J’étais donc empêtré dans une profession dont j’ignorais tout.

Un soir, tard, je traversais la section et vis la vieille femme aux énigmatiques

mouvements et, une fois encore, je me demandai : « Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? » Je me rendis alors auprès de notre vieille infirmière-chef et lui demandai si la malade avait toujours été ainsi. « Oui, répondit-elle, mais l'infirmière qui m'a précédée m'a raconté qu'autrefois la malade avait confectionné des souliers. » Une fois encore, je recourus à la vieille histoire de la malade : il y était dit qu'elle faisait des mouvements comme pour réparer des chaussures. Autrefois les savetiers tenaient les souliers entre les genoux et tiraient les fils à travers le cuir en faisant les mêmes mouvements (on peut voir cela aujourd'hui encore chez les savetiers de village). Lorsque la malade mourut peu après, son frère aîné vint à l'enterrement. « Pourquoi votre sœur est-elle tombée malade ? » lui demandai-je. Il raconta qu'elle avait aimé un savetier qui, pour une raison quelconque, ne voulut pas l'épouser. C'est alors qu'elle avait perdu la tête. Les mouvements de savetier traduisaient son identification avec celui qu'elle avait aimé et cela dura jusqu'à sa mort.

J'eus, à partir de là, une première idée des origines psychiques de ladite *dementia praecox*. Dès lors, je portai toute mon attention sur les rapports significatifs dans la psychose.

Je me rappelle très bien la malade dont l'histoire me fit comprendre les arrière-plans psychologiques des psychoses et surtout les idées délirantes insensées. Je compris pour la première fois, grâce à ce cas, le langage prétendu jusque-là dépourvu de sens des schizophrènes. C'était celui de Babette S…, dont j'ai publié l'histoire[40]. En 1908, j'ai fait, à l'hôtel de ville de Zurich, une conférence dont elle fut le sujet.

Elle était originaire de la vieille ville de Zurich, de ces ruelles étroites et sales où elle était née et où elle avait grandi dans la pauvreté. Sa sœur était une prostituée, son père un ivrogne. À trente-neuf ans, elle tomba malade et présenta une forme paranoïde de la démence précoce, avec folie des grandeurs caractéristique. Quand je la connus elle était déjà depuis vingt ans dans l'asile. Plusieurs centaines d'étudiants reçurent de son cas l'impression de ce qu'était l'effroyable processus de désintégration psychique. Elle était un des objets classiques de démonstration clinique. Babette était complètement folle et disait des choses que l'on ne pouvait absolument pas comprendre. Par un pénible travail, j'entrepris de comprendre quels étaient les contenus de ses abstruses expressions. Elle disait, par exemple : « Je suis la Lorelei », et cela parce que le médecin, quand il ne savait donner une explication, disait toujours : « Je ne sais pas ce que cela peut signifier[41]. » Ou bien elle se plaignait, disant : « Je suis le représentant de Socrate », ce qui devait signifier – je le découvris plus tard : Je

suis accusée aussi injustement que Socrate. Des expressions absurdes comme « Je suis l'irremplaçable « double polytechnicum », « Je suis un gâteau de quetsches sur une base de semoule de maïs », « Je suis Germania et Helvetia faite exclusivement de beurre doux », « Naples et moi devons pourvoir le monde de nouilles »… Tout cela indiquait des augmentations de valeurs, autrement dit des compensations d'un sentiment d'infériorité.

En m'occupant de Babette et d'autres cas analogues, je pus me convaincre que bien des manifestations que nous avions jusqu'alors regardées comme insensées chez les malades mentaux n'étaient pas si « folles » qu'il paraissait. J'appris plus d'une fois que, chez de tels malades, à l'arrière-plan une « personne » est cachée qu'il faut considérer comme normale et qui, en quelque sorte, observe. À l'occasion elle peut aussi – le plus souvent par des voix ou des rêves – faire des remarques ou des objections parfaitement raisonnables ; il peut même arriver, lors de maladies organiques, par exemple, qu'elle apparaisse au premier plan, donnant au malade une apparence presque normale.

J'eus, une fois, à traiter une vieille schizophrène chez laquelle je vis très clairement la personnalité « normale » d'arrière-plan. C'était un cas qu'il n'était pas question de pouvoir guérir, mais auquel il fallait donner des soins. Comme chaque médecin, j'avais moi aussi des malades à accompagner jusqu'à leur mort, sans espoir de jamais les guérir. Cette femme entendait des voix disséminées sur tout son corps, une voix au milieu du thorax était « la voix de Dieu ». « C'est à elle qu'il nous faut nous fier » ; lui dis-je, et je fus surpris de mon propre courage. En général, cette voix faisait des remarques très raisonnables et, avec son aide, je me tirai fort bien d'affaire avec la malade. Une fois, la voix dit : « Il faut qu'il t'écoute au sujet de la Bible ! » Elle m'apporta une vieille Bible fatiguée et je devais lui indiquer chaque fois le chapitre qu'elle devait lire. La fois suivante je devais l'interroger sur le sujet. Je le fis environ pendant sept ans, une fois tous les quinze jours. Au début je me sentais tout drôle dans cet exercice, mais au bout d'un certain temps je compris ce qu'il signifiait : de cette façon, on maintenait éveillée l'attention de la malade, de sorte qu'elle ne s'enfonçait pas plus profondément dans le rêve désintégrant de l'inconscient. Le résultat fut qu'au bout de six ans les voix qui étaient disséminées partout s'étaient retirées sur le côté gauche du corps pendant que le droit était complètement libéré. L'intensité du phénomène sur le côté gauche ne s'en trouvait pas doublé ; il avait la même force qu'auparavant ; on aurait pu dire que la malade était « guérie unilatéralement ». C'était un succès inattendu, car je ne m'étais pas imaginé que notre lecture de la Bible pouvait avoir un effet thérapeutique.

En me penchant sur les malades et leur destin, j’avais saisi que les idées de persécution et que les hallucinations se constituent autour d’un noyau significatif. À leur arrière-plan il y a les drames d’une vie, une espérance, une désirance. Si nous n’en comprenons pas le sens, cela ne dépend que de nous. C’est dans ces circonstances qu’il m’apparut pour la première fois clairement que gît et se cache dans la psychose une psychologie générale de la personnalité et qu’en elle se retrouvent tous les éternels conflits de l’humanité. Chez les malades qui donnent l’impression d’être irrémédiablement détériorés, obtus, apathiques, s’agite plus de vie et plus de sens qu’il n’y paraît. Au fond, nous ne découvrons chez le malade mental rien de neuf et d’inconnu ; nous rencontrons la base même de notre propre nature. Cette découverte fut pour moi, à cette époque, un tournant capital qui me bouleversa profondément.

C’est toujours resté pour moi l’objet d’un grand étonnement de voir combien de temps il a fallu avant qu’on ne se penche finalement sur le contenu des psychoses. Jusque-là on ne se demandait jamais ce que signifiaient les phantasmes des malades et pourquoi tel malade avait une tout autre imagination que tel autre, pourquoi, par exemple, l’un croyait être poursuivi par les jésuites, alors qu’un autre pensait que les juifs voulaient l’empoisonner ou qu’un troisième se sentait poursuivi par la police. On ne prenait pas au sérieux les contenus des phantasmes et on parlait, par exemple, de façon générale, sans plus s’y arrêter, d’« idée de persécution ». Il me semble singulier aussi que mes recherches d’alors soient aujourd’hui presque complètement oubliées. Or, déjà au début du siècle, j’ai traité des schizophrènes de façon psychothérapeutique. Ce n’est pas seulement aujourd’hui qu’on a découvert cette méthode, mais il fallut encore beaucoup de temps avant que l’on parvienne à accueillir et à incorporer la psychologie dans la psychothérapie.

Tant que j’étais à la clinique du Burghölzli, je devais traiter mes malades schizophrènes avec beaucoup de discrétion. Il me fallait, en effet, être très prudent, si je voulais éviter que l’on ne m’accuse d’être un fumiste. Car la schizophrénie, ou comme elle s’appelait alors, la « démence précoce », passait pour être incurable. Aussi quand on parvenait à soigner une schizophrénie avec succès on disait simplement que ça n’en avait pas été une.

Lorsque Freud me rendit visite en 1909 à Zurich, je lui présentais la malade Babette dont il vient d’être question. Après la démonstration il me dit : « Ce que vous avez découvert, Jung, chez cette malade, est très intéressant, certes. Mais comment avez-vous fait, diantre, pour avoir la patience de passer des heures et des jours avec cette femme qui est un phénomène de laideur ? » – Je dus lui répondre par un regard assez décontenancé car cette pensée ne m’avait jamais

traversé l'esprit. Pour moi Babette était, dans un certain sens, une vieille chose un peu amicale, parce qu'elle avait des idées délirantes si belles et parce qu'elle disait des choses si intéressantes. Et puis finalement apparut chez elle un profil humain qui émergea petit à petit des brouillards de l'insensé et du grotesque. Pour Babette il n'en résulta point d'effet thérapeutique, car pour cela elle était déjà malade depuis trop longtemps. Mais j'ai vu d'autres cas où cette façon de se pencher de manière approfondie sur le cas du malade eut pour celui-ci l'effet thérapeutique le plus durable.

Quand on le regarde du dehors, seule la tragique destruction dont il est victime apparaît chez le malade mental, mais rarement la vie de ce côté de l'âme qui est détourné de nous. Souvent l'apparence extérieure trompe, comme je le vis à mon grand étonnement dans le cas d'une jeune malade catatonique. Elle avait dix-huit ans et sortait d'une famille cultivée. À quinze ans elle avait été violée par son frère et des camarades d'école avaient abusé d'elle. À partir de sa seizième année, elle devint solitaire. Elle se cachait à la vue des autres et n'eut finalement plus qu'un rapport affectif avec un méchant chien de garde, qu'elle cherchait à apprivoiser bien qu'il appartînt à d'autres personnes. Elle devint de plus en plus étrange et, à dix-sept ans, on l'amena à l'asile où elle séjourna un an et demi. Elle entendait des voix, refusait de se nourrir et restait totalement muette. Quand je la vis pour la première fois, elle se trouvait dans un état catatonique typique. Au cours de nombreuses semaines, je réussis peu à peu à la faire parler. Quand elle eut surmonté de violentes résistances, elle me raconta qu'elle avait vécu dans la lune. Celle-ci était habitée, mais elle n'avait vu d'abord que des hommes. Ils l'avaient immédiatement emmenée et l'avaient conduite dans une demeure « sublunaire » où se trouvaient leurs femmes et leurs enfants. Car sur les hautes montagnes lunaires demeurait un vampire qui enlevait et tuait femmes et enfants, de sorte que le peuple sélénite était menacé d'anéantissement. Telle était la raison de l'existence « sublunaire » de la moitié féminine de la population.

Ma malade décida alors de faire quelque chose pour les Sélénites et entreprit d'anéantir le vampire. Elle fit de longs préparatifs, puis elle attendit l'animal sur la plate-forme d'une tour construite à cette intention. Après un certain nombre de nuits, elle le vit enfin de loin s'approcher, volant comme un grand oiseau noir. Elle s'empara de son long couteau de sacrifice, le cacha dans ses vêtements et attendit son arrivée. Soudain il fut devant elle. Il avait plusieurs paires d'ailes. Son visage et tout son corps étaient cachés par elles, de sorte qu'elle ne pouvait voir de lui que des plumes. Elle était surprise et la curiosité la prit de savoir quel air il avait. Elle s'approcha de lui, la main sur le poignard. Alors, brusquement

les ailes s’ouvrirent et elle eut devant elle un homme d’une beauté supraterrestre ; d’une force d’airain, il referma sur elle ses ailes-bras, si bien qu’elle ne put se servir de son couteau. En outre, elle était tellement fascinée par le regard du vampire qu’elle n’aurait pas été à même de le frapper. Il la souleva du sol et l’emporta dans son vol.

Cette révélation faite, elle put à nouveau parler sans entrave et alors ses résistances se manifestèrent : je lui aurais, prétendait-elle, barré la route de retour à la lune ; il lui était impossible maintenant de quitter la terre. Ce monde n’était pas beau, mais la lune était belle et là-bas la vie était pleine de sens.

Peu après elle retomba dans sa catatonie. Pendant un certain temps elle fut folle furieuse.

Quand elle fut libérée deux mois plus tard, on pouvait parler avec elle ; petit à petit, elle avait compris que la vie sur la terre était inévitable. Mais désespérée, elle se cabrait contre cette situation inéluctable et ses conséquences, et il fallut l’admettre à nouveau à l’hôpital. Une fois j’allai la voir dans sa cellule et lui dis : « Tout cela ne sert à rien ; vous ne pouvez pas retourner dans la lune ! » Elle accepta sans rien dire et avec une totale indifférence. Cette fois, on la congédia au bout de peu de temps et elle se soumit, résignée à son destin.

Elle prit une place d’infirmière dans un sanatorium. Elle y rencontra un médecin-assistant qui la courtisa avec quelque maladresse, ce à quoi elle répondit par un coup de revolver. Par bonheur, il n’y eut qu’une légère blessure. Elle s’était donc procuré un revolver. Autrefois, déjà, elle en avait porté un, chargé, sur elle. Durant la dernière séance à la fin du traitement, elle me l’avait apporté. Étonné, je l’interrogeai, elle me répondit : « Avec cela je vous aurais abattu, si vous aviez failli. »

Quand fut apaisée l’émotion causée par le coup de revolver, elle retourna dans son pays. Elle s’y maria, eut plusieurs enfants, survécut à deux guerres mondiales en Orient sans jamais avoir de rechute.

Comment peut-on interpréter ses imaginations ? Par suite de l’inceste qu’elle avait subi étant jeune fille, elle se sentait abaissée aux yeux du monde, mais par contre élevée dans le domaine de l’imagination. Elle fut pour ainsi dire transportée dans un royaume mythique ; car, selon la tradition, l’inceste est une prérogative du roi et des dieux. Il en résulta un éloignement total du monde, un état de psychose. Elle devint pour ainsi dire extra-terrestre et perdit le contact avec les humains. Elle s’évada dans un lointain cosmique, dans l’espace céleste où elle rencontra le démon ailé. Elle transféra durant le traitement, et selon la règle, sa figure sur moi. Je me trouvai ainsi, automatiquement, menacé de mort

comme tout homme qui aurait tenté de la persuader de mener une existence humaine normale. Par son récit, elle avait en quelque sorte trahi le démon en ma faveur, se liant ainsi à un être de la terre. Ainsi put-elle revenir à la vie et même se marier.

Quant à moi, j'ai depuis lors considéré avec d'autres yeux la souffrance des malades mentaux, car je savais dorénavant quels étaient les événements importants de leur vie intérieure.

On m'a souvent demandé quelle était ma méthode psychothérapeutique ou analytique : je ne peux donner de réponse univoque. La thérapie est différente dans chaque cas. Quand un médecin me dit qu'il « obéit » strictement à telle ou telle « méthode », je doute de ses résultats thérapeutiques. Dans la littérature il est tellement souvent question des résistances du malade que cela pourrait donner à penser qu'on tente de lui imposer des directives, alors que c'est en lui que de façon naturelle doivent croître les forces de guérison. La psychothérapie et les analyses sont aussi diverses que les individus. Je traite chaque malade aussi individuellement qu'il m'est possible, car la solution du problème est toujours personnelle. On ne peut établir des règles générales que *cum grano salis*, avec la réserve nécessaire. Une vérité psychologique n'est valable que si l'on peut l'inverser. Une solution qui, pour moi, n'entrerait pas en ligne de compte peut être justement la vraie pour un autre.

Naturellement, il faut qu'un médecin connaisse les prétendues « méthodes ». Mais il doit bien se garder de se fixer sur une voie déterminée, routinière. Il ne faut utiliser qu'avec beaucoup de prudence les hypothèses théoriques. Peut-être sont-elles valables aujourd'hui, demain ce pourront en être d'autres. Dans mes analyses, elles ne jouent aucun rôle. C'est très précisément avec intention que j'évite d'être systématique. À mes yeux, confronté à l'individu, il n'y a que la compréhension individuelle. Chaque malade exige qu'on emploie un langage différent. Ainsi pourrait-on m'entendre, dans une analyse, employer un langage adlérien, dans une autre un langage freudien.

Le fait décisif c'est que, en tant qu'être humain, je me trouve en face d'un autre être humain. L'analyse est un dialogue qui a besoin de deux partenaires. L'analyste et le malade se trouvent face à face, les yeux dans les yeux. Le médecin a quelque chose à dire, mais le malade aussi.

Dans la psychothérapie, comme l'essentiel n'est pas « d'appliquer une méthode », la formation psychiatrique seule est insuffisante. J'ai dû moi-même travailler encore longtemps après être devenu psychiatre avant de posséder l'armature nécessaire à la psychothérapie. En 1909, déjà, je m'aperçus que je ne

pouvais traiter les psychoses latentes sans comprendre leur symbolique. C'est alors que je me mis à étudier la mythologie.

Quand il s'agit de malades cultivés et intelligents, les seules connaissances techniques du psychiatre ne suffisent pas. Libéré de toute les présuppositions théoriques, il lui faut comprendre ce qui en réalité agite le malade, sinon il suscite des résistances superflues. Car il n'est nullement question de confirmer une théorie, mais bien de faire en sorte que le malade se comprenne lui-même en tant qu'individu. Or, cela n'est pas possible si l'on n'établit pas de comparaisons avec les idées collectives dont le médecin devrait être instruit. Une simple formation médicale n'y suffit pas, car l'horizon de l'âme humaine s'étend bien au-delà des seules perspectives en honneur dans le cabinet de consultation du médecin.

L'âme est beaucoup plus compliquée et inaccessible que le corps. Elle est, pourrait-on dire, cette moitié du monde qui n'existe que dans la mesure où l'on en prend conscience. Aussi l'âme est-elle non seulement un problème personnel, mais un problème du monde entier et c'est à ce monde entier que le psychiatre a affaire.

On peut le voir aujourd'hui comme jamais auparavant ; le danger qui nous menace tous ne vient point de la nature ; il vient des hommes, de l'âme de l'individu et de celle de tous. Le danger, c'est l'altération psychique de l'homme. Tout dépend du fonctionnement bon ou mauvais de notre psyché. Si aujourd'hui certaines gens perdent la tête, c'est une bombe à hydrogène qui explose.

Mais le psychothérapeute ne doit pas se contenter de comprendre son malade ; il est aussi important qu'il se comprenne lui-même. C'est pourquoi la condition *sine qua non* de sa formation est sa propre analyse, ce que l'on appelle l'analyse didactique. La thérapie du malade commence, pourrait-on dire, dans la personne du médecin. C'est seulement s'il sait se débrouiller avec lui-même et ses propres problèmes qu'il pourra aussi le faire avec le malade. Mais seulement alors. Dans l'analyse didactique, le médecin doit apprendre à connaître son âme et à la prendre au sérieux. S'il ne le peut, le malade ne l'apprendra pas non plus. Alors il perd une partie de son âme, de même que le médecin a perdu la partie de son âme qu'il n'a pas appris à connaître. C'est pourquoi il ne suffit pas que, dans l'analyse didactique, le médecin s'approprie un système de concepts. En tant qu'analysé, il doit se rendre compte que l'analyse le concerne lui-même, qu'elle est une tranche de vie réelle et non pas une méthode que l'on puisse apprendre par cœur (au sens superficiel du terme). Le médecin ou le thérapeute qui ne

comprend pas cela au cours de son analyse didactique aura plus tard à le payer chèrement.

Il existe, il est vrai aussi, ce qu'on appelle la « petite psychothérapie » ; mais dans l'analyse proprement dite, c'est la personnalité tout entière qui est appelée à entrer en lice, aussi bien celle du médecin que celle du malade. Bien des cas ne peuvent être guéris si le médecin ne s'engage pas lui-même. Quand il y va des questions cruciales, l'attitude du médecin est décisive, soit qu'il se considère comme un des éléments d'un drame, soit, au contraire, que, se drapant dans son autorité, il lui reste extérieur. Dans les grandes crises de la vie, dans les moments suprêmes, où il s'agit d'être ou de n'être pas, les petits artifices suggestifs sont sans action, car c'est à l'être entier du médecin qu'il en est appelé.

Le thérapeute doit se rendre compte à tout instant de la manière dont il réagit lui-même à la confrontation avec le malade. On ne réagit pas seulement avec son conscient, on doit toujours se demander aussi : « comment mon inconscient vit-il cette situation ? » Il faut donc s'efforcer de comprendre ses propres rêves, faire attention de façon minutieuse à soi-même et s'observer autant que le malade, sinon le traitement tout entier peut aller de travers ; je vais en apporter un exemple :

J'avais une fois pour malade une femme très intelligente mais qui, pour diverses raisons, me semblait quelque peu suspecte. Au début, l'analyse marcha bien. Au bout d'un certain temps, cependant, il me sembla que dans l'analyse onirique mes remarques tombaient souvent à côté, et je crus remarquer aussi que le dialogue devenait superficiel. Je décidai donc d'en parler avec ma malade, car il ne lui avait naturellement pas échappé que le déroulement laissait à désirer. Dans la nuit qui précéda sa visite suivante, j'eus le rêve que voici :

Je marchais sur une route de campagne, dans une vallée, au crépuscule. À droite s'élevait une colline abrupte. En haut il y avait un château ; sur sa plus haute tour, une femme était assise sur une sorte de balustrade. Pour que je puisse la bien voir, il me fallait renverser la tête en arrière. Je me réveillai avec l'impression d'une crampe dans la nuque. Déjà dans le rêve, j'avais compris que cette femme était ma malade.

Je saisis immédiatement l'interprétation : s'il me fallait, en rêve, regarder ainsi vers ma malade si haut placée, c'est que sans doute, dans la réalité, je l'avais regardée de haut. Car les rêves sont des compensations de l'attitude consciente. Je communiquai mon rêve et son interprétation à ma malade. Cela provoqua un changement immédiat dans la situation et le traitement fut remis à flot.

En tant que médecin, je suis toujours obligé de me demander quel message m'apporte mon malade. Que signifie-t-il pour moi ? S'il ne signifie rien, je n'ai pas de point d'attaque. Le médecin n'agit que là où il est touché. « Le blessé seul guérit. » Mais quand le médecin a une *persona*[42], un masque, qui lui sert de cuirasse, il est sans efficacité. Je prends mes malades au sérieux. Peut-être suis-je, moi aussi, exactement comme eux en face d'un problème. Il arrive même souvent que le malade soit l'onguent qui convient au point faible du médecin. Il en résulte souvent des situations délicates, même pour le médecin ou précisément pour lui.

Tout thérapeute devrait avoir une possibilité de contrôle auprès d'un tiers, pour que lui soit administré ainsi un autre point de vue. Le pape lui-même a un confesseur. Je conseille toujours aux analystes : « Ayez un « confesseur », homme ou femme ! » Car les femmes sont très douées pour ce rôle. Elles ont une intuition souvent excellente, une critique pertinente et peuvent percer à jour le jeu des hommes, parfois aussi les intrigues de leur *anima*. Elles découvrent des aspects que l'homme ne voit pas. C'est pourquoi jamais encore une femme n'a été convaincue que son mari était un surhomme !

On comprend que celui qui souffre d'une névrose subisse une analyse ; mais s'il est « normal », il n'y a nulle obligation. Je puis pourtant certifier que j'ai fait des expériences surprenantes avec la soi-disant « normalité ». Une fois, par exemple, j'eus un élève tout à fait « normal ». Il était médecin et vint me trouver avec les meilleures recommandations d'un vieux collègue. Il avait été son assistant et avait repris sa clientèle. Sa réussite et sa clientèle étaient normales, sa femme normale, ses enfants normaux ; il habitait une petite maison normale dans une petite ville normale, il avait un revenu normal et vraisemblablement aussi une nourriture normale. Il voulait devenir analyste ! « Savez-vous, lui dis-je, ce que cela signifie ? Cela signifie que vous devez d'abord vous connaître vous-même ; c'est vous-même qui serez l'instrument ; si vous n'êtes pas en ordre, comment le malade pourra-t-il le devenir ? Si vous n'êtes pas convaincu, comment pourrez-vous le persuader ? C'est vous-même qui devez être la véritable matière à travailler. Mais si vous ne l'êtes pas, que Dieu vous vienne en aide ! Car vous conduirez les malades sur de fausses voies. Il faut par conséquent tout d'abord que vous assumiez vous-même votre propre analyse. » L'homme me dit son accord, mais ajouta aussitôt : « Je n'ai rien à vous raconter qui soit problématique. » Cela aurait dû me mettre en garde. « Bon ! dis-je, nous examinerons vos rêves. – Je n'ai pas de rêves », dit-il. Moi : « Vous en aurez bientôt quelques-uns. » Un autre aurait probablement rêvé dès la nuit suivante ; mais lui ne pouvait se souvenir d'aucun rêve. Cela dura environ quinze jours et

mon embarras tournait à l’inquiétude.

Enfin, vint un rêve impressionnant : il rêva qu’il voyageait par chemin de fer. Le train avait, dans une certaine ville, deux heures d’arrêt. Comme le rêveur ne connaissait pas cette ville et avait envie de la connaître, il se mit en route vers le centre. Il y trouva une maison moyenâgeuse, probablement l’hôtel de ville ; il y entra. Il marcha à travers de longs corridors et arriva dans de belles pièces sur les murs desquelles étaient suspendus de vieux tableaux et de beaux tapis des Gobelins. Tout autour il y avait de vieux objets précieux. Soudain il vit qu’il commençait à faire sombre et que le soleil s’était couché. Il se dit : « Il faut que je retourne à la gare ! » À cet instant, il s’aperçut qu’il s’était perdu et ne savait plus où était la sortie ; il eut peur et, en même temps, se rendit compte qu’il n’avait pas rencontré âme qui vive dans cette maison. Il en fut angoissé, précipita ses pas dans l’espoir de rencontrer une personne quelconque. Mais il ne rencontra personne. Alors, il arriva devant une grande porte et pensa, allégé : « C’est la sortie ! » Il ouvrit la porte et se trouva dans une salle gigantesque ; l’ombre y était si épaisse qu’il ne pouvait même pas distinguer nettement la paroi en face de lui. Effrayé, il se mit à courir dans le vaste espace vide, espérant trouver la sortie de l’autre côté de la salle. Alors, juste au milieu de la chambre, apparut quelque chose de blanc sur le sol, il s’approcha et reconnut que c’était un enfant idiot, d’environ deux ans, assis sur un pot de chambre, tout barbouillé de fèces. À ce moment il se réveilla en poussant un cri de panique.

J’en savais assez ! C’était une psychose latente ! Je puis vous dire que j’étais en sueur quand je tentai de le faire sortir de son rêve. Je dus présenter le rêve de la façon la plus anodine possible. Je ne m’arrêtai à aucun détail.

Voici, à peu près, ce que raconte ce rêve : le voyage par lequel il commence est le voyage à Zurich. Mais il n’y reste que peu de temps. L’enfant, au centre, est une figuration de lui-même en tant qu’enfant de deux ans. Chez les petits enfants, ces mauvaises manières sont, certes, peu ordinaires, mais possibles ! Les fèces attirent leur intérêt parce qu’elles ont odeur et couleur. Quand un enfant grandit dans une ville et surtout dans une famille sévère, cela peut aisément arriver une fois ou l’autre.

Mais ce médecin – le rêveur – n’était pas un enfant, c’était un adulte. C’est pourquoi l’image onirique au centre est un symbole néfaste. Quand il me raconta son rêve, je compris que sa normalité était une compensation. Je pus le rattraper *in extremis,* car il ne s’en est fallu que d’un cheveu que la psychose latente n’éclate et ne devienne manifeste. Il fallait empêcher cela. Finalement, avec l’aide d’un de ses rêves, j’ai réussi à trouver un moyen plausible de mettre fin à

l’analyse didactique. Nous étions mutuellement reconnaissants de cette issue. Je lui avait laissé tout ignorer de mon diagnostic, mais il avait bien remarqué qu’une panique, qu’une débâcle catastrophique se préparaient lorsqu’un rêve lui fit savoir qu’un dangereux malade mental le poursuivait. Peu après, le rêveur retourna dans son pays. Il n’a plus jamais effleuré l’inconscient. Sa tendance à être normal correspondait à une personnalité qui ne se serait pas développée mais au contraire aurait éclaté si on l’avait confrontée avec l’inconscient. Ces « psychoses latentes » sont les « bêtes noires[43] » des psychothérapeutes, parce qu’il est souvent très difficile de les découvrir. Dans ces cas-là il est particulièrement important de comprendre les rêves.

Ceci nous amène à la question de l’analyse pratiquée par des analystes non-médecins. Ma position a été que les non-médecins doivent pouvoir étudier et aussi exercer la psychothérapie bien que, quand il s’agit de psychoses latentes, ils puissent facilement se fourvoyer. C’est pourquoi je recommande que les profanes habilités travaillent en tant qu’analystes, mais sous le contrôle d’un médecin spécialiste. Dès qu’ils éprouvent la moindre incertitude, ils devraient prendre conseil auprès de lui. Il est déjà très difficile pour les médecins de reconnaître une schizophrénie latente et de la traiter ; ce l’est encore plus pour le non-médecin. Mais j’ai toujours, à nouveau, constaté que les profanes qui se sont occupés de psychothérapie pendant des années, et qui sont eux-mêmes passés par une analyse, ont des connaissances et de l’efficacité. En outre, il y a trop peu de médecins qui pratiquent la psychothérapie. Cette profession exige une formation très longue et très approfondie et une culture générale que très peu possèdent.

La relation médecin-malade peut, surtout quand y intervient un transfert du malade ou une identification plus ou moins inconsciente entre médecin et malade, conduire occasionnellement à des phénomènes de nature parapsychologique. J’en ai souvent fait l’expérience. J’ai été particulièrement impressionné par le cas d’un malade que j’avais tiré d’une dépression psychogène. Il était ensuite retourné chez lui et s’était marié. Mais sa femme ne me « revenait » pas. Quand je la vis pour la première fois, j’éprouvai un rien d’inquiétude. Je remarquai qu’en raison de l’influence que j’avais sur son mari et qui m’en était reconnaissant, j’étais sa bête noire. Il arrive souvent que les femmes qui n’aiment pas vraiment leurs maris soient jalouses et détruisent leurs amitiés. Elles veulent qu’il leur appartienne sans partage précisément parce qu’elles ne lui appartiennent pas elles-mêmes. Le noyau de toute jalousie est un manque d’amour.

L’attitude de sa femme constituait pour le malade une charge inaccoutumée qui le dépassait. Un an après son mariage, sous le poids de cette tension, il fit une nouvelle dépression. J’avais convenu avec lui – en prévision de cette possibilité – qu’il viendrait me trouver dès qu’il remarquerait un fléchissement de son humeur. Mais il n’en fit rien, et sa femme y fut pour quelque chose, parce qu’elle bagatellisait son humeur dépressive. Il ne prit pas contact avec moi.

À cette époque je devais faire une conférence à B. Vers minuit, je revins à l’hôtel. J’avais, après la conférence, soupé avec quelques amis et allai me coucher aussitôt. Mais longtemps le sommeil ne vint pas. Vers deux heures environ – je venais de m’endormir –, je me réveillai effrayé et persuadé que quelqu’un était venu dans ma chambre ; j’avais aussi l’impression que la porte avait été ouverte précipitamment. J’allumai aussitôt, mais il n’y avait rien. Je pensais que quelqu’un s’était trompé de porte ; je regardais dans le corridor, silence de mort. « Étrange ! pensai-je. Quelqu’un pourtant est venu dans ma chambre ! » Je rappelai mes souvenirs et il me vint à l’esprit que je m’étais réveillé sous l’influence d’une douleur sourde, comme si quelque chose avait rebondi sur mon front et avait ensuite frappé la partie arrière de mon crâne. Le jour suivant je reçus un télégramme m’apprenant que ce malade s’était suicidé. Il s’était brûlé la cervelle. J’appris plus tard que la balle s’était arrêtée contre la partie arrière du crâne.

Dans cet événement il s’agissait d’un véritable phénomène de synchronicité, comme on en observe assez fréquemment en rapport avec une situation archétypique – ici, la mort. Vu la relativité du temps et de l’espace dans l’inconscient, il est possible que j’aie perçu ce qui se passait en réalité en un tout autre lieu. L’inconscient collectif est commun à tous les hommes ; il est le fondement de ce que l’antiquité appelait « la sympathie de toutes choses ». Dans le cas présent, mon inconscient connaissait l’état de mon malade. Toute la soirée, je m’étais senti d’une nervosité et d’une inquiétude étonnantes, bien différentes de mon humeur ordinaire.

Je n’essaie jamais de convertir un malade à quoi que ce soit, et je n’exerce sur lui aucune pression. Ce qui m’importe avant tout, c’est que le malade parvienne à sa propre conception. Un païen devient chez moi un païen, un chrétien, un chrétien, un juif, un juif, si c’est ce que veut son destin.

Je me souviens du cas d’une malade juive, qui avait perdu sa foi. Cela commença par un rêve que je fis où une jeune fille que je ne connaissais pas se présentait chez moi comme malade. Elle m’exposait son cas, et tandis qu’elle parlait je me disais : « Je ne la comprends pas du tout. Je ne saisis pas de quoi il

s’agit ! » Mais soudain il me vint à l’esprit qu’elle avait un complexe paternel peu ordinaire. Tel était le rêve.

Le jour suivant, mon agenda portait : consultation à quatre heures. Une jeune fille parut, juive, fille d’un riche banquier, jolie, élégante et très intelligente. Elle avait déjà subi une analyse, mais le médecin avait éprouvé un contre-transfert à l’adresse de la malade, si bien que, finalement, il l’avait suppliée de ne plus venir chez lui, car sinon elle détruirait son ménage.

La jeune fille souffrait depuis des années d’une grave névrose d’angoisse qui, naturellement, empira après cette expérience. Je commençai par l’anamnèse, mais ne pus rien découvrir de particulier. C’était une juive occidentale, adaptée, éclairée jusqu’à la moelle. Au début, je ne pus comprendre son cas. Soudain mon rêve me vint à l’esprit, et je pensai : « Seigneur Dieu ! c’est bien cette petite personne. » Mais comme je ne pouvais constater chez elle la moindre trace d’un complexe paternel, je l’interrogeai, comme j’ai l’habitude de le faire dans des cas semblables, sur son grand-père. Alors, je la vis fermer les yeux pendant un court instant et je sus immédiatement : c’est là que le bât blesse ! Je la priai donc de me parler de ce grand-père. J’appris qu’il avait été rabbin et qu’il avait appartenu à une secte juive : « Voulez-vous dire les Hassidim ? – Oui, dit-elle ». Je continuai : « S’il était rabbin, peut-être était-il même un Zaddik ? – Oui ! On dit qu’il était une sorte de saint et qu’il était doué de double vue. Mais tout cela n’est que sottise ! Des choses pareilles n’existent plus ! » ajouta-t-elle.

Ainsi se termina l’anamnèse et je compris l’histoire de sa névrose et la lui expliquai : « Maintenant je vais vous dire quelque chose que vous ne pourrez peut-être pas accepter : votre grand-père était un Zaddik. Votre père a été infidèle à la religion juive. Il a trahi le mystère et a oublié Dieu. Et vous avez votre névrose parce que vous souffrez de la crainte de Dieu ! » Elle en fut frappée comme par la foudre.

La nuit suivante j’eus encore un rêve. Il y avait une réception dans ma maison et ô, surprise ! la jeune personne en question y était aussi. Elle vint vers moi et me demanda : « N’avez-vous pas un parapluie ? Il pleut si fort ! » J’en trouvai vraiment un, j’eus du mal à l’ouvrir et voulais le lui donner. Mais qu’arriva-t-il ? Au lieu de cela, je le lui remis à genoux comme à une divinité !

Je lui racontai ce rêve et au bout de huit jours la névrose avait disparu[44]. Le rêve m’avait montré qu’elle n’était pas seulement une personne superficielle et qu’il y avait au fond d’elle-même une sainte. Mais elle ne disposait d’aucunes représentations mythologiques et c’est pourquoi l’essentiel, en elle, ne parvenait pas à s’exprimer. Toutes ses intentions étaient dirigées vers le flirt, les

vêtements, la sexualité, parce qu’elle ne connaissait rien d’autre. Elle ne connaissait que l’intellect et menait une vie dépourvue de sens. En réalité, elle était un enfant de Dieu qui aurait dû accomplir Sa volonté secrète. Je dus éveiller en elle des idées mythologiques et religieuses car elle était de ces êtres qui doivent avoir une activité spirituelle. Ainsi sa vie acquit un sens ; quant à la névrose, il n’y en eut plus trace.

Pour ce cas je n’ai utilisé aucune « méthode » mais j’avais senti la présence du *numen.* Je l’expliquai à la malade, et la guérison suivit. Il n’y avait là nulle méthode, seule la crainte de Dieu était agissante.

J’ai souvent vu que les hommes deviennent névrosés quand ils se contentent de réponses insuffisantes ou fausses aux questions de la vie. Ils cherchent situation, mariage, réputation, réussite extérieure et argent ; mais ils restent névrosés et malheureux, même quand ils ont atteint ce qu’ils cherchaient. Ces hommes le plus souvent souffrent d’une trop grande étroitesse d’esprit. Leur vie n’a point de contenu suffisant, point de sens. Quand ils peuvent se développer en une personnalité plus vaste, la névrose, d’ordinaire, cesse. C’est pourquoi l’idée de développement, d’évolution a eu chez moi, dès le début, la plus haute importance.

Mes patients n’étaient pas, pour la plupart, des croyants ; c’étaient des gens qui avaient perdu la foi ; c’étaient les brebis égarées qui venaient à moi. Le croyant a dans l’Église, aujourd'hui encore, l’occasion de vivre les symboles. Que l’on pense à l’événement de la messe, du baptême, à l’*imitatio Christi* et à bien d’autres choses. Mais vivre et ressentir le symbole de cette façon présuppose la participation vivante du croyant et c’est elle qui manque très souvent à l’homme d’aujourd’hui. Elle manque le plus souvent au névrosé. Dans ces cas-là, nous en sommes réduits à observer si l’inconscient ne produit pas spontanément des symboles qui remplacent ce qui manque. Et malgré tout, même alors, reste toujours posée la question de savoir si un homme qui a des rêves ou des visions de cette sorte est à même d’en comprendre le sens et d’en accepter les conséquences.

J’ai décrit un tel cas dans : « Sur les archétypes de l’inconscient collectif[45]. » Un théologien eut un rêve qui se répétait assez souvent. Il rêve qu’il se trouve sur la pente d’une colline d’où il a une belle vue sur une profonde vallée avec d’épaisses forêts. Il sait que depuis longtemps quelque chose l’avait empêché d’y pénétrer. Mais cette fois il veut exécuter son plan. Alors qu’il approche du lac, il est saisi de frayeur et soudain un léger coup de vent glisse sur la surface lisse de l’eau, elle se ride et devient sombre. Il se réveille en criant de peur.

Le rêve paraît d’abord incompréhensible ; mais, puisqu’il était théologien, le rêveur aurait dû se rappeler l’« étang » dont les eaux furent agitées par un vent subit et dans lequel on plongeait les malades : l’étang de Béthesda. Un ange descend du ciel, effleure l’eau qui acquiert ainsi sa vertu curative. Le léger vent c’est le *pneuma*, qui souffle où il veut. Et le rêveur en éprouve une angoisse infernale. Une invisible présence se révèle, un *numen,* qui vit par lui-même et en présence duquel l’homme est saisi d’un frisson. Ce n’est qu’avec mauvaise grâce que le rêveur accepta son association avec l’étang de Béthesda. Il la refusait parce que, pensait-il, des idées semblables n’apparaissent que dans la Bible, ou, le cas échéant, le dimanche matin, lors du sermon. Elles n’ont rien de commun avec la psychologie. En outre, on ne parle du Saint-Esprit que dans des circonstances solennelles, mais ce n’est certes pas un phénomène dont on fasse l’expérience.

Je sais que ce rêveur aurait dû surmonter sa frayeur et ainsi pénétrer dans les coulisses de sa panique pour la dépasser. Mais je n’insiste jamais lorsque le sujet n’est pas enclin à suivre sa propre voie, ni à prendre sa part de responsabilité. Je ne suis pas disposé à me contenter de la supposition facile qu’il ne s’agit de « rien d’autre » que de résistances banales. Les résistances, notamment quand elles sont opiniâtres, méritent qu’on en tienne compte, elles ont souvent le sens d’avertissements qui ne veulent point être ignorés. Le remède peut être un poison que tout le monde ne supporte pas, ou une opération dont l’effet est mortel, quand elle est contre-indiquée.

Lorsqu’il y va du vécu intérieur, lorsque pointe ce qu’il y a de plus personnel dans un être, la plupart sont saisis de panique et beaucoup s’enfuient. C’est ce qui arriva à notre théologien. Naturellement, j’ai parfaitement conscience que les théologiens se trouvent dans une situation plus difficile que d’autres. D’une part, ils sont plus proches du plan religieux, mais d’autre part aussi, plus étroitement liés par l’Église et le dogme. Le risque de l’expérience intérieure, de l’aventure spirituelle, est étranger à la plupart des hommes. La possibilité qu’il puisse s’agir de réalité psychique est anathème. Il faut qu’il y ait un fondement « surnaturel » ou tout au moins « historique ». Mais un « fondement psychique » ? En présence de cette question éclate souvent brusquement un mépris de l’âme aussi insoupçonné que profond.

Dans la psychothérapie d’aujourd’hui on exige souvent que le médecin ou le psychothérapeute « suive », pour ainsi dire, le malade et ses affects. Je ne crois pas que ce soit toujours la voie à suivre. Il est nécessaire parfois que le médecin intervienne activement.

Un jour se présenta chez moi une dame de la haute noblesse qui avait pour habitude de gifler ses employés – y compris ses médecins. Elle souffrait d'une névrose obsessionnelle et avait été en traitement dans une clinique. Naturellement elle avait appliqué au médecin-chef la gifle habituelle. D'ailleurs, à ses yeux, il n'était qu'un valet de chambre d'un rang plus élevé. Ne payait-elle pas ? Il l'envoya chez un autre médecin : la même scène se déroula. Comme la dame n'était pas, à proprement parler, folle, mais qu'il fallait prendre des gants pour la traiter, il éprouva quelque embarras et me l'adressa.

C'était une personnalité très imposante – haute de six pieds –, capable de frapper, je vous prie de le croire ! Elle parut donc et nous eûmes un très bon entretien. Puis arriva un instant où je dus lui dire quelque chose de fort désagréable. Furieuse, elle se dressa, menaçant de me frapper. Je m'étais aussi dressé et lui dis : « Bien, vous êtes femme, vous frappez la première. *Ladies first !* Après ce sera mon tour ! » Et telle était mon intention. Elle retomba dans son fauteuil effondrée. « Personne ne m'a encore parlé ainsi », se lamenta-t-elle. Mais à partir de ce moment la thérapie réussit.

Ce dont cette malade avait besoin, c'était d'une réaction virile. Dans ce cas, il eût été erroné de « suivre » la malade. Cela ne lui aurait été d'aucune utilité. Elle avait une névrose obsessionnelle parce qu'elle ne pouvait pas s'imposer de contraintes morales. Ces gens-là sont entravés par la nature, plus précisément par des symptômes contraignants.

Il y a des années, j'ai fait une statistique des résultats de mes traitements. Je n'en sais plus exactement les nombres mais, m'exprimant avec prudence, il y avait un tiers de guérisons véritables, un tiers dont l'amélioration était appréciable et un tiers que je n'avais pas sensiblement influencé. Mais, précisément, il est difficile de porter un jugement sur ces cas non améliorés, car certaines choses ne se réalisent et ne sont comprises qu'après plusieurs années et ne sont efficaces qu'à ce moment-là. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé que d'anciens malades m'écrivent : « Je ne me suis rendu compte que dix ans après avoir été chez vous de ce qui s'est vraiment passé ! »

J'ai eu très peu de malades qui m'ont abandonné et rares sont ceux que j'ai dû renvoyer. Et même parmi ceux-là, quelques-uns m'envoyèrent plus tard des bilans positifs. C'est pourquoi il est souvent très difficile de porter un jugement sur le succès d'un traitement.

Il est naturel que, dans sa vie de praticien, un médecin rencontre des hommes qui ont aussi, pour lui-même, de l'importance. Il lui est donné de rencontrer des personnalités qui – pour leur bonheur ou leur malheur – n'ont jamais, par

exemple, éveillé l’intérêt du public et qui, malgré ou même à cause de cela, possèdent une envergure peu ordinaire ; ou ce sont des êtres qui sont passés par des événements et des catastrophes qui dépassent l’imagination ; ou encore il s’agit d’individus aux dons exceptionnels, dons auxquels un autre être, dans un enthousiasme inépuisable, pourrait consacrer sa vie entière, mais qui, dans ce cas-là, se trouvent implantés dans une disposition psychique générale si curieusement défavorable, que l’on ne sait si l’on a affaire à un génie ou à un cas de développement fragmentaire. Il n’est pas rare aussi que fleurissent dans les circonstances les plus invraisemblables et les plus acrobatiques des richesses de l’âme que l’on n’aurait jamais songé rencontrer dans la platitude de la vie sociale. Le rapport relationnel nécessaire pour que s’exerce l’efficacité psychothérapeutique ne permet pas au médecin de se soustraire, de se dérober aux impressions violentes auxquelles le font participer les sommets et les abîmes de l’homme qui se débat dans la souffrance. Car, enfin, que signifie ce fameux « rapport affectif » entre malade et médecin, sinon une comparaison et une adaptation permanentes, au sein d’une confrontation dialectique, des deux réalités psychiques qui se trouvent face à face. Or, si ces impressions et ces ajustements, pour quelque raison que ce soit, demeurent lettre morte chez l’un ou chez l’autre, c’est tout le processus psychothérapeutique qui s’en trouve annihilé et nulle transformation n’aura lieu. Si chacun des protagonistes ne devient pas problème l’un pour l’autre, il ne sera même pas question de chercher une solution.

Parmi les malades dits névrotiques d’aujourd’hui, bon nombre, à des époques plus anciennes, ne seraient pas devenus névrosés, c’est-à-dire n’auraient pas été dissociés en eux-mêmes, s’ils avaient vécu en des temps et dans un milieu où l’homme était encore relié par le mythe au monde des ancêtres et par conséquent à la nature vécue et non pas seulement vue du dehors ; la désunion avec eux-mêmes leur aurait été épargnée. Il s’agit d’hommes qui ne supportent pas la perte du mythe, qui ne trouvent pas le chemin vers un monde purement extérieur, c’est-à-dire vers la conception du monde telle que la fournissent les sciences naturelles et qui ne peuvent davantage se satisfaire du jeu purement verbal de fantaisies intellectuelles, qui n’ont pas le moindre rapport avec la sagesse.

Ces victimes de la scission mentale de notre temps sont de simples « névrosés facultatifs », dont l’apparence maladive disparaît au moment où la faille ouverte entre le moi et l’inconscient arrive à s’effacer. Celui qui a fait une expérience profonde de cette scission est aussi plus à même que d’autres d’acquérir une meilleure compréhension des processus inconscients de l’âme et d’éviter ce danger typique qui menace les psychologues : l’inflation. Celui qui ne connaît

pas par sa propre expérience l’effet numineux des archétypes aura peine à échapper à cette action négative s’il se trouve, dans la pratique, confronté avec lui. Il surestimera ou sous-estimera parce qu’il ne dispose que d’une notion intellectuelle, mais d’aucune mesure empirique. C’est ici que commencent – non seulement pour le médecin – ces dangereuses aberrances dont la première consiste à essayer de tout dominer par l’intellect. Elles visent un but secret, celui de se soustraire à l’efficacité des archétypes et ainsi à l’expérience réelle, au bénéfice d’un monde conceptuel, apparemment sécurisé, mais artificiel et qui n’a que deux dimensions, monde conceptuel qui à l’aide de notions décrétées claires aimerait bien couvrir et enfouir toute la réalité de la vie. Le déplacement vers le conceptuel enlève à l’expérience sa substance pour l’attribuer à un simple nom qui, à partir de cet instant, se trouve mis à la place de la réalité. Une notion n’engage personne et c’est précisément cet agrément que l’on cherche parce qu’il promet de protéger contre l’expérience. Or l’esprit ne vit pas par des concepts, mais par les faits et les réalités. Ce n’est pas par des paroles qu’on arrive à éloigner un chien du feu. Et pourtant on répète, à l’infini, ce procédé.

C’est pourquoi les malades les plus difficiles et les plus ingrats, d’après l’expérience que j’en ai faite, sont, à côté des menteurs habituels, les prétendus intellectuels ; car chez eux une main ignore toujours ce que fait l’autre. Ils cultivent une psychologie à compartiments. Avec un intellect que ne contrôle aucun sentiment tout peut se faire, tout peut se résoudre et pourtant on souffre d’une névrose.

La rencontre avec mes analysés et la confrontation avec le phénomène psychique qu’eux et mes malades m’ont présenté, dans un déroulement inépuisable d’images, m’ont appris infiniment de choses, non seulement des données scientifiques, mais aussi une compréhension de mon être propre.

J’ai beaucoup appris grâce à eux et notamment à travers erreurs et échecs. J’ai analysé surtout des femmes qui s’y adonnaient souvent avec une conscience, une compréhension et une intelligence extraordinaires. Elles ont beaucoup contribué à me faire découvrir des voies nouvelles dans la thérapie.

Quelques-uns de mes analysés sont devenus mes disciples au sens propre du terme et ont répandu mes idées par le monde. Parmi eux j’ai trouvé des êtres dont l’amitié, pendant des dizaines d’années, ne s’est pas démentie.

Mes malades et mes analysés m’ont si bien mis la réalité de la vie humaine à portée de la main que je n’ai pu faire autrement que d’en dégager des faits essentiels. La rencontre d’êtres humains de genres et de niveaux psychologiques les plus différents eut pour moi une grande et incomparable importance, plus

grande qu’une conversation à bâtons rompus avec une personnalité célèbre. Les conversations les plus belles et les plus lourdes de conséquences que j’ai eues dans ma vie sont anonymes.

V – SIGMUND FREUD[46]

L’aventure de mon développement intérieur, intellectuel et spirituel, avait commencé par mon choix du métier de psychiatre. En toute naïveté, je me mis à observer des malades mentaux cliniquement, de l’extérieur.

Ce faisant je rencontrais des processus psychiques de nature surprenante ; je les enregistrais et les classais sans la moindre compréhension pour leurs contenus, qui, étiquetés comme « pathologiques », semblaient bien suffisamment caractérisés. Avec le temps, mon intérêt se concentra toujours davantage sur le genre de malades auprès desquels je faisais l’expérience de quelque chose de compréhensible, c’est-à-dire sur les cas paranoïdes, ceux de folie maniaco-dépressive et ceux de perturbations psychogènes. Dès le début de ma carrière psychiatrique, les « Études de Breuer et de Freud » ainsi que des travaux de Pierre Janet me stimulèrent et m’enrichirent. Ce furent surtout les premières tentatives de Freud, à la recherche d’une méthode d’analyse et d’interprétation des rêves, qui me furent secourables pour comprendre les formes d’expression schizophréniques. Déjà en 1900, j’avais lu *La Science des rêves* de Freud[47].

Mais j’avais mis le livre de côté, car je ne le comprenais pas encore. À

vingt-cinq ans, mon expérience était insuffisante pour contrôler les théories de Freud ; ce n’est que plus tard que cela vint. En 1903, je repris *La Science des rêves* et découvris le rapport qu’avait cette œuvre avec mes propres idées. Ce qui m’intéressait en premier lieu dans cet ouvrage, c’était l’utilisation dans le domaine du rêve de la notion de « mécanisme de refoulement » empruntée à la psychologie des névroses. L’importance que j’y attachais tenait à ce que j’avais fréquemment rencontré des refoulements au cours de mes expériences d’associations : à certains mots inducteurs, les patients ne trouvaient pas de réponse associative, ou ils la donnaient après un temps de réaction très allongé. Il m’apparut, après coup, qu’un tel trouble se produisait chaque fois que le mot inducteur avait touché une douleur morale ou un conflit. Or, le plus souvent, le malade n’en avait pas conscience et quand je l’interrogeais sur la cause de ce trouble, il répondait d’un ton souvent très artificiel. La lecture de *La Science des rêves* de Freud m’apprit que le mécanisme du refoulement était ici à l’œuvre et

que les faits que j'avais observés concordaient avec sa théorie. Je ne pouvais que confirmer ses explications.

Il en était autrement en ce qui concerne le contenu du refoulement. Là je ne pouvais donner raison à Freud. Comme cause du refoulement, il voyait le trauma sexuel, et cela ne me suffisait pas. Mon travail pratique m'avait fait connaître de nombreux cas de névroses dans lesquels la sexualité ne jouait qu'un rôle secondaire, alors que d'autres facteurs y occupaient la première place : par exemple, le problème de l'adaptation sociale, de l'oppression par des circonstances tragiques de la vie, les exigences du prestige, *etc.* Plus tard, j'ai présenté à Freud des cas de ce genre : mais il ne voulait admettre, comme cause, aucun autre facteur que la sexualité. J'en fus très peu satisfait.

Au début, il ne m'a pas été facile de donner à Freud, dans ma vie, la place qui lui revenait, ou de prendre à son égard une juste attitude.

Quand je pris connaissance de ses œuvres, une carrière universitaire se dessinait devant moi ; j'étais en train de terminer un travail qui devait m'assurer de l'avancement à l'université. Or, à cette époque, Freud était expressément *persona non grata* dans le monde universitaire et il était nuisible à toute renommée scientifique d'avoir des relations avec lui. Les « gens importants » ne le mentionnaient qu'à la dérobée et, dans les congrès, on n'en discutait que dans les couloirs, jamais en séance plénière.

Aussi ne m'était-il pas agréable du tout d'être obligé de constater la concordance de mes expériences associatives avec les théories de Freud.

Un jour, je me trouvais dans mon laboratoire, préoccupé de ces questions, lorsque le diable murmura à mon oreille que j'avais le droit de publier les résultats de mes expériences et mes conclusions sans faire mention de Freud. N'avais-je pas fait mes expériences bien avant de comprendre quoi que ce soit de son œuvre ? Mais alors j'entendis la voix de ma seconde personnalité : « C'est frauder que d'agir comme si tu ne connaissais pas Freud. On ne peut pas bâtir sa vie sur un mensonge. » L'affaire fut ainsi réglée. À partir de cet instant, je pris ouvertement le parti de Freud et luttai pour lui.

Je rompis mes premières lances en sa faveur à Munich, lorsque, à un congrès, dans les rapports sur les névroses obsessionnelles, son nom avait été intentionnellement passé sous silence. Par la suite, en 1906, j'écrivis un article pour la revue : *Münchner Medizinische Wochenschrift* sur la doctrine freudienne des névroses qui avait tellement contribué à faire comprendre les névroses

obsessionnelles[48]. À la suite de cet article deux professeurs allemands m'écrivirent des lettres d'avertissement : si je persistais et continuais à être aux côtés de Freud et à le défendre, mon avenir universitaire était en danger. Je répondis : « Si ce que dit Freud est la vérité, j'en suis ! Je me moque d'une carrière dans laquelle la vérité serait tue et la recherche mutilée. » Et je continuai à me poser en champion de Freud et de ses idées. Sauf que, m'appuyant sur mes propres expériences, je ne pouvais encore concéder que toutes les névroses étaient causées par refoulement ou traumatisme sexuels.

Vrai dans certains cas, ce ne l'était pas pour d'autres. Mais, quoi qu'il en soit, Freud avait ouvert une nouvelle voie de recherches et l'indignation d'alors contre lui me semblait absurde[49]. Je n'avais rencontré que peu de compréhension pour les idées exposées dans la *Psychologie de la démence précoce ;* mes collègues se moquèrent de moi. Mais c'est à l'occasion de ce travail que s'établit le contact avec Freud. Il m'invita chez lui et, en février 1907, eut lieu notre première rencontre, à Vienne. Nous nous rencontrâmes à une heure de l'après-midi et, treize heures durant, nous parlâmes pour ainsi dire sans arrêt. Freud était la première personnalité vraiment importante que je rencontrais. Nul autre parmi mes relations d'alors ne pouvait se mesurer à lui. Dans son attitude il n'y avait rien de trivial. Je le trouvai extraordinairement intelligent, pénétrant, remarquable à tous points de vue. Et pourtant, les premières impressions que je reçus de lui restèrent vagues et en partie incomprises.

Ce qu'il me dit de sa théorie sexuelle me fit impression. Et pourtant ses paroles ne purent lever mes scrupules et mes doutes. Je les lui exposai à plusieurs reprises, mais chaque fois il m'opposa mon manque d'expérience. Freud avait raison. À cette époque je n'avais pas encore assez d'expérience pour justifier mes objections. Je compris que sa théorie sexuelle avait pour lui une importance énorme, tant de son point de vue personnel que du point de vue philosophique. J'en fus très impressionné, mais ne pus discerner dans quelle mesure cette appréciation positive tenait chez lui ou à des présuppositions subjectives, ou à des expériences objectivement démontrables.

C'est surtout l'attitude de Freud vis-à-vis de l'esprit qui me sembla sujette à caution. Chaque fois que l'expression d'une spiritualité se manifestait chez un homme ou dans une œuvre d'art, il soupçonnait et faisait intervenir de la « sexualité refoulée ». Ce qu'on ne pouvait interpréter immédiatement comme sexualité était pour lui de la « psychosexualité ».

J’objectai que poussée logiquement et à fond, son hypothèse menait à des raisonnements qui détruisaient toute civilisation : celle-ci prendrait l’apparence d’une simple farce, conséquence morbide du refoulement sexuel. « Oui, confirma-t-il, il en est ainsi. C’est une malédiction du destin en face de laquelle nous sommes impuissants. » Je n’étais nullement disposé à lui donner raison ni à m’en tenir là. Pourtant, je ne me sentais pas encore de taille à discuter avec lui.

Lors du premier entretien d’autres circonstances me parurent importantes ; il s’agissait de faits que je ne pus approfondir et comprendre qu’au déclin de notre amitié. De toute évidence, Freud avait à cœur – et de façon peu ordinaire – sa théorie sexuelle. Quand il en parlait, c’était sur un ton pressant, presque anxieux, tandis que s’estompait sa manière habituelle, critique et sceptique. Une étrange expression d’agitation, dont je ne pouvais m’expliquer la cause, animait alors son visage. J’en étais fortement frappé : la sexualité était pour lui une réalité numineuse. Mon impression se trouva confirmée par une conversation que nous eûmes environ trois ans plus tard (1910), de nouveau à Vienne.

J’ai encore un vif souvenir de Freud me disant : « Mon cher Jung, promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle. C’est le plus essentiel ! Voyez-vous, nous devons en faire un dogme, un bastion inébranlable. » Il me disait cela plein de passion et sur le ton d’un père disant : « Promets-moi une chose, mon cher fils : va tous les dimanches à l’église ! » Quelque peu étonné, je lui demandai : « Un bastion – contre quoi ? » Il me répondit : « Contre le flot de vase noire de… » Ici il hésita un moment pour ajouter : « … de l’occultisme ! » Ce qui m’alarma d’abord, c’était le « bastion » et le

« dogme » ; un dogme c’est-à-dire une profession de foi indiscutable, on ne l’impose que là où l’on veut une fois pour toutes écraser un doute. Cela n’a plus rien d’un jugement scientifique, mais relève uniquement d’une volonté personnelle de puissance.

Ce choc frappa au cœur notre amitié. Je savais que je ne pourrais jamais faire mienne cette position. Freud semblait entendre par « occultisme » à peu près tout ce que la philosophie et la religion – ainsi que la parapsychologie qui naissait vers cette époque – pouvaient dire de l’âme. Pour moi, la théorie sexuelle était tout aussi « occulte » – c’est-à-dire non démontrée, simple hypothèse possible, comme bien d’autres conceptions spéculatives. Une vérité scientifique était pour moi une hypothèse momentanément satisfaisante, mais non un article de foi éternellement valable.

Sans le bien comprendre alors, j'avais observé chez Freud une irruption de facteurs religieux inconscients. De toute évidence, il voulait m'enrôler en vue d'une commune défense contre des contenus inconscients menaçants.

L'impression que me fit cette conversation contribua à ma confusion ; car jusqu'alors je n'avais jamais considéré la sexualité comme une chose fluctuante, précaire, à laquelle on doit rester fidèle de crainte qu'on ne la perdît. Pour Freud la sexualité avait apparemment plus d'importance significative que pour quiconque. Elle était pour lui une *res religiose observanda,* une chose à observer religieusement. Dans cette ambiance, de telles interrogations et de telles réflexions vous imposent en général réserve et discrétion. Aussi la conversation, après quelques essais balbutiants de ma part, tourna-t-elle court.

J'en restai profondément frappé, gêné et troublé. J'avais le sentiment d'avoir jeté un regard furtif dans un pays nouveau et inconnu d'où volaient vers moi des nuées d'idées neuves. Il était clair pour moi que Freud, qui faisait sans cesse et avec insistance état de son irréligiosité, s'était construit un dogme, ou plutôt, au Dieu jaloux qu'il avait perdu, s'était substituée une autre image qui s'imposait à lui : celle de la sexualité.

Elle n'était pas moins pressante, exigeante, impérieuse, menaçante, et moralement ambivalente ! À celui qui est psychiquement le plus fort, donc le plus redoutable, reviennent les attributs de « divin » et de « démoniaque » ; de même, la « libido sexuelle » avait revêtu et jouait, chez lui, le rôle d'un *deus absconditus*, d'un dieu caché. L'avantage de cette transformation consistait pour Freud, semble-t-il, en ce que le nouveau principe « numimeux » lui paraissait être scientifiquement irrécusable et dégagé de toute hypothèse religieuse. Mais, au fond, la numinosité, en tant que qualité psychologique de ces contraires rationnellement incommensurables que sont Jahvé et la sexualité, demeurait la même. Seule la dénomination avait changé et de ce fait aussi, il est vrai, le point de vue. Ce n'était pas en haut qu'il fallait chercher ce qui avait été perdu, mais en bas. Or qu'importe au plus fort qu'on le désigne de telle ou telle façon ? S'il n'existait pas de psychologie, mais seulement des objets concrets, on aurait, de fait, détruit l'un et mis l'autre à sa place. En réalité, c'est-à-dire dans le domaine de l'expérience psychologique, absolument rien n'a disparu du caractère pressant, angoissant, obsessionnel, *etc.* Après, comme avant, le problème reste posé de savoir comment on en finit avec l'angoisse, la mauvaise conscience, la culpabilité, la contrainte, l'inconscience, l'instinctivité, ou comment on y échappe. Si on n'y parvient pas en partant du côté clair et idéaliste, peut-être y parviendra-t-on mieux par le côté obscur de la biologie.

Telles des flammes qui s'avivent soudainement, ces idées jaillirent dans mon esprit. Beaucoup plus tard, quand je réfléchis au caractère de Freud, elles prirent pour moi de l'importance et dévoilèrent toute leur signification. Un trait surtout me préoccupait : l'amertume de Freud.

Déjà, lors de notre première rencontre, elle m'avait frappé. Longtemps elle me fut incompréhensible jusqu'à ce que je comprisse qu'elle était en rapport avec son attitude à l'égard de la sexualité. Pour Freud, certes, la sexualité était un *numinosum* mais, dans sa terminologie et dans sa théorie, elle est exprimée exclusivement en tant que fonction biologique. Seule l'animation avec laquelle il en parlait permettait de conclure que des tendances plus profondes encore résonnaient en lui. En somme, il voulait enseigner – du moins c'est ce qu'il me sembla – que, considérée de l'intérieur, la sexualité englobe aussi de la spiritualité ou possède une signification intrinsèque. Mais sa terminologie concrétiste était trop restreinte pour pouvoir formuler cette idée. De sorte que j'eus de lui l'impression qu'au fond il travaillait à l'encontre de son propre but et à l'encontre de lui-même ; or, est-il pire amertume que celle d'un homme qui est pour lui-même son ennemi le plus acharné ? Pour reprendre ses propres paroles, il se sentait menacé par « un flot de boue noire », lui, qui, avant tout autre, avait tenté de pénétrer et de tirer nu clair les noires profondeurs.

Freud ne s'est jamais demandé pourquoi il lui fallait continuellement parler du sexe, pourquoi cette pensée l'avait à un tel point saisi. Jamais il ne s'est rendu compte que la « monotonie de l'interprétation » traduisait une fuite devant soi-même ou devant cette autre partie de lui qu'il faudrait peut-être appeler « mystique ».

Or, sans reconnaître ce côté de sa personnalité, il lui était impossible de se mettre en harmonie avec lui-même. Il était aveugle à l'égard du paradoxe et de l'ambiguïté des contenus de l'inconscient et il ne savait pas que tout ce qui en surgit possède un haut et un bas, un intérieur et un extérieur. Quand on parle du seul aspect extérieur – c'est ce que faisait Freud – on ne prend en considération qu'une seule moitié et, conséquence inévitable, une réaction naît dans l'inconscient.

En face de cette unilatéralité de Freud, il n'y avait pas de recours. Peut-être qu'une expérience intérieure personnelle aurait pu lui ouvrir les yeux ; bien que toutefois son intellect l'eût peut être ramenée, elle aussi, à de la simple « sexualité » ou « psychosexualité ». Il resta voué à un seul aspect et c'est à

cause de cela que je vois en lui une figure tragique ; car il était un grand homme et, qui plus est, il avait le feu sacré.

Après le deuxième entretien à Vienne, je compris l'hypothèse de la volonté de puissance élaborée par Alfred Adler, à laquelle, jusqu'alors, je n'avais pas accordé assez d'attention : comme de nombreux fils, Adler n'avait pas retenu du « père » ce que celui-ci *disait* mais ce qu'il *faisait.* Puis ce fut le problème de la confrontation de l'amour – ou Éros – et de la puissance qui me tomba dessus comme une chape de plomb et qui m'oppressa. Comme il me le dit plus tard, Freud n'avait jamais lu Nietzsche.

Désormais je considérais la psychologie de Freud comme une manœuvre de l'esprit, qui, sur l'échiquier de son histoire, venait compenser la divinisation par Nietzsche du principe de puissance. Le problème manifestement n'était pas : « Freud face à Adler » mais : « Freud face à Nietzsche ». Ce problème me sembla avoir beaucoup plus d'importance qu'une querelle de ménage dans le domaine de la psychopathologie. L'idée naquit en moi que l'Éros et que l'instinct de puissance étaient comme des frères ennemis, fils d'un *seul père,* fils d'une force psychique qui les motivait, qui – telle la charge électrique positive ou négative – se manifeste dans l'expérience sous forme d'opposition : l'Éros comme un *patiens,* comme une force qu'on subit passivement, l'instinct de puissance comme un *agens,* comme une force active et vice versa. L'Éros a aussi souvent recours à l'instinct de puissance que ce dernier au premier. Que serait l'un de ces instincts sans l'autre ? L'homme, d'une part, succombe à l'instinct et, par ailleurs, cherche à le dominer. Freud montre comment l'objet succombe à l'instinct, Adler comment l'homme utilise l'instinct pour violenter l'objet. Nietzsche, livré à son destin, et y succombant, dut se créer un « surhomme ». Freud – telle fut ma conclusion – doit être si profondément sous l'emprise de la puissance de l'Éros qu'il cherche à l'élever, comme un *numen* religieux, au rang de dogme *aere perennius* (de dogme éternel, plus durable que l'airain). Ce n'est un secret pour personne : « Zarathoustra » est l'annonciateur d'un évangile et Freud entre même en concurrence avec l'Église par son intention de canoniser doctrine et préceptes. Il est vrai qu'il ne l'a pas fait trop bruyamment ; par contre, il m'a prêté l'intention de vouloir passer pour un prophète. Il formule la tragique exigence et l'efface aussitôt.

C'est ainsi que l'on procède le plus souvent avec les conceptions numineuses et cela est juste, parce qu'à un certain point de vue elles sont vraies, tandis qu'à un autre elles sont fausses. L'événement numineux vécu élève et abaisse simultanément. Si Freud avait mieux apprécié la vérité psychologique qui veut

que la sexualité soit numineuse – elle est un Dieu et un diable – il ne serait pas resté prisonnier d'une notion biologique étriquée. Et Nietzsche, avec son exubérance, ne serait peut-être pas tombé hors du monde s'il s'en était tenu davantage aux bases même de l'existence humaine.

Chaque fois qu'un événement numineux fait fortement vibrer l'âme, il y a danger que se rompe le fil auquel on est suspendu. Alors tel être humain tombe dans un « Oui » absolu et l'autre dans un « Non » qui ne l'est pas moins ! *Nirdvandva* – « libéré des deux » –, dit l'Orient. Je l'ai retenu ! Le pendule de l'esprit oscille entre sens et non-sens, et non point entre vrai et faux. Le danger du numineux est qu'il pousse aux extrêmes et qu'alors une vérité modeste est prise pour *la* vérité et une erreur minime pour une fatale aberration. Tout passe : ce qui hier était vérité est aujourd'hui erreur, et ce qui avant-hier était tenu pour errements sera peut-être demain révélation… à plus forte raison dans la dimension psychologique dont, en réalité, nous ne savons encore que fort peu de chose. Nous avons souvent manqué et nous sommes encore bien loin de nous rendre compte de ce que cela veut dire que rien, absolument rien n'existe, tant qu'une petite conscience, – ô lueur bien éphémère ! – n'en a rien remarqué.

Mon entretien avec Freud m'avait montré combien il redoutait que la clarté numineuse de sa théorie sexuelle ne fût éteinte par un flot de fange noire. Ainsi était créée une situation mythologique : la lutte entre *lumière et ténèbres.* Cette situation explique la numinosité de l'affaire et le recours immédiat à un moyen de défense, puisé dans l'arsenal religieux : le dogme. Dans le livre que j'écrivis peu après[50] je traite de la psychologie de la lutte livrée par le héros et je reprends l'arrière-plan mythologique de l'étrange réaction de Freud.

L'interprétation sexuelle, d'une part, et la volition de puissance impliquée par le « dogme », d'autre part, m'orientèrent, au cours des années, vers le problème typologique ainsi que vers la polarité et l'énergétique de l'âme[51].

Puis vint l'investigation, qui s'étendit sur plusieurs décades, du flot de fange noire de l'occultisme ; je m'efforçai de comprendre les conditions historiques, conscientes et inconscientes, de notre psychologie moderne.

J'aurais voulu connaître les opinions de Freud sur la précognition et la parapsychologie en général. Quand j'allai le voir en 1909, à Vienne, je lui demandai ce qu'il en pensait. Fidèle à son préjugé matérialiste il repoussa tout ce complexe de questions, n'y voyant que sottise ; il se réclamait d'un positivisme tellement superficiel que j'eus peine à me retenir de lui répondre avec trop de

causticité. Quelques années s'écoulèrent encore avant que Freud reconnût le sérieux de la parapsychologie et le caractère de donnée réelle des phénomènes « occultes ».

Tandis que Freud exposait ses arguments, j'éprouvais une étrange sensation, il me sembla que mon diaphragme était en fer et devenait brûlant, comme s'il formait une voûte brûlante. En même temps, un craquement retentit dans l'armoire-bibliothèque qui était immédiatement à côté de nous, de telle manière que nous en fûmes tous deux effrayés. Il nous sembla que l'armoire allait s'écrouler sur nous. C'est exactement l'impression que nous avait donné le craquement. Je dis à Freud :

« Voilà ce que l'on appelle un phénomène catalytique d'extériorisation. »

« Ah ! dit-il, c'est là pure sottise !

— Mais non ! répliquai-je, vous vous trompez, monsieur le professeur. Et pour vous prouver que j'ai raison, je vous dis d'avance que le même craquement va se reproduire. » Et de fait, à peine avais-je prononcé ces paroles, que le même bruit se fit entendre dans l'armoire.

J'ignore encore aujourd'hui d'où me vint cette certitude.

Mais je savais parfaitement bien que le craquement se reproduirait. Alors, pour toute réponse, Freud me regarda, sidéré. Je ne sais pas ce qu'il pensait, ni ce qu'il voyait. Il est certain que cette aventure éveilla sa méfiance à mon égard ; j'eus le sentiment que je lui avais fait un affront. Nous n'en avons jamais plus parlé ensemble[52].

L'année 1909 fut décisive pour nos relations. J'étais invité à la Clark University (Worcester, Mass.) pour faire des conférences sur l'expérience d'associations. Indépendamment de moi, Freud avait aussi reçu une invitation ; nous décidâmes de faire le voyage ensemble[53]. Nous nous rejoignîmes à Brême ; Ferenczi nous accompagnait. À Brême se produisit un incident qui donna lieu à beaucoup de discussions : la syncope de Freud.

Elle fut provoquée – indirectement – par mon intérêt pour les « cadavres des marais ». Je savais que, dans certaines contrées du nord de l'Allemagne, on trouve ce que l'on appelle des « cadavres des marais ». Il s'agit de cadavres, dont certains datent de la préhistoire, d'hommes qui s'étaient noyés dans les marécages ou y avaient été inhumés. L'eau des marais renferme des acides végétaux qui détruisent les os et en même temps tannent la peau, de sorte que

celle-ci ainsi que les cheveux restent en parfait état de conservation. Il se produit un processus naturel de momification, mais au cours duquel, sous le poids de la tourbe, les cadavres s'aplatissent complètement. On en trouve parfois quand on extrait de la tourbe dans le Holstein, le Danemark et la Suède.

Je repensai à ces cadavres, dont j'avais lu l'histoire, quand nous étions à Brême, mais mes souvenirs s'embrouillaient quelque peu et je les confondais avec les momies des plombières de Brême. Mon intérêt énerva Freud. « Que vous importent ces cadavres ? » me demanda-t-il à plusieurs reprises. Il était manifeste que ce sujet le mettait en colère et, pendant une conversation là-dessus, à table, il eut une syncope. Plus tard, il me dit avoir été persuadé que ce bavardage à propos des cadavres signifiait que je souhaitais sa mort. Je fus plus que surpris de cette opinion ! J'étais effrayé surtout à cause de l'intensité de ses imaginations qui pouvaient le mettre en syncope.

Dans une circonstance analogue, Freud eut encore une syncope en ma présence. C'était pendant le congrès psychanalytique de Munich en 1912.

Je ne sais qui avait mis la conversation sur Aménophis IV ; on soulignait que, par suite de son attitude négative à l'égard de son père, il avait détruit les cartouches de celui-ci sur les stèles et que, à l'origine de la création importante par lui d'une religion monothéiste, était un complexe paternel. Cela m'irrita et je tentai de montrer qu'Aménophis avait été un homme créateur et profondément religieux, dont on ne pouvait expliquer les actes par ses résistances personnelles à son père. Au contraire, il avait tenu le souvenir de son père en honneur et son zèle destructeur ne s'adressait qu'au nom du dieu Amon qu'il fit effacer partout, donc aussi sur les cartouches de son père Amon-Hotep. D'ailleurs, d'autres pharaons avaient remplacé, sur des monuments et des statues, les noms de leurs ancêtres réels ou divins par le leur. Ils s'y croyaient autorisés parce qu'ils étaient les incarnations du même Dieu. Mais ils n'avaient inauguré ni un nouveau style ni une nouvelle religion.

À ce moment Freud s'écroula de sa chaise, sans connaissance.

Nous l'entourâmes sans savoir que faire. Alors je le pris dans mes bras, le portai dans la chambre voisine et l'allongeai sur un sofa. Déjà, tandis que je le portais, il reprit à moitié connaissance et me jeta un regard que je n'oublierai jamais, du fond de sa détresse. Quoi que ce soit qui puisse avoir par ailleurs contribué à cette faiblesse – l'atmosphère était très tendue –, ces deux cas ont en commun la fantaisie du meurtre du père.

Freud, précédemment et à plusieurs reprises, m’avait laissé entendre qu’il me considérait comme son successeur. Ces allusions m’étaient gênantes parce que je savais que je ne serais jamais à même de défendre ses opinions correctement, c’est-à-dire dans le sens qu’il leur donnait. Je n’avais pas encore non plus réussi à dégager mes objections de manière qu’il puisse les apprécier. Mon respect pour lui était trop sincère pour que je me permette de le défier en une explication décisive. L’idée qu’il me faudrait prendre pour ainsi dire la direction d’un parti, à l’encontre de ma conviction intime, m’était, pour bien des raisons, désagréable. Un tel rôle ne me convenait pas.

Je ne pouvais sacrifier mon indépendance d’esprit, et la perspective de ce prestige accru me contrariait parce qu’il ne signifiait pour moi rien d’autre qu’un éloignement de mes véritables objectifs. Seule m’importait la recherche de la vérité et nullement la question du prestige personnel.

Notre voyage aux U.S.A., que nous commençâmes à Brême en 1909, dura sept semaines. Nous étions tous les jours ensemble et analysions nos rêves. J’en eus à cette époque quelques-uns d’importants ; Freud, pourtant, n’en put rien tirer. Je ne lui en fis nul reproche, car il peut arriver au meilleur analyste de ne pouvoir résoudre l’énigme d’un rêve. C’était une défaillance qui n’avait rien que d’humain et qui ne m’aurait jamais incité à interrompre nos analyses oniriques. Au contraire, j’y tenais beaucoup et notre relation m’était précieuse par-dessus tout. Je voyais en Freud la personnalité plus âgée, plus mûre, plus expérimentée et, en moi, son fils.

Pourtant, alors, il se produisit un événement qui fit subir un rude à-coup à notre relation.

Freud eut un rêve, dont je ne suis pas autorisé à dévoiler le thème. Je l’interprétai tant bien que mal et j’ajoutai qu’il serait possible d’en dire bien davantage s’il voulait me communiquer quelques détails supplémentaires relatifs à sa vie privée. À ces mots, Freud me lança un regard singulier – plein de méfiance – et dit : « Je ne puis pourtant pas risquer mon autorité ! » À ce moment même, il l’avait perdue !

Cette phrase est restée gravée dans ma mémoire. Elle préfigurait déjà pour moi la fin imminente de nos relations. Freud plaçait l’autorité personnelle au-dessus de la vérité.

Freud, comme je l'ai déjà dit, ne pouvait qu'interpréter incomplètement, ou pas du tout, mes rêves d'alors. Ils étaient à contenu collectif, avec une masse de matériel symbolique. L'un d'eux surtout fut important pour moi, car il me conduisit pour la première fois à la notion d'« inconscient collectif » : c'est pourquoi il constitua une sorte de prélude à mon livre *Métamorphoses et symboles de la libido*[54].

Voici ce rêve : je me trouvais dans une maison à deux étages, inconnue de moi. C'était « ma » maison. J'étais à l'étage supérieur. Une sorte de salle de séjour avec de beaux meubles de style rococo s'y trouvait. Aux murs, de précieux tableaux étaient suspendus. J'étais surpris que ce dût être ma maison et je pensais : « Pas mal ! »

Tout à coup me vint l'idée que je ne savais pas encore quel aspect avait l'étage inférieur. Je descendis l'escalier et arrivai au rez-de-chaussée. Là tout était plus ancien : cette partie de la maison datait du XV ou du XVIe siècle.

L'installation était moyenâgeuse et les carrelages de tuiles rouges. Tout était dans la pénombre. J'allais d'une pièce dans une autre, me disant : je dois maintenant explorer la maison entière ! J'arrivai à une lourde porte, je l'ouvris. Derrière je découvris un escalier de pierre conduisant à la cave. Je le descendis et arrivai dans une pièce très ancienne, magnifiquement voûtée. En examinant les murs je découvris qu'entre les pierres ordinaires du mur étaient des couches de briques, le mortier en contenant des débris. Je reconnus à cela que les murs dataient de l'époque romaine. Mon intérêt avait grandi au maximum.

J'examinai aussi le sol recouvert de dalles. Dans l'une d'elles je découvris un anneau. Je le tirai : la dalle se souleva, là encore se trouvait un escalier fait d'étroites marches de pierre, qui conduisait dans la profondeur.

Je le descendis et parvins dans une grotte rocheuse, basse. Dans l'épaisse poussière qui recouvrait le sol étaient des ossements, des débris de vases, sortes de vestiges d'une civilisation primitive. Je découvris deux crânes humains, probablement très vieux, à moitié désagrégés. Puis je me réveillai.

Ce qui intéressa surtout Freud dans ce rêve, c'étaient les deux crânes. Il en reparlait continuellement et me suggéra de découvrir en moi dans leur contexte un *désir* éventuel. Que pensais-je des crânes ?

De qui provenaient-ils ? Naturellement je savais fort bien où il voulait en venir :

de secrets désirs de mort y seraient cachés. « À vrai dire qu'attend-il ? » pensai-je en moi-même. De qui dois-je souhaiter la mort ? Je ressentais de violentes résistances contre une telle interprétation ; je soupçonnais aussi la vraie signification du rêve.

Mais, à cette époque, je n'avais pas encore confiance en mon jugement et je tenais à connaître son avis. Je voulais apprendre de lui ; aussi j'obéis à son intention et dis : « ma femme et ma belle-sœur » – car il me fallait bien nommer quelqu'un dont il valait la peine de souhaiter la mort !

J'étais alors encore jeune marié et je savais parfaitement qu'il n'y avait en moi rien qui puisse indiquer la présence d'un tel désir.

Mais je n'aurais pu donner à Freud mes propres associations pour interpréter le rêve sans me heurter à son incompréhension et à de violentes résistances. Je ne me sentais pas à la hauteur pour leur tenir tête. Je craignais aussi de perdre son amitié si je maintenais mon point de vue. D'un autre côté, je voulais savoir ce qui résulterait de ma réponse et comment il réagirait si je le leurrais en abondant dans le sens de sa propre doctrine. Aussi lui racontai-je un mensonge.

J'avais parfaitement conscience qu'au point de vue moral ma façon d'agir n'était pas sans reproche. Mais il m'aurait été impossible de découvrir à Freud le monde de mes pensées. Il y avait entre le sien et le mien un abîme trop profond. De fait, Freud fut comme délivré par ma réponse. Je pus ainsi me rendre compte qu'il était désemparé en présence de rêves de cette sorte et qu'il cherchait refuge dans sa propre doctrine. Quant à moi, il m'importait de découvrir le véritable sens du rêve.

Il était clair que la maison représentait une sorte d'image de la psyché, autrement dit de ma situation consciente d'alors, avec des compléments encore inconscients. La conscience était caractérisée par la salle de séjour ; elle semblait pouvoir être habitée malgré son style vieillot.

Au rez-de-chaussée, commençait déjà l'inconscient. Plus je descendais dans la profondeur, plus tout devenait étrange et obscur. Dans la grotte je découvris des restes d'une civilisation primitive, autrement dit le monde de l'homme primitif en moi ; ce monde ne pouvait guère être atteint ou éclairé par la conscience. L'âme primitive de l'homme confine à la vie de l'âme animale, de même que les grottes des temps primitifs furent le plus souvent habitées par des animaux, avant que les hommes ne s'en emparassent pour eux-mêmes.

Je pris conscience alors d’une façon toute particulière de la grande différence de nature qui séparait l’attitude mentale de Freud de la mienne propre. J’avais grandi dans l’atmosphère intensément historique de Bâle à la fin du siècle précédent et la lecture des vieux philosophes m’avait procuré une certaine connaissance de l’histoire de la psychologie. Quand je réfléchissais sur des rêves, ou des contenus de l’inconscient, je ne le faisais jamais sans recourir à des comparaisons historiques ; alors que j’étais étudiant, je m’étais chaque fois servi, à cette intention, du vieux lexique de philosophie de Krug. J’avais, en particulier, connaissance des auteurs du XVIIIe siècle ainsi que de ceux du début du XIXe siècle. Ce monde constituait l’atmosphère de ma salle de séjour du premier étage. Par contre, j’avais l’impression que pour Freud « l’histoire de l’esprit humain »

commençait avec Büchner, Moleschott, Dubois-Reymond et Darwin.

Le rêve venait ajouter à ma situation consciente, que je viens de décrire, d’autres couches de conscience : le rez-de-chaussée au style moyenâgeux, depuis longtemps inhabité, puis la cave romaine et enfin la grotte préhistorique. Elles représentaient des époques révolues et des niveaux de conscience dépassés.

Durant les jours qui avaient précédé le rêve, bien des questions m’avaient ardemment préoccupé : quelles sont les prémisses sur lesquelles repose la psychologie freudienne ? Dans quelle catégorie de la pensée humaine doit-on la ranger ? Quel est le rapport entre son personnalisme presque exclusif et les antécédents historiques généraux ?

Mon rêve apportait la réponse. Il remontait, de toute évidence, jusqu’aux bases de l’histoire des civilisations, qui est une histoire de stades successifs de la conscience. Il décrivait comme un diagramme structural de l’âme humaine, une condition préalable de nature essentiellement *impersonnelle.* Cette idée eut pour moi force d’évidence : *it clicked*, comme disent les Anglais ; et le rêve devint pour moi une image directrice, qui, par la suite, se confirma dans une mesure alors imprévisible. Par ce rêve, je soupçonnais pour la première fois l’existence d’un a priori collectif de la psyché personnelle, a priori que je considérai d’abord comme étant des vestiges de modes fonctionnels antérieurs. Ce n’est que plus tard, lorsque se multiplièrent mes expériences et que se consolida mon savoir, que je reconnus que ces modes fonctionnels étaient des formes de l’instinct, des archétypes.

Je n’ai jamais pu accorder à Freud que le rêve fût une « façade » derrière

laquelle sa signification se dissimulerait, signification déjà existante mais qui, par perversité pourrait-on dire, serait cachée à la conscience. Pour moi les rêves sont nature, qui ne recèle la moindre intention trompeuse et qui dit ce qu'elle a à dire aussi bien qu'elle le peut – comme le fait une plante qui pousse ou un animal qui cherche sa pâture. Les yeux non plus ne cherchent pas à tromper : peut-être est-ce nous qui nous trompons parce que nos yeux sont myopes ! Ou bien entendons-nous mal parce que nos oreilles sont légèrement sourdes, mais ce ne sont pas nos oreilles qui veulent nous tromper. Longtemps avant que je fasse la connaissance de Freud, j'avais considéré l'inconscient – ainsi que les rêves qui en sont l'expression immédiate – comme un processus naturel dépourvu de tout arbitraire et surtout de toute intention de prestidigitation. Je n'avais aucune raison de supposer que les ruses de la conscience s'étendissent aussi aux processus naturels de l'inconscient. Au contraire, l'expérience quotidienne m'apprit avec quelle résistance acharnée l'inconscient s'oppose aux tendances du conscient.

Le rêve de la maison eût sur moi un curieux effet : il réveilla mon vieil intérêt pour l'archéologie. Revenu à Zurich, je pris un livre sur les fouilles de Babylone et je lus divers ouvrages sur les mythes. Le hasard me fit tomber sur la *Symbolique et mythologie des peuples anciens*[55] de Friedrich Creuzer, et ce livre m'enflamma. Je lus comme possédé ; porté par un intérêt brûlant j'étudiais des monceaux de matériaux mythologiques, puis aussi gnostiques, pour aboutir en fin de compte à une désorientation totale. Je me trouvais aussi désemparé que jadis à la clinique lorsque j'essayais de comprendre le sens des états psychotiques. J'avais l'impression d'être dans un asile d'aliénés imaginaire et je me mis à « traiter » tous ces centaures, nymphes, dieux et déesses, du livre de Creuzer, à les analyser comme s'il s'agissait de mes malades. Au cours de ces études il ne pouvait m'échapper combien la mythologie antique était proche de la psychologie des primitifs, ce qui me poussa à un examen intensif de cette dernière. L'intérêt manifesté par Freud, au même moment, dans le même domaine, me causa quelque malaise parce que je crus discerner dans sa démarche une prédominance de sa doctrine par rapport aux faits.

Alors que j'étais plongé dans ces travaux, je rencontrai les matériaux phantasmatiques dus à l'imagination d'une jeune Américaine que je ne connaissais pas, Miss Miller. Ces matériaux avaient été publiés par Théodore Flournoy[56], ami paternel qui avait toute mon estime, dans les *Archives de psychologie* (Genève).

Je fus immédiatement frappé par le caractère mythologique de ces imaginations.

Elles agirent comme un catalyseur sur les idées encore désordonnées qui s'étaient amassées en moi. À partir de ces imaginations et aussi des connaissances que j'avais acquises sur la mythologie, mon livre sur les *Métamorphoses et symboles de la libido*[57] prit forme. Pendant que j'y travaillais, j'eus des rêves des plus significatifs qui déjà indiquaient ma rupture avec Freud. L'un des plus impressionnants se déroulait dans une contrée montagneuse, au voisinage de la frontière austro-helvétique. C'était vers le soir, je voyais un homme d'un certain âge revêtu de l'uniforme des douaniers de la monarchie impériale et royale. Un peu courbé, il passa près de moi sans m'accorder attention. Le visage avait une expression morose, un peu mélancolique et agacée. D'autres personnes étaient présentes et l'une d'elles me fit savoir que ce vieillard n'était pas du tout réel, c'était l'esprit d'un employé des douanes mort des années auparavant.

« Il est de ces hommes qui ne pouvaient pas mourir », disait-on.

Telle était la première partie du rêve.

Quand je me mis à l'analyser, la « douane » me fit immédiatement penser à la « censure » ; la « frontière » me fit penser, d'une part, à celle entre conscient et inconscient et, d'autre part, à celle qui existe entre les vues de Freud et les miennes. Le contrôle à la frontière – d'une minutie poussée – me paraissait faire allusion à l'analyse. À la frontière, on ouvre et examine les bagages, à cause de la contrebande possible. Ce faisant on découvre des présupposés inconscients. Le vieux douanier avait, semble-t-il, eu si peu de joie et de satisfaction dans sa carrière que sa philosophie avait grise mine. Je ne pus écarter l'analogie avec Freud.

Freud avait alors (1911), en un certain sens, perdu pour moi de son autorité. Mais, après comme avant, il était pour moi une personnalité supérieure sur laquelle je projetais l'image du père et, au moment du rêve, cette projection était loin d'avoir disparu. En présence d'une telle projection, on perd son objectivité et les jugements portés sont ambigus. On se sent d'une part dépendant et, d'autre part, on éprouve des résistances. À l'époque où vint ce rêve, j'avais encore Freud en haute estime – mais, par ailleurs, mon attitude était critique. Cette attitude double était l'indice que, dans cette situation, j'étais encore inconscient et que je ne l'avais pas encore soumise

à la réflexion. Cela est caractéristique pour toutes les projections. Le rêve m'incitait à rechercher la clarté à ce sujet.

Impressionné par la personnalité de Freud, j'avais, autant que faire se peut, renoncé à mon propre jugement et refoulé ma critique.

C'était la condition de ma collaboration. Je me disais ; « Freud est beaucoup plus intelligent que toi, il a beaucoup plus d'expérience. Pour l'instant contente-toi d'écouter ce qu'il dit et de t'instruire à son contact. » Puis, à mon grand étonnement, je rêvai qu'il était un employé grincheux de la monarchie autrichienne impériale et royale, un inspecteur des douanes décédé qui continuait à « revenir ». Serait-ce là le désir de mort auquel Freud faisait allusion ? Je ne pus trouver en moi aucune parcelle de personnalité qui soit normalement susceptible d'un tel désir ; car je voulais, pour ainsi dire à tout prix, collaborer et, avec un égoïsme sans fard, participer à la richesse de son expérience ; de plus, je tenais beaucoup à notre amitié. Je n'avais donc aucune raison de désirer qu'il mourût.

Mais peut-être le rêve était-il un correctif, une compensation de mon estime et de mon admiration conscientes qui – à mon corps défendant – allaient évidemment trop loin. Le rêve recommandait une attitude un peu plus critique ; j'en étais fortement consterné bien que la dernière phrase du rêve me semblât renfermer une allusion à l'immortalité.

L'épisode de l'employé des douanes ne mettait pas fin au rêve ; au contraire, après un hiatus, venait une deuxième partie remarquable. Je me trouvais dans une ville d'Italie, à l'heure de midi, entre douze et treize heures. Un soleil brûlant inondait les ruelles. La ville était construite sur des collines et elle me rappelait un quartier bien déterminé de Bâle, le Kohlenberg. Les petites rues qui descendaient de là vers la vallée de la Birsig, qui s'étend à travers la ville, sont souvent des ruelles en escalier.

L'une d'elles descendait jusqu'au Barfüsserplatz. C'était Bâle et pourtant c'était une ville italienne qui ressemblait à Bergame. C'était l'été, le soleil rayonnait au zénith et tout baignait dans une vive lumière. Beaucoup de gens venaient vers moi, et je savais que les magasins maintenant se fermaient et que les gens rentraient chez eux pour déjeuner. Au milieu de ce flot humain, marchait un chevalier revêtu de toute son armure. Il gravissait l'escalier, venait vers moi. Il portait une salade avec des œillères et une cotte de mailles ; par-dessus, un

vêtement blanc dans lequel une croix rouge était tissée sur la poitrine et sur le dos.

Vous pouvez vous imaginer l’impression que me fit un croisé venant vers moi, soudain, dans une ville moderne, à midi, à l’heure de pointe de la circulation ! Je remarquai surtout qu’aucune des nombreuses personnes qui étaient sur la route, ne semblait l’apercevoir. Personne ne se tournait ni ne regardait vers lui. J’eus l’impression qu’il était complètement invisible pour les autres. Je me demandais ce que pouvait signifier cette apparition et j’entendis, comme si quelqu’un me répondait – pourtant personne n’était là : – « Oui, c’est une apparition qui a lieu régulièrement ; toujours entre douze et treize heures le chevalier passe par ici et cela depuis très longtemps (j’eus l’impression que c’était depuis des siècles), et chacun le sait. »

Le rêve me fit une impression profonde ; mais à cette époque, je ne le compris pas du tout. Accablé et bouleversé, je ne savais à quel saint me vouer.

Le chevalier et le douanier étaient des personnages qui s’opposaient l’un à l’autre. L’employé des douanes était fantomatique, tel un être qui « ne pouvait pas encore mourir », une apparition en train de s’évanouir. Le chevalier, au contraire, était plein de vie et d’une réalité parfaite. La seconde partie du rêve était hautement numineuse ; la scène de la frontière sobre et en soi peu impressionnante ; seules les réflexions que je fis à ce propos m’avaient touché.

Par la suite, je me suis fait bien des idées sur l’énigmatique personnage du chevalier sans pouvoir cependant en saisir complètement le sens. Ce n’est que beaucoup plus tard, lorsque j’eus longuement médité sur ce rêve, que je pus, à peu près, en saisir la signification. Déjà, tandis que je rêvais, je savais que le chevalier était du XIIe siècle, époque où l’alchimie débuta ainsi que la quête du Saint Graal. Depuis ma jeunesse les histoires du Graal jouèrent chez moi un grand rôle. À quinze ans je lus pour la première fois ces histoires et ce fut un événement inoubliable, une impression qui ne disparut jamais plus ! Je soupçonnais qu’un mystère y était caché. Aussi me semblait-il tout naturel que le rêve évoquât à nouveau le monde des chevaliers du Graal et leur quête ; car c’était là mon monde, au sens le plus intime, et il n’avait guère de rapports avec celui de Freud.

Tout en moi cherchait cette part encore inconnue qui puisse donner un sens à la banalité de la vie.

Je sentais une profonde déception en moi : ainsi, à travers tous les efforts de

l'esprit chercheur, on ne pouvait apparemment rien découvrir d'autre dans les profondeurs de l'âme que l'« humain trop humain », déjà connu à satiété. J'ai grandi à la campagne au milieu des paysans et, ce que l'étable ne m'avait pas enseigné, je l'apprenais par les plaisanteries rabelaisiennes et les fantaisies sans gêne du folklore de nos paysans. L'inceste et les perversités n'étaient pas pour moi des nouveautés remarquables et ne méritaient point d'explications particulières. Ils appartenaient, comme la criminalité, au noir résidu qui me gâtait le goût de la vie en me mettant sous les yeux, avec trop de netteté, la laideur et la stupidité de l'existence des hommes. Que les choux prospérassent sur le fumier était pour moi tout naturel. J'étais bien obligé de m'avouer que je ne trouvais là nul éclaircissement secourable. Il n'y a que les citadins pour tout ignorer de la nature et de l'étable humaine, pensai-je, las depuis longtemps de ces choses « peu ragoûtantes ».

Naturellement, des hommes qui ne savent rien de la nature sont des névrosés ; car ils ne sont pas adaptés aux réalités. Ils sont encore trop naïfs, comme des enfants, et ils ont besoin qu'on leur apprenne qu'ils sont des hommes comme tous les autres. Les névrosés n'en sont pas pour autant guéris ; ils ne peuvent recouvrer la santé que s'ils parviennent à sortir de la boue quotidienne. Mais ils ne se complaisent que trop dans ce qui avait été autrefois refoulé. Et comment pourraient-ils en sortir si l'analyse ne les éveille pas à la conscience de ce qui est différent et meilleur ?

Si la théorie même les englue dans le névrotique et ne leur ouvre comme possibilité de solution que la décision rationnelle ou « raisonnable » d'abandonner enfin les enfantillages, que se passe-t-il ?

Car c'est de cela précisément qu'ils sont incapables, et comment pourraient-ils en devenir capables sinon en découvrant quelque chose qui puisse leur servir de point d'appui ? On ne peut abandonner aucune forme de vie sans l'échanger contre une autre. Une conduite de la vie en tous points raisonnable est, en règle générale, impossible ; l'expérience le prouve, surtout quand, tel le névrosé, on est de soi-même[58] déraisonnable.

Je compris alors pourquoi la psychologie personnelle de Freud présentait pour moi un intérêt aussi brûlant. J'avais besoin de savoir à tout prix ce qu'il en était de sa « solution raisonnable ». C'était pour moi une question vitale et, pour avoir la réponse, j'étais prêt à de grands sacrifices. Mes yeux maintenant y voyaient clair. Il souffrait lui-même d'une névrose, d'une névrose bien facile à

diagnostiquer, avec des symptômes très gênants, comme je le découvris lors de notre voyage en Amérique. Il m'avait à cette époque enseigné que tout le monde était quelque peu névrosé et que l'on devait par suite user de tolérance. Mais je n'étais pas du tout disposé à me contenter de cette affirmation ; je voulais plutôt savoir comment on pouvait éviter une névrose. J'avais vu que ni Freud, ni ses disciples, ne pouvaient comprendre l'importance que pouvait avoir, pour la théorie et la pratique de la psychanalyse, le fait que le maître lui-même ne parvenait pas à sortir de sa propre névrose. Lorsqu'il manifesta l'intention d'identifier théorie et méthode et d'en faire des dogmes, il me fut impossible de continuer ma collaboration. Il ne me resta rien d'autre à faire qu'à me retirer.

Lors de mon travail sur les *Métamorphoses et symboles de la libido*, vers la fin, je savais par avance que le chapitre sur « Le sacrifice » me coûterait l'amitié de Freud. Je devais y exposer ma propre conception de l'inceste, de la métamorphose décisive du concept de libido et d'autres idées encore par lesquelles je me séparais de Freud. Pour moi, l'inceste ne constitue que dans des cas extrêmement rares une complication personnelle. Le plus souvent il représente un contenu hautement religieux et c'est pourquoi il joue un rôle décisif dans presque toutes les cosmogonies et dans de nombreux mythes. Mais Freud, s'en tenant fermement au sens littéral du terme, ne pouvait pas comprendre la signification psychique de l'inceste comme symbole. Et je savais que jamais il ne l'accepterait.

J'en parlai avec ma femme et lui fis part de mes craintes.

Elle essaya de me tranquilliser, parce qu'elle était d'avis que Freud admettrait, grâce à sa largeur de vues, ma façon de voir, même s'il ne pouvait l'accepter pour lui-même. J'étais, quant à moi, convaincu qu'il n'en serait pas capable. Deux mois durant il me fut impossible d'écrire tant ce conflit me tourmentait. Dois-je taire ma façon de penser ou faut-il que je mette notre amitié en péril ? Finalement je pris la décision d'écrire ; cela me coûta l'amitié de Freud.

Après la rupture avec Freud tous mes amis et connaissances s'éloignèrent de moi. On déclara que mon livre était de la pacotille. Je passai pour un mystique et mon compte était ainsi réglé. Riklin et Maeder furent les deux seuls à rester à mes côtés. Mais j'avais prévu ma solitude et ne me faisais aucune illusion sur les réactions de mes prétendus amis. J'y avais profondément réfléchi. Je savais que l'essentiel était en jeu et qu'il me faudrait prendre fait et cause pour mes convictions. Je vis que le chapitre « Le sacrifice » représentait mon sacrifice. Cela admis, je pus me remettre à écrire bien que sachant d'avance que personne

ne comprendrait ma conception.

Quand je regarde en arrière, je puis dire que je suis le seul qui, selon l'esprit, ait poursuivi l'étude, des deux problèmes qui ont le plus intéressé Freud : celui des « résidus archaïques » et celui de la sexualité. L'erreur est très répandue de penser que je ne vois pas la valeur de la sexualité. Bien au contraire, elle joue un grand rôle dans ma psychologie, notamment comme expression fondamentale – mais non pas unique – de la totalité psychique. Mais ma préoccupation essentielle était d'approfondir la sexualité, au-delà de sa signification personnelle et de sa portée de fonction biologique, et d'expliquer son côté spirituel et son sens numineux, et ainsi d'exprimer ce par quoi Freud était fasciné, mais qu'il fut incapable de saisir.

Les livres *Psychologie du transfert*[59] et *Mysterium conjunctionis*[60] exposent mes idées sur ce thème. Comme expression d'un esprit chthonien[61], la sexualité est de la plus grande importance. Cet esprit-là est l'« autre visage de Dieu », le côté sombre de l'image de Dieu. Les problèmes de l'esprit chthonien me préoccupaient depuis que j'avais pris contact avec le monde des idées de l'alchimie. En somme, ces préoccupations avaient été éveillées au cours de cette conversation ancienne avec Freud, lorsque je perçus combien il était bouleversé par la sexualité, sans pouvoir cependant m'expliquer son saisissement.

Le plus grand exploit de Freud est sans doute d'avoir pris au sérieux ses malades névrosés et de s'être consacré à ce que leur psychologie a d'individuel et de singulier. Il a eu le courage de laisser parler la casuistique et de pénétrer ainsi la psychologie individuelle du malade. Il voyait, pourrait-on dire, avec les yeux du malade et parvint ainsi à une compréhension plus profonde de la maladie qu'il n'avait été possible jusqu'alors. Ici, il était sans idée préconçue et plein de courage. Cela lui permit de surmonter une foule de préjugés. Tel un prophète de l'Ancien Testament, il a entrepris de renverser de faux dieux, de tirer le rideau qui voilait un tas de malhonnêtetés et d'hypocrisies et de mettre en pleine lumière, sans aucune pitié, la pourriture de l'âme contemporaine. Il n'a pas eu peur d'assumer l'impopularité d'une telle entreprise. Ce faisant il a donné à notre civilisation un élan nouveau qui consiste dans sa découverte d'un accès à l'inconscient. En reconnaissant le rêve comme la plus importante source d'informations sur les processus de l'inconscient, il a arraché au passé et à l'oubli une valeur, qui semblait irrémédiablement perdue. Il a prouvé empiriquement l'existence d'une psyché inconsciente qui auparavant n'était que postulat philosophique dans les philosophies de Carl Gustav Carus et d'Eduard

von Hartmann.

Ce n’est pas trop s’avancer que de dire que la conscience de la civilisation qui règne aujourd’hui, dans la mesure où elle se réfléchit philosophiquement, n’a pas encore accepté l’idée de l’inconscient et de ses conséquences, bien qu’elle soit en confrontation avec lui depuis plus d’un demi-siècle. C’est encore une tâche de l’avenir que d’intégrer la notion tout à fait générale et de base que notre existence psychique a deux pôles.

VI – CONFRONTATION AVEC L'INCONSCIENT

Après la séparation d'avec Freud avait commencé pour moi une période d'incertitude intérieure, plus que cela encore, de désorientation. Je me sentais flottant, comme totalement en suspens, car je n'avais pas encore trouvé ma propre position. J'avais alors surtout à cœur d'acquérir une nouvelle attitude à l'égard de mes malades.

Je décidai tout d'abord d'attendre sans préjugé ce qu'ils raconteraient d'eux-mêmes. Je me mis en quelque sorte à l'écoute de ce que le hasard apportait. Il apparut bientôt qu'ils racontaient spontanément leurs rêves et leurs imaginations, et je posais simplement quelques questions comme : « Qu'est-ce que cela évoque pour vous ? » ou : « Comment voyez-vous cela, comment le comprenez-vous ? D'où cela vient-il ? » Des réponses et des associations que fournissaient mes malades, les interprétations découlaient comme d'elles-mêmes. Je laissais de côté tout ce qui était perspective théorique et j'aidais simplement les patients à comprendre leurs images par eux-mêmes.

Très vite, je me rendis compte qu'il était juste de prendre les rêves, tels quels, comme base d'interprétation, car telle semble être leur intention. Ils constituent le fait dont nous devons partir. Naturellement, ma « méthode » engendra une telle multiplicité d'aspects que l'on avait de la peine à s'y retrouver. Le besoin d'un critère se fit sentir de plus en plus, je devrais même dire la nécessité d'une orientation initiale au moins provisoire.

Il m'arriva alors de vivre un instant d'inhabituelle clarté au cours duquel se déroula devant mes yeux le chemin que j'avais jusque-là parcouru. Je pensai : « Tu possèdes maintenant une clé qui te permet de pénétrer dans la mythologie, et tu as la possibilité d'ouvrir toutes les portes de la psyché humaine inconsciente. » Mais là, en moi, se fit entendre un chuchotement : « Pourquoi ouvrir toutes les portes ? » Et aussitôt s'éveilla l'interrogation concernant ce que je pouvais bien avoir accompli. J'avais expliqué les mythes des peuples du passé ; j'avais écrit un livre sur le héros, ce mythe dans lequel l'homme vit depuis toujours.

« Mais dans quel mythe vit l'homme de nos jours ?

— Dans le mythe chrétien, pourrait-on dire.

— Est-ce que toi tu vis dans ce mythe ? demanda quelque chose en moi.

— Si je réponds en toute honnêteté, non ! Ce n’est pas le mythe dans lequel je vis.

— Alors, nous n’avons plus de mythe ?

— Non. Il semble que nous n’ayons plus de mythe.

— Mais quel est ton mythe, à toi, le mythe dans lequel tu vis ? »

Je me sentis alors de moins en moins à l’aise et je m’arrêtai de penser. J’avais atteint une limite.

En 1912, vers la Noël, j’eus un rêve. Je me trouvais dans une merveilleuse loggia italienne avec colonnes, sol et balustrades en marbre. J’y étais assis sur une chaise dorée de style Renaissance, et devant moi était une table d’une rare beauté. Elle était taillée dans une pierre verte, comme de l’émeraude. J’étais donc assis et regardais dans le lointain, car la loggia se situait tout en haut dans la tour d’un château. Mes enfants se trouvaient aussi autour de la table.

Tout à coup, un oiseau blanc plongea vers nous ; c’était une petite mouette ou une colombe. Avec grâce, elle se posa sur la table, et je fis un signe aux enfants afin qu’ils se tinssent tranquilles et qu’ils ne fissent pas peur au bel oiseau blanc. Aussitôt, la colombe se transforma en une petite fille âgée de huit ans environ, aux cheveux blond doré. Elle partit en courant avec mes enfants, et ils se mirent à jouer ensemble dans les merveilleuses colonnades du château.

Je restai plongé dans mes pensées, réfléchissant à ce qui venait de se produire et à ce que je venais de vivre. La petite fille s’en revint alors et me passa affectueusement un bras autour du cou. Puis soudain la petite fille disparut, mais la colombe était à nouveau là et dit avec une voix humaine en parlant lentement : « Ce n’est que dans les premières heures de la nuit que je puis me transformer en un être humain, tandis que la colombe mâle s’occupe des douze morts. » Ayant dit cela, elle prit son vol dans le ciel bleu et je m’éveillai.

Tout ce que je sus dire de ce rêve fut qu’il indiquait une activation inhabituelle de l’inconscient. Mais je ne connaissais pas de technique qui m’aurait permis d’élucider les processus intérieurs. Que peut avoir à faire une colombe mâle avec douze morts ? À propos de la table d’émeraude, il me vint à l’esprit l’histoire de la *tabula smaragdina*, qui figure dans la légende alchimique d’Hermès Trismégiste. D’après cette légende, Hermès Trismégiste aurait légué une table sur laquelle était gravée en grec l’essence de la sagesse alchimique.

Je pensai aussi aux douze apôtres, aux douze mois de l’année, aux signes du zodiaque, *etc.* Mais je ne trouvai pas la solution de l’énigme. Finalement, je dus l’abandonner. Il ne me resta rien d’autre à faire qu’attendre, continuer de vivre,

et prêter attention à mes imaginations.

À cette époque, l'une de ces imaginations, effrayante, me revint à plusieurs reprises : il y avait quelque chose de mort qui vivait encore. Par exemple, on plaçait des cadavres dans des fours crématoires, et l'on découvrait alors qu'ils montraient encore des signes de vie. Ces imaginations atteignirent à la fois leur point culminant et leur aboutissement dans un rêve.

J'étais dans une région qui me rappelait les Alyscamps près d'Arles. Il y a là une allée de sarcophages qui remonte à l'époque des Mérovingiens. Dans le rêve, je venais de la direction de la ville et voyais devant moi une allée semblable à celle des Alyscamps bordée de toute une rangée de tombes. C'étaient des socles surmontés de dalles de pierre sur lesquelles reposaient les morts. Ils gisaient là, revêtus de leurs costumes anciens, les mains jointes sur la poitrine, tels les chevaliers des vieilles chapelles mortuaires dans leurs armures, à la seule différence que dans mon rêve les morts n'étaient pas de pierre taillée, mais momifiés de singulière façon. Je m'arrêtai devant la première tombe et considérai le mort. C'était un personnage des années 1830. Intéressé, je regardai ses vêtements. Soudain, il se mit à bouger et revint à la vie. Ses mains se séparèrent, et je savais que cela n'avait lieu que parce que je le regardais. Avec un sentiment de malaise je continuai mon chemin et parvins à un autre mort qui appartenait au XVIIIe siècle. Là, il se produisit la même chose ; alors que je le regardais, il redevint vivant et remua les mains. Je parcourus comme cela toute la file, jusqu'à ce que j'eusse atteint pour ainsi dire le XIIe siècle ; le mort dont il s'agissait était un croisé qui reposait dans une cotte de mailles, et qui avait également les mains jointes. Son corps semblait sculpté dans du bois. Je le contemplai longuement, convaincu qu'il était réellement mort. Mais soudain, je vis que l'un des doigts de sa main gauche commençait doucement à s'animer.

Ce rêve m'occupa longtemps. Naturellement, au départ, j'avais partagé l'opinion de Freud selon laquelle l'inconscient recèle des vestiges d'expériences anciennes. Mais des rêves comme celui-là et l'expérience vivante, réelle de l'inconscient m'amenèrent à la conception que ces vestiges ne sont pas seulement des contenus morts, ni des formes usées de la vie, mais qu'ils font partie intégrante de la psyché vivante. Mes recherches ultérieures confirmèrent cette hypothèse à partir de laquelle, au fil des années, se développa ma théorie des archétypes.

Les rêves que je faisais m'impressionnaient beaucoup mais ne parvenaient pas à m'aider à surmonter le sentiment de désorientation qui m'habitait. Au contraire, je continuais à vivre comme sous la domination d'une pression

interne. Par moments, celle-ci était si forte que j'en vins à supposer qu'il y avait en moi quelque perturbation psychique. En raison de quoi, à deux reprises, je passai ma vie entière en revue dans tous ses détails, m'attardant en particulier à mes souvenirs d'enfance, car je pensais qu'il y avait peut-être quelque chose dans mon passé qui pouvait entrer en ligne de compte comme cause de ladite perturbation. Mais cette plongée dans les images de mon passé resta infructueuse et je dus m'avouer mon ignorance. Je me dis alors : « J'ignore tout à un tel degré que je vais simplement faire ce qui me vient à l'esprit. » Je m'abandonnai de la sorte consciemment aux impulsions de l'inconscient.

Dans cet état d'esprit, la première chose qui se produisit fut l'émergence d'un souvenir d'enfance datant de ma dixième ou onzième année. À cette époque de ma vie, j'avais joué passionnément avec des jeux de construction. Je me souvins clairement comme j'édifiais de petites maisons et des châteaux, avec portails et voûtes dont des bouteilles constituaient les montants. Un peu plus tard, j'avais utilisé des pierres naturelles et de la terre glaise en guise de mortier. Ces constructions m'avaient fasciné pendant de longues années. À ma grande surprise, ce souvenir émergea accompagné d'une certaine émotion.

« Ah, ah ! me dis-je, là il y a de la vie ! Le petit garçon est encore dans les environs et possède une vie créatrice qui me manque. Mais comment puis-je parvenir jusqu'à elle ? » Il me paraissait impossible que l'homme adulte enjambât la distance entre le présent et ma onzième année. Toutefois, si je voulais rétablir le contact avec cette époque de ma vie, il ne me restait rien d'autre à faire qu'à y retourner et y accueillir une fois de plus, pour le meilleur et pour le pire, l'enfant qui s'y adonnait aux jeux de son âge.

Ce moment fut un tournant de mon destin. Je ne m'abandonnai finalement à la plongée dans le jeu qu'après des répulsions infinies et non sans éprouver un sentiment d'extrême résignation. Ceci n'alla pas sans susciter l'expérience douloureuse de l'humiliation de ne pouvoir réellement rien faire d'autre que de jouer.

C'est ainsi que je me mis à collectionner les pierres dont j'avais besoin en les ramassant soit sur le bord du lac soit dans l'eau ; puis je me mis à construire de petites maisons, un château, tout un village. Mais il manquait une église à celui-ci ; je commençai donc une construction carrée, surmontée d'un tambour hexagonal que coiffait une coupole à base carrée. Or, une église comporte aussi un autel. Mais quelque chose en moi répugnait à l'édifier.

Préoccupé de savoir comment résoudre cette question, je me promenais un jour comme d'habitude le long du lac et récoltais des pierres parmi le gravier de

la rive. Soudain, j’aperçus une pierre rouge, une sorte de pyramide à quatre pans haute d’environ quatre centimètres. C’était un éclat de pierre qui, à force d’être roulé dans l’eau et par les vagues, avait fini par prendre cette forme, pur produit du hasard. Dès que je l’aperçus, je sus que je tenais là mon autel ! Je le plaçai au milieu, sous la coupole, et tandis que je faisais cela, me revint à l’esprit le phallus souterrain de mon rêve d’enfance. Ce rapprochement suscita en moi un sentiment de satisfaction.

Chaque jour, après le déjeuner, quand le temps le permettait, je m’adonnais aux constructions. À peine la dernière bouchée avalée, je « jouais » jusqu’à l’arrivée des malades ; et le soir, si mon travail avait cessé suffisamment tôt, je me remettais aux constructions. Ce faisant, mes pensées se clarifiaient et je pouvais saisir, appréhender de façon plus précise des imaginations dont je n’avais jusque-là en moi qu’un pressentiment trop vague.

Naturellement, tout cela n’allait pas sans que je me fisse des idées sur la signification de mes jeux, et je me demandais : « Mais au fond, que fais-tu ? Tu construis une petite agglomération, et tu accomplis cela comme s’il s’agissait d’un rite ! » Je ne savais que répondre, mais j’avais la certitude intérieure que j’étais sur la voie qui me menait vers mon mythe. Car la construction ne représentait qu’un début. Elle déclenchait tout un courant de phantasmes que par la suite j’ai notés avec le plus grand soin.

Des situations de cette nature, des déroulements de ce type se sont renouvelés dans ma vie. Chaque fois que, par la suite, il m’est arrivé de me sentir bloqué, je peignais ou je sculptais une pierre ; et chaque fois, c’était un rite d’entrée[62] qui amenait des pensées et des travaux. Ainsi, par exemple, ce que j’ai écrit cette année[63] : *Présent et avenir*[64], *Un mythe moderne*[65], *À propos de la conscience morale*[66], est né au cours de la sculpture d’une pierre à laquelle je me suis consacré après la mort de ma femme[67]. La fin de sa vie, l’accomplissement de son existence et tout ce qui s’éclaira en cette occasion à mes yeux m’avaient prodigieusement arraché à moi-même. Il m’en coûta beaucoup pour me retrouver et me stabiliser à nouveau, et le contact avec la pierre m’y a aidé.

Vers l’automne 1913, la pression que j’avais jusque-là sentie *en moi* sembla se déplacer vers l’extérieur, comme si quelque chose planait dans l’air. Effectivement, l’atmosphère me paraissait plus sombre que jamais. C’était comme s’il ne s’agissait plus d’une situation psychique, mais comme s’il y allait d’une réalité concrète. Cette sensation se renforçait en moi de plus en plus.

Au mois d'octobre, alors que j'effectuais un voyage seul, je fus soudain assailli par une vision : je vis un flot immense recouvrir tous les pays de plaine septentrionaux, situés entre la mer du Nord et les Alpes. Les flots s'étendaient alors de l'Angleterre à la Russie, et des côtes de la mer du Nord presque jusqu'aux Alpes. Lorsqu'ils atteignirent la Suisse, je vis les montagnes s'élever toujours davantage, comme pour protéger notre pays. Une catastrophe épouvantable venait de s'abattre. Je voyais d'immenses vagues jaunes, les débris des œuvres de la civilisation flottant, et la mort d'innombrables milliers d'humains. La mer se transforma alors en flots de sang. Cette vision dura une heure environ. Elle me troubla et me donna des nausées. J'eus honte de ma faiblesse.

Deux semaines s'écoulèrent. Alors, la vision se reproduisit dans les mêmes circonstances et avec les mêmes images ; seulement, la transformation finale en flots de sang était encore plus épouvantable. Une voix intérieure me dit : « Regarde bien ; c'est tout à fait réel et cela sera ainsi ; tu n'en peux douter. »

L'hiver suivant, quelqu'un m'interrogea sur ce que je pensais des événements mondiaux dans le proche avenir. Je lui répondis que je ne pensais rien, mais que je voyais des flots de sang. La vision ne me quittait pas.

Je me demandais si ces visions faisaient allusion à quelque révolution, mais je ne parvenais pas à me figurer cela. De sorte que j'en vins à la conclusion que ces visions me concernaient personnellement et je supposai que j'étais menacé par une psychose. La pensée d'une guerre ne me vint pas à l'esprit.

Peu après – c'était le printemps ou le début de l'été 1914 – un rêve se répéta trois fois : au beau milieu de l'été, un froid arctique faisait irruption et la terre se trouvait pétrifiée sous le gel. Une fois, par exemple, je vis que toute la Lorraine, avec ses canaux, était gelée. Toute la région était comme désertée des hommes et tous les lacs et toutes les rivières étaient recouverts de glace. Toute végétation vivante était figée par le gel. Ces images de rêves se produisirent en avril, en mai, et pour la dernière fois, en juin 1914.

Lors de la troisième répétition de ce rêve, un froid monstrueux qui semblait provenir des espaces intersidéraux avait envahi la terre. Toutefois, ce rêve eut une fin imprévue. Il y avait un arbre portant des feuilles mais pas de fruits (mon arbre de vie, pensai-je), dont les feuilles s'étaient transformées sous l'effet du gel en grains de raisin sucrés, pleins d'un jus bienfaisant. Je cueillais les raisins et les offrais à une foule nombreuse qui attendait.

Fin juillet 1914, invité par la British Médical Association, je devais participer à un congrès à Aberdeen et y faire une conférence sur « la signification de

l’inconscient dans la psychopathologie[68] ». Je m’attendais que quelque chose se passe, car de telles visions et de tels rêves sont comme chargés de destin. Dans mon état d’esprit d’alors, et en raison des appréhensions que je nourrissais, ce me semblait être un signe du destin que je dusse précisément parler à ce moment-là de la signification de l’inconscient.

Le 1 août éclata la Guerre mondiale. Ma tâche me parut désormais clairement établie : je devais tenter de comprendre ce qui se passait et dans quelle mesure ma propre expérience vivante était liée à celle de la collectivité. Pour cela, il me fallait tout d’abord faire le point en moi-même. Je commençai cette activité de réflexion en notant les phantasmes qui m’étaient venus à l’esprit durant la période où je me livrais aux jeux de construction. Ce travail de notation passa dorénavant au premier plan.

Un flot incessant de phantasmes se trouva déclenché par cette activité ; je fis tout mon possible pour ne pas en perdre mon orientation et pour découvrir la voie à suivre. Je me trouvais plongé sans aide aucune dans un monde totalement étranger, et tout m’y semblait difficile et incompréhensible. Je vivais continuellement dans une tension extrême et j’avais souvent l’impression que des blocs gigantesques se précipitaient sur moi. Un fracas de tonnerre succédait sans trêve au fracas précédent. « Tenir le coup » dans cette épreuve fut une question de force brutale. Plus d’un y a succombé. Nietzsche, Hölderlin et bien d’autres. Mais il y avait en moi une force vitale élémentaire, quasi démoniaque, et dès le début, il fut pour moi bien entendu que je devais trouver le sens de ce que je vivais dans ces phantasmes. Le sentiment d’obéir à une volonté supérieure en résistant aux assauts de l’inconscient était inébranlable et sa présence constante en moi me soutint – tel un fil conducteur – dans l’accomplissement de cette tâche[69].

J’étais souvent tellement bouleversé qu’il me fallait, de temps en temps, recourir à des exercices de yoga pour maîtriser les émotions. Mais comme mon but était de faire l’expérience de ce qui se passait en moi, je ne cherchais refuge en ces exercices que le temps de recouvrer un calme qui me permît de reprendre le travail avec l’inconscient. Dès que j’avais le sentiment d’être à nouveau moi-même, j’abandonnais à nouveau le contrôle et laissais la parole aux images et aux voix intérieures. Les Indiens, au contraire, utilisent le yoga dans le but d’éliminer complètement la multiplicité des contenus et des images psychiques.

Dans la mesure où je parvenais à traduire en images les émotions qui m’agitaient, c’est-à-dire à trouver les images qui se cachaient dans les émotions, la paix intérieure s’installait. Si j’avais laissé les choses demeurer sur le plan de

l’émotion, il y a lieu de penser que j’aurais été déchiré par les contenus de l’inconscient. Peut-être aurais-je pu les refouler, les dissocier, les scinder ; mais alors, j’aurais immanquablement été victime d’une névrose et les contenus de l’inconscient m’auraient donc tout de même finalement détruit. Mon expérience eut pour résultat de m’apprendre combien il est salutaire, du point de vue thérapeutique, de rendre conscientes les images qui résident, dissimulées, derrière les émotions.

Je notais mes imaginations aussi bien que je le pouvais et je me donnais de la peine pour exprimer aussi les conditions et le contexte dans lesquels elles étaient apparues. Toutefois, je ne parvenais à le faire que dans une langue très malhabile. Je fixai tout d’abord les phantasmes tels que je les avais perçus, le plus souvent en une « langue emphatique », car celle-ci correspond au style des archétypes. Les archétypes parlent de façon pathétique et redondante. Le style de leur langue m’est pénible et heurte mon sentiment ; il me hérisse comme le ferait un crissement d’ongles sur un mur ou celui d’un couteau sur une assiette. Mais je ne savais pas alors de quoi il s’agissait. Par conséquent, dépourvu de choix, j’avais seulement la possibilité de noter tout en vrac dans le style même qu’avait élu l’inconscient. Tantôt c’était comme si j’entendais quelque chose avec mes oreilles ; tantôt je le sentais avec ma bouche comme si ç’avait été ma langue qui formulait des mots ; et puis il advenait aussi que je m’entendisse murmurer des paroles. Sous le seuil de la conscience, tout était vivant.

Dès le début, j’avais conçu la confrontation avec l’inconscient comme une expérience scientifique que j’effectuais sur moi-même et au résultat de laquelle j’étais vitalement intéressé. Certes, aujourd’hui, je pourrais ajouter : cela représentait aussi une expérience qui fut tentée *avec moi*. Une des plus grandes difficultés que j’eus à surmonter fut de supporter mes sentiments négatifs. Je m’abandonnais librement aux émotions que je ne pouvais toutefois pas approuver. Je notais les phantasmes qui me semblaient souvent insensés et à l’encontre desquels j’éprouvais de violentes résistances. Car tant que l’on ne comprend pas leur signification, les phantasmes apparaissent souvent comme un mélange infernal d’éléments solennels et d’éléments ridicules. Ce n’est qu’au prix de bien des peines que j’ai pu persévérer dans cette épreuve par laquelle le destin m’avait défié. Ce n’est que grâce aux plus grands efforts que je suis finalement parvenu à sortir du labyrinthe.

Pour saisir les phantasmes qui m’agitaient de manière souterraine, il me fallait pour ainsi dire me laisser tomber en eux ; or, j’éprouvais à l’adresse de cela non seulement des résistances, mais même expressément de l’angoisse. Je craignais de perdre le contrôle de moi-même, de devenir une proie de l’inconscient, et je

ne savais que trop clairement, en tant que psychiatre, ce que cela voulait dire. Il me fallait cependant tenter de m'emparer de ces images. Si je ne le faisais point, je risquais qu'elles ne s'emparassent de moi. Dans l'appréciation de ces risques, un motif de poids me semblait être la conviction que je ne pouvais pas attendre de mes malades qu'ils entreprissent jamais ce que je n'aurais pas moi-même osé accomplir.

Le prétexte que les malades avaient, eux, à leur côté, une aide, ne parvenait pas à m'en imposer. Car je savais que la prétendue aide, c'est-à-dire moi, ne connaissait pas encore cette matière et ces domaines en fonction d'une expérience personnelle, et que je possédais tout au plus à leur sujet quelques préjugés théoriques de valeur douteuse. La pensée que j'osais l'entreprise aventureuse dans laquelle je m'empêtrais, non seulement pour moi mais finalement aussi pour mes malades m'a puissamment secouru en bien des phases critiques.

Ce fut au temps de l'Avent de l'année 1913 que je me décidai à entreprendre le pas décisif – le 12 décembre. J'étais assis à mon bureau, pesai une fois encore les craintes que j'éprouvais, puis je me laissai tomber.

Ce fut alors comme si, au sens propre, le sol cédait sous moi et comme si j'étais précipité dans une profondeur obscure. Je ne pus me défendre d'un sentiment de panique. Mais soudain, et sans que j'eusse encore atteint une trop grande profondeur, je me retrouvai – à mon grand soulagement – sur mes pieds, dans une masse molle, visqueuse. J'étais dans une obscurité presque totale. Après quelque temps mes yeux, s'habituèrent à l'obscurité, celle d'un sombre crépuscule. Devant moi était l'entrée d'une caverne obscure ; un nain s'y tenait debout. Il me semblait être de cuir, comme s'il avait été momifié. Je dus me glisser tout contre lui pour passer par l'entrée étroite, et je pataugeai, une eau glacée jusqu'aux genoux, vers l'autre bout de la caverne. Là, sur une bande de rocher en saillie, un cristal rouge scintillait. Je me saisis de la pierre, la soulevai, et découvris que dessous, il y avait un espace vide. Je ne pus tout d'abord rien y discerner. Mais finalement, j'aperçus, dans les profondeurs, de l'eau qui coulait.

Un cadavre passa, entraîné par le courant ; c'était un adolescent aux cheveux blonds, blessé à la tête. Il fut suivi d'un énorme scarabée noir, et alors apparut, surgissant du fond des eaux, un soleil rouge naissant. Aveuglé par la lumière, je voulus replacer la pierre sur l'orifice. Mais à ce moment, un liquide fit pression pour passer à travers la brèche. C'était du sang ! Un jet épais jaillit sur moi et j'en ressentis une nausée. Le jet de sang dura, à ce qu'il me sembla, un temps d'une longueur intolérable. À la fin, il tarit, ce qui mit un terme à cette vision.

Ces images me laissèrent consterné. Naturellement, je vis que la pièce de résistance en était un mythe du héros et un mythe solaire, un drame de la mort et du renouvellement, l'idée de renaissance se trouvant exprimée par le scarabée égyptien. À la fin, aurait dû survenir le jour nouveau. Au lieu de ce dernier avait surgi l'insupportable flot de sang, un phénomène exceptionnellement anormal, à ce qu'il me parut. Il me revint alors à l'esprit la vision du sang que j'avais eue l'automne de la même année et je renonçai à toute autre tentative de comprendre.

Six jours plus tard (le 18 décembre 1913), j'eus le rêve suivant : je me trouvais avec un adolescent inconnu à la peau foncée, un sauvage, dans une montagne solitaire et rocheuse. C'était avant le lever du jour ; le ciel, à l'orient, était déjà clair, et les étoiles commençaient à s'éteindre. Par-delà les montagnes, retentit le cor de Siegfried et je sus dès lors qu'il nous fallait le tuer. Nous étions armés de fusils et nous nous mîmes en embuscade dans un chemin étroit.

Soudain Siegfried apparut au loin tout au haut de la crête de la montagne, dans le premier rayon du soleil levant. Dans un char fait d'ossements, il descendit à une vitesse folle le flanc rocheux de la montagne. Lorsqu'il apparut à un tournant, nous tirâmes sur lui et il s'effondra, mortellement atteint.

Plein de dégoût et de remords d'avoir détruit quelque chose de si grand et de si beau, je m'apprêtais à fuir, poussé par la peur qu'on pût découvrir le meurtre. À ce moment survint une pluie drue et abondante dont je savais qu'elle ferait disparaître toutes les traces de l'attentat. J'avais échappé au danger d'être découvert, la vie pouvait continuer, mais il restait en moi un sentiment intolérable de culpabilité.

En m'éveillant après ce rêve, j'y réfléchis, mais il m'était impossible de le comprendre. J'essayai alors de me rendormir, mais une voix me dit : « Il te faut comprendre le rêve, et tout de suite ! » Une impulsion intérieure me harcela jusqu'à un terrible paroxysme où la voix dit : « Si tu ne comprends pas le rêve, tu dois te tirer une balle dans la tête ! » Or, dans ma table de nuit, il y avait un revolver chargé et je fus pris de peur. Je recommençai alors à réfléchir sur ce rêve et soudain son sens m'apparut : « Mais ce rêve traite du problème qui agite actuellement le monde ! » Siegfried, pensai-je, représente ce que les Allemands voulaient réaliser, c'est-à-dire imposer héroïquement leur propre volonté. « Là où il y a une volonté il y a une voie ! » Or, c'était aussi précisément cela que j'avais voulu. Mais cela n'était plus possible. Le rêve montrait que l'attitude incarnée par Siegfried, le héros, ne me correspondait plus, à moi. C'est pourquoi il avait fallu que celui-là succombât.

Après l'accomplissement en rêve de cet acte, j'éprouvai une compassion

débordante, un peu comme si j'avais été moi-même atteint par les balles. Cela exprimait mon identité secrète avec le héros, ainsi qu'avec la souffrance dont l'homme fait l'expérience lorsqu'il est contraint de sacrifier son idéal et son attitude consciente. Et pourtant, il fallait bien mettre un terme à cette identité avec l'idéal du héros ; car il est des valeurs plus hautes que la volonté du moi, auxquelles il faut apprendre à se soumettre.

Ces pensées me suffirent tout d'abord, et je me rendormis.

Le sauvage à la peau bronzée qui m'avait accompagné et qui avait pris en propre l'initiative du guet-apens est une incarnation de l'ombre primitive. La pluie montre que la tension entre le conscient et l'inconscient était en train de se résoudre.

Quoiqu'il ne me fût pas possible alors de comprendre le sens du rêve au-delà de ces quelques allusions, celles-ci libérèrent toutefois de nouvelles forces qui me permirent de mener à bien l'expérience avec l'inconscient.

Pour appréhender les phantasmes, je partais souvent de la représentation d'une descente. Une certaine fois, je dus même faire plusieurs tentatives pour pénétrer dans la profondeur. À la première, j'atteignis pour ainsi dire une profondeur de trois cents mètres. La fois suivante, il s'est agi déjà d'une profondeur cosmique. Ce fut comme un voyage dans la lune ou comme une descente dans le vide. Tout d'abord apparut l'image d'un cratère et j'avais le sentiment d'être au pays des morts. Au pied d'un haut mur de rochers, j'aperçus deux personnages, un homme âgé avec une barbe blanche et une belle jeune fille. Je rassemblai tout mon courage et les abordai comme s'ils étaient des êtres réels. J'écoutai avec attention ce qu'ils me disaient. L'homme âgé me dit qu'il était Elie, et cela me donna un choc. La jeune fille me désarçonna presque davantage encore, car elle dit s'appeler Salomé ! Elle était aveugle. Quel couple singulier : Salomé et Elie ! Pourtant, Elie m'assura que Salomé et lui étaient déjà liés de toute éternité et cela mit le comble à mon désarroi. Avec eux vivait un serpent noir qui, nettement, manifestait de l'inclination pour moi. Je m'en tenais à Elie parce qu'il semblait être le plus raisonnable des trois et qu'il disposait d'un bon entendement. À l'égard de Salomé, j'étais méfiant. Elie et moi eûmes une longue conversation, mais je n'ai pas pu en saisir ni en retenir le sens.

Naturellement, j'essayai de me rendre plausible l'apparition des personnages bibliques dans mon imagination en invoquant le fait que mon père avait été pasteur. Mais cela n'expliquait encore rien. Car que signifiait cet homme âgé ? Que signifiait Salomé ? Pourquoi étaient-ils ensemble ? Ce n'est que bien des années plus tard, quand j'en sus bien davantage, que le lien de l'homme âgé et

de la jeune fille m'apparut parfaitement naturel.

Au cours des pérégrinations des rêves, on rencontre souvent, en effet, un homme âgé qui est accompagné d'une jeune fille ; et dans de nombreux récits mythiques on trouve ce même couple. Ainsi, selon la tradition gnostique, Simon le Mage a erré avec une jeune fille qu'il aurait ramassée dans un bordel. Elle s'appelait Hélène, et passait pour une réincarnation de l'Hélène de Troie. Klingsor et Kundry, Laô-tseu et la danseuse sont à évoquer ici.

Dans mon imagination, comme je l'ai déjà mentionné, à côté d'Elie et de Salomé, il y avait encore un troisième personnage, celui du gros serpent noir. Dans les mythes, le serpent est souvent l'adversaire du héros. De nombreux récits témoignent de leur parenté. Dans l'un, par exemple, le héros avait des yeux de serpent ; dans un autre, après sa mort, le héros fut transformé en serpent et vénéré en tant que tel. Ou encore, le serpent est la mère du héros, *etc.* Dans mon phantasme, la présence du serpent annonçait donc un mythe de héros.

Salomé est une représentation de l'*Anima.* Elle est aveugle, car elle ne voit pas le sens des choses. Élie est le personnage du prophète vieux et sage ; il représente l'élément de la connaissance, et Salomé l'élément érotique. On pourrait dire que ces deux personnages incarnent le *Logos* et l'*Éros.* Mais une telle définition est déjà trop intellectuelle. Il est plus significatif de laisser ces personnages être tout d'abord ce comme quoi ils m'apparurent alors, à savoir des expressions de processus se déroulant dans les arrière-plans inconscients.

Peu après cette imagination, un autre personnage surgit de l'inconscient. Il avait pris forme à partir de la figure d'Élie. Je l'appelai Philémon. Philémon était un païen qui amena à la surface une atmosphère mi-égyptienne, mi-hellénique de tonalité quelque peu gnostique. Son personnage m'apparut tout d'abord dans un rêve :

Il y avait un ciel bleu, mais on aurait dit la mer. Il était couvert, non pas par des nuages, mais par des mottes de terre. On avait l'impression que les mottes se désagrégeaient, et que la mer bleue devenait visible entre elles. Mais cette mer était le ciel bleu. Soudain, apparut un être ailé qui venait en planant de la droite. C'était un vieil homme doté de cornes de taureau. Il portait un trousseau de quatre clés dont il tenait l'une comme s'il avait été sur le point d'ouvrir une serrure. Il avait des ailes semblables à celles du martin-pêcheur, avec leurs couleurs caractéristiques.

Comme je ne comprenais pas l'image du rêve, je la peignis pour me la mieux représenter. Durant les jours où ce rêve me préoccupa, je trouvai dans mon jardin, sur le bord du lac, un martin-pêcheur mort ! Ce fut comme si la foudre

m’avait frappé. Car il est fort rare que l’on aperçoive des martins-pêcheurs dans les environs de Zurich. C’est pourquoi j’étais tellement ému par cette coïncidence qui semblait ne relever que du hasard. Le corps de l’oiseau était encore frais ; la mort ne devait pas remonter à plus de deux, trois jours, et on ne voyait aucune blessure extérieure.

Philémon, ainsi que d’autres personnages de mon imagination, m’apportèrent la connaissance décisive qu’il existe dans l’âme des choses qui ne sont pas faites par le moi, mais qui se font d’elles-mêmes et qui ont leur vie propre. Philémon représentait une force que je n’étais pas. En imagination, j’eus avec lui des conversations et il dit des choses que je n’aurais pas pensées consciemment. Je perçus très exactement que c’était lui qui parlait et non pas moi. Il m’expliqua que je procédais avec les pensées comme si je les avais créées moi-même, alors qu’à son avis elles possédaient une vie propre, tels des animaux dans la forêt, des hommes dans une pièce, ou des oiseaux dans les airs : « Si tu vois des hommes dans une pièce, tu ne prétendrais pas que tu les as faits ou que tu es responsable d’eux », m’enseigna-t-il. C’est de la sorte qu’il m’apprit petit à petit l’objectivité psychique, « la réalité de l’âme ».

Grâce aux dialogues avec Philémon, la différenciation entre moi et l’objet de ma pensée se clarifia. Lui aussi, Philémon, s’était en quelque sorte dressé objectivement en face de moi, et je compris qu’il y avait en moi une instance qui pouvait énoncer des dires que je ne savais pas, que je ne pensais pas, voire des choses qui allaient à l’encontre de moi-même.

Psychologiquement parlant, Philémon figurait une intelligence intuitive des choses, supérieure à celle dont disposait le moi. Il était pour moi un personnage mystérieux. De temps en temps, j’avais l’impression qu’il était comme physiquement réel. Je me promenais avec lui dans le jardin et il était pour moi ce que les Indiens appellent un *guru.*

Chaque fois qu’une nouvelle personnification se dessinait à mon horizon mental, je le ressentais presque comme une défaite personnelle. Car cela voulait dire : « Cela aussi tu l’as ignoré si longtemps ! » Et je sentais une peur s’insinuer en moi, la peur que la série de ces formes puisse être sans fin et que je puisse me perdre dans des abîmes d’ignorance insondable. Mon moi se sentait dévalorisé, quoique de nombreux succès extérieurs eussent dû me tranquilliser à ce point de vue. À cette époque, au cœur de mes ténèbres *(horridas nostræ mentis purga tenebras,* dit l’*Aurora Consurgens*[70]*),* rien ne m’aurait semblé plus précieux ni plus désirable que d’avoir un guru réel et concret, un guide doté d’un savoir et d’un pouvoir souverains qui m’aurait aidé à démêler les créations involontaires

de mon imagination. C'est cette tâche qu'assuma Philémon que, *nolens volens,* à ce point de vue, je devais accepter comme « psychagogue ». Il m'a en fait acheminé vers bien des éclaircissements intérieurs.

Plus de quinze ans après, je reçus la visite d'un Indien âgé, très cultivé, un ami de Gandhi, et nous conversâmes sur l'éducation indienne et en particulier sur la relation entre le guru et le *chelah.* Je lui demandai, redoutant mon audace, s'il pouvait me parler de la nature et du caractère de son propre guru ; ce à quoi il répondit de la façon la plus naturelle :

« Oh ! oui, c'était Chankaracharya.

— Vous ne voulez pas dire le commentateur des Védas ? dis-je. Il y a bien des siècles qu'il est mort.

— Si, c'est de lui que je parle, répliqua mon interlocuteur à ma grande surprise.

— Vous voulez parler d'un esprit ? demandai-je.

— Naturellement, c'était un esprit », me confirmat-il.

À ce moment, Philémon me vint à l'esprit.

— Il y a aussi des gurus spirituels, ajouta-t-il. La plupart des êtres ont des hommes vivants comme gurus. Mais il y en a toujours qui ont un esprit pour maître.

Cette nouvelle fut pour moi aussi consolante qu'éclairante. Ainsi, je n'étais donc pas tombé hors du monde des humains ; j'avais fait l'expérience de ce qui peut advenir à des hommes, qui poursuivent des préoccupations analogues.

Plus tard, le personnage de Philémon se trouva relativisé par l'apparition d'un autre, que je dénommai *Ka.* Dans l'ancienne Égypte, le « Ka du Roi » passait pour être sa forme terrestre, l'âme incarnée. Dans mon phantasme, l'âme-Ka venait d'en bas, hors de la terre, comme d'un puits profond. Je la peignis dans sa forme terrestre sous forme d'un hermès dont le socle était de pierre et la partie supérieure de bronze. Tout en haut de l'image apparaît une aile de martin-pêcheur ; entre cette dernière et la tête du Ka plane une nébuleuse ronde et lumineuse. L'expression du Ka a quelque chose de démoniaque, on pourrait dire aussi de méphistophélique. Dans une main, il tient une forme qui ressemble à une pagode colorée ou à un coffret de reliques et, dans l'autre, un stylet avec lequel il travaille au premier. Il dit de lui-même : « Je suis celui qui enterre les dieux dans l'or et les pierres précieuses. »

Philémon a un pied paralysé, mais c'est un esprit ailé, tandis que le Ka est une

espèce de démon de la terre ou des métaux. Philémon incarne l'aspect spirituel, le « sens ». Le Ka, au contraire, est un génie de la nature comme l'*anthroparion*[71] de l'alchimie grecque qui, il est vrai, à l'époque, ne m'était pas encore connue. Le Ka est celui qui rend tout réel, mais qui voile l'esprit du martin-pêcheur, le sens, ou qui le remplace par de la beauté, par l'« éternel reflet[72] ».

Avec le temps, j'ai pu intégrer ces deux figures. L'étude de l'alchimie m'y a aidé.

Tandis que je rédigeais ces phantasmes, je me demandai un beau jour : « Mais qu'est-ce que je fais ? Tout cela n'a sûrement rien à voir avec de la science. Alors, qu'est-ce que c'est ? » Une voix dit alors en moi : « C'est de l'art. » J'étais suprêmement étonné, car il ne me serait jamais venu à l'esprit que mes phantasmes pussent avoir à faire quelque chose avec de l'art ; mais je me dis : « Peut-être mon inconscient a-t-il formé une personnalité qui n'est pas moi, mais qui voudrait s'exprimer et manifester sa propre opinion. » Je savais que la voix provenait d'une femme, et je la reconnus pour être la voix d'une malade, une psychopathe très douée, qui éprouvait un fort transfert à mon égard. Elle était devenue un personnage vivant à l'intérieur de moi-même.

Naturellement, ce que je faisais n'était pas de la science. Alors, qu'est-ce que cela aurait pu être, sinon de l'art ? Il semblait n'y avoir au monde que ces deux possibilités ! Telle est la façon typiquement féminine d'argumenter.

Plein de résistances, j'expliquai à la voix, instamment, que mes phantasmes ne pouvaient, en aucune façon, être mis en relation avec de l'art. Elle se tut alors, et je continuai à écrire quand se produisit une nouvelle attaque, répétant la même affirmation : « C'est de l'art. »

À nouveau, je protestai : « Non, ce n'est pas de l'art, au contraire, c'est de la nature. » Je m'attendais à une contradiction réitérée et à une dispute. Mais comme rien de ce genre ne survint, je réfléchis que « la femme en moi » ne disposait pas d'un centre de la parole et je lui proposai de se servir de mon langage. Elle accepta cette offre et exposa aussitôt son point de vue en un long discours.

Je fus extraordinairement intéressé par le fait qu'une femme, qui provenait de mon intérieur, se mêlât à mes pensées. Réfléchissant à cela, je me dis qu'il s'agissait probablement de l'« âme » dans le sens primitif du terme ; et je me demandai pourquoi l'âme avait été désignée du nom d'*anima*. Pourquoi se la représente-t-on comme étant féminine ? Plus tard, je compris qu'il s'agissait

dans cette figuration féminine en moi d’une personnification typique ou archétypique dans l’inconscient de l’homme, et je la désignai du terme d’*anima.* J’appelai la figure correspondante dans l’inconscient de la femme *animus.*

Ce fut tout d’abord l’aspect négatif de l’*anima* qui m’impressionna. J’éprouvais à son égard appréhension, timidité déférente comme à l’adresse d’une présence invisible. Puis j’essayai de trouver un autre mode de relation avec elle et considérai les annotations de mes imaginations ainsi que des manières de lettres, à elle adressées. J’écrivais pour ainsi dire à une autre partie de moi-même qui défendait un autre point de vue que celui de mon conscient… et je recevais, à ma grande surprise, des réponses assez extraordinaires. Je me faisais l’impression d’être tel un patient en analyse auprès d’un esprit féminin ! Chaque soir, je me mettais à mes notes ; car je pensais : si je n’écris pas à l’*anima,* elle ne peut pas comprendre mes phantasmes. Mais il y avait encore un autre motif à mon travail assidu : les choses une fois écrites, l’*anima* ne pouvait pas les déformer, les usurper pour en manigancer des intrigues. À ce point de vue, c’est une grande différence si on a simplement dans l’esprit de raconter quelque chose ou si on l’écrit réellement. Dans mes « lettres », j’essayais d’être aussi honnête que possible, m’inspirant en cela de la vieille sentence grecque : « Abandonne ce que tu possèdes et tu recevras. »

Ce n’est que lentement que j’appris à distinguer entre mes pensées et les contenus de la voix. Quand cette dernière voulait m’attribuer des banalités, je répondais : « C’est exact ; dans le temps, j’ai effectivement pensé et senti ainsi. Mais je ne suis pas astreint à adhérer à cela jusqu’à la fin de mes jours. Pourquoi cette humiliation ? »

Ce qui surtout importe, c’est la différenciation entre le conscient et les contenus de l’inconscient. Il faut en quelque sorte isoler ces derniers, et la façon la plus facile de le faire est de les personnifier, puis d’établir, en partant de la conscience, un contact avec ces personnages. Ce n’est qu’ainsi qu’on peut leur soustraire de leur puissance, qu’autrement ils exercent sur le conscient. Comme les contenus de l’inconscient possèdent un certain degré d’autonomie, cette technique n’offre pas de difficultés particulières. Mais se familiariser avec le fait général de l’autonomie des contenus inconscients est une tout autre « paire de manches ». Et c’est pourtant en ce point d’articulation que réside la possibilité même de commercer avec l’inconscient.

En réalité, la malade dont la voix retentissait en moi, exerçait une influence désastreuse et fatidique sur les hommes. Elle était parvenue à persuader un de mes collègues qu’il était un artiste incompris. Il l’a cru et en a été lourdement

victime. La cause de son échec ? Il ne vivait pas en fonction de la conscience qu'il avait de lui-même, mais de l'appréciation des autres. Or, cela est dangereux. Dès lors il ne fut plus sûr de lui et cela le rendit perméable aux insinuations de *l'anima ;* car ce qu'elle dit est souvent d'une grande force de séduction et d'une rouerie sans bornes.

Si j'avais pris les phantasmes de l'inconscient pour de l'art, j'aurais pu les contempler avec mon œil intérieur ou les laisser se dérouler comme un film. Ils n'auraient pas été dotés de plus de force de conviction qu'une quelconque perception des sens, et je n'aurais pas ressenti trace de devoir moral à leur adresse. L*'anima* aurait aussi pu me convaincre que j'étais un artiste méconnu et ma prétendue nature d'artiste m'aurait donné le droit de négliger le réel. Si j'avais suivi la voix de l'*anima,* j'aurais probablement fini par me dire un beau jour : « Est-ce que tu t'imagines vraiment que les élucubrations auxquelles tu t'abandonnes sont réellement de l'art ? Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. » L'ambiguïté de l'*anima,* porte-parole de l'inconscient, peut anéantir un homme, en bonne et due forme. Finalement, c'est toujours le conscient qui reste décisif, le conscient qui doit comprendre les manifestations de l'inconscient, les apprécier, et prendre position à leur endroit.

Mais l'*anima* a aussi un aspect positif. C'est elle qui transmet au conscient les images de l'inconscient, et c'est cela qui me semblait le plus important. Pendant des décennies, je me suis toujours adressé à l'*anima* quand je trouvais que mon affectivité était perturbée et que je m'en sentais agité. Cela signifiait alors que quelque chose était constellé dans l'inconscient. En pareils moments, j'interrogeais l'*anima :* « Qu'est-ce qui se passe à nouveau ? Que vois-tu ? Je voudrais le savoir ! » Après quelques résistances, elle produisait régulièrement et exprimait l'image qu'elle discernait. Et dès que cette image m'était livrée, l'agitation ou la tension disparaissait ; toute l'énergie de mes émotions se transformait de la sorte en intérêt et en curiosité pour son contenu. Puis je parlais avec l'*anima* à propos des images, car il me fallait les comprendre aussi bien que possible, à l'instar d'un rêve.

Aujourd'hui, je n'ai plus recours aux conversations avec l'*anima,* car je n'ai plus de ces émotions qui les rendaient nécessaires. Si j'en avais, je procéderais de la même façon. Aujourd'hui, les idées me sont immédiatement conscientes, car j'ai appris à accepter et à comprendre les contenus de l'inconscient. Je sais comment je dois me comporter en face des images intérieures. Je puis lire le sens des images directement dans mes rêves et n'ai plus besoin d'une intermédiaire.

Les phantasmes qui, à l'époque, me vinrent à l'esprit furent d'abord écrits

dans le « Livre noir » ; plus tard, je les reportai dans le « Livre rouge » que je décorai aussi d'images[73]. Il contient la plupart des mandalas que j'ai dessinés. Dans le « Livre rouge », j'ai entrepris l'essai vain d'une élaboration esthétique de mes phantasmes ; mais il n'a jamais été terminé[74]. Je pris conscience de ne pas avoir parlé jusque-là la langue qu'il fallait et de devoir encore la traduire. Ainsi, j'ai renoncé à temps à l'« esthétisation » et je me suis concentré très sérieusement sur la compréhension indispensable. J'avais compris que tant d'imagination nécessitait un terrain solide, et que je devais tout d'abord revenir entièrement dans la réalité humaine. Cette réalité, pour moi, était la compréhension scientifique. Il me fallait tirer des conclusions concrètes des connaissances que l'inconscient m'avait transmises, et cela devint la tâche de ma vie et son contenu.

L'élaboration à tendance esthétique dans le « Livre rouge » me fut nécessaire, quelle que soit l'irritation qu'elle m'a parfois inspirée ; car ce n'est qu'à son propos que j'acquis la notion de la responsabilité morale à l'égard des images. Cette dernière a influencé la conduite de ma vie de façon décisive. Je compris clairement qu'aucune langue, si parfaite soit-elle, ne saurait remplacer la vie. Si une langue essaie de remplacer la vie, non seulement elle en sera détériorée, mais la vie le sera aussi. Pour parvenir à la libération de la tyrannie des préconditionnements de l'inconscient, il faut deux choses : s'acquitter de ses responsabilités intellectuelles aussi bien que s'acquitter de ses responsabilités morales.

Ce fut naturellement une ironie du sort qu'il m'ait fallu, en tant que psychiatre, au cours de mon expérience, rencontrer pour ainsi dire pas à pas ce matériel psychique qui fournit les pierres à partir desquelles se construit une psychose et que l'on retrouve aussi par conséquent dans les asiles de fous. Il s'agit de ce monde d'images inconscientes qui plongent le malade mental dans une confusion inextricable, mais qui est aussi la matrice de l'imagination créatrice des mythes, imagination avec laquelle notre ère rationaliste semble avoir perdu le contact. Certes, l'imagination mythique est partout et toujours présente, mais elle est tout aussi honnie que crainte, et cela semble même une expérience bien risquée ou une aventure douteuse que de s'abandonner au sentier incertain qui conduit dans les profondeurs de l'inconscient. Ce sentier passe pour être celui de l'erreur, de l'ambiguïté et de l'incompréhension. Je pense à la parole de Goethe : « Pousse hardiment la porte devant laquelle tous cherchent à s'esquiver[75] ! » Or, le deuxième *Faust* est plus qu'un simple essai

littéraire. Il est un chaînon de l'*Aurea Catena*[76], de cette chaîne d'or qui, depuis les débuts de l'alchimie philosophique et de la gnose jusqu'au Zarathoustra de Nietzsche, représente un voyage de découvertes – le plus souvent impopulaire, ambigu et dangereux – vers l'autre pôle du monde.

Naturellement, tandis que je travaillais à mes phantasmes, j'éprouvais le besoin, précisément à cette époque, d'avoir « un point d'attache dans ce monde » et je puis dire que celui-ci me fut donné par ma famille et le travail professionnel. Il était pour moi vitalement nécessaire d'avoir une vie rationnelle qui allait de soi, comme contrepoids au monde intérieur étranger. La famille et la profession demeurèrent pour moi la base à laquelle je pus toujours faire retour et qui me prouvait que j'étais réellement un homme existant et banal. Les contenus de l'inconscient pouvaient parfois me faire sortir de mes gonds. Mais la famille et la conscience que j'avais un diplôme de médecin, que je devais secourir mes malades, que j'avais une femme et cinq enfants, et que j'habitais Seestrasse 228 à Küsnacht, – c'étaient là des réalités qui me sollicitaient et s'imposaient à moi. Elles me prouvèrent, jour après jour, que j'existais réellement et que je n'étais pas seulement une feuille ballottée au gré des vents de l'esprit, comme un Nietzsche. Nietzsche avait perdu le contact avec le sol sous ses pieds parce qu'il ne possédait rien d'autre que le monde intérieur de ses pensées – monde qui, d'ailleurs, possédait plus Nietzsche que lui-même ne le possédait. Il était déraciné et planait sur la terre, et c'est pourquoi il fut victime de l'exagération et de l'irréalité. Cette irréalité ; était pour moi le comble de l'abomination, car ce que j'avais en vue, c'étaient *ce monde-ci* et *cette vie-ci*. Quelque ballotté et perdu dans mes pensées que je fusse, je ne perdais cependant jamais de vue que toute cette expérience à quoi je me livrais concernait ma vie réelle, dont je m'efforçais de parcourir le domaine et d'accomplir le sens. Ma devise était : *Hic Rhodus, hic salta*[77] *!*

De la sorte, ma famille et ma profession furent toujours une réalité dispensatrice de bonheur et la garantie que j'existais normalement et réellement.

Très progressivement, une métamorphose s'esquissait en moi. En 1916, j'éprouvai un besoin impérieux de donner une forme créatrice à mon vécu intérieur. Je fus pour ainsi dire obligé, de l'intérieur, de formuler et d'exprimer ce qui aurait pu être dit en quelque sorte par Philémon. Ainsi prirent naissance les *Septem Sermones ad Mortuos* – « les Sept Sermons aux Morts » –, en leur langue si particulière[78].

Les choses commencèrent par une espèce de fébrilité en moi, mais je ne

savais pas ce que celle-ci signifiait ou ce qu'« on » voulait de moi. Il y avait une atmosphère singulièrement pesante autour de moi et je me sentais comme si, à l'entour, l'air était empli d'entités fantomatiques. Puis on se serait cru dans une maison hantée : ma fille aînée vit dans la nuit une forme blanche qui traversait sa chambre. Mon autre fille raconta – indépendamment de la première – que dans la nuit, par deux fois, la couverture lui avait été arrachée ; et mon fils de neuf ans eut un cauchemar. Le matin, il réclama des crayons de couleur à sa mère et lui qui, au demeurant, n'avait guère jamais dessiné, reproduisit l'image de son rêve. Il l'appela « l'image du pêcheur » : un fleuve traverse le milieu de l'image et un pêcheur se tient sur la rive avec une canne à pêche. Il vient de prendre un poisson. Sur la tête du pêcheur, il y a une cheminée d'où sortent des flammes et d'où monte une fumée. Volant à travers les airs, arrive le diable, venant de l'autre rive. Il jure, protestant qu'on lui vole ses poissons. Mais au-dessus du pêcheur plane un ange qui dit : « Tu ne dois lui faire aucun mal, il ne prend que les mauvais poissons ! »

Cette image fut dessinée par mon fils un samedi matin.

Le dimanche, l'après-midi à cinq heures, la sonnette de la porte d'entrée sonna à toute volée. C'était une claire journée d'été et les deux servantes se trouvaient dans la cuisine d'où l'on peut voir ce qui se passe sur la place libre devant la porte. Je me trouvais non loin de la sonnette, l'entendis et vis le battant de la clochette en mouvement. Tous, nous courûmes aussitôt à la porte pour voir qui était là, mais il n'y avait personne ! Nous nous sommes tous regardés, pantois ! L'atmosphère était à couper au couteau. Je me rendis compte qu'il fallait que quelque chose se passât. La maison entière était comme emplie par une foule, elle était comme pleine d'esprits ! Ils se tenaient partout, jusque dessous la porte, et on avait le sentiment de pouvoir à peine respirer. Naturellement, une question me brûlait les lèvres : « Au nom du ciel, qu'est-ce que cela ? » Alors, il y eut comme une réponse en chœur : « Nous nous en revenons de Jérusalem, où nous n'avons pas trouvé ce que nous cherchions. » Ces mots correspondent aux premières lignes des « Sept sermons aux morts ».

Alors les mots se mirent à couler d'eux-mêmes sur le papier, et en trois soirées, la chose était écrite. À peine avais-je commencé à écrire que toute la cohorte d'esprits s'évanouit. La fantasmagorie était terminée. La pièce fut à nouveau tranquille et l'atmosphère pure, jusqu'au lendemain soir où la tension revint un peu ; les choses se dénouèrent à nouveau de la même façon. Cela se passait en 1916.

Il faut prendre cette expérience comme elle a été ou semble avoir été. Elle

était probablement liée à l'état d'émotion dans lequel je me trouvais alors et au cours duquel des phénomènes parapsychologiques peuvent intervenir. Il s'agissait d'une constellation inconsciente et je connaissais bien l'atmosphère singulière d'une telle constellation en tant que numen d'un archétype : « Signes avant-coureurs, apparitions, avertissements s'amoncellent[79] ! » Notre intellect voudrait naturellement se prévaloir d'une connaissance scientifique à ce sujet ou encore, de préférence, anéantir toute l'expérience en tant que contraire à la règle. Qu'un monde qui ne présenterait plus d'exceptions à la règle serait ennuyeux !

Peu avant cet épisode, j'avais noté le fantasme que mon âme m'avait été ravie et s'était envolée. Cela avait été pour moi un événement important. Car l'âme, l'*anima*, crée la relation avec l'inconscient. Ce qui, dans un certain sens, est aussi une relation à l'égard de la collectivité des morts ; car l'inconscient correspond au mythique pays des morts, le pays des ancêtres. De sorte que si, dans un phantasme, l'âme disparaît, cela veut dire qu'elle s'est retirée dans l'inconscient ou dans le « pays des morts ». Cela équivaut à ce que l'on appelle la perte de l'âme, un phénomène que l'on rencontre relativement souvent chez les primitifs. « Au pays des morts », l'âme suscite une activation secrète et confère une forme aux traces ancestrales, aux contenus collectifs de l'inconscient. De même qu'un médium, elle donne aux « morts » la possibilité de se manifester. C'est pourquoi, très vite après la disparition de l'âme, les « morts » apparurent chez moi et c'est ainsi que prirent naissance les « Sept sermons aux morts ». À cette époque et désormais toujours plus clairement, les morts me sont apparus comme porteurs des voix de ce qui est encore sans réponse, de ce qui est en quête de solution, de ce qui est en mal de délivrance. Car les questions auxquelles, de par mon destin, je devais donner réponse, les exigences auxquelles j'étais confronté, ne m'abordaient pas de l'extérieur mais provenaient précisément du monde intérieur. C'est pourquoi les conversations avec les morts, les « Sept sermons », forment une sorte de prélude à ce que j'avais à communiquer au monde sur l'inconscient : ils sont une sorte de schéma ordonnateur et une interprétation des contenus généraux de l'inconscient.

Quand je revois aujourd'hui en pensée ce qui m'arriva durant l'époque où je me consacrais à mes imaginations, et quand je me demande quel fut le sens de tout cela, il me semble que j'ai été saisi et subjugué par un message qu'il me fallait transmettre. Il y avait dans ces images des éléments qui ne concernaient pas que moi, mais qui concernaient aussi de nombreux autres êtres. C'est de la sorte que s'est installé le sentiment que je ne devais plus n'appartenir qu'à moi. À partir de ce moment, ma vie appartenait à la communauté. Les connaissances qui m'importaient, ou que je recherchais, ne faisaient pas encore partie du

patrimoine de la science d’alors. Je devais, moi-même en subir l’expérience première, et je devais, en outre, essayer de placer ce que je découvrais sur le terrain de la réalité ; sinon, mes expériences n’en resteraient jamais qu’à l’état de préjugés subjectifs non viables. Dès lors, je me mis au service de l’âme. Je l’ai aimée et je l’ai haïe, mais elle était ma plus grande richesse. Me vouer à l’âme fut la seule possibilité de vivre mon existence comme une relative totalité et de la supporter.

Je puis dire aujourd’hui que je ne me suis jamais éloigné de mes expériences initiales. Tous mes travaux, tout ce que j’ai créé sur le plan de l’esprit proviennent des imaginations et des rêves initiaux. Cela commença en 1912, voilà bientôt cinquante ans. Tout ce que j’ai fait ultérieurement dans ma vie est déjà contenu dans ces imaginations préliminaires, même si cela n’a été que sous forme d’émotions ou d’images.

Mes recherches scientifiques furent le moyen et la seule possibilité de m’arracher à ce chaos d’images. Sinon, ce matériel se serait agrippé à moi comme des teignes de bardane, ou m’aurait enlacé comme des plantes de marécages. Je mis le plus grand soin à comprendre chaque image, chaque contenu, à l’ordonner rationnellement – autant que faire se pouvait – et, surtout, à le réaliser dans la vie. Car c’est cela que l’on néglige le plus souvent. On laisse à la rigueur monter et émerger les images, on s’extasie peut-être à leur propos, mais, le plus souvent, on en reste là. On ne se donne pas la peine de les comprendre, et encore bien moins d’en tirer les conséquences éthiques qu’elles comportent. Ce faisant, on sollicite les efficacités négatives de l’inconscient.

Même celui qui acquiert une certaine compréhension des images de l’inconscient, mais qui croit qu’il lui suffit de s’en tenir à ce savoir est victime d’une dangereuse erreur. Car quiconque ne ressent pas dans ses connaissances la responsabilité éthique qu’elles comportent succombera bientôt au principe de puissance. Des effets destructeurs peuvent en résulter, destructeurs pour les autres, mais aussi pour le sujet même qui sait. Les images de l’inconscient imposent à l’homme une lourde responsabilité. Leur non-compréhension, aussi bien que le manque du sens de la responsabilité éthique, privent l’existence de sa totalité et confèrent à bien des vies individuelles un caractère pénible de fragmentarité.

À l’époque où je me consacrais aux images de l’inconscient je pris la décision de me retirer de l’université de Zurich où j’avais enseigné comme privat-docent pendant huit ans (depuis 1905). L’expérience et le vécu de l’inconscient m’avaient intellectuellement gêné à l’extrême. Après avoir terminé les

Métamorphoses et symboles de la libido en 1911[80], il m'avait été impossible, trois ans durant, de lire le moindre ouvrage scientifique. Ainsi naquit en moi le sentiment que je ne pouvais plus participer activement au monde de l'intellect. D'ailleurs, je n'aurais pas été en état de parler de ce qui me préoccupait réellement. Les matériaux de l'inconscient amenés au jour m'avaient pour ainsi dire laissé bouche bée. Je ne pouvais alors ni les comprendre ni leur donner une forme quelconque. Or, à l'université, j'occupais une situation exposée et je sentais qu'il me fallait tout d'abord trouver une orientation nouvelle, complètement différente, avant de reprendre la parole. Je trouvais qu'il serait peu loyal d'enseigner à de jeunes étudiants alors que j'étais moi-même dans un état d'esprit profondément marqué par le doute[81].

Cela me plaçait devant une alternative : ou bien je continue une carrière universitaire – qui, à l'époque, m'était ouverte –, ou bien je suis la voie de ma personnalité intérieure, de « la raison supérieure », et je poursuis cette tâche singulière qu'est l'expérience de ma confrontation avec l'inconscient.

J'abandonnai ainsi, en pleine conscience, ma carrière universitaire ; car tant que je n'aurais pas mené mon expérience à un terme, je ne pourrais paraître en public[82]. Je sentais que ce qui m'arrivait était quelque chose de grand et je tablais sur ce qui, *sub specie æternitatis* – dans la perspective de l'éternité – me semblait le plus important. Je savais que cela remplirait ma vie et j'étais prêt, en faveur de ce but, à toutes les audaces.

Qu'est-ce que cela signifierait que j'aie ou que je n'aie pas été professeur ? Naturellement, cela m'irritait ; j'étais même en rage contre le destin, et je regrettais à beaucoup de points de vue de ne pouvoir me limiter à ce qui était généralement connu et compréhensible. Mais des émotions de cette espèce sont passagères. Au fond, elles ne signifient rien. Le reste, par contre, est important, et si l'on se concentre sur ce que veut et dit la personnalité intérieure, la douleur passagère est vite surmontée. Cela, je l'ai toujours à nouveau constaté et non seulement lorsque je renonçai à ma carrière universitaire. C'est enfant que je fis les premières expériences de cette sorte. Dans ma jeunesse, j'étais coléreux et emporté ; mais chaque fois que l'émotion arrivait à son point culminant, elle basculait et il s'instaurait alors comme un calme cosmique. Je me sentais alors éloigné de tout et ce qui, un instant plus tôt, m'avait irrité et qui me semblait dorénavant appartenir à un lointain passé.

La conséquence de ma décision de m'occuper de choses que ni moi ni d'autres ne pouvaient comprendre fut une grande solitude. Très vite, je perçus

cela clairement. Je portais en moi des pensées à propos desquelles je ne pouvais parler avec personne ; cela n'aurait donné lieu qu'à des malentendus. J'éprouvais de la façon la plus aiguë l'opposition entre le monde extérieur et le monde intérieur. Je ne pouvais pas encore saisir le jeu harmonieux de ces deux mondes, dont je suis aujourd'hui averti. Je ne voyais alors qu'un contraste inconciliable entre l'extérieur et l'intérieur.

D'emblée, je me rendis compte que je ne trouverais le contact avec le monde extérieur et avec les hommes que si je m'efforçais le plus intensément possible de montrer que les contenus de l'expérience psychique sont « réels », et non pas en tant que mon seul vécu personnel, mais en tant qu'expériences collectives qui peuvent aussi se répéter chez les autres hommes. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans mes travaux scientifiques ultérieurs. Mais tout d'abord je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour amener mes proches à une nouvelle manière de voir. Je savais que, si je n'y réussissais pas, j'étais condamné à une solitude absolue.

Ce n'est que vers la fin de la Première Guerre mondiale que je sortis progressivement de l'obscurité. Deux choses principalement ont éclairci l'atmosphère : j'interrompis la relation avec la dame qui voulait me suggérer que mes phantasmes avaient une valeur artistique ; mais surtout, je commençai à comprendre les mandalas que je dessinais. C'était vers 1918,1919. J'avais peint le premier mandala en 1916, après avoir écrit les *Septem Sermones ad Mortuos*, les Sept Sermons aux Morts. Naturellement, je ne l'avais pas compris.

En 1918-1919, j'étais à Château-d'Oex, commandant de la Région Anglaise des Internés de Guerre. Là-bas, tous les matins, j'esquissais dans un carnet un petit dessin en forme de rond, un mandala, qui semblait correspondre à ma situation intérieure. En m'appuyant sur ces images, je pouvais observer, jour après jour, les transformations psychiques qui s'opéraient en moi. Ainsi, un jour, je reçus une lettre de cette dame à propensions esthétiques, lettre dans laquelle elle défendait une fois de plus avec entêtement l'opinion que les phantasmes naissant de l'inconscient possèdent une valeur artistique et par conséquent sont de l'art. Cette lettre m'énerva ; elle était bien loin d'être sotte et de ce fait on ne parvenait pas à se protéger de ses insinuations. Car l'artiste moderne s'efforce de créer de l'art à partir de l'inconscient. L'utilitarisme et le pédantisme qui transpiraient entre les lignes de cette lettre atteignirent un doute en moi, l'incertitude latente concernant la question de savoir si les phantasmes créés étaient réellement naturels et spontanés ou s'ils n'étaient pas, en fin de compte, un produit fabriqué par moi arbitrairement. Car je n'étais nullement libéré du préjugé général, ni de la présomption de la conscience selon lesquels chaque

idée de quelque importance qui vous vient à l'esprit est un mérite personnel, tandis que les réactions inférieures prendraient naissance par hasard ou proviendraient même de sources extérieures. Cette irritation et ce désaccord avec moi-même suscitèrent le lendemain un mandala modifié : il était amputé d'une partie du cercle et la symétrie en était troublée.

Ce n'est que lentement que je trouvai ce que signifie à proprement parler un mandala : « Formation – Transformation, voilà l'activité éternelle du sens éternel[83]. » Le mandala exprime le Soi, la totalité de la personnalité qui, si tout va bien, est harmonieuse, mais qui ne tolère pas que l'on s'abuse soi-même.

Mes dessins de mandalas étaient des cryptogrammes sur l'état de mon Soi, qui m'étaient livrés journellement. Je voyais comment mon Soi, c'est-à-dire la totalité de moi-même, était à l'œuvre. Il est vrai qu'au début je ne pouvais comprendre cela qu'intuitivement ; cependant les dessins me semblaient alors déjà posséder la plus haute signification et je les gardais comme des perles rares. J'avais le clair pressentiment de quelque chose de central et, avec le temps, j'acquérais une représentation vivante du Soi. Il m'apparaissait comme la monade que je suis et qui est mon monde. Le mandala représente cette monade et correspond à la nature microcosmique de l'âme.

Je ne sais plus combien de mandalas j'ai dessinés à cette époque. En tout cas, beaucoup. Tandis que j'y travaillais, revenait inlassablement la question : « Où mène le processus dans lequel je me trouve ? Quel en est le but ? » Je savais par ma propre expérience que je n'étais pas de moi-même en état de choisir un but qui m'aurait semblé digne de confiance. J'avais fait l'expérience vivante que je devais totalement abandonner l'idée de la souveraineté du moi. C'est précisément en cela que j'avais subi un échec : je voulais continuer des recherches scientifiques sur les mythes, comme celles dont j'avais commencé l'élaboration dans les *Métamorphoses et symboles de la libido*[84] *;* tel était mon but. Mais il ne put en être question davantage. Je fus obligé de vivre moi-même le processus de l'inconscient. Il me fallut d'abord me laisser emporter par ce courant, sans que je pusse savoir où il me conduirait. Ce n'est que lorsque je commençai à peindre les mandalas que je vis que tout chemin qu'il me fallait aller et chaque pas qu'il me fallait accomplir, que tout convergeait vers un certain point, celui du milieu. Je compris toujours plus clairement que le mandala exprime le centre. Il est l'expression de tous les cheminements ; il est sente qui mène vers le milieu, vers l'individuation.

Durant les années 1918 à environ 1920, je compris que le but du développement psychique est le Soi. Vers celui-ci il n'existe point de

développement linéaire, mais seulement une approche circulaire, « circumambulatoire ». Un développement univoque existe tout au plus au début ; après, tout n'est plus qu'indication vers le centre. Savoir cela me donna de la solidité et, progressivement, la paix intérieure se rétablit. Je savais que j'avais atteint, avec le mandala comme expression du Soi, la découverte ultime à laquelle il me serait donné de parvenir. Un autre en saura peut-être davantage, mais pas moi.

Mes idées sur le centre et sur le Soi me furent confirmées plus tard, en 1927, par un rêve. J'en ai représenté l'essence dans un mandala que j'intitulai « La fenêtre sur l'éternité ». L'image en est reproduite dans *Le Secret de la fleur d'or*[85]. L'année d'après, je peignis une seconde image, également un mandala, qui représente au centre un château en or[86]. Lorsqu'il fut terminé, je me demandai : « Pourquoi cela est-il si chinois d'allure ? » J'étais impressionné par la forme et le choix des couleurs qui me semblaient avoir quelque chose de chinois, quoique extérieurement le mandala n'offrît rien de tel. Mais l'image me donnait cette impression. Ce fut une étrange coïncidence de recevoir peu après une lettre de Richard Wilhelm : il m'envoyait le manuscrit d'un traité alchimique chinois taoïste intitulé *Le Secret de la fleur d'or* dont il me priait de faire un commentaire. Je dévorai aussitôt le manuscrit, car ce texte m'apportait une confirmation insoupçonnée en ce qui concerne le mandala et la déambulation autour du centre. Ce fut le premier événement qui vint percer ma solitude. Je sentais là une parenté à laquelle je pouvais me rattacher[87].

En souvenir de cette coïncidence, de cette « synchronicité », j'écrivis alors sous le mandala : « 1928. Alors que j'étais en train de peindre l'image qui montre le château fort en or, Richard Wilhelm m'envoyait de Francfort le texte chinois vieux d'un millénaire qui traite du château jaune, le germe du corps immortel. »

Un rêve de l'année 1927, sur lequel j'ai déjà attiré l'attention, représentait aussi un mandala.

Je me trouvais dans une ville sale, noire de suie. Il pleuvait et il faisait sombre ; c'était une nuit d'hiver. C'était Liverpool. Avec un certain nombre de Suisses, disons une demi-douzaine, nous allions dans les rues sombres. J'avais le sentiment que nous venions de la mer, du port, et que la vraie ville se situait en haut sur les falaises. C'est là que nous nous dirigeâmes. Cette ville me rappelait Bâle : la place du marché est en bas et il y a une ruelle avec des escaliers nommée *Totengässchen* (ruelle des Morts) qui mène vers un plateau situé plus

haut, la place Saint-Pierre, avec la grande église Saint-Pierre. En arrivant sur le plateau, nous trouvâmes une vaste place faiblement éclairée par des réverbères, sur laquelle débouchaient beaucoup de rues. Les quartiers de la ville étaient disposés radialement autour de la place. Au milieu se trouvait un petit étang au centre duquel il y avait une petite île. Alors que tout se trouvait plongé dans la pluie, le brouillard, la fumée, et que régnait une nuit faiblement éclairée, l'îlot resplendissait dans la lumière du soleil. Un seul arbre y poussait, un magnolia, inondé de fleurs rougeâtres. C'était comme si l'arbre se fût tenu dans la lumière du soleil et comme s'il eût été en même temps lumière lui-même. Mes compagnons faisaient des remarques sur le temps épouvantable et, manifestement, ils ne voyaient pas l'arbre. Ils parlaient d'un autre Suisse qui habitait Liverpool et ils s'étonnaient qu'il s'y fût justement établi. J'étais transporté par la beauté de l'arbre en fleur et de l'île baignant dans le soleil et je pensais : « Moi, je sais pourquoi » et je m'éveillai.

À propos d'un détail du rêve, je dois ajouter une remarque : chacun des quartiers de la ville était à son tour construit en étoile autour d'un centre. Celui-ci formait une placette dégagée, éclairée par un seul grand réverbère, et l'ensemble constituait ainsi une réplique en plus petit de l'île. Je savais que « l'autre Suisse » habitait dans le voisinage d'un de ces centres secondaires.

Ce rêve illustrait ma situation d'alors. Je vois encore les manteaux de pluie, les imperméables gris-jaune rendus luisants par l'humidité. Tout était on ne peut plus déplaisant, noir, et impénétrable au regard… comme je me sentais à l'époque. Mais j'avais la vision de la beauté surnaturelle et c'était elle qui me donnait le courage même de vivre. Liverpool est *the pool of life,* « l'étang de la vie » ; car *liver,* le foie, est, selon une vieille conception, le siège de la vie.

À l'expérience vivante de ce rêve s'associa en moi le sentiment de quelque chose de définitif. Je vis que le but y était exprimé. Ce but, c'est le centre : il faut en passer par là. Par ce rêve, je compris que le Soi est un principe, un archétype de l'orientation et du sens : c'est en cela que réside sa fonction salutaire. Cette connaissance me fit entrevoir pour la première fois ce que devait être mon mythe.

Après ce rêve, je cessai de dessiner ou de peindre des mandalas : il exprimait le sommet du développement de la conscience. Il me satisfaisait entièrement, car il donnait une image complète de ma situation. Certes, jusque-là j'avais su que je me consacrais à quelque chose qui était lourd de sens ; mais la compréhension de ce que je faisais me manquait et il n'y avait personne autour de moi qui aurait pu le comprendre. L'expression claire et imagée qu'en fournissait le rêve me donna

la possibilité de considérer avec objectivité ce qui m'occupait tant.

Sans une telle vision, j'aurais peut-être perdu mon orientation et j'aurais peut-être été contraint de renoncer à mon entreprise. Mais dans cette vision le sens était exprimé. Lorsque je m'étais séparé de Freud, je savais que je m'aventurais dans l'inexploré, que je tombais dans l'inconnu. À cette époque-là, à proprement parler, je n'avais aucun savoir au-delà de Freud et de son apport ; mais j'avais osé faire le pas dans le noir. Quand survient alors un pareil rêve, on le ressent comme un *actus gratiæ*, un acte de grâce.

Il m'a fallu pour ainsi dire quarante-cinq ans afin d'élaborer et d'inscrire dans le cadre de mon œuvre scientifique les éléments que j'ai vécus et notés à cette époque de ma vie. Jeune homme, mon aspiration était d'apporter une contribution valable dans le domaine de la science auquel je me consacrais. Mais je rencontrai ce courant de lave, dont il vient d'être question, et la passion issue de son feu a remanié et ordonné ma vie. Ce courant de lave fut la matière première qui s'est imposée et mon œuvre est un effort plus ou moins réussi pour inclure cette matière brûlante dans la conception du monde de mon temps. Les premières imaginations et les premiers rêves étaient comme un flot de basalte liquide et rougeoyant ; sa cristallisation engendra la pierre que je pus travailler.

Les années durant lesquelles j'étais à l'écoute des images intérieures constituèrent l'époque la plus importante de ma vie, au cours de laquelle toutes les choses essentielles se décidèrent. Car c'est là que celles-ci prirent leur essor et les détails qui suivirent ne furent que des compléments, des illustrations et des éclaircissements. Toute mon activité ultérieure consista à élaborer ce qui avait jailli de l'inconscient au long de ces années et qui tout d'abord m'inonda. Ce fut la matière première pour l'œuvre d'une vie.

VII – GENÈSE DE L'ŒUVRE

C'est au début de la seconde moitié de ma vie qu'avait commencé la confrontation avec l'inconscient. Cette confrontation fut un travail, une préoccupation qui tira en longueur, me prit de nombreuses années, et ce n'est qu'après vingt ans environ que je pus arriver à comprendre dans leurs grandes lignes les contenus de mes imaginations.

Il me fallut tout d'abord m'apporter la preuve de la préfiguration historique de mes expériences intérieures ; c'est-à-dire que je dus répondre à la question : « Où se trouvent mes prémisses, mes racines dans l'histoire ? »

Si je n'avais pu produire un tel témoignage, je n'aurais jamais été en état de fournir la confirmation de mes idées. À ce point de vue, la rencontre que je fis avec l'alchimie fut pour moi une expérience décisive ; car c'est dans l'alchimie que je trouvai les bases historiques que j'avais cherchées en vain jusque-là.

La psychologie analytique[88] fait fondamentalement partie des sciences de la nature ; mais elle est soumise, plus que n'importe quelle autre, aux préjugés et aux conditionnements personnels de l'observateur. C'est pourquoi, afin de mettre nos jugements au moins à l'abri des erreurs les plus grossières, elle est tributaire, à un degré élevé, de la documentation et des comparaisons historiques.

De 1918 à 1926 je me suis sérieusement plongé dans l'étude des gnostiques. Je me suis intéressé à eux, car les gnostiques, eux aussi, avaient rencontré, à leur façon, le monde originel de l'inconscient. Ils s'étaient confrontés avec ses images et ses contenus qui, manifestement, étaient contaminés par le monde des instincts. De quelle façon comprenaient-ils ces images ? Cela est difficile à dire en raison de l'indigence des informations qui nous sont parvenues à ce propos, d'autant plus que ce qui nous en a été transmis provient le plus souvent de leurs adversaires, les Pères de l'Église. Que les gnostiques en aient eu une conception psychologique n'est en aucun cas probable. De plus, ils étaient trop éloignés dans le temps pour pouvoir servir de point de départ à ma façon d'envisager les choses. La tradition entre la gnose et le présent me semblait rompue et, pendant longtemps il ne me fut pas possible de trouver le pont entre la gnose – ou le néoplatonisme – et le présent. Ce n'est que lorsque je commençai à comprendre l'alchimie qu'il m'apparut qu'elle constitue un lien historique avec la gnose, et qu'ainsi, à travers l'alchimie, se trouve rétablie la continuité entre le passé et le

présent. L’alchimie, comme philosophie de la nature en honneur au Moyen Age, jette un pont aussi bien vers le passé, la gnose, que vers l’avenir, la psychologie moderne de l’inconscient.

La psychologie de l’inconscient fut introduite par Freud grâce aux thèmes gnostiques classiques de la sexualité d’une part et de l’autorité paternelle nocive d’autre part. Le thème du Yahvé Dieu créateur et gnostique resurgissait dans le mythe freudien du père originel et dans le Surmoi, plein d’obscurité, provenant de ce père. Dans le mythe de Freud, il se révélait comme un démon qui a engendré un monde de déceptions, d’illusions et de douleur. Mais l’évolution vers le matérialisme, qui était déjà préformée dans l’alchimie préoccupée du secret de la matière, a eu pour conséquence de boucher l’horizon de Freud à un autre aspect essentiel de la gnose : Freud n’a pas discerné que l’image originelle de l’esprit constituait un autre dieu, supérieur. D’après la tradition gnostique, c’était ce dieu supérieur qui avait envoyé aux hommes, afin de les aider, le *Cratère* (récipient mélangeur), le *vase* de la métamorphose en esprit[89].

Le *Cratère* est un principe féminin qui n’a trouvé aucune place dans le monde patriarcal de Freud. Certes, Freud n’est pas le seul à souffrir de ce préjudice : dans le monde spirituel catholique, la Mère de Dieu et épouse du Christ n’a été accueillie que récemment, après des siècles d’hésitation, dans le *thalamus* – la chambre nuptiale céleste –, recevant ainsi au moins une reconnaissance approximative[90].

Dans les mondes protestant et juif, c’est le Père qui règne comme devant. À

l’opposé de cela, le principe féminin a joué dans la philosophie hermétique de l’alchimie un rôle primordial, égal en dignité à celui de l’homme. Dans l’alchimie, un des symboles féminins les plus importants était l’alambic, la cornue dans laquelle devait s’exécuter la transformation des substances. Or, au centre de mes découvertes psychologiques se trouve à nouveau un processus de transformation intérieure : l’individuation.

Avant que je ne découvrisse l’alchimie, j’eus de façon répétée des rêves qui traitaient toujours du même thème : à côté de ma maison, il y en avait une autre, c’est-à-dire une aile de bâtiment ou une construction ajoutée qui m’était étrangère. Chaque fois, je m’étonnais en rêve de ne pas connaître cette partie de la maison qui, à ce qu’il semblait, avait toujours été là.

Finalement, apparut un rêve au cours duquel je me rendais dans l’aile

inconnue. J’y découvrais une bibliothèque merveilleuse provenant pour sa plus grande part du XVI et du XVIIe siècle. Il y avait aux murs de gros in-folio reliés en peau de porc. Certains d’entre eux étaient ornés de gravures sur cuivre de nature étrange et d’images représentant des symboles singuliers, comme je n’en avais jamais vu. Je ne savais pas alors à quoi se rapportaient ces symboles, et ce n’est que beaucoup plus tard que je reconnus qu’il s’agissait de symboles alchimiques. Dans les rêves, je ne ressentais qu’une fascination indescriptible qui émanait d’eux et de toute la

bibliothèque. Celle-ci était une collection médiévale d’incunables et de gravures du XVIe siècle.

L’aile qui m’était inconnue était une partie de ma personnalité, un aspect de moi-même. Elle représentait quelque chose qui faisait partie de moi mais dont je n’avais pas encore conscience. Ce bâtiment et en particulier la bibliothèque se rapportaient à l’alchimie que je ne connaissais pas non plus alors, mais à l’étude de laquelle j’allais me consacrer incessamment. Quinze ans plus tard environ, j’avais rassemblé en réalité une bibliothèque assez semblable à celle du rêve.

Le rêve décisif qui annonçait ma rencontre avec l’alchimie survint vers 1926 :

Je suis dans le Tyrol du Sud. C’est la guerre. Je me trouve sur le front italien et je suis en train de quitter la zone du front avec un petit homme, un paysan, dans la carriole duquel nous sommes. Tout autour de nous explosent des obus et je sais qu’il nous faut nous éloigner aussi rapidement que possible car nous nous trouvons en grand danger[91].

Nous devons franchir un pont, puis traverser un tunnel dont les obus ont partiellement détruit la voûte. Arrivés à la fin du tunnel, nous apercevons devant nous un paysage ensoleillé et je reconnais la région de Vérone. Plus bas, au-dessous de nous, la ville, et tout est illuminé de soleil.

Je suis soulagé et nous nous dirigeons vers la plaine lombarde verdoyante et fleurie. La route serpente à travers de beaux paysages printaniers et nous admirons les rizières, les oliviers et les vignes. Soudain, j’aperçois en travers de la route un gros bâtiment, une maison seigneuriale de vastes proportions, tel le château d’un prince de l’Italie du Nord. C’est une demeure seigneuriale caractéristique avec beaucoup de dépendances et de bâtiments annexes. Comme au Louvre, la route fait passer devant le château à travers une grande cour. Le petit cocher et moi franchissons un portail et nous pouvons alors, d’où nous sommes, apercevoir à nouveau la campagne ensoleillée à travers un second

portail éloigné. Je regarde autour de moi : à droite, la façade de la demeure seigneuriale ; à gauche, les communs et les écuries, les granges et autres constructions annexes qui s'étendent fort loin.

Alors que nous sommes au milieu de la cour, juste devant l'entrée principale, se produit quelque chose d'inattendu : avec un bruit sourd, les deux portails se ferment. Le paysan saute du siège de sa voiture et s'écrie : « nous voilà maintenant prisonniers du XVIIe siècle ! » – Résigné, je pense : « oui, c'est bien

ça ! Mais que faire ? Nous voilà prisonniers pour des

années ! » Puis il me vient à l'esprit la pensée consolante : un

jour, dans des années, je pourrai ressortir.

À la suite de ce rêve, je m'infligeai la lecture d'épais volumes sur l'histoire du monde, l'histoire des religions et l'histoire de la philosophie, sans rien trouver qui aurait pu me l'expliquer. Ce ne fut que beaucoup plus tard que je compris que le rêve se rapportait à l'alchimie ; c'est au XVIIe siècle que celle-ci atteignit son point culminant.

Curieusement, j'avais complètement oublié ce que Herbert Silberer avait écrit sur l'alchimie[92].

Lorsque son livre avait paru, l'alchimie m'avait semblé quelque chose d'à-côté et de bizarre, quoique j'eusse beaucoup apprécié la perspective anagogique, c'est-à-dire constructive de Silberer. J'étais alors en correspondance avec lui et je lui avais exprimé mon approbation. Mais comme sa fin tragique le démontre[93], au fond de lui-même, ses *conceptions* ne s'accompagnaient pas d'une *exacte et pénétrante compréhension.* Silberer avait principalement utilisé des matériaux alchimiques tardifs qui ne m'inspirèrent pas grand-chose. Les textes alchimiques tardifs sont fantastiques et baroques ; seulement lorsqu'on connaît déjà la clé interprétative on peut discerner qu'eux aussi recèlent beaucoup de choses précieuses.

Ce n'est qu'à travers le texte du *Secret de la fleur d'or*[94], qui fait partie de l'alchimie chinoise et que Richard Wilhelm m'envoya en 1928, que j'ai pu approcher l'essence de l'alchimie. Le désir de faire la connaissance des

alchimistes prit alors naissance en moi. Je chargeai un libraire munichois de me prévenir au cas où des livres alchimiques passeraient par ses mains. Peu après, je reçus comme premier envoi les *Artis Auriferæ Volumina Duo* (1593)[95], volumineuse collection de traités latins parmi lesquels se trouve une série de « classiques ».

Mais ce livre demeura tout d'abord presque deux ans à l'écart. De temps en temps, j'en feuilletais les gravures et, chaque fois, je pensais par-devers moi : « Seigneur ! quelle stupidité ! Il n'est pas possible de comprendre ça. » Mais ça ne me lâchait pas pour autant et je me promis d'étudier l'œuvre sérieusement. L'hiver suivant je commençai et, bientôt, je trouvai cette lecture fascinante et excitante.

Certes, le texte me paraissait toujours à nouveau d'une éclatante absurdité, mais je rencontrais souvent des passages qui me semblaient significatifs et je trouvais même parfois quelques phrases que je croyais comprendre. Finalement, je découvris qu'il s'agissait de symboles qui étaient pour moi de vieilles connaissances. Je pensai alors : « Ça, c'est fantastique, et *il faut* que j'apprenne à le comprendre. » J'en étais complètement captivé et je me plongeais dans les volumes aussi souvent que mon emploi du temps me le permettait. Une nuit, alors que j'étais absorbé par ces textes, le rêve dans lequel il était dit que « j'étais prisonnier du XVIIe siècle » me revint à l'esprit. Enfin j'avais compris son sens : et je savais : « oui, c'est ça ! Maintenant, me voilà condamné à étudier et à « m'envoyer » toute l'alchimie depuis le début. »

Il me fallut longtemps pour trouver le fil dans le labyrinthe des démarches de la pensée alchimique, car nulle Ariane ne me l'avait glissé dans la main. Dans le *Rosarium*[96], je remarquai que certaines expressions et que certaines tournures curieuses se répétaient fréquemment. Ainsi, par exemple, *solve et coagula, unum vas, lapis, prima materia, Mercurius*[97], *etc.* Je vis que ces expressions étaient toujours utilisées dans un certain sens, que je ne parvenais pourtant pas à saisir de façon sûre. Si bien que je décidai de me constituer un dictionnaire de mots de référence avec des renvois.

Le temps aidant, j'ai recueilli plusieurs milliers de termes de référence, et cela

me faisait des volumes entiers de citations. Je suivais une méthode purement philologique, comme s’il s’était agi de déchiffrer une langue inconnue. Ainsi se précisa petit à petit en moi le sens des expressions alchimiques. Ce fut un travail qui me tint en haleine plus de dix ans.

J’ai vu très rapidement que la psychologie analytique se recoupait singulièrement avec l’alchimie. Les expériences des alchimistes étaient mes expériences et leur monde était, en un certain sens, mon monde.

Pour moi, cela fut naturellement une découverte idéale, puisque ainsi j’avais trouvé le pendant historique de la psychologie de l’inconscient. Celle-ci reposait dorénavant sur une base historique. La possibilité de comparaison avec l’alchimie, de même que la continuité spirituelle en remontant vers la gnose lui conférait substance. En étudiant les vieux textes, je me rendis compte que tout trouvait sa place : le monde des images de l’imagination, le matériel empirique dont j’avais fait collection dans ma pratique, ainsi que les conclusions que j’en avais tirées. Je commençai alors à discerner ce que signifiaient ces teneurs dans une perspective historique. Ma compréhension pour leur caractère typique, qui s’était déjà esquissée au cours de mes recherches sur les mythes, s’approfondissait. Les images originelles et l’essence des archétypes passèrent au centre de mes recherches et il devint pour moi évident qu’il ne saurait exister de psychologie, et encore bien moins de psychologie de l’inconscient, sans base historique. Certes, une psychologie de la conscience peut se suffire de la connaissance de la vie personnelle, mais démêler une névrose nécessite déjà une anamnèse qui fait appel à un sondage plus profond que celui du seul savoir de la conscience ; et lorsque, au cours du traitement, on en arrive à des moments où des décisions inhabituelles doivent être prises, apparaissent alors des rêves dont l’interprétation exige plus que des réminiscences personnelles.

C’est dans l’importance que l’alchimie eut pour moi que je vois mon lien intérieur avec Goethe. Le secret de Goethe est d’avoir été empoigné par le lent mouvement d’élaboration et de métamorphoses archétypiques qui s’étend à travers les siècles. Il a ressenti son *Faust* comme un *opus magnum* ou *divinum* – un grand œuvre, ou une œuvre divine. C’est pourquoi il se trouvait dans le vrai quand il disait que *Faust* était « sa principale affaire » ; c’est pour cela que sa vie fut

encadrée par ce drame. On perçoit de façon impressionnante que c’était une substance vivante qui agissait et vivait en lui, celle d’un processus

suprapersonnel, le grand rêve du *mundus archetypus* – du monde archétypique.

Quant à moi, j'ai été happé par ce même rêve d'où est née, dès mes onze ans, mon œuvre principale. Ma vie est imprégnée, tissée, unifiée par une œuvre, et axée sur un but, celui de pénétrer le secret de la personnalité. Tout s'explique à partir de ce point central et tous mes ouvrages se rapportent à ce thème.

C'est avec les expériences d'associations (1903) que commença à proprement parler mon activité scientifique. Je considère ces expériences sur les associations comme mon premier travail entrepris dans la ligne des sciences naturelles. C'est alors que je commençai à exprimer les pensées qui m'étaient propres. Après les *Études diagnostiques sur les associations* (1903)[98] suivirent deux publications psychiatriques : *Psychologie de la démence précoce* (1907) et *Le Contenu des psychoses* (1908)[99]. En 1912 parut mon livre *Métamorphoses et symboles de la libido*[100] à cause duquel l'amitié entre Freud et moi prit fin. C'est à ce moment que – *nolens volens* – je me mis à voler de mes propres ailes.

C'est en m'occupant des images de mon propre inconscient que je débutai dans ma voie personnelle. Cette période dura de 1913 à 1917 ; puis le flot des phantasmes diminua. Ce ne fut que lorsqu'ils s'apaisèrent et que je ne demeurai plus captif de la montagne magique que je pus prendre une position objective à leur égard et qu'il me devint possible de commencer à réfléchir sur eux. La première question que je me posai alors fut : « que faire avec l'inconscient ? » En réponse, naquit la *Dialectique du Moi et de l'Inconscient*[101]. Je fis à Paris une conférence sur ce thème (1916). Parue tout d'abord sous sa forme primitive de conférence[102], celle-ci ne fut publiée en allemand que plus tard (1928), en livre, sous une forme élargie. Dans cet ouvrage, je décrivis certains contenus typiques de l'inconscient et j'y montrai que l'attitude que le conscient assume à leur égard n'est pas indifférente.

Parallèlement, je me consacrai aux travaux préparatoires nécessaires pour mon livre sur les *Types psychologiques*[103].

Une question joua un grand rôle dans la genèse de cet ouvrage : comment est-ce que je me distingue de Freud ? Et comment d'Adler ? Quelles différences y a-t-il entre nos conceptions ? C'est en y réfléchissant que je me heurtai au problème des types. Car c'est le type qui précise et limite d'emblée le jugement de l'homme. Le livre sur les types psychologiques traite

principalement de la confrontation de l'individu avec le monde, de ses rapports avec les hommes et les choses. Il décrit les différents aspects de la conscience, des possibilités de son attitude envers le monde, et il constitue ainsi une description de la psychologie de la conscience, considérée, pour ainsi dire, sous un angle clinique. J'ai incorporé dans ce livre beaucoup de documentation ; j'y ai mentionné l'œuvre de Spitteler, en particulier *Prométhée et Epiméthée*[104], également celles de Schiller, de Nietzsche, ainsi que l'histoire des idées dans l'antiquité et au Moyen-Âge. Lorsque je m'enhardis à envoyer à Spitteler un exemplaire de mon livre, il ne me répondit pas, mais il fit peu après une conférence au cours de laquelle il assura que son *Prométhée et Épiméthée* ne « signifiait rien, qu'il aurait tout aussi bien pu chanter « Le

joli mois de mai est arrivé ! »

Le livre sur les types apporta la connaissance que tout jugement d'un homme est limité par son type personnel et que chaque façon de voir est relative. De ce fait, naissait la question de l'unité qui compense cette multiplicité. Elle m'achemina dans le voisinage immédiat de la notion chinoise du *tao*. J'ai déjà parlé de la coïncidence de mon développement intérieur avec l'envoi que me fit Richard Wilhelm d'un texte taoïste. En 1929, naquit le livre, publié en collaboration avec lui, *Le Secret de la fleur d'or*[105]. Ma réflexion et mes recherches atteignirent alors le point central de ma psychologie, je veux dire l'idée du Soi. Ce n'est qu'alors que je trouvai mon chemin du retour vers le monde. Je commençai à faire des conférences et j'entrepris quelques petits voyages. De nombreux articles, monographies et conférences formèrent en quelque sorte le contrepoids aux préoccupations intérieures qui avaient duré des années. Ils contenaient les réponses aux questions qui m'avaient été posées par mes lecteurs et mes malades[106].

Un thème qui me tenait déjà à cœur dans mon livre *Métamorphoses et symboles de la libido*[107] était la théorie de la libido. Je concevais celle-ci comme une analogie psychique de l'énergie physique, donc comme un concept approximativement quantitatif, et c'est pour cela que je refusais toute détermination qualitative de la libido.

Il me semblait important de me libérer du concrétisme qui s'était jusqu'alors attaché à la théorie de la libido, c'est-à-dire de ne plus parler de pulsion de faim, d'agression, ou de sexualité, mais de voir toutes ces manifestations comme des expressions diverses de l'énergie psychique.

expressions diverses de l'énergie psychique.

En physique aussi on parle d'énergie et de ses

manifestations sous forme d'électricité, de lumière, de chaleur, *etc.* C'est exactement la même chose en psychologie. Ici aussi il s'agit en premier lieu d'énergie (c'est-à-dire de valeurs d'intensité, en plus ou en moins), et les formes de son apparition peuvent être très diverses. Grâce à la conception énergétique de la libido se crée une certaine unité des conceptions, tandis que les questions souvent controversées de la nature de la libido – est-elle sexualité, puissance, faim ou quelque chose d'autre ? – passent à l'arrière-plan. Je tenais aussi à établir pour la psychologie une unité comparable à celle qui existe dans les sciences physiques en tant qu'énergétique générale. C'est le but que j'ai recherché dans mon livre *L'énergétique de l'âme*[108]. Je considère par exemple les pulsions humaines comme étant les formes sous lesquelles se manifestent les processus énergétiques, et ainsi comme des forces analogues à la chaleur, à la lumière, *etc.* De même qu'il ne viendrait à l'esprit d'aucun physicien contemporain de faire simplement découler toutes les forces de la chaleur, par exemple, il est de même aussi peu admissible, en psychologie, de faire découler toutes les pulsions du concept de puissance ou de celui de sexualité. Ce fut là l'erreur initiale de Freud ; il l'a rectifiée postérieurement par l'hypothèse des « instincts du moi »

pour, encore plus tard, conférer pour ainsi dire une suprématie au

« surmoi ».

Dans la *Dialectique du Moi et de l'Inconscient*[109] j'avais seulement constaté qu'on se réfère à l'inconscient et comment on le fait, ce qui n'exprimait encore rien sur l'inconscient lui-même. En m'occupant assidûment de mes imaginations, ces recherches me firent pressentir que l'inconscient se transforme ou suscite des métamorphoses. Ce n'est qu'en découvrant l'alchimie que je discernai clairement que l'inconscient est un processus et que les rapports du moi à l'égard de l'inconscient et de ses contenus déclenchent une évolution, voire une métamorphose véritable de la psyché. Dans les cas individuels, on peut suivre ce processus à travers les rêves et les phantasmes. Dans le monde collectif, ce processus s'est trouvé inscrit dans les différents systèmes religieux et dans les métamorphoses de leurs symboles. C'est à travers l'étude des évolutions individuelles et collectives et à travers la compréhension de la

symbolique alchimique que je parvins à la notion clé de toute ma psychologie, à la notion du *processus d'individuation.*

C'est un des aspects essentiels de mes travaux que, très tôt déjà, ils abordèrent des questions concernant les conceptions du monde et qu'ils traitèrent de la confrontation de la psychologie avec les questions religieuses. Ce n'est pourtant qu'en 1940, dans *Psychologie et religion*[110] et, à la suite, en 1942, dans *Paracelse*[111], que je me suis exprimé de façon circonstanciée sur ces sujets. Le second chapitre de ce dernier ouvrage, « Paracelse en tant que phénomène spirituel »,

est particulièrement significatif à cet égard. Les écrits de Paracelse contiennent une foule de pensées originales dans lesquelles la préoccupation de l'alchimie paraît clairement, quoique sous une forme tardive et baroque. C'est l'étude de Paracelse qui, finalement, m'a amené à décrire l'essence de l'alchimie, en particulier dans son rapport avec la religion et la psychologie ou, pourrait-on encore dire, l'essence de l'alchimie dans son aspect de philosophie religieuse. Tel fut le thème de *Psychologie et alchimie*[112]. Je retrouvai ainsi enfin le sol qui avait été la base de mes propres expériences, durant les années 1913 à 1917 ; car le processus par lequel j'étais alors passé correspondait au processus de métamorphose alchimique dont il est question dans *Psychologie et alchimie.*

Naturellement, c'est de façon toujours renouvelée que se pose à moi la question des rapports de la symbolique de l'inconscient avec la religion chrétienne et avec les autres religions. Non seulement je laisse une porte ouverte au message chrétien, mais je considère qu'il a sa place au centre de l'homme occidental. Message qui, toutefois, a besoin d'être vu sous un nouvel angle pour correspondre aux transformations séculaires de l'esprit du temps, faute de quoi il est relégué en marge du temps et la totalité de l'homme ne se trouve plus inscrite en lui.

Voilà ce que je me suis efforcé de décrire dans mes travaux.

J'ai donné une interprétation psychologique du dogme de la Trinité[113] ainsi que du texte de la messe, texte que j'ai en outre comparé avec celui de Zosime le Panopolitain, alchimiste et gnostique du IIIe siècle[114]. Ma tentative de confronter la psychologie analytique avec les conceptions chrétiennes m'achemina finalement à la question du Christ comme figure psychologique.

Déjà, dans *Psychologie et alchimie* en 1944, j'avais pu montrer que « la pierre » (lapis), la représentation alchimique centrale, est une figure parallèle du Christ.

Au cours de l'année 1989, je tins un séminaire consacré aux « Exercices spirituels » d'Ignace de Loyola. En même temps, j'étais préoccupé par les travaux réparatoires à *Psychologie et alchimie.* Une nuit, je m'éveillai et je vis, au pied de mon lit, baigné d'une claire lumière, le Christ en croix. Il m'apparut non pas tout à fait grandeur nature, mais très distinctement, et je vis que son corps était d'or verdâtre. C'était un spectacle magnifique ; néanmoins je m'effrayai. Des visions, en tant que telles, ne me sont pourtant en rien inhabituelles, car je vois souvent des images hypnagogiques[115] plastiques.

Durant cette période, j'avais beaucoup réfléchi à l'*anima Christi,* une méditation contenue dans les *Exercices* d'Ignace de Loyola. La vision semblait me suggérer que, dans mes réflexions, j'avais omis quelque chose, et c'était l'analogie du Christ avec l'*aurum non vulgi* – l'or qui n'est pas celui du vulgaire – et la *viriditas* – le vert – des alchimistes[116].

Quand je compris que l'image faisait allusion à ces symboles alchimiques centraux, qu'il s'agissait donc au fond d'une vision alchimique du Christ, je fus réconforté.

L'or vert est la qualité vivante que les alchimistes discernaient non seulement dans l'homme mais aussi dans la nature inorganique.

C'est l'expression d'un esprit de vie, l'*anima mundi* – l'âme du monde – ou *filius macrocosmi* – le fils du macrocosme –, l'Anthropos vivant dans le monde entier. Cet esprit est coulé jusque dans la matière inorganique, il gît aussi dans le métal et dans la pierre. Ainsi, ma vision était une union de l'image du Christ avec son analogue, le fils du macrocosme, qui réside dans la matière. Si l'or vert ne m'avait pas frappé, j'aurais été tenté de supposer que quelque chose d'essentiel manquait à ma conception « chrétienne », en d'autres termes que mon image traditionnelle était en quelque façon insuffisante et que j'avais à rattraper telle ou telle phase du développement chrétien. L'importance donnée au métal m'indiquait sans voiles la conception alchimique du Christ comme une unification de ce qui est spirituellement vivant et de la matière physiquement morte.

Dans Aiôn (1951)[117] je repris le problème du Christ. Il ne s'agissait plus pour moi de la question de ses parallèles que l'on pouvait trouver dans l'histoire de l'esprit, mais d'une confrontation de sa figure avec la psychologie. Dans cet ouvrage, je ne considérais pas le Christ comme une figure libre de toutes les contingences ; je cherchais au contraire à montrer le développement à travers les siècles du contenu religieux qu'il représente. Il m'était important d'étudier de quelle façon le Christ pouvait être prédit astrologiquement et comment il fut compris dans l'esprit de son temps, et au cours des deux millénaires de notre ère. Voilà ce que je voulais exposer, en y adjoignant l'étude de toutes les gloses marginales singulières qui, au cours des temps, se sont amassées à son propos.

Durant ce travail s'éleva également la question de la figure historique, de l'homme Jésus. Cette question est lourde de signification, car la mentalité collective de son époque – on pourrait dire : l'archétype qui était alors constellé, à savoir l'image originelle de l'anthropos – s'est précipité sur lui qui n'était qu'un prophète juif à peu près inconnu. L'antique idée de l'anthropos, dont les racines se retrouvent d'une part dans la tradition juive et d'autre part dans le mythe égyptien d'Horus, s'était emparé des hommes au début de l'ère chrétienne ; car elle correspondait à l'esprit du temps. Il s'agissait du « Fils de l'Homme[118] », le propre Fils de Dieu, qui s'opposait au *divus Augustus,* au divin Auguste, souverain de ce monde. Cette pensée fit du problème originellement juif du Messie un problème universel.

Ce serait un lourd malentendu de prétendre ne voir qu'un « simple hasard » dans le fait que ce fût Jésus, le fils du charpentier, qui ait annoncé l'Évangile et soit devenu le *salvator mundi* – le sauveur du monde. Pour qu'il ait été en état d'exprimer et de remplir si parfaitement l'attente générale, bien qu'inconsciente, de son temps, il faut qu'il ait possédé une personnalité dotée d'une envergure hors du commun. Nul autre que lui, l'homme Jésus précisément, n'aurait pu être le porteur d'un tel message.

La puissance de Rome qui écrasait tout, incarnée dans le César divin, avait alors créé un monde dans lequel non seulement d'innombrables individus mais des peuples entiers étaient dépouillés de la forme autonome de leur vie et de leur indépendance d'esprit. L'homme en tant qu'individu et les communautés

culturelles d'aujourd'hui se trouvent confrontés à une menace analogue d'embrigadement dans la masse. C'est pourquoi la possibilité et l'espérance d'une réapparition du Christ est déjà discutée en beaucoup de lieux, et nous avons même vu naître une rumeur visionnaire qui exprime une attente de salut. Certes, cette attente surgit aujourd'hui sous une forme qui n'est comparable à aucune de celles du passé, et elle constitue un rejeton caractéristique du « siècle technique ». Il s'agit du phénomène universel des soucoupes volantes[119].

Comme mon but était de montrer avec le plus d'ampleur possible dans quelle mesure ma psychologie était en correspondance avec l'alchimie – ou inversement –, je tins, à côté des questions religieuses, à retrouver dans l'œuvre alchimique les analogies aux problèmes spéciaux de la psychothérapie. La question centrale, le problème principal de la psychothérapie médicale, est le problème du *transfert.* En cela, Freud et moi étions en parfait accord. Ici aussi je pus prouver une correspondance à l'intérieur de l'alchimie, c'est-à-dire dans la représentation de la *conjunctio* – de l'unification –, dont la haute portée avait déjà frappé Silberer. La correspondance s'était déjà révélée dans mon livre *Psychologie et alchimie.* Mes recherches m'amenèrent à publier deux ans plus tard *La Psychologie du* transfert (1946)[120] et finalement mon ouvrage *Mysterium conjunctionis* (1955-1956)[121].

Tous les problèmes qui me préoccupèrent humainement ou scientifiquement furent anticipés ou accompagnés par des rêves ; il en fut de même pour celui du transfert. Dans un de ces rêves, le problème du transfert fut évoqué en même temps que le problème du Christ par une image singulière et inattendue.

Je rêvai à nouveau que ma maison avait une grande aile rajoutée dans laquelle je n'avais encore jamais pénétré. Je me proposai de la visiter et finalement j'y allai. J'arrivai à une grande porte à double battant. Lorsque je l'ouvris, je me trouvai dans un espace où un laboratoire était installé. Devant la fenêtre, une table surchargée d'une quantité de récipients de verre et de tout l'attirail d'un laboratoire zoologique. C'était le lieu de travail de mon père. Mais il n'était pas là. Au mur, il y avait des rayonnages supportant des centaines de bocaux contenant toutes les sortes de poissons imaginables. J'étais

étonné : « Tiens, voilà que mon père s’occupe

d’ichtyologie ! »

Alors que je me tenais là et que je regardais autour de moi, je remarquai un rideau qui de temps en temps se gonflait comme sous le souffle d’un grand vent. Soudain apparut Hans, un jeune homme de la campagne, et je le priai de voir si, dans la pièce derrière le rideau, une fenêtre n’était pas restée ouverte. Il y alla, et, quand au bout d’un moment il revint, je vis qu’il était profondément bouleversé. Une expression de terreur se lisait sur son visage. Il dit simplement : « Oui, il y a quelque chose. Il y a un fantôme ! »

J’allai alors moi-même dans l’autre pièce, et je trouvai une porte qui faisait communiquer avec la pièce de ma mère, dans laquelle il n’y avait personne. L’atmosphère en était oppressante. La pièce était très vaste, et au plafond, il y avait deux séries de cinq coffres chacune, suspendus à environ deux pieds au-dessus du sol. Ils ressemblaient à de petites cabanes de jardin d’une surface d’à peu près deux mètres sur deux, et dans chacune il y avait deux lits. Je savais qu’en ce lieu on rendait visite à ma mère, qui en réalité était morte depuis longtemps, et qu’elle avait installé là des lits de fortune pour les esprits. C’étaient des esprits qui venaient par couples, des ménages d’esprits pour ainsi dire, qui passaient là la nuit ou aussi le jour[122].

En face de la pièce de ma mère, il y avait une porte. Je l’ouvris et j’entrai dans un immense hall ; il me rappelait le hall d’un grand hôtel avec des fauteuils, des tables, des colonnes, et tout le luxe accoutumé.

Un orchestre de cuivres jouait bruyamment. Auparavant, j’en avais déjà entendu la musique à l’arrière-plan, sans toutefois savoir d’où elle venait. Il n’y avait personne dans le hall, seule la fanfare déversait ses chansons, danses et marches.

La musique de cuivre dans le hall de l’hôtel indiquait des réjouissances et des mondanités ostentatoires. Derrière cette façade bruyante, personne n’eût soupçonné l’autre monde qui existait aussi dans la maison.

L’image onirique du hall était pour ainsi dire une caricature de ma bonhomie et de ma jovialité mondaine. Mais ce n’était que le côté extérieur ; là derrière se trouvait quelque chose de complètement différent, dont on ne pouvait en tout cas discourir en écoutant des trompettes : c’était le laboratoire des poissons, et la pièce où étaient suspendus les pièges à esprits. Ces derniers locaux étaient des

lieux impressionnants dans lesquels régnait un silence mystérieux. J'avais le sentiment : ici vit la nuit, tandis que le hall représente le jour et l'agitation superficielle du monde.

Les images les plus importantes du rêve étaient « la pièce destinée à recevoir les esprits » et le laboratoire des poissons. La première exprimait d'une façon burlesque le problème de la conjonction ou du transfert. Et le laboratoire évoquait mes préoccupations au sujet du Christ, qui est lui-même le poisson *(ichthys).* Il y avait là deux ordres de préoccupations qui, depuis plus de dix ans, me tenaient en haleine.

Il était singulier que, dans le rêve, les occupations concernant le poisson fussent attribuées à mon père. Ce dernier avait, pour ainsi dire, la charge d'âmes chrétiennes, car celles-ci, d'après les conceptions anciennes, sont des poissons pris dans les filets de Pierre. Il était tout aussi singulier que ma mère apparût comme une gardienne d'âmes défuntes. Ainsi, dans le rêve, mes parents se trouvaient tous deux chargés de la *cura animarum* – de la cure des âmes – qui, au fond, était ma propre tâche. Quelque chose était demeuré inaccompli, et c'est pourquoi cela s'exprimait comme se situant encore au plan des parents, donc encore latent dans l'inconscient et ainsi réservé à l'avenir. À cette époque en effet, je ne m'étais pas encore attaqué à la question principale de l'alchimie

« philosophique », la *conjunctio ;* de ce fait, la question que me posait l'âme de l'homme chrétien demeurait toujours sans réponse. Et de même, la grande étude consacrée à la légende du Graal, dont ma femme avait fait la tâche de sa vie, n'était elle non plus pas terminée[123]. Je me souviens combien souvent la « quête du Graal » et le Roi-Pêcheur me venaient à l'esprit lorsque j'étudiais le symbole du poisson dans *Aiôn.* Si les égards que j'éprouvais pour le travail de ma femme ne m'en avaient pas empêché j'aurais certainement incorporé la légende du Graal dans mes recherches sur l'alchimie.

Le souvenir que j'ai gardé de mon père était celui d'un homme souffrant, affligé d'une blessure d'Amfortas, un Roi-Pêcheur, dont la blessure ne voulait pas guérir… affligé ainsi de la souffrance chrétienne contre laquelle les alchimistes cherchaient la panacée. Moi, comme un Perceval naïf, j'avais été témoin de cette maladie pendant les années de ma jeunesse, et de même qu'à celui-ci, le langage m'avait manqué. J'avais seulement ressenti cela obscurément.

Mon père ne s'est en réalité jamais occupé de la symbolique thériomorphe[124]

du Christ ; en contrepartie, sans avoir été clairement conscient de la conséquence de l'*imitatio Christi,* il a subi littéralement jusqu'à sa mort la souffrance que le Christ a vécue et qu'il a annoncée. Il considérait sa souffrance comme son affaire privée, à propos de laquelle on va demander conseil au médecin, et non pas d'une façon générale comme la souffrance du chrétien. Les mots de l'épître aux Galates 2,20 : « Et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi » n'ont jamais pénétré son esprit dans leur pleine signification, car, en matière religieuse, il avait horreur de toute pensée. Il voulait se contenter de la foi, mais celle-ci, pourtant, lui était infidèle Cela est souvent la récompense du *sacrificium intellectus* – du sacrifice de l'intellect. « Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là seulement à qui c'est donné… et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels en vue du Royaume des Cieux. Comprenne qui pourra[125] ! »

Une acceptation aveugle ne conduit jamais à la solution ; elle conduit tout au plus à un arrêt, à une stagnation, et passe ainsi à la charge de la génération suivante.

La possession d'attributs thériomorphes indique que les dieux n'atteignent pas seulement aux régions surhumaines, mais aussi aux régions sous-humaines de la vie. Les animaux représentent en quelque sorte l'ombre des dieux, que la nature ajoute à leur image de clarté. Les *pisciculi Christianorum*[126] montrent que ceux qui suivent le Christ sont eux-mêmes des poissons. Ce sont des âmes de nature inconsciente qui ont besoin de la *cura animarum* – de la cure des âmes. Le laboratoire des poissons est donc synonyme de cure d'âme ecclésiastique. Comme celui qui blesse autrui se blesse lui-même, celui qui guérit se guérit lui-même. Dans le rêve, cela est significatif, l'activité décisive est pratiquée de mort à mort, c'est-à-dire dans un au-delà de la conscience, donc dans l'inconscient.

Je n'avais encore nullement pris conscience alors d'un aspect essentiel de ma tâche, et c'est pourquoi je n'aurais pas été capable d'interpréter ce rêve de façon satisfaisante. Je ne pouvais que pressentir sa signification, et j'eus encore à surmonter les plus grandes résistances intérieures avant de rédiger la *Réponse à Job*[127].

Le germe intérieur de cet ouvrage résidait déjà dans *Aiôn*[128]. Dans cet ouvrage, je m'étais confronté avec la psychologie du christianisme ; or, le personnage de Job est en quelque manière une préfiguration du Christ.

Tous deux sont reliés par la notion de souffrance. Le Christ est le serviteur de Dieu, jeté dans la souffrance, et cela, Job le fut aussi. En Christ, c'est le péché du monde qui cause la souffrance, et la souffrance de l'homme chrétien est la réponse générale de ce dernier. Cela conduit immanquablement à l'interrogation : mais qui est responsable de ce péché ? En dernière analyse, c'est Dieu qui a créé le monde et ses péchés, et c'est Dieu qui dut subir Lui-même en Christ le destin humain.

Dans *Aiôn* se trouvent des indications relatives aux thèmes difficiles du côté clair et du côté obscur de l'image de Dieu. J'y ai parlé de la « colère de Dieu », du commandement de craindre Dieu, du « Et ne nous soumets pas à la tentation ». L'image ambivalente de Dieu joue, dans le livre biblique de Job, un rôle décisif. Job escompte que Dieu l'assiste en quelque sorte contre Dieu, ce qui fait apparaître la tragique contradiction de celui-ci. Voilà ce qui devint le thème principal de la *Réponse à Job*.

L'incitation extérieure à cet ouvrage provenait de mon entourage. De nombreuses questions émises par le public ou par des malades me contraignirent à m'exprimer avec quelque clarté au sujet du problème religieux de l'homme moderne. J'hésitai des années durant car j'étais conscient de la tempête que j'allais déchaîner. Finalement, je ne pus éviter d'être saisi par l'urgence et la difficulté du problème, et je me vis obligé de fournir une réponse. Je le fis dans la forme sous laquelle elle s'était imposée à moi, celle d'une expérience vécue, dont je ne réprimai pas les émotions. C'est avec une intention bien précise que j'avais choisi cette forme. J'avais à cœur d'éviter de donner l'impression que je voulais annoncer une « vérité éternelle ». Mon ouvrage ne devait être que la voix et l'interrogation d'un être isolé et qui s'en remet à la réflexion des lecteurs auxquels il s'adresse. Je n'avais jamais pensé que l'on pourrait me soupçonner d'avoir prétendu proclamer une vérité métaphysique. Mais c'est ce que les théologiens me reprochèrent, parce que la pensée théologique est habituée à traiter des vérités éternelles. Lorsque le physicien dit que l'atome est de telle ou telle constitution et qu'il en fait un modèle, il ne vise pas à exprimer par là une vérité éternelle. Mais les théologiens ne connaissent pas le mode de penser des sciences ni, en particulier, la pensée psychologique. Le matériel de la psychologie analytique, ses données essentielles, sont des expressions humaines et surtout des expressions humaines qui se présentent souvent en de nombreux lieux et à des époques diverses, de façon concordante.

Le problème de Job, lui aussi, avec toutes ses conséquences, s'est annoncé dans un rêve. Il s'agissait d'un rêve au cours duquel je rendais visite à mon père, décédé depuis longtemps. Il habitait à la campagne, un lieu inconnu. Je voyais une maison dans le style du XVIIIe siècle. Elle semblait très spacieuse et était flanquée de quelques grandes constructions annexes. Originairement, elle avait été une auberge dans une ville

d'eaux ; j'appris aussi qu'au long des siècles, de nombreuses hautes personnalités, célébrités et princes, y étaient descendues. On disait en outre que quelques-uns y étaient morts et que leurs sarcophages avaient été placés dans la crypte qui faisait partie de la maison. Mon père en était le gardien.

Cependant mon père, comme je le découvris bientôt, n'était pas seulement gardien, mais, en contraste total avec ce qu'il avait été durant sa vie, c'était un grand savant. Je le rencontrai dans son bureau et, bien singulièrement, il y avait là aussi le *D*r Y… – à peu près de mon âge – et son fils, tous deux psychiatres. Puis, je ne sais comment – avais-je posé une question ? ou mon père voulut-il de lui-même nous expliquer quelque chose ? – en tout cas il alla prendre une grosse Bible sur son étagère, un épais in-folio qui ressemblait à la Bible de Merian qui se trouve dans ma bibliothèque. La Bible que mon père tenait à la main était reliée dans une peau de poisson brillante. Il l'ouvrit à l'Ancien Testament, au Pentateuque, supposai-je, et il se mit à en interpréter un certain passage. Il le faisait si vite et si savamment que je n'arrivais pas à suivre. Je remarquai simplement que ce qu'il disait trahissait une masse de connaissances de toutes sortes, dont je soupçonnai quelque peu l'importance sans pouvoir la comprendre ou l'apprécier. Je vis que le Dr Y… ne comprenait absolument rien et son fils se mit à rire. Ils pensaient tous deux que mon père se trouvait dans une espèce d'excitation sénile et qu'il se complaisait à un flot de paroles dénuées de sens. Cependant, il était parfaitement clair à mes yeux qu'il ne s'agissait là ni d'une agitation maladive ni d'un discours insensé, mais d'une argumentation tellement intelligente et savante que notre sottise ne parvenait tout simplement pas à la suivre. Il y allait au contraire de quelque chose de très important qui fascinait mon père. C'est pourquoi, envahi de pensées profondes, il parlait avec une telle intensité. Je me mis en colère et je pensai que c'était bigrement dommage qu'il dût parler devant trois imbéciles comme nous.

Les deux psychiatres représentent un point de vue médical borné qui m'a également marqué, moi, en tant que médecin. Ils représentent en quelque sorte mon ombre, en première et seconde éditions, comme père et fils.

La scène changea alors : mon père et moi étions devant la maison, et, en face de nous, il y avait une sorte de grange où, manifestement, on avait entassé des réserves de bois. De là nous venaient des bruits sourds, ainsi qu'en auraient fait de gros morceaux de bois qui seraient tombés ou auraient été jetés dans un coin. J'avais l'impression que deux ouvriers au moins y travaillaient, mais mon père me fit comprendre qu'il s'agissait de fantômes. C'étaient donc des espèces d'esprits frappeurs qui menaient ce tapage.

Puis nous nous rendîmes dans la maison et je vis qu'elle avait des murs très épais. Nous montâmes par un escalier étroit au premier étage. Nous y découvrîmes un spectacle singulier : une haute salle qui était l'exacte reproduction du *Diwân-i-kaas* (Salle du Conseil) du sultan Akbar à Fatehpur Sikri. C'était une haute salle ronde ; une galerie courait le long des murs, de laquelle partaient quatre ponts conduisant au centre qui avait la forme d'un bassin. Celui-ci reposait sur une énorme colonne et constituait le siège circulaire du sultan. Assis là, il parlait à ses conseillers et philosophes qui, eux, étaient assis dans la galerie le long des murs. L'ensemble était un gigantesque mandala qui correspondait exactement au *Diwân-i-kaas* que j'avais visité aux Indes.

Dans le rêve, je vis soudain que du centre partait un escalier très raide conduisant vers le haut du mur – ce qui ne correspondait plus à la réalité. En haut de l'escalier, il y avait une petite porte, et mon père de me dire : « Je vais maintenant te mener à la plus haute présence ! » C'était comme s'il m'avait dit « *highest presence* ». Puis il s'agenouilla et toucha le sol de son front ; je l'imitai, m'agenouillant également, avec beaucoup d'émotion. Cependant, pour quelque motif, je ne pouvais pas amener mon front au contact du sol. Il restait peut-être un millimètre entre front et sol. Mais j'avais fait le geste avec mon père, et soudain je sus, peut-être grâce à lui, que derrière la porte, en haut, dans une pièce solitaire, habitait Urie, le général du roi David. Le roi David avait honteusement trahi Urie à cause de Bethsabée, la femme de celui-ci ; David avait commandé à ses soldats de l'abandonner face à l'ennemi.

Je dois mentionner quelques remarques explicatives à propos de ce rêve. La scène du début décrit comment s'extériorise la tâche inconsciente qui m'incombait et que j'avais, pour ainsi dire, abandonnée à mon père, c'est-à-dire reléguée au plan correspondant de l'inconscient.

Manifestement, mon père est plongé dans la Bible – dans la Genèse ? – et il s'efforce de nous transmettre ses conceptions. La peau de poisson désigne la Bible comme étant un contenu inconscient, car les poissons sont muets et inconscients. Mais mon père ne parvient pas à se faire comprendre, son public étant d'une part incapable et d'autre part sottement méchant.

Après cet échec, nous allons dans la rue, de l'« autre côté » où des esprits frappeurs semblent être à l'œuvre. Les phénomènes d'esprits frappeurs se produisent le plus souvent dans le voisinage d'adolescents avant la puberté ; cela signifie que je ne suis pas encore mûr et que je suis encore trop inconscient. Le cadre indien illustre l'« autre côté ». Lorsque j'étais aux Indes, la structure en forme de mandala du *Diwân-i-kaas* m'avait fortement impressionné, comme représentation d'un contenu en rapport avec son centre. Le centre est le siège d'Akbar le Grand, qui régna sur un subcontinent, d'un « seigneur de ce monde », comme par exemple David. Mais, encore plus haut que celui-ci, est située sa victime innocente, son fidèle général Urie qu'il livra à l'ennemi. Urie est une préfiguration du Christ, de l'homme-Dieu abandonné de Dieu. En outre, David avait séduit la femme d'Urie et se l'était « appropriée ». Ce n'est que plus tard que je compris l'allusion à Urie : non seulement je me voyais obligé de parler publiquement, et pour mon plus grand dam, de l'image ambivalente du Dieu de l'Ancien Testament et de ses conséquences, mais en outre ma femme me fut ravie par la mort.

Telles étaient les choses qui, cachées dans l'inconscient, m'attendaient. Je devais m'incliner devant cette destinée, et j'aurais dû, au fond, toucher le sol avec mon front pour que ma soumission fût complète. Mais quelque chose – il s'en est fallu d'un millimètre – m'en a empêché. Quelque chose en moi disait : « Oui, bien, mais pas tout à fait. »

Quelque chose en moi se rebiffait et ne consentait pas à être un poisson muet.

S'il n'en était pas ainsi dans l'homme libre, jamais un Livre de Job n'eût été composé quelques siècles avant la naissance du Christ. L'homme se réserve une marge, conserve une restriction mentale, même en face de la décision divine.

Sans cela, où résiderait sa liberté ? Et quel en serait le sens si elle n'était pas capable de menacer Celui qui la menace ?

Plus haut qu'Akbar habite Urie. Il est même, comme le dit le rêve, *highest presence,* une expression que l'on n'emploie au fond que pour Dieu, abstraction

faite des byzantinismes. Je ne peux m'empêcher de penser au Bouddha et à son rapport avec les dieux. Indubitablement, pour l'Asiatique croyant, le Tathagata est le suprême absolu. C'est pourquoi, bien à tort, on a soupçonné d'athéisme le bouddhisme Hînayâna. En vertu de la puissance des dieux, l'homme est habilité à acquérir une connaissance de son créateur. Il a même la possibilité de détruire la création dans son aspect essentiel, à savoir dans la conscience que l'homme a du monde. Aujourd'hui, par la radioactivité, l'homme peut effacer toute vie supérieure de la surface de la terre. L'idée d'une destruction du monde existe déjà en germe chez le Bouddha : par

l'illumination, la chaîne des nidânas – l'enchaînement de causalités qui mène irrémissiblement à la vieillesse, à la maladie et à la mort – peut être interrompue, de sorte que l'illusion de l'être touche à son terme. La négation de la volonté chez Schopenhauer indique prophétiquement un problème de l'avenir qui, de façon bien inquiétante, nous est déjà proche. Le rêve dévoile une pensée et un pressentiment qui existent dans l'humanité depuis longtemps déjà, l'idée d'une créature qui dépasse le créateur de très peu, mais d'un très peu décisif.

Après cette digression dans le monde des rêves, je reviens à mes livres : dans *Aiôn* j'avais abordé un autre cercle de problèmes qui réclamaient d'être traités à part. J'avais essayé de mettre en relief la concomitance entre l'apparition du Christ et le début d'une nouvelle ère, celle du mois universel du monde des Poissons. Cette concomitance entre la vie du Christ et l'événement astronomique objectif, soit l'entrée de l'équinoxe du printemps dans le signe des Poissons, doit être appelée une synchronicité.

C'est pourquoi le Christ est le « Poisson » et il apparaît comme

souverain de la nouvelle ère (comme Hammurabi est le souverain du mois cosmique du Bélier). De ces éléments, naquit pour moi le problème de la synchronicité que j'ai décrit dans le travail : « La synchronicité comme principe d'enchaînement a-causal[129]. »

Ce problème du Christ abordé dans *Aiôn* me conduisit finalement à me demander comment le phénomène de l'Anthropos, du grand homme qui est en tout homme – psychologiquement parlant, le Soi – s'exprime dans l'expérience de chacun. J'ai tenté d'en apporter la réponse dans *Des Racines de la conscience* (1954)[130].

Dans ce livre, il s’agit de la coopération, des interférences de l’inconscient et du conscient, du développement du conscient hors de l’inconscient, et de l’influence, de l’efficacité de la personnalité plus vaste, de l’« homme intérieur » dans la vie de chacun.

Le *Mysterium conjunctionis*[131] constitue la conclusion de la confrontation de l’alchimie avec ma psychologie de l’inconscient. Dans cet ouvrage-ci, je repris encore une fois le problème du transfert et je poursuivis mon intention première qui était de décrire l’alchimie dans toute son ampleur, comme une sorte de psychologie de l’alchimie, ou comme un fondement alchimique de la psychologie des profondeurs. Ce n’est qu’avec *Mysterium conjunctionis* que ma psychologie a été définitivement placée dans la réalité et qu’elle a été reprise dans son ensemble en sous-œuvre, grâce à des matériaux historiques. Ainsi ma tâche était accomplie, mon œuvre faite et désormais elle peut tenir debout. Au moment où j’atteignais au fond solide, je touchai en même temps à la limite extrême de ce qui était pour moi scientifiquement saisissable, au transcendant, à l’essence de l’archétype en lui-même, à propos de laquelle on ne saurait plus rien formuler de scientifique.

La vue d’ensemble que je viens de vous donner de mon œuvre est naturellement très sommaire. Au fond, je devrais vous en dire beaucoup plus ou beaucoup moins. Ce chapitre a été improvisé, et il est né de l’instant comme tout ce que je vous raconte[132].

Mes œuvres peuvent être considérées comme autant de stations de ma vie ; elles sont l’expression de mon développement intérieur, car se consacrer aux contenus de l’inconscient forme l’homme et détermine son évolution, sa métamorphose. Ma vie est mon action, mon labeur consacré à l’esprit est ma vie ; on ne saurait séparer l’un de l’autre.

Tous mes écrits sont pour ainsi dire des tâches qui me furent imposées de l’intérieur. Ils naquirent sous la pression d’un destin. Ce que j’ai écrit m’a fondu dessus, du dedans de moi-même. J’ai prêté parole à l’esprit qui m’agitait. Je n’ai jamais escompté que mes ouvrages déclenchent une forte résonance. Ils représentent une compensation apportée à mon monde contemporain et il me fallait dire ce que personne ne veut entendre. C’est pourquoi si souvent, surtout au début, je me suis senti tellement isolé. Je savais que les hommes réagiraient par du refus, car il est difficile d’accepter la compensation de son monde conscient. Aujourd’hui, je puis dire : c’est même merveilleux que j’aie eu tant de succès, plus que je n’en ai jamais attendu. Pour moi, la chose essentielle a

toujours été que soit dit ce que j’avais à dire. J’ai le sentiment d’avoir fait ce qui m’était possible.

Naturellement, cela aurait pu être davantage et mieux, mais non pas en fonction des capacités qui étaient les miennes.

VIII – LA TOUR

Grâce à mon labeur scientifique, je parvins peu à peu à placer mes imaginations et les contenus de l'inconscient sur une terre ferme. Mots et papiers cependant n'avaient pas, à mes yeux, assez de réalité ; il y fallait encore autre chose. Je devais, en quelque sorte, représenter dans la pierre mes pensées les plus intimes et mon propre savoir, faire en quelque sorte une profession de foi inscrite dans la pierre. Ainsi naquit la tour que je construisis à Bollingen. Cette idée peut paraître absurde, mais je l'ai réalisée ; ce fut pour moi non seulement une satisfaction peu commune, mais aussi un accomplissement significatif[133].

Dès le début, j'eus la certitude qu'il fallait bâtir au bord de l'eau. Le charme particulier de la rive du lac supérieur de Zurich m'avait fasciné depuis toujours et c'est pourquoi, en 1922, j'achetai un terrain à Bollingen. Il se trouve dans le district de St. Meinrad et a été un bien d'Église, autrefois propriété de l'abbaye de St. Gall.

Au départ, je ne pensais pas à une vraie maison, seulement à une construction d'un seul étage, avec un foyer au milieu et des couchettes le long des murs ; une sorte de demeure primitive. J'avais devant les yeux l'image d'une hutte africaine : au centre, entouré de quelques pierres, le feu brûle et autour de lui, toute l'existence de la famille se déroule. Au fond, les huttes primitives réalisent une idée de totalité – on pourrait dire d'une totalité familiale, à laquelle participe même tout le petit bétail. C'est une hutte de ce genre que je voulais construire, une demeure correspondant aux sentiments primitifs de l'homme. Elle devait donner une sensation d'accueil et d'abri, non seulement au sens physique, mais aussi au sens psychique. Dès le début, pourtant, pendant les premiers travaux, le plan se modifia car il m'apparut trop primitif. Je compris qu'il me fallait construire une véritable maison à deux étages et non pas seulement une hutte tapie sur le sol. C'est ainsi que naquit, en 1923, la première maison ronde. Quand elle fut terminée, je vis qu'elle était devenue une vraie tour d'habitation.

Le sentiment de repos et de renouvellement, lié pour moi dès le début à la tour, fut très puissant. C'était pour moi comme une demeure maternelle. Peu à peu cependant, j'eus l'impression que cela n'exprimait pas tout ce qu'il y avait à dire. Quelque chose encore y manquait. C'est pourquoi quatre ans plus tard, en 1927, vint s'ajouter la construction centrale avec une annexe en forme de tour.

Après un certain temps, j’éprouvai à nouveau un sentiment d’incomplétude. Même sous cette forme, la construction me parut trop primitive. Aussi, en 1931, quatre années s’étaient à nouveau passées, l’appendice en forme de tour fut reconstruit et devint une véritable tour. Dans cette deuxième tour une pièce – ainsi en décidai-je – me serait exclusivement réservée. Je pensais aux maisons indiennes dans lesquelles, le plus souvent, existe une pièce – ne serait-ce qu’un coin de chambre isolé par un rideau – dans laquelle on peut se retirer. On y médite une demi-heure ou un quart d’heure peut-être où on y pratique des exercices de yoga.

Dans cet espace fermé, je vis pour moi-même. J’en ai toujours la clé sur moi, personne n’y doit entrer, sauf avec ma permission. Au cours des années j’en ai peint les murs, y exprimant toutes les choses qui me conduisent de l’agitation du monde dans la solitude, du présent dans l’intemporel. C’est un recoin de la réflexion et de l’imagination – souvent d’imaginations très désagréables et de pensées ardues, un lieu de concentration spirituelle.

En 1935 s’éveilla en moi le désir d’avoir un coin de terre enclos. Il me fallait un espace plus vaste, ouvert au ciel et à la nature. Pour cette raison – quatre années encore s’étaient écoulées – j’ajoutai une cour et une loggia du côté du lac. Elles constituent la quatrième partie de l’ensemble, séparée des trois parties du complexe principal. Ainsi naquit une quaternité, quatre parties de construction différente et cela au cours de douze années.

Après la mort de ma femme, en 1955, je ressentis l’obligation intérieure de devenir tel qu’en moi-même je suis. En langage de la maison de Bollingen : je découvris soudain que la partie centrale du bâtiment, jusqu’alors très basse et ramassée entre les deux tours, me représentait, pourrait-on dire, moi-même ou, plus précisément, représentait mon moi. Alors, je l’élevai en lui ajoutant un étage. Plus tôt, je n’aurais pas été à même de le faire : je l’aurais considéré comme une présomptueuse affirmation de moi-même. En vérité, cela traduisait la supériorité de l’ego acquise avec l’âge, ou celle de la conscience. Ainsi, un an après la mort de ma femme, l’ensemble était terminé. La construction de la première tour avait commencé en 1923, deux mois après la mort de ma mère. Ces dates sont pleines de sens parce que – nous le verrons – la tour est liée aux morts.

Dès le début, la tour fut pour moi, un lieu de maturation, – un sein maternel ou une forme maternelle dans laquelle je pouvais être à nouveau comme je suis, comme j’étais, et comme je serai. La tour me donnait l’impression que je renaissais dans la pierre. Je voyais en elle une réalisation de ce qui n’était que

soupçonné auparavant, une représentation de l'individuation. Souvenir plus durable que l'airain – *aere perennius* –, elle a exercé sur moi une action bienfaisante, comme une acceptation de ce que j'étais. J'ai construit la maison en parties séparées obéissant aux seuls besoins concrets du moment. Les rapports intérieurs n'ont jamais fait l'objet de mes réflexions. On pourrait dire que j'ai construit la tour dans une sorte de rêve. Plus tard seulement, je vis ce qui était né et la forme pleine de sens qui en était résulté, un symbole de totalité psychique. Elle s'était développée comme une graine ancienne qui avait germé.

À Bollingen, je me trouve dans l'être qui est le plus authentiquement moi-même, dans celui qui me correspond. Ici je suis, pour ainsi dire, le fils archivieux de la « mère ». C'est ainsi que parle la sagesse de l'alchimie, car le « vieil homme », l'« archivieux » dont j'avais déjà fait l'expérience quand j'étais enfant, c'est la personnalité numéro deux, qui a toujours vécu et qui toujours vivra. Il est en dehors du temps, fils de l'inconscient maternel. Dans mes fantaisies, « l'archivieux » prenait la figure de Philémon et à Bollingen celui-ci était vivant.

Par moments, je suis comme répandu dans le paysage et dans les choses et je vis moi-même dans chaque arbre, dans le clapotis des vagues, dans les nuages, dans les animaux qui vont et viennent et dans les objets. Il n'y a rien dans la tour qui ne soit devenu et n'ait grandi au cours des décennies et à quoi je ne sois pas rattaché. Tout a son histoire qui est aussi mon histoire et ici il y a place pour le domaine des arrière-plans, situé hors de l'espace.

J'ai renoncé à l'électricité et j'allume moi-même le foyer et le poêle. Le soir, j'allume les vieilles lampes. Il n'y a pas non plus d'eau courante ; il me faut aller à la pompe moi-même. Je casse le bois et fais la cuisine. Ces travaux simples rendent l'homme simple et il est bien difficile d'être simple.

À Bollingen, je suis plongé dans le silence et l'on y vit *in modest harmony with nature*[134]. Des idées émergent, qui remontent au fond des siècles et qui par conséquent anticipent un lointain avenir. Ici s'atténue le tourment de créer ; ici création et jeu sont proches l'une de l'autre.

En 1950, j'ai élevé une sorte de monument en pierre à ce que la tour représente pour moi. C'est une étrange histoire que la façon dont la pierre est venue à moi.

Tandis que je construisais le mur de séparation de ce qui est dénommé jardin, j'avais besoin de pierres. Je les commandai dans la carrière voisine de Bollingen. En ma présence, le maçon avait dicté toutes les mesures au propriétaire de la carrière qui les avait inscrites dans son carnet. Lorsque les pierres arrivèrent par

bateau et qu’on les déchargea, il apparut que les mesures de ce qui devait être la pierre angulaire étaient tout à fait fausses. Au lieu d’une pierre triangulaire on m’avait apporté un cube. C’était un cube parfait de dimensions de beaucoup supérieures à ce que j’avais commandé, avec une arête d’à peu près cinquante centimètres. Le maçon était furieux et dit aux bateliers qu’ils pouvaient la remporter.

Quand je regardai cette pierre, je dis : « Non ! c’est ma pierre, je la veux pour moi, cette pierre ! » J’avais vu immédiatement qu’elle me convenait parfaitement, que je voulais l’employer. Mais je ne savais pas encore à quoi !

Il me vint tout d’abord à l’esprit une strophe latine de l’alchimiste Arnaud de Villeneuve (mort en 1313) ; je la sculptai aussitôt dans la pierre. En voici la traduction :

Voici la pierre, d’humble apparence.
En ce qui concerne sa valeur, elle est bon marché,
Les imbéciles la méprisent,
Mais ceux qui savent ne l’en aiment que mieux.

Cette sentence concerne la pierre (lapis) de l’alchimiste, la pierre rejetée et méprisée par l’ignorant.

Bientôt je fis encore une nouvelle observation : sur le plan antérieur je distinguai, dans la structure naturelle de la pierre, un petit cercle, sorte d’œil qui me regardait. Je le ciselai lui aussi et, au centre, plaçai un petit homme : c’est la poupée qui correspond à la pupille de l’œil, sorte de Cabire ou de Télesphore d’Esculape. Il est enveloppé dans un manteau de capucin et porte une lanterne comme on peut en voir sur des représentations antiques. Il est, en même temps, celui qui indique le chemin ! Je lui consacrai quelques paroles qui m’étaient venues à l’esprit pendant que je travaillais. L’inscription est en grec ; en voici la traduction :

« Le temps est un enfant – jouant tel un enfant – comme sur un échiquier – le royaume de l’enfant. C’est Télesphore qui erre par les régions sombres de ce cosmos et qui luit comme une étoile s’élevant des profondeurs. Il indique la voie vers les portes du soleil et vers le pays des rêves[135]. »

Ces paroles me vinrent à l’esprit, l’une après l’autre, tandis que je travaillais sur cette pierre.

Sur la troisième face tournée vers le lac, je laissai, pour ainsi dire, la pierre parler d’elle-même, en une inscription latine. Toutes les phrases sont des

citations tirées de l’alchimie, j’en donne la traduction :

« Je suis une orpheline, seule ; cependant on me trouve partout. Je suis Une, mais opposée à moi-même. Je suis à la fois « adolescent » et « vieillard ». Je n’ai connu ni père, ni mère parce que l’on doit me tirer de la profondeur comme un poisson ou parce que je tombe du ciel comme une pierre blanche. Je rôde par les forêts et les montagnes, mais je suis cachée au plus intime de l’homme. Je suis mortelle pour chacun et cependant la succession des temps ne me touche pas. »

Pour finir, sous la sentence d’Arnaud de Villeneuve, je plaçai, en latin : « En souvenir de son soixante-quinzième anniversaire, C.G. Jung l’a exécutée et érigée en témoignage de reconnaissance, en l’an 1950. »

Quand la pierre fut terminée, mon regard y revenait toujours à nouveau ; je m’en étonnais et me demandais si d’avoir agi ainsi avait un sens.

La pierre se trouve en dehors de la tour dont elle est comme une explication. Elle est une manifestation de celui qui l’habite, pourtant elle reste incompréhensible aux hommes. Savez-vous ce que j’avais l’intention de graver au dos ? *Le cri de Merlin.* Car ce que traduit cette pierre me rappelle les manifestations de Merlin sortant de la forêt alors qu’il était déjà disparu du monde. Les hommes entendent encore son appel, dit la légende, mais ils ne peuvent ni le comprendre, ni l’interpréter.

Merlin, c’est la tentative de l’inconscient médiéval de dessiner une figure parallèle à Perceval. Perceval est le héros chrétien, et Merlin, fils du diable et d’une vierge pure, est son frère obscur. Au XIIe siècle, lorsque la légende naquit, on ne disposait pas des conditions nécessaires pour comprendre ce qu’elle représentait. Aussi finit-il en exil ; de là le *cri de Merlin* qui retentit encore dans la forêt après sa mort. Cet appel que personne ne pouvait comprendre montre qu’il continuait à vivre, tel un être qui n’a pas été sauvé. Au fond, aujourd’hui, son histoire n’est pas terminée et il erre encore aux alentours. On pourrait dire que le secret de Merlin s’est continué dans l’alchimie, surtout dans le personnage de Mercure. Puis il a été recueilli par ma psychologie de l’inconscient et reste cependant, maintenant encore, incompris ! Pour la plupart des hommes, en effet, la vie avec l’inconscient est tout à fait incompréhensible. Savoir combien tout cela est étrange à l’homme est une de mes expériences les plus indélébiles.

Un jour, je me trouvais à Bollingen alors qu’on venait de terminer la première tour. C’était pendant l’hiver de 1923-1924. Autant que je puisse m’en souvenir, il n’y avait pas de neige ; sans doute était-ce tout au début du printemps. Je restais seul, peut-être pendant une semaine, peut-être un peu plus longtemps. Un silence indescriptible régnait. Jamais encore je ne l’avais senti si intensément.

Un soir – je m’en souviens encore parfaitement – j’étais assis auprès du feu ; j’y avais placé une grande marmite pour chauffer l’eau pour la cuisine. L’eau commença à bouillir et la marmite se mit à chanter. On avait l’impression d’entendre des voix nombreuses, ou des instruments à corde, ou comme un orchestre. C’était exactement comme de la musique polyphonique – que je ne puis supporter – mais qui, cette fois, me sembla particulièrement intéressante. On eût dit qu’un orchestre se trouvait à l’intérieur de la tour et un autre à l’extérieur. Tantôt c’était l’un qui dominait, tantôt c’était l’autre, comme s’ils se répondaient alternativement.

J’étais là et j’écoutais, fasciné. Pendant plus d’une heure j’écoutai ce concert, j’entendis cette mélodie enchantée de la nature. Musique douce avec toutes les disharmonies de la nature. Et c’était ce qu’il fallait parce que la nature n’est pas seulement harmonieuse, elle est aussi épouvantablement contrastée et chaotique. Telle était cette musique, flot de sons, comme, dans la nature, ceux de l’eau et du vent – si étranges qu’il est absolument impossible de les décrire.

Au début du printemps de 1924, je me trouvais à nouveau à Bollingen. J’étais seul et avais allumé mon poêle. C’était, un soir de silence, comme celui dont je viens de parler. Pendant la nuit, des pas légers me réveillèrent : on marchait autour de la tour. Une lointaine musique s’approchait de plus en plus et j’entendis alors des voix, des rires, des conversations. « Qui donc marche là ? me dis-je, qu’est-ce ? Il n’y a que le petit sentier le long du lac, et il est rare qu’on y passe. » Durant ces réflexions, je m’étais entièrement réveillé ; j’allai à la fenêtre ; j’ouvris les volets : tout était silencieux, personne, aucun bruit, rien, pas de vent, rien, rien, absolument rien.

« Voilà qui est bien étonnant », pensai-je. J’étais persuadé que le piétinement, les rires, les conversations avaient été réels. Mais, semblait-il, ce n’avait été qu’un rêve. Je me remis au lit et réfléchis à notre pouvoir d’illusion et me demandai comment il était possible que j’eusse un tel rêve. En pensant ainsi, je me rendormis et – immédiatement le même rêve recommença. À nouveau j’entendis des pas, des conversations, des rires, de la musique. Et, en même temps, j’avais l’image visuelle de plusieurs centaines de personnages vêtus de noir, peut-être de jeunes paysans endimanchés, venus des montagnes, massés des deux côtés de la tour, avec beaucoup de piétinements, de rires, de chants, de jeux d’accordéon. Irrité, je pensai : « C’est à se vouer au diable ! » Je me dis qu’il s’était agi d’un rêve et voilà, maintenant, c’est réalité ! Je me réveillai en proie à cette émotion. Je me levai encore en toute hâte, ouvris fenêtre et volets, mais tout était comme auparavant, nuit éclairée par la lune et silence de mort. Alors me dis-je : « Ce sont des revenants, tout simplement. »

Il va de soi que je me demandai quel pouvait être le sens d'un rêve qui insistait à ce point sur sa réalité et sur mon pseudo-état de veille. Cela ne se produit que lorsqu'il est question de revenants. Être éveillé, c'est percevoir la réalité. Le rêve représente donc une situation équivalant à la réalité, dans laquelle il crée une sorte de veille. Ce genre de rêve, au contraire des rêves ordinaires, trahit la tendance de l'inconscient à transmettre à celui qui rêve une véritable impression de réel, que la répétition vient encore souligner. Comme sources de telles réalités, nous connaissons, d'une part, les sensations corporelles mais, d'autre part aussi, les figures archétypiques.

Cette nuit-là tout était – ou du moins semblait être – si parfaitement réel que j'avais peine à m'y retrouver entre les deux réalités. Je ne pouvais saisir à quoi cela rimait. Que signifient ces jeunes campagnards s'accompagnant de musique, passant en longue procession ? J'avais l'impression qu'ils étaient venus, par curiosité, pour voir la tour.

Jamais plus par la suite, je n'ai vécu ni rêvé rien de semblable, mais cette aventure m'a laissé sans parole ; je ne pouvais me rappeler avoir jamais rien entendu de semblable. Je ne le compris que beaucoup plus tard quand je pris connaissance de la chronique lucernoise de Rennward Cysat, du XVIIIe siècle. On y trouve l'histoire suivante : sur un pâturage du mont Pilate, qui est particulièrement décrié à cause des revenants – Wotan continuerait à y sévir encore aujourd'hui – Cysat, lors d'une ascension nocturne, fut troublé par une procession de gens qui, s'accompagnant de musique et de chants, passaient des deux côtés de la cabane où il faisait halte – exactement comme je l'avais vu dans ma tour.

Le lendemain, Cysat interrogea le berger chez qui il avait passé la nuit, pour savoir ce que cela signifiait. Celui-ci sut immédiatement à quoi s'en tenir : ce devaient être des « trépassés »[136], c'est-à-dire l'armée des âmes défuntes menée par Wotan ; ils avaient l'habitude de revenir et de se manifester ainsi.

Pour expliquer mon aventure, on peut suggérer que ce fut un phénomène de solitude ; le vide et le silence extérieurs furent compensés par l'image d'une foule de gens. Il en est ainsi des hallucinations de l'ermite qui sont, elles aussi, des compensations. Mais sait-on sur quelles réalités sont fondées ces sortes d'histoires ? On pourrait penser aussi que j'ai été sensibilisé par la solitude au point de percevoir la procession des « défunts » qui passaient par là.

Cette explication de l'événement comme compensation psychique ne m'a jamais tout à fait satisfait et de dire que c'était une hallucination ne me satisfaisait pas non plus. Je me sentais obligé de tenir compte aussi de la

possibilité de sa réalité, surtout que nous avons un récit parallèle datant du XVIIe siècle.

Il pourrait plutôt s'agir d'un phénomène de synchronicité[137]. Ces phénomènes montrent que des événements que nous croyons connaître, parce que nous les percevons ou que nous les soupçonnons au moyen d'un sens intérieur, ont très souvent aussi des correspondances dans la réalité extérieure. Or, il y a en fait une correspondance concrète avec mon expérience puisque, au Moyen-Âge, il y a eu de telles processions de jeunes hommes. Ce sont les files de mercenaires qui – le plus souvent au printemps – allaient du centre de la Suisse vers Locarno, où ils se rassemblaient dans la « Casa di Ferro » à Minusio et qui, de là, continuaient leur route vers Milan. En Italie, ils devenaient soldats et se battaient à la solde de l'étranger. Ce pouvait donc avoir été l'image d'une de ces colonnes qui s'organisaient chaque année, régulièrement au printemps et qui, au milieu des chants et des joyeusetés prenaient congé de leur patrie.

Mon imagination s'est occupée longtemps encore de cet étrange rêve.

Quand nous commençâmes à construire à Bollingen en 1923, ma fille aînée nous rendant visite s'écria : « comment ! Tu construis ici ? Mais il y a des cadavres ! » Naturellement je pensai : « sottise ! Il n'y a rien de tel ! » Mais lorsque nous construisîmes encore, quatre ans plus tard, nous trouvâmes de fait un squelette. Il gisait par deux mètres vingt de profondeur ; dans son coude droit était une vieille balle de fusil. À la façon dont le squelette était placé, on voyait que vraisemblablement le cadavre avait été jeté dans un état de putréfaction avancée. Il appartenait à une de ces douzaines de soldats français qui, en 1799, se noyèrent dans la Linth et furent ensuite charriés sur les rives du lac supérieur. Cet accident eut lieu après que les Autrichiens eurent fait sauter le pont de Grynau que les Français avaient pris d'assaut. Une photographie de la tombe ouverte avec le squelette et la date du jour où le cadavre fut découvert est conservée dans la tour. C'était le 22 août 1927.

Alors, j'organisai sur ma propriété un enterrement en bonne et due forme pour le soldat et tirai trois salves sur sa tombe. Puis je posai une pierre tombale avec une inscription. Ma fille avait perçu la présence du cadavre ; sa faculté de pressentiment, est un héritage de ma grand-mère maternelle[138].

Durant l'hiver de 1955-56, je sculptai les noms de mes ancêtres paternels sur trois tables de pierre que je fixai dans la loggia. Je peignis au plafond des motifs de mes armes et de celles de ma femme et de mes gendres.

Originairement, la famille Jung avait un phénix comme animal héraldique, ce

qui, sans doute, a quelque relation avec *Jung* (jeune), *Jugend* (jeunesse), « rajeunissement ». C'est mon grand-père qui a modifié les éléments du blason, probablement par esprit d'opposition à son père. Il était franc-maçon enthousiaste et grand-maître de la Loge suisse. À cette circonstance est due probablement la modification particulière qu'il apporta à ses armes. Je signale ce fait, qui en soi n'a guère d'importance, parce qu'il s'insère dans le déroulement historique de ma pensée et de ma vie. En raison de la modification apportée par mon grand-père, mon blason n'a plus le phénix d'autrefois : il a, au chef dextre, une croix bleue et, à la pointe senestre, une grappe bleue sur champ d'or ; entre les deux, dans une bande bleue, une étoile d'or. Cette fâcheuse symbolique est franc-maçonne ou rosicrucienne. De même que rose et croix représentent la problématique des contrastes rosicruciens *(per crucem ad rosam)*[139], le chrétien et le dionysien, croix et grappe, sont les symboles de l'esprit céleste et de l'esprit chthonien. Le symbole d'union est représenté par l'étoile d'or, *l'aurum philosophorum*[140].

Les rose-croix sont issus de la philosophie hermétique ou alchimique. L'un de leurs fondateurs était Michael Majer (1568-1662), alchimiste connu et contemporain plus jeune de Gérard Dorn (fin du XVIe siècle), moins connu mais plus important, dont les traités remplissent le premier volume du *Theatrum chemicum* de 1602. Francfort, où ils vécurent tous les deux, semble avoir été alors un centre de philosophie alchimiste. En tout cas, Michael Majer, comme comte palatin et médecin de la cour de Rodolphe II, était une personnalité locale connue et estimée. À Mayence, ville voisine, vivait alors le Dr Med. et Jur. Carl Jung (mort en 1654), dont par ailleurs on ne sait rien car l'arbre généalogique s'arrête à mon bisaïeul Sigismund Jung, né au début du XVIIIe siècle, *Civis Moguntinus* (citoyen de Mayence), et cela parce que les archives municipales de Mayence furent la proie des flammes lors d'un siège durant la guerre de succession d'Espagne. Il est plus que probable que le savant Dr Carl Jung connaissait les écrits des deux alchimistes, car la pharmacologie d'alors était encore sous l'influence de Paracelse. Dorn était un fervent paracelsiste : il a composé un volumineux commentaire du traité de Paracelse, *De vita Longa* (De la longévité). C'est lui qui s'est occupé le plus, parmi les alchimistes, de ce qu'il faut appeler en langage moderne le processus d'individuation. Étant donné qu'une grande partie du travail de ma vie a été vouée à l'étude de la problématique des opposés et surtout de leur symbolique alchimique, ces événements – qui sont des anticipations – ne manquent pas de piquant. Aussi n'ai-je pas voulu en priver mes lecteurs.

Tandis que je travaillais à mon arbre généalogique, j'ai compris l'étrange communauté de destin qui me rattache à mes ancêtres. J'ai très fortement le sentiment d'être sous l'influence de choses et de problèmes qui furent laissés incomplets et sans réponses par mes parents, mes grands-parents et mes autres ancêtres. Il semble souvent qu'il y a dans une famille un *karma* impersonnel qui se transmet des parents aux enfants. J'ai toujours pensé que, moi aussi, j'avais à répondre à des questions que le destin avait déjà posées à mes ancêtres, mais auxquelles on n'avait encore trouvé aucune réponse, ou bien que je devais terminer ou simplement poursuivre des problèmes que les époques antérieures laissèrent en suspens. Il est d'ailleurs difficile de savoir si ces problèmes sont plutôt de nature personnelle, ou plutôt de nature générale (collective). Il me semble que c'est plutôt le dernier qui est le cas. Tant qu'il n'est pas reconnu comme tel, un problème collectif prend toujours la forme personnelle et éveille, le cas échéant, l'illusion d'un certain désordre dans le domaine de la psyché personnelle. De fait, il y a du trouble dans la sphère personnelle, mais ce trouble n'est pas nécessairement primaire, il est plutôt secondaire par suite d'un changement défavorable de climat social. La cause du trouble, par conséquent, dans un tel cas, il faut la chercher non point dans l'entourage personnel mais bien plutôt dans la situation collective. La psychothérapie n'a pas encore tenu assez compte de cette circonstance.

Comme le ferait tout homme capable de quelque introspection, j'admis d'abord comme tout naturel que la scission de ma personnalité était tout ce qu'il y avait de plus personnel et que j'en avais la responsabilité. Faust avait, il est vrai, porté à mon oreille la parole salutaire : « Deux âmes, hélas ! habitent en ma poitrine ! » mais il n'avait jeté aucune lumière sur la cause de cette dissociation. La compréhension faustienne semblait justement s'appliquer à moi. Quand je pris connaissance de Faust, je ne pouvais alors soupçonner combien l'étrange mythe héroïque de Goethe était collectif et prophétisait le destin de l'Allemagne. C'est pourquoi je me sentais personnellement touché et, quand Faust, par suite de sa présomption et de sa propre inflation, causa le meurtre de Philémon et de Baucis, je me crus coupable un peu comme si, dans le passé, j'avais participé au meurtre des deux vieillards. Cette idée étrange m'alarma et je considérai qu'il relevait de ma responsabilité d'expier cette faute ou d'empêcher qu'elle se reproduisît.

Une information, qu'à cette époque de jeunesse je reçus d'un tiers, vint encore me confirmer dans ma fausse conclusion. J'appris, en effet, qu'une légende courait à propos de mon grand-père Jung : il aurait été un fils naturel de Goethe ! Cette irritante histoire me toucha parce qu'elle semblait, à la fois, renforcer et

expliquer mes étranges réactions à l'endroit du *Faust.* Certes, je ne croyais pas à la réincarnation ; par contre, la notion que l'Indien appelle *karma*[141], m'était naturellement familière. Comme je n'avais pas, à cette époque, la moindre notion de l'existence de l'inconscient, il m'était tout à fait impossible de comprendre psychologiquement mes réactions. Je ne savais pas non plus du tout – pas plus qu'en général on ne le sait aujourd'hui – que l'avenir se prépare à long terme dans l'inconscient et c'est pourquoi les clairvoyants peuvent le deviner longtemps d'avance. C'est ainsi, par exemple, qu'en recevant la nouvelle du couronnement de l'empereur à Versailles, Jakob Burckhardt s'écria : « C'est le déclin de l'Allemagne ! » Déjà les archétypes de Wagner frappaient à la porte et avec eux arrivait l'expérience dionysiaque de Nietzsche, qu'il serait plus juste d'attribuer au dieu de l'ivresse, Wotan. La présomption de l'ère wilhelminienne déconcerta l'Europe et prépara la catastrophe de 1914.

L'esprit de ces temps m'emprisonna inconsciemment dans mes jeunes années (vers 1893) et je n'avais nul moyen de m'y soustraire. Faust a fait vibrer en moi une corde et m'a frappé d'une façon que je ne pouvais comprendre que d'un point de vue personnel. Le problème des contraires, du bien et du mal, de l'esprit et de la matière, du clair et de l'obscur fut celui qui me toucha le plus profondément. Faust, philosophe inepte et naïf, se heurte à son côté obscur, à son ombre inquiétante : Méphistophélès. En dépit de sa nature négatrice, Méphistophélès, en face du savant desséché qui passe tout près du suicide, représente le véritable esprit de vie. Mes contrastes intérieurs apparaissaient ici sous forme de drame. Goethe avait en quelque sorte donné une esquisse et un schéma de mes propres conflits et solutions. La dichotomie Faust-Méphisto, se confondait pour moi en un seul homme et cet homme, c'était moi ! En d'autres termes, j'étais touché, je me sentais démasqué et puisque cela était mon destin, toutes les péripéties du drame me concernaient personnellement. Passionnément j'étais obligé ici d'accepter, là, de combattre. Nulle solution ne pouvait m'être indifférente. Plus tard, dans mon œuvre, je partis de ce que *Faust* avait laissé de côté ; le respect des éternels droits de l'homme, l'acceptation de l'ancien et la continuité de la culture et de l'histoire de l'esprit[142].

Notre âme, comme notre corps, est composée d'éléments qui tous ont déjà existé dans la lignée des ancêtres. Le « nouveau » dans l'âme individuelle est une recombinaison, variée à l'infini, de composantes extrêmement anciennes. Ainsi corps et âme ont-ils un caractère éminemment historique et ne trouvent-ils dans le « réellement-neuf-qui-vient-de-sourdre » nulle place convenable, autrement dit, les traits ancestraux ne s'y trouvent que partiellement chez eux.

Nous sommes loin d'avoir liquidé le Moyen-Âge, l'antiquité, la primitivité et d'avoir répondu à leur propos aux exigences de notre psyché ! Néanmoins nous sommes jetés dans une cataracte de progrès ; elle nous pousse vers l'avenir avec une violence d'autant plus sauvage qu'elle nous arrache à nos racines. Toutefois si l'ancien a éclaté, il est alors, le plus souvent, anéanti et il est impossible d'arrêter le mouvement en avant. Car c'est précisément la perte de relation avec le passé, la perte de racines qui crée un tel « malaise dans la civilisation » et une telle hâte, que nous vivons plus dans l'avenir, avec ses promesses chimériques d'âge d'or, que dans ce présent que l'arrière-plan d'évolution historique n'a pas encore atteint. Nous nous précipitons sans entraves dans le nouveau, poussés par un sentiment croissant de malaise, de mécontentement, d'agitation. Nous ne vivons plus de ce que nous possédons, mais de promesses ; non plus à la lumière du jour présent, mais dans l'ombre de l'avenir où nous attendons le véritable lever du soleil. Nous ne voulons pas comprendre que le meilleur est toujours compensé par le plus mauvais. L'espérance d'une plus grande liberté est anéantie par un esclavage d'État accru ; sans parler des effroyables dangers auxquels nous exposent les brillantes découvertes de la science. Moins nous comprenons ce que nos pères et nos aïeux ont cherché, moins nous nous comprenons nous-mêmes et nous contribuons de toutes nos forces à dépouiller l'individu de ses instincts et de ses racines, si bien que devenu particule dans la masse, il n'obéit plus qu'à l'« esprit de pesanteur ».

Il est évident que les réformes orientées vers l'avant, c'est-à-dire par de nouvelles méthodes ou « gadgets », entraînent d'immédiates persuasions, mais à la longue elles deviennent douteuses et en tout cas, il faut les payer très cher. Elles n'augmentent en rien les aises, le contentement, le bonheur dans leur ensemble. Le plus souvent ce sont des adoucissements passagers de l'existence, comme par exemple les procédés pour économiser le temps, qui malheureusement ne font qu'en précipiter le rythme, nous laissant ainsi moins de temps que jamais auparavant. *Omnis festinatio ex parte diaboli est* – toute hâte vient du diable –, se plaisaient à dire les vieux maîtres.

Les réformes qui tiennent compte de l'expérience passée sont en général moins coûteuses et en outre elles sont durables, car elles retournent vers les voies simples et plus éprouvées de jadis et ne font qu'un usage très modéré des journaux, de la radio, de la télévision et de toutes les innovations faites soi-disant pour gagner du temps.

Je parle beaucoup dans ce livre de mes conceptions subjectives qui, cependant, ne sont pas des arguties de la raison ; ce sont plutôt des visions qui surgissent quand on entreprend, les yeux à moitié fermés, les oreilles quelque

peu bouchées, de voir et d'entendre les formes et la voix de l'être. Si nous voyons et entendons trop nettement, alors nous sommes limités à l'heure et à la minute de l'aujourd'hui et ne remarquons absolument pas si et comment nos âmes ancestrales perçoivent et comprennent l'aujourd'hui, en d'autres termes, comment l'inconscient réagit. Ainsi nous restons ignorants, nous ne savons pas si le monde ancestral en nous participe à notre vie avec un plaisir primitif ou si au contraire, il s'en détourne avec dégoût. Notre calme et notre satisfaction intimes dépendent, dans une large mesure, du fait de savoir si la famille historique, que personnifie l'individu, s'accorde ou non avec les conditions éphémères de notre aujourd'hui.

Dans ma tour à Bollingen, on vit comme il y a bien des siècles. Elle durera plus que moi, sa situation et son style évoquent des temps depuis longtemps révolus. Peu de choses y rappellent l'aujourd'hui.

Si un homme du XVIe siècle entrait dans la maison, seules la lampe à pétrole et les allumettes seraient des nouveautés pour lui ; de tout le reste il s'accommoderait sans difficulté. Rien n'y vient troubler les morts, ni lumière électrique, ni téléphone. Les âmes de mes ancêtres cependant sont entretenues par l'atmosphère spirituelle de la maison parce que je leur donne – tant bien que mal, comme je le puis – la réponse à des questions que jadis leur vie avait laissées en suspens ; je les ai même dessinées sur les murs. C'est comme si une grande famille silencieuse, étendue sur des siècles, peuplait la maison. Je vis là dans mon personnage numéro deux et je vois en grand la vie qui devient et disparaît.

IX – VOYAGES

AFRIQUE DU NORD

Au début de 1920, un ami me fit savoir qu'il partait en voyage d'affaires à Tunis et me demanda si je voulais l'accompagner. J'acceptai immédiatement. En mars, nous partîmes, d'abord pour Alger ; en suivant la côte, nous arrivâmes à Tunis et, de là, à Sousse, où je laissai mon ami à ses affaires[143].

J'étais donc enfin là où j'avais souvent désiré être, c'est-à-dire, dans un pays non européen, où l'on ne parlait aucune langue d'Europe, où ne régnaient pas de présuppositions chrétiennes, où vivait une autre race et où une tradition historique et une conception du monde différentes marquaient le visage de la foule. J'avais souvent ressenti le désir de voir un jour, de l'extérieur, l'Européen reflété dans un milieu à tous points de vue étranger. Évidemment je déplorais vivement de ne point connaître la langue arabe ; mais je n'en observais qu'avec plus d'attention les gens et leur comportement. Souvent, je restais assis des heures entières dans un café arabe écoutant des conversations dont je ne comprenais pas un mot. En même temps, j'étudiais la mimique avec attention et surtout les manifestations affectives des gens ; je remarquais le changement subtil des gestes quand ils parlaient avec un Européen et j'apprenais ainsi, en quelque sorte, à voir avec d'autres yeux et à observer ce qu'est l'« homme blanc » quand il est en dehors de son propre milieu.

Ce que l'Européen considère comme placidité orientale et comme apathie me parut être un masque derrière lequel je flairais une inquiétude, une excitation même, que je ne pouvais guère m'expliquer. En pénétrant sur le sol mauresque, j'avais – et cela est étrange – une préoccupation que je ne comprenais pas : le pays me semblait avoir une odeur bizarre. C'était une odeur de sang, comme si le sol en avait été imbibé.

Alors, il me vint seulement à l'esprit que ce coin de terre avait déjà liquidé trois civilisations : la civilisation punique, la civilisation romaine et la civilisation chrétienne. Que fera de l'Islam l'ère de la technique ? Il faut attendre pour le

savoir.

Quand je quittai Sousse, j'allai vers le sud, à Sfax, et de là au Sahara, à Tozeur, la ville des oasis. Elle est à une certaine altitude, au bord d'un plateau au pied duquel les sources tièdes, légèrement salées, jaillissent en riches flots et irriguent l'oasis par mille petits canaux. De hauts palmiers-dattiers forment un toit vert, ombreux, sous lequel poussent en abondance pêchers, abricotiers, figuiers avec, au-dessous, l'alfa, d'un vert invraisemblable. Quelques martins-pêcheurs, étincelants comme des joyaux, filaient à travers la verdure. Dans cette relative fraîcheur de l'ombre verte, se mouvaient des formes de blanc vêtues et parmi elles un nombre extraordinairement élevé de tendres couples, étroitement enlacés, en une évidente amitié homosexuelle. Je me sentis soudain ramené à l'antiquité grecque où ce penchant était le ciment de la société d'hommes et de la *polis,* de la cité qui était fondée sur elle. Il était clair, pour moi, qu'ici, les hommes parlaient aux hommes, et les femmes, aux femmes. Je ne rencontrai que très peu de figures féminines, lourdement voilées comme des nonnes. J'en vis quelques-unes sans voiles. C'étaient, ainsi que me l'expliqua mon drogman, des prostituées. Dans les rues principales, les hommes et les enfants formaient le fond du tableau.

Mon drogman me confirma qu'en règle générale l'homosexualité était fréquente, qu'elle allait de soi, et il me fit aussitôt des propositions.

Le brave homme ne se doutait pas des pensées qui, tel un éclair, s'étaient emparées de moi et avaient illuminé ma situation. Je me sentis ramené de plusieurs siècles en arrière vers le passé, dans un monde infiniment plus naïf d'adolescents qui commençaient seulement, avec l'aide d'une maigre connaissance du Coran, à s'arracher à cet état crépusculaire originel, qui existait depuis les temps les plus anciens, et à prendre conscience de leur propre existence, pour se protéger de la dissolution menaçante qui leur venait du nord.

Alors que j'étais encore sous l'écrasante impression de durée infinie et d'existence statique, je pensai soudain à ma montre qui me rappelait le temps accéléré de l'Européen. C'était là, sans doute, l'inquiétant nuage sombre qui passait, menaçant, au-dessus des têtes de ces inconscients.

Ils me firent soudain l'effet de ces animaux sauvages qui ne voient pas le chasseur, mais qui pourtant le flairent – par une imprécise sensation d'oppression –, lui, dieu du temps, qui morcellera et rapetissera en jours, heures, minutes et secondes leur durée encore enclose dans l'éternité.

De Tozeur, je me rendis à l’oasis de Nefta. Je partis avec mon drogman, de bonne heure, le matin, peu après le lever du soleil. Nos montures étaient des grands mulets, au trot rapide, avec lesquels on avançait vite. Comme nous approchions de l’oasis, un cavalier solitaire, tout enveloppé de blanc, s’avança vers nous, dans une fière attitude, sur un mulet noir, avec sa belle buffleterie ornée d’argent ; il passa près de nous sans nous saluer. C’était une apparition élégante et impressionnante. Il n’avait certainement pas de montre, encore moins de montre-bracelet, car il était, de toute évidence et sans le savoir, celui qui avait toujours été. Il lui manquait encore cette « note de folie » attachée à l’Européen. Certes, l’Européen est persuadé qu’il n’est plus ce qu’il était dans le passé, mais il ne sait pas encore ce qu’il est devenu entre-temps. Sa montre lui dit que, depuis ce qu’on appelle le Moyen-Âge, le temps et son synonyme, le progrès, se sont glissés en lui et lui ont enlevé ce qui ne reviendra plus jamais. Avec son bagage allégé, il continue sa pérégrination vers des buts nébuleux avec une accélération progressive. Il compense la perte de poids et le *sentiment d’incomplétude* qui lui correspond par l’illusion de ses succès : chemin de fer, bateau à moteur, avion, fusées qui, par leur rapidité, lui ravissent toujours davantage de sa durée et le transportent de plus en plus dans une autre réalité de vitesse et d’accélérations explosives.

Plus nous pénétrions dans le Sahara, plus mon temps se ralentissait ; il menaçait même de marcher à rebours. La chaleur scintillante qui augmentait contribuait fortement à mon état de rêve et quand nous atteignîmes les palmiers et les premières maisons de l’oasis, tout était redevenu comme depuis toujours.

Le matin suivant, de bonne heure, je fus réveillé dans mon auberge par des bruits divers et inhabituels pour moi, devant la maison. Il y avait là une grande place ouverte qui, déserte le soir précédent, grouillait maintenant d’hommes, de chameaux, de mulets et d’ânes. Les chameaux grognaient et manifestaient à travers cette cacophonie leur mécontentement chronique, tandis que les ânes rivalisaient de cris discordants. Les gens couraient, manifestement excités, criant et gesticulant de-ci, de-là. Ils avaient l’air sauvage et n’inspiraient guère confiance. Mon drogman m’expliqua qu’on célébrait aujourd’hui une grande fête. Durant la nuit, quelques clans du désert étaient arrivés pour fournir au marabout deux jours de travail dans les champs.

Le marabout était l’administrateur du bien des pauvres ; il possédait de nombreux champs dans l’oasis. Ces gens prépareraient un nouveau champ et les canaux d’irrigation nécessaires.

À l’extrémité la plus éloignée de la place, s’éleva soudain un nuage de poussière ; un étendard vert se déploya et le tambour retentit. En tête d’une longue file de quelques centaines d’hommes d’allure sauvage, porteurs de corbeilles de fibres et de houes larges et courtes, apparut un vénérable vieillard à barbe blanche, d’une dignité naturelle et inimitable, qui semblait toujours avoir eu cent ans. C’était le marabout monté sur un mulet blanc ; autour de lui dansaient des hommes avec des tambourins. Partout régnait agitation, cris sauvages et rauques, poussière et chaleur. Fanatique et agitée, la fantasia passa devant nous sortant de l’oasis, comme si elle allait au combat. Je suivis ce tumulte à une distance raisonnable, parce que mon drogman ne m’encourageait guère à m’en rapprocher, jusqu’à l’endroit où l’on « travaillait ». Là régnait une agitation encore plus grande, si faire se pouvait : on entendait de tous côtés tambourins et cris sauvages ; ce lieu ressemblait à une fourmilière que l’on aurait dérangée ; tout se faisait dans la plus grande hâte. Avec leurs corbeilles remplies d’une lourde charge de sable, les hommes dansaient au rythme des tambours, d’autres creusaient le sol avec frénésie, faisaient des sillons, bâtissaient des digues.

Dans ce bruyant chaos, le marabout chevauchait son mulet blanc avec les gestes dignes, doux, las, de la vieillesse ; apparemment il donnait des instructions. Partout où il arrivait, le zèle augmentait avec les cris et le rythme, formant cet arrière-plan devant lequel se dessinait, avec un extraordinaire relief, la paisible figure du saint. Vers le soir, la foule était visiblement épuisée, calmée, et les hommes tombèrent bientôt, auprès de leur chameau, en un sommeil profond. Pendant la nuit, après le grand concert habituel des chiens, ce fut le silence le plus complet jusqu’aux premiers rayons du soleil levant ; à ce moment-là l’invocation du muezzin, qui m’émouvait intensément, appelait à la prière du matin.

Ce fut pour moi une leçon : ces gens vivent par leurs affects : ils sont portés par eux. Leur conscience, d’une part, les oriente dans l’espace et leur communique les impressions venant du dehors et, d’autre part, des pulsions et des affects les agitent de l’intérieur. Mais cela sans réflexion ; le moi est dépourvu de toute autonomie. Il n’en va pas très autrement chez l’Européen, mais nous sommes un peu plus compliqués. En tout cas, nous disposons d’une certaine dose de volonté et d’intention réfléchie. Ce qui nous manquerait plutôt, c’est l’intensité de vie.

Je ne désirais nullement changer ; pourtant j’étais psychiquement contaminé et cela s’extériorisa par une entérite infectieuse que je guéris en quelques jours,

selon la coutume du pays, avec de l’eau de riz et du calomel.

Débordant d’impressions et de pensées, je revins à Tunis. La nuit qui précéda notre embarquement pour Marseille, j’eus un rêve qui, selon mon sentiment, faisait la somme de cette expérience ; c’était ce qu’il fallait : je m’étais habitué à vivre toujours simultanément sur deux plans, l’un conscient qui voulait comprendre – et ne le pouvait pas –, l’autre, inconscient, qui voulait s’exprimer – et ne pouvait mieux le faire que par le rêve.

Je rêvai que je me trouvais dans une ville arabe ; il y avait, comme dans la plupart de ces villes, une citadelle, la Casbah. La ville se trouvait dans une vaste plaine ; elle était complètement entourée d’un mur. Son plan était carré, quatre portes s’y trouvaient.

La Casbah à l’intérieur de la ville – ce qui n’est pas le cas dans ces contrées – était entourée d’un large fossé plein d’eau. Je me tenais devant un pont en bois ; il franchissait l’eau et conduisait à une porte sombre en forme de fer à cheval.

Elle était ouverte. Désireux de voir aussi l’intérieur de la citadelle, je franchis le pont. Quand je me trouvai à peu près en son milieu, de la porte, vint vers moi un bel Arabe, au teint foncé, à l’allure élégante, presque royale. Je sus que ce jeune éphèbe au burnous blanc était le prince qui y résidait. Au moment où il arriva en face de moi, il m’attaqua, essaya de me jeter à terre. Nous nous battîmes, luttâmes. Durant le combat, nous nous heurtâmes à la balustrade, elle céda, nous tombâmes dans le fossé. Il tenta d’enfoncer ma tête sous l’eau pour me noyer. « Non, dis-je, c’en est trop ! » et à mon tour j’enfonçai sa tête sous l’eau. J’y réussis, bien que je ressentisse une grande admiration pour lui ; mais je ne voulais pas me laisser tuer. Je n’avais pas l’intention de le faire mourir, mais simplement lui faire perdre conscience, pour le rendre incapable de lutter.

Alors le décor du rêve changea : le jeune Arabe se trouvait avec moi au milieu de la citadelle, dans une grande pièce octogonale, voûtée. La pièce était toute blanche, très simple, très impressionnante. Le long des parois de marbre clair, des sophas ; devant moi, sur le sol, gisait un livre ouvert avec des lettres noires, très belles, tracées sur du parchemin blanc comme du lait. Ce n’était pas de l’écriture arabe : elle ressemblait plutôt à de l’écriture ouïgoure du Turkestan occidental, je la connaissais d’après des fragments manichéens de Turfan. Je n’en connaissais pas le contenu, mais pourtant, j’avais le sentiment que c’était *mon livre,* que je l’avais écrit. Le jeune prince, avec qui je venais de lutter, était assis à ma droite sur le sol. Je lui expliquai qu’il devait, maintenant que je l’avais vaincu, lire le livre. Mais il regimbait. Je mis mon bras autour de ses épaules et l’obligeai, en somme, avec une paternelle bonté et avec patience, à lire le livre.

Je savais qu’il était indispensable que cela fût, et il finit par céder.

Ce rêve me fit une profonde impression. Ce jeune Arabe est un double du fier Arabe qui était passé près de nous à cheval, sans nous saluer. Habitant de la Casbah, il est une représentation du *Soi,* ou plutôt un messager ou un envoyé du Soi. Car la Casbah d’où il venait est un mandala parfait ; citadelle entourée d’un mur carré avec les quatre portes. Son désir de me supprimer est un écho du motif de la lutte de Jacob avec l’ange ; il est – pour parler le langage de la Bible – comme l’ange du Seigneur, messager de Dieu, qui veut tuer l’homme parce qu’il ne le connaît pas.

À vrai dire, l’ange devrait avoir demeure en moi. Pourtant, il ne connaît que la vérité « angélique » et ignore tout de l’homme.

C’est pourquoi il apparaît d’abord comme mon ennemi ; mais je m’affirme en face de lui. Dans la seconde partie du rêve, je suis le maître de la citadelle ; il est assis à mes pieds et il faut qu’il apprenne à connaître mes pensées et en même temps, l’homme.

Ma rencontre avec la civilisation arabe m’avait, de toute évidence, profondément impressionné. La nature émotionnelle, plus proche de la vie, de ces hommes qui ne réfléchissent pas mais vivent par leurs affects, exerce un effet puissant, suggestif sur ces couches historiques en nous, que nous venons de surmonter ou du moins que nous croyons avoir surmontées. Il en est comme du paradis de l’enfance, auquel on croit avoir échappé, mais qui, à la moindre provocation, nous inflige de nouvelles défaites. Bien plus, notre croyance au progrès court le danger de s’abandonner à des rêves d’avenir d’autant plus enfantins que notre conscience cherche davantage à s’évader du passé.

Mais, d’un autre côté, l’enfance a pour elle, en raison de sa naïveté et de son inconscience, de pouvoir esquisser une image plus complète du *Soi,* de l’homme tout entier dans son individualité authentique. Il en résulte que la vue de l’enfant et du primitif éveille dans l’adulte civilisé des nostalgies qui proviennent de désirs et de besoins non satisfaits. Ces derniers tirent leur origine de ces parties de la personnalité qui ont été effacées par les retouches portées à l’ensemble de l’image de l’homme, et ce au profit de l’adaptation et de la personne sociale[144].

Quand je voyage, en Afrique pour trouver un lieu psychique extérieur à l’Européen, mon désir inconscient est de retrouver en moi cette partie de la personnalité devenue invisible sous l’influence et la pression du fait d’être Européen. Cette partie est en opposition inconsciente avec ce que je suis, parce

que je ne lui accorde pas sa place. Conformément à sa nature, elle veut me rendre inconscient (m'enfoncer sous l'eau) pour me tuer ; moi, par contre, je voudrais, par la connaissance, la rendre plus consciente ; ainsi nous pourrions trouver un *modus vivendi* commun.

La couleur presque noire de sa peau donne à l'Arabe le caractère d'« ombre », non pas d'ombre personnelle, mais d'ombre ethnique, qui n'a rien de commun avec ma personne consciente et se rattache plutôt à l'ensemble de ma personnalité, c'est-à-dire à mon Soi. Comme Seigneur de la Casbah, il est, pour ainsi dire, une sorte d'ombre du Soi. Pour l'Européen – que la raison détermine pour la plus grande part – beaucoup de ce qui est humain reste étranger et il s'en glorifie quelque peu sans remarquer que cela se fait aux dépens de l'intensité de sa vie et, qu'en conséquence, la partie primitive de la personnalité est condamnée à une existence partiellement souterraine.

Il ressort clairement du rêve comment ma rencontre avec l'Afrique du Nord a agi sur moi. D'abord, je fus menacé de voir ma conscience européenne écrasée par une attaque violente et inattendue de la part de la psyché inconsciente. Consciemment j'ignorais totalement cette situation ; au contraire, je ne pouvais me défendre d'éprouver un certain sentiment de supériorité parce qu'à chaque pas, je me rappelais mon européanisme. C'était inévitable et cela marquait une certaine distance et une certaine étrangeté en face d'hommes si différents de moi. Mais je n'étais pas préparé à trouver en moi des forces inconscientes qui se chargeraient avec une telle intensité de la cause de ces autres hommes qu'il en résulterait un violent conflit. Le rêve le traduisait par l'image d'une situation meurtrière.

La véritable nature de ce trouble, je ne la compris que quelques années plus tard quand je séjournai en Afrique tropicale : c'était la première allusion au « going black under the skin[145] », danger mental largement sous-estimé, qui menace l'Européen, déraciné en Afrique. « Mais là où est le danger grandit aussi le salut. » Ce mot d'Hölderlin me revint souvent à l'esprit dans de semblables situations. Le « salut » réside dans la possibilité que nous avons de rendre consciente l'action inconsciente au moyen de rêves d'avertissement. Ils nous révèlent que quelque chose en nous, non seulement ne se soumet pas passivement à l'influence inconsciente, mais plus encore se précipite ardemment sur l'occasion de s'identifier avec l'ombre. Un souvenir d'enfance peut accaparer soudain, avec une violente émotion, toute la conscience et nous nous sentons à nouveau tout entiers ramenés à la situation première ; de même, ce

milieu arabe, étranger, totalement différent, éveille le souvenir originel d'une préhistoire, époque lointaine que l'on ne connaît que trop et que l'on pense avoir apparemment complètement oubliée. C'est le souvenir d'une possibilité de vie encore existante, mais masquée par la civilisation. La revivre en toute naïveté serait une rechute dans la barbarie. Aussi préférons-nous l'oublier.

Mais si elle revient vers nous sous la forme d'un conflit, il faut la garder dans la conscience et confronter, l'une avec l'autre, les deux possibilités – celle que l'on vit et celle que l'on a oubliée. Car s'il n'y avait pas eu de raisons suffisantes, ce qui semble oublié ne se serait pas manifesté à nouveau.

Dans la structure psychique vivante, rien ne se produit de façon purement mécanique, tout s'insère dans l'économie de l'ensemble, un ensemble auquel il se rapporte ; tout répond à une finalité et a un sens. Mais comme la conscience n'embrasse jamais tout l'ensemble, elle ne peut jamais, en règle générale, comprendre ce sens. En premier lieu, il faut se contenter de la constatation des faits et laisser à l'avenir et à un examen ultérieur le soin de trouver une réponse à la question de savoir ce que peut signifier ce heurt avec l'« ombre du Soi ». En tout cas, je n'avais pas alors la moindre idée de la nature de cette expérience archétypique, et moins encore des parallèles historiques. Sans que j'aie alors clairement compris le sens dernier du rêve, il resta cependant à jamais fixé dans ma mémoire, laissant après lui le désir vivace de revenir en Afrique à la première occasion. Ce désir ne se réalisa que cinq ans plus tard.

LES INDIENS PUEBLOS

Il nous faut toujours un point de vue hors de l'objet de nos préoccupations pour placer efficacement le levier de la critique. Cela est tout spécialement vrai quand il s'agit de faits psychologiques, car nous y sommes naturellement impliqués bien plus subjectivement que dans aucune autre science.

Comment, en effet, pourrions-nous prendre conscience de particularités nationales si nous n'avions jamais eu l'occasion de regarder du dehors notre propre nation ? Regarder du dehors signifie regarder du point de vue d'une autre nation. Pour cela, il nous faut acquérir une connaissance suffisante de l'âme collective étrangère et, dans ce processus d'assimilation, on se heurte toujours à toutes les incompatibilités qui constituent le préjugé national et la particularité de la nation. Tout ce qui m'irrite chez les autres peut servir ma connaissance de moi-même. Je ne comprends l'Angleterre qu'à partir du moment où, en tant que Suisse, je discerne où je ne suis pas adapté à son ambiance.

L'Europe, le plus grand de nos problèmes, je ne la comprends que lorsque je vois où moi, Européen, je suis en marge du monde. J'ai fait la connaissance de nombreux Américains et j'ai beaucoup voyagé en Amérique ; c'est à ces circonstances que je dois une grande part de ma compréhension et de mes critiques à l'adresse du caractère européen ; il me semble que rien n'est plus utile pour l'Européen que de regarder l'Europe du haut du toit d'un gratte-ciel. Quand, pour la première fois, j'avais considéré le spectacle de l'Europe depuis le Sahara, du sein d'une civilisation qui est à la nôtre à peu près ce qu'est l'antiquité romaine à l'époque moderne, je compris combien j'étais enfermé et emprisonné encore, même en Amérique, dans la conscience culturelle de l'homme blanc. À cette époque a mûri en moi le désir de pousser plus loin les comparaisons historiques en descendant jusqu'à un niveau culturel encore moins évolué.

Mon voyage suivant me conduisit, en compagnie de quelques amis américains, chez les Indiens du Nouveau-Mexique, les Pueblos, bâtisseurs de villes. Parler de « villes », c'est évidemment trop dire. En réalité, il ne s'agit que de villages. Mais leurs maisons serrées et bâties les unes au-dessus des autres, éveillent le nom « ville », de même que leur langage et toute leur manière d'être.

C’est là que j’eus pour la première fois la chance de parler à un non Européen, c’est-à-dire à un homme qui n’était pas de race blanche. Il était chef des Taos Pueblos, homme intelligent de quarante à cinquante ans. Il s’appelait Ochwiay Biano – lac des montagnes. Je pus lui parler comme j’avais rarement encore parlé à un Européen. Évidemment il était enfermé dans son monde tout autant qu’un Européen dans le sien, mais dans quelle sorte de monde ! Parle-t-on avec un Européen, on s’enlise toujours dans le sable de ce qui est connu depuis longtemps et pourtant jamais compris, tandis que là-bas le navire flotte sur des mers étrangères et profondes. On ne sait jamais ce qui nous enchante le plus de la vue des rives nouvelles ou de la découverte de nouveaux accès à ce qui, connu depuis toujours, est aussi presque oublié.

« Vois, disait Ochwiay Biano, comme les Blancs ont l’air cruels. Leurs lèvres sont minces, leurs nez pointus, leurs visages sont sillonnés de rides et déformés, leurs yeux ont un regard fixe, ils cherchent toujours. Que cherchent-ils ? Les Blancs désirent toujours quelque chose, ils sont toujours inquiets, ne connaissent point le repos. Nous ne savons pas ce qu’ils veulent. Nous ne les comprenons pas, nous croyons qu’ils sont fous ! »

Je lui demandai pourquoi donc il pensait que les Blancs étaient tous fous.

Il me rétorqua : « Ils disent qu’ils pensent avec leurs têtes.

— Mais naturellement ! Avec quoi donc penses-tu ? demandai-je, étonné.

— Nous pensons ici », dit-il, en indiquant son cœur. Je tombai dans une profonde réflexion. Pour la première fois de ma vie, me sembla-t-il, quelqu’un m’avait donné une image du véritable homme blanc.

C’était comme si, jusqu’alors, je n’avais perçu que des reproductions colorées, sentimentalement enjolivées. Cet Indien avait trouvé notre point vulnérable et mis le doigt sur ce à quoi nous sommes aveugles. Je sentis monter en moi comme un brouillard diffus, quelque chose d’inconnu et pourtant de profondément familier. Et, image après image, se détachaient de ce brouillard, d’abord les légions romaines faisant irruption dans les villes de Gaule, Jules César avec ses traits nettement ciselés, Scipion l’Africain, Pompée. Je voyais l’aigle romain sur la Mer du Nord et sur les rives du Nil blanc. Je voyais saint Augustin transmettant aux Anglo-Saxons, de la pointe des lances romaines, le credo chrétien et Charlemagne imposant glorieusement aux païens des conversions tristement renommées. Puis les hordes pillardes et meurtrières des armées des croisés et ainsi, comme avec un coup au cœur, la vanité du romantisme traditionnel des croisades me sauta aux yeux. Puis vinrent Colomb,

Cortez et les autres conquistadores qui, par le feu, l'épée, la torture et le christianisme terrifièrent même ces lointains Pueblos qui paisiblement rêvaient au Soleil, leur Père. Je vis aussi les populations des îles des mers du Sud décimées par l'« eau de feu », la scarlatine, importée avec les habits, la syphilis.

C'en était assez. Ce qui pour nous est désigné par colonisation, mission auprès des païens, expansion de la civilisation, etc., a encore un autre visage, visage d'oiseau de proie cruellement tendu, guettant sa prochaine victime, visage digne d'une race de pillards et de pirates. Tous les aigles et autres bêtes rapaces qui ornent nos écussons héraldiques m'apparurent comme les représentants psychologiques appropriés de notre véritable nature.

Une autre chose encore resta fixé en moi de la conversation avec Ochwiay Biano : elle était en relation si étroite avec l'atmosphère particulière de notre entretien que mon récit serait incomplet si je n'en mentionnais rien. Notre rencontre se déroula sur le toit du cinquième étage du bâtiment principal. De là, on apercevait des individus sur les autres toits ; ils étaient, enveloppés dans des couvertures de laine, plongés dans la contemplation de la course du soleil qui se lève chaque jour dans le ciel pur.

Tout autour de nous se groupaient les maisons carrées, plus basses, faites de briques séchées à l'air (adobe), avec leurs échelles caractéristiques conduisant du sol au toit ou de toit en toit vers des étages supérieurs. (À des époques antérieures, moins paisibles, l'entrée de la maison se trouvait habituellement dans le toit.) Devant nous s'étendait le haut plateau ondulé de Taos (environ à 2 300 mètres au-dessus du niveau de la mer) jusqu'à l'horizon où se dressaient, à 4 000 mètres d'altitude, quelques sommets coniques (anciens volcans). Derrière nous coulait un fleuve limpide le long des maisons, et sur l'autre rive s'élevait un second *pueblo* avec ses maisons rougeâtres d'adobe, bâties au centre les unes par-dessus les autres, étrange anticipation de la perspective d'une grande ville américaine avec ses gratte-ciel en son centre. À une demi-heure environ, en amont du fleuve, s'élevait une énorme montagne isolée, majestueuse, *la* montagne qui ne porte pas de nom. La légende veut que les jours où elle est cachée par les nuages, les hommes s'en vont vers elle et disparaissent pour se livrer à des rites mystérieux.

L'Indien Pueblo est extrêmement fermé, absolument inaccessible pour ce qui touche à la religion ; de ses pratiques religieuses il fait intentionnellement mystère, mystère si bien gardé que je renonçai – parce que c'était sans espoir – à suivre la voie de l'interrogation directe. Jamais encore auparavant je n'avais

ressenti une telle atmosphère de mystère, car les religions du monde civilisé d’aujourd’hui sont accessibles à tous ; depuis bien longtemps leurs sacrements ont perdu leur caractère mystérieux. Or ici l’air était saturé de mystère, connu de tous mais inaccessible au Blanc. Cette étrange situation me donna une idée de ce que pouvait être Eleusis, dont le mystère, connu d’une nation entière, ne fut pourtant jamais trahi. Je compris ce que ressentaient un Pausanias ou un Hérodote quand ils écrivaient : « … dire le nom de ce dieu ne m’est pas permis. » Pourtant je n’y voyais pas une mystification ; je sentais que c’était un secret vital dont la trahison était un danger tant pour l’individu que pour la collectivité. La préservation du secret donne au Pueblo fierté et force de résistance en face du Blanc tout-puissant. Elle lui donne cohésion et unité. Je sentis qu’il est une certitude : les Pueblos, en tant que collectivité individuelle, subsisteront aussi longtemps qu’ils conserveront leurs mystères ou que ceux-ci n’auront pas été profanés.

J’étais étonné de voir à quel point l’expression de l’Indien se modifie quand il parle de ses idées religieuses. Dans la vie ordinaire, il manifeste une grande maîtrise de soi et une dignité qui allaient jusqu’à une équanimité presque apathique. Par contre, quand il parle de ce qui peut ressortir à ses mystères, il est saisi d’une surprenante émotion qu’il ne peut dissimuler et cela répondait grandement à ma curiosité. Comme je le disais tout à l’heure, je dus renoncer à poser directement des questions ; si je voulais m’instruire sur des faits importants, je faisais des remarques à tâtons, observant le visage de mon interlocuteur pour y découvrir d’éventuelles manifestations affectives. Quand j’avais touché à l’essentiel il se taisait ou donnait une réponse évasive, tout en manifestant une profonde émotion ; souvent ses yeux se remplissaient de larmes. Pour eux, les conceptions religieuses ne sont pas des théories (vraiment, quelle texture celles-ci auraient-elles dû avoir pour arracher des larmes à quelqu’un !) mais des faits aussi importants et saisissants que les réalités extérieures correspondantes.

Alors que j’étais assis sur le toit en compagnie d’Ochwiay Biano et que le soleil s’élevait de plus en plus éblouissant, il dit en le montrant : « Celui-là qui s’en va là-haut n’est-il pas notre Père ? Comment peut-on le dire autrement ? Comment pourrait-il y avoir un autre Dieu ? Rien ne peut exister sans le Soleil ! »

Son excitation déjà visible augmenta encore ; il cherchait ses mots et finit par s’écrier : « Que peut le solitaire dans les montagnes ? Il ne peut même pas allumer son feu sans lui ! » Je lui demandais s’il ne pensait pas que le soleil était

une boule de feu, formée par un Dieu invisible. Ma question ne suscita même pas d'étonnement, à plus forte raison, nul mécontentement. Manifestement rien en lui ne réagissait ; il ne trouva même pas que ma question était sotte. Elle le laissait tout à fait indifférent. J'avais le sentiment de me heurter à un mur infranchissable. La seule réponse que j'obtins fut : « Le soleil est Dieu ; chacun peut le voir ! »

Personne ne peut se soustraire à l'impression puissante que fait le soleil et pourtant, voir ces hommes mûrs, très dignes, saisis d'une émotion qu'ils ne pouvaient dissimuler lorsqu'ils parlaient du soleil, fut pour moi une expérience nouvelle qui me toucha profondément.

Une autre fois je me tenais au bord du fleuve, regardant vers le sommet de la montagne qui s'élève à plus de 2 000 mètres au-dessus du haut plateau. Je pensais justement que là était le toit du continent américain et que les gens d'ici demeuraient en face du soleil comme les hommes enveloppés de couvertures qui se tenaient debout sur les toits les plus élevés du pueblo. muets, plongés en eux-mêmes dans la contemplation du soleil, Soudain, une voix profonde, vibrante d'une émotion secrète, parla de derrière moi dans mon oreille gauche : « Ne penses-tu pas que toute vie vient de la montagne ? » Un Indien assez âgé s'était imperceptiblement avancé sur ses mocassins et me posait cette question – dont j'ignorais jusqu'où elle portait. Un regard sur le fleuve qui descend de la montagne me donna l'image extérieure qui avait fait naître cette idée. Évidemment, ici, toute vie venait de la montagne, car là où est l'eau est aussi la vie ; rien n'est plus évident. Je sentais dans sa question une émotion qui s'amplifiait au mot « montagne » et je pensai au récit des rites mystérieux célébrés sur la montagne. Je lui répondis : « Chacun peut voir que tu dis la vérité. »

Malheureusement, l'entretien fut bientôt interrompu, aussi ne pus-je réussir à obtenir une vue plus profonde sur le symbolisme de l'eau et de la montagne. J'ai remarqué que, si les Pueblos parlaient à contrecœur de ce qui concerne leur religion, par contre, ils causaient volontiers et avec ardeur de leurs relations avec les Américains. « Pourquoi, disait Lac des Montagnes, les Américains ne nous laissent-ils pas en repos ? Pourquoi veulent-ils interdire nos danses ? Pourquoi ne veulent-ils pas permettre à nos jeunes gens de quitter l'école quand nous les emmenons dans le Kiwa (lieu du culte) et que nous voulons leur enseigner la religion ? Nous ne faisons cependant rien contre les Américains ! » Après un long silence, il continua : « Les Américains veulent interdire notre religion.

Pourquoi ne peuvent-ils pas nous laisser tranquilles ? Ce que nous faisons n’est pas seulement pour nous, mais aussi pour les Américains.

— Et même nous le faisons pour le monde entier. Tout le monde en profite. »

Je vis bien à son agitation qu’il faisait allusion à quelque élément très important de sa religion. Aussi lui demandai-je : « Pensez-vous que vos pratiques religieuses profitent au monde tout entier ? » Il répondit avec beaucoup de vivacité :

« Naturellement, si nous ne le faisions pas, que deviendrait le monde ? » Et d’un geste chargé de sens celui qui parlait montra le soleil.

Je sentis qu’ici nous arrivions dans un domaine très délicat qui touchait aux mystères du clan. « Après tout, nous sommes un peuple, dit-il, qui demeure sur le toit du monde ; nous sommes les fils de notre Père, le Soleil, et grâce à notre religion, nous aidons quotidiennement notre Père à traverser le ciel. Nous agissons ainsi non seulement pour nous, mais pour le monde entier. Si nous arrêtions nos pratiques religieuses, dans dix ans le Soleil ne se lèverait plus. Ce serait la nuit à jamais. »

Alors je compris sur quoi reposait la « dignité », la certitude sereine de l’individu isolé : il est le fils du Soleil, sa vie a un sens cosmologique : n’assiste-t-il pas son Père – qui conserve toute vie – dans son lever et son coucher quotidiens ? Si nous comparons à cela notre autojustification, ou le sens que la raison prête à notre vie, nous ne pouvons éviter d’être impressionnés par notre misère. Déjà il nous faut sourire, ne fût-ce que par pure jalousie, de la naïveté indienne et nous glorifier de notre intelligence, afin de ne point découvrir combien nous sommes appauvris et dégénérés. Le savoir ne nous enrichit pas, au contraire, il nous éloigne de plus en plus du monde mythique dans lequel, jadis, nous avions droit de cité.

Détournons un instant nos regards de tout rationalisme européen et évadons-nous dans l’air limpide des hauteurs de ce plateau solitaire qui, d’un côté, descend dans les vastes prairies continentales et de l’autre, vers l’océan Pacifique ; débarrassons-nous en même temps de notre conscience du monde, échangeons-la pour un horizon illimité et une inconscience de l’univers qui vit au-delà de lui, alors nous commencerons à comprendre le point de vue de l’Indien Pueblo. « Toute vie vient de la montagne », cela est pour lui une conviction immédiate. De même, il a profondément conscience de demeurer sur le toit d’un monde infini, tout près du Dieu. Lui, avant tout autre, a l’oreille de la

divinité et son acte rituel atteindra avant tout autre le lointain soleil. Le caractère sacré des montagnes, la révélation de Jahvé sur le Sinaï, l'inspiration que reçut Nietzsche en Engadine se trouvent dans la même lignée. L'idée, absurde pour nous, qu'un comportement cultuel puisse « faire naître » le soleil par magie n'est certes, à y regarder de plus près, pas moins irrationnelle, mais elle nous est infiniment plus familière que l'on ne pourrait le penser à première vue. Notre religion chrétienne – comme d'ailleurs toute autre religion – est imprégnée de l'idée que des actions particulières, qu'une façon particulière d'agir peuvent influencer Dieu, par exemple, les rites, la prière, une morale qui plaît à Dieu.

En face de l'action de Dieu sur l'homme se place l'acte cultuel de l'homme qui est une réponse et une « réaction » – et peut-être pas seulement cela, mais aussi une « sollicitation »

active, une manière de contrainte magique. Que l'homme se sente capable d'apporter une réplique pleinement valable à l'influence toute-puissante de Dieu et de Lui fournir en retour un apport essentiel, même pour Lui, fait naître un sentiment fier qui élève l'individu humain à la dignité d'un facteur métaphysique. « Dieu et nous » – même s'il ne s'agit que d'un sous-entendu inconscient –, cette équivalence dans la relation est sans nul doute à la base de l'enviable sérénité de l'Indien Pueblo. Un tel homme est, au plein sens du terme, à sa place.

KENYA ET OUGANDA

Tout est bien sortant des mains
de l'Auteur des choses.
Rousseau.

Quand je visitai, à Londres, la *Wembley Exhibition* en 1925, je fus fortement impressionné par la présentation excellente des peuplades qui vivaient sous la domination anglaise et je décidai d'entreprendre, dans un proche avenir, un voyage en Afrique tropicale. Depuis longtemps déjà j'avais ressenti le désir de séjourner assez longtemps dans un pays et avec des hommes qui avaient eu aussi peu que possible de relations avec l'Europe.

À l'automne de 1925, je me rendis avec deux amis, un Anglais et un Américain, à Mombasa. Nous fîmes le voyage sur un vapeur Woerman avec de nombreux jeunes Anglais qui avaient accepté des situations dans diverses colonies africaines. D'après l'atmosphère, on remarquait que les passagers n'étaient point de simples touristes ; au contraire, ils semblaient aller au-devant d'un destin. Certes, une bruyante gaieté régnait souvent ; mais aussi une tonalité sous-jacente de sérieux sur laquelle on ne pouvait se méprendre. Et, en effet, bien avant mon voyage de retour, j'entendis parler du destin de plusieurs de mes compagnons de voyage : déjà, au cours des deux mois suivants, quelques-uns moururent. Ils moururent de malaria tropicale, de dysenterie amibienne et de pneumonie. Parmi ces morts se trouvait le jeune homme qui, à table, avait toujours été assis en face de moi. Un autre était le Dr Akley, qui avait eu le mérite de faire des efforts pour la protection des gorilles et que j'avais eu l'occasion de rencontrer à New York peu avant mon voyage en Afrique. En même temps que moi – mais venant de l'ouest – il était parti pour une expédition au pays des gorilles ; il y mourut alors que je me trouvais encore au mont Elgon. Je n'appris sa mort qu'à mon retour.

Mombasa est, dans mon souvenir, une agglomération européenne humide et chaude, cachée dans une forêt de palmiers et de manguiers, avec un quartier indien et un quartier nègre, incomparablement pittoresque, située dans un port naturel et dominée par un vieux fort portugais. Nous y restâmes deux jours et partîmes dans la soirée pour Nairobi, à l'intérieur, par un train à voie étroite,

plongés dans la nuit tropicale.

Au cours de notre voyage nous passâmes, au long des côtes, près de nombreux villages nègres ; les gens conversaient assis autour de maigres feux. Bientôt la voie commença à grimper. Les villages cessèrent et nous nous trouvâmes dans une nuit noire comme de la poix. Peu à peu, la fraîcheur augmenta et je m'endormis. Quand le premier rayon du soleil annonça le commencement du jour, je me réveillai. Le train, enveloppé d'un nuage de poussière rouge, contournait un escarpement de rochers rouges. Sur un pic, au-dessus de nous, immobile, se tenait un personnage brun-noir, élancé, appuyé sur une longue lance, il regardait en bas vers le train. Près de lui se dressait un gigantesque cactus-candélabre.

Je fus comme ensorcelé par ce spectacle : c'était un tableau très étrange, jamais vu et me donnant pourtant un intense *sentiment du « déjà vu »*[146].

J'avais l'impression d'avoir déjà vécu cet instant une fois et d'avoir toujours connu ce monde que seul séparait de moi l'éloignement dans le temps. C'était comme si je revenais dans le pays de ma jeunesse et comme si je connaissais cet homme sombre qui m'attendait depuis cinq mille ans.

La tonalité affective de cet événement surprenant m'accompagna pendant tout le voyage à travers l'Afrique sauvage. Je ne puis le rapprocher que d'une seule autre expérience de l'inconnu : c'était lorsque, pour la première fois, avec mon ancien patron, le professeur Eugen Bleuler, j'avais observé une apparition parapsychologique. D'abord, j'avais pensé mourir d'étonnement s'il m'était donné de voir une chose tellement impossible. Mais quand elle se produisit, je ne fus nullement stupéfait, et trouvai, au contraire, que le phénomène était dans l'ordre, comme s'il allait de soi, comme si je le connaissais depuis longtemps.

J'ignorais encore quelle corde la vue du sombre chasseur solitaire faisait résonner en moi. Je savais simplement que son monde était le mien depuis d'innombrables millénaires.

Quelque peu absorbé dans mon rêve, j'atteignis, vers l'heure de midi, Nairobi, ville située à 1.800 mètres d'altitude, dans une indescriptible profusion de lumière éblouissante qui me rappelait l'éclat du soleil d'Engadine quand on sort des brouillards d'hiver des basses contrées. Je fus étonné de voir que les boys, rassemblés nombreux auprès de la gare, portaient des casquettes démodées de ski, grises et blanches, en laine, telles qu'on les voyait ou qu'on les portait habituellement en Engadine. On les prisait beaucoup parce que l'on pouvait

abaisser comme une visière leur bord relevé, ce qui dans les Alpes constitue une protection efficace contre le vent glacé et ici contre la chaleur rayonnante.

Partant de Nairobi, nous visitâmes dans une petite Ford les Athi Plains, grande réserve de gibier. Sur une colline peu élevée, dans cette vaste savane, un spectacle sans pareil nous attendait. Jusqu'à l'horizon le plus lointain nous aperçûmes d'immenses troupeaux : gazelles, antilopes, gnous, zèbres, phacochères, *etc.* Tout en paissant et remuant leurs têtes, les bêtes des troupeaux avançaient en un cours insensible – à peine percevait-on le cri mélancolique d'un oiseau de proie : c'était le silence du commencement éternel, le monde comme il avait toujours été dans l'état de non-être ; car jusqu'à une époque toute récente personne n'était là pour savoir que c'était « ce monde ». Je m'éloignai de mes compagnons jusqu'à les perdre de vue. J'avais le sentiment d'être tout à fait seul. J'étais alors le premier homme qui savait que cela était le monde, et qui par sa connaissance venait seulement de le créer réellement.

C'est ici qu'avec une éblouissante clarté, m'apparut la valeur cosmique de la conscience : *Quod natura relinquit imperfectum, ars perficit* (« Ce que la nature laisse incomplet, l'art le parfait »), est-il dit dans l'alchimie. L'homme, moi, en un acte invisible de création, ai mené le monde à son accomplissement en lui conférant existence objective. On a attribué cet acte au seul créateur, sans prendre garde que, ce faisant, on ravale la vie et l'être, y compris l'âme humaine, à n'être qu'une machine calculée dans ses moindres détails qui continue sur sa lancée, dénuée de sens, en se conformant à des règles connues d'avance et prédéterminées. Dans la désolation d'un tel mécanisme d'horlogerie, il n'y a plus de drame de l'homme, du monde et de Dieu ; plus de « jour nouveau » qui mènerait à des « rives nouvelles », mais simplement le désert de processus calculés d'avance. Mon vieil ami Pueblo me revint en mémoire : il croyait que la raison d'être de ses Pueblos était le devoir qu'ils avaient d'aider leur Père le Soleil à traverser chaque jour le ciel. J'avais envié chez eux cette plénitude de sens et recherché sans espoir notre propre mythe.

Maintenant je l'appréhendais, et je savais en outre que l'homme est indispensable à la perfection de la création, que, plus encore, il est lui-même le second créateur du monde ; l'homme lui donne pour la première fois l'être objectif – sans lequel, jamais entendu, jamais vu, dévorant silencieusement, enfantant, mourant, hochant la tête pendant des centaines de millions d'années, le monde se déroulerait dans la nuit la plus profonde du non-être pour atteindre une fin indéterminée. La conscience humaine, la première, a créé l'existence objective et la signification et c'est ainsi que l'homme a trouvé sa place

indispensable dans le grand processus de l’être.

Par le train de l’Ouganda, alors en construction, nous nous rendîmes à Sigistifour (Sixty-four), son terminus provisoire. Nos boys déchargèrent les volumineux bagages de notre expédition. Je m’assis sur un *chop box*, (caisses d’aliments, chacune constituant la charge pour une tête), et j’allumai une pipe en méditant sur ce fait qu’ici nous nous trouvions à la lisière de l’*oikouméné* (gr. : la terre habitée) ; de là des pistes et des sentiers s’étiraient sans fin sur le continent. Au bout d’un instant, un Anglais d’un certain âge vint se joindre à moi, un squatter à ce qu’il semblait ; il s’assit et tira lui aussi une pipe de sa poche. Il me demanda où nous allions. Quand je lui eus indiqué notre but, il demanda : « *Is this the first time you are in Africa ? I am here since forty years* (« Est-ce la première fois que vous venez en Afrique ? Je suis ici depuis quarante ans ».)

— Oui, répondis-je, du moins dans cette partie de l’Afrique.

— *Then may I give you a piece of advice ? You know, mister, this here country is not man’s, it’s God’s country. So if anything should happen, just sit down and dont worry* »

(« Alors, puis-je vous donner un conseil ? Savez-vous, monsieur, que cette contrée n’est pas celle de l’homme, c’est celle de Dieu.

Donc si quelque chose vous arrive, asseyez-vous et ne vous tourmentez pas. ») Là-dessus, il se leva sans saluer et se perdit dans la foule des Noirs accourus.

Ses paroles me parurent avoir quelque importance et j’essayai de me représenter à quel état psychologique elles correspondaient. De toute évidence, elles étaient la quintessence de son expérience ; ici ce n’est pas l’homme c’est Dieu qui domine, non point la volonté et l’intention, mais un dessein impénétrable.

Je n’en avais pas encore fini avec mes réflexions lorsque retentit le signal de départ de nos deux autos. Nous nous hissâmes sur les bagages, huit hommes forts, et nous amarrâmes fermement tant bien que mal. Par la suite, et pendant des heures, nous fûmes fortement secoués et il n’était plus question de réfléchir. Jusqu’à Kakamégas, – la prochaine localité, siège d’un D.C. (District Commissioner, commissaire de district), d’une petite garnison d’African Rifles, d’un hôpital et – qui l’eût cru ? – d’un petit asile d’aliénés – la distance était beaucoup plus grande qu’on ne le supposait.

Le soir approchait et, brusquement, ce fut la nuit. Au même moment, éclata un

orage tropical avec des éclairs presque ininterrompus, du tonnerre et une averse torrentielle qui, en un instant, nous trempa de la tête aux pieds et fit d'un ruisseau un dangereux obstacle.

Une demi-heure seulement après minuit, le ciel devenant plus clair, nous arrivâmes épuisés à Kalamégas où le D.C. nous reçut dans son drawing-room et nous réconforta en nous servant du whisky. Là, un feu joyeux – ô combien bienvenu ! – brûlait dans la cheminée. Au milieu de l'élégante pièce se dressait une grande table couverte de journaux anglais. On aurait tout aussi bien pu se croire dans une maison de campagne dans le Sussex. J'étais tellement fatigué que je ne savais plus si j'avais été transporté de la réalité dans un rêve, ou d'un rêve dans la réalité. Il nous fallut encore dresser nos tentes, pour la première fois. Par bonheur, il ne nous manquait rien.

Le matin suivant, je me réveillai avec laryngite et fièvre, et je dus garder le lit pendant une journée. Je dois à cette circonstance d'avoir fait la mémorable connaissance de l'oiseau appelé le *brainfever bird,* remarquable parce qu'il chante une gamme correcte, mais omet la dernière note et recommence au début. Comme musique d'accompagnement de la fièvre, on ne peut imaginer rien de plus irritant.

Un autre habitant emplumé des plantations de bananiers produit deux tons de flageolet, les plus doux et les plus mélodieux que l'on puisse imaginer, et termine par un troisième ton qui constitue la plus affreuse dysharmonie. *Quod natura relinquit imperfectum !…* « Ce que la nature laisse imparfait !… » Seul le chant de l'oiseau « sonneur de cloche » se distingue par sa beauté toujours égale. Quand il chantait, c'était comme si une cloche sonnait à l'horizon.

Le jour suivant, grâce à l'appui du D.C., nous avions rassemblé notre colonne de porteurs, complétée par une escorte militaire de trois askaris ; c'est alors que commença notre expédition vers le mont Elgon dont les parois et le cratère haut de 4 400 mètres furent bientôt visibles à l'horizon. La piste traversait une savane relativement sèche, parsemée d'acacias-parasol. Toute la contrée était couverte de petits tumulus de deux à trois mètres de hauteur – anciennes colonies de termites.

Pour les voyageurs, il y avait le long de la piste des maisons de repos – huttes d'adobe, rondes, couvertes d'herbes, ouvertes et vides. La nuit, pour se protéger des intrus, on plaçait à l'entrée une lanterne allumée. Notre cuisinier n'en avait pas ; par contre, il avait sa propre petite hutte miniature dont il était très content. Cependant elle faillit lui être fatale. En effet, le jour précédent, il avait abattu devant sa hutte une brebis que nous avions acquise pour cinq shillings de

l'Ouganda ; pour notre dîner, il avait préparé de succulents *mutton-chops.* Après le repas, alors que nous étions encore assis et fumions autour de notre feu, nous entendîmes dans le lointain, puis se rapprochant, d'étranges cris. Tantôt c'était comme des grognements d'ours, tantôt comme l'aboiement et le glapissements de chiens, tantôt des sons stridents comme des cris et des rires hystériques. Ma première impression fut : « C'est une scène comique du cirque Barnum and Bailey ! » Mais bientôt la situation devint plus menaçante : nous étions entourés de tous côtés par un énorme troupeau d'hyènes affamées, qui avaient certainement flairé le sang de la brebis. Elles exécutaient un concert infernal et, à la lueur du feu, on voyait étinceler leurs yeux dans l'herbe haute de la savane.

Malgré la connaissance théorique que nous avions de la nature des hyènes qui, dit-on, ne s'attaquent point à l'homme, nous n'étions pas trop rassurés, notamment lorsque, soudain, derrière la maison de repos, retentit un effroyable cri humain. Nous prîmes aussitôt en main nos armes (un fusil Mannlicher de 9 millimètres et un fusil de chasse) et nous tirâmes quelques coups dans la direction des yeux étincelants, lorsque notre cuisinier, en proie à la plus folle des terreurs, se précipita au milieu de nous annonçant qu'une *fizi* (hyène) était entrée dans sa hutte et l'avait presque tué.

Tout le camp était en révolution. Cela effraya sans doute la troupe des hyènes au point de lui faire vider les lieux, avec de bruyantes protestations. Le reste de la nuit se déroula dans un calme que rien ne troubla, non sans qu'au début retentissent d'interminables éclats de rire dans le quartier de nos troupiers. Le lendemain, de bonne heure, le chef local nous apporta en cadeau une paire de poulets et un panier plein d'œufs, nous priant de nous arrêter un jour de plus pour tuer les hyènes. Elles auraient en effet, le jour précédent, déchiqueté et dévoré un vieillard endormi dans sa hutte. *De Africa nihil certum !* (« Au sujet de l'Afrique, rien de certain ! ») Dès le lever du jour, salves et éclats de rire recommencèrent dans le quartier des boys. La raison en était qu'ils donnaient une représentation qui répétait les événements de la nuit. L'un jouait le cuisinier endormi, un des soldats l'hyène qui s'avançait furtivement, s'approchant de l'homme endormi pour le dévorer. Pour le grand ravissement du public, ce drame fut répété je ne sais combien de fois.

À partir de ce moment, le cuisinier porta le surnom de Fizi.

Nous autres, les trois Blancs, avions déjà reçu nos « Trade marks ».

Mon ami, l'Anglais, passait pour le « cou rouge », celui qui a la nuque rouge,

puisque la légende veut que tous les Anglais aient la nuque rouge.

L'Américain, qui était en possession d'une élégante garde-robe, s'appela *bwana maredadi* (le gentleman chic). Comme à cette époque-là j'avais déjà des cheveux blancs (j'avais cinquante ans) j'étais le *Mzee* (le vieil homme) et âgé de cent ans. L'âge avancé est rare là-bas. Je n'ai vu que très rarement des hommes à cheveux blancs. *Mzee* est aussi un titre honorifique qui me revenait en tant que chef de la *Bugishu Psychological Expedition*, désignation qui nous avait été imposée par le Foreign Office de Londres comme *lucus a non lucendo*[147].

Nous fîmes une visite aux Bugishus, mais nous passâmes la plus grande partie de notre temps chez les Elgonyis.

Mes nègres se montrèrent d'excellents connaisseurs de caractères. Une de leurs voies intuitives de connaissance était leur façon inégalable d'imiter la façon de s'exprimer, les gestes, la démarche des gens et ainsi ils se glissaient dans leur peau. Je trouvais surprenante leur connaissance de la nature émotionnelle d'autrui. Je ne craignais pas d'avoir avec eux de longs entretiens, ils les aimaient particulièrement. J'ai beaucoup appris de cette manière.

Notre voyage avait un caractère semi-officiel, et cela nous fut très utile. Cela nous facilita l'enrôlement de porteurs et, de plus, nous reçûmes une escorte militaire. Ce n'était pas superflu puisque nous avions l'intention de voyager dans des régions qui n'étaient pas encore sous le contrôle des Blancs. Un caporal et deux soldats accompagnaient notre safari au mont Elgon.

Je reçus du gouverneur de l'Ouganda une lettre par laquelle il demandait s'il pouvait nous confier une Anglaise qui retournait en Égypte à travers le Soudan. On savait que nous suivions le même itinéraire et comme nous avions déjà rencontré cette dame à Nairobi, nous n'avions nulle raison de refuser cette demande. D'un autre côté, nous nous sentions les obligés du gouverneur qui nous avait accordé son aide de multiples manières.

Je mentionne cet épisode pour montrer par quelles voies subtiles un archétype influence notre façon d'agir. Nous étions trois hommes et c'était pur hasard. J'avais convié en outre un troisième ami de nous accompagner. Mais des circonstances malencontreuses l'avaient empêché d'accepter. Cela a suffi pour consteller l'inconscient ou le destin : sous la forme de l'archétype de la triade, qui appelle le quatrième, comme cela s'est toujours montré dans l'histoire de cet archétype.

Comme je suis enclin à accepter le fortuit qui vient à moi, je souhaitai à la dame la bienvenue dans notre groupe de trois hommes. Sportive et courageuse, elle fut comme la compensation naturelle de notre masculinité unilatérale. Quand mon ami le plus jeune fut atteint plus tard d'une dangereuse attaque de malaria tropicale, nous fûmes reconnaissants à notre accompagnatrice de l'expérience qu'elle avait acquise comme infirmière durant la première guerre mondiale.

Après notre aventure des hyènes, sans tenir compte des prières du chef de la tribu, nous continuâmes notre route. Le terrain montait en pente douce. Les vestiges de coulées de lave tertiaire se multipliaient.

Nous traversâmes de merveilleuses étendues de forêts vierges, avec leurs énormes Nandi flame, couverts de fleurs rouges flamboyantes. Des scarabées géants et des papillons encore plus grands aux riches couleurs animaient l'orée de la forêt et les clairières. Des singes curieux secouaient les branches.

Bientôt nous nous trouvions *miles from anywhere* (à des lieues de partout), dans la brousse. C'était un monde paradisiaque. La contrée était avant tout une savane plate au sol cramoisi. Nous marchions le plus souvent sur les sentiers indigènes qui serpentaient à travers les buissons en méandres étonnamment resserrés, dont le rayon de courbure était de trois à six mètres environ.

Notre route nous conduisit dans la région des Nandis, à travers la forêt de Nandi, énorme complexe de forêt vierge. Sans incidents, nous atteignîmes une maison de repos au pied du mont Elgon qui, déjà depuis des jours, se dressait devant nous. Alors commença l'ascension sur un étroit sentier. Nous fûmes salués par le chef local, fils d'un *medicine-man,* le *laibon.* Il montait un poney, l'unique cheval que nous ayons rencontré jusqu'alors. J'appris de lui que son clan appartenait aux Masaïs ; mais qu'il était indépendant d'eux, et vivait solitaire sur les pentes du mont Elgon.

Après une ascension de quelques heures, nous arrivâmes à une belle et vaste clairière traversée par un petit ruisseau frais, coupé d'une chute d'environ trois mètres de haut, et nous choisîmes ses vasques pour nous baigner. Nous avions établi notre camp à quelque distance sur une pente douce et sèche ombragée par des acacias… Dans le voisinage était un village nègre (un kraal). Il était composé de quelques cases et d'une *boma,* place entourée d'une haie de *Wait-a-bit-thorn*[148].

Je pus m'entretenir avec le chef, en souahéli

Je pus m'entretenir avec le chef, en souahéli.

Il désigna nos porteuses d'eau : une femme et ses deux filles à peine nubiles, elles étaient à peu près nues, seule une ceinture de kauri[149] les vêtait. Elles étaient couleur chocolat et remarquablement jolies, de taille élancée avec des mouvements d'une élégante indolence. C'était pour moi, chaque matin, un plaisir d'entendre le doux tintement des anneaux de fer qu'elles portaient aux chevilles, quand elles remontaient du ruisseau et de les voir, peu après, surgir des hautes herbes avec leur démarche ondulante, balançant sur leurs têtes les amphores remplies d'eau. Elles étaient parées d'anneaux de fer aux chevilles, de bracelets et de colliers de laiton, de boucles d'oreilles de cuivre ou de bois en forme de petites bobines, la lèvre inférieure traversée d'une aiguille d'os ou de fer. Elles avaient de très bonnes manières et nous saluaient chaque fois d'un sourire timide et charmant.

Me conformant aux coutumes, je n'ai jamais eu de conversation avec une femme indigène – à une exception près – que je vais mentionner brièvement. Comme chez nous, dans le Sud, les hommes parlent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Toute autre attitude signifie *love-making.*

Dans ce cas, le Blanc compromet non seulement son autorité, mais il court le risque du *going-black.* J'en ai observé plusieurs cas très instructifs.

À différentes reprises j'ai entendu des nègres porter ce jugement sur certain Blanc : « C'est un mauvais homme. » Et quand je demandais pourquoi, la réponse était : « Il couche avec nos femmes. »

Chez mes Elgonyis, l'homme s'occupait du gros bétail et de la chasse. La femme était pour ainsi dire identique à la *shamba* (plantation de bananes, de patates douces, de millet noir et de maïs). Elle avait des enfants, des chèvres et des poules, tous habitaient dans la même hutte ronde ; son évidente dignité, son harmonie naturelle découlent de sa participation active aux affaires. La notion d'égalité de droits pour les femmes est née d'une époque où une telle association a perdu son sens. La société primitive cependant est réglée par un égoïsme et un altruisme inconscients et tous deux y trouvent largement leur compte. Cette organisation inconsciente disparaît aussitôt que se produit un trouble qui ne pourrait être compensé que par un acte conscient et qui devrait l'être.

C'est avec plaisir que je me rappelle l'un de mes informateurs importants sur les relations familiales chez les Elgonyis. C'était un jeune homme remarquablement beau du nom de Gibroat, fils d'un chef de tribu, aux manières

élégantes et aimables, dont j’avais, de toute évidence, gagné la confiance. Il acceptait volontiers mes cigarettes, sans cependant tenir, comme les autres, à recevoir toutes sortes de cadeaux. Il me racontait bien des choses intéressantes et me faisait, de temps en temps, une visite de gentleman.

Je sentais qu’il avait dans l’esprit je ne sais quoi, et qu’il caressait un désir quelconque. Ce ne fut que lorsque nous eûmes fait connaissance depuis un certain temps qu’il exprima le vœu inattendu : me faire faire la connaissance de sa famille. Or je savais qu’il n’était pas encore marié et que ses parents étaient morts. Il s’agissait d’une sœur aînée. Elle était mariée, comme seconde femme et avait quatre enfants. Il désirait beaucoup que je lui fisse une visite pour qu’elle eût l’occasion de me connaître. Elle tenait évidemment auprès de lui la place de mère. J’acceptai parce que j’espérais ainsi, par cette voie de relations, jeter un regard dans la vie familiale indigène.

« Madame était chez elle[150] » ; à notre arrivée, elle sortit de sa hutte et me salua de la manière la plus naturelle du monde. C’était une jolie femme d’âge moyen, c’est-à-dire environ trente ans ; en plus de l’obligatoire ceinture de kauri, elle portait des bracelets et des anneaux aux chevilles ; dans le lobe de l’oreille – démesurément distendu – quelques parures de cuivre et sur la poitrine la fourrure de quelque bête sauvage. Elle avait enfermé ses quatre petits *mtotos* dans la hutte d’où ils regardaient à travers les fentes de la porte et ricanaient avec beaucoup d’animation. À ma prière, elle les laissa sortir. Il fallut un certain temps pour qu’ils se décidassent à le faire. La jeune femme avait les manières exquises de son frère dont le visage tout entier rayonnait de ce coup réussi.

Nous ne nous assîmes pas puisqu’il n’y avait rien sur quoi l’on aurait pu s’asseoir en dehors du sol poussiéreux couvert de fiente de poules et de crottes de chèvres. La conversation s’engagea dans le cadre conventionnel d’un entretien de *drawing-room* à moitié familier, tournant autour de la famille, des enfants, de la maison et du jardin. La première femme de son mari, son aînée, dont la propriété touchait à la sienne, avait six enfants. La *boma* de la « sœur » se trouvait à une distance d’environ quatre-vingts mètres. Au milieu à peu près entre les deux huttes des femmes, et formant avec elles un triangle, était la hutte de l’homme et derrière, à environ cinquante mètres de distance, une plus petite habitée par le fils déjà adulte de la première épouse. Chacune des deux femmes possédait une *shamba,* autrement dit une plantation avec des bananiers, des patates douces, du millet et du maïs dont mon hôtesse était visiblement fière.

J’avais l’impression que l’assurance et le sentiment de valeur personnelle

qu’on lisait dans son comportement reposait, dans une très large mesure, sur une identité avec sa totalité, qui était manifeste, composée de son monde à elle, fait d’enfants, de sa maison, de son petit bétail, de la *shamba* et – *last but not least* – de son physique, qui ne manquait pas d’attrait. On ne fit que peu d’allusion à l’homme. Il semblait tantôt être présent, tantôt ne pas l’être. Pour le moment il séjournait dans un lieu inconnu. Mon hôtesse incarnait, pleinement et sans problème, tout ce qui était existant, véritable *pied-à-terre* pour le mari. La question n’était pas, semble-t-il, *qu’il* fût là où non, mais bien plutôt *quelle* fût présente dans sa totalité, comme le centre géomagnétique de son époux qui errait avec ses troupeaux. Ce qui se passe au fond de ces âmes « simples » est inconscient, donc ignoré et ne peut être inféré qu’à l’aide d’un matériel de comparaison européen de différenciation « avancée ».

Je me demandais si la masculinisation de la femme européenne n’est pas en rapport avec la perte de sa totalité naturelle *(shamba*, enfants, petit bétail, maison particulière et feu de l’âtre) ; comme si c’était un moyen de compenser son appauvrissement ; et je me demandais aussi si la féminisation de l’homme blanc n’en était pas une autre conséquence.

Les États les plus rationalistes effacent au maximum la différence entre les sexes.

Le rôle que joue l’homosexualité dans la société moderne est énorme. Elle est en partie une conséquence du complexe maternel et en partie un phénomène naturel (qui a pour fin d’éviter la procréation !).

Mes compagnons de voyage et moi-même, nous eûmes la chance de voir le monde primitif africain – dans sa fabuleuse beauté et dans sa souffrance tout aussi profonde – avant que sa fin n’arrive. Notre vie au camp fut pour moi une des époques les plus belles de ma vie – *procul negotiis et integer vitae scelerisque purus* – (loin des affaires, menant une vie intacte, et pur de tout crime) ; je jouissais de la « paix de Dieu » dans un pays encore à l’état originel. Jamais je n’avais vu pareillement « l’homme et les autres animaux » (Hérodote). Des milliers de lieues étaient entre moi et l’Europe, mère de tous les démons qui ne pouvaient m’atteindre ici – pas de télégrammes, pas d’appels téléphoniques, pas de lettres, pas de visites ! C’était là une composante essentielle de la *Bugishu Psychological Expédition.* Mes forces psychiques libérées plongeaient à nouveau, avec félicité, dans l’immensité du monde originel.

Il était aisé pour nous d’organiser chaque matin une palabre avec les

indigènes curieux, qui restaient des jours entiers accroupis autour de notre camp et qui suivaient nos mouvements avec un intérêt jamais tari. Mon *headman,* mon guide, Ibrahim, m’avait initié à l’étiquette de la palabre : tous les hommes (les femmes ne venaient jamais nous voir) devaient être assis par terre. Ibrahim m’avait procuré un petit tabouret à quatre pieds, en acajou, siège de chef de tribu sur lequel je devais m’asseoir. Alors je commençais l’allocution et expliquais le *shauri,* c’est-à-dire le thème de la palabre. La plupart des assistants parlaient un jargon souahéli acceptable ; il suffisait pour que l’on me comprît lorsque, me servant abondamment d’un petit lexique, je pouvais donner forme à ce qui m’intéressait. Le petit livre était l’objet d’un émerveillement inlassable. Mes moyens limités d’expression me contraignaient à la nécessaire simplicité. Souvent l’entretien ressemblait au jeu amusant de découvertes d’énigmes ; aussi la palabre jouissait-elle de la plus grande popularité. Mais elle durait rarement plus d’une heure, parce que les gens se fatiguaient visiblement et se plaignaient en faisant des gestes éloquents : « Ah ! nous sommes tellement fatigués ! »

Il va de soi que je m’intéressais aux rêves des nègres ; mais il me fut impossible, au début, d’en entendre raconter un seul. Je promis quelques petites récompenses, par exemple, des cigarettes, des allumettes, des épingles de sûreté dont ces gens étaient avides. En vain !

Je ne pus jamais expliquer tout à fait leur réticence à raconter les rêves. Je suppose que la raison en était crainte et méfiance. Les Noirs, on le sait, ont peur quand on les photographie et craignent qu’on ne les prive de leur âme, et peut-être aussi redoutent-ils qu’on puisse leur causer du dommage en prenant connaissance de leurs rêves. Ce n’était pas le cas de nos boys qui étaient des Somalis de la côte et des Souahélis. Ils possédaient un livre de rêves arabe qu’ils consultaient journellement pendant les marches. S’ils avaient quelque doute sur une interprétation, ils venaient même me demander conseil. À cause de ma connaissance du Coran, ils m’appelaient « l’Homme du Livre » et me tenaient pour un mahométan camouflé.

Une fois nous avions une palabre avec le *laibon,* le vieux chef *medicine-man.* Il se présenta vêtu d’un superbe manteau de fourrure de singe bleu, c’était une pièce précieuse d’apparat. Quand je l’interrogeai sur ses rêves, il m’expliqua les larmes aux yeux : « Jadis, les *laibons* avaient eu des rêves et ils savaient s’il y aurait la guerre ou des maladies, si la pluie viendrait et où il faudrait conduire les troupeaux. » Son grand-père avait aussi rêvé de cette sorte.

Mais depuis que les Blancs étaient venus en Afrique personne ne rêvait plus. On

n’avait d’ailleurs plus besoin de rêves puisque, maintenant, les Anglais savaient tout.

Sa réponse me montra que le *medicine-man* avait perdu sa raison d’être. La voix divine qui conseille le clan devenait inutile car les Anglais « savaient encore mieux ». Autrefois le *médicine-man* négociait avec les dieux ou la puissance du destin et donnait des conseils à son peuple. Il exerçait une grande influence, de même que dans la Grèce ancienne les paroles de la Pythie jouissaient d’une grande autorité. Et maintenant, l’autorité du *medicine-man* était remplacée par celle du D.C.

Toute la valeur de la vie gisait maintenant dans le monde d’ici-bas et la prise de conscience par les Noirs de la puissance physique ne me semblait plus être qu’une question de temps et de vitalité de la race noire.

Notre *laibon* n’était en aucune manière une personnalité imposante mais plutôt un vieux monsieur quelque peu pleurard. Malgré cela, ou peut-être même à cause de cela, il était la personnification vivante et impressionnante de la désagrégation souterraine et progressive d’un monde dépassé et qui ne renaîtrait plus jamais.

Dans de multiples occasions, je tournais la conversation vers les *numina,* surtout sur les rites et les cérémonies. Je n’avais fait à ce sujet qu’une seule observation dans un petit village. Il y avait là, au milieu d’une rue animée, devant une hutte vide, un emplacement de plusieurs mètres de diamètre soigneusement balayé. Au centre, une ceinture de cowrie, des bracelets et des anneaux de chevilles, des pendentifs, des tessons de toutes sortes de pots ainsi qu’un bâton à creuser. Nous pûmes seulement apprendre que dans cette hutte une femme était morte. Rien ne transpira au sujet d’une cérémonie funèbre.

Durant la palabre, les gens m’assurèrent avec emphase que leurs voisins de l’ouest étaient de mauvaises gens. Là-bas, quand quelqu’un mourait on avertissait le village le plus proche, et le soir on transportait le cadavre à mi-chemin entre les deux villages. De l’autre côté, des cadeaux de diverses sortes étaient apportés à cette même place et, le matin, le cadavre avait disparu. On insinuait clairement que le mort avait été dévoré par les habitants de l’autre village. Mais chez les Elgonyis, pareille chose ne se produisait jamais, disaient-ils. Certes, on plaçait bien les cadavres dans les buissons où les hyènes se chargeaient de l’enterrement pendant la nuit. Un fait est certain, nous n’avons jamais trouvé trace d’un enterrement des morts.

À cette occasion, j'appris cependant que lorsqu'un homme mourait, on plaçait son cadavre sur le sol au milieu de la hutte. Le *laibon* marchait autour du corps répandant, avec un bol, du lait sur le sol en murmurant : « *Ayick adhista, adhista ayick.* »

Je connaissais déjà le sens de ces mots, depuis une palabre mémorable qui avait eu lieu un peu plus tôt. À la fin de cette palabre, un ancien s'écria tout à coup : « Au matin quand le soleil vient, nous sortons de nos huttes, crachons dans nos mains et les élevons vers le soleil. » Je me fis représenter et décrire la cérémonie avec précision.

Ils crachaient ou soufflaient vigoureusement dans leurs mains placées devant leurs bouches, les retournaient ensuite, les paumes vers le soleil. Je demandai ce que cela signifiait, pourquoi ils le faisaient, pourquoi ils soufflaient ou crachaient dans leurs mains. En vain. – « On a toujours fait cela », disaient-ils. Il fut impossible d'obtenir une explication quelconque et je compris que, de fait, ils savaient qu'ils le font, sans savoir *ce* qu'ils font. Ils ne trouvent aucun sens à cette façon d'agir. Mais n'accomplissons-nous pas nous-mêmes des cérémonies – allumer un arbre de Noël, cacher des œufs de Pâques, *etc.* – sans bien savoir pourtant ce que nous faisons !

Le vieil homme dit que là était la vraie religion de tous les peuples. Tous les Kévirondos, tous les Buyandas, toutes les tribus, aussi loin qu'on pouvait les voir du haut des montagnes et infiniment plus loin encore, tous vénéraient *Adhista* qui est le soleil au moment de son lever. Alors seulement il était *mungu*, Dieu. Le premier croissant d'or de la nouvelle lune dans la pourpre du ciel de l'Ouest est aussi Dieu. Mais seulement alors, autrement non.

Évidemment, dans cette cérémonie des Elgonyis, il s'agissait d'une offrande au soleil, qui est divin au moment de son lever. Quant à la salive, c'est la substance qui, selon la conception primitive, renferme le mana personnel, la force salutaire, magique et vitale. Pour la respiration, c'est *roho* – en arabe *ruch*, en hébreu *ruach*, en grec *pneuma* – vent et esprit. L'acte signifie donc : « J'offre à Dieu mon âme vivante. » C'est une prière muette, en action, qui pourrait tout aussi bien dire : « Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains. »

En même temps *qu'Adhista,* les Elgonyis vénèrent aussi – nous l'apprîmes par ailleurs – *Ayik,* qui demeure dans la terre et est un *sheitan* (démon). C'est le créateur de l'angoisse, vent froid qui guette le voyageur nocturne pour le battre. Le vieil homme siffla une sorte de motif de Loki, motif pour faire comprendre comment *Ayik* se glisse à travers les hautes et mystérieuses herbes de la brousse.

En général les gens de la tribu étaient convaincus que le créateur a fait tout bon et beau. Il se tient par-delà le bien et le mal. Il est *m'zuri,* c'est-à-dire beau, et tout ce qu'il a fait est *m'zuri.*

Quand je demandai ; « Mais les animaux méchants qui tuent votre bétail ? » Ils me dirent : « Le lion est bon et beau », et « vos affreuses maladies ? » Ils

répondirent : « Tu es étendu au soleil et cela est bien. »

J'étais touché par cet optimisme. Mais le soir, vers six heures, cette philosophie cessait brusquement comme je le découvris bientôt. À partir du coucher du soleil, un autre monde règne ; le monde obscur, le monde *d'Ayik,* celui du mal, du danger, de la peur. La philosophie optimiste s'efface et c'est une philosophie de peur des fantômes qui commence, celle des coutumes magiques qui doivent protéger du mal. Avec le lever du soleil, l'optimisme revient sans qu'il y ait contradiction intérieure.

Ce fut pour moi un événement qui me toucha au plus profond : d'entendre évoquer aux sources du Nil la conception primitive égyptienne des deux acolytes d'Osiris, Horus et Set ; expérience et représentation originelle de l'Afrique, qui s'était en quelque sorte répandue avec les eaux sacrées du Nil jusqu'aux côtes de la Méditerranée. *Adhista* soleil levant, principe de lumière, comme Horus ; *Ayik,* principe de l'ombre créateur de l'angoisse.

Dans ce simple rituel de la mort, les paroles prononcées par le *laibon* et l'offrande de lait unissent les contraires, car il sacrifie simultanément aux deux ; tous deux sont de même puissance et de même importance puisque le temps de leur domination, le jour aussi bien que la nuit, ont visiblement une durée égale de douze heures. L'important est cependant le moment où, avec la soudaineté équatoriale, le premier rayon de lumière surgit comme un projectile de l'obscurité, et où la nuit cède à la lumière pleine de vie.

Le lever du soleil, à cette latitude, était un événement qui me subjuguait chaque jour à nouveau. C'était moins le jaillissement déjà en lui-même magnifique des premiers rayons que ce qui se produisait ensuite.

Immédiatement après le lever du soleil, j'avais pris l'habitude de m'asseoir avec mon pliant sous un acacia parasol. Devant moi, au fond de la petite vallée, s'étendait une bande de forêt vierge d'un vert sombre presque noir, et au-dessus, de l'autre côté, apparaissait le bord du plateau. Au début tout n'était que violents contrastes entre le clair et l'obscur ; puis tout prenait forme et contours dans la

lumière qui remplissait toute la vallée d'une clarté qui paraissait compacte. Au-dessus, l'horizon rayonnait de blancheur.

Peu à peu la lumière qui montait semblait s'insinuer dans les objets mêmes qui s'éclairaient comme par le dedans et finissaient par être transparents comme des verres de couleur, tout se transformant en cristal scintillant. L'appel de l'oiseau « sonneur de cloche » remplissait l'horizon. En ces instants j'avais l'impression d'être dans un temple. C'était l'heure la plus sacrée du jour. Je puisais dans cette splendeur d'insatiables ravissements ou plutôt une extase intemporelle.

Tout auprès de ma place, il y avait un grand rocher habité par de grands singes (babouins, papions). Chaque matin ils étaient assis tranquilles, presque immobiles, sur la crête, du côté ensoleillé du rocher, alors que tout le long du jour ils remplissaient la forêt de leur caquetage et de leurs cris perçants. Comme moi, ils semblaient honorer le lever du soleil.

Ils me rappelaient les grands cynocéphales du temple d'Abou Simbel en Égypte, qui répètent les gestes d'adoration. Ils racontent toujours la même histoire : depuis toujours nous avons vénéré le grand dieu qui sauve le monde en surgissant, rayonnante lumière céleste, de la grande obscurité.

En ce temps-là, je compris que depuis les tout premiers commencements une nostalgie de lumière et un désir inépuisable de sortir des ténèbres originelles habitent l'âme. Quand vient la grande nuit, tout se teinte de profonde mélancolie et d'indicible nostalgie de lumière. C'est cela qui s'exprime dans les yeux des primitifs et que l'on peut voir aussi dans les yeux des animaux. Il y a dans l'œil de l'animal une tristesse et l'on ne sait jamais si cette tristesse tient profondément à l'âme de l'animal ou si c'est la signification douloureuse et poignante qui émane de l'être primitif. Cette tristesse est l'atmosphère de l'Afrique, l'expérience de ses solitudes. Ce sont les ténèbres des tout premiers temps, un mystère maternel. C'est pourquoi la naissance du soleil, au matin, est l'événement qui subjugue les Noirs.

L'instant où la lumière se fait *est* Dieu. Cet instant apporte la délivrance. C'est l'expérience originelle du moment vécu et elle est déjà perdue et oubliée quand on pense que le soleil est Dieu. « Nous nous réjouissons que la nuit, où rôdent les esprits, soit maintenant terminée ! » disent les indigènes. C'est déjà une rationalisation. En réalité, une obscurité pèse sur le pays, toute différente de la nuit naturelle.

C’est la nuit psychique primitive, les innombrables millions d’années durant lesquelles tout fut toujours tel qu’aujourd’hui. La nostalgie de la lumière est la nostalgie de la conscience. Quand notre bienheureux séjour au mont Elgon approcha de sa fin, avec tristesse nous démontâmes nos tentes et nous nous promîmes de revenir. À cette époque, je n’aurais pas pu me représenter que je ne revivrais jamais plus cette merveille insoupçonnée. Depuis, on a découvert près de Kakamegas des gisements aurifères ; sur mon lointain pays souffla le mouvement Mao-Mao et chez nous un réveil brutal vint interrompre notre rêve culturel. Nous descendîmes le long du versant sud du mont Elgon. Lentement se modifiait le caractère du paysage. Des montagnes plus hautes, couvertes d’épaisses forêts vierges, touchaient à la plaine. La couleur des indigènes était plus noire, leur corps plus lourd et plus massif perdait l’élégance des Masaïs. Nous arrivâmes dans le pays des Bugishus et séjournâmes quelque temps dans la maison de repos, haut située, de Bunambale. Nous avions, de là, une vue magnifique sur la vaste vallée du Nil. Nous continuâmes notre route vers Mbala et nous gagnâmes finalement Jinja au bord du lac Victoria avec deux camions Ford. Nous chargeâmes nos bagages sur le train à voie étroite qui, une fois tous les quinze jours, conduisait au lac Chioga. Un vapeur avec roues à aubes dont on chauffait la chaudière au bois nous prit en charge et nous amena, après quelques incidents, jusqu’à Masindiport. Là un camion prit nos bagages et nous arrivâmes à Masinditown, située sur le plateau qui sépare le lac Chioga d’Albert Nyanza.

Dans un village, sur la route qui va du lac Albert à Réjâf dans le Soudan, nous eûmes une aventure inoubliable : le chef local, homme de haute taille, encore jeune, apparut avec sa suite. C’étaient les noirs les plus sombres que j’eusse jamais vus. La compagnie avait un aspect qui n’éveillait guère la confiance. Le *mamur*[151] de Mimul nous avait donné trois askaris pour nous protéger ; mais je vis bientôt que ni eux, ni nos boys ne se sentaient à leur aise. Ils n’avaient pour leurs fusils que trois cartouches chacun. Aussi leur présence n’était-elle qu’un geste symbolique du gouvernement.

Lorsque le chef me proposa d’organiser le soir un *n’goma* (danse), je me réjouis de cette idée. J’espérai ainsi que nous resterions dans les meilleurs termes avec cette tribu. La nuit venue, nous aspirions tous au sommeil, quand nous entendîmes tambouriner et sonner du cor, et bientôt apparurent une soixantaine d’hommes environ, militairement équipés avec des lances étincelantes, des massues et des épées, suivis à quelque distance par des femmes, des enfants et même des nourrissons que les mères portaient sur leur dos. C’était évidemment une très grande manifestation pour le clan. Malgré la chaleur, toujours aux

environs de 34 degrés, un immense feu fut allumé autour duquel les femmes et les enfants formaient un cercle. Les hommes prenaient place tout autour d’eux en un cercle extérieur, tel que celui que j’avais une fois observé chez un troupeau d’éléphants qui se sentait traqué. Je ne savais guère si je devais me réjouir ou me sentir menacé par cette arrivée en masse. Je cherchai des yeux nos boys et nos soldats – ils s’étaient évanouis du camp sans laisser de traces ! En guise de *captatio benevolentiae* (pour capter leur bienveillance) je distribuai des cigarettes, des allumettes, des épingles de sûreté. Le chœur des hommes se mit à chanter des mélodies puissantes et guerrières qui ne manquaient pas d’harmonie, en même temps les jambes commencèrent à se mettre en mouvement. Les femmes et les enfants trépignaient autour du foyer, les hommes dansaient en brandissant leurs armes vers le feu et se rejetaient en arrière pour s’avancer à nouveau en s’accompagnant d’un chant sauvage, de roulements de tambour et de coups de trompe. C’était une scène sauvage et enthousiasmante, baignée de l’éclat du feu et de la clarté magique de la lune. Mon ami et moi bondîmes pour nous mêler aux danseurs. Je brandissais en dansant la seule arme que je possédais, un fouet de rhinocéros. Je voyais, aux visages rayonnants, que notre participation était appréciée. Leur ardeur redoublait et toute la compagnie frappait des pieds, chantait et criait et ruisselait de sueur. Peu à peu le rythme de la danse et des tambours se précipitait.

Sous l’influence de ces danses et de cette musique, les noirs entrent facilement dans une sorte d’état de possession. Il en fut de même ici. Aux environs de onze heures, le débordement commença et le spectacle devint tout à coup très étrange. Les danseurs ne formaient plus qu’une horde sauvage et je commençais à redouter la manière dont cela allait se terminer. Je fis signe au chef qu’il était maintenant temps de finir, qu’il devait aller dormir avec sa troupe. Mais il voulait danser « encore une fois, et une fois encore, et une autre fois ».

Je me rappelai qu’un de mes compatriotes, un des deux cousins Sarasin, lors de leur expédition aux Célèbes et pendant un *n’goma* de ce genre, avaient été touchés par une lance égarée. Aussi, sans tenir compte des prières du chef, je rassemblai les gens, distribuai des cigarettes et fis le geste de dormir. Puis je brandis d’un air menaçant, mais en riant, mon fouet de rhinocéros et je me mis, faute de mieux, à leur crier à pleine voix, en suisse alémanique, que c’en était assez maintenant, qu’il fallait rentrer, se mettre au lit et dormir. Ces gens remarquèrent naturellement que je faisais seulement semblant d’être en colère ; or c’était précisément, semble-t-il, ce qu’il fallait. Un éclat de rire général s’éleva, et, cabriolant, les gens se séparèrent et s’éclipsèrent dans la nuit, dans

différentes directions.

Longtemps encore nous entendîmes leurs cris et leurs tambours. Enfin ce fut le silence et nous nous enfonçâmes, épuisés, dans le sommeil.

À Réjâf, au bord du Nil, notre expédition se termina. Nous nous entassâmes sur un vapeur à aubes qui, à cause des eaux basses, pouvait tout juste relâcher à Réjâf. Je me sentais encore tout accablé de la richesse de ce que j'avais vécu. Mille pensées m'assaillaient et je voyais avec une douloureuse clarté que mon aptitude à assimiler de nouvelles impressions et à embrasser la mer sans rivages de mes pensées touchait rapidement à son terme.

Cela m'obligea à passer encore une fois en revue toutes mes expériences et mes observations, pour en dégager les liens intérieurs. J'avais noté tout ce qui méritait d'être retenu.

Pendant tout le voyage, mes rêves avaient avec opiniâtreté conservé la tactique de nier l'Afrique en prenant exclusivement pour illustrations des scènes de mon pays, donnant ainsi l'impression qu'ils considéraient que le voyage en Afrique n'était pas à vrai dire réel, mais plutôt un acte symptomatique ou symbolique – s'il est permis de personnifier à ce point les processus inconscients. Cette hypothèse s'imposa à moi parce que les événements les plus impressionnants du voyage semblaient intentionnellement exclus de mes rêves. Une seule fois, pendant tout le voyage, j'avais rêvé d'un noir. Son visage me sembla étrangement connu, mais il fallut y réfléchir longtemps avant de découvrir que je l'avais déjà rencontré. Finalement il me revint en mémoire que c'était mon coiffeur de Chattanooga au Tennessee. Un noir américain ! Dans le rêve, il tenait près de ma tête un fer à friser brûlant et voulait rendre mes cheveux « kinky », autrement dit, il voulait me faire des cheveux de noir en me frisant. Je sentais déjà la douloureuse brûlure et me réveillai tout angoissé.

Je considérai ce rêve comme un avertissement de l'inconscient : ne disait-il pas que ce qui est primitif était pour moi un danger ? À cette époque j'étais sans doute plus près du *going black* que jamais. Je souffrais d'une attaque de *sandfly fever*[152] qui sans doute avait diminué ma résistance psychique. Pour représenter un noir me menaçant, il avait fallu, pour bien éviter de rappeler le présent, mobiliser un souvenir vieux de douze ans, celui de mon coiffeur noir d'Amérique.

L'étrange comportement de mes rêves correspond d'ailleurs à un phénomène

déjà remarqué au cours de la première guerre mondiale. Les soldats en campagne rêvaient beaucoup moins de guerre que de leurs maisons. Les psychiatres militaires admirent comme principe l'obligation de retirer un homme du front s'il rêvait trop de scènes de guerre, car alors il n'avait plus aucune défense psychique contre les impressions venues de l'extérieur.

En parallèle avec les événements de l'exigeant milieu africain, une ligne intérieure fut conservée et réalisée avec succès dans mes rêves. Elle concernait mes problèmes les plus personnels. De cela je ne pouvais tirer aucune autre conclusion que celle-ci : il fallait, en toutes circonstances, que je conserve intacte ma personnalité européenne.

Mon grand étonnement de tout cela fit naître en moi le soupçon que j'avais entrepris mon aventure africaine avec la secrète intention de me débarrasser de l'Europe et de ses problèmes, même au risque de rester en Afrique, comme tant d'autres avant moi et en même temps que moi. Le voyage m'apparaissait être moins une étude de la psychologie primitive *(Bugishu Psychological Expedition* B.P.E., lettres imprimées en noir sur des *chop boxes !)* qu'avoir pour objet de répondre à la question personnelle gênante : que va-t-il advenir du psychologue Jung *in the wilds of Africa ?* Question à laquelle j'essayais continuellement de me soustraire, en dépit de mon projet intellectuel d'examiner la réaction d'un Européen aux conditions de vie du monde originel. Or, je fus bien étonné de le découvrir, il ne s'agissait pas tant d'une étude objective scientifique, que d'un problème intensément personnel, qui se rattachait à toutes sortes de points douloureux de ma propre psychologie. Je dus donc m'avouer, que c'était beaucoup moins la *Wembley exhibition* qui avait fait mûrir en moi la décision en vue de ce voyage, que le fait qu'en Europe l'atmosphère était devenue trop irrespirable pour moi.

Tandis que ces pensées m'agitaient, je glissais sur les eaux tranquilles du Nil dans la direction du nord, vers l'Europe, vers l'avenir. Le voyage prit fin à Khartoum. Là commence l'Égypte. Ainsi je réalisai mon désir et mon projet de me rapprocher de cette civilisation, non pas en venant de l'ouest, de l'Europe et de la Grèce, mais du sud, du côté des sources du Nil.

Plus que par l'apport complexe de l'Asie, j'étais intéressé par la contribution hamitique à la civilisation égyptienne. J'avais espéré m'instruire à ce sujet en suivant le cours géographique du Nil et aussi celui du temps. La plus grande lumière que j'en reçus fut l'épisode concernant Horus chez les Elgonyis, si expressément remise en mémoire dans le geste de vénération des babouins d'Abou Simbel à la porte sud de l'Égypte.

Le mythe d'Horus est l'histoire de la lumière divine qui vient de naître. Ce mythe fut exprimé après qu'au sortir des ténèbres originelles des temps préhistoriques s'était révélé, pour la première fois, le salut de l'homme par la culture, – c'est-à-dire par la conscience. Ainsi le voyage, du fond de l'Afrique vers l'Égypte, devint pour moi comme un drame de la naissance de la lumière, très étroitement lié à moi-même et à ma psychologie. Cela me fut un grand éclaircissement, mais je ne me sentais pas en état de l'exprimer par des mots. Je ne savais pas d'avance ce que l'Afrique m'apporterait, mais elle détenait la réponse et l'expérience satisfaisantes. Cela avait pour moi plus de valeur que toute récolte ethnologique, que des armes, des parures, des poteries, des trophées de chasse… Je voulais savoir quelle serait l'action de l'Afrique sur moi et je l'ai appris.

INDE

Mon voyage aux Indes (1938) ne fut pas décidé sur ma seule initiative. Je le dus à une invitation du gouvernement anglais des Indes à assister aux festivités marquant le vingt-cinquième jubilé de l'université de Calcutta[153].

J'avais alors beaucoup lu de philosophie indienne et approfondi l'histoire religieuse de ce pays ; j'étais très profondément convaincu de la valeur de la sagesse orientale. Mais il me fallait effectuer ce voyage pour pouvoir tirer mes propres conclusions ; aussi je restai replié sur moi-même, comme un homunculus dans sa cornue ; l'Inde m'a effleuré comme un rêve, car j'étais et je restais à la recherche de moi-même, à la recherche de ma propre vérité.

Ce voyage fut donc un intermède alors que j'étais intensément occupé de philosophie alchimique. Cette étude ne me laissait nul repos ; au contraire, elle m'incita à emporter le premier volume du *Theatrum Chemicum* de 1602, qui renferme les écrits les plus importants de Gérard Dorn. Durant le voyage j'ai étudié à fond ce livre, du commencement jusqu'à la fin. Aussi une pièce fondamentale et originelle du patrimoine de la pensée européenne fut-elle constamment confrontée avec les impressions émanant de la mentalité et du génie d'une civilisation étrangère. Ces deux mondes étaient nés tous deux en droite ligne des expériences psychiques premières de l'inconscient et, par suite, avaient engendré des conceptions intuitives semblables ou analogues, ou au moins comparables.

Aux Indes, pour la première fois, je me trouvais sous l'influence directe d'une civilisation étrangère, hautement différenciée.

Durant mon voyage en Afrique, des impressions toutes différentes – et non pas la civilisation – avaient été déterminantes. En Afrique du Nord, je n'avais jamais eu l'occasion de converser avec un homme qui eût été à même de traduire en mots sa culture. Or maintenant l'occasion m'était offerte de parler avec des représentants de la mentalité indienne et je pouvais la comparer avec celle de l'Europe. Ce fut pour moi de la plus grande importance. J'ai eu de longs entretiens pleins d'intérêt avec S. Subramanya Iyer, le guru du maharadjah de Mysore, dont j'ai été l'hôte pendant un certain temps, et avec beaucoup d'autres également, dont malheureusement j'ai oublié les noms. Par contre, j'ai évité

toute rencontre avec les « saints personnages ». Je les ai évités parce que je devais me contenter de ma propre vérité et ne devais rien accepter en dehors de ce que je pouvais atteindre par moi-même. J'aurais eu l'impression de commettre un vol si j'avais tenté d'être instruit par les « saints » et d'accepter, pour moi, leur vérité. Leur sagesse est à eux, et à moi n'appartient que ce qui provient de moi-même. En Europe plus encore je ne puis rien emprunter à l'Orient ; au contraire, il me faut vivre par moi-même, par ce que dit mon être intérieur, ou par ce que la nature m'apporte.

Je ne sous-estime nullement la figure lourde de signification du « saint » indien. Mais je n'ai pas la présomption de pouvoir l'apprécier en tant que phénomène isolé à sa juste valeur. Par exemple je ne sais pas si la vérité qu'il prononce est une révélation qui lui est personnelle ou si c'est un proverbe qui court les rues depuis des millénaires.

Un incident typique qui s'est produit à Ceylan me revient à l'esprit. Dans une rue étroite deux paysans encastrèrent les roues de leurs charrettes. Au lieu de la dispute à laquelle on aurait pu s'attendre, chacun murmura avec politesse et retenue, des mots comme *adûkan anâtman,* ce qui signifie : « perturbation passagère, aucune âme (individuelle) ». Cela était-il unique, cela était-il typiquement indien ?

Aux Indes, ce qui me préoccupa avant tout fut la question de la nature psychologique du mal. Je fus très impressionné par la façon dont ce problème s'intègre à la vie de l'esprit indien et j'en acquis une conception nouvelle. De même, en m'entretenant avec des Chinois cultivés, je fus chaque fois impressionné de voir qu'il était possible d'intégrer ce qui est réputé être le « mal », sans pour autant « perdre la face ». Chez

nous, en Occident, il n'en est pas ainsi. Pour un Oriental, le problème moral ne semble pas occuper la première place comme chez nous. Pour lui, pertinemment, le bien et le mal sont intégrés dans la nature et, en somme, ne sont que des différences de degré d'un seul et même phénomène.

Je fus frappé par le fait que la spiritualité indienne recevait autant du mal que du bien. Le chrétien aspire au bien et succombe au mal ; l'Indien, au contraire, se sent en dehors du bien et du mal ou cherche à atteindre cet état par la méditation ou le yoga. C'est ici cependant que surgit mon objection : dans une telle attitude, ni le bien, ni le mal n'ont de contours qui leur soient propres et cela entraîne une

certaine inertie. Nul ne croit vraiment au mal, nul ne croit vraiment au bien. Bien ou mal signifient tout au plus ce qui est *mon* bien ou *mon* mal, ce qui m'apparaît comme bien ou comme mal. On pourrait dire paradoxalement que la spiritualité indienne est dépourvue à la fois du mal et du bien, ou encore qu'elle est à tel point accablée par les contraires, qu'il lui faut à tout prix le nirdvandva, c'est-à-dire la libération des contrastes et des dix mille choses.

Le but que poursuit l'Indien n'est pas d'atteindre la perfection morale, mais d'atteindre l'état de nirdvandva. Il veut se libérer de la nature et par conséquent atteindre par la méditation l'état sans images, l'état de vide. Moi, au contraire, je vise à me maintenir dans la contemplation vivante de la nature et des images psychiques. Je ne veux être débarrassé ni des hommes, ni de moi-même, ni de la nature, car tout cela représente à mes yeux une merveille indescriptible. La nature, l'âme et la vie m'apparaissent comme un épanouissement du divin. Que pourrais-je désirer de plus ? Pour moi, le sens suprême de l'être ne peut consister que dans le fait que cela *est* et non point dans le fait que cela n'est pas ou que cela n'est plus.

Pour moi, il n'est pas de libération à tout prix. Je ne saurais être débarrassé de quoi que ce soit que je ne possède, que je n'aie ni fait, ni vécu. Une réelle libération n'est possible que si j'ai fait ce que je pouvais faire, si je m'y suis totalement adonné ou y ai pris totalement part.

Si je m'arrache à cette participation, j'ampute, en quelque sorte, la partie de mon âme qui y correspond. Certes, il peut arriver que cette participation me paraisse trop pénible et que j'aie de bonnes raisons pour ne pas m'y adonner entièrement. Mais alors, je me vois contraint de confesser un *non possumus* – nous ne pouvons pas –, de reconnaître que j'ai peut-être omis quelque chose d'essentiel et n'ai pas accompli une tâche. La conscience aiguë de mon incapacité compense l'absence de l'acte positif.

Un homme qui n'a pas traversé l'enfer de ses passions ne les a pas non plus surmontées. Elles habitent alors dans la maison voisine et, sans qu'il y prenne garde, une flamme en peut sortir qui atteindra aussi sa propre maison. Si nous abandonnons, laissons de côté et, en quelque sorte, oublions à l'excès, nous courons le danger de voir reparaître avec une violence redoublée tout ce qui a été laissé de côté ou abandonné.

À Konarak (Orissa), j'ai rencontré un pandit qui aimablement me servit de guide lors de ma visite du « temple-char ». De la base au sommet, la pagode est couverte de sculptures obscènes raffinées. Nous nous entretînmes longuement de

ce fait remarquable ; il me le présenta comme un moyen d'atteindre à la spiritualisation. J'objectai – en montrant un groupe de jeunes paysans qui, bouche bée, admiraient justement ces merveilles – que ces jeunes gens n'étaient guère en voie de spiritualisation et qu'ils prenaient plaisir à emplir leurs têtes de ces fantaisies sexuelles. À quoi il rétorqua : « Mais c'est précisément cela ! Comment pourraient-ils jamais se spiritualiser s'ils ne réalisaient d'abord leur karma ? Les images manifestement obscènes sont là pour les remettre dans leur *dharma*, dans leur loi. Sans cela ces inconscients pourraient l'oublier ! »

Je trouvais tout à fait bizarre qu'il crût que de jeunes hommes – tels des animaux en dehors de l'époque du rut – pussent oublier leur sexualité. Mais mon sage resta inébranlable, soutenant qu'aussi inconscients que des animaux ils avaient réellement besoin d'un avertissement pressant.

C'est pour cela, qu'avant qu'ils entrassent dans le temple, la décoration extérieure leur rappelait leur dharma : s'ils n'en prenaient pas conscience et ne l'accomplissaient pas, ils ne pourraient participer à aucune spiritualisation.

Quand nous franchîmes le portail du temple, mon compagnon appela mon attention sur les deux « tentatrices », les statues de deux danseuses qui avec un mouvement séducteur de leurs hanches accueillaient gracieusement l'arrivant. « Voyez-vous ces deux danseuses, dit-il, elles ont la même signification.

Naturellement cela ne concerne pas des gens comme vous et moi parce que nous avons atteint un degré de conscience qui est au-delà. Mais pour ces jeunes paysans c'est un avertissement et un enseignement indispensables. »

Quand nous eûmes quitté le temple, et comme nous marchions le long d'une allée de lingam, il dit soudain : « Voyez-vous ces pierres ? Savez-vous ce qu'elles signifient ? Je vais vous livrer un grand secret ! » J'étais étonné, car je pensais que n'importe quel enfant aurait compris la nature phallique de ces monuments. Mais, lui, murmura à mon oreille le plus sérieusement du monde : « *These stones are man's private parts* » (« Ces pierres sont les parties secrètes de l'homme. ») Je m'étais attendu à ce qu'il me dise qu'elles représentaient le grand dieu Shiva. Je le regardai, stupéfait, mais il hocha gravement la tête comme s'il voulait dire : « Oui, c'est ainsi ! Sans doute dans ton ignorance d'Européen n'y aurais-tu pas pensé. »

Quand je racontai cette histoire à Heinrich Zimmer[154], il s'écria ravi : « Enfin ! j'entends, sur les Indes, quelque chose de réel. »

Les stûpas de Sânchî sont restés pour moi inoubliables : ils m'empoignèrent

avec une force inattendue et éveillèrent en moi l'émotion qui naît d'ordinaire quand je découvre une chose, une personne, une idée dont la signification me reste encore inconsciente. Les stûpas s'élèvent sur une colline rocheuse au sommet de laquelle conduit un sentier agréable fait de dalles de pierre posées à travers une plaine verdoyante. Ce sont des monuments funéraires ou des reliquaires en forme de demi-sphères, selon la prescription du Bouddha dans le Mahâ-parinibbâna-sûtta. Ils ont été restaurés fidèlement par les Anglais. Le plus vaste de ces monuments est entouré d'un mur avec quatre portiques ouvragés. Dès qu'on y pénètre par l'un d'eux, le sentier conduit en tournant à gauche à un déambulatoire que l'on suit dans le sens des aiguilles d'une montre. Aux quatre points cardinaux se dressent des statues du Bouddha.

Quand on a terminé une circumambulation on atteint un second chemin de ronde situé plus haut et qui tourne dans le même sens. Le vaste panorama sur la plaine, les stûpas eux-mêmes, les ruines du temple et le silence de la solitude du lieu sacré forment un ensemble indescriptible qui me saisit et me retint.

Jamais auparavant, je n'avais à ce point été envoûté par un site. Je me séparai de mes compagnons et me sentis subjugué par l'atmosphère de ce lieu.

J'entendis alors, dans le lointain, des bruits rythmés de gongs qui se rapprochaient. C'était un groupe de pèlerins japonais qui, marchant l'un derrière l'autre, frappaient sur un petit gong. Ils scandaient ainsi l'antique prière : « *Om mani padme houm*[155], le coup de gong tombant sur le *houm*. Ils se prosternèrent profondément devant les stûpas et entrèrent ensuite par le portail. Puis ils se prosternèrent à nouveau devant la statue du Bouddha et entonnèrent une sorte de chant choral. Ensuite ils accomplirent la double circumambulation au cours de laquelle ils chantèrent un hymne devant chaque statue du Bouddha. Tandis que je les observais, mon esprit les accompagnait et quelque chose en moi les remerciait de tout mon cœur silencieusement, parce qu'ils étaient si excellemment venus à l'aide de sentiments que je ne pouvais articuler.

Mon saisissement me montrait que la colline de Sânchî représentait pour moi quelque chose de central. Là, le bouddhisme s'est révélé à moi en une réalité nouvelle. Je compris la vie du Bouddha comme la réalité du Soi qui avait pénétré une vie personnelle et la revendiquait. Pour le Bouddha, le Soi est au-dessus de tous les dieux. Il représente l'essence de l'existence humaine et du monde en général. En tant *qu'unus mundus*[156] il englobe aussi bien l'aspect de l'être en soi que celui selon lequel il est reconnu, et sans lequel il n'est pas de monde. Le

Bouddha a certainement vu et compris la dignité cosmogonique de la conscience humaine ; c'est pourquoi il voyait nettement que si quelqu'un réussissait à éteindre la lumière de la conscience, le monde s'enfoncerait dans le néant. Ce fut le mérite immortel de Schopenhauer de l'avoir encore compris ou de l'avoir redécouvert.

Le Christ aussi – comme le Bouddha – est une incarnation du Soi, mais dans un sens tout différent. Tous deux ont dominé en eux le monde : le Bouddha, pourrait-on dire, par une compréhension rationnelle, le Christ en devenant victime selon le destin ; dans le christianisme cela est plutôt subi : dans le bouddhisme cela est plutôt contemplé et fait.

L'un et l'autre sont justes ; mais dans le sens indien, l'homme plus complet, c'est le Bouddha. Il est une personnalité historique et par conséquent plus compréhensible pour l'homme. Le Christ est à la fois homme historique et Dieu et, par suite, beaucoup plus difficilement accessible ; au fond, il n'était point compréhensible, même pour lui-même ; il savait seulement qu'il devait se sacrifier, ainsi que cela lui avait été imposé du fond de lui-même.

Son sacrifice l'avait frappé comme l'eût fait un destin. Le Bouddha a agi mû par la connaissance. Il a vécu sa vie et mourut à un âge avancé. Il est probable que l'activité du Christ en tant que Christ n'a duré que très peu de temps[157].

Plus tard il s'est produit dans le bouddhisme la même transformation que dans le christianisme : le Bouddha devint, pour ainsi dire, l'*imago* de la réalisation du Soi, un modèle que l'on imite, alors que lui-même avait proclamé qu'en arrivant à vaincre la chaîne des nidânas[158], chaque individu peut devenir un illuminé, un bouddha. Il en va de même dans le christianisme.

Le Christ est le modèle qui vit dans chaque chrétien, expression de sa personnalité totale. Mais l'évolution historique a conduit à *l'imitatio Christi,* par laquelle l'individu ne suit pas la route de sa propre destinée vers la totalité mais au contraire tente d'imiter le chemin que le Christ a suivi. De même, en Orient, cela conduisit à une fidèle imitation du Bouddha. Le fait que le Bouddha devint le modèle que l'on imite était en soi un affaiblissement de son idée, exactement comme *l'imitatio Christi* est une anticipation de l'arrêt fatal de l'évolution de l'idée chrétienne. Le Bouddha par la vertu de sa compréhension s'élevait même au-dessus des dieux du brahmanisme ; de même le Christ pouvait-il crier aux Juifs : « Vous êtes des dieux ! » (Jean, X, 34) ; mais les hommes furent

incapables d’en saisir le sens. Par contre, l’Occident dit « chrétien » marche à pas de géant vers la possibilité de détruire un monde, au lieu d’en construire un nouveau[159].

L’Inde m’honora de trois diplômes de doctorat : Allahabad, Bénarès et Calcutta – le premier représente l’Islam, le second, l’Hindouisme et le troisième, la médecine et les sciences naturelles indo-britanniques. C’était un peu trop et j’eus besoin d’une retraite. Un séjour de dix jours dans un hôpital me la procura quand, à Calcutta, je fus atteint de dysenterie. Ce fut un îlot béni dans la mer inépuisable de mes impressions ; j’y retrouvai le sol, le point d’appui d’où je pus considérer les dix mille choses et leur bouleversant tourbillon, les hauteurs et les profondeurs, les merveilles de l’Inde et sa misère indescriptible, sa beauté et son obscurité.

Quand, suffisamment remis, je revins à l’hôtel, j’eus un rêve si caractéristique que je tiens à le raconter :

Je me trouvais, avec un certain nombre d’amis et de connaissances de Zurich, sur une île inconnue, probablement au voisinage de la côte sud de l’Angleterre. Petite et presque inhabitée, cette île étroite s’étendait dans la direction nord-sud sur trente kilomètres environ. Sur la côte rocheuse, au sud, s’élevait un château moyenâgeux dans la cour duquel nous formions un groupe de touristes. En face de nous se dressait un imposant beffroi ; à travers son portail on pouvait voir un large escalier de pierre ; on pouvait juste discerner qu’il débouchait dans une salle à colonnes, faiblement éclairée par la lueur de chandelles. J’entendis dire que c’était le château du Graal et que dans la soirée il y aurait une « célébration du Graal ».

Cette information semblait avoir un caractère secret, car un professeur allemand qui se trouvait parmi nous, et ressemblait étonnamment au vieux Mommsen, n’en savait rien. J’eus avec lui un entretien très animé et fus impressionné par son érudition et son intelligence étincelante. Un seul point m’embarrassait : il parlait sans arrêt d’un passé mort et exposait savamment les rapports entre les sources anglaises et françaises de l’histoire du Graal. Apparemment, il n’avait pas conscience du sens de la légende ni connaissance de sa vivante présence, alors que l’un et l’autre m’impressionnaient au plus haut point. Il ne semblait pas non plus percevoir notre entourage réel immédiat : il se comportait comme s’il parlait dans une salle de cours devant ses étudiants. En vain je tentai d’attirer son attention sur la particularité de la situation. Il ne voyait pas l’escalier, non plus que les lumières de fête dans la salle.

Un peu désemparé, je regardai autour de moi et je découvris que je me trouvais contre le mur d'un bâtiment du château dont la partie inférieure était comme couverte par un espalier. Il n'était pas en bois comme d'ordinaire, mais en fer noir artistiquement travaillé, en forme de vigne avec feuilles, sarments et grappes. Sur les branches horizontales, tous les deux mètres, se trouvaient des maisonnettes, sorte de petites niches, elles aussi en fer. Soudain, je remarquai une agitation dans le feuillage, il me sembla que c'était une souris, mais ensuite je vis nettement un petit homme encapuchonné, en fer, un *cucullatus* qui se glissait d'une maisonnette dans une autre.

« Eh bien ! criai-je étonné au professeur, vous voyez bien… »

Alors il y eut un hiatus ; et la scène du rêve se modifia. Nous nous trouvions – le même groupe qu'auparavant, moins le professeur – en dehors du château fort dans un site rocheux, sans arbres. Je savais que quelque chose devait se passer, car le Graal n'était pas encore dans le château et sa fête devait se dérouler le soir même. On disait qu'il se trouvait dans la partie nord de l'île, caché dans une petite maison inhabitée, la seule qui s'y trouvât. Je savais qu'il était de notre tâche d'aller l'y chercher. Nous étions environ une demi-douzaine, tous nous nous mîmes en route vers le nord.

Après une marche épuisante de plusieurs heures, nous arrivâmes à la partie la plus étroite de l'île et je découvris qu'un bras de mer la divisait en deux moitiés. À sa partie la plus étroite, la largeur du bras de mer était d'environ cent mètres. Le soleil s'était couché, la nuit tombait. Fatigués nous nous installâmes sur le sol. Nul être humain dans cette contrée déserte. Pas un arbre, pas un buisson, simplement de l'herbe et des rochers, pas un pont et pas un bateau ! Il faisait très froid et mes compagnons s'endormirent l'un après l'autre. Je réfléchis à ce qu'il fallait faire et j'en vins à la conclusion que je devais traverser seul le canal à la nage et aller chercher le Graal. J'étais en train de me dévêtir quand je m'éveillai.

À peine m'étais-je dégagé de l'écrasante multiplicité des impressions de l'Inde que ce rêve essentiellement européen se manifesta. Dix années auparavant j'avais déjà pu constater qu'en Angleterre, en maints endroits, le mythe du Graal était encore bien vivant, en dépit de toute l'érudition accumulée autour de ses légendes et de ses poèmes. Cela m'avait d'autant plus impressionné que la concordance, entre le mythe poétique et les affirmations de l'alchimie sur l'*unum vas, l'una medicina, l'unus lapis*[160], était pour moi devenue évidente. Les mythes que le jour oubliait continuent à se raconter dans la nuit et de puissantes figures que la conscience banalise et réduit, à de ridicules vétilles, le poète les

fait revivre et les ranime dans ses visions prémonitoires. C'est pourquoi, bien que « sous une forme modifiée », elles peuvent être reconnues par un être méditatif. Les grands d'autrefois ne sont point morts comme nous nous l'imaginons ; ils ont seulement changé de nom. « De petite taille, mais grand par la puissance », le Cabire voilé entre dans une nouvelle maison.

Impérieusement le rêve effaça toutes les impressions indiennes, si intenses qu'elles fussent encore, et me livra aux préoccupations trop longtemps négligées qui tiennent à cœur à l'Occident et qui jadis étaient exprimées dans la quête du Saint Graal, ainsi que dans la recherche de la « pierre philosophale ». Je fus arraché au monde de l'Inde et il me fut rappelé que l'Inde n'était pas ma tâche mais simplement une étape de la route – importante certes – qui devait me rapprocher de mon but. C'était comme si le rêve me demandait : « Que fais-tu aux Indes ? Cherche plutôt pour tes semblables le calice du salut, le *salvator mundi* dont vous avez un besoin si pressant. N'êtes-vous pas sur le point de démolir tout ce que les siècles ont construit ? »

À Ceylan je recueillis les dernières impressions de mon voyage. Ce n'est plus l'Inde, c'est déjà la mer du Sud ; ce pays évoque un peu le paradis dans lequel on ne peut pas séjourner trop longtemps. Colombo, port international actif où, le soir, entre cinq et six heures, des trombes d'eau se précipitent du ciel serein ; nous le laissâmes bientôt derrière nous pour gagner les collines de l'intérieur. Kandy, la vieille cité royale, y est située, enveloppée d'un fin brouillard qui entretient dans sa tiède humidité la luxuriance de sa végétation. Le temple de Dalada-Maligawa qui renferme la relique de la dent sacrée (du Bouddha) est petit, certes, mais d'un charme tout particulier. Je passai un long moment dans la bibliothèque, m'entretenant avec les moines, et je contemplai les textes du canon bouddhique gravés sur des feuilles d'argent.

Là, j'assistai à une mémorable cérémonie du soir. De jeunes garçons et de jeunes filles répandaient devant les autels des montagnes de fleurs de jasmin en chantant doucement une prière : un *mantra.* Je me disais qu'ils imploraient le Bouddha, mais le moine qui me conduisait m'expliqua : « Non ! le Bouddha n'est plus. Il est dans le nirvâna ; on ne saurait l'implorer. Ils chantent : « Éphémère comme la beauté de ces fleurs est la vie. Que mon Dieu partage avec moi le mérite de cette offrande[161]. » Le fait que de jeunes hommes chantent ainsi est typiquement indien.

Comme prélude à la cérémonie il y eut une heure de concert de tambour dans

le *mandapam* ou vestibule des temples indiens. Il y avait cinq tambourinaires, un à chaque coin de la salle carrée, le cinquième – un beau jeune homme – se tenait au centre. C'était le soliste, véritable virtuose dans son art. Son torse, brun sombre et brillant, était nu ; il portait une ceinture rouge, une *shoka* blanche (longue chemise atteignant les pieds), un turban blanc, les bras couverts de bracelets étincelants ; il se plaça avec son double tambour aux pieds du bouddha en or pour « faire l'offrande de sa musique » ; là, seul, avec de beaux mouvements du corps et des mains, il tambourinait une étrange mélodie d'un art parfait. Je le voyais de dos. Il se tenait devant l'entrée du *mandapam* encadrée de petites lampes à huile. Le tambour parle dans une langue originelle au ventre ou au plexus solaire : celui-ci « n'implore » pas, mais engendre le *mantra* « méritoire » ou l'expression méditative. Il ne s'agit donc pas de la vénération d'un bouddha non existant, mais d'un des nombreux actes de rédemption de soi-même de l'homme éveillé.

Vers le début du printemps, je me mis en route pour le voyage de retour, tellement subjugué par mes impressions que je ne descendis pas à terre à Bombay, et me plongeai dans mes textes alchimistes latins.

Cependant, les Indes ne sont pas restées sans laisser en moi des traces, au contraire, elles en ont laissé qui vont d'un infini vers un autre infini.

RAVENNE ET ROME

En 1913, quand j'étais venu pour la première fois à Ravenne, j'avais déjà été profondément impressionné par le monument funéraire de Galla Placidia ; il m'avait paru significatif et m'avait singulièrement fasciné. À ma seconde visite, quelque vingt ans plus tard, je fus en proie au même sentiment. À nouveau, le tombeau me plongea dans un étrange et intense état d'âme. J'étais en compagnie d'une dame de ma connaissance, et nous nous rendîmes aussitôt après dans le baptistère des orthodoxes.

Ce qui me frappa en tout premier lieu, ce fut la douce lumière bleue qui baignait la salle sans que j'en fusse pourtant étonné. Je ne me posais aucune question quant à son origine et ne remarquais pas du tout ce qu'il pouvait y avoir d'étrange dans cette absence de source lumineuse. À mon grand étonnement, à la place des fenêtres, que je me rappelais avoir vues lors de ma première visite, je vis quatre grandes fresques en mosaïque d'une beauté indescriptible. J'en avais, me semble-t-il, complètement perdu le souvenir. J'étais dépité de ne plus pouvoir me fier à ma mémoire. La mosaïque de la face sud représentait le baptême dans le Jourdain ; une seconde image, du côté nord, les enfants d'Israël traversant la mer Rouge ; la troisième, à l'est, s'estompa bientôt dans mon souvenir. Peut-être représentait-elle Naaman lavé de sa lèpre dans le Jourdain. La vieille bible de Merian, que j'ai dans ma bibliothèque, contient une représentation toute semblable de ce miracle. La quatrième mosaïque, à l'ouest du baptistère, était la plus impressionnante de toutes, nous la regardâmes en dernier lieu. Elle représentait le Christ tendant la main à saint Pierre en train de sombrer dans les eaux. Nous nous arrêtâmes au moins vingt minutes devant cette mosaïque et nous discutâmes sur le rite baptismal originel et surtout sur cette étonnante conception du baptême, initiation comportant un réel danger de mort. Pour de telles initiations il fallait souvent que la vie soit mise en danger, ce qui exprimait l'idée archétypique de la mort et de la renaissance. Ainsi, à l'origine, le baptême consistait en une véritable immersion, évoquant au moins le danger de noyade.

De la mosaïque représentant saint Pierre sombrant dans les flots, je conservai le souvenir le plus précis et aujourd'hui encore, chaque détail est présent devant mes yeux : le bleu de la mer, les pierres de la mosaïque et les sentences des banderoles sortant de la bouche du Christ et de saint Pierre, que je tentai de

déchiffrer. Après avoir quitté le baptistère, je me rendis aussitôt chez Alinari pour acheter des reproductions de ces mosaïques, mais il me fut impossible d'en trouver. Le temps nous pressant – il ne s'agissait que d'une rapide visite – je remis cet achat à plus tard ; j'avais l'intention de commander ces images de Zurich.

Rentré chez moi, je priai une de mes relations qui devait, peu après, se rendre à Ravenne, de me procurer les gravures, et, naturellement, il ne put pas les trouver : car il constata que les mosaïques que j'avais décrites n'existaient absolument pas !

Entre-temps, dans un séminaire, j'avais déjà parlé de la conception première du baptême comme initiation et, à cette occasion, mentionné les mosaïques que j'avais vues dans le baptistère des orthodoxes[162]. Le souvenir de cet exposé est encore très net en ma mémoire. La dame qui m'accompagnait refusa longtemps de croire que ce qu'elle avait vu, « de ses propres yeux vu », n'existait pas.

On sait qu'il est très difficile d'établir si et dans quelle mesure deux personnes voient au même moment la même chose. Pourtant, dans ce cas, j'ai pu m'assurer suffisamment que ce que nous avions vu tous les deux était, dans ses traits essentiels, la même chose.

Cette expérience de Ravenne est une des plus singulières qui me soient jamais arrivées. On ne peut guère l'expliquer. Un événement de l'histoire de l'impératrice Galla Placidia (morte en 450) peut apporter une certaine lumière. Lors d'une traversée de Byzance à Ravenne, au cœur de l'hiver, sur une mer démontée, elle fit vœu, au cas où elle serait sauvée, de construire une église où seraient représentés les périls de la mer. Elle réalisa son vœu en faisant construire à Ravenne la basilique de San Giovanni, qu'elle fit décorer de mosaïques. Au début du Moyen-Âge, San Giovanni fut détruite par un incendie avec toutes ses mosaïques. Mais à *l'Ambrosiana* de Milan se trouve encore l'esquisse d'un dessin représentant Galla Placidia dans une barque.

J'ai été immédiatement touché par le personnage de Galla Placidia. Étonné, je me préoccupai de savoir ce qu'avait pu être la vie de cette femme supérieurement intelligente, de culture hautement différenciée, aux côtés d'un prince barbare. Son tombeau me semblait être le dernier vestige par lequel je pouvais encore l'atteindre personnellement. Son destin et sa manière d'être me touchaient à l'extrême ; dans sa nature intense mon *anima* trouvait une expression historique qui lui convenait. À travers cette projection était atteint cet élément intemporel de l'inconscient et cette atmosphère où le miracle de la vision devenait possible. Celle-ci, au moment même, ne se distinguait en rien de

la réalité[163].

L’anima de l’homme porte un caractère éminemment historique. Personnification de l’inconscient, elle est imbibée d’histoire et de préhistoire. Elle renferme les contenus du passé et remplace en l’homme ce qu’il devrait connaître de sa préhistoire. Toute vie qui a été dans le passé et qui est encore vivante en lui contribue dans l’homme à l’anima. Par rapport à elle, j’ai toujours eu l’impression d’être un barbare qui, au fond, n’a point d’histoire – comme un être sorti du néant sans passé ni futur.

Lors de la confrontation avec l’anima, j’ai effectivement rencontré les dangers que je voyais représentés dans les mosaïques. J’ai failli me noyer ; j’ai subi le sort de saint Pierre qui a appelé au secours et qui fut sauvé par Jésus. J’aurais pu subir le sort de l’armée du pharaon. Comme saint Pierre et Naaman, j’en ai réchappé et l’intégration des contenus inconscients a contribué de façon essentielle à parfaire ma personnalité.

Ce qui se passe dans un être qui intègre à la conscience des contenus jadis inconscients échappe presque à la description qu’en peuvent donner les mots. On ne peut qu’en faire l’expérience. C’est une affaire indiscutablement subjective. Je me perçois en une certaine manière d’être et celle-ci est pour moi une réalité qu’il n’est ni possible, ni judicieux de mettre en doute – de même, j’apparais aux autres sous une certaine manière d’être et cela est aussi une réalité absolument indubitable. Autant que nous le sachions, il n’existe aucune instance qui soit capable d’aplanir les désaccords probables entre les impressions et opinions. Un changement se produit-il, et lequel, à la suite d’une intégration ? C’est là une constatation qui est et reste subjective. Bien qu’elle ne soit pas un fait susceptible d’être scientifiquement qualifié et qu’elle puisse, par conséquent, être rayée d’une « conception officielle » du monde, sans qu’en apparence il en résulte de perte, l’intégration n’en reste pas moins un facteur extraordinairement important dans la pratique, très lourd de conséquences par les changements qu’il promet et qui, en tout cas, ne doivent pas rester ignorés du psychothérapeute réaliste, ni du psychologue qui s’intéresse à la thérapeutique.

Mon expérience du baptistère de Ravenne m’a laissé une impression profonde. Depuis lors, je sais qu’un contenu intérieur peut avoir l’apparence d’un fait extérieur, de même qu’un fait extérieur peut avoir celle d’une teneur intérieure. Les parois réelles du baptistère, que devaient voir mes yeux physiques, étaient recouvertes et transformées par une vision aussi réelle que les fonts baptismaux qui, eux, n’avaient pas été modifiés. À ce moment-là, qu’est-ce qui était réel ?

Mon cas n’est pas du tout unique dans son genre ; mais quand il nous arrive quelque chose de semblable nous ne pouvons nous empêcher de le prendre plus au sérieux que quand nous en entendons parler ou quand nous le lisons. En général, en présence de tels récits nous avons toujours à notre disposition toutes sortes d’explications. J’en suis en tout cas venu à conclure qu’il nous faudrait, au sujet de l’inconscient, encore bien des observations avant de nous arrêter à telle ou telle théorie.

J’ai beaucoup voyagé au cours de ma vie et j’aurais aimé me rendre à Rome ; mais je ne me sentais pas de taille à supporter l’impression que cette ville exercerait sur moi. Pompéi était déjà plus que suffisant : les impressions dépassaient presque ma capacité d’assimilation. Je ne pus visiter Pompéi qu’après que mes études, de 1910 à 1912, m’eurent permis de pénétrer quelque peu la psychologie de l’antiquité. En 1912, j’allai par mer de Gênes à Naples. Je me tenais au bastingage quand nous longions la côte à la hauteur de Rome. Là-bas, derrière, c’était Rome ! Le foyer encore fumant et brûlant des vieilles civilisations, enserré dans les racines enchevêtrées du Moyen-Âge chrétien et occidental. Là gisait encore de l’antiquité vivante, dans toute sa splendeur et toute sa cruauté.

Les hommes m’étonnent toujours quand ils vont à Rome comme, par exemple, à Paris ou à Londres. Certes on peut, de l’une comme de l’autre, tirer une jouissance esthétique. Mais quand on est touché à chaque pas au fond de soi-même par l’esprit qui y a régné, quand ici un pan de mur et là une colonne vous fixent d’un visage immédiatement reconnu, alors c’est bien différent ! Déjà à Pompéi des choses imprévues devinrent conscientes et des questions furent posées à la hauteur desquelles mon savoir ne pouvait atteindre.

En 1949, déjà dans un âge avancé, quand j’ai voulu rattraper ce que j’avais négligé, j’eus une syncope en prenant mon billet. Et le plan d’un voyage à Rome fut classé une fois pour toutes.

X – VISIONS

Au début de l’année 1944, je me fracturai le pied et peu après j’eus un infarctus cardiaque. En état d’inconscience, j’eus des délires et des visions ; ils doivent avoir commencé alors qu’en danger de mort on m’administrait de l’oxygène et du camphre. Les images avaient une telle violence que j’en conclus moi-même que j’étais tout près de mourir. Mon infirmière me dit plus tard : « Vous étiez comme entouré d’un halo lumineux ! » C’est un phénomène qu’elle avait parfois observé chez les mourants. J’avais atteint la limite extrême et ne sais si c’était rêve ou extase. Quoi qu’il en soit, des choses fort étranges pour moi commencèrent à se dérouler.

Je croyais être très haut dans l’espace cosmique. Bien loin au-dessous de moi j’apercevais la sphère terrestre baignée d’une merveilleuse lumière bleue, je voyais la mer d’un bleu profond et les continents. Tout en bas, sous mes pieds, était Ceylan et devant moi s’étendait le subcontinent indien. Mon champ visuel n’embrassait pas la terre entière, mais sa forme sphérique était nettement perceptible et ses contours brillaient comme de l’argent à travers la merveilleuse lumière bleue. À certains endroits, la sphère terrestre semblait colorée ou tachée de vert foncé comme de l’argent oxydé.

« À gauche » dans le lointain, une large étendue – le désert rouge-jaune de l’Arabie. C’était comme si, là-bas, l’argent de la terre avait pris une teinte rougeâtre. Puis ce fut la mer Rouge et bien loin derrière – comme à l’angle supérieur gauche d’une carte – je pus encore apercevoir un coin de la Méditerranée. Mon regard était surtout tourné dans cette direction, tout le reste semblait imprécis.

Évidemment, je voyais aussi les sommets enneigés de l’Himalaya, mais tout y était brumeux et nuageux. Je ne regardais pas « à droite ». Je savais que j’étais en train de quitter la terre.

Plus tard, je me suis renseigné et j’ai demandé à quelle distance de la terre on devrait se trouver dans l’espace pour embrasser une vue d’une telle ampleur : environ mille cinq cents kilomètres ! Le spectacle de la terre vue de cette hauteur était ce que j’ai vécu de plus merveilleux et de plus féerique.

Après un moment de contemplation, je me retournai. Je m’étais tenu, pourrait-

on dire, le dos tourné vers l’océan Indien le visage vers le nord. Alors il me sembla que j’opérais une version vers le sud. Quelque chose de nouveau entra dans mon champ visuel. À une faible distance, j’aperçus dans l’espace un énorme bloc de pierre, sombre comme un météorite, à peu près de la grosseur de ma maison, peut-être même plus gros. La pierre planait dans l’univers et je planais moi-même dans l’espace.

J’ai vu des pierres semblables sur la côte du golfe du Bengale. Ce sont des blocs de granité brun noirâtre dans lesquels, parfois, des temples ont été creusés. Ma pierre était aussi un de ces sombres et gigantesques blocs. Une entrée donnait accès à un petit vestibule ; à droite, sur un banc de pierre, un Indien à la peau basanée était assis dans la position du lotus, complètement détendu, en repos parfait ; il portait un vêtement blanc. Ainsi, sans mot dire, il m’attendait. Deux marches conduisaient à ce vestibule ; à l’intérieur, à gauche, s’ouvrait le portail du temple.

D’innombrables coupelles, creusées dans des niches et remplies d’huile de coco où brûlaient des mèches, entouraient la porte d’une couronne de petites flammes claires. Cela, je l’avais déjà vu réellement, à Kandy, dans l’île de Ceylan, lorsque je visitais le temple de la Dent sacrée, plusieurs rangées de lampes à huile de ce genre entouraient l’entrée.

Quand je m’approchai des marches par lesquelles on accédait au rocher, je ressentis une très étrange impression : tout ce qui avait été jusqu’alors s’éloignait de moi. Tout ce que je croyais, désirais ou pensais, toute la fantasmagorie de l’existence terrestre se détachait de moi ou m’était arrachée – processus douloureux à l’extrême. Cependant quelque chose en subsistait, car il me semblait avoir alors, près de moi, tout ce que j’avais vécu ou fait, tout ce qui s’était déroulé autour de moi. Je pourrais tout aussi bien dire : c’était près de moi et j’étais cela ; tout cela, en quelque sorte, me composait. J’étais fait de mon histoire et j’avais la certitude que c’était bien moi. « Je suis ce faisceau de ce qui a été accompli et de ce qui a été. » Cet événement me donna l’impression d’une extrême pauvreté, mais en même temps d’une extrême satisfaction. Je n’avais plus rien à vouloir, ni à désirer ; j’étais, pourrait-on dire, objectif, j’étais ce que j’avais vécu. D’abord dominait le sentiment d’anéantissement, d’être volé ou dépouillé ; puis cela aussi disparut. Tout semblait être passé ; ce qui restait était un fait accompli sans aucune référence à ce qui avait été auparavant. Plus aucun regret que quelque chose fût parti ou enlevé. Au contraire : j’avais tout ce que j’étais et je n’avais que cela.

J’eus encore une autre préoccupation : tandis que je m’approchais du temple, j’avais la certitude d’arriver dans un lieu éclairé et d’y rencontrer le groupe d’humains auxquels j’appartiens en réalité. Là je comprendrais enfin – cela aussi était pour moi une certitude – dans quelle relation historique je me rangeais, moi ou ma vie. Je saurais ce qui était avant moi, pourquoi j’étais devenu ce que je suis et vers quoi ma vie continuerait à s’écouler. Ma vie vécue m’était souvent apparue comme une histoire sans commencement ni fin. J’avais le sentiment d’être une pericope historique, un fragment auquel manquait ce qui précède et ce qui suit. Ma vie semblait avoir été comme coupée avec des ciseaux dans une longue chaîne et bon nombre de questions étaient restées sans réponses. Pourquoi s’est-elle déroulée de cette façon ? Pourquoi ai-je apporté avec moi ces conditions préalables ?

Qu’en ai-je fait ? Qu’en résultera-t-il ? À toutes ces questions – j’en étais sûr – je recevrais une réponse dès que j’aurais pénétré dans le temple de pierre. Là je comprendrais pourquoi tout avait été ainsi et non autrement. Je m’y approcherais des hommes connaissant la réponse à donner à ma question concernant l’avant et l’après.

Tandis que je méditais sur tout cela, un fait capta mon attention : d’en bas, venant de l’Europe, une image s’éleva : c’était mon médecin, ou plutôt son image, encadrée d’une chaîne d’or ou d’une couronne dorée de lauriers. Je me dis aussitôt : « Tiens ! c’est le médecin qui m’a traité ! Mais maintenant il apparaît dans sa forme première comme un *Basileus de Cos*[164]. Durant sa vie, il avait été un avatar de ce *Basileus,* l’incarnation temporelle de la forme première, qui est depuis toujours. Il apparaît maintenant dans sa forme originelle. »

Sans doute étais-je, moi aussi, dans ma forme première. Je ne m’en étais pas aperçu et j’imagine seulement qu’il en avait été ainsi. Quand il fut arrivé devant moi, planant comme une image née des profondeurs, il se produisit entre nous une silencieuse transmission de pensée. Mon médecin avait été en effet délégué par la terre pour m’apporter un message : on y protestait contre mon départ. Je n’avais pas le droit de quitter la terre et devais retourner. Au moment où je perçus ce message, la vision disparut.

J’étais déçu à l’extrême ; maintenant tout semblait avoir été en vain. Le douloureux processus de l’« effeuillement »

avait été inutile : il ne m’était pas permis d’entrer dans le temple ni de rencontrer les hommes parmi lesquels j’avais ma place.

En réalité, il se passa encore trois bonnes semaines avant que je pusse me décider à revivre, je ne pouvais pas me nourrir, j'éprouvais du dégoût pour tous les mets. Le spectacle de la ville et des montagnes que j'apercevais de mon lit de malade me semblait être un rideau peint, percé de trous noirs ou une feuille de journal trouée, pleine de photographies qui ne me disaient rien. Déçu, je pensais : « Maintenant il me faut retourner dans le “système des caissettes” ! » Il me semblait en effet que derrière l'horizon du cosmos on avait construit artificiellement un monde à trois dimensions dans lequel chaque être humain occupait seul une caissette. Et désormais il me faudrait à nouveau me convaincre que cela avait quelque valeur ! La vie et le monde entier m'apparaissaient comme une prison et je m'irritais à l'excès de penser que je retrouverais tout cela en ordre. Voilà qu'on s'était réjoui de s'être senti dépouillé de tout, et déjà, c'était à nouveau comme si j'étais – ainsi que tous les autres hommes – suspendu à des fils dans une caissette. Lorsque j'étais dans l'espace j'étais sans pesanteur et rien ne pouvait m'attirer. Et maintenant c'en serait fini de tout cela !

Je ressentais de la résistance contre mon médecin parce qu'il m'avait ramené à la vie. Par ailleurs, j'éprouvais du souci à son sujet : « Par Dieu, il est menacé ! Ne m'est-il pas apparu sous sa forme première ? Lorsque quelqu'un en est arrivé à cette forme, c'est qu'il est sur le point de mourir, et dès lors appartient déjà à la société de “ses vrais semblables”. » Brusquement me vint la pensée effrayante qu'il devait mourir – à ma place ! J'essayai de mon mieux de lui en parler, mais il ne me comprit pas. Alors je me fâchai. « Pourquoi fait-il toujours semblant d'ignorer qu'il est un *Basileus de Cos* et qu'il a déjà pris sa forme première ? Il veut me faire croire qu'il ne le sait pas ! » Cela m'irritait. Ma femme réprouva mon manque d'amabilité à son égard. Elle avait raison, mais il me contrariait en refusant de parler de tout ce que, dans ma vision, j'avais vécu avec lui. « Eh ! bon Dieu, il faut pourtant qu'il fasse attention ! Il ne peut rester aussi imprévoyant.

Je voudrais lui parler pour qu'il prenne soin de lui-même ! » j'avais la ferme conviction qu'il était en danger parce que je l'avais rencontré dans sa forme originelle.

Et, en effet, je fus son dernier malade. Le 4 avril 1944 – je sais encore exactement la date – je fus autorisé, pour la première fois, à m'asseoir sur le bord du lit et ce même jour, il se coucha pour ne plus se relever. J'appris qu'il avait des accès de fièvre. Peu après il mourut de septicémie. C'était un bon médecin ; il avait quelque chose de génial, sans cela il ne me serait pas apparu sous les traits du prince de Cos.

Durant ces semaines, le rythme de ma vie fut étrange. Le jour, j'étais le plus souvent déprimé, je me sentais misérable et faible et osais à peine faire un mouvement ; mélancoliquement je pensais : « Maintenant il me faut retourner dans ce monde de grisaille. » Vers le soir je m'endormais et mon sommeil durait jusqu'aux environs de minuit.

Alors je revenais à moi et restais éveillé une heure peut-être, mais dans un état très particulier. J'étais comme dans une extase ou dans une très grande béatitude. Je me sentais comme planant dans l'espace, comme abrité dans le sein de l'univers, dans un vide immense, bien qu'empli du plus grand sentiment de bonheur qui soit. C'était la béatitude éternelle ; on ne peut la décrire, c'est bien trop merveilleux, me disais-je.

Mon entourage aussi semblait enchanté. À cette heure de la nuit, l'infirmière avait l'habitude de réchauffer mon repas, car alors seulement je pouvais absorber quelque nourriture et manger avec appétit.

Pendant un certain temps, il me sembla que l'infirmière était une vieille femme juive, beaucoup plus âgée qu'elle n'était en réalité, et qu'elle me préparait les rituels mets casher. Quand je la regardais, je croyais voir comme un halo bleu autour de sa tête. Je me trouvais moi-même – à ce qu'il me semblait – dans le *Pardes Rimmonim,* le jardin des grenades, on y célébrait le mariage de Tiphereth avec Malkouth[165]. Ou bien j'étais comme le rabbin Simon ben Yochai, dont on célébrait le mariage dans l'au-delà. C'était le mariage mystique tel qu'il apparaît dans les représentations de la tradition cabalistique. Je ne saurais vous dire combien cela était merveilleux. Je ne cessais de penser : « C'est là le jardin des grenades ! C'est le mariage de Malchuth avec Tiphereth ! » Je ne sais exactement quel rôle j'y jouai. Au fond il s'agissait de moi-même : j'étais le mariage, et ma béatitude était celle d'un mariage bien heureux.

Peu à peu, la vision du jardin des grenades s'estompa et se transforma. Alors lui succéda le « mariage de l'agneau », dans une Jérusalem pompeusement parée. Je suis incapable de décrire quels en étaient les détails. C'étaient d'ineffables états de béatitude, avec anges et lumières.

Quant à moi, j'étais le « mariage de l'agneau ».

Cela aussi s'évanouit, et fit place à une nouvelle image, la dernière vision. Je suivais une large vallée jusqu'au fond, au bord d'une douce chaîne de collines ;

la vallée se terminait en un amphithéâtre antique, il se situait, admirable, dans le paysage verdoyant. Et là, dans ce théâtre, se déroulait l'*hieros gamos.* Des danseurs et des danseuses apparurent et, sur une couche parée de fleurs, Zeus-père de l'univers et Hera consommaient l'*hieros gamos,* tel qu'il est décrit dans *L'Iliade.*

Toutes ces visions étaient superbes. J'étais plongé, nuit après nuit, dans la plus pure béatitude, « au milieu des images de toute la création ». Peu à peu, les motifs se mélangeaient et pâlissaient. Le plus souvent, les visions duraient à peu près une heure, puis je me rendormais et vers le matin déjà, je me mettais à penser : « Maintenant voilà que revient le matin gris ! Voilà que revient le monde gris avec son système d'alvéoles. Quelle stupidité ! Quelle affreuse idiotie ! » Ces états intérieurs étaient si fantastiques que, comparé à eux, le monde paraissait tout simplement ridicule. Au fur et à mesure que je me rapprochais de la vie, trois semaines exactement après la première vision, ces états visionnaires cessèrent tout à fait.

Quant à la beauté et à l'intensité du sentiment pendant les visions on ne peut s'en faire aucune idée. C'est ce que j'ai jamais vécu de plus prodigieux. Et quel contraste, le jour ! Alors j'étais tourmenté et mes nerfs étaient totalement épuisés. Tout m'irritait, tout était trop matériel, trop grossier et trop pesant, limité dans l'espace et en esprit ; tout était rétréci artificiellement pour des fins inconnaissables et cependant semblait avoir un pouvoir hypnotique péremptoire pour que nous y croyions, comme si c'était la réalité même, alors que clairement on en saisissait l'inanité. Au fond, depuis ce temps-là, malgré une revalorisation de ma croyance au monde, je ne me suis jamais tout à fait libéré de l'impression que la « vie » est ce fragment de l'existence, qui se déroule dans un système universel à trois dimensions prévu spécialement à cette intention.

J'ai encore un souvenir précis : au début, à l'époque de la vision du jardin des grenades, je priai la sœur de bien vouloir m'excuser si jamais elle subissait un dommage : il y avait une telle sacralité dans la pièce qu'elle était dangereuse et pouvait lui nuire. Naturellement, elle ne comprit pas. Pour moi la présence du sacré créait une atmosphère magique, mais je craignais que ce ne fût insupportable pour autrui. C'est pourquoi je priai qu'on m'excuse ; car je n'y pouvais rien. C'est alors que je compris pourquoi l'on parle de l'« odeur de sainteté » et de l'« odeur » du Saint-Esprit qui remplit une pièce. C'était cela ! Il y avait dans

l’espace un *pneuma* d’une ineffable sainteté, dont le *mysterium conjunctionis* était la manifestation.

Je n’aurais jamais pensé qu’on puisse vivre un tel épisode, que, d’une façon générale, une continuelle béatitude fût possible. Ces visions et ces événements étaient parfaitement réels ; il n’y avait là rien d’artificiellement forcé, tout, au contraire, était de la dernière objectivité.

On recule devant l’emploi du mot

« éternel » ; pourtant je ne peux décrire ce que j’ai vécu que comme la béatitude d’un état intemporel, dans lequel passé, présent, avenir ne font plus qu’un. Tout ce qui se produit dans le temps y était concentré en une totalité objective. Rien n’était plus séparé dans le temps ni ne pouvait être mesuré par des concepts temporels. On aurait plutôt pu évoquer ce vécu tel un état, un état affectif, que pourtant on ne peut imaginer. Comment puis-je me représenter que simultanément je vis avant-hier, aujourd’hui, après-demain ? Il y aurait ce qui n’aurait pas encore commencé, ce qui serait le présent le plus clair et ce qui serait déjà terminé et pourtant tout cela serait un. Le sentiment ne pourrait saisir qu’une somme, une étincelante totalité en laquelle est contenue l’attente de ce qui va commencer, tout aussi bien que la surprise de ce qui vient de se produire et la satisfaction ou la déception quant au résultat de ce qui s’est passé. Un tout indescriptible dans lequel on est fondu et que cependant on perçoit avec une totale objectivité[166].

J’eus plus tard encore une fois l’occasion de vivre cette objectivité : c’était après la mort de ma femme. Elle m’apparut en un rêve qui était comme une vision. Elle se tenait à quelque distance et me regardait en face. Elle était à la fleur de l’âge, avait environ trente ans et portait la robe que ma cousine, le médium, lui avait faite il y a bien longtemps, la plus belle peut-être qu’elle eût jamais portée. Son visage avait une expression ni joyeuse, ni triste, une expression de connaissance et de savoir objectifs, sans la moindre réaction du sentiment, comme au-delà du brouillard des affects. Je savais que ce n’était pas elle, mais une image composée ou provoquée par elle à mon intention. Elle contenait le début de nos relations, les événements de nos trente-cinq années de mariage et aussi la fin de sa vie. En face d’une telle totalité on reste muet car cela est à peine concevable.

L’objectivité, vécue dans ce rêve et dans ces visions, relève de l’individuation accomplie. Elle est détachement des jugements de valeur et de ce que nous

désignons par attachement affectif. En général, l'homme attribue une grande importance à cet attachement affectif. Or, celui-ci renferme toujours des projections et ce sont celles-ci qu'il s'agit de retirer et de récupérer, pour parvenir à soi-même et à l'objectivité. Les relations affectives sont des relations de désir et d'exigences, alourdies par des contraintes et des servitudes : on attend quelque chose de l'autre, ce par quoi cet autre et soi-même perdent leur liberté. La connaissance objective se situe au-delà des intrications affectives, elle semble être le mystère central.

Elle seule rend possible la véritable *conjunctio*[167].

Après cette maladie commença pour moi une période fertile de travail. Bon nombre de mes œuvres principales ne furent écrites qu'après. La connaissance ou l'intuition de la fin de toutes choses me donnèrent le courage de chercher de nouvelles formes d'expression. Je ne tentais plus d'imposer mon propre point de vue mais je me soumettais moi-même au cours de mes pensées. Un problème après l'autre s'emparait de moi, mûrissait et prenait forme.

Ma maladie eut encore d'autres retentissements : ils consistèrent, pourrais-je dire, en une acceptation de l'être, en un « oui » inconditionnel à ce qui est, sans objection subjective, en une acceptation des conditions de l'existence, comme je les vois, comme je les comprends ; acceptation de mon être, simplement comme il est. Au début de ma maladie j'avais le sentiment que l'attitude qui avait été la mienne avait été une erreur et que j'étais en quelque sorte responsable moi-même de l'accident. Mais lorsqu'on suit la voie de l'individuation, lorsqu'on vit sa vie, il faut aussi prendre l'erreur à son compte, sans laquelle la vie ne serait pas complète. Rien ne nous garantit – à aucun instant – que nous ne tombons pas dans une erreur ou dans un danger mortel. On pense peut-être qu'il y a une voie sûre ; or, celle-ci serait la voie des morts. Alors rien ne se produit plus, et en aucun cas ne se produit ce qui est juste. Qui suit la voie sûre est comme mort.

Ce n'est qu'après ma maladie que je compris combien il est important d'accepter son destin, ainsi il y a un moi qui ne flanche pas quand surgit l'incompréhensible. Un moi qui tient bon, qui supporte la vérité et qui est à la hauteur du monde et du destin. Alors une défaite peut être en même temps victoire. Rien n'est troublé, ni au dedans ni au dehors, car notre propre continuité a résisté au fleuve de la vie et du temps. Mais cela ne peut se produire que si notre prétention n'interdit pas au destin de manifester ses intentions.

J'ai aussi compris que l'on doit accepter les pensées qui se forment d'elles-mêmes en nous comme une partie de notre propre réalité et ce en dehors de tout

jugement de valeur. Les catégories du vrai et du faux existent certes toujours, mais parce qu'elles ne sont pas contraignantes, elles restent en marge. Car l'existence des idées est plus importante que le jugement subjectif que l'on porte sur elles. Les jugements toutefois, en tant qu'idées existantes, ne doivent pas non plus être réprimés, car ils font partie de l'expression de la totalité.

XI – DE LA VIE APRÈS LA MORT

Ce sont encore des souvenirs qui sont à l'origine des réflexions suivantes à propos de l'au-delà et de la vie après la mort. Il s'agit d'images et de pensées dans lesquelles j'ai vécu, qui m'ont travaillé et préoccupé. À un certain point de vue, elles constituent un des fondements de mes œuvres, celles-ci n'étant, au fond, que des tentatives toujours renouvelées pour donner une réponse à la question des interférences entre « l'en-deçà » et « l'au-delà ». Or, je n'ai jamais rien écrit, *expressis verbis,* sur une vie après la mort ; car il m'aurait fallu justifier de mes idées, et de cela, il ne saurait être question.

Vaille que vaille, qu'elles soient exprimées ici.

Mais maintenant encore je ne puis faire plus que de raconter à ce propos « des histoires », de conter des fables, « *mythologein :* mythologiser ». Peut-être la proximité de la mort est-elle nécessaire pour parvenir à la liberté indispensable pour en parler. Ni je désire, ni je ne désire pas que nous ayons une vie après la mort et je ne tiens nullement à cultiver des pensées de cette sorte ; mais pour que la réalité ait son dû, il me faut constater que, sans que je le désire et sans que je fasse rien pour cela, des idées de ce genre s'agitent en moi. Sont-elles vraies ou fausses ? Je l'ignore, mais je sais qu'elles sont là et qu'elles peuvent être exprimées si toutefois je ne les réprime pas au nom d'un préjugé quelconque. L'idée préconçue entrave et endommage la libre et pleine manifestation de la vie psychique, que je connais et discerne bien trop peu pour la corriger, sous prétexte de mieux savoir. La raison critique semble avoir récemment éliminé, avec de nombreuses autres représentations mythiques, aussi l'idée d'une vie *post mortem.* Cela n'a été possible que parce qu'aujourd'hui les hommes sont identifiés le plus souvent à leur seule conscience et s'imaginent n'être rien de plus que ce qu'ils savent d'eux-mêmes.

Or tout homme qui ne possède qu'un soupçon de ce qu'est la psychologie peut aisément se rendre compte que ce savoir est bien borné. Le rationalisme et le doctrinarisme sont des maladies de notre temps : ils ont la prétention d'avoir réponse à tout. Pourtant bien des découvertes, que nous considérons comme impossibles – quand nous nous plaçons à notre point de vue borné –, seront encore faites. Nos notions d'espace et de temps ne sont qu'approximativement

valables ; elles laissent ouvert un vaste champ de variations relatives ou absolues. Tenant compte de telles possibilités, je prête une oreille attentive aux étranges mythes de l’âme ; j’observe ce qui se passe et ce qui m’arrive, que cela concorde ou non avec mes présuppositions théoriques.

Malheureusement, le côté mythique de l’homme se trouve aujourd’hui le plus souvent frustré. L’homme ne sait plus créer de contes.

Ainsi il perd beaucoup, car il est important et salutaire de parler aussi de ce que l’esprit ne peut saisir, telle une bonne histoire de fantômes, que l’on écoute au coin du feu, en fumant sa pipe.

Ce que signifient « en réalité » les mythes ou les histoires d’une vie après la mort, ou quelle réalité s’y dissimule, nous ne le savons certes pas. Nous ne pouvons établir s’ils ont une quelconque justification en dehors de leur indubitable valeur de projection anthropomorphe. Il nous faut clairement consentir à ce qu’il n’existe aucune possibilité d’obtenir une certitude sur les choses qui dépassent notre entendement.

Nous ne pouvons absolument pas nous représenter un monde dont les circonstances seraient en tous points différentes des nôtres, car nous vivons dans un monde déterminé qui contribue à constituer et à conditionner notre esprit et nos présupposés psychiques. Nous sommes étroitement limités par notre structure innée et c’est pourquoi par notre être et notre pensée nous sommes liés à ce monde qui est le nôtre. L’homme mythique revendique, certes, « quelque au-delà », mais l’homme dans sa responsabilité scientifique ne peut y consentir. Pour la raison, le fait de fabuler, de « mythologiser » *(mythologein),* est une spéculation stérile, alors que pour le cœur et la sensibilité cela constitue une activité vitale salutaire : elle confère à l’existence un éclat auquel on ne voudrait pas renoncer.

Aucune motivation suffisante, d’ailleurs, ne justifierait ce renoncement.

La parapsychologie voit une preuve scientifiquement valable de la continuité de la vie après la mort, dans le fait qu’un défunt peut se manifester – soit comme revenant, soit par l’intermédiaire d’un médium – et communiquer des choses qu’il était le seul à pouvoir connaître. Même s’il en existe des cas bien confirmés, les questions n’en restent pas moins posées de savoir si le fantôme ou la voix sont bien identiques au mort ou si ce sont des projections psychiques, ou encore si les communications proviennent vraiment du défunt, ou si, peut-être,

elles prennent source dans un savoir présent dans l’inconscient[168].

En dépit de tous les arguments raisonnables contre une certitude en ce domaine, il ne faut pas oublier que, pour la plupart des hommes, cela a une grande importance de supposer qu’au-delà de leur existence actuelle leur vie aura une continuité indéfinie. Ils vivent alors plus raisonnablement, se portent mieux et sont plus tranquilles. N’avons-nous pas des siècles devant nous, ne disposons-nous pas d’une durée infinie ? Alors à quoi bon cette précipitation qui n’a point de sens !

Naturellement tout le monde ne pense pas ainsi. Il est des humains qui n’éprouvent nul besoin d’immortalité et qui frémissent à l’idée qu’il leur faudrait, pendant des millénaires, rester assis sur un nuage à jouer de la harpe ! Il en est aussi d’autres – et ils sont nombreux – que la vie a si mal traités ou qui éprouvent un tel dégoût de leur propre existence, qu’une fin absolue leur paraît bien plus enviable qu’une forme quelconque de continuité. Mais dans la plupart des cas, la question de l’immortalité est si pressante, si immédiate, si indéracinable qu’il faut essayer de se faire une conception à ce sujet. Comment sera-ce possible ?

Mon hypothèse est que nous pouvons y parvenir grâce aux allusions que nous envoie l’inconscient, par exemple dans les rêves. Le plus souvent, nous nous cabrons à l’idée de prendre ces indications au sérieux car nous sommes convaincus qu’il n’est pas de réponse à cette question. À ce scepticisme bien compréhensible, j’oppose les suggestions suivantes : s’il nous est impossible de pénétrer un phénomène nous devons renoncer à en faire un problème intellectuel. J’ignore pour quelles raisons l’univers est apparu, et je ne le saurai jamais. Il me faut donc renoncer à faire de cette question un problème scientifique et intellectuel. Mais si une idée s’offre à moi à son sujet – par exemple à la suite de rêves et de traditions mythiques – alors, je tiens à lui accorder mon attention. Je dois même avoir assez d’audace pour édifier une conception à son propos, même si cette idée doit à jamais rester une hypothèse dont je sais qu’elle ne saurait être vérifiée.

L’homme doit pouvoir apporter la preuve qu’il a fait tout son possible pour se former une conception ou une image de la vie après la mort – quand même ce serait de sa part un aveu d’impuissance. Qui ne l’a pas fait subit une perte. Car l’instance interrogative qui parle en lui est un héritage très lointain de l’humanité, un archétype, riche d’une vie secrète, qui voudrait s’ajouter à la nôtre pour la parfaire. La raison nous impose des limites bien trop étroites et nous invite à ne vivre que le connu – encore avec bien des restrictions – et dans

un cadre connu, comme si nous connaissions la véritable étendue de la vie. De fait, notre vie, jour après jour, dépasse de beaucoup les limites de notre conscience et, sans que nous le sachions, la vie de l'inconscient accompagne notre existence. Plus la raison critique prédomine, plus la vie s'appauvrit ; mais plus nous sommes aptes à rendre conscient ce qui est inconscient et ce qui est mythe, plus est grande la quantité de vie que nous intégrons. La surestimation de la raison a ceci de commun avec un pouvoir d'état absolu : sous sa domination, l'individu dépérit.

L'inconscient nous donne une chance, par ses communications et par les allusions imagées qu'il nous offre. Il est aussi capable de nous communiquer ce qu'en toute logique, nous ne pouvons savoir. Pensons aux phénomènes de synchronicité, aux rêves prémonitoires et aux pressentiments !

Un jour je rentrais de Bollingen chez moi. C'était à l'époque de la seconde guerre mondiale. J'avais emporté un livre, mais il me fut impossible de lire car, au moment où le train se mit en marche, l'image d'un homme qui se noyait s'imposa à mon esprit ; c'était le souvenir d'un accident qui était arrivé durant mon service militaire. Pendant tout le trajet, je ne pus m'en distraire. J'étais sourdement inquiet et je me disais : « Que s'est-il passé ? Un malheur est-il arrivé ? »

À Erlenbach, je descendis du train et rentrai à la maison toujours poursuivi par ce souvenir et par mes inquiétudes. Dans le jardin je trouvai les enfants de ma seconde fille. Elle demeurait chez nous avec sa famille, après être revenue de Paris en Suisse en raison de la guerre. Tous semblaient un peu abasourdis et, lorsque je demandai : « Que se passe-t-il donc ? » ils racontèrent qu'Adrien, le plus petit, était tombé à l'eau, dans l'abri du bateau. L'eau y est déjà très profonde et comme il ne savait pas encore nager il avait failli se noyer. Son frère aîné l'avait repêché. Cela s'était passé exactement à l'instant où, dans le train, j'avais été assailli par mon souvenir.

L'inconscient m'avait donc fait signe. Pourquoi ne pourrait-il pas me renseigner aussi sur d'autres choses ?

Je vécus un épisode semblable avant la mort d'un membre de la famille de ma femme. Je rêvai alors que le lit de ma femme était une fosse profonde aux parois maçonnées. C'était une tombe qui éveillait des souvenirs de l'antiquité. J'entendis à ce moment un profond soupir, tel le dernier soupir de celui qui va rendre l'âme. Une forme, qui ressemblait à ma femme, se dressa dans la tombe et s'éleva dans les airs. Elle portait un vêtement blanc sur lequel étaient tissés de curieux signes noirs. Je me réveillai, réveillai aussi ma femme et regardai

l’heure. Il était trois heures du matin. Ce rêve était si étrange que je pensai aussitôt qu’il pouvait annoncer un décès. À sept heures, la nouvelle nous parvint qu’une cousine de ma femme était morte à trois heures.

Souvent il ne s’agit que d’une prémonition vague et non pas d’un savoir anticipé. C’est ainsi qu’une fois j’eus un rêve dans lequel je me trouvais assister à une garden-party. J’y aperçus ma sœur, ce qui m’étonna beaucoup puisqu’elle était morte depuis quelques années. Un de mes amis, défunt, y assistait aussi. Les autres invités étaient des relations encore en vie. Ma sœur se trouvait en compagnie d’une dame que je connaissais fort bien et, déjà au cours du rêve, j’en avais conclu qu’elle semblait être effleurée par la mort. Elle est désignée, me dis-je. Dans mon rêve, je savais exactement qui elle était et qu’elle habitait Bâle. À peine réveillé – bien que j’eusse le rêve tout entier devant les yeux et dans toute sa vivacité – je ne pus, avec la meilleure volonté du monde, me rappeler de qui il s’agissait. Je me représentai toutes mes connaissances bâloises et m’efforçai, ce faisant, de découvrir si ces images n’éveillaient en moi aucune résonance. En vain !

Quelques semaines plus tard, je reçus la nouvelle qu’une dame de nos amies avait été victime d’un accident mortel. Je fis aussitôt le rapprochement : c’était elle que j’avais vue en rêve sans avoir pu m’en souvenir. J’avais d’elle en mémoire une image souvenir riche de détails : je l’avais soignée pendant assez longtemps, jusqu’à un an avant sa disparition.

Au cours de mes efforts pour me la remettre en mémoire, son image précisément n’était pas apparue dans le long défilé de mes relations bâloises, bien qu’elle eût dû être, selon toute probabilité, une des premières. Quand on fait de telles expériences on éprouve un certain respect pour les possibilités et les facultés de l’inconscient. Mais il faut toujours garder son esprit critique et se rappeler que les « communications » de cette sorte pourraient aussi bien avoir une signification subjective. Elles peuvent coïncider ou non avec la réalité. Cependant j’ai fait l’expérience que les conceptions que j’ai pu acquérir à partir de ces allusions de l’inconscient m’ont apporté des éclaircissements, et ouvert des perspectives sur de nouveaux pressentiments. Je me garderai bien toutefois d’écrire un livre de révélations, nouvelle Apocalypse, à leur sujet, mais je reconnaîtrai que je possède un « mythe » qui suscite mon intérêt et me stimule à approfondir le problème. Les mythes sont des formes très anciennes de la science. Si je parle de ce qui peut se passer après la mort, c’est animé par une émotion intérieure et je ne puis guère que raconter à ce propos des rêves et des mythes.

Naturellement on peut, dès l'abord, objecter que mythes et rêves concernant une continuation de la vie après la mort sont des fantaisies purement compensatrices inhérentes à notre nature : toute vie aspire à l'éternité. Je n'ai à y objecter nul autre argument que, précisément, le mythe.

En outre il y a aussi des indices qui montrent qu'une partie, au moins, de la psyché échappe aux lois de l'espace et du temps.

La preuve scientifique en a été apportée par les expériences bien connues de Rhine[169]. À côté d'innombrables cas de prémonition spontanée, de perceptions non spatiales et autres faits analogues, dont j'ai rapporté des exemples tirés de ma vie, elles apportent la preuve que parfois la psyché fonctionne par-delà la loi causale spatio-temporelle. Il en résulte que les représentations que nous avons de l'espace et du temps et aussi de la causalité sont incomplètes. Une image totale de l'univers réclame, pour ainsi dire, une nouvelle dimension ; alors seulement il serait possible de donner de la totalité des phénomènes une explication homogène. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, les rationalistes persistent à penser que les expériences parapsychologiques n'existent pas ; elles seraient fatales à la conception qu'ils ont de l'univers. Car si de tels phénomènes peuvent se produire, l'image rationaliste de l'univers perd toute valeur, parce qu'elle est incomplète. Alors la possibilité d'une réalité autre, existant derrière les apparences, avec d'autres références, devient un problème inéluctable et nous sommes contraints d'ouvrir les yeux sur ce fait que notre monde de temps, d'espace et de causalité est en rapport avec un autre ordre de choses, derrière ou au-dessous du premier, ordre dans lequel « ici et là », « avant et après » ne sont pas essentiels. Je ne vois nulle possibilité de contester qu'au moins une partie de notre existence psychique se caractérise par une relativité de l'espace et du temps. À mesure qu'on s'éloigne de la conscience cette relativité semble s'élever jusqu'à la non-spatialité et une intemporalité absolues.

Ce ne furent pas seulement mes propres rêves, mais aussi, à l'occasion, ceux d'autres personnes, qui donnèrent forme à mes conceptions sur la vie *post mortem* en les révisant ou les confirmant. Un rêve eut une importance particulière, celui d'une de mes élèves âgée de près de soixante ans. Elle fit ce rêve deux mois environ avant de mourir : elle arrivait dans l'au-delà ; dans une salle de classe, sur les premiers bancs étaient assises plusieurs de ses amies défuntes. Une atmosphère d'attente générale y régnait. Elle regarda autour d'elle cherchant un maître ou un conférencier, mais ne put trouver personne. On lui fit comprendre que la conférencière c'était elle, parce que tous les défunts devaient, tout de suite après leur mort, présenter un rapport sur la somme des expériences

qu’ils avaient faites durant leur vie. Les morts s’intéressaient au plus haut point aux expériences de vie apportées par les défunts, comme si les faits et les actes de la vie terrestre étaient les événements décisifs.

En tout cas, le rêve décrit un auditoire bien peu ordinaire, que l’on ne saurait guère trouver sur terre : les gens s’y intéressent ardemment au résultat final, psychologique d’une vie humaine, qui, selon notre manière de penser, n’a rien de remarquable – non plus que la conclusion qu’on en pourrait tirer. Mais si le « public » se trouve dans une intemporalité relative, où « déroulement », « événement »,

« développement » sont devenus des notions aléatoires, on comprend qu’il puisse s’intéresser tout particulièrement à ce qui lui manque le plus dans l’état où il est.

À l’époque où elle eut ce rêve, la défunte avait peur de la mort et cherchait, autant que faire se peut, à écarter cette éventualité de sa pensée consciente. Or cela devrait constituer un « centre d’intérêt »

essentiel pour l’homme vieillissant que de se familiariser précisément avec cette possibilité. Une inéluctable interrogation se pose à lui et il lui faudrait y répondre. À cette fin, il devrait pouvoir disposer d’un mythe de la mort, car la « raison » ne lui offre rien que la fosse obscure, dans laquelle il est sur le point d’entrer ; le mythe pourrait mettre sous ses yeux d’autres images, des images secourables et enrichissantes de la vie au pays des morts. Qu’il y croie ou qu’il leur accorde seulement quelque crédit, il a en cela autant raison ou tort que celui qui n’y croit pas. Mais tandis que celui qui nie s’avance vers le néant, celui qui obéit à l’archétype suit les traces de la vie jusqu’à la mort. Certes l’un et l’autre sont dans l’incertitude, mais l’un va à l’encontre de son instinct tandis que l’autre marche avec lui, ce qui constitue une différence et un avantage d’importance en faveur du second.

Les figures de l’inconscient, elles aussi, sont « ininformées » et elles ont besoin de l’homme, ou du contact avec le conscient, pour acquérir du « savoir ». Quand je commençai à m’occuper de l’inconscient, les « figures imaginaires » de Salomé et d’Élie jouèrent un grand rôle. Puis elles passèrent à l’arrière-plan pour reparaître environ deux ans plus tard. À mon grand étonnement, elles n’avaient pas subi le moindre changement ; elles parlaient et se comportaient comme si, entre-temps, absolument rien ne s’était passé. Et pourtant les événements les plus inouïs s’étaient déroulés dans ma vie. Il me fallut, pour ainsi

dire, recommencer au début pour leur expliquer et raconter tout ce qui s'était passé.

J'en fus d'abord très étonné. Ce n'est que plus tard que je compris ce qui était arrivé : elles avaient toutes deux, entre-temps, sombré dans l'inconscient et en elles-mêmes – on pourrait tout aussi bien dire en dehors du temps. Elles restèrent sans contact avec le moi et ses circonstances changeantes et « ignorèrent » pour cette raison ce qui s'était passé dans le monde de la conscience.

Très tôt déjà j'avais senti que je devais instruire les personnages de l'inconscient ou les « esprits des défunts » qui souvent s'en distinguent à peine. Je m'en rendis compte pour la première fois lors d'un voyage à bicyclette que je fis en 1911, avec un ami, en Italie du Nord. Au retour nous allâmes de Pavie à Arona, dans la partie sud du lac Majeur, et nous y passâmes la nuit. Nous avions l'intention de suivre les rives du lac et de traverser le Tessin jusqu'à Faido. Nous voulions ensuite prendre le train pour Zurich. Mais à Arona j'eus un rêve qui vint déranger tous nos projets.

Dans ce rêve, je me trouvais dans une assemblée d'illustres esprits des siècles passés et j'éprouvais un sentiment analogue à celui ressenti plus tard en présence des « illustres ancêtres » qui se trouvaient dans la pierre noire de ma vision de 1944[170]. L'entretien se déroulait en latin. Un monsieur avec une grande perruque, m'adressa la parole et me posa une question difficile ; je fus incapable, au réveil, de me rappeler sa teneur. Je le compris, mais je n'avais pas une connaissance suffisante du latin pour lui répondre dans cette langue.

J'en fus tellement confus que l'émotion me réveilla.

Dès mon réveil, je me mis à penser à mon étude en cours : « Métamorphoses et symboles de la libido[171] » et j'éprouvai de tels sentiments d'infériorité à propos de la question à laquelle je n'avais pas pu répondre, que je pris immédiatement le train pour rentrer chez moi et me remettre au travail. Il m'eût été impossible de continuer mon voyage à bicyclette et de sacrifier ainsi trois jours encore.

Il me fallait travailler et trouver la réponse.

Ce n'est que longtemps après que je compris le rêve et ma réaction : le monsieur à la grande perruque était une sorte d'« esprit des ancêtres ou des

morts » ; il m’avait posé des questions auxquelles je ne savais que répondre. Il était encore trop tôt à cette époque. Je n’étais pas encore assez avancé, mais j’avais comme un obscur pressentiment que par mon travail concernant mon livre je répondais à la question qui m’était posée. En quelque sorte c’étaient mes ancêtres spirituels qui m’interrogeaient dans l’espoir et l’attente qu’ils pourraient apprendre ce qu’ils n’avaient pas pu savoir de leur temps ; seuls les siècles ultérieurs pouvaient le créer et le leur apporter. Si question et réponse avaient existé depuis toute éternité, mes efforts auraient été inutiles parce qu’on aurait pu tout découvrir dans n’importe quel autre siècle. Il semble bien, en effet, qu’un savoir sans limites est présent dans la nature, mais que ce savoir ne peut être saisi par la conscience que si les conditions temporelles lui sont propices. Cela se passe probablement comme dans l’âme de l’individu qui porte en lui, peut-être pendant des années, certains pressentiments, mais n’en prend vraiment conscience qu’à un certain moment donné, plus tardif.

Quand j’écrivis, par la suite, les *Septem sermones ad mortuos* (« Les sept sermons aux morts »[172]), ce furent à nouveau les morts qui me posèrent les questions cruciales. Ils revenaient – disaient-ils – de Jérusalem parce qu’ils n’y avaient pas trouvé ce qu’ils cherchaient. Cela m’étonna beaucoup à cette époque car, d’après l’opinion traditionnelle, ce sont les morts qui possèdent le grand savoir ; en effet, en raison de la doctrine chrétienne qui suppose que dans « l’au-delà » nous regarderons les choses « face à face », l’opinion est en honneur que les morts savent beaucoup plus que nous : mais, apparemment, les âmes des défunts ne « savent » que ce qu’elles savaient au moment de leur mort et rien de plus. D’où leurs efforts pour pénétrer dans la vie, pour participer au savoir des hommes. Souvent j’ai le sentiment qu’elles se tiennent directement derrière nous, attendant de percevoir quelles réponses nous leur donnerons et celles que nous donnerons au destin. Il me semble que ce qui leur importe à tout prix, c’est de recevoir des vivants – c’est-à-dire de ceux qui leur ont survécu et qui existent dans un monde qui continue à se transformer – des réponses à leurs questions. Les morts questionnent comme s’il n’était pas dans leur possibilité de tout savoir, comme si l’omniscience ou « l’omni-conscience » ne pouvait être l’apanage que de l’âme incarnée dans un corps qui vit. Aussi l’esprit des vivants semble au moins en un point être avantagé, sur celui des morts : l’aptitude à acquérir des connaissances nettes et décisives. Le monde à trois dimensions, dans le temps et dans l’espace, m’apparaît comme un système de coordonnées : on décompose ici-bas en ordonnée et abscisse ce qui « là-bas », hors du temps et de l’espace, peut apparaître, peut-être, comme une image originelle aux multiples aspects, quelque chose, peut-être, comme un « brouillard diffus de

savoir » centré sur une donnée archétypique. Mais un système de coordonnées est nécessaire pour pouvoir discriminer des contenus distincts. Une telle opération nous paraît inconcevable dans un état d'omniscience diffuse ou d'une conscience non portée par un sujet, sans déterminations spatio-temporelles. La connaissance, comme la génération, présuppose un contraste, un « ici » et un « là », un « haut » et un « bas », un « avant » et un

« après ».

S'il doit y avoir une existence consciente après la mort, celle-ci, à ce qu'il me semble, se situerait dans cette même direction qui est celle de la conscience de l'humanité qui possède, à chaque époque, une limite supérieure, mais variable.

Beaucoup d'êtres humains, à l'instant de leur mort, sont non seulement restés en deçà de leur propres possibilités, mais surtout aussi loin en arrière de ce que d'autres hommes avaient, déjà de leur vivant, rendu conscient ; d'où leur revendication d'acquérir dans la mort cette part de conscience qu'ils n'ont pas acquis durant leur vie.

Je suis arrivé à cette conclusion après l'observation de rêves qui faisaient intervenir des défunts. C'est ainsi qu'il m'arriva, une fois, de rêver que je rendais visite à un ami décédé environ quinze jours plus tôt. De son vivant, il n'avait connu qu'une conception conventionnelle du monde et était resté figé dans cette attitude dépourvue de réflexion. Sa demeure était située sur une colline rappelant celle de Tüllingen près de Bâle. Là s'élevait un vieux château dont les murs circulaires entouraient une place avec une petite église et quelques bâtiments plus petits. Cela me rappelait la place près du château de Rapperswil. On était en automne. Les feuilles des vieux arbres étaient déjà dorées, un doux rayon de soleil éclairait le tableau. Mon ami était là, assis à une table avec sa fille qui avait étudié la psychologie à Zurich. Je savais qu'elle lui donnait des éclaircissements psychologiques indispensables. Il était tellement fasciné par ce qu'elle lui disait qu'il ne me salua que d'un geste rapide de la main, comme s'il voulait me donner à comprendre : « Ne me trouble pas ! » Ainsi, son salut me donnait congé !

Ce rêve me suggérait que le défunt devait maintenant vivre, par des voies qui m'étaient naturellement inconnaissables, la réalité de son existence psychique, ce dont, au cours de sa vie, il n'avait jamais été capable. Aux images de ce rêve j'associai par la suite la phrase « De saints anachorètes répartis sur le flanc de la montagne… » Les anachorètes dans la scène terminale du second *Faust* figurent des représentations de divers niveaux de développement qui se complètent et

s’élèvent réciproquement.

J’ai fait une autre expérience sur l’évolution de l’âme après la mort quand – un an environ après la mort de ma femme – je me réveillai soudain une nuit et sus que j’étais allé près d’elle dans le sud de la France, en Provence, où nous avions passé un jour entier ensemble. Elle y faisait des études sur le Graal. Cela me parut très significatif car elle était morte avant d’avoir terminé le travail qu’elle avait entrepris sur ce sujet.

L’explication sur le plan du sujet[173] – à savoir que mon *anima* n’en avait pas encore fini avec le travail à elle imposé – ne m’apporta rien ; car je savais fort bien que je n’en avais pas encore terminé avec ma tâche. Mais l’idée qu’après sa mort, ma femme travaillait à la continuation de son développement spirituel – quoi que l’on puisse concevoir par cette idée – me parut pleine de sens et c’est en cela que ce rêve fut pour moi très apaisant.

Des représentations de cette sorte naturellement ne sont pas adéquates et donnent une image insuffisante, comme la projection d’un volume sur un plan ou, inversement, comme la construction d’une forme à quatre dimensions à partir d’un volume. Elles utilisent, pour s’exprimer de façon imagée, les conditions du monde à trois dimensions. Les mathématiques ne craignent pas de créer des expressions pour des rapports qui vont au-delà de tout empirisme ; de la même manière il appartient à l’essence d’une imagination disciplinée d’esquisser, selon des principes logiques et sur la base de données empiriques, des images de ce qui échappe à l’entendement, telles, par exemple, les indications des rêves. La méthode que j’applique dans ce cas est celle de « l’implication nécessaire ». Elle correspond au principe d’*amplification* dans l’interprétation des rêves, mais c’est par les implications des simples nombres entiers qu’on peut le plus facilement l’exemplifier.

Le un, premier nom des nombres, est une unité. Mais il est aussi « l’unité », l’Un, le Tout-Un, l’Unique, le Non-Deux, non plus un nom de nombre, mais une idée philosophique ou un archétype et un attribut de Dieu, la monade. Il est certainement exact que l’entendement humain exprime ces affirmations, mais en même temps il est lié et déterminé par la conception de l’Un et ses implications. En d’autres termes, ce ne sont pas des affirmations arbitraires, elles sont déterminées par l’essence de l’Un et, pour cette raison, sont nécessaires. Théoriquement, la même opération logique pourrait s’accomplir avec toutes les représentations individuelles des nombres qui viennent ensuite, mais pratiquement on en voit bientôt la fin en raison de la multiplication rapide des complications, qui conduit à l’incommensurable.

Toute autre unité apporte avec elle de nouvelles propriétés et de nouvelles modifications. Ainsi, par exemple, c’est une propriété du nombre quatre que les équations du quatrième degré peuvent encore être résolues, tandis que celles du cinquième degré ne peuvent pas l’être. Une « implication nécessaire » du nombre quatre oblige donc à dire qu’il est à la fois le sommet et le terme d’une montée. Et comme avec chaque nouvelle unité apparaissent une ou plusieurs nouvelles propriétés de nature mathématique, les implications se compliquent de telle sorte qu’il devient impossible de les formuler.

La série infinie des nombres correspond à l’infinité numérique des créatures individuelles. La première, elle aussi, est composée d’individus et déjà les propriétés de ses dix premiers membres représentent – si toutefois ils représentent quelque chose – une cosmogonie abstraite issue de la monade. Or, les propriétés des nombres sont aussi celles de la matière et c’est pourquoi certaines équations permettent de prévoir le comportement de la matière.

C’est pourquoi je souhaiterais que l’on accorde à des expressions de notre entendement autres que les expressions mathématiques (qui existent de nature) le pouvoir de désigner, au-delà d’elles-mêmes, des réalités non perceptibles. Je pense, par exemple, à des produits de l’imagination qui jouissent du *consensus omnium,* du consentement de tous, ou qui sont caractérisées par la grande fréquence de leur apparition, et aussi aux motifs archétypiques. De même qu’il est des équations mathématiques dont nous ignorons à quelle réalité physique elles correspondent, de même il est des réalités mythiques dont nous ne savons pas, de prime abord, à quelles réalités psychiques elles se réfèrent. On a, par exemple, établi les équations qui mettent de l’ordre dans la turbulence des gaz à haute température bien avant que ceux-ci aient été étudiés ; depuis bien plus longtemps encore, des mythologèmes expriment le déroulement de certains processus subliminaux et ce n’est qu’aujourd’hui que nous pouvons expliquer ce qu’ils sont.

Le degré de conscience atteint, où que ce soit, constitue, ce me semble, la limite supérieure de connaissance à laquelle les morts peuvent accéder. De là, la grande signification de la vie terrestre et la valeur considérable de ce qu’un humain emporte d’ici « vers l’autre côté », au moment de sa mort. C’est seulement ici, dans la vie terrestre où se heurtent les contraires, que le niveau général de conscience peut s’élever. Cela semble être la tâche métaphysique de l’homme : mais sans *mythologein* (sans « mythologiser »), il ne peut la remplir que partiellement. Le mythe est le degré intermédiaire inévitable et indispensable entre l’inconscient et la connaissance consciente. Il est établi que l’inconscient sait plus que le conscient, mais son savoir est d’une essence particulière, un

savoir dans l’éternité qui, le plus souvent, n’a aucun rapport avec l’« ici » et le « maintenant » et qui ne tient aucun compte du langage que parle notre intellect. C’est seulement lorsque nous donnons à ses affirmations l’occasion de « s’amplifier », comme nous l’avons montré plus haut par l’exemple des nombres, que ce savoir de l’inconscient pénètre dans le domaine de notre compréhension et qu’il nous devient possible de percevoir un nouvel aspect. Ce processus se répète de façon convaincante dans toutes les analyses de rêves réussies. C’est pourquoi il est de la plus haute importance de ne point avoir d’opinion doctrinaire préconçue sur ce que dit le rêve. Dès que l’on est frappé par « certaine monotonie de l’interprétation »

c’est que l’interprétation est devenue doctrinale, donc stérile.

S’il n’est pas possible d’apporter une preuve valable au sujet d’une survie de l’âme après la mort, il y a cependant des événements qui donnent à penser. Je considère ces événements comme des indications sans pourtant avoir l’audace de leur conférer la valeur de connaissances.

Une nuit, je ne dormais pas et pensais à la mort subite d’un ami que l’on avait enterré le jour précédent. Sa disparition me préoccupait profondément. Brusquement j’eus le sentiment qu’il était dans ma chambre.

J’avais l’impression qu’il se tenait au pied de mon lit et me demandait de venir avec lui. Je ne pensais pas qu’il s’agissait d’une apparition ; au contraire, j’avais de lui une image visuelle intérieure que je pris pour une imagination. Mais en toute honnêteté, il me fallut me demander : « Quelle preuve ai-je qu’il s’agit d’une imagination ? Et si ce n’en était pas une ? Si mon ami était réellement présent et que je le prenne pour une figure imaginaire, ne serait-ce pas une inconvenance de ma part ? » Cependant, j’avais tout aussi peu de preuve pour le croire debout devant moi comme une apparition, c’est-à-dire « réel » ?

Alors je me dis : « Preuve ou non, au lieu de déclarer qu’il ne s’agit que d’une imagination, je puis, avec autant de justification, l’accepter comme apparition et, au bénéfice du doute, lui accorder réalité, au moins “pour voir” ! » À l’instant même où je pensais cela, il se dirigea vers la porte et me fit signe de le suivre. En somme il fallait que je joue le jeu avec lui. Cela, certes, n’était pas prévu. Je dus par conséquent me fortifier dans mon argumentation. Alors seulement je le suivis en imagination.

Il me conduisit hors de la maison, dans le jardin, dans la rue et finalement

dans sa propre maison. (En réalité quelques centaines de mètres la séparaient de la mienne). J'entrai, il me fit pénétrer dans son bureau. Il monta sur un tabouret et m'indiqua le second volume d'une série de cinq, reliés en rouge ; ils se trouvaient tout en haut sur la seconde étagère. Alors la vision s'évanouit. Je ne connaissais pas sa bibliothèque et ignorais quels livres il possédait. D'autre part, je n'aurais pu, d'en bas, lire les titres des volumes qu'il avait indiqués puisqu'ils se trouvaient sur la seconde étagère d'en haut.

Cet événement me parut si étrange que le matin suivant, je me rendis chez la veuve de mon ami et lui demandai de m'autoriser à pénétrer dans la bibliothèque du défunt pour une vérification. De fait, il y avait au-dessous de l'étagère vue dans mon imagination un tabouret et, de loin déjà, j'aperçus les cinq volumes reliés en rouge. Je montai sur le tabouret pour en lire les titres. C'étaient des traductions des romans de Zola. Le titre du deuxième volume était : « Le Vœu d'une Morte ». Si le contenu me parut dépourvu d'intérêt, le titre était, par contre, très significatif du fait de son rapport avec ce qui s'était passé.

Un autre événement de ma vie qui me donna à penser se déroula avant la mort de ma mère. Quand elle mourut, je me trouvais dans le Tessin. Je fus bouleversé par la nouvelle, car sa mort fut soudaine et brutale.

Au cours de la nuit précédente, je fis un rêve effrayant. Je me trouvais dans une sombre forêt touffue ; des blocs de rochers fantastiques et gigantesques gisaient parmi des arbres énormes, comme dans la forêt vierge.

C'était un paysage héroïque, primitif. Tout à coup, j'entendis un sifflement strident qui semblait se répercuter à travers l'univers. De peur mes genoux vacillèrent. Alors, dans les taillis, un craquement, et un monstrueux chien-loup à la gueule effrayante sortit en courant. À sa vue, mon sang se figea dans mes veines. Il me dépassa rapidement et, soudain, je compris : le Chasseur Sauvage lui a ordonné de lui apporter un être humain. Je me réveillai dans une mortelle frayeur et le matin suivant je reçus la nouvelle que ma mère était morte.

Rarement un rêve m'a bouleversé à ce point, car, à le considérer superficiellement, il semblait dire que le diable était venu s'emparer de ma mère. Mais en vérité c'était le Chasseur Sauvage, au « chapeau vert », qui, en cette nuit-là, – c'était une de ces journées de janvier où souffle le fœhn – chassait avec ses loups. C'était Wotan, le dieu des ancêtres alémaniques qui « réunissait » ma mère à ses aïeux, c'est-à-dire, négativement, aux hordes sauvages et, positivement, aux *sälig Lüt,* les défunts bienheureux. Ce n'est que sous

l'influence des missionnaires chrétiens que Wotan a été assimilé au diable. En lui-même, il est un dieu important, un Mercure ou un Hermès, comme les Romains le discernèrent clairement ; c'est un esprit de la nature, qui revit le jour dans la légende du Graal sous les traits de Merlin et qui, comme *spiritus mercurialis* (esprit mercurial), constituait l'arcane recherché des alchimistes. Ainsi le rêve dit que l'âme de ma mère trouve accueil dans ce vaste contexte du Soi, par-delà le plan chrétien, dans la totalité de la nature et de l'esprit qui englobe les contraires et leur conflit.

Je revins immédiatement à la maison. La nuit, dans le train, j'éprouvais un immense sentiment de tristesse, mais, dans le tréfonds de mon cœur je ne pouvais être affligé et cela pour une étrange raison : pendant tout le trajet, j'entendis sans arrêt de la musique de danse, des rires et des bruits joyeux, comme si l'on célébrait un mariage. Il y avait un contraste brutal avec l'impression effrayante provoquée par le rêve : ici c'était l'enjouement de la musique de danse, des rires gais, aussi m'était-il impossible de me laisser aller tout à fait à ma tristesse. Elle était toujours là, prête à me dominer, mais un instant plus tard, je me retrouvais au milieu de mélodies joyeuses. C'était, d'une part, un sentiment de chaleur et de joie et, d'autre part, de terreur et de deuil, une alternance continuelle de contrastes affectifs.

Le contraste peut s'expliquer : la mort était ressentie une fois du point de vue du moi et, l'autre fois, du point de vue de l'âme.

Dans le premier cas, elle apparaît comme une catastrophe, comme si des puissances mauvaises et impitoyables avaient assommé un homme.

C'est que la mort est une horrible brutalité – nul leurre à ce propos ! – non seulement en tant qu'événement physique, mais plus encore en tant qu'événement psychique : un être humain se trouve arraché à la vie et ce qui reste n'est qu'un silence glacé de mort. Il n'y a plus d'espoir d'établir avec lui une relation quelconque : tous les ponts sont coupés. Des hommes à qui on aurait souhaité une longue vie sont fauchés dès leur jeunesse tandis que des propres à rien parviennent à un grand âge. C'est là une cruelle réalité qu'on ne devrait pas se dissimuler. La brutalité et l'arbitraire de la mort peuvent remplir les humains d'une telle amertume qu'ils en viennent à conclure qu'il n'y a ni Dieu miséricordieux, ni justice, ni bonté.

Pourtant, si l'on se place à un autre point de vue, la mort paraît être un événement joyeux. *Sub specie aeternitatis,* dans la perspective de l'éternité, elle est un mariage, un *mysterium conjunctionis,* un mystère d'union. L'âme,

pourrait-on dire, atteint la moitié qui lui manque, elle parvient à la totalité. Sur des sarcophages grecs on représentait par des danseuses l'élément joyeux ; sur des tombes étrusques, on le représentait par des banquets. Lorsque mourut le pieux cabaliste Rabbi Simon ben Jochai, ses amis dirent qu'il célébrait ses noces. Aujourd'hui encore, dans bien des contrées, il est d'usage, à la Toussaint, d'organiser un « pique-nique » sur les tombes. Tout cela traduit que la mort est ressentie, à vrai dire, comme une fête joyeuse.

Déjà, quelques mois avant la mort de ma mère, en septembre 1922, j'eus un rêve qui me l'annonçait. Ce rêve concernait mon père et me fit grande impression : depuis sa mort – donc depuis 1896 – je n'avais plus jamais rêvé de lui et voici que maintenant il m'apparaissait à nouveau, dans un rêve, comme s'il était revenu d'un lointain voyage. Il semblait rajeuni et ne manifestait nulle autorité paternelle. Je me rendis avec lui dans ma bibliothèque et je me réjouissais énormément d'apprendre ce qui lui était arrivé. J'étais tout particulièrement heureux de lui présenter ma femme et mes enfants, de lui montrer ma maison, de lui raconter tout ce que j'avais fait et ce que j'étais devenu. Je voulais aussi lui parler de mon livre *Les types psychologiques*[174], récemment paru. Mais je me rendis compte très vite que tout cela l'importunait car il paraissait préoccupé. Il semblait attendre quelque chose de moi. Je le sentais nettement et c'est pourquoi je me tins sur ma réserve. Il me dit alors que, puisque j'étais psychologue, il aurait bien voulu me consulter précisément sur la psychologie du mariage. Je m'apprêtais à disserter longuement sur les complications de l'union conjugale, mais, alors, je me réveillai. Je ne pus comprendre le rêve comme il eût fallu, car je n'eus pas l'idée qu'il fallait le rapprocher de la mort de ma mère. Je ne le compris que lorsqu'elle mourut subitement en janvier 1923.

Le ménage de mes parents ne reposa pas sur une heureuse entente ; ce fut une épreuve de patience, chargée de multiples difficultés. Tous deux commirent les erreurs typiques communes à de nombreux couples. Mon rêve aurait dû me faire prévoir la mort de ma mère : après une absence de vingt-six ans, mon père, dans le rêve, se renseignait auprès du psychologue sur les connaissances et les acquisitions les plus récentes concernant les difficultés matrimoniales, puisque le temps était venu pour lui de reprendre le problème. Dans son état intemporel, il n'avait manifestement acquis aucun savoir meilleur et c'est pourquoi il devait s'adresser à un vivant qui, bénéficiant des changements apportés par le temps, avait pu acquérir des points de vue nouveaux.

Ainsi parle le rêve. Incontestablement j'aurais pu, si j'avais compris sa

signification à mon plan subjectif, gagner encore beaucoup.

Mais pourquoi eus-je ce rêve juste avant la mort de ma mère dont je n’avais eu aucun pressentiment ? Le rêve est nettement orienté vers mon père, à qui m’attachait une sympathie qui, avec les années, s’était approfondie.

Par suite de sa relativité spatio-temporelle, l’inconscient a de meilleures sources d’information que la conscience, qui ne dispose que des perceptions sensorielles. De ce fait, nous en sommes réduits, en ce qui concerne notre mythe d’une vie après la mort, aux maigres allusions du rêve et autres manifestations spontanées de l’inconscient. On ne peut, nous l’avons déjà dit, reconnaître à ces indications la valeur de connaissances ou de preuves ; mais elles peuvent servir de bases convenables pour des amplifications mythiques ; elles procurent à l’intellect qui cherche cet éventail de possibilités absolument nécessaires à son activité vitale. Que vienne à manquer le monde intermédiaire de la fantaisie mythique, alors l’esprit se trouve menacé de se figer dans le doctrinarisme. Mais inversement, la prise en considération de ces germes mythiques constitue un danger pour des esprits faibles et suggestibles, celui de tenir ces pressentiments pour des connaissances et d’hypostasier des phantasmes.

Un mythe très répandu sur l’au-delà est constitué par les idées et les images sur la réincarnation.

Dans un pays dont la culture spirituelle est très différenciée et beaucoup plus ancienne que les nôtres, l’Inde, l’idée de réincarnation est, pour ainsi dire, naturelle et va de soi, comme chez nous l’idée que Dieu a créé le monde ou celle de l’existence d’un *spiritus rector*, d’un Esprit directeur, d’une providence. Les Indiens cultivés savent que nous ne pensons pas comme eux, mais cela ne les inquiète pas. De par les caractéristiques spirituelles de l’Oriental, la succession de la naissance et de la mort est considérée comme un déroulement sans fin, comme une roue éternelle qui continue à tourner sans but. On vit, on discerne, on meurt et l’on recommence au commencement. C’est seulement avec le Bouddha qu’apparaît l’idée d’un but : celui de surmonter l’existence terrestre.

Les besoins mythiques de l’homme occidental exigent l’image d’un monde en évolution, qui ait un *commencement* et un *but*. L’Occidental rejette l’image d’un monde qui ait un commencement et une simple *fin*, comme il repousse la représentation d’un cycle statique éternel, refermé sur lui-même. L’Oriental, au contraire, semble pouvoir tolérer cette idée. Il n’y a évidemment pas de *consensus* général sur ce qui est l’essence du monde et les astronomes non plus n’ont pas encore pu s’accorder sur cette question. À

l'homme d'Occident l'absurdité d'un univers simplement statique est intolérable. Il faut qu'il lui présuppose un sens. L'homme de l'Orient n'a nul besoin d'une telle présupposition, puisqu'il l'incarne ce sens. Tandis que l'Occidental veut parachever le sens du monde, l'Oriental s'efforce d'accomplir ce sens en l'homme, se dépouillant lui-même du monde et de l'existence (le Bouddha).

Je donnerais raison à l'un, aussi bien qu'à l'autre. Car l'Occidental me semble surtout extraverti et l'Oriental surtout introverti. Le premier projette le sens, c'est-à-dire le suppose dans les objets ; le second le sent en lui-même. Or le sens est aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur.

On ne peut pas séparer de l'idée d'une réincarnation l'idée du karma[175]. La question décisive est de savoir si le karma d'un être humain est ou non personnel. Si la destinée préétablie avec laquelle un être humain entre dans la vie est le résultat des actions et des accomplissements des vies antérieures, il existe une continuité personnelle.

Dans l'autre cas, un karma se trouve en quelque sorte saisi lors de la naissance, il s'incorpore à nouveau sans qu'il y ait une continuité personnelle.

Par deux fois ses disciples demandèrent au Bouddha si le karma de l'homme était personnel ou impersonnel. Les deux fois il éluda la question sans vouloir s'y engager : connaître la réponse, dit-il, ne contribuerait pas à libérer l'homme de l'illusion de l'être. Le Bouddha considérait qu'il était plus utile pour ses disciples de méditer sur la chaîne des Nidânas[176], c'est-à-dire sur naissance, vie, vieillesse et mort, sur la cause et l'effet des événements douloureux.

Je ne sais que répondre à la question de savoir si le karma que je vis est le résultat de mes vies passées ou s'il n'est pas plutôt une acquisition de mes ancêtres, dont l'héritage s'est condensé en moi. Suis-je une combinaison de vies d'ancêtres et est-ce que je réincarne ces vies ? Ai-je vécu, déjà une fois, comme personnalité déterminée et ai-je progressé assez dans cette vie-là pour pouvoir maintenant esquisser une solution ? Je l'ignore. Le Bouddha n'a point répondu et je puis supposer que lui-même ne le savait pas avec certitude.

Je pourrais fort bien me représenter que j'aurais vécu dans des siècles antérieurs et m'y serais heurté à des questions auxquelles je ne pouvais pas encore répondre, qu'il fallait que je naisse à nouveau parce que je n'avais pas accompli la tâche à moi imposée. Quand je mourrai, mes actes me suivront, c'est

du moins ce que j'imagine. J'emporterai ce que j'ai fait ; mais, en attendant, il s'agit que je n'arrive pas à la fin de ma vie les mains vides. Le Bouddha semblait avoir pensé ainsi quand il tentait d'éloigner ses disciples d'inutiles spéculations.

Le sens de mon existence est que la vie me pose une question. Ou inversement, je suis moi-même une question posée au monde et je dois fournir ma réponse, sinon j'en suis réduit à la réponse que me donnera le monde. Telle est la tâche vitale transpersonnelle, que je ne réalise qu'avec peine. Peut-être a-t-elle déjà préoccupé mes ancêtres sans qu'ils y aient trouvé de réponse. Est-ce pour cette raison que je suis tellement impressionné par le fait que la fin du Faust n'apporte aucune solution ? Ou aussi par le problème de l'événement dionysien sur lequel Nietzsche a échoué et qui semble avoir échappé à l'homme chrétien ? Ou est-ce le Wotan-Hermès plein d'inquiétude de mes ancêtres alémaniques et franconiens qui me pose des énigmes provocantes ? Ou bien Richard Wilhelm avait-il raison quand il me disait en plaisantant que j'avais peut-être été dans une vie antérieure un Chinois rebelle qui devait – en guise de punition – découvrir en Europe son âme orientale.

Ce que j'éprouve comme résultante des vies de mes ancêtres ou comme karma acquis dans une vie antérieure personnelle pourrait peut-être tout aussi bien être un archétype impersonnel qui tient aujourd'hui le monde entier en haleine et qui m'a particulièrement saisi, par exemple, le développement séculaire de la triade divine et sa confrontation avec le principe féminin, ou la réponse, encore à trouver, à la question des gnostiques sur l'origine du mal, en d'autres termes, l'imperfection de l'image chrétienne de Dieu.

Je pense aussi à une autre possibilité : par le truchement d'un acte individuel peut naître une question dans le monde et la réponse à trouver à celle-ci va constituer une exigence nouvelle. Par exemple : les questions que je soulève et les réponses que j'essaie de leur apporter peuvent ne pas être satisfaisantes. Dans ces conditions quelqu'un qui a mon karma – donc peut-être moi-même – devra alors renaître, pour apporter une réponse plus complète. C'est pourquoi je pourrais imaginer que je ne renaîtrai pas tant que le monde n'éprouvera pas le besoin d'une nouvelle réponse et que je puis donc compter avec quelques siècles de repos, jusqu'à ce qu'on ait à nouveau besoin de quelqu'un qui s'intéresse à ce genre de choses ; je pourrais alors me remettre à nouveau à la tâche avec profit. J'ai l'impression que l'on pourrait maintenant laisser s'instaurer une période de calme, jusqu'à ce que soit assimilée l'œuvre déjà accomplie.

Le problème du karma m'est resté obscur, de même que celui de la réincarnation personnelle ou de la métempsycose. *Libera et vacua mente*

(l’esprit libre et sans idée préconçue), je prends note avec respect de la profession de foi indienne en faveur de la réincarnation et je regarde autour de moi, dans le champ de mon expérience, me demandant si n’importe où et n’importe comment ne se produit pas un événement qui puisse légitimement évoquer la réincarnation. Il va de soi que je laisse de côté les témoignages, relativement nombreux chez nous, de croyance à la réincarnation. Une croyance me prouve seulement l’existence du « phénomène croyance », mais nullement la réalité de son contenu. Il faut que celui-ci se révèle à moi empiriquement, en lui-même, pour que je l’accepte. Jusqu’à ces dernières années, bien que j’y eusse apporté toute mon attention, je n’avais pas été à même de découvrir quoi que ce soit de persuasif à ce sujet. Mais récemment j’ai observé chez moi une série de rêves qui, de toute apparence, décrivent le processus de réincarnation d’une personnalité défunte de ma connaissance. Il était même possible de poursuivre, avec une probabilité non totalement négligeable, certains aspects de cette réincarnation jusqu’à la réalité empirique. Mais jamais plus je n’ai eu l’occasion de rencontrer ou d’apprendre quelque chose de semblable, de sorte que je n’ai aucune possibilité de comparaison. Mon observation donc étant subjective et isolée, je veux seulement mentionner son existence, mais non son contenu. Je dois avouer cependant que, depuis cette expérience, je considère d’un œil quelque peu différent le problème de la réincarnation, sans toutefois pouvoir, il est vrai, défendre une opinion avec certitude.

Si nous supposons qu’il y a une continuation « au-delà », nous ne pouvons concevoir un mode d’existence autre que psychique ; car la vie de la psyché n’a besoin ni d’espace, ni de temps.

L’existence psychique – et surtout les images intérieures dont nous nous occupons déjà maintenant – offrent la matière de toutes les spéculations mythiques sur une vie dans l’au-delà, et celle-ci, je me la représente comme une marche progressive à travers le monde des images. Ainsi la psyché pourrait-elle être cette existence dans laquelle se situent l’« au-delà » ou le « pays des morts ». Inconscient et « pays des morts » seraient, dans cette perspective, synonymes.

Du point de vue psychologique, la « vie dans l’au-delà » apparaît comme une suite logique de la vie psychique dans la vieillesse. En effet, à mesure que l’homme avance en âge, la contemplation, la réflexion, et les images intérieures jouent, ce qui est naturel, un rôle de plus en plus grand : « et les vieillards auront des songes[177] ». Mais cela suppose, il est vrai que l’âme des vieillards ne soit ni

lignifiée, ni pétrifiée – *sero medicina paratur cum mala per longas convaluaere moras*[178]. Dans la vieillesse on commence à laisser se dérouler, devant son œil intérieur, les souvenirs ; et on se retrouve soi-même par la pensée dans les images intérieures et extérieures du passé.

C'est comme un premier pas, comme une préparation à une existence dans l'au-delà, tout comme, selon la conception de Platon, la philosophie est une préparation à la mort.

Les images intérieures empêchent que je ne me perde, dans la rétrospective personnelle : beaucoup d'hommes âgés s'enlisent dans le souvenir d'événements extérieurs ; ils y restent prisonniers, tandis que ce regard en arrière, quand il y a réflexion et traduction en images, peut être un « reculer pour mieux sauter » : je cherche à déceler la ligne qui, à travers ma vie, a conduit dans le monde et qui conduit à nouveau hors de ce monde.

En général, les représentations que les hommes se font de l'au-delà sont déterminées par leurs désirs et leurs préjugés. C'est pourquoi, le plus souvent, on associe à l'au-delà des représentations claires et sereines. Mais cela ne me convainc pas. Il m'est bien difficile d'imaginer que nous atterrirons, après notre mort, sur d'aimables prairies en fleurs. Si tout était clair et bon dans l'au-delà, il devrait aussi y avoir d'amicales communications entre nous et de nombreux esprits bienheureux et, en conséquence, nous verrions descendre vers nous, de l'état prénatal, des effusions de beauté et de bonté. Il n'est pas question de cela. Pourquoi cette insurmontable barrière entre les morts et les vivants ? La moitié au moins des récits de rencontres avec les esprits des morts traitent d'épisodes angoissants avec de sombres esprits et la règle veut que, dans le séjour des morts, règne un silence glacial, sans souci pour la douleur des abandonnés.

Si j'écoute ce qui se pense en moi involontairement, le monde m'apparaît unitaire à un degré bien trop élevé, pour qu'il puisse exister un « au-delà » dans lequel manquerait totalement la nature des oppositions polaires. Car là-bas aussi doit régner une « nature »

qui, à sa façon, est de Dieu. Le monde, dans lequel nous entrons après la mort, sera grandiose et effrayant, à l'instar de la divinité et de la nature que nous connaissons. Je ne peux pas non plus me représenter que la souffrance y puisse cesser complètement. Certes, ce que j'ai vécu dans mes visions de 1944 (la délivrance du fardeau du corps et la perception du Sens) m'avait rempli d'un profond bonheur. Et pourtant, même au sein de cette béatitude régnait une

obscurité et un manque singulier de la chaleur humaine. Pensez au rocher noir près duquel j'arrivais ! Il était noir et du granit le plus dur. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? S'il n'y avait aucune imperfection, aucun défaut primordial dans le fondement même de la création, pourquoi alors ce besoin de créer, et à quoi bon une aspiration vers ce qui doit être accompli ? Pourquoi les dieux attachent-ils tant d'importance à l'homme et à la création ? À la continuation de la chaîne des nidânas jusqu'à l'infini ? Alors qu'un Bouddha a opposé à l'illusion douloureuse de l'existence son « quod non[179] » et que l'homme chrétien espère en une fin prochaine du monde !

Je tiens pour probable qu'il existe également dans l'au-delà certaines limitations ; mais les âmes des morts ne découvrent que progressivement où résident les limites de l'état de libération. Quelque part « là-bas » règne une nécessité impérieuse qui conditionne le monde et qui veut mettre un terme à l'état d'existence dans l'au-delà. Cette nécessité créatrice décidera – c'est ainsi que je le pense – quelles âmes seront à nouveau plongées dans l'incarnation et la naissance. Je pourrais imaginer que certaines âmes éprouveront l'état d'existence à trois dimensions comme étant plus heureux que l'état « éternel ».

Mais cela dépend peut-être de ce qu'elles auront emmené avec elles comme somme de perfection ou d'imperfection de leur existence humaine.

Il se peut qu'une continuation de la vie à trois dimensions n'ait plus aucun sens une fois que l'âme a atteint certains échelons d'intelligence ; qu'elle ne serait plus soumise alors à la nécessité de revenir sur terre et qu'une compréhension supérieure supprime le souhait de se voir réincarné. Alors l'âme échapperait au monde à trois dimensions et parviendrait à cet état que les bouddhistes appellent le Nirvāna.

Mais s'il reste encore un karma qui doit être accompli, l'âme retombe alors dans le monde des désirs, et retourne à nouveau dans la vie, peut-être même sachant qu'il reste encore quelque chose à parfaire.

Dans mon cas c'est une aspiration passionnée à comprendre qui, en première ligne, a dû susciter ma naissance. C'est là, en effet, l'élément le plus puissant de mon être. Cet instinct insatiable de compréhension s'est, pourrait-on dire, créé une conscience pour connaître ce qui est et ce qui se produit et pour, de surcroît, à partir des faibles allusions à l'inconnaissable, découvrir des représentations mythiques.

Nous ne sommes absolument pas à même de démontrer que quelque chose de

nous se conserve éternellement. Tout au plus pouvons-nous dire qu'il existe une certaine probabilité que continue d'exister quelque chose de notre psyché au-delà de la mort physique. Ce qui continue d'exister est-il en soi conscient ? Nous ne le savons pas davantage. Si l'on éprouve le besoin de se faire une opinion à ce sujet, peut-être pourra-t-on prendre en considération ce qui est connu des phénomènes de dissociation psychique. En effet, dans la plupart des cas où se manifeste un complexe autonome, ce dernier apparaît sous la forme d'une personnalité, comme si le complexe avait une conscience de lui-même. C'est pour cette raison que les voix des malades mentaux sont personnifiées. Ce phénomène du complexe personnifié, je l'ai jadis étudié dans ma thèse[180]. On pourrait, si on le voulait, invoquer cela à l'appui d'une continuité de la conscience. En faveur de cette hypothèse, on peut encore citer les surprenantes observations faites lors d'évanouissements profonds après des lésions aiguës du cerveau ou lors de graves collapsus. Dans les deux cas, il peut y avoir, même s'il s'agit d'une très profonde perte de conscience, des perceptions du monde extérieur ainsi que d'intenses phénomènes oniriques. Comme l'écorce cérébrale, qui est le siège de la conscience, est mise hors circuit pendant la syncope, ces phénomènes, encore de nos jours, restent inexpliqués.

Ils pourraient témoigner en faveur d'une conservation, au moins subjective, de l'aptitude à la conscience – même en l'état d'apparente inconscience[181].

Le problème des relations entre « l'homme intemporel », le Soi, et l'homme terrestre dans le temps et l'espace soulève les questions les plus difficiles. Deux rêves sont venus les éclairer.

Dans un rêve que j'eus en octobre 1958, j'aperçus de chez moi deux disques de métal brillant en forme de lentilles ; ils filaient vers le lac, au-dessus de la maison en décrivant un arc de faible rayon.

C'étaient deux U.F.O. *(Unidentified Flying Objects* = soucoupes volantes[182]). Puis un autre corps sembla se diriger directement vers moi.

C'était une lentille circulaire comme l'objectif d'un télescope. À une distance de quatre à cinq cents mètres environ, l'objet s'immobilisa un instant puis fila au loin. Immédiatement après, un autre corps arriva en traversant les airs : une lentille d'objectif avec un prolongement métallique aboutissant à une boîte, sorte de lanterne magique. À soixante ou soixante-dix mètres de distance, il s'arrêta dans l'air et me visa. Je me réveillai, en proie à un sentiment d'étonnement.

Encore à moitié dans mon rêve une idée me traversa l'esprit : « Nous croyons toujours que les U.F.O. seraient nos projections, or il semble bien que c'est nous qui sommes les leurs. La lanterne magique me projette sous la forme de C.G. Jung, mais qui manipule l'appareil ? »

J'avais déjà rêvé une fois à propos du problème des relations entre le Soi et le moi. Dans ce rêve d'autrefois je me trouvais en excursion sur une petite route ; je traversais un site vallonné, le soleil brillait et j'avais sous les yeux, tout autour de moi, un vaste panorama. Puis j'arrivai près d'une petite chapelle, au bord de la route. La porte était entrebâillée et j'entrai. À mon grand étonnement, il n'y avait ni statue de la Vierge, ni crucifix sur l'autel, mais simplement un arrangement floral magnifique. Devant l'autel, sur le sol, je vis, tourné vers moi, un yogi dans la position du lotus, profondément recueilli. En le regardant de plus près, je vis qu'il avait mon visage ; j'en fus stupéfait et effrayé et je me réveillai en pensant : « Ah ! par exemple ! Voilà celui qui me médite. Il a un rêve, et ce rêve c'est moi. » Je savais que quand il se réveillerait je n'existerais plus.

J'eus ce rêve après ma maladie en 1944. C'est une parabole : mon Soi entre en méditation, pour ainsi dire comme un yogi, et médite sur ma forme terrestre. On pourrait dire aussi : il prend la forme humaine pour venir dans l'existence à trois dimensions, comme quelqu'un revêt un costume de plongeur pour se jeter dans la mer. Le Soi renonçant à l'existence dans l'au-delà assume une attitude religieuse, ainsi que l'indique aussi la chapelle dans l'image du rêve ; dans sa forme terrestre il peut faire les expériences du monde à trois dimensions et par une conscience accrue, progresser vers sa réalisation.

Le personnage du yogi représenterait, en quelque sorte, ma totalité prénatale inconsciente et l'Orient lointain – comme il arrive souvent dans les rêves – un état psychique opposé à la conscience et qui nous est étranger. Comme la lanterne magique, la méditation du yogi « projette » aussi ma réalité empirique. En général, nous saisissons ce rapport causal en sens inverse : nous découvrons dans les productions de l'inconscient des symboles de mandalas, c'est-à-dire des figures circulaires ou des quaternités exprimant la totalité, et, quand nous avons à exprimer la totalité, nous utilisons précisément de telles figures. Notre base est la conscience du moi, un champ lumineux qui constitue notre monde et qui est centré sur un point focal : le moi. À partir de ce point éclairé notre regard plonge dans un monde obscur et énigmatique et nous ne saurions dire dans quelle mesure les traces et les ombres que nous y discernons sont la création de notre conscience, ou dans quelle proportion elles possèdent une réalité propre. Une observation superficielle se tient pour satisfaite en admettant que la conscience

crée ces ombres. Mais si l'on y regarde de plus près on s'aperçoit que les images inconscientes ne sont en général pas des productions de la conscience, mais qu'elles possèdent leur propre réalité et leur propre spontanéité. Malgré cela nous ne les considérons que comme des sortes de phénomènes marginaux.

Les deux rêves tendent au renversement total des rapports entre la conscience du moi et l'inconscient, pour faire de l'inconscient le créateur de la personne empirique. Le renversement indique que, de l'avis de « l'autre côté en nous », notre existence inconsciente est l'existence réelle et que notre monde conscient est une espèce d'illusion ou une réalité apparente fabriquée en vue d'un certain but, un peu comme un rêve qui, lui aussi, semble être la réalité tant qu'on s'y trouve plongé. Il est clair que cette vue des choses a beaucoup de ressemblance avec la conception du monde oriental, dans la mesure où celle-ci croit à la Maya[183].

La totalité inconsciente me paraît donc être le véritable *spiritus rector*, l'esprit directeur, de tout phénomène biologique et psychique. Elle tend à la réalisation totale, donc, en ce qui concerne l'homme, à la prise de conscience totale. La prise de conscience est culture au sens le plus large et par conséquent la connaissance de soi est l'essence et le cœur de ce processus.

Il est indubitable que l'Orient attribue au Soi une valeur « divine »

et que selon la vieille conception du christianisme, la connaissance de soi est la route qui conduit à la *cognitio Dei,* à la connaissance de Dieu.

Pour l'homme la question décisive est celle-ci : te réfères-tu ou non à l'infini ? Tel est le critère de sa vie. C'est uniquement si je sais que l'illimité est l'essentiel que je n'attache pas mon intérêt à des futilités et à des choses qui n'ont pas une importance décisive.

Si je l'ignore, j'insiste pour que le monde me reconnaisse une certaine valeur pour telle ou telle qualité, que je conçois comme propriété personnelle : « mes dons » ou « ma beauté » peut-être. Plus l'homme met l'accent sur une fausse possession, moins il peut sentir l'essentiel, et plus il manque de satisfaction dans la vie. Il se sent limité, parce que ses intentions sont bornées, et il en résulte envie et jalousie. Si nous comprenons et sentons que, dans cette vie déjà, nous sommes rattachés à l'infini, désirs et attitudes se modifient.

Finalement nous ne valons que par l'essentiel, et si on n'y a pas trouvé accès,

la vie est gaspillée. Dans nos rapports avec autrui, il est, de même, décisif de savoir si l’infini s’y exprime ou non.

Mais je ne parviens au sentiment de l’illimité que si je suis limité à l’extrême. La plus grande limitation de l’homme est le Soi ; il se manifeste dans la constatation vécue du : « Je ne suis que cela ! » Seule la conscience de mon étroite limitation dans mon Soi me rattache à l’illimité de l’inconscient. C’est quand j’ai conscience de cela que je m’expérimente à la fois comme limité et comme éternel, comme l’un et comme l’autre. En ayant conscience de ce que ma combinaison personnelle comporte d’unicité, c’est-à-dire, en définitive, de limitation, s’ouvre à moi la possibilité de prendre conscience aussi de l’infini. Mais seulement comme cela.

À une époque qui est exclusivement orientée vers l’élargissement de l’espace vital ainsi que vers l’accroissement, à tout prix, du savoir rationnel, la suprême exigence est d’être conscient de son unicité et de sa limitation. Or, unicité et limitation sont synonymes. Sans conscience de celles-ci il ne saurait y avoir de perception de l’illimité – et conséquemment aucune prise de conscience de l’infini –, mais simplement une identification totalement illusoire à l’illimité, qui se manifeste dans l’ivresse des grands nombres et la revendication sans bornes des pouvoirs politiques.

Notre époque a mis tout l’accent sur l’homme d’ici-bas, suscitant ainsi une imprégnation démoniaque de l’homme et de tout son monde.

L’apparition des dictateurs et de toute la misère qu’ils ont apportée provient du fait que les hommes ont été dépouillés, par la courte vue des gens qui se voulaient par trop intelligents, de tout sens de l’au-delà. Comme celui-ci, l’homme est devenu la proie de l’inconscience. Alors que la tâche majeure de l’homme devrait être, tout au contraire, de prendre conscience de ce qui, provenant de l’inconscient, se presse et s’impose à lui, au lieu d’en rester inconscient ou de s’y identifier. Car, dans ces deux cas, il est infidèle à sa vocation, qui est de créer de la conscience. Pour autant que nous soyons à même de le discerner, le seul sens de l’existence humaine est d’allumer une lumière dans les ténèbres de l’être pur et simple. Il y a même lieu de supposer que, tout comme l’inconscient agit sur nous, l’accroissement de notre conscience a, de même, une action en retour sur l’inconscient.

XII – PENSÉES TARDIVES

Ma biographie serait incomplète sans les réflexions qui suivent dans ce chapitre, et qui sont indispensables comme éclaircissements, bien qu'elles risquent de paraître théoriques au lecteur. Mais cette « théorie[184] » est une forme d'existence qui fait partie de ma vie ; elle constitue une manière d'être qui m'est aussi nécessaire que boire et manger.

1

Une des données les plus remarquables du christianisme est le fait que, dans ses dogmes, il anticipe un processus de métamorphose dans la divinité, par conséquent une transformation historique « sur l'autre versant ». Cela se produit sous la forme du nouveau mythe d'une scission au ciel, à laquelle il est fait allusion pour la première fois dans le mythe de la Création, selon lequel un antagoniste du Créateur fait son apparition en tant que serpent, et induit les premiers hommes à la désobéissance grâce à la promesse d'une conscience accrue (Vous connaîtrez le bien et le mal).

La seconde allusion est fournie par la chute des anges, une invasion « précipitée » du monde des hommes par des contenus inconscients. Les anges sont des êtres bien singuliers. Ils sont précisément ce qu'ils sont et ne peuvent être rien d'autre : entités en elles-mêmes dépourvues d'âme, ils ne représentent rien d'autre que les pensées et les intuitions de leur maître. Dans le cas de la chute des anges, il ne s'agit exclusivement que de « mauvais » anges. Ils déterminent l'effet bien connu de l'*inflation,* que nous pouvons observer aujourd'hui dans le délire des dictateurs : les anges créent avec les hommes une *race de géants* qui, finalement, se préparent à dévorer les hommes, comme nous le rapporte le Livre d'Hénoch[185].

Le troisième échelon du mythe, décisif celui-là, est la réalisation même de Dieu sous forme humaine, qui vient accomplir l'idée contenue dans l'Ancien Testament du *mariage de Dieu* et de ses conséquences. Dans les temps chrétiens primitifs, déjà, l'idée de l'incarnation avait abouti à la conception de *Christus in nobis* – du « Christ en nous ». Ainsi, la totalité inconsciente avait fait irruption dans le domaine psychique de l'expérience intérieure, et avait conféré à l'homme une intuition de sa structure totale. Événement décisif non seulement pour l'homme, mais aussi pour le Créateur : aux yeux de ceux qui avaient été délivrés des ténèbres, Il se dépouillait de Ses éléments sombres et néfastes, et devenait le *summum bonmu* – le bien suprême.

Ce mythe resta vivant sans faille un millénaire durant, jusqu'au moment où les premiers signes d'une transformation ultérieure de la conscience se firent jour au XIe siècle[186]. À partir de là, les symptômes de l'agitation et du doute se multiplièrent, jusqu'à ce que l'image d'une catastrophe universelle commençât

de s’esquisser à la fin du second millénaire, c’est-à-dire tout d’abord l’image d’une menace de la conscience. Cette menace s’est exprimée dans le phénomène des géants, c’est-à-dire par une folle présomption de la conscience : « Rien n’est plus grand que l’homme et ses actes. » Le caractère d’au-delà, de transcendance du mythe chrétien se perdit de la sorte et, avec lui, la conception chrétienne de la totalité qui se parfait dans l’au-delà.

La lumière est suivie de l’ombre, l’autre côté du Créateur.

Ce développement atteint son point culminant au XXe siècle. Le monde chrétien est maintenant confronté avec le principe du mal, c’est-à-dire ouvertement avec l’injustice, la tyrannie, le mensonge, l’esclavage et l’oppression des consciences. Si cette manifestation du mal sans fard paraît avoir pris chez le peuple russe une forme permanente c’est chez les Allemands qu’a éclaté le premier incendie gigantesque et dévastateur. Ainsi il devint évident, de façon irréfutable, à quel degré le christianisme du XXe siècle a été miné, évidé. En face de cela, le mal ne saurait plus être bagatellisé par l’euphémisme de la *privatio boni* – privation de bien. Le mal est devenu une réalité déterminante. On ne peut plus s’en débarrasser moyennant un simple changement de dénomination. Il nous faut apprendre à composer avec lui. Car *il veut participer à la vie.* La manière dont cela sera possible sans les plus grands dommages est, à l’heure actuelle, encore inconcevable.

En tout cas, nous avons besoin d’une nouvelle orientation, c’est-à-dire d’une *metanoia*[187]. Dès qu’on touche au mal, on court de façon urgente le danger de lui succomber. Or l’homme, en toute généralité, ne doit plus « succomber », pas même au bien. Un prétendu bien, auquel on succombe, perd son caractère moral. Non pas qu’il soit devenu mauvais en lui-même, mais il détermine des conséquences mauvaises, simplement parce qu’on y a succombé. Quelque forme que revête l’excès auquel on s’adonne, il est nuisible, qu’il s’agisse indifféremment d’alcool de morphine, ou d’idéalisme.

On ne doit plus se laisser séduire par les contraires.

Le critère de l’action éthique ne peut plus consister dans le fait que ce qui est reconnu comme bon doive prendre le caractère d’un impératif catégorique et que ce qui est réputé mauvais doive absolument être évité. Quand nous reconnaissons la réalité du mal, le bien prend nécessairement un caractère relatif et apparaît comme l’une des moitiés de deux termes opposés. Il en va de même du mal. Tous deux ensemble constituent un tout paradoxal. Pratiquement, cela

signifie que le bien comme le mal perdent leur caractère absolu et que nous sommes obligés de prendre conscience de ce qu'ils représentent des *jugements.*

L'imperfection de tout jugement humain nous fait néanmoins nous demander si notre opinion, dans chaque cas d'espèce, tombe juste. Nous pouvons aussi succomber à un jugement faux. Mais cela ne concerne le problème éthique que dans la mesure où nous nous sentons incertains de notre appréciation morale. Nous n'en devons pas moins prendre nos décisions sur le plan éthique. La relativité du « bien » et du « mal » ou du « mauvais » ne signifie nullement que ces catégories ne soient pas valables ou qu'elles n'existent point. Le jugement moral est partout et toujours présent, avec ses conséquences psychologiques caractéristiques. Ainsi que je l'ai signalé ailleurs[188], une injustice commise, ou seulement projetée, ou même seulement pensée, se vengera sur notre âme, comme par le passé, dans un avenir illimité, quel qu'ait été dans l'entre-temps le cours du monde.

Ce ne sont que les contenus du jugement qui, soumis à des conditions de temps et de lieu, se modifient en conséquence de celles-ci.

L'appréciation morale se base toujours sur le code des mœurs ; il nous semble sûr et prétend toujours nous inciter à penser qu'il discerne ce qui est bien et ce qui est mal. Mais maintenant que nous savons combien cette base est fragile, la décision éthique devient un acte créateur subjectif dont nous ne pouvons être sûrs, si Dieu y consent – *Deo concedente* – ce qui revient à dire que nous avons besoin d'une impulsion spontanée et décisive émanant de l'inconscient. L'éthique, soit l'acte de décider entre le bien et le mal, ne s'en trouve pas concernée dans son principe ; elle ne nous en est rendue que plus difficile.

Rien ne peut nous épargner le tourment de la décision éthique. Mais aussi rude que cela sonne, il faut, dans certaines circonstances, avoir la liberté d'éviter ce qui est reconnu pour moralement bien, et celle de faire ce qui est stigmatisé comme mal, si la décision éthique l'exige. En d'autres mots, il ne faut pas succomber à l'un ou l'autre des termes contraires. En face d'une telle unilatéralité nous avons sous une forme morale le *neti, neti*[189] de la philosophie hindoue. Dans cette perspective, le code moral sera, le cas échéant, irrémédiablement abrogé et la décision éthique dépendra de l'individu. Cela ne comporte en soi rien de nouveau mais se manifestait déjà au cours des temps pré-psychologiques sous forme de conflits de devoirs.

Mais l'individu est, en règle générale, tellement inconscient qu'il ne se rend

même pas compte de ses possibilités de décision et c'est pourquoi il recherche toujours anxieusement des règles et des lois extérieures auxquelles, dans sa perplexité, il puisse se tenir. Abstraction faite des insuffisances généralement humaines, c'est l'éducation qui, pour une bonne part, est coupable de cet état de choses, éducation qui cherche exclusivement ses normes dans ce que l'on sait couramment, et qui ne parle jamais de ce qu'est l'expérience personnelle de l'individu. On enseigne ainsi les idéalismes dont, la plupart du temps, on sait sûrement qu'on ne pourra jamais y satisfaire, et ils sont prêchés ès qualités par des êtres qui savent qu'ils n'y ont eux-mêmes jamais satisfait et qu'ils n'y satisferont jamais.

Cette situation est habituellement supportée sans y regarder de plus près.

Qui, par conséquent, désire trouver une réponse au problème du mal, aujourd'hui posé, a besoin en premier lieu d'une *connaissance approfondie de lui-même*, c'est-à-dire d'une connaissance aussi poussée que possible de sa totalité. Il doit savoir sans ménagements de quelle somme de bien et de quels actes honteux il est capable, et il doit se garder de tenir la première pour réelle et les seconds pour illusion. L'une et les autres sont vrais en tant que possibilités et il ne pourra entièrement échapper ni à la première ni aux seconds s'il prétend vivre – comme cela au fond devrait aller de soi – sans se mentir ni se flatter.

Mais on est en général encore tellement éloigné d'un semblable niveau de conscience que cette attente paraît presque dénuée d'espoir, bien qu'existe chez beaucoup d'êtres modernes la possibilité d'une connaissance profonde de soi-même. Une telle connaissance serait également nécessaire parce que ce n'est qu'en fonction d'elle que l'on peut s'approcher de cette couche fondamentale, de ce noyau de la nature humaine au sein duquel on rencontre les instincts. Les instincts sont des facteurs dynamiques présents *a priori* dont, en dernière analyse, dépendent les décisions éthiques de notre conscience.

Ils composent l'inconscient et ses contenus à propos duquel il n'y a pas de jugement définitif. À son sujet on ne peut avoir que des préjugés, car il nous est impossible d'embrasser par la connaissance la nature de l'inconscient, ni de lui assigner des frontières rationnelles. On ne peut parvenir à une connaissance de la nature que par une science qui élargisse le conscient et c'est pourquoi une connaissance approfondie de soi-même requiert également la science, c'est-à-dire la psychologie. On ne saurait construire une lunette astronomique ou un microscope pour ainsi dire par un tour de main et par la seule bonne volonté, sans avoir de solides notions d'optique.

Aujourd’hui, nous avons besoin de psychologie pour des raisons vitales. Nous sommes perplexes, stupides et désorientés devant les phénomènes du national-socialisme et du bolchevisme parce qu’on ne sait rien de l’homme, ou parce qu’on ne voit qu’une moitié bancale et déformée de son image.

Si nous avions une certaine connaissance de nous-mêmes, cela ne serait pas le cas. Devant nous se dresse la terrible question du mal et nous ne nous en rendons même pas compte, sans parler de la réponse qu’il importerait de lui opposer. Si même on le voyait ce mal, on ne comprendrait pas pour autant « comment les choses ont pu en arriver là ». Un homme d’État déclarait récemment, faisant preuve d’une naïveté géniale, qu’il n’avait aucune « imagination dans le mal ». Cela me semble très pertinent : *nous ne possédons* aucune imagination dans le mal, mais elle, elle *nous possède.*

Les uns ne veulent rien savoir de cet état de choses, et les autres s’y trouvent identifiés. Telle est aujourd’hui la situation psychologique du monde. Les uns s’imaginent encore chrétiens et croient qu’ils peuvent fouler aux pieds le prétendu mal ; alors que les autres y ont succombé et ne discernent plus le bien. Le mal est devenu aujourd’hui une grande puissance visible : une des moitiés de l’humanité s’appuie sur une doctrine fabriquée à coups d’élucubrations humaines ; l’autre moitié souffre de manquer d’un mythe approprié à la situation.

Pour ce qui concerne les peuples chrétiens, leur christianisme, en s’assoupissant, a négligé au cours des siècles de développer son mythe. Le christianisme a refusé audience à ceux qui accordaient expression à la mouvance obscure des représentations mythiques. Un Joachim de Flore, un Maître Eckhart, un Jacob Bœhme, et beaucoup d’autres, sont restés des secrets hermétiques pour la masse. Le seul rayon de lumière est Pie XII et son dogme[190], mais on ne sait même pas de quoi je parle quand j’avance cela. On ne comprend même pas qu’un mythe est mort quand il ne vit plus et quand il ne se développe plus. Notre mythe est devenu muet, il ne fournit plus de réponse.

La faute ne lui en incombe point, à lui tel qu’il est déposé dans les saintes Écritures, mais elle nous incombe uniquement à nous qui n’avons pas continué à le développer, alors qu’au contraire nous avons opprimé toutes les tentatives effectuées dans ce sens. Dans sa forme originelle, le mythe recèle bien assez de points à partir desquels pouvaient naître des possibilités de développement. Par exemple les paroles mises dans la bouche du Christ : « Montrez-vous donc malins comme les serpents et candides comme les colombes. » Pourquoi avons-

nous besoin d’être malins comme le serpent ? Et qu’en est-il de la candeur de la colombe ? « … Si vous ne retournez à l’état des enfants… » (Matthieu, XVIII, 3). Mais qui pense comment les enfants sont en réalité ? Par quelle morale le Seigneur justifie-t-il l’usurpation de l’âne dont il a besoin pour entrer à Jérusalem comme triomphateur ? Et qui est ensuite de mauvaise humeur ainsi qu’un enfant et maudit le figuier ? Quelle est cette morale qui découle de la parabole de l’intendant infidèle ? Et quelle est cette connaissance profonde et de si grande portée pour notre situation qu’on peut trouver dans les paroles apocryphes du Seigneur : « Mon ami, si tu sais ce que tu fais, tu es bienheureux, mais si tu ne le sais pas, tu es maudit et tu es un transgresseur de la Loi[191] ? » Qu’est-ce que cela veut dire, finalement, lorsque Paul professe (Romains, VII, 19) : « … je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas » ? Et je passe sous silence les prophéties sans équivoque contenues dans l’Apocalypse auxquelles on n’accorde généralement aucun crédit tant on les trouve embarrassantes.

La question autrefois posée par les gnostiques : « D’où vient le mal ? » n’a pas trouvé de réponse dans le monde chrétien. Et l’allusion d’Origène à une rédemption possible du diable passa pour hérésie. Mais aujourd’hui la question nous assaille et nous devons fournir une réponse ; nous nous tenons là, les mains vides, étonnés et perplexes, et nous ne pouvons même pas nous rendre compte que nul mythe ne vient à notre aide alors que nous en aurions un si urgent besoin. Certes, conséquence de la situation politique et des succès effroyables, voire démoniaques, de la science, on ressent des frissons secrets, des pressentiments obscurs. Mais on ne sait que faire, et bien peu nombreux sont ceux qui en tirent la conclusion que, cette fois-ci, il y va de l’*âme de l’homme*, oubliée depuis longtemps.

Le développement postérieur du mythe devrait sans doute reprendre là où le Saint-Esprit se répandit sur les Apôtres, faisant d’eux des fils de Dieu ; et non seulement eux, mais aussi tous les autres qui, à travers eux et après eux, reçurent la filiation – l’état d’enfant de Dieu – et participèrent ainsi à la certitude qu’ils n’étaient pas seulement des *animalia* – des animaux – autochtones, nés de la terre, mais que, en tant que « deux fois nés », ils s’enracinaient dans la divinité. Leur existence visible, corporelle, était de cette terre ; mais leur humanité invisible, intérieure, avait son origine et son avenir dans l’image primordiale de la totalité, dans le Père éternel, ainsi que s’exprime le mythe de l’histoire chrétienne du salut.

Comme le Créateur est une totalité, Sa créature, par conséquent Son fils, doit

aussi être total. On ne saurait retrancher quoi que ce soit de la représentation de la totalité divine ; mais sans que l'on ait eu conscience de ce qui se passait, il advint une scission dans la totalité. Un royaume de lumière et un royaume de ténèbres prirent naissance. Ce résultat était clairement préparé, avant même que le Christ ne parût, comme on peut le constater, entre autres, par l'épisode de Job ou dans le Livre d'Hénoch, très répandu et immédiatement pré-chrétien.

Cette dissociation métaphysique continua avec tout autant d'évidence dans le christianisme : Satan, qui, dans l'Ancien Testament, appartenait encore à l'entourage immédiat de Yahvé, représenta dorénavant l'opposition éternelle et diamétrale au monde de Dieu. Il ne fut plus possible de l'en déraciner. Ainsi, rien d'étonnant si, au début du XIe siècle déjà, la croyance que ce n'est pas Dieu mais le diable qui a créé le monde se fit jour. Ceci fut le début de la seconde moitié de l'ère chrétienne, après que le mythe de la chute des anges eut déjà rapporté que c'étaient les anges déchus qui avaient enseigné aux hommes les sciences et les arts dangereux. Qu'auraient donc dit ces vieux conteurs après le spectacle d'Hiroshima ?

La vision géniale de Jacob Bœhme a discerné la dualité intrinsèque de l'image de Dieu, et a ainsi œuvré à l'élaboration postérieure du mythe. Le symbole du mandala esquissé par Bœhme représente le dieu dissocié ; son cercle intérieur, en effet, se scinde en deux demi-cercles qui se tournent réciproquement le dos[192].

Puisque selon les prémisses dogmatiques du christianisme Dieu est en entier en chacune des trois personnes de la Trinité, Il doit Se trouver aussi entièrement en chacune des parties dans laquelle s'est coulé le Saint-Esprit. De cette façon, chaque être humain peut participer de Dieu dans sa totalité et, ainsi, à la filiation, à l'état d'enfant de Dieu. La *complexio oppositorum* – la complémentarité des contraires[193] – au sein de l'image de Dieu pénètre de la sorte dans l'homme, et cela non pas sous la forme d'une unité, mais sous celle d'un conflit, la moitié ténébreuse de l'image se heurtant à la représentation déjà reçue, que Dieu est « lumière ». C'est ce processus qui se joue de notre temps sans que les maîtres responsables des hommes l'aient compris, encore que ce serait leur tâche de discerner ces déroulements. Certes, on est convaincu que nous sommes à un tournant important des âges, mais on pense que ce tournant est suscité par la fission ou la fusion de l'atome, ou par les fusées interplanétaires. On demeure aveugle, comme d'habitude, à ce qui, en même temps, se déroule dans l'âme humaine.

Dans la mesure où l'image de Dieu est, psychologiquement parlant, une

illustration et une manifestation des tréfonds de l’âme, et dans la mesure où celle-ci commence à devenir consciente sous forme d’une profonde dissociation qui s’étend jusque dans la politique mondiale, une compensation psychique se signale petit à petit à l’attention. Elle se manifeste par des images unitaires, petits disques apparaissant spontanément, qui représentent une synthèse des contrastes situés à l’intérieur de l’âme[194]. C’est de cela qu’il faut rapprocher la rumeur mondiale des *Unidentified Flying Objects* (« U.F.O. »), appelés couramment « soucoupes volantes », qui apparurent pour la première fois en 1945. Cette rumeur repose soit sur des visions, soit sur certaines réalités. Ces « objets non identifiés » sont interprétés comme étant des machines volantes, dont on suppose qu’elles émanent d’autres planètes, ou même de la « quatrième dimension ».

Voici plus de quarante ans (1918), j’ai découvert l’existence d’un symbole apparemment central, de même nature, au cours de mes recherches sur l’inconscient collectif, le symbole du mandala. Pour être sûr de mon fait, j’ai accumulé pendant plus d’une décennie d’autres observations avant de publier, sous forme provisoire, pour la première fois, en 1929, ma découverte[195]. Le mandala est une image archétypique dont l’existence est vérifiable à travers siècles et millénaires. Il désigne la totalité du Soi, ou illustre la totalité des assises de l’âme – mythiquement parlant, la manifestation de la divinité incarnée dans l’homme. En opposition au mandala de Bœhme, le mandala moderne vise l’unité, c’est-à-dire qu’il représente une compensation de la faille, voire son dépassement anticipé. Comme ce processus a lieu dans l’inconscient collectif, il se manifeste partout. C’est ce dont rend compte la rumeur des « soucoupes volantes », qui est un symptôme d’une disposition mentale régnante en général.

Dans la mesure où le traitement analytique rend l’« ombre » consciente, il crée une faille et une tension entre les contraires qui, à leur tour, cherchent à s’équilibrer en une unité. Ce sont des symboles qui opéreront la liaison. La confrontation entre les contraires touche à la limite du supportable lorsqu’on prend cette confrontation au sérieux ou lorsqu’on est pris au sérieux par les contraires eux-mêmes. Le *tertium non datur* – il n’est pas donné de troisième terme – de la logique se confirme : on est incapable d’entrevoir une troisième solution.

Cependant, quand tout se passe bien, cette troisième solution se présente spontanément, de par la nature même. Elle est alors – et alors seulement – convaincante. Elle est ressentie comme étant ce qu’on appelle la « grâce ». La solution naissant de la confrontation et de la lutte des contraires est le plus

souvent constituée par un mélange inextricable de données conscientes et inconscientes, et c'est pourquoi on peut la dire un « symbole » (une pièce de monnaie coupée en deux dont les moitiés s'encastrent exactement[196]). Cette solution représente le résultat de la coopération du conscient et de l'inconscient ; elle atteint à l'analogie avec l'image de Dieu, sous forme de mandala, qui est sans doute l'esquisse la plus simple d'une représentation de la totalité, et elle s'offre spontanément à l'imagination pour figurer les contraires, leur lutte et leur conciliation en nous. La confrontation, qui est tout d'abord de nature purement personnelle, s'accompagne bientôt de l'intuition et de la connaissance que la tension subjective en soi-même entre les opposés n'est, en toute généralité, qu'un cas d'espèce dans les tensions conflictuelles du monde.

Car notre psyché est structurée à l'image de la structure du monde, et ce qui se passe en grand se produit aussi dans la dimension la plus infime et la plus subjective de l'âme. C'est pourquoi l'image de Dieu est toujours une projection de l'expérience intérieure vécue lors de la confrontation avec un vis-à-vis très puissant. Celui-ci est figuré par des objets dont l'expérience intérieure est issue et qui, à partir de là, ont gardé une signification numineuse ; ou il est caractérisé par sa numinosité et la force subjuguante de celle-ci. Dans ce dernier cas, l'imagination se libère du simple plan de l'objet et tente d'esquisser l'image d'une entité invisible existant derrière les apparences. Je pense ici à la plus simple des formes fondamentales du mandala, la circonférence, et au partage du cercle le plus simple (mentalement) : le carré ou la croix.

De telles expériences ont une influence secourable ou dévastatrice sur l'homme. Il ne peut ni les saisir, ni les comprendre, ni les dominer ; il ne peut pas plus s'en libérer qu'il ne peut leur échapper, et c'est pourquoi il les ressent comme relativement subjuguantes, voire toutes-puissantes.

En reconnaissant à juste titre qu'elles ne proviennent pas de sa personnalité consciente, l'homme les désigne comme *mana,* ou démon, ou Dieu. La connaissance scientifique utilise le terme d'« inconscient », avouant ainsi son ignorance en la matière, ce qui est compréhensible puisqu'elle ne peut rien savoir de la psyché, pour la bonne raison que ce n'est qu'à travers elle qu'on peut atteindre à la connaissance. C'est pourquoi on ne peut ni discuter ni affirmer la validité de désignation de *mana,* démon ou Dieu, mais on peut constater que le sentiment d'une étrangeté liée à l'expérience de quelque chose d'objectif est authentique.

Nous savons qu'il advient dans nos vies des choses qui nous semblent

totalement inconnues et totalement étrangères. De même que nous savons que nous ne fabriquons pas un rêve ou une idée, mais que l'un comme l'autre prennent naissance d'eux-mêmes en quelque sorte. Ce qui fond sur nous de cette façon, on peut dire que c'est un effet qui émane d'un *mana*, d'un démon, de Dieu, ou de l'inconscient. Les trois premières désignations possèdent le grand avantage d'embrasser et d'évoquer la qualité émotionnelle du numineux, tandis que la dernière – l'inconscient – est banale et par conséquent plus proche de la réalité.

Ce concept d'inconscient inclut le plan des choses expérimentables, c'est-à-dire la réalité quotidienne telle qu'elle nous est connue et abordable. L'inconscient est un concept trop neutre et trop rationnel pour que, dans la pratique, il puisse se montrer d'un grand secours à l'imagination. Il a précisément été forgé pour l'usage scientifique ; il est donc beaucoup plus apte à une approche des choses sans passion, sans exigences métaphysiques que des concepts transcendants qui sont critiquables et qui, par conséquent, fourvoient vers un certain fanatisme.

C'est pourquoi je préfère le terme d'« inconscient », en sachant parfaitement que je pourrais aussi bien parler de « Dieu », ou de « démon », si je voulais m'exprimer de façon mythique. Dans la mesure où je m'exprime mythiquement, c'est en pleine conscience que « *mana* », « démon », « Dieu » sont synonymes d'inconscient, car nous savons des premiers exactement tout autant ou tout aussi peu que du dernier. On *croit* simplement en savoir bien davantage sur les premiers, ce qui, il est vrai, pour certains buts, est beaucoup plus utile et beaucoup plus efficace que d'avoir un concept scientifique.

Le grand avantage des concepts « démon » et « Dieu » consiste en ce qu'ils permettent une bien meilleure objectivation du vis-à-vis, soit la *personnification* de celui-là. Leurs qualités émotionnelles leur confèrent vie et efficacité. Haine et amour, crainte et vénération surgissent sur le théâtre de la confrontation et la dramatisent au suprême degré. Ainsi, ce qui était simplement « exposé » devient « agi[197] ». C'est à l'homme tout entier qu'est jeté le défi, c'est avec toute sa réalité qu'il se mêle au combat. Or, ce n'est que de cette façon que l'homme peut atteindre à la totalité et que « Dieu peut naître », c'est-à-dire participer à la réalité humaine et s'associer à l'homme sous la forme

d'« homme ». Par cet acte de l'incarnation l'homme, c'est-à-dire son Moi, est remplacé intérieurement par « Dieu », et Dieu devient extérieurement homme en accord avec les paroles du Christ : « Qui m'a vu a vu le Père » (Jean, XIV, 9).

Cette constatation fait apparaître l'inconvénient de la terminologie mythique. La représentation de Dieu que se fait couramment l'homme chrétien est celle d'un Père omnipotent, omniscient, tout de bonté, et Créateur du monde. Si ce Dieu veut devenir homme, une formidable *kenosis* (évacuation[198]) est bien certainement indispensable pour réduire la totalité divine à l'échelle infinitésimale de l'homme ; et cela même étant accompli, on comprend mal comment l'homme n'explose pas, déchiqueté par l'incarnation. C'est pourquoi la spéculation dogmatique a dû doter le Christ de qualités qui le situent au-delà de la condition humaine habituelle. Il lui manque surtout la *macula peccati* (la tache du péché originel) et déjà, de ce fait, il est un homme-dieu ou un demi-dieu.

L'image chrétienne de Dieu ne peut, sans contradictions, s'incarner dans l'homme empirique, abstraction faite, d'ailleurs, de ce que l'homme extérieur semble peu apte à fournir la représentation adéquate d'un dieu.

Le mythe doit enfin prendre au sérieux le monothéisme et abandonner son dualisme (nié officiellement) qui, jusqu'à présent, à côté d'un bien tout-puissant, a laissé subsister un éternel et ténébreux antagoniste. Le mythe doit laisser s'exprimer la *complexio oppositorum* – la complémentarité des contraires[199] – philosophique d'un Nicolas de Cuse et l'ambivalence morale que l'on rencontre chez Jacob Bœhme. C'est seulement alors que peuvent être accordées au Dieu unique et la totalité, et la synthèse des opposés qui lui reviennent. Quiconque a expérimenté que les contraires, « du fait de leur nature », peuvent s'unifier grâce au symbole de telle manière qu'ils ne tendent plus à se disperser ni à se combattre, mais au contraire à se compléter réciproquement et à donner à la vie une forme pleine de sens, n'éprouvera plus de difficultés face à l'ambivalence de l'image d'un dieu de la nature et de la création. Il comprendra précisément le mythe du « Devenir Homme[200] » nécessaire de Dieu, le message chrétien essentiel, comme une confrontation créatrice de l'homme avec les éléments contraires ainsi que leur synthèse dans la totalité de sa personnalité, le Soi.

Les contrastes intérieurs nécessaires dans l'image d'un dieu créateur peuvent être réconciliés dans l'unité et la totalité du Soi en tant que *coniunctio oppositorum* – unification des contraires – des alchimistes, ou en tant *qu'unio mystica* – union mystique. Dans l'expérience du Soi, il ne s'agira plus, comme

précédemment, de surmonter le contraste « Dieu et homme », mais l’opposition au sein même de l’image de Dieu. C’est cela, le sens du « service de Dieu », c’est-à-dire du service que l’homme peut rendre à Dieu, afin que la lumière naisse des ténèbres, afin que le Créateur prenne conscience de Sa création, et que l’homme prenne conscience de lui-même.

Tel est le but, ou un but, qui intègre l’homme à la création de façon sensée et qui, du même coup, confère un sens à celle-ci.

C’est là un mythe explicatif qui a grandi en moi au cours des décennies. Il s’agit d’un but que je puis reconnaître et apprécier, et qui, grâce à cela, me satisfait.

En vertu de ses facultés de réflexion, l’homme s’est élevé hors du monde animal et, par son esprit, il démontre que, précisément dans le fait du développement de la conscience, la nature a investi un grand prix en lui. Grâce à ce développement, il s’empare de la nature, reconnaît l’existence du monde, et, par cela même, le confirme en quelque sorte au Créateur. De ce fait, le monde devient un phénomène, ce qu’il ne serait pas sans réflexion consciente. Si le créateur était conscient de Lui-même, Il n’aurait nul besoin de créatures conscientes ; il n’est également pas probable que les voies de la création, indirectes au suprême degré, qui ont gaspillé des millions d’années à la création d’espèces et de créatures innombrables, correspondent à une intention polarisée sur un but. L’histoire de la nature nous conte la métamorphose fortuite, aux hasards des espèces, qui, à travers des centaines de millions d’années, ont dévoré et se sont entre-dévorées. L’histoire biologique et politique de l’humanité aussi nous en apprend plus qu’il n’en faut à ce sujet.

Mais l’histoire de l’esprit s’inscrit sur un autre registre. C’est ici que se glisse le miracle de la conscience réfléchie, seconde cosmogonie. L’importance de la conscience est tellement vaste qu’on ne peut s’empêcher de supposer que l’élément sens gisait probablement caché dans toute la mise en scène biologique, monstrueuse et apparemment insensée, sens qui a enfin trouvé, comme par hasard, à se manifester à l’échelon du sang chaud et du cerveau différencié, non pas de façon intentionnelle ni prévue, mais comme pressentie à travers une « impulsion obscure », intuitive et tâtonnante[201].

En exprimant ces pensées, je n’imagine pas avoir dit quelque chose d’ultime sur le sens et le mythe de l’homme ; mais je crois que c’est ce qui peut et doit être dit à la fin de notre ère des Poissons, face à l’ère qui vient, ère du Verseau

qui est une forme humaine. Le Verseau fait suite aux deux Poissons en opposition (une *coniunctio oppositorum)* et semble figurer le Soi. De façon souveraine, il verse le contenu de sa cruche dans la bouche du *Piscis austrinus*[202] qui représente un fils, un facteur encore inconscient dont, après le déroulement d'une autre ère d'un peu plus de deux mille ans, naîtra un avenir évoqué par le symbole du Capricorne. Le Capricorne, ou *aïgokeros,* est le monstre chèvre-poisson[203], symbolisant l'union des montagnes et des profondeurs des mers, un contraste né de deux éléments animaux accolés, c'est-à-dire inséparables.

Cet être singulier pourrait facilement représenter l'image primitive d'un dieu créateur qui se confronte à l'« homme », l'anthropos. À ce sujet, le silence règne en moi, tout autant que dans les matériaux d'expériences qui sont à ma disposition, c'est-à-dire dans les produits de l'inconscient d'autres hommes, dont j'ai eu connaissance, ou dans des documents historiques.

Lorsqu'une compréhension ne se fait pas jour d'elle-même, toute spéculation est dépourvue de sens. Celle-ci n'en acquiert que lorsque des éléments objectifs existent, comme c'est par exemple le cas pour l'ère du Verseau.

Nous ignorons jusqu'où peut s'étendre le processus de la prise de conscience et où il mènera encore l'homme. Il est, dans l'histoire de la création, un *novum* – un élément nouveau – pour lequel il n'y a aucun point de comparaison. C'est pourquoi on ne peut savoir quelles potentialités il recèle, ni s'il est loisible de prévoir pour l'espèce de *l'homo sapiens* un épanouissement puis une disparition, ainsi que cela s'est produit pour les animaux préhistoriques. La biologie est incapable de nous fournir un seul argument contraire à de telles possibilités.

On a satisfait au besoin de l'expression mythique quand on possède une représentation qui explique suffisamment le sens de l'existence humaine dans le cosmos, représentation qui provient de la totalité de l'âme, autrement dit de la coopération du conscient et de l'inconscient. Le non-sens empêche la plénitude de la vie et signifie par conséquent maladie. Le sens rend beaucoup de choses, tout peut-être, supportable. Aucune science ne remplacera jamais le mythe, jamais un mythe ne pourra naître d'aucune science. Ce n'est pas « Dieu » qui est un mythe, mais le mythe qui est la révélation d'une vie divine dans l'homme. Ce n'est pas nous qui inventons le mythe, c'est lui qui nous parle comme « Verbe de Dieu ».

Le « Verbe de Dieu » vient à nous et nous n'avons nul moyen de distinguer si

et comment il est différent de Dieu. De ce Verbe il n'est rien qui ne nous soit connu et ne soit humain, sauf la circonstance qu'il surgit spontanément devant nous et qu'il nous prend sous sa domination. Il est soustrait à notre arbitraire. On ne peut expliquer une

« inspiration ». Nous savons qu'une « idée qui nous vient à l'esprit » n'est pas le fruit de nos ratiocinations, mais que l'idée provenant de « quelque part » nous a fondu dessus. Et de surcroît, quand il s'agit d'un rêve prémonitoire, comment pourrions-nous l'attribuer à notre propre raison ? En pareil cas, on ignore même souvent, et pour longtemps, que le rêve contenait un savoir préalable et à distance.

Le Verbe nous arrive ; nous le subissons, car nous sommes exposés à une profonde insécurité : avec Dieu en tant que *complexio oppositorum* – union des contraires – « toutes les choses sont possibles » dans le sens le plus plein de l'expression, c'est-à-dire vérité et erreur, bien et mal. Le mythe est ou peut être équivoque comme l'oracle de Delphes ou comme un rêve. Nous ne pouvons ni ne devons renoncer à l'usage de la raison ; et nous ne devons pas non plus abandonner l'espoir que l'instinct se précipite à notre aide, ce en quoi, alors, un dieu nous soutiendrait contre Dieu, ainsi que Job l'avait déjà compris. Car tout ce à travers quoi « l'autre volonté » s'exprime est un vecteur humain, façonné par la pensée de l'homme, par ses paroles, ses images, et toutes ses limitations.

C'est pourquoi l'homme rapporte tout à lui lorsqu'il commence à penser, maladroitement, en termes psychologiques et qu'il croit que tout provient de son intention et « de lui-même ». Ce faisant, il présuppose avec une naïveté d'enfant qu'il connaît tous ses domaines et qu'il sait « ce qu'il est lui-même ». Il ne soupçonne cependant pas que c'est la faiblesse de sa conscience et la crainte corrélative de l'inconscient qui l'empêchent de distinguer ce qu'il a inventé intentionnellement de ce qui lui est parvenu à partir d'autre source. Il n'a pas d'objectivité vis-à-vis de lui-même et il ne peut encore se considérer comme ce phénomène qu'il est pourtant bien obligé de constater et avec lequel, *for better or worse* – pour le meilleur ou pour le pire, – il est identique. Initialement, il subit les choses, elles lui arrivent et lui « tombent dessus », et ce n'est que péniblement qu'il parvient en fin de compte à conquérir et à maintenir une sphère de relative liberté.

C'est seulement lorsqu'il s'est assuré cette conquête – et seulement alors, qu'il se trouve en état de reconnaître qu'il est confronté avec ses fondements involontaires, avec les circonstances données de ses commencements, dont il ne

saurait faire qu’ils n’aient été. En cela, ses commencements ne sont pas uniquement des faits passés ; bien au contraire ils vivent avec lui, comme base permanente de son existence, et sa conscience dépend de leur collaboration au moins autant que du monde physique environnant.

Ces données qui assaillent l’homme et s’imposent à lui, toutes-puissantes aussi bien de l’extérieur que de l’intérieur, il en a fait la somme dans la représentation de la divinité et il a décrit leurs effets à l’aide du mythe ; il a compris ce dernier comme « Verbe de Dieu », c’est-à-dire comme inspiration et révélation de ce que les réalités de « l’autre côté » ont de numineux.

2

Pour protéger l’individu contre le risque de se confondre avec les autres, il n’est de meilleur moyen que la possession d’un secret qu’il veut ou qu’il lui faut garder.

Les tout premiers débuts de la formation des sociétés laissent déjà paraître le besoin d’organisation secrète. Là où il n’y a pas de motifs suffisants contraignant à garder un secret, on invente ou on « trousse » des secrets qui ne sont alors « connus » ou

« compris » que des initiés privilégiés. Cela était le cas chez les rose-croix et chez beaucoup d’autres. Parmi les pseudo-secrets, il en existe de réels qui – ô ironie – ne sont même pas connus des initiés, par exemple dans ces sociétés qui ont emprunté principalement leurs « secrets » à la tradition alchimique.

Le besoin de s’entourer de mystère est, à l’échelon primitif, d’importance vitale, le secret partagé fournissant le ciment de la cohésion du groupe. À l’échelon social, le secret représente une compensation salutaire du manque de cohésion de la personnalité individuelle qui, par des rechutes constantes dans l’identité originelle inconsciente avec les autres, s’effondre et s’éparpille toujours à nouveau. La recherche du but, ce but étant un individu conscient de ses particularités, devient un long travail éducatif presque sans espoir à cause de la donnée suivante : une communauté constituée par des individus isolés, qui ont eu le privilège d’une initiation, ne peut à son tour se reconstituer qu’à travers une identité inconsciente, même s’il s’agit désormais d’une identité socialement différenciée.

La société secrète est un échelon intermédiaire sur le chemin de l’individuation : on confie encore à une organisation collective le soin de se laisser différencier par elle ; c’est-à-dire que l’on n’a pas encore discerné qu’à proprement parler c’est la tâche de l’individu, de se tenir sur ses propres pieds et d’être différent de tous les autres. Toutes les identités collectives, qu’elles soient appartenance à des organisations, professions de foi en faveur de tel ou tel -*isme*, etc., gênent et contrecarrent l’accomplissement de cette tâche. Ces identités collectives sont des béquilles pour des paralytiques, des boucliers pour anxieux, des canapés pour paresseux, des pouponnières pour irresponsables, mais tout

autant des auberges pour des pauvres et des faibles, un havre protecteur pour ceux qui ont fait naufrage, le sein d'une famille pour des orphelins, un but glorieux et ardemment escompté pour ceux qui ont erré et qui sont déçus, et une terre promise pour les pèlerins harassés, et un troupeau et une clôture sûre pour brebis égarées, et une mère qui signifie nourriture et croissance.

C'est pourquoi il serait erroné de considérer ce degré intermédiaire comme un obstacle ; il représente au contraire, et encore pour longtemps, la seule possibilité d'existence de l'individu qui, aujourd'hui plus que jamais, se retrouve menacé d'anonymat. Cette appartenance à une organisation collective est si importante à notre époque qu'avec un certain droit elle paraît à beaucoup être un but définitif, tandis que toute tentative de suggérer à l'homme l'éventualité d'un pas de plus sur la voie de l'autonomie personnelle est considérée comme présomption ou défi prométhéen, comme phantasme ou comme impossibilité.

Mais il peut advenir que quelqu'un, pour des motifs de poids, se voie contraint de chercher sa route, par ses propres moyens, vers des horizons plus larges, parce qu'il ne trouve, dans aucune des formes, aucun des moules, aucune des enveloppes, dans aucune des manières de vie et des atmosphères qui lui sont offertes, celle qui lui convient. Dès lors, il ira seul, représentant sa société à lui. Il sera sa propre multiplicité qui se compose de nombreuses opinions et de nombreuses tendances, qui ne vont point nécessairement toutes dans le même sens. Au contraire, il sera dans le doute avec lui-même et il éprouvera de grandes difficultés pour amener sa propre multiplicité à une action homogène et concertée. Même s'il est extérieurement protégé par les formes sociales d'un de ces degrés intermédiaires, dont nous venons de parler, il n'en possède pas pour autant une protection contre la multiplicité intérieure qui le désunit d'avec lui-même et qui le pousse à s'en remettre au détour que représente l'identité avec le monde extérieur.

De même que l'initié, grâce au secret de sa société, s'interdit le détour dans une collectivité moins différenciée, de même l'individu isolé a besoin, pour cheminer solitaire, d'un secret que, pour quelque motif que ce soit, il ne doit ni ne peut livrer. Un tel secret l'oblige à s'isoler dans son projet individuel. Beaucoup d'individus ne peuvent supporter cet isolement. Ce sont les névrosés qui jouent nécessairement à cache-cache avec les autres aussi bien qu'avec eux-mêmes, sans pouvoir, cependant, parvenir à prendre l'un ou les autres réellement au sérieux. En règle générale, ces sujets sacrifient leur but individuel au besoin d'adaptation sociale, ce à quoi les encouragent toutes les opinions, toutes les convictions et tous les idéaux de l'entourage. D'ailleurs, contre ces derniers il n'est d'argument raisonnable. Seul un secret que l'on ne peut trahir, c'est-à-dire

un secret qui nous inspire de la crainte, ou que l'on ne saurait formuler en paroles descriptives (et qui, à cause de cela, relève apparemment de la catégorie des « folies »), peut empêcher la rétrogradation inévitable dans le collectif.

Le besoin d'un tel secret est, dans de nombreux cas, si grand, qu'il suscite des pensées et des actions dont on ne se sent plus capable de supporter la responsabilité. Souvent, derrière de semblables attitudes, il serait faux de ne voir qu'arbitraire ou présomption ; c'est au contraire une *dira necessitas* – une cruelle nécessité – inexplicable à l'individu lui-même qui s'empare de lui tel un destin inéluctable, et qui lui démontre *ad oculos* – qui lui place devant les yeux – pour la première fois peut-être de sa vie, l'existence de facteurs étrangers plus puissants que lui au sein de ses domaines les plus intimes dont il se croyait le maître.

Un exemple significatif est l'histoire de Jacob, qui lutta avec l'ange, s'en tira avec une hanche démise, mais qui, de la sorte, évita de commettre un meurtre. Le Jacob d'alors était dans l'avantageuse situation que chacun accorda créance à son histoire. Un Jacob d'aujourd'hui ne rencontrerait partout qu'un sourire éloquent. Aussi préférera-t-il ne pas parler de semblable affaire, encore moins s'il devait se faire une opinion personnelle sur l'envoyé de Yahvé. De ce fait, qu'il le veuille ou non, il se trouve en possession d'un secret qui ne saurait être discuté, et il sort du cercle de la collectivité.

Naturellement, sa restriction mentale apparaîtra au grand jour s'il ne parvient plus, sa vie durant, à faire l'hypocrite. Mais deviendra névrosé quiconque s'efforce d'accomplir les deux choses à la fois : poursuivre son but individuel et s'adapter à la collectivité[204]. Un tel « Jacob » ne s'avoue pas que l'ange est le plus fort, puisqu'il n'a jamais été dit que ce dernier serait, lui aussi, reparti en boitant.

Celui qui, poussé par son *daimon*, franchit le pas par lequel il s'aventure hors des frontières de cet état intermédiaire marqué par l'appartenance à une collectivité pénètre à proprement parler dans « l'inexploré à jamais inexplorable[205] » où il n'est plus de chemins sûrs qui le guident, ni d'abris qui étendent sur lui leur toit protecteur. Ici, dorénavant, il n'y a plus de lois pour le cas où il rencontrerait une situation inattendue, comme, par exemple, un conflit de devoirs que l'on ne peut résoudre en tranchant dans le vif. Habituellement, l'excursion dans ce *no man's land* ne dure que tant qu'une telle situation conflictuelle n'apparaît pas à l'horizon. Dès que c'est le cas, dès qu'on la flaire, même de loin, l'excursion se termine en général au plus tôt. Si, dans ces

conditions, quelqu'un prend ses jambes à son cou, je ne saurais lui en vouloir. Mais, par contre, qu'il plastronne et se fasse un mérite particulier de ce qui n'a été que faiblesse et couardise, je ne saurais l'en approuver. Comme mon mépris ne fait de mal à personne, je puis l'exprimer en toute tranquillité.

Mais si quelqu'un, sous sa propre responsabilité, se risque à résoudre une telle situation litigieuse de devoirs contradictoires en débattant de la chose face au juge devant qui il comparaît jour et nuit, il se retrouve éventuellement dans la position de l'« homme seul » : il possède un secret qui ne tolère aucun débat public pour l'excellente raison que cet homme n'est déjà que trop garant devant lui-même d'une accusation sans merci et d'une défense obstinée, tandis qu'aucun juge temporel ou spirituel ne pourrait lui rendre le sommeil. Du reste, s'il ne connaissait déjà, par avance, et jusqu'à la nausée, les décisions de ces juges éventuels, les choses n'en seraient jamais arrivées à un conflit de devoirs. Ce dernier présuppose toujours une conscience élevée de ses responsabilités. C'est cette vertu précisément qui lui interdit l'acceptation d'une décision collective, c'est pourquoi le jury du monde extérieur est transposé dans le monde intérieur où une décision sera prise, à huis clos.

Or, cette modification confère à l'individu une signification naguère ignorée. Il ne sera plus dorénavant uniquement son moi bien connu et socialement défini, mais aussi l'instance qui négocie ce qu'il vaut en lui-même. Rien n'augmente davantage la prise de conscience que la confrontation intérieure avec les facteurs opposés. Non seulement l'accusation lance sur le tapis des données insoupçonnées, mais la défense, elle aussi, doit rechercher des arguments auxquels jusque-là nul n'avait songé.

De ce fait, un morceau important du monde extérieur se trouve transposé dans le monde intérieur, tandis que le monde extérieur se trouve appauvri et allégé de cet élément ; mais, d'autre part, le monde intérieur a tout autant gagné en poids à se voir élevé à la dignité d'un tribunal de décision éthique. Le moi, qui était précédemment univoque, pour ainsi dire, perd la prérogative d'être simplement l'accusateur et acquiert en échange l'inconvénient de devoir être également l'accusé.

Le moi devient ambivalent et ambigu et même il est pris entre le marteau et l'enclume. *Il devient conscient d'une polarité d'opposés qui lui est « sur-ordonnée »*.

Que si l'on discute et que l'on argumente à leur propos jusqu'au jour du jugement dernier, ce n'est pas pour autant que seront réellement « résolus » tous les conflits de devoirs ; il s'en faudra de beaucoup. Peut-être même qu'aucun

n'est jamais tout à fait « résolu ». Un beau jour, cependant, la décision est tout simplement présente, manifestement à la faveur d'une sorte de court-circuit. La vie pratique ne tolère pas d'être maintenue en suspens par une éternelle contradiction. Les paires d'opposés et leur contradiction inhérente ne disparaissent toutefois pas, bien que, pour un moment, elles passent à l'arrière-plan, au bénéfice de l'impulsion à l'action. Les paires d'opposés menacent constamment l'unité de la personnalité et entortillent toujours à nouveau la vie dans des contradictions.

En considération de cette situation, il semble recommandable de « demeurer à la maison », c'est-à-dire de ne jamais déserter les enclos et les abris collectifs, car, seuls, ils promettent une garantie contre les conflits intérieurs. Quiconque n'est pas *contraint* d'abandonner père et mère est certainement plus en sûreté avec eux. Mais ils sont nombreux ceux qui se trouvent poussés hors du foyer sur la voie individuelle. Sans délai, ils feront connaissance avec le positif et le négatif de la nature humaine.

Ainsi que toute énergie procède de pôles contraires, l'âme possède aussi sa *polarité* intérieure en tant que présupposition inaliénable de sa vitalité, comme Héraclite l'a déjà reconnu. Théoriquement aussi bien que pratiquement, cette polarité est inhérente à tout ce qui vit.

Face à cette puissante condition se tient l'unité facilement endommageable du moi qui ne s'est formée que progressivement au cours des millénaires, et seulement avec l'aide d'innombrables mesures de protection. Que l'élaboration d'un moi en toute généralité ait été possible paraît provenir du fait que tous les opposés tendent réciproquement à s'équilibrer. Cela a lieu dans le processus énergétique, qui commence par la tension entre le chaud et le froid, le haut et le bas, *etc*.

L'énergie qui est le soubassement de la vie psychique consciente est préexistante à celle-ci et, par conséquent, tout d'abord inconsciente. Quand elle se met à affleurer à la conscience, elle apparaît tout d'abord projetée en des figures comme *mana*, dieux, démons, etc. : dont leur *numen* semble être la source de force qui conditionne leur existence, et pratiquement il est bien cette source, tant que cette énergie est conçue sous la forme de ces images. Mais dans la mesure où cette forme s'estompe et devient inefficace, le moi, c'est-à-dire l'homme empirique, paraît entrer en possession de cette source de force, et cela au sens plein de cette tournure ambiguë : d'une part, on cherche à s'emparer de cette énergie, à en devenir possesseur, jusqu'à finir par croire même qu'on la

possède ; d’autre part, on est possédé par elle.

Cette situation grotesque ne peut néanmoins survenir que lorsque seuls les contenus de la conscience passent pour être des formes d’existence du psychique. Là où c’est le cas, l’inflation due à des projections récurrentes ne peut être évitée. Mais là où l’on admet l’existence d’une psyché inconsciente, les contenus de projections peuvent être intégrés dans des formes instinctives innées qui précèdent la conscience. Grâce à cela, l’objectivité et l’autonomie de la conscience sont maintenues, l’inflation évitée. Les archétypes, qui préexistent à la conscience et qui la conditionnent, apparaissent alors dans le rôle qu’ils jouent en réalité : celui de formes structurales *a priori* du fondement instinctif de la conscience. Ils ne constituent nullement un en-soi des choses, mais bien plus les formes sous lesquelles elles sont perçues, considérées et comprises. Naturellement, les archétypes ne sont pas les seuls motifs de l’apparence, telle qu’elle est, des représentations.

Ils ne sont que les fondements de la part collective d’une conception. En tant qu’ils constituent une qualité de l’instinct, ils participent de sa nature dynamique et possèdent par suite une énergie spécifique qui détermine et même, à l’occasion, d’une façon contraignante des façons de se comporter, des impulsions. C’est-à-dire que, dans certaines circonstances, ils ont une force de possession et d’obsession (numinosité !). Les concevoir sous figure de *daimonia* (puissances surnaturelles) correspond parfaitement à leur nature.

Si quelqu’un, d’aventure, en venait à croire que, par une telle formulation, on ait changé quoi que ce soit à la *nature* des choses, il ne pourrait le faire qu’en attachant une croyance excessive à la valeur des mots. Car les données réelles ne changent pas lorsqu’on leur applique un autre nom. Il n’y a que nous pour en être affectés. Si quelqu’un concevait « Dieu » comme un « pur néant », cela

n’attenterait en rien à la donnée d’un principe qui nous dépasse. Nous en demeurerions tout autant possédés qu’auparavant. Par le changement de nom, nous n’amputons en rien la réalité, nous avons tout au plus pris une fausse attitude vis-à-vis d’elle, si le nouveau nom implique une négation ; à l’inverse, une dénomination positive d’une chose inconnaissable a pour résultat de nous placer à son égard de façon correspondante dans une attitude positive.

C’est pourquoi, quand nous appliquons à « Dieu »

la dénomination « d’archétype », nous n’exprimons rien sur sa nature propre.

Mais ce faisant, nous reconnaissons que « Dieu » est inscrit dans cette partie de notre âme préexistante à notre conscience et qu'il ne peut donc nullement passer pour une invention de celle-ci. Dieu, ainsi, n'est non seulement ni écarté, ni annihilé, mais il est au contraire placé dans la proximité de ce dont on peut faire l'expérience. Or, cette dernière circonstance n'est pas sans être essentielle : dans la mesure où une chose n'est pas expérimentable, on suppose aisément qu'elle est inexistante. Ce soupçon est tellement attrayant que certains soi-disant croyants voient, sans chercher plus loin, de l'athéisme et, sinon, du gnosticisme, dans ma tentative de reconstruire l'âme primitive inconsciente ; mais, en tout cas, ils n'y voient aucune réalité psychique comme celle de l'inconscient. Si ce dernier, en toute généralité, est quelque chose, il doit se composer des phases parcourues avant le développement historique de notre psyché consciente.

Tout le monde est à peu près d'accord pour considérer que l'hypothèse selon laquelle l'homme a été créé dans toute sa gloire au sixième jour de la Création, sans échelon préalable, est tout de même par trop simpliste et trop archaïque pour nous satisfaire. Mais, au sujet de la psyché, les conceptions archaïques restent en honneur : la psyché n'aurait pas de préalables archétypiques ; elle serait *tabula rasa* (table rase), créée toute neuve à la naissance, et elle n'est que ce qu'elle-même s'imagine être.

La conscience est phylogénétiquement et ontogénétiquement secondaire. Il est grand temps que cette évidence soit enfin admise. Le corps a une préhistoire anatomique de millions d'années – de même le système psychique ; et comme le corps humain moderne représente en chacune de ses parties le résultat de ce développement et que partout transpercent les étapes préalables de son présent – il en va de même de la psyché. La conscience commença, selon la perspective de son développement historique, dans un état quasi animal auquel nous donnons la valeur d'inconscience ; de façon analogue, l'enfant répète cette différenciation. La psyché de l'enfant dans son état préconscient est rien moins que *tabula rasa ;* de tous côtés on peut reconnaître qu'elle est individuellement préformée et, en outre, équipée de tous les instincts spécifiquement humains, ainsi que des fondements *a priori* des fonctions supérieures.

C'est sur cette base compliquée que se forme le moi et c'est elle qui le portera la vie durant. Lorsque cette base ne remplit pas son rôle de soutien, le moi tourne à vide et il meurt. L'existence et la réalité de cette base sont d'importance vitale. Comparé à elle, le monde extérieur même est de signification secondaire, car enfin, que peut-il, ce monde extérieur, s'il me manque la poussée endogène qui, normalement, m'incite à m'emparer de lui ? Nulle volonté consciente ne

remplacera jamais, à la longue, l'instinct de vie. Cet instinct surgit en nous du dedans tels une obligation, une volonté, un ordre, et quand nous lui attribuons le nom d'un *daimon* personnel, comme cela a eu lieu pour ainsi dire depuis toujours, nous avons au moins exprimé de façon pertinente la situation psychologique. Et même quand nous tentons de circonscrire plus précisément, par le concept d'archétype, le point où le *daimon* nous empoigne, nous n'avons rien éliminé, nous n'avons fait que nous rapprocher nous-même de la source de vie.

Il n'y a rien que de naturel si, en tant que *psychiatre* (ce qui signifie « médecin de l'âme »), je penche vers une telle conception ; car ce qui m'intéresse en première ligne est de savoir comment je peux aider mes malades à retrouver leur base et leur santé. Pour cela, comme je m'en suis rendu compte par expérience, que de connaissances sont nécessaires ! Mais il n'en a pas été autrement de la médecine en général.

Elle n'a pas accompli ses progrès en découvrant finalement la guérison par quelques tours de passe-passe, qui auraient simplifié du même coup étonnamment ses méthodes. Au contraire, elle a dû s'engager à perte de vue dans des complications dues pour une grande part aux emprunts qu'elle a contractés auprès de toutes les sciences possibles.

Je n'ai nullement à cœur de prétendre en remontrer en quoi que ce soit aux autres disciplines ; je cherche simplement à utiliser leurs connaissances dans mon domaine. Naturellement j'ai le devoir de rendre compte de ces utilisations et de leurs conséquences. Car on fait des découvertes quand on transfère les connaissances d'un domaine à un autre afin de les employer de façon pratique. Que de trouvailles seraient restées ignorées si on n'avait pas utilisé en médecine les rayons X, parce qu'ils étaient une découverte de la physique ! Que la thérapie par les rayons X ait des conséquences dangereuses dans certaines circonstances, cela est intéressant pour le médecin mais pas nécessairement pour le physicien, qui se sert de ces rayons de manière toute différente et pour d'autres buts. Le physicien ne pensera pas que le médecin veut lui en faire accroire quand le second attire l'attention du premier sur certaines propriétés nocives ou salutaires de la radioscopie.

Quand, par exemple, j'use de connaissances historiques ou théologiques dans le domaine de la psychothérapie, elles apparaissent naturellement sous un autre éclairage et conduisent à d'autres conclusions que lorsqu'elles demeurent limitées au domaine de leur spécialité où elles servent d'autres buts.

Le fait qu’une polarité est à la base du dynamisme psychique entraîne que la problématique des contraires, au sens le plus large, pénètre dans le champ de la discussion psychologique, avec tous ses aspects religieux et philosophiques. Ces derniers perdent le caractère autonome qu’ils possèdent dans leur domaine spécialisé, et cela, nécessairement, parce qu’ils sont alors sollicités, interrogés sous un angle psychologique, c’est-à-dire qu’ils ne sont plus considérés sous l’angle de la vérité philosophique ou religieuse, mais examinés afin de voir ce qu’ils recèlent de signification et de fondement psychologiques.

En dehors de leur prétention à être des vérités indépendantes, le fait demeure que considérées empiriquement, c’est-à-dire selon la perspective des sciences d’observation, ces vérités sont avant tout et surtout des *phénomènes psychiques.* Ce fait me paraît indiscutable. Que ces vérités prétendent être fondées en elles-mêmes et par elles-mêmes, voilà qui va se trouver embrassé par la façon psychologique de considérer les choses, qui non seulement n’exclut pas cette exigence comme si elle était illégitime, mais lui consacre au contraire une attention particulière. La psychologie ignore des jugements tels que : « ce n’est *que* religieux » ou « ce n’est *que* philosophique », tout à l’opposé du « ce n’est *que* psychique », reproche qu’on lui adresse fréquemment, en particulier de la part du monde théologien.

Toutes les expressions, possibles et imaginables, quelles qu’elles soient, toutes sont le produit de la psyché. Celle-ci apparaît entre autres comme étant un processus dynamique qui repose sur les antithèses qui la sous-tendent et sur le caractère antithétique de ses contenus, si bien qu’on peut finalement se la représenter sous l’image d’une tension entre ses pôles.

Comme les principes explicatifs ne doivent pas être multipliés sans nécessité et que la perspective énergétique a fait ses preuves en tant que principe explicatif des sciences physiques, nous avons aussi, en psychologie, à nous en tenir à elle. Il n’est d’ailleurs aucune donnée sûre qui ferait paraître plus adaptée une autre conception ; en outre, le caractère antithétique, la polarité de la psyché et de ses contenus se sont révélés comme étant un des résultats essentiels de l’empirie psychologique.

Si la conception énergétique de la psyché existe à bon droit, toutes les constatations qui cherchent à outrepasser les frontières posées par de la polarité – comme, par exemple, les affirmations sur une réalité métaphysique – ne sont possibles, pour peu qu’elles revendiquent la prétention à quelque validité, qu’en tant que paradoxes.

La psyché ne peut s'élancer au-delà d'elle-même, c'est-à-dire qu'elle ne peut établir le statut d'aucune vérité absolue ; car la polarité qui lui est inhérente conditionne la relativité de ses affirmations. Chaque fois que la psyché proclame des vérités absolues – comme, par exemple, « l'essence éternelle est le mouvement » ou

« l'essence éternelle est l'Un » – elle tombe, *nolens volens*, dans l'un ou dans l'autre des pôles contraires. On pourrait tout aussi bien affirmer : « l'essence éternelle est l'immobilité » ou

« l'essence éternelle est le Tout ». Si elle verse dans

l'unilatéralité, la psyché se désintègre elle-même et perd sa faculté de discernement. Elle dégénère en une succession d'états psychiques irréfléchis (parce qu'ils s'avèrent réfractaires à la réflexion), dont chacun se croit fondé en lui-même parce qu'il ne voit pas ou ne peut pas encore voir d'autres états.

Cela n'exprime naturellement aucun jugement de valeur mais formule le fait que, très souvent, et même immanquablement, on franchit la frontière car « tout est transition ». La thèse est suivie de l'antithèse et, entre les deux, naît un troisième terme, comme une lyse, une solution qui n'était pas perceptible précédemment. Par ce processus, la psyché n'a fait, une fois de plus, que manifester sa nature antithétique et n'est en aucun point réellement sortie de ses propres limites.

Par mon effort qui vise à dépeindre la nature délimitée de la psyché, je ne veux précisément pas suggérer qu'il n'existe *que* la psyché. Mais là et dans la mesure où il s'agit de perception et de connaissance, nous ne sommes simplement pas en état de voir par-delà la psyché.

Qu'il y ait un objet non psychique transcendant, la science en est implicitement convaincue. Mais la science sait aussi combien il est difficile de reconnaître la nature réelle de l'objet, en particulier là où l'organe des perceptions est déficient, voire manquant, et où même les formes de pensée qui lui seraient adaptées n'existent point ou sont encore à créer. Dans les cas où ni nos organes sensoriels ni leurs appareils auxiliaires artificiels ne nous garantissent l'existence d'un objet réel, les difficultés augmentent dans des proportions gigantesques, de sorte que l'on est tenté de prétendre tout simplement qu'il n'y a aucun objet réel.

Je n'ai jamais tiré cette conclusion précipitée, car je n'ai jamais été de l'avis

que nos perceptions sont en état d'appréhender toutes les formes d'existence. C'est pourquoi j'ai même établi le postulat que le phénomène des configurations archétypiques – événements psychiques par excellence – repose sur l'existence d'une base *psychoïde,* c'est-à-dire qui ne serait donc que conditionnellement psychique, et qui relèverait d'autres formes de l'être. Faute d'éléments empiriques, je n'ai ni connaissance ni intelligence de telles formes d'existence, que l'on désigne couramment du terme de « spirituel ». Du point de vue de la science, ce que je peux *croire* à ce sujet est sans importance. Je dois reconnaître mon ignorance. Mais dans la mesure où les archétypes se révèlent être *efficaces* ils sont pour moi *effectifs,* bien que je ne sache point en quoi consiste leur nature réelle. Évidemment, cela est vrai non seulement des archétypes, mais de toute la nature de la psyché. Quoi qu'elle exprime sur elle-même, elle ne pourra jamais se dépasser.

Toute compréhension et tout ce que l'on a compris est psychique en soi, et dans cette mesure, nous sommes désespérément enfermés dans un monde uniquement psychique. Pourtant, nous avons assez de motifs pour supposer existant, par-delà ce voile, l'objet absolu mais incompris qui nous conditionne et nous influence, également dans les cas où nulle constatation concrète ne peut être faite – en particulier dans celui des manifestations psychiques. Tout ce que l'on constate à propos des possibilités et des impossibilités ne vaut d'ailleurs, de façon absolue, qu'à l'intérieur des domaines spécialisés dans les limites desquels elles sont formulées. À

l'extérieur de ces domaines de telles constatations ne sont plus que de simples présomptions.

Quoique, d'un point de vue objectif, il soit interdit d'effectuer des constatations à l'aveuglette – c'est-à-dire sans raisons suffisantes, – il n'en est pas moins certaines qui doivent être effectuées à ce qu'il semble sans raisons objectives. Il s'agit en ce cas d'une motivation psycho-dynamique que l'on qualifie ordinairement de subjective, et que l'on considère comme étant purement personnelle. Ce faisant, on commet l'erreur de ne pas distinguer si la constatation opérée n'émane réellement que d'un sujet isolé, étant alors suscitée par des motivations strictement personnelles, ou si elle se présente *en général* et si elle émane donc d'un *pattern* – d'un modèle dynamique existant collectivement. Car, dans ce dernier cas, il y a lieu de la concevoir non pas comme subjective, mais comme psychologiquement objective, un nombre plus ou moins grand d'individus se trouvant amenés, par une impulsion intérieure, à faire une manifestation identique, et même à ressentir pour vitalement nécessaire

une telle ou telle conception.

L’archétype n’étant pas simplement une forme inactive, mais étant doté d’une énergie spécifique, il peut être considéré comme la cause efficiente de telles constatations et compris comme le sujet qui les détermine.

En d’autres termes, ce n’est pas l’homme personnel qui fait la constatation, mais l’archétype qui s’exprime à travers elle. Si cette expression est entravée ou si elle n’est pas prise en considération, apparaissent des manifestations psychiques de carence ainsi que le démontrent tout autant l’expérience médicale qu’une simple connaissance habituelle des hommes. Au niveau individuel apparaîtront des symptômes névrotiques ; et là où il s’agit d’individus qui se montrent incapables d’une névrose, ce sont des édifications délirantes collectives qui prennent naissance.

Les manifestations des archétypes reposent sur des pré-conditionnements instinctifs et elles n’ont rien à voir avec la raison ; elles ne sont pas plus fondées rationnellement qu’on ne peut les écarter par une argumentation rationnelle. Elles étaient et sont depuis toujours des parties de l’image du monde, des « représentations collectives » ainsi que Lévy-Bruhl les a justement appelées. Certes, le moi et sa volonté jouent un grand rôle. Mais à un haut degré et d’une façon qui lui est généralement inconsciente, ce que le moi veut est contrecarré par l’autonomie et la numinosité des processus archétypiques. La prise en considération effective de ces derniers constitue l’essence de la religion, dans la mesure où celle-ci peut être soumise à une approche psychologique.

3

Une autre réalité s'impose ici à moi : à côté du champ de la réflexion, il est un autre domaine, au moins aussi vaste, sinon plus vaste encore, où la compréhension rationnelle et la description trouvent à peine quelque chose dont il leur soit possible de s'emparer. C'est le champ de l'Éros.

Dans l'Antiquité, l'Éros, de façon infiniment sensée, était un dieu dont la divinité dépassait les frontières de l'humain et qui, par conséquent, ne pouvait être ni compris ni décrit. Je pourrais, comme tant d'autres avant moi s'y sont essayés, tenter d'aborder ce *daimon* dont l'efficacité s'étend des espaces infinis du ciel jusque dans les ténébreux abîmes de l'enfer ; mais le courage me manque pour chercher le langage qui serait susceptible d'exprimer de façon adéquate le paradoxe infini de l'amour. Éros est un *kosmogonos*, un créateur, père et mère de toute conscience. La formule conditionnelle de Paul :

« … si je n'ai pas l'amour[206]… » me semble être, de toutes les connaissances, la première, et l'essence de la divinité elle-même. Quelle que soit l'interprétation savante de la phrase « Dieu est amour[207] », son énoncé même confirme la divinité comme *complexio oppositorum* **–** complémentarité, connivence des contraires[208].

Mon expérience médicale aussi bien que ma vie personnelle m'ont inlassablement remis en face du mystère de l'amour, et je n'ai jamais été capable d'y apporter une réponse valable. Comme Job, j'ai dû mettre ma main sur ma bouche : « Je mettrai plutôt ma main sur ma bouche. – J'ai parlé une fois… je ne répéterai pas ; – deux fois… je… n'ajouterai rien.[209] »

Il y va ici de ce qu'il y a de plus grand et de plus petit, de ce qu'il y a de plus éloigné et de plus proche, de ce qu'il y a de plus élevé et de plus bas, et jamais l'un de ces termes ne peut être prononcé sans celui qui est son opposé.

Il n'est de langue qui soit à la mesure de ce paradoxe. Quelle que soit la chose que l'on dise, aucune parole n'exprime le tout. Or, parler d'aspects parcellaires là où seule la totalité a un sens, est toujours trop ou trop peu. L'amour (la charité) « excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout » (I Corinthiens, XIII, 7). Cette parole exprime tout. On ne saurait rien y ajouter. Car nous sommes, au

sens le plus profond, les victimes ou les moyens et les instruments de l'« amour » cosmogonique. Je mets ce mot entre guillemets pour indiquer que par là je n'entends pas simplement un désir, une préférence, une prédilection, un souhait, et autres sentiments analogues, mais un tout, un et indivisé, qui s'impose à l'individu. L'homme, comme partie, ne comprend pas le tout. Il lui est subordonné, il est à sa merci. Qu'il y acquiesce ou qu'il se révolte, il y est toujours pris et en demeure captif. Toujours il en dépend, et toujours il a son fondement en lui. L'amour lui est lumière et ténèbres dont il ne voit point le terme. « L'amour (la charité) ne passe jamais » (I Corinthiens XIII, 8.), que l'homme « parle par la bouche des anges[210] » ou qu'il poursuive avec une méticulosité scientifique, dans ses ultimes recoins, la vie de la cellule. Il peut donner à l'amour tous les noms possibles et imaginables dont il dispose, il ne fera que s'abandonner à des illusions sans fin sur lui-même. S'il possède un grain de sagesse, il déposera les armes et appellera *ignotum per ignotius* – une chose ignorée par une chose encore plus ignorée, – c'est-à-dire du nom de Dieu. Ce sera un aveu de soumission, d'imperfection, de dépendance, mais en même temps un témoignage quant à la liberté de son choix entre la vérité et l'erreur.

XIII – RÉTROSPECTIVE[211]

Quand on dit de moi que je suis sage, que j'ai accès au « Savoir », je ne puis l'accepter. Un jour, un homme a empli son chapeau d'eau puisée dans un fleuve. Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne suis pas ce fleuve. Je suis sur la rive, mais je ne fais rien. Les autres hommes sont au bord du même fleuve, mais la plupart du temps ils imaginent qu'ils devraient faire les choses par eux-mêmes. Je ne fais rien. Je ne pense jamais que je sois « celui qui doive veiller à ce que les cerises aient des tiges ». Je me tiens là, debout, admirant ce dont la nature est capable.

Il est une belle vieille légende d'un rabbin à qui un élève rend visite et demande : « Rabbi, dans le temps, il existait des hommes qui avaient vu Dieu face à face ; pourquoi n'y en a-t-il plus aujourd'hui ? » Le rabbin répondit : « Parce que personne, aujourd'hui, ne peut plus s'incliner assez profondément. » Il faut en effet se courber assez bas pour puiser dans le fleuve[212].

La différence entre la plupart des hommes et moi réside dans le fait que, en moi, les « cloisons » sont transparentes. C'est ma particularité. Chez d'autres, elles sont souvent si épaisses, qu'ils ne peuvent rien voir au-delà et pensent par conséquent, qu'au-delà il n'y a rien. Je perçois jusqu'à un certain point les processus qui se déroulent à l'arrière-plan et c'est pourquoi j'ai une sécurité intérieure. Quiconque ne voit rien n'a aucune sécurité et ne peut tirer aucune conclusion ou n'accorde aucune confiance à ses conclusions. J'ignore ce qui a déterminé ma faculté de percevoir le flot de la vie. C'était peut-être l'inconscient lui-même. Peut-être étaient-ce mes rêves précoces. Ils ont dès le début déterminé mon cheminement.

La connaissance des processus de l'arrière-plan a déjà, très tôt, préformé ma relation avec le monde. Au fond, elle était déjà dans mon enfance ce qu'elle est aujourd'hui. Enfant, je me sentais solitaire, et je le suis encore aujourd'hui, car je sais et dois mentionner des choses que les autres, à ce qu'il semble, ne connaissent pas ou ne veulent pas connaître. La solitude ne naît point de ce que l'on n'est pas entouré d'êtres, mais bien plus de ce que l'on ne peut leur communiquer les choses qui vous paraissent importantes, ou de ce que l'on trouve valables des pensées qui semblent improbables aux autres. Ma solitude commença avec l'expérience vécue de mes rêves précoces et atteignit son apogée à l'époque où je me confrontais avec l'inconscient. Quand un homme en

sait plus long que les autres, il devient solitaire. Mais la solitude n'est pas nécessairement en opposition à la communauté, car nul ne ressent plus profondément la communauté que le solitaire ; et la communauté ne fleurit que là où chacun se rappelle sa nature et ne s'identifie pas aux autres.

Il est important que nous ayons un secret, et l'intuition de quelque chose d'inconnaissable. Ce mystère emplit la vie d'une nuance d'impersonnel, d'un *numinosum*[213]. Qui n'a pas fait l'expérience de cela a manqué quelque chose d'important. L'homme doit sentir qu'il vit dans un monde qui, à un certain point de vue, est mystérieux, qu'il s'y passe des choses, dont on peut faire l'expérience – bien qu'elles demeurent inexplicables, et non seulement des choses qui se déroulent dans les limites de l'attendu. L'inattendu et l'inhabituel font partie de ce monde. Ce n'est qu'alors que la vie est entière. Pour moi, le monde, dès le début, était infiniment grand et insaisissable.

J'ai eu toutes les peines du monde à m'affirmer à côté de mes pensées. En moi, il y avait un *daimon* qui, en dernier ressort, a emporté la décision. Il me dominait, me dépassait, et quand il m'est arrivé de faire fi des égards habituels, c'est que j'étais aux prises avec le *daimon*. Je ne pouvais jamais m'arrêter à ce que j'avais déjà obtenu. Il me fallait continuer à aller de l'avant pour rattraper ma vision. Comme, naturellement, mes contemporains ne pouvaient percevoir ma vision, ils ne me voyaient que me hâtant toujours en avant.

J'ai heurté beaucoup de gens ; car dès que je sentais qu'ils ne me comprenaient pas, ils avaient perdu tout intérêt pour moi. Je devais continuer. Mes malades mis à part, je n'avais pas de patience avec les hommes. Il me fallait toujours suivre la loi intérieure qui m'était imposée et qui ne me laissait pas la liberté du choix. Certes, je ne m'y pliais pas toujours. Comment pourrait-on « s'en tirer » sans inconséquence ? Pour certains êtres, j'étais immédiatement présent, dans la mesure où ils avaient un contact avec le monde intérieur ; mais brusquement il pouvait se faire que je ne fusse plus là, parce qu'il n'y avait plus rien qui me rattachât à eux. J'ai dû apprendre péniblement que les êtres étaient encore là, même quand ils n'avaient plus rien à me dire. Beaucoup éveillèrent en moi le sentiment d'une humanité vivante, mais seulement si celle-ci était visible dans le cercle magique de la psychologie ; à l'instant suivant, le projecteur dirigeant ailleurs ses rayons, il ne restait plus rien. J'étais capable de m'intéresser intensément à certains êtres, mais dès qu'ils devenaient translucides pour moi, le charme était rompu. De la sorte, je me suis fait beaucoup d'ennemis. Mais comme personnalité créatrice, on est livré, on n'est pas libre, on est enchaîné et poussé par le démon intérieur.

« Honteusement,
Une force nous arrache le cœur
Car chacun des dieux exige des sacrifices
Et quand on en a négligé un seul
Rien de bon n'en est jamais résulté **»,**

a dit Hölderlin.

Le manque de liberté me remplissait de tristesse. Souvent j'avais l'impression de me trouver sur un champ de bataille. « Te voilà à terre, mon cher camarade, mais je dois continuer ! Je ne peux pas, non, je ne peux pas rester ! Car "honteusement, une force nous arrache le cœur". Je t'aime bien, oui, je t'aime, mais je ne peux rester ! » Sur le coup, cela a quelque chose de déchirant. Oui, je suis moi-même victime, je *ne puis pas* rester. Mais le *daimon* ourdit les choses de telle sorte que l'on parvient à s'en tirer et l'inconséquence bénie fait que, en opposition flagrante à mon « infidélité », je reste fidèle à un degré insoupçonné.

Peut-être pourrais-je dire : plus que d'autres, j'ai besoin des hommes, et, en même temps, bien moins. Lorsque le *daimon*, le démon intérieur est à l'œuvre, on est toujours trop près et trop loin. Ce n'est que quand il se tait qu'on peut garder une tiède mesure.

Le démon intérieur et l'élément créateur se sont imposés en moi de façon absolue et brutale. Les actions courantes que je projetais passaient la plupart du temps à l'arrière-plan, mais pas même toujours ni partout. Il me semble que j'étais conservateur jusqu'à la moelle des os. Je bourre ma pipe en puisant dans le pot à tabac de mon grand-père et je garde encore l'alpenstock orné d'une corne de chamois qu'il avait rapporté de Pontresina où il fut l'un des premiers estivants.

Je suis content que ma vie ait pris ce cours. Elle a été riche et m'a beaucoup apporté. Comment aurais-je pu en attendre autant ? Une foule de choses, que l'on n'aurait pu escompter, se sont produites. Certaines auraient pu être différentes, si j'avais moi-même été différent. Ainsi, les choses furent ce qu'elles devaient être ; car elles sont devenues telles du fait que je suis comme je suis. Bien des choses, bien des circonstances sont nées intentionnellement mais ne tournèrent pas toujours pour autant à mon avantage. Le plus grand nombre s'est déroulé naturellement, de par le Destin. Je regrette beaucoup de bêtises, nées de mon entêtement, mais si je ne l'avais pas eu, je ne serais pas arrivé à mon but. De sorte qu'à la fois je suis déçu et ne suis pas déçu. Je suis déçu par les hommes et je suis déçu par moi. Au contact des hommes j'ai vécu des choses

merveilleuses et j’ai moi-même œuvré plus que je ne l’attendais de moi. Je ne peux pas me faire un jugement définitif, car le phénomène vie et le phénomène homme sont trop grands. Plus je suis devenu vieux, moins je me compris et moins je me reconnus, et moins je sus de moi.

Je suis étonné de moi-même, déçu, réjoui. Je suis attristé, accablé, enthousiaste. Je suis tout cela et ne parviens pas à en faire la somme. Je suis hors d’état de constater une valeur ou une non-valeur définitives ; je n’ai pas de jugement sur moi ou sur ma vie. Je ne suis tout à fait sûr en rien. Je n’ai à proprement parler aucune conviction définitive – à aucun sujet. Je sais seulement que je suis né, et que j’existe ; et c’est comme si j’éprouvais le sentiment d’être porté. J’existe sur la base de quelque chose que je ne connais pas. Malgré toute l’incertitude je ressens la solidité de ce qui existe, et la continuité de mon être, tel que je suis.

Le monde dans lequel nous pénétrons en naissant est brutal et cruel, et, en même temps, d’une divine beauté. Croire à ce qui l’emporte du non-sens ou du sens est une question de tempérament. Si le non-sens dominait en absolu, l’aspect sensé de la vie, au fur et à mesure de l’évolution, disparaîtrait de plus en plus. Mais cela n’est pas ou ne me semble pas être le cas. Comme dans toute question de métaphysique, les deux sont probablement vrais : la vie est sens et non-sens, ou elle possède sens et non-sens. J’ai l’espoir anxieux que le sens l’emportera et gagnera la bataille.

Quand Lao-tseu dit : « Tous les êtres sont clairs, moi seul suis trouble », il exprime ce que je ressens dans mon âge avancé. Lao-tseu est l’exemple d’un homme d’une sagesse supérieure qui a vu et fait l’expérience de la valeur et de la non-valeur, et qui, à la fin de sa vie, souhaite s’en retourner dans son être propre, dans le sens éternel inconnaissable.

L’archétype de l’homme âgé qui a suffisamment contemplé la vie est éternellement vrai. À tous les niveaux de l’intelligence, ce type apparaît et est identique à lui-même, qu’il s’agisse d’un vieux paysan ou d’un grand philosophe comme Lao-tseu. Ainsi, l’âge avancé est… une limitation, un rétrécissement. Et pourtant, il est tant de choses qui m’emplissent : les plantes, les animaux, les nuages, le jour et la nuit, et l’éternel dans l’homme. Plus je suis devenu incertain au sujet de moi-même, plus a crû en moi un sentiment de parenté avec les choses. Oui, c’est comme si cette étrangeté qui m’avait si longtemps séparé du monde avait maintenant pris place dans mon monde intérieur, me révélant à moi-même une dimension inconnue et inattendue de moi-même.

Appendice

EXTRAITS DES LETTRES DE JUNG À SA FEMME LORS DE SON VOYAGE AUX U.S.A.

Chez le Professeur Stanley Ha Clark University, Worcester.

Lundi 6 septembre 1909.

… Nous[214] voici donc heureusement arrivés à Worcester ! Il faut que je te raconte ce voyage. Samedi dernier, il faisait mauvais temps à New York. Nous souffrions tous les trois de diarrhée et de maux d’estomac plus ou moins violents. Malgré cette misère physique et malgré notre diète sévère, je me rendis à la *Collection paléontologique,* où se trouvent les vieux monstres, les rêves d’angoisse du Bon Dieu lors de la création. La Collection relative à la phylogenèse des mammifères tertiaires est tout simplement unique dans son genre. Il est impossible de te décrire tout ce que j’ai vu là-bas. Ensuite, j’ai rencontré Jones qui venait d’arriver d’Europe. Puis, vers trois heures et demie je me rendis, par le train aérien, de la 42e Rue au débarcadère. Là je m’embarquai sur un énorme bâtiment, un vapeur doté d’environ cinq ponts blancs. Nous y prîmes des cabines et nous partîmes du West River, contournâmes la pointe de Manhattan aux gigantesques gratte-ciel, remontâmes l’East River sous les ponts de Brooklyn et de Manhattan, au milieu d’un fourmillement infini de remorqueurs, ferry-boats, etc., à travers le détroit derrière Long Island. Le temps devint humide et frais, nous avions des maux de ventre et de la diarrhée, nous souffrions de la faim et nous nous glissâmes au lit. Le dimanche matin, nous étions déjà à terre à Fall River City, nous y prîmes, sous la pluie, le train pour Boston. Nous continuâmes aussitôt notre voyage vers Worcester. Durant le trajet déjà le temps s’éclaircit et se mit au beau. Le paysage était tout simplement ravissant, fait de collines basses, de beaucoup de forêts, de marais, de petits lacs, d’innombrables blocs erratiques énormes, de petits villages avec des maisons de bois peintes en rouge, en vert ou en gris, aux fenêtres encadrées de blanc

(Hollande), cachées sous de beaux grands arbres. À onze heures et demie à Worcester, nous fûmes très agréablement hébergés à l'hôtel Standish et à bon marché, au « niveau américain », c'est-à-dire avec pension. Le soir à six heures – après un bon repos, visite chez Stanley Hall. C'est un vieux monsieur extrêmement fin et distingué de près de soixante-dix ans ; il nous reçut avec la plus grande hospitalité. Il a une femme grosse, joyeuse, bonne et, avec ça, très laide. Mais elle s'entend fort bien à faire une cuisine exquise. De Freud et de moi, elle fit ses boys et nous combla d'excellente nourriture, de vins choisis, si bien que nous guérîmes promptement. Nous passâmes encore une bonne nuit à l'hôtel et ce matin nous avons émigré chez les Hall. L'aménagement de leur maison est extrêmement amusant, tout y est vaste et confortable. Il a un magnifique cabinet de travail avec plusieurs milliers de livres et de cigares. Comme domesticité, deux nègres noirs comme le jais, en smoking, le tout solennellement grotesque ! Partout des tapis et toutes les portes ouvertes, même celle des toilettes et la porte d'entrée ! On entre et sort de partout ! Les fenêtres descendent jusqu'au plancher ; autour de la maison, du gazon anglais, pas de clôture au jardin.

La moitié de la ville (environ 180 000 habitants) est située dans une forêt de vieux arbres qui ombragent toutes les rues. La plupart des maisons sont plus petites que la nôtre ; elles sont agréablement entourées de fleurs et de buissons fleuris, recouvertes de vigne vierge et de glycine, le tout soigné, propret, bien tenu, paisible et charmant. C'est une Amérique toute différente ! C'est celle qu'on appelle la Nouvelle-Angleterre.

La ville a été fondée dès 1690 ; elle est donc très vieille. Beaucoup de prospérité. L'université, richement dotée, est petite mais distinguée et d'une élégance simple et authentique. Ce matin, séance d'ouverture ; au professeur X. à parler en premier : des radotages sans intérêt. Nous nous esquivâmes bientôt à l'anglaise pour faire une promenade aux environs de la ville ; elle est entourée par de minuscules petits lacs et de fraîches forêts, nous fûmes ravis par cette paisible beauté. C'est un délassement réconfortant après la vie de New York.

Clark University, *Worcester*, *Massachusetts.*

Mercredi 8 septembre 1909.

… Les gens sont ici de la plus grande amabilité et d'un niveau culturel agréable. Chez les Hall nous sommes merveilleusement soignés et nous nous remettons chaque jour des fatigues new-yorkaises. L'intestin est maintenant presque d'aplomb, quoique, de temps en temps il gargouille encore un peu, mais

par ailleurs l'état général est maintenant excellent. Hier, Freud a commencé les conférences, il a obtenu un grand succès. Ici, nous gagnons du terrain et notre cause s'affermit lentement mais sûrement. J'ai eu aujourd'hui, avec deux dames d'un certain âge et très cultivées, une conversation sur la psychanalyse ; ces dames se sont montrées très informées et de pensée très libre. J'en fus bien surpris puisque je m'étais attendu à rencontrer des résistances. Nous avons assisté récemment à une grande garden-party avec cinquante personnes ; j'y étais entouré de cinq dames ! J'ai même pu faire des plaisanteries en anglais, mais en quel anglais ! Demain c'est ma première conférence ; tout mon trac a disparu, car l'auditoire est anodin et seulement avide d'entendre des nouveautés… et nous pouvons lui en offrir. On dit que nous allons être promus au rang de docteur *honoris causa,* samedi prochain, en grande pompe. Le soir, « formal reception ». La lettre d'aujourd'hui – je le regrette – va être malheureusement courte, car les Hall ont invité en notre honneur quelques personnes au *five o'clock.* Nous avons aussi été interviewés par le *Boston Evening Transcript.* Nous sommes ici les hommes du jour ; ça fait du bien de vivre une fois ce côté de la vie ! Je sens que ma libido avale tout cela à grands traits et avec un intense plaisir.

Clark University, Worcester, Massachusetts.

14 septembre 1909.

Hier soir, grand « ramdam » et grande mascarade, avec force déploiement de toutes sortes de robes rouges et noires, de chapeaux carrés à pompons dorés ; dans une cérémonie solennelle on m'a promu au rang de docteur en droit *honoris causa* – de même pour Freud. J'ai le droit, maintenant, de mettre après mon nom L.L.D. Fameux ! N'est-ce pas ? Aujourd'hui, le professeur M… nous a conduits au lunch en automobile, au bord d'un beau lac. Le paysage était extrêmement attrayant. Ce soir il y a encore une « réunion privée » chez les Hall, sur la « psychologie du sexe ». Notre temps est affreusement rempli. En cela les Américains sont vraiment maîtres ; à peine nous laissent-ils le temps de souffler. Après toutes ces mésaventures merveilleuses, je suis encore un peu à plat et aspire au repos des montagnes. Ma tête bourdonne. Hier soir après avoir été promu au rang de docteur, il m'a fallu improviser un discours devant près de trois cents personnes.

… Je me réjouis énormément d'être à nouveau sur la mer où l'âme peut se remettre de son agitation, dans le repos et l'espace infini. On vit ici dans un tourbillon presque ininterrompu. Mais Dieu merci, j'ai retrouvé entière ma

capacité de plaisir de sorte que je puis me réjouir de tout. Maintenant je saisis à la volée tout ce que je puis encore accueillir, puis je m'assieds rassasié.

P.'s Camp

Keene Valley

Adirondacks, N.Y.

16 septembre 1909,

8 heures et demie.

… Tu serais extrêmement surprise de voir où j'ai atterri, à présent, dans ce pays aux possibilités vraiment sans limites.

Je suis installé dans une grande cabane en bois, à pièce unique avec, devant moi, une imposante cheminée de briques brutes, devant laquelle sont entassées d'énormes bûches ; aux murs des masses de vaisselle, de livres et autres objets. Le long de la cabane court une véranda couverte, d'où l'on ne voit rien que des arbres, hêtres, sapins, pins, thuyas ; le tout est un spectacle un peu insolite, une pluie fine murmure doucement. Entre les arbres on aperçoit un paysage montagneux, tout couvert de forêts. La cabane est à flanc de coteau ; un peu plus bas, se dressent une dizaine de maisonnettes de bois ; dans les unes habitent les femmes, dans les autres, les hommes ; ici est la cuisine, là le restaurant et au milieu paissent vaches et chevaux. Ici, en effet, deux familles P… et la famille X… se sont installées avec leur personnel. Si l'on suit le ruisseau qui coule non loin, au pied de la colline, on arrive à la forêt et l'on découvre très vite qu'il s'agit d'une véritable forêt vierge nordique. Le sol est formé d'énormes éboulis rocheux de l'époque glaciaire recouverts d'un épais et moelleux tapis de mousses et de fougères ; un enchevêtrement de branchages et d'énormes troncs pourris précipités là dans le plus grand désordre et d'où surgissent à nouveau de jeunes pousses, le dissimule. Si l'on poursuit l'ascension par le sentier au sol moelleux, tout couvert de bois pourrissant, on atteint une zone de sous-bois très épais, entrelacs de ronces, de framboisiers et d'un étrange hybride des deux. D'énormes arbres morts, dépouillés, surgissent par milliers des broussailles. Des milliers se sont effondrés, ont formé un enchevêtrement touffu, inextricable. On se glisse à travers de gigantesques troncs, on tombe, à travers le bois pourri, dans des trous profonds, on croise sur le chemin des empreintes de cerfs ; des piverts, à coups de bec, ont creusé dans les arbres des trous gros comme une tête. Par endroits, un cyclone a arraché des centaines d'arbres géants ressemblant à des séquoias et qui dressent leurs racines vers le ciel. Là, un incendie a ravagé, il y a

quelques années, un vaste secteur de forêt de plusieurs lieues. Enfin on atteint une voûte rocheuse, de plus de mille mètres de hauteur, d'où l'on domine un paysage sauvage de champs et de lacs glaciaires recouvert, depuis cette époque, d'une épaisse forêt vierge. Cette étrange et sauvage région se situe à l'extrémité nord-est des États-Unis dans l'État de New York, près de la frontière canadienne. Là gîtent encore des ours, des loups, des cerfs, des élans, des porcs épics. On trouve également partout des serpents. Dès hier, lorsque nous arrivâmes, il y en avait un de deux pieds de long pour nous recevoir. Les serpents à sonnettes, heureusement, n'existent pas dans notre contrée, alors qu'il s'en rencontre beaucoup à quelques heures de route de là, sur les rives plus chaudes des lacs George et Champlain. Nous logeons dans une petite cabane et ce sur quoi nous dormons tient du hamac et du lit de camp…

Je crois que nous devrions, un jour, venir ici ensemble. Il y fait si bon vivre ! Partout où nous rencontrons des connaissances, nous sommes reçus et traités princièrement. Nous sommes unanimes à dire que nous garderons de ce voyage les plus beaux souvenirs. Freud traverse ce monde pittoresque avec le sourire du philosophe ; quant à moi, j'y participe intensément et en tire un grand plaisir. Deux mois ne me suffiraient pas pour recueillir toutes les impressions que je voudrais. Il est bon de partir tant que les choses sont dans leur pleine beauté…

Albany, N.Y.

18 septembre 1909.

… Deux jours encore avant le départ ! Tout se déroule dans un tourbillon. Hier je me trouvais sur un sommet rocheux, pelé, à presque 1.700 mètres d'altitude, au milieu d'immenses forêts vierges ; je regardais au loin les infinités bleues de l'Amérique, gelé jusqu'aux os dans le vent glacial ; aujourd'hui je suis au milieu de l'agitation citadine de la ville d'Albany, capitale de l'État de New York. Les centaines de milliers d'impressions que j'emporte de ce merveilleux pays ne sauraient être exprimées par la plume ; tout est trop grand et trop infini. Ces derniers jours a fini par poindre en moi la pensée qu'ici un idéal de vie est devenue réalité. Les hommes s'y trouvent aussi bien que le degré de culture en général le permet ; les femmes, par contre, y vivent mal. Nous avons vu des choses qui, d'une part, peuvent susciter une grande admiration et, d'autre part, des choses qui incitent à une réflexion profonde sur l'évolution sociale.

En ce qui concerne la civilisation technique, nous sommes à bien des milles en arrière de l'Amérique, mais tout est affreusement cher et porte en soi le germe de sa fin. J'aurai beaucoup, beaucoup à te raconter. Les souvenirs de ce voyage

resteront pour moi inoubliables. Maintenant, nous sommes fatigués de l'Amérique. Demain matin nous partons pour New York, et le 21 septembre nous serons en mer…

Norddeutscher Lloyd, Brême.

Paquebot Kaiser Wilhelm der Grosse.

22 septembre 1909.

Hier matin, le cœur léger, j'ai secoué de mes souliers la poussière de l'Amérique, en même temps qu'un fichu « mal aux cheveux » ! car les Y. 's m'avaient reçu avec un merveilleux champagne… En ce qui concerne l'abstinence, j'en suis arrivé – quant au principe – sur un terrain branlant, de sorte que la loyauté m'impose de démissionner des sociétés de tempérance ; je reconnais que je suis un véritable pécheur et j'espère ainsi qu'à l'avenir je pourrai supporter sans émotion la vue d'un verre de vin – d'un verre qui n'est pas encore bu. C'est toujours ainsi : seul ce qui est défendu attire. Je crois que je ne dois pas m'interdire trop de choses…

Donc, hier matin, vers dix heures, nous nous mîmes en route ; à gauche les très hauts gratte-ciel blanchâtres et rougeâtres de la City de New York montent à l'assaut du ciel ; à droite, les cheminées fumantes, les docks, etc., de Hoboken. Le matin était brumeux ; bientôt New York disparut et peu à peu commencèrent les grandes houles de la mer. Auprès du bateau-phare, nous déposâmes le pilote américain et voguâmes alors « dans le triste désert de la mer ». Comme toujours, la mer est d'une grandeur et d'une simplicité cosmiques qui imposent le silence. Car que peut dire l'homme, surtout la nuit, quand l'Océan est seul avec le ciel étoilé ? Chacun regarde au loin, muet, renonçant à toute puissance personnelle tandis que, nombreuses, de vieilles paroles, de vieilles images traversent l'esprit. Une douce voix parle de la mer archivieille, infinie, de « la mer qui gronde au loin », des « vagues de la mer et de l'amour », de Leucothée, l'aimable déesse qui apparaissait, à travers l'écume des vagues jaillissantes, à Ulysse, voyageur fatigué, et lui donnait le fin voile de perles qui le sauvera. La mer est comme la musique ; elle porte en elle et effleure tous les rêves de l'âme. La beauté et la grandeur de la mer viennent de ce qu'elle nous contraint à descendre dans les fécondes profondeurs de notre âme où nous nous confrontons avec nous-mêmes, nous recréant, animant « le triste désert de la mer ». Pour l'instant, nous sommes encore épuisés par « la tourmente de ces derniers jours ». Nous ruminons et remettons en ordre, par un travail inconscient, tout ce que l'Amérique a bouleversé en nous…

Norddeutscher Lloyd, Brême.

Paquebot Kaiser Wilhelm der Grosse.

28 septembre 1909.

… Hier une tempête s'est élevée, elle a duré toute la journée jusqu'aux environs de minuit. J'ai résisté presque tout le temps, sur un pont surélevé et protégé, à l'avant sous le poste de commandement, et j'ai admiré le grandiose spectacle des vagues immenses qui s'approchaient en roulant et déversaient sur le bateau des nuages d'embrun tourbillonnant et d'immenses gerbes d'écume hautes comme des montagnes. Le bateau commençait à rouler terriblement ; plusieurs fois déjà, une averse salée s'était abattue sur nous. Il se mit à faire froid et nous rentrâmes prendre le thé. Mais là on avait l'impression que le cerveau descendait par le canal vertébral, cherchait à en sortir par-dessous l'estomac. Aussi me retirai-je dans mon lit où je me sentis bientôt fort bien et où je pris un agréable dîner. Dehors, de temps en temps, une vague tonnait contre le navire. Dans la cabine les objets avaient tous pris vie : le coussin du divan glissait sur le sol dans la pénombre, un soulier – couché par terre – se dressait, regardait étonné autour de lui et ensuite, par un léger glissement, se rendait sous le sofa ; un soulier qui était debout finissait par se coucher, fatigué, sur le côté et courait après l'autre. Mais alors le spectacle changea. Je remarquai que les souliers étaient allés sous le divan pour y chercher ma valise et ma serviette ; puis toute la compagnie passa sous le lit, vers la grande malle ; sur le divan, une manche de ma chemise leur faisait des signes nostalgiques. Dans les armoires et les tiroirs c'était bruissements et cliquetis. Soudain, sous mon plancher, un terrible tumulte, fracas, craquement, tintement : c'est qu'au-dessous est la cuisine ! D'un seul coup, cinq cents assiettes s'y étaient réveillées de leur torpeur semblable à la mort, et d'un bond audacieux avaient rapidement mis fin à leur morne existence d'esclaves. Tout autour dans les cabines, d'indicibles gémissements trahissaient les secrets du menu. J'ai dormi merveilleusement et, aujourd'hui, le vent se lève d'un autre côté…

EXTRAITS DES LETTRES DE FREUD À JUNG[215]

Vienne IX, Berggasse 19

16 avril 1909.

Cher ami,

… Il est remarquable que le soir même où je vous adoptai formellement comme mon fils aîné, où je vous oignis comme successeur et prince héritier – *in partibus infidelium* –, qu'alors vous m'ayez dépouillé de ma dignité paternelle et que ce dépouillement ait paru vous avoir plu autant qu'à moi le revêtement de votre personne. Or je crains de retomber près de vous dans mon rôle de père, si je vous parle de mes idées sur les esprits frappeurs : mais il faut que je le fasse parce que les choses sont autres que vous pourriez les croire. Je ne nie donc pas la forte impression que m'ont faite vos communications et vos expériences. Je me proposai, après votre départ, de faire quelques observations ; je vous en donne ici les résultats. Dans ma première chambre, les craquements sont continus là où les deux lourdes stèles égyptiennes reposent sur les planches de chêne de la bibliothèque ; cela est donc clair. Dans la seconde – celle où nous les avions entendus – les craquements sont très rares. Au début j'ai cru qu'on pourrait y voir une manière de preuve si les bruits que nous entendions si fréquemment quand vous étiez présent ne se faisaient plus entendre après votre départ. Or, depuis, ils se sont répétés souvent, mais jamais en rapport avec mes pensées et jamais quand je m'occupais de vous ou de votre problème particulier. (Ni maintenant non plus, ajouterai-je par défi.) En outre, autre chose enleva bientôt à l'observation une partie de sa signification. Ma crédulité ou tout au moins ma bonne volonté à être crédule disparut avec le charme magique de votre présence ici ; pour je ne sais quels motifs intérieurs, il me paraît à nouveau totalement improbable que doive se produire quoi que ce soit de ce genre ; les meubles privés d'esprit sont devant moi, comme la nature privée des dieux devant le poète après la disparition des dieux de la Grèce.

Je remets donc une fois encore les lunettes paternelles, à monture de corne, et mets en garde mon cher fils, le priant de garder sa tête froide, de renoncer à trop vouloir comprendre plutôt que de trop sacrifier à la cause de la compréhension ; et, secouant ma tête sage sur la psychosynthèse, je me dis : « oui, les voilà bien

les jeunes, ils n'ont de véritable joie que là où ils peuvent aller sans nous, où notre respiration trop courte et nos jambes fatiguées ne nous permettent pas de les suivre. »

Alors, usant du droit que me donnent les années, je deviens bavard et vous entretiens d'une autre chose entre ciel et terre que l'on ne peut comprendre. Il y a quelques années, je découvris en moi la conviction que je mourrai entre soixante et un et soixante-deux ans ce qui, alors, me parut un délai assez long. (Aujourd'hui, il n'est plus que de huit ans.) Peu après, je partis en Grèce avec mon frère et il me fut absolument désagréable de voir comment le nombre 61 ou 60, associé à un ou deux, revenait à toutes les occasions sur les objets numérotés, en particulier sur les véhicules. Je le notai consciencieusement. Assez déprimé, j'espérais pouvoir respirer à l'hôtel à Athènes lorsqu'on nous assigna une chambre au premier étage. Le numéro 61 ne pouvait y être envisagé. Mais j'obtins du moins le numéro 31 (avec mon esprit fataliste, je le considérai comme la moitié de 61-62) et ce nombre plus astucieux et plus rapide fut par la suite plus tenace que le premier. À partir du retour et jusqu'à une époque récente le **3**1, auquel un deux se trouvait volontiers associé, me resta fidèle. Mais j'ai aussi dans mon système psychique des régions dans lesquelles je suis avide de connaître, sans être du tout superstitieux. Aussi, j'ai tenté, depuis, d'analyser cette conviction. Voici cette analyse : elle remonte à 1899. À cette époque, deux événements eurent lieu simultanément : 1° j'écrivis *La Science des rêves* (elle est postdatée, 1900) ; 2° je reçus un nouveau numéro de téléphone, que j'ai encore aujourd'hui : 14-362. Il est facile d'établir une relation entre ces deux faits : en 1899, alors que j'écrivais *La Science des rêves*, j'avais quarante-trois ans. De là à penser que les autres chiffres, 61 ou 62, devaient signifier la fin de ma vie, il n'y avait pas loin. Soudain, il y a de la méthode dans toutes ces absurdités. La superstition selon laquelle je devais mourir entre soixante et un et soixante-deux ans devint équivalente à la conviction qu'avec le livre sur les rêves j'avais achevé l'œuvre de ma vie, que je n'avais plus besoin de rien dire et pouvais mourir en paix. Vous avouerez qu'après cette analyse cela n'a pas l'air si insensé. D'ailleurs, il y a là une secrète influence de W. Fliesz. La superstition se déclencha l'année où il m'attaqua.

En cela vous trouverez une nouvelle confirmation de la nature spécifiquement juive de ma mystique. Par ailleurs, je suis seulement enclin à dire qu'une aventure, comme celle du nombre 61, s'explique en deux temps : premièrement par l'attention, rendue excessive par l'inconscient, qui voit Hélène en chaque femme et deuxièmement par « la complaisance du hasard », indéniablement présente, qui joue, lors de la formation d'une idée phantasmatique, le même rôle

que la complaisance somatique dans le symptôme hystérique, ou la complaisance verbale dans le mot d'esprit.

Par conséquent, je serai à même d'en entendre davantage à propos de vos recherches sur le complexe des revenants. Mon intérêt sera celui que l'on a pour une douce illusion que l'on ne partage pas.

Salutations cordiales à vous, à votre femme et à vos enfants.

Votre Freud.

Vienne IX, Berggasse 19

12 mai 1911.

Cher ami,

… Je sais que vous vous laissez aller à votre penchant très profond pour l'étude de l'occultisme, et je ne doute pas que vous n'en reveniez avec une riche cargaison. On ne peut rien là contre et chacun a raison d'obéir à l'enchaînement de ses impulsions. Votre renommée acquise à travers vos travaux sur la démence résistera longtemps à l'accusation de « mystique ». Mais ne restez pas là-bas dans les luxuriantes colonies tropicales ; il faut régner à la maison.

Je vous salue bien cordialement et j'espère que vous m'écrirez aussi sous peu.

Votre ami fidèle, Freud.

Vienne IX, Berggasse 19

15 juin 1911.

Cher ami, … En ce qui concerne l'occultisme, la grande leçon des expériences faites par Ferenczi m'a rendu humble[216]. Je promets de croire tout ce qui, de quelque manière, peut être rendu raisonnable. Ce n'est pas de gaieté de cœur, vous le savez. Mais mon hybris, ma présomption est depuis lors brisée. J'aimerais bien vous savoir d'accord avec F., au cas où l'un de vous entreprendrait de faire le pas dangereux de la publication ; j'imagine qu'il en sera décidé ainsi, avec une totale indépendance pendant le travail.

Salutations cordiales pour vous et la belle maisonnée.

De votre fidèle Freud.

LETTRE À SA FEMME DE SOUSSE, TUNISIE

Lundi 15.3.1920

Grand Hôtel, Sousse

Cette Afrique est inouïe !

Je ne puis malheureusement pas t'écrire quelque chose de cohérent ; il y en a trop. Quelques traits rapides seulement. Après un temps froid et lourd sur la mer, matinées fraîches à Alger. Maisons et rues claires, groupes d'arbres d'un vert sombre, au-dessus desquels s'élèvent de hautes cimes de palmiers. Burnous blancs, fez rouges et, mêlés à eux, le jaune des tirailleurs d'Afrique, le rouge des spahis, puis le jardin botanique, forêt tropicale enchantée, vision de l'Inde. Tous les açvattha, arbres sacrés, avec leurs gigantesques racines aériennes, tels des monstres, demeures fantastiques des dieux, énormes par leur étendue, lourds, d'un vert sombre et bruissant au vent marin. Puis trente heures de chemin de fer jusqu'à Tunis. La ville arabe date de l'antiquité et du Moyen-Âge mauresque, de Grenade et des contes de Bagdad. On ne pense plus à soi, on se trouve dissous dans cette diversité qu'on ne peut apprécier et encore moins décrire : dans le mur, une colonne romaine ; une vieille Juive d'une indicible laideur en pantalons bouffants, blancs, passe ; un crieur approche avec un lot de burnous, se presse à travers la foule et crie d'un ton guttural qui pourrait venir en ligne directe du canton de Zurich ; un pan de ciel d'un bleu profond ; une coupole de mosquée d'une blancheur de neige ; un cordonnier qui coud avec zèle des chaussures, sous une petite voûte ; sur une natte devant lui une éblouissante et chaude tache de soleil ; des musiciens aveugles avec des tambours et minuscules mandolines à trois cordes ; un mendiant fait uniquement de chiffons ; vapeurs de gâteaux à l'huile et tourbillon de mouches ; en haut, dans l'éther bienheureux, sur un minaret blanc, un muezzin chante la prière de midi ; en bas une cour à colonnes, fraîche et ombragée, avec une porte en fer à cheval entourée de majolique ; sur le mur un chat galeux étendu au soleil ; un va-et-vient de manteaux rouges, blancs, jaunes, bleus, bruns ; turbans blancs ; fez rouges, uniformes ; visages allant du blanc et du jaune clair jusqu'au noir d'ébène ; des pantoufles jaunes et rouges provoquent un bruit traînant, tandis que se faufilent silencieusement des pieds noirs et nus.

Le matin, le grand dieu se lève, remplissant les deux horizons de joie et de

puissance, et tout ce qui vit lui obéit. La nuit, la lune est si argentée, si divinement claire et lumineuse que personne ne doute d'Astarté.

Entre Alger et Tunis il y a neuf cents kilomètres de terre africaine qui s'élèvent pour former les vastes et nobles altitudes du grand Atlas : larges vallées et hauts plateaux regorgent de vin et de blé, forêts de chênes lièges d'un vert sombre. Aujourd'hui, Horus s'est levé derrière une lointaine montagne pâle, sur une plaine infiniment verte et brune, tandis que du désert s'élevait un vent puissant soufflant sur la mer bleu sombre. Sur des collines d'un gris-vert, vallonnées, des restes brun ocre de villes romaines ; de maigres troupeaux de chèvres noires broutent alentour ; près d'un camp de Bédouins aux tentes noires, des chameaux et des ânes. Le train renverse et tue un chameau qui ne pouvait se décider à sortir des rails ; on accourt, on crie, on gesticule, formes blanches ; et toujours la mer, tantôt bleu sombre, tantôt douloureusement éblouissante de soleil. De bois d'oliviers, de palmiers, de haies de cactus géants flottant dans l'air vibrant de soleil, émerge une ville d'une blancheur neigeuse, avec des coupoles et des tours d'un blanc céleste, magnifiquement étalée sur une colline. Puis c'est Sousse, avec ses murs blancs et ses tours ; en bas le port et, par-delà sa jetée, la mer d'un bleu profond, et dans le port, à l'ancre, le voilier avec ses deux voiles latines, tel que je l'ai peint une fois !!!

On trébuche sur des vestiges romains ; avec ma canne j'ai déterré un vase romain.

Tout ceci n'est que misérable bredouillement. Je ne sais pas, à vrai dire, ce que me raconte l'Afrique, mais elle parle. Imagine-toi un soleil extraordinaire, un air clair, aussi clair que celui des hautes montagnes, une mer plus bleue que ce que tu as jamais vu, toutes les couleurs d'une vivacité incroyable ; sur les marchés tu peux encore acheter les amphores de l'antiquité – figure-toi ! – et puis la lune !

EXTRAITS D’UNE LETTRE À UN JEUNE ÉRUDIT

1952

… Je me définis comme étant un empiriste, puisqu’il faut bien faire partie de quelque chose de convenable. Souvent l’on me fait le reproche d’être un mauvais philosophe et, bien évidemment, je n’aime guère être quelque chose de médiocre. En tant qu’empiriste j’ai au moins accompli ma tâche. L’épitaphe d’un bon cordonnier – et qui se considère comme tel – ne pourra pas le qualifier de mauvais chapelier parce qu’une fois dans sa vie il a confectionné un chapeau qui n’allait pas.

Le langage avec lequel je m’exprime, doit être équivoque, voire à double sens, s’il veut tenir compte de la nature de la psyché et de son double aspect. C’est consciemment et à dessein que je recherche l’expression à double sens car, correspondant à la nature de l’être, elle est préférable à l’expression univoque. Mes dispositions naturelles me porteraient à être très clair. Ce n’est pas difficile, mais cela va à l’encontre de la vérité. Je laisse volontairement résonner toutes les harmoniques, puisque, d’une part, elles existent en fait et que, d’autre part, elles donnent une image plus fidèle de la réalité. L’expression univoque n’a de sens que lorsqu’il s’agit de constater des faits, mais non s’il s’agit d’interprétation, car le « sens » n’est pas une tautologie, mais inclut toujours plus en lui que l’objet concret de l’énoncé.

Je ne suis – pour être plus précis – qu’un psychiatre, car le problème essentiel qui guide tous mes efforts est le dérèglement de l’âme, sa phénoménologie, son étiologie et sa téléologie. Tout le reste est pour moi accessoire. Je ne me sens aucune vocation ni pour instaurer une religion ni pour en professer quelqu’une. Je ne cultive aucune philosophie, mais pense seulement être un bon médecin de l’âme et ce, dans les limites de la tâche particulière qui m’incombe. Telles sont les dispositions que j’ai trouvées en moi et, en les réalisant, j’assume ma fonction de membre de la société humaine.

Je ne nie nullement que d’autres soient plus savants que moi. Je ne sais pas, par exemple, de quelle façon Dieu, détaché de l’expérience humaine, pourrait être appréhendé et vécu. Si je n’en fais pas l’expérience, comment puis-je affirmer qu’il existe ? Mon expérience, toutefois, est limitée et restreinte et, de ce fait, ce qu’elle révèle demeure restreint et à l’échelle humaine, malgré le

pressentiment accablant de l’incommensurable, ce qui apparaît avec évidence quand on tente de l’exprimer. Dès qu’il s’agit d’expérience, rien n’échappe à l’ambiguïté de la psyché. La plus grande expérience est aussi la plus petite et la plus limitée et c’est pourquoi l’on craint d’en parler à trop haute voix ou même de philosopher à son sujet. Il est certain que nous sommes bien trop petits et incapables pour nous permettre une telle audace. Je préfère donc le langage à double sens car il tient compte, dans une juste proportion, de la subjectivité des représentations archétypiques et de l’autonomie de l’archétype. « Dieu », par exemple, signifie, d’une part, un *ens potentissimum,* un être tout-puissant, inexprimable et, d’autre part, c’est une allusion on ne peut plus insuffisante et une expression de l’impuissance et du désarroi humains, par conséquent, une manifestation de la nature la plus paradoxale. L’espace de l’âme est immensément grand et plein de réalité vivante. Sur ses frontières est le mystère de la matière et celui de l’esprit ; ou encore, celui du sens. Voilà ce qui constitue pour moi les limites à l’intérieur desquelles je puis formuler mon expérience…

Extraits d’une lettre à un collègue

1959

… Le concept d’ordre (dans la création) n’est pas identique à celui de « sens ». C’est ainsi qu’un être organisé, en dépit de son ordonnance, significative en elle-même, n’a pas nécessairement de sens par rapport à l’ensemble. Sans la conscience réfléchissante de l’homme, le monde serait dépourvu de sens à un degré gigantesque, car l’homme, d’après notre expérience, est le seul être qui puisse constater le fait du « sens ».

Nous ne saurions indiquer en quoi consiste le facteur constructif du développement biologique. Nous savons toutefois que l’homéothermie et la différenciation du cerveau furent indispensables à la formation de la conscience et par conséquent à la manifestation d’un « sens ». Que de risques, que de hasards le lémurien, habitant des arbres, n’a-t-il pas dû surmonter pour aboutir à l’état d’homme, au cours d’une évolution qui s’est déroulée sur des millions d’années ; cela dépasse l’imagination ! Sans doute, à travers ce chaos et ces hasards, des phénomènes synchronistiques[217] étaient à l’œuvre et, face aux lois connues de la nature et avec leur appui, ils purent réaliser en des moments archétypiques des synthèses qui nous paraissent prodigieuses. Causalité et téléologie sont ici défaillantes, car les phénomènes synchronistiques se comportent comme le hasard.

Étant donné que la probabilité des lois naturelles n’alimente en rien la supposition selon laquelle du seul hasard pourraient naître des synthèses supérieures, telle que la psyché, par exemple, nous avons besoin de l’hypothèse d’un sens latent pour expliquer non seulement les phénomènes synchronistiques, mais aussi les synthèses supérieures. Que quelque chose soit porteur d’un sens semble toujours, tout d’abord, être inconscient et, de ce fait, ne peut être découvert que *post hoc*, après coup. C’est pourquoi, il existe toujours le risque qu’un sens soit attribué là où rien de tel n’existe. Nous avons besoin des expériences synchronistiques pour justifier l’hypothèse d’un sens latent, qui soit indépendant de la conscience.

Étant donné qu’abstraction faite de la conscience réfléchissante de l’homme une création n’a aucune signification *discernable*, l’hypothèse d’un sens *latent* confère à l’homme une signification cosmogonique, une véritable « raison

d’être[218] ». Si, par contre, on attribue au créateur le sens latent comme plan conscient de la création, alors se pose la question suivante : pourquoi le créateur devait-il organiser tout ce phénomène de l’univers, alors qu’il sait déjà où Il pourrait se refléter, et pourquoi devrait-Il d’ailleurs se refléter, étant donné qu’Il est déjà conscient de Lui-même ? Pourquoi aurait-Il créé à côté de son omniscience, une deuxième conscience inférieure, en quelque sorte des milliards de petits miroirs troubles dont Il connaît d’avance l’image qu’ils peuvent Lui renvoyer ?

Toutes ces réflexions m’ont amené à conclure que non seulement l’homme est créé à l’image de Dieu, mais aussi, à l’inverse le Créateur à l’image de l’homme : il est semblable ou égal à l’homme, c’est-à-dire qu’Il est aussi inconscient que lui, ou plus inconscient encore, puisque, conformément au mythe de l’incarnation, Il se sent amené à devenir homme et à s’offrir en sacrifice à lui…

THÉODORE FLOURNOY

Durant la période de mes relations avec Freud, j'ai trouvé en Théodore Flournoy un ami paternel. C'était déjà un homme âgé lorsque je fis sa connaissance. Malheureusement il mourus peu d'années après. J'étais encore médecin au Burghölzli lorsque je lus son livre *Des Indes à la planète Mars ;* il me fit une forte impression. J'écrivis à Flournoy que je souhaitais le traduire en allemand. Six mois après seulement je reçus une lettre dans laquelle il s'excusait de n'avoir pu répondre plus tôt à mon offre. À mon grand regret il avait déjà désigné un autre traducteur.

Un peu plus tard, j'allai voir Flournoy à Genève, et alors que je prenais peu à peu conscience des limites de la pensée freudienne, je lui rendais visite de temps en temps et m'entretenais avec lui. Il était important pour moi de savoir ce qu'il pensait de Freud. Il me fit à son sujet des réflexions pleines d'intelligence. Avant tout il mettait l'accent sur la volonté de Freud de faire régner le rationalisme des lumières ; cela expliquait beaucoup de sa pensée et, notamment, sa partialité.

En 1912, j'incitai Flournoy à assister au congrès de Munich au cours duquel se produisit ma rupture avec Freud. Sa présence fut pour moi un grand soutien.

À cette époque – surtout après ma séparation d'avec Freud – j'eus le sentiment d'être encore trop jeune pour voler de mes propres ailes. Il me fallait un soutien et surtout quelqu'un avec qui je pusse parler à cœur ouvert. Je le trouvai en Flournoy et ainsi son influence contrebalança bientôt en moi celle de Freud. Je pus m'entretenir avec lui de tous les problèmes scientifiques qui m'occupaient, du somnambulisme par exemple, de la parapsychologie et de la psychologie de la religion. Je n'avais alors personne qui partageât, en ce domaine, mon intérêt. Les conceptions de Flournoy étaient tout à fait dans la ligne des miennes et elles me stimulèrent maintes fois. C'est à lui que j'empruntai la conception d'« imagination créatrice », qui suscita en moi le plus vif intérêt.

J'ai appris beaucoup de lui. Avant tout la façon de considérer un malade, de pénétrer avec sympathie dans son histoire. C'est ainsi que j'étudiai le cas d'une de ses malades, Miss Miller. Dans *Métamorphoses et symboles de la libido*[219] (1912), je l'ai soumis à une analyse minutieuse.

Depuis longtemps déjà je m'étais intéressé aux enchaînements significatifs

qui peuvent exister dans les produits de l'imagination chez les schizophrènes, et Flournoy m'a aidé à les mieux comprendre. Il voyait les problèmes dans leur ensemble et surtout il les voyait objectivement. Tous les événements, tous les faits étaient importants pour lui. Il abordait un cas avec prudence et ne perdait jamais de vue l'ensemble. Ce qui m'impressionna d'une façon décisive dans l'attitude scientifique de Flournoy était qu'il avait une « approche » réellement objective, ce qui, en comparaison avec ce que j'avais vu chez Freud, me fit une grande impression. Freud avait une façon dynamique et pénétrante : il attendait quelque chose des cas qu'il traitait. Flournoy, lui, ne désirait rien. Il regardait de loin et voyait clairement. L'influence de Freud a accru mes connaissances, elle ne m'a pas clarifié. Flournoy m'a appris à prendre de la distance, du recul par rapport à l'objet ; il a renforcé en moi et maintenu en éveil le désir de voir les choses dans une vaste perspective. Sa façon était plus descriptive, ne s'engageant pas dans des suppositions et, tout en manifestant pour son malade un vif et chaleureux intérêt, il gardait toujours la distance nécessaire à l'observation. Ainsi il ne perdait pas l'ensemble de vue.

Flournoy était une personnalité cultivée et distinguée, très fine et très instruite, à l'intelligence équilibrante et douée d'un juste sens des proportions. Tout cela me fut très bénéfique. Il était professeur de philosophie et de psychologie et fut fortement influencé par le pragmatisme de William James ; cette doctrine ne sied pas à l'esprit allemand, elle n'a donc pas trouvé en lui l'écho qu'elle aurait mérité. Et pourtant, le pragmatisme joue, précisément en psychologie, un rôle qui est loin d'être négligeable. J'ai tout particulièrement apprécié en Flournoy sa réflexion philosophique et avant tout sa critique réfléchie, fondée sur une vaste culture.

RICHARD WILHELM

J’ai fait la connaissance de Richard Wilhelm lors d’une session de l’« École de la sagesse » à Darmstadt, chez le comte de Keyserling. C’était au début des années 20. En 1923, nous l’invitâmes à Zurich, il fit au Club Psychologique une conférence sur le *Yi-king*[220].

Déjà avant de faire sa connaissance, je m’étais occupé de philosophie orientale et, vers 1920, j’avais commencé à expérimenter avec le *Yi-king* : c’était pendant un été à Bollingen alors que j’avais pris la décision d’approfondir l’énigme de ce livre. En place des traditionnelles tiges d’achillée mille-feuilles utilisées dans la méthode classique, je coupai moi-même des tronçons de tiges de roseaux. Et je restais souvent des heures entières assis sur le sol, sous le poirier centenaire, le *Yi-king* près de moi, et pratiquais la technique en rapportant l’un à l’autre les « oracles » qui en résultaient comme en un jeu de questions et de réponses. Il en advint toutes sortes d’indéniables et remarquables résultats, des relations pleines de sens avec mes propres pensées – et que je ne pouvais m’expliquer.

L’unique intervention subjective dans cette expérience réside dans le fait que l’expérimentateur partage arbitrairement – c’est-à-dire sans les compter – en un seul coup, le faisceau des quarante-neuf tiges. Il ignore combien de bâtonnets sont contenus dans l’un et dans l’autre faisceau. Or le résultat dépend du rapport de ces nombres, toutes les autres manipulations sont mécaniquement ordonnées et ne permettent pas la moindre intervention de la volonté. S’il existe une quelconque relation psychique causale, ce ne peut être que dans la division fortuite du faisceau (ou, en appliquant un autre procédé, dans la chute fortuite des monnaies).

Pendant toutes les vacances d’été, les questions suivantes me préoccupèrent : les réponses du *Yi-king* sont-elles significatives ou ne le sont-elles pas ? Si elles le sont, comment se produisent les liaisons entre les séries d’événements psychiques et les séries physiques ? Je me heurtais continuellement à d’étonnantes coïncidences qui me firent penser à un parallélisme acausal (à une synchronicité[221], ainsi que je le dénommai plus tard). J’étais à un tel point fasciné par ces expériences que j’en oubliai de les prendre en notes, ce que, par la suite, je regrettai beaucoup. Il est vrai que plus tard je repris si souvent

l’expérience avec mes malades que je pus m’assurer que ces concordances évidentes étaient relativement très nombreuses. Comme exemple, citons le cas d’un homme jeune qui avait un complexe maternel très marqué. Il avait l’intention de se marier et avait fait la connaissance d’une jeune fille qui lui semblait convenir. Mais il se sentait incertain et craignait, sous l’influence de son complexe maternel, d’épouser malencontreusement, une fois encore, une mère dominatrice. Je fis l’expérience avec lui, le texte de son hexagramme (le résultat) disait ceci : « La jeune fille est puissante. On ne doit pas épouser une telle jeune fille. »

Vers 1935, je rencontrai le philosophe chinois Hu Shih. Je l’interrogeai sur le *Yi-king* il me répondit : « Oh ! ce n’est rien qu’une vieille collection de formules magiques sans importance. » Il ne connaissait, à ce qu’il disait, ni la méthode pratique, ni son utilisation. Une fois seulement il avait vu l’appliquer. Pendant une promenade, un ami lui avait parlé d’une malheureuse histoire d’amour. Ils passaient justement, alors, auprès d’un temple taoïste. En plaisantant, il aurait dit à son ami : « Ici tu peux consulter l’oracle à ce sujet ! » Sitôt dit, sitôt fait. Ils entrèrent ensemble dans le temple et demandèrent au prêtre un oracle *Yi-king*. Mais lui-même, disait-il, ne croyait pas à cette sottise.

Je lui demandai si l’oracle n’avait pas été exact. À quoi il répondit à contrecœur : « Oh si ! naturellement… ». Pensant à l’histoire bien connue du « bon ami » qui fait tout ce qu’on ne tient pas à s’attribuer à soi-même, je lui demandai prudemment s’il n’avait pas, lui-même, profité de l’occasion : « Si, répliqua-t-il, par plaisanterie j’ai aussi posé une question. »

« Et l’oracle en a-t-il tenu compte ? » demandai-je.

Il hésita : « Eh bien oui, si l’on veut. » Évidemment cela lui était désagréable. Ce qui est personnel gêne parfois l’objectivité.

Quelques années plus tard, après mes premières expériences avec les bâtonnets de roseaux, le *Yi-king* parut avec le commentaire de Wilhelm[222]. Naturellement je me le procurai immédiatement et à ma grande satisfaction, je découvris qu’il voyait les rapports de sens de la même manière que je me les étais représentés. Mais lui connaissait toute la littérature et pouvait par conséquent combler les lacunes qui me gênaient encore. Quand il vint à Zurich, j’eus l’occasion de m’en entretenir abondamment avec lui, et nous parlâmes beaucoup de philosophie et de religion chinoises. Ce qu’il me communiqua, puisant dans les richesses de sa connaissance de l’esprit chinois, jeta une lumière sur quelques-uns des problèmes les plus difficiles que me posait alors l’inconscient européen. D’un autre côté, ce que je lui appris sur les résultats de

mes recherches sur l'inconscient le plongea dans un profond étonnement ; car il y reconnut ce que, jusqu'alors, il avait considéré comme appartenant exclusivement à la tradition de la philosophie chinoise.

Dans sa jeunesse, Wilhelm était parti en Chine au service de la Mission chrétienne et, là-bas, s'était ouvert à lui le monde de la spiritualité orientale. Wilhelm était une personnalité vraiment religieuse, aux vues larges et claires. Il était capable, sans aucun préjugé, d'écouter la révélation d'un esprit étranger et de réaliser ce miracle de l'*Einfühlung* (de la pénétration intuitive) qui le mettait à même de rendre accessibles à l'Europe les trésors spirituels de la Chine. Il était très impressionné par la civilisation chinoise. Et il me dit une fois : « c'est ma grande satisfaction de n'avoir jamais baptisé un Chinois. » Malgré sa filiation chrétienne, il ne pouvait pas ne pas reconnaître la profonde logique et la clarté de l'esprit chinois. Il en avait été non seulement influencé jusqu'au plus profond de lui-même, mais il était en quelque sorte subjugué et assimilé. Le monde de la pensée chrétienne passait à l'arrière-plan, mais cependant ne disparaissait pas tout à fait ; il constituait une *reservatio mentalis*, une restriction mentale d'une importance telle qu'elle conditionnait le destin.

Wilhelm a eu le rare bonheur de connaître, en Chine, un des sages de la vieille école que la révolution avait chassé de l'intérieur. Ce vieux maître, appelé Lao Nai Süan, lui fit connaître la philosophie chinoise du Yoga et la psychologie du *Yi-king*. C'est à la collaboration de ces deux hommes que nous devons l'édition du *Yi-king* avec son remarquable commentaire. Pour la première fois cette œuvre la plus profonde de l'Orient fut introduite en Occident sous une forme vivante et accessible. Je considère cette publication comme l'œuvre la plus importante de Wilhelm. Avec toute la clarté et toute la compréhension de son esprit occidental, il a montré dans le commentaire du *Yi-king* une adaptation sans pareille à la psychologie chinoise.

Quand la dernière page de la traduction fut terminée et que les premiers placards parurent, le vieux maître Lao Nai Süan mourut. Ce fut comme si son œuvre était accomplie et qu'il avait transmis à l'Europe le dernier message de la vieille Chine en train de mourir. Et Wilhelm a été le parfait disciple souhaité par les rêves du vieux sage.

Wilhelm, lorsque je fis sa connaissance, avait l'apparence d'un authentique Chinois, tant par sa mimique que par son écriture et son langage. Il avait accepté le point de vue oriental, et la vieille civilisation chinoise l'avait entièrement imprégné. Revenu en Europe, il se consacra à l'enseignement à l'institut chinois de Francfort-sur-le-Main. Là, de même que dans ses conférences devant les

profanes, on le sentait à nouveau accablé par les nécessités de l'esprit européen. De plus en plus des aspects et des formes chrétiennes se manifestaient à nouveau. Quelques-unes de ses conférences que j'entendis plus tard avaient à peu de choses près l'allure de sermons.

Ce retournement de Wilhelm et sa réassimilation à l'Occident me parurent être un peu irréfléchis et donc dangereux. Je craignais que dans ces circonstances il ne fût conduit à entrer en conflit avec lui-même. Comme je crus le comprendre, il s'agissait d'une assimilation passive, c'est-à-dire qu'il avait succombé à l'influence du milieu ; il y avait donc risque d'un conflit relativement inconscient, d'un heurt en lui entre l'âme occidentale et l'âme orientale. Si, comme je le soupçonnais, l'attitude chrétienne avait originairement fléchi devant l'influence chinoise, l'inverse pouvait se produire ; la sphère européenne pouvait à nouveau l'emporter sur l'Orient. Mais si ce processus a lieu sans une confrontation consciente approfondie, il y a risque d'un conflit inconscient qui peut aussi affecter dangereusement la santé du corps.

Après avoir écouté les conférences de Wilhelm, j'essayai d'attirer son attention sur le danger qui le menaçait. Je lui dis textuellement : « Mon cher Wilhelm, je vous en prie, ne m'en veuillez pas ; j'ai le sentiment que l'Occident vous reprend et que vous devenez infidèle à votre tâche de faire comprendre l'Orient à l'Occident. »

Il me répondit : « Je crois que vous avez raison ; ici quelque chose me subjugue ; mais que faire ? »

Quelques années plus tard, à l'époque où Wilhelm était mon hôte, il eut une rechute de dysenterie amibienne orientale, qu'il avait contractée vingt ans auparavant environ. La maladie empira durant les mois suivants, et j'appris qu'il était hospitalisé. J'allai lui rendre visite à Francfort et y trouvai un grand malade. Les médecins n'avaient pourtant pas perdu tout espoir et Wilhelm lui-même parlait de projets qu'il réaliserait quand il irait mieux. J'espérai avec lui, mais conservai des doutes. Ce qu'il me confia à cette époque confirma mes suppositions. Dans ses rêves, il se retrouvait sur le sentier sans fin des steppes asiatiques désolées – dans cette Chine qu'il avait abandonnée, – accaparé à nouveau par le problème que la Chine lui avait posé et auquel l'Occident lui avait refusé la réponse. Il avait, certes, conscience de ce problème, mais n'avait pu lui trouver aucune solution. La maladie s'étira sur des mois et des mois.

Quelques semaines avant sa mort, alors que depuis longtemps je n'avais aucune nouvelle de lui, je fus, au moment de m'endormir, tenu éveillé par une vision. Près de mon lit, un Chinois dans un vêtement bleu sombre avait les mains

croisées dans les manches. Il s’inclina profondément devant moi, comme s’il voulait me transmettre un message. Je savais de quoi il s’agissait. Cette vision fut remarquable par son extraordinaire netteté : non seulement je voyais toutes les petites rides de son visage, mais aussi chaque fil dans le tissu de son vêtement.

Le problème de Wilhelm peut être considéré aussi comme un conflit entre conscient et inconscient qui prenait chez lui la forme d’un conflit entre Ouest et Est. Je croyais comprendre sa situation, car j’avais le même problème que lui et je savais ce que cela signifie d’être pris dans ce conflit. Wilhelm ne s’est pas exprimé clairement vis-à-vis de moi à ce sujet, même lors de notre dernière rencontre. Cependant, je remarquai qu’il était intéressé à l’extrême quand je faisais intervenir le point de vue psychologique. Mais son intérêt ne durait qu’aussi longtemps qu’il s’agissait de considérations objectives, de méditations ou de questions de psychologie religieuse. Alors, tout allait bien. Par contre, si j’essayais d’aborder les problèmes actuels de son conflit intérieur, je sentais aussitôt une hésitation, il se repliait intérieurement parce que cela le touchait jusqu’au sang : c’est un phénomène que j’ai observé chez de nombreux hommes de valeur. Il s’agit de « l’inexploré, à jamais inexplorable[223] », d’un domaine où l’on ne doit pas pénétrer, que l’on ne doit ni ne peut forcer – un destin qui ne supporte pas l’intervention humaine.

HEINRICH ZIMMER

Vers 1930, je fis la connaissance de Heinrich Zimmer.

J'avais lu son fascinant ouvrage : *Les Formes de l'art et le Yoga*[224] et, depuis longtemps, je souhaitais le rencontrer personnellement. Je trouvai en lui un homme de génie doué d'un tempérament extrêmement vif. Il parlait beaucoup et avec une grande animation, mais il était aussi capable d'écouter avec une intense attention. Nous passâmes ensemble quelques très belles journées au cours desquelles nous eûmes des entretiens très denses et très riches et qui m'ont ouvert de vastes horizons.

Nous parlâmes principalement de mythologie indienne. À cette occasion il me raconta comment il avait réagi à la lecture du livre *Le Secret de la fleur d'Or*[225] que Richard Wilhelm et moi avions publié ensemble. Malheureusement, à l'époque où j'écrivis ce livre, je ne connaissais pas encore celui de Zimmer, *Les Formes de l'art et le Yoga* et je n'avais pu en utiliser la substance, qui m'eût été extrêmement précieuse ; je l'ai beaucoup regretté. Lorsque Zimmer eut entre les mains *Le Secret de la fleur d'Or* et qu'il l'eut feuilleté, il entra en colère – c'est lui qui me l'a raconté – à cause de mon commentaire psychologique. Il lança violemment le livre contre le mur.

Cette réaction caractéristique ne me surprit pas outre mesure : je savais depuis longtemps, bien qu'indirectement, qu'en de

semblables occasions elle se manifestait. Zimmer fut le premier à m'en parler sans détours. Comme tant d'autres il avait été irrité par le mot

« psychologique », comme le taureau devant la muleta. De tels textes

n'ont qu'un intérêt historique, l'« âme » n'a rien à voir avec

eux ! Prétendre autre chose témoigne d'un manque d'esprit scientifique et relève de la pure imagination !

Quelques instants après, lorsqu'il eut retrouvé ses esprits et ainsi sa

conscience d’homme de science, il éprouva une certaine curiosité de savoir ce que la psychologie aurait précisément à dire dans un tel domaine. Il ramassa le livre et commença à le lire. L’éminent spécialiste de littérature indienne qu’il était ne put pas ne pas découvrir une série d’intéressants parallèles : sa remarquable clairvoyance artistique, son extraordinaire intuition intervinrent, en cela, efficacement. Il dit textuellement, avec une pointe d’ironie : « J’ai découvert alors, tout à coup, que non

seulement mes textes de sanskrit présentaient des difficultés grammaticales et syntaxiques, mais qu’en outre ils avaient un sens. »

Bien que ce jugement dans son exagération doive être considéré *cum grano salis*, j’ai hautement apprécié Zimmer pour cet aveu.

Il est d’une loyauté peu courante et réconfortante, notamment si l’on se souvient de ces *dii minorum gentium*, de ces dieux « d’ordre inférieur » qui affirment, avec un ressentiment mal dissimulé, savoir tout cela, et depuis longtemps.

Il est regrettable que la mort prématurée de Zimmer lui ait rendu impossible un voyage aux Indes. Je me suis souvent demandé quelle influence aurait exercé sur lui un contact direct avec le pays. Son ouverture d’esprit, sa capacité d’accueil, sa connaissance approfondie de la littérature indienne et son extraordinaire intuition me faisaient présager de grandes choses. Au lieu de cela les mânes l’ont rappelé à eux.

Par tout son être Zimmer resta un *puer aeternus*, un adolescent éternel, qui sur les ailes de son brillant langage fit s’épanouir toutes les fleurs des jardins des légendes indiennes. Il en partagea aussi le destin car, « il meurt jeune celui qui est aimé des dieux ». Wilhelm

aussi, il est vrai, mourut prématurément sans que, toutefois, son côté *puer aeternus* ait été aussi marqué que chez Zimmer qui donnait l’impression de verdir et de fleurir sans cesse en une inépuisable profusion. Je suppose, malgré tout, qu’en Wilhelm, par la façon dont il assimila la Chine ou mieux par la façon dont la Chine l’a assimilé, des éclosions analogues se dissimulaient.

Zimmer comme Wilhelm possédaient une géniale naïveté. Tous deux semblaient vivre dans la réalité comme dans un monde étranger, alors que leur être profond, intact et replié sur lui-même, suivait la ligne obscure du destin.

« SUR LE LIVRE ROUGE[226] »

En automne 1953, après une assez longue indisposition, Jung reprit le « Livre Rouge » pour en terminer la dernière image restée inachevée. Et pourtant il ne put, ni ne voulut alors, la terminer. Cela touchait, disait-il, à la mort. Il composa à la place un nouveau dialogue, imaginaire, assez long, qui se rattache à l'un des premiers dialogues de ce livre. Les protagonistes en étaient, une fois encore, Élie, Salomé et le serpent. Cette fois encore il l'écrivit soigneusement à l'encre de Chine noire, en caractère gothiques abrégés ainsi qu'on peut le voir sur notre gravure.

À l'occasion, les lettres initiales étaient ornées de motifs peints.

Il conclut par un appendice – unique page du livre qu'il ait écrite de son écriture habituelle – qu'il interrompt au milieu d'une phrase. En voici la teneur :

« 1959.

« J'ai travaillé pendant seize années à ce livre. En 1930, ma prise de contact avec l'alchimie m'en a éloigné. C'est en 1928 que se situe le début de la fin, lorsque Wilhelm me fit parvenir le texte du traité alchimique *Le Secret de la fleur d'Or*. C'est alors que le contenu de ce livre trouva le chemin de la réalité. Je ne fus plus capable d'y travailler.

« Cela paraîtra une folie à un observateur non averti. Cela aurait pu, en effet, en devenir une si je n'avais pu endiguer et capter la force subjuguante des événements originels. J'ai toujours su que les expériences contenaient des choses précieuses et c'est pourquoi je n'ai rien su faire de mieux que de les traduire par écrit en un livre « précieux », c'est-à-dire de grande valeur et de représenter les images qui réapparaissaient pendant que je les décrivais en des peintures aussi fidèles que possible. Je sais combien cette tentative était effroyablement inadéquate ; mais, en dépit d'un gros travail et de quelques diversions, je lui restai fidèle ; même si jamais aucune autre possibilité… »

LA FAMILLE DE C.G. JUNG[227]

par Aniéla Jaffé

La famille Jung est originaire de Mayence. Pendant le siège de Mayence, en 1688, les archives furent la proie des flammes, comme l'a mentionné Jung dans le chapitre intitulé « La tour », de sorte que l'on ne peut remonter dans sa généalogie au-delà du début du XVIIIe siècle. Le bisaïeul de Jung, le médecin Franz Ignaz Jung (1759-1831), quitta la ville de Mayence pour s'installer à Mannheim. Il dirigeait un hôpital militaire pendant les campagnes napoléoniennes. Son frère Sigismund von Jung (1745-1824), qui devait être anobli, était chancelier bavarois. Il avait épousé la sœur cadette de Schleiermacher.

La personnalité la plus connue de la lignée paternelle de Jung est son grand-père Carl Gustav Jung (1794-1864), né à Mannheim, et qu'un étrange sort devait amener en Suisse à l'âge de vingt-huit ans. Au sujet de la légende, deux fois mentionnée dans cet ouvrage, selon laquelle son grand-père aurait été un fils naturel de Goethe, voici ce qu'en dit Jung :

« La seconde femme de mon bisaïeul Franz Ignaz Jung, Sophie, Ziegler, fréquentait avec sa sœur le cercle du théâtre de Mannheim et, parmi leurs relations, étaient de nombreux poètes. On prétend que Sophie Ziegler aurait eu de Goethe un fils illégitime et que l'enfant serait mon grand-père Carl Gustav Jung. Cela passait pour un fait à peu près certain. On n'en trouve cependant nulle allusion dans le journal tenu par mon grand-père. Il raconte simplement qu'il a vu Goethe à Weimar et encore simplement de dos ! Sophie Jung-Ziegler se lia plus tard d'amitié avec Lotte Kestner, nièce de « la Lottchen » de Goethe. Elle venait souvent rendre visite à mon grand-père, comme d'ailleurs Franz Liszt. Quelques années plus tard Lotte Kestner s'établit à Bâle – vraisemblablement à cause de ses relations d'amitié avec la famille Jung. Mon grand-père était également en relation avec son frère, le conseiller d'ambassade Kestner, qui vivait à Rome et dans la maison duquel Karl August, le fils de Goethe, séjourna peu de temps avant sa mort. »

Les autres sources dont on dispose – les archives de la maison Goethe à Francfort-sur-le-Main et le registre des baptêmes de l'archevêché (église des

Jésuites) de Mannheim – ne livrent aucune autre indication. À l'époque en question Goethe n'était pas à Mannheim et il n'est pas établi que Sophie Ziegler, de son côté, ait séjourné à Weimar ou dans le voisinage de Goethe.

Jung ne parlait pas sans une certaine complaisance de cette légende persistante et tenace ; car elle lui révélait un aspect sous-jacent de la fascination qu'exerçait sur lui le *Faust* de Goethe ; elle appartenait pour ainsi dire au monde de sa personnalité numéro 2. D'un autre côté il qualifiait cette rumeur de « fâcheuse ». Il la trouvait de « mauvais goût » et il n'y avait que « trop de sots » pour raconter de telles histoires au sujet de « pères inconnus ». Mais c'est surtout son ascendance légitime qui lui paraissait significative, en particulier du côté du catholique et savant docteur en médecine et en droit Carl Jung (mort en 1654), recteur de l'Université de Mayence, dont il est question à la fin du chapitre « La tour ».

Carl Gustav, le grand-père (1794-1864) étudia les sciences et la médecine à Heidelberg et y soutint sa thèse de doctorat en 1816, *summa cum laude.* Jung raconte que l'étudiant possédait un petit cochon qu'il promenait comme un chien à travers la ville, à la risée de tout Heidelberg. À l'âge de vingt-quatre ans il était déjà chirurgien assistant du médecin oculiste Rust à la Charité de Berlin, et en même temps professeur de chimie à l'école royale prussienne de guerre. Les différentes disciplines étaient autrefois beaucoup moins distantes les unes des autres qu'aujourd'hui.

Pendant ses années berlinoises, il demeura chez le libraire et éditeur Georg Andréas Reimer (vraisemblablement dès la fin de 1817). Il y était considéré comme un enfant de la famille et Mme Reimer le traita toute sa vie comme un fils. Il trouva là un cercle de personnalités remarquables dont les frères Schlegel, Ludwig Tieck et Friedrich Schleiermacher faisaient partie. Catholique, il passa au protestantisme sous l'influence de ce dernier.

Les cercles littéraires de Berlin s'ouvrirent dès le début au jeune médecin. Lui-même montrait certaines dispositions poétiques et un de ses poèmes fut accueilli dans le recueil *Deutsches Liederbuch.*

Sa jeunesse coïncida avec une période politique mouvementée. Jeune homme, il fit partie de la « Société de Gymnastique » de Jahn (1778-1852), le père de la gymnastique, et participa à la grande cérémonie de Wartburg[228]. Les étudiants venus de toute l'Allemagne y proclamèrent leur désir d'une Allemagne libre et unie. Deux années plus tard, un ami de Jung, Karl Ludwig Sand (né en 1795), étudiant en théologie et membre d'une corporation d'étudiants, tua August Kotzebue (1761-1819), poète allemand et conseiller d'État russe, décrié à cause

de sa mentalité réactionnaire et soupçonné d'être un espion. Toutes les corporations d'étudiants et toutes les sociétés de gymnastique furent alors dissoutes. De nombreux universitaires de tendance libérale furent arrêtés comme démagogues. Parmi eux figure Carl Gustav Jung ; la police le trouva en possession d'un cadeau de l'assassin : un marteau pour les recherches minéralogiques ! (Les rapports de police parlent – c'est caractéristique – d'une hache !) Il fut emprisonné à la Conciergerie de Berlin, libéré au bout de treize mois sans avoir été jugé et expulsé de Prusse. Ancien « démagogue » il ne put trouver en Allemagne aucune possibilité de travail qui lui convînt, aussi il gagna Paris (1821), première ville d'Europe, à l'époque, pour les recherches médicales. Il y rencontra le grand naturaliste Alexandre von Humboldt (1769-1859), qui le recommanda aussitôt à la section chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Paris. Carl Gustav Jung put y travailler comme chirurgien et s'y perfectionner.

Diverses versions de la première rencontre avec Humboldt ont été rapportées. D'après la tradition familiale Humboldt trouva le jeune homme affamé sur un banc en plein air et se chargea de lui. C'est aussi ce que m'a rapporté Jung. Dans une description que M.H. Koelbing a qualifiée de « poésie et vérité », le médecin Hermann Reimer[229] raconte que, « lors d'un banquet donné par le grand chirurgien Dupuytren, un homme d'un certain âge et à l'air respectable, que son beau-père Carl Gustav Jung ne connaissait pas, s'était adressé à ce dernier, l'avait invité à le suivre dans sa demeure après le repas parce qu'il avait une proposition à lui faire. Jung se rendit aveuglément à cette invitation et à peine avait-il pu reprendre ses esprits que son protecteur lui apprit, dans son cabinet de travail, qu'il s'agissait d'une chaire d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Bâle, si ce poste lui agréait. Il ne put se contenir plus longtemps et demanda aussitôt qui il devait remercier pour tant de bienveillance et à qui il devait cette chance. À quoi son interlocuteur répondit : « Le nom ne fait rien à l'affaire, je m'appelle Alexandre von Humboldt. » H. Reimer ajoute : « Alexandre von Humboldt avait pu avoir connaissance des mésaventures de Jung du fait de ses fréquentes relations littéraires avec mon père, mais aussi par son frère Wilhelm qui, découragé, avait abandonné son ministère en 1819. »

Quel que soit le crédit que l'on puisse accorder à l'anecdote, le fait est que Humboldt recommanda aussitôt le jeune médecin à l'Académie de Berne en 1821 et, ce projet ayant échoué, il le recommanda de nouveau une année plus tard à l'Université de Bâle.

Pour des raisons politiques et administratives, la situation allait de mal en pis à l'Université de Bâle. De 1806 à 1814 il n'y avait pas eu une seule promotion

de doctorat. L'anatomiste et botaniste Johann Jakob Burckhardt fut le seul professeur à la faculté de médecine pendant plusieurs années ; il y faisait son cours devant un seul étudiant en médecine et quelques aides-barbiers. En 1818 des décrets furent publiés en vue d'une profonde réorganisation de l'Université et le nombre des professeurs à la faculté de médecine fut fixé à quatre. Quand Jung sollicita la chaire d'anatomie, de chirurgie et d'obstétrique, il fut appelé et chargé de cours en 1822 et titularisé comme professeur au bout d'un semestre. C'est ainsi que la famille Jung s'établit en Suisse.

Jung (le grand-père) œuvra sa vie durant, infatigablement et avec grand succès, pour la prospérité de la faculté de médecine et des établissement médicaux de Bâle ; en premier lieu il réorganisa l'enseignement de l'anatomie. C'est à lui qu'on doit, pour une large part, le développement et l'agrandissement de l'hôpital de la ville[230] (1842) ; il fonda plus tard la Fondation de l'Espérance[231], pour enfants débiles. Son action en vue de la création d'un hôpital psychiatrique nous paraît spécialement intéressante. Dans un rapport paru plus tard sous forme anonyme, on peut lire : « À notre époque, où la thérapeutique psychique retient à un tel point l'attention des médecins que des revues spécialisées s'occupent exclusivement de cette branche de la science médicale, un établissement qui, sous la direction d'un professeur, offrirait aux étudiants la possibilité d'études en cette spécialité, ferait honneur à l'Université qui en serait dotée. Je n'entends pas par là un asile d'aliénés du genre habituel où l'on ne place essentiellement que des incurables, mais un établissement qui reçoive toutes sortes de malades dont la guérison doit être tentée aussi par des moyens psychiques. »

Jung disait lui-même de son grand-père : « C'était une personnalité forte et marquante, un grand organisateur, très actif, brillant, s'exprimant avec esprit et aisance. J'ai moi-même navigué dans son sillage. Ah ! le professeur Jung, c'était quelqu'un ! disait-on à Bâle. Il faisait une grande impression sur ses enfants. Ils ne l'entouraient pas seulement d'admiration, ils le craignaient aussi, car c'était un père assez tyrannique. Après le déjeuner, il avait l'habitude de faire régulièrement un petit somme d'environ un quart d'heure. Sa nombreuse famille devait alors rester assise, à table, sans souffler mot. »

Carl Gustav Jung se maria trois fois. Il épousa à Paris Virginie de Lassaulx (née en 1804). Elle mourut très jeune, à vingt-six ans. La fille unique de ce mariage épousa, comme il a déjà été dit, le fils de l'éditeur Georg Andréas Reimer, chez qui Jung avait habité à Berlin. En secondes noces, il épousa Elisabeth Catherine Reyenthaler. À son sujet, Jung raconte : « C'est par dépit

qu’il épousa la Reyenthaler ! Elle était servante dans une taverne d’étudiants à Bâle. Devenu le prétendant de la fille du bourgmestre de Bâle, Frey, il avait essuyé un refus. Vexé et au désespoir il se rendit sur-le-champ à l’auberge et épousa la servante. Elle mourut bientôt de la tuberculose, ainsi que ses enfants. »

Il épousa alors finalement en troisièmes noces Sophie Frey, la fille du bourgmestre. La tombe des parents de cette dernière se trouve dans le cloître de la cathédrale de Bâle. Sophie Jung mourut en 1855 à l’âge de quarante-trois ans. Ses deux fils aînés moururent encore jeunes. Le plus jeune, Johann Paul Achilles Jung (1842-1896), fut le père de C.G. Jung. Jung a fait un récit détaillé à son sujet dans le premier chapitre de ce livre. Nous ne rappellerons que brièvement les faits extérieurs : Paul Jung devint théologien et fut d’abord pasteur à Kesswil (Thurgovie), où C.G. Jung naquit en 1875. Il devint ensuite pasteur à Laufen, pendant quatre ans, paroisse située aux abords des chutes du Rhin, près de Schaffhouse. Il fut élu à la tête de la paroisse du Petit-Huningue, près de Bâle, en 1879.

La mère de Jung, Emilie Jung, née Preiswerk, était originaire de Bâle. Elle était la fille cadette de Samuel Preiswerk (1799-1871), Premier pasteur de Bâle, (il était savant et avait des dons poétiques), et de sa deuxième femme Augusta Faber, de Nürtingen dans le Wurtemberg (1805-1865). Les Faber étaient issus d’une famille protestante française, réfugiée en Allemagne après la révocation de l’édit de Nantes (1685). Samuel Preiswerk fut, à l’origine, pasteur à Muttenz, mais par suite de la division du canton en Bâle-campagne et Bâle-ville (1833) il dut se retirer dans cette dernière. Comme il ne put y trouver de place comme pasteur, il se rendit à Genève et y enseigna l’hébreu et la théologie de l’Ancien Testament à l’école de théologie de la Société Évangélique. Il écrivit une grammaire de l’hébreu qui connut plusieurs éditions. Quelques années plus tard il fut rappelé à Bâle où il devint pasteur de la paroisse Saint-Léonard. En plus de son ministère de pasteur, il fut habilité comme privat-docent à enseigner la langue et la littérature hébraïques. C’était une nature généreuse et un homme tolérant, ce qui se manifesta par sa prise de position en faveur de la réacquisition de la Palestine par les Juifs, dans la revue mensuelle qu’il publiait : *Das Morgenland* (L’Orient).

On raconte encore aujourd’hui à Bâle des anecdotes à son sujet. « Le Premier pasteur, Samuel Preiswerk, avait dans son cabinet de travail un fauteuil spécialement réservé à l’esprit de sa première femme décédée, Magdalene, née Hopf. Chaque semaine à heure fixe, Preiswerk avait régulièrement un entretien secret avec l’esprit de Magdalene, au grand déplaisir de sa seconde femme

Augusta, née Faber[232]. »

Jung rapporte à son sujet :

« Je n'ai pas connu personnellement mon grand-père maternel. Mais d'après tout ce que j'en ai entendu dire, son prénom biblique de Samuel devait bien lui convenir. Il demeurait persuadé que l'on discourait en hébreu au ciel, et c'est pour cette raison qu'il se consacra avec le plus grand zèle à l'étude de l'hébreu. Il n'était pas seulement très savant, mais avait encore un sens poétique très développé ; c'était du reste un homme assez singulier qui se croyait constamment entouré d'esprits. Ma mère m'a souvent raconté comment elle devait s'asseoir derrière lui quand il écrivait ses sermons. Il ne pouvait supporter que des esprits passent derrière son dos et le dérangent pendant qu'il étudiait ! Un être vivant, assis derrière lui, faisait fuir les esprits. »

Il existe aussi bien des anecdotes au sujet de sa femme Augusta Preiswerk, grand-mère maternelle de Jung. À l'âge de dix-huit ans, elle tomba gravement malade en soignant son frère atteint de scarlatine et elle resta trente-six heures en léthargie. Le menuisier avait déjà apporté le cercueil dans la maison quand sa mère, qui ne pouvait croire à sa mort, la rappela à la vie à l'aide d'un fer à repasser maintenu sur sa nuque. « Gustele » – c'est ainsi qu'on l'appelait – avait le don de seconde vue et sa famille établissait un rapport entre ce don et l'incident de sa léthargie. Elle mourut à l'âge de cinquante-sept ans.

La femme de C.G. Jung, Emma (1882-19**55**), est issue d'une famille d'industriels, les Rauschenbach de Schaffhouse. Dans le chapitre « Enfance », Jung raconte qu'à l'époque où son père était pasteur à Laufen (1875-1879) celui-ci s'était lié d'amitié avec la famille Schenk à laquelle appartenait sa future belle-mère qui devait devenir Mme Berta Rauschenbach et que celle-ci l'emmenait parfois en promenade ; il était alors âgé de quatre ans.

Sur la première rencontre avec sa femme Emma, voici ce que dit Jung :

« J'avais un camarade étudiant dont la famille demeurait à Schaffhouse. Un jour que je voulais lui rendre visite, j'étais alors à Bâle après la mort de mon père en 1896, ma mère me dit : “Si tu vas voir ton ami à Schaffhouse, va donc voir aussi Mme Rauschenbach que nous avons connue quand elle était jeune fille.” Je le fis et, comme j'entrais dans la maison, je vis une jeune fille debout sur le seuil ; elle avait environ quatorze ans, et portait des tresses. Je sus alors : voici ma femme. J'en fus profondément bouleversé : je ne l'avais vue qu'un court instant, mais j'eus aussitôt la certitude absolue qu'elle devait devenir ma femme. Je me souviens encore aujourd'hui exactement que je le dis aussitôt

après à mon ami. Naturellement il se moqua de moi. Je lui répliquai : « Ris toujours, tu verras bien ce qui en adviendra. » Quand, six années plus tard, je demandai la main d'Emma Rauschenbach, j'essuyai tout d'abord un refus, tout comme mon grand-père. Mais, à la différence de celui-ci, je ne connaissais ni auberge familière, ni servante attrayante ; je n'étais pas davantage professeur en titre avec un avenir prometteur clairement tracé devant moi ; je n'étais qu'un médecin-assistant dont l'avenir était encore nébuleux. Pourquoi les déceptions me seraient-elles épargnées dans ce meilleur des mondes possibles, comme l'ajouta mon numéro 2 ? Quelques semaines plus tard, cependant, la page fut tournée, le non devint un oui et ainsi ma personnalité numéro 1 s'affirma. Cela devint donc, quant à moi, un oui au monde ; et ma personnalité numéro 2 fut éclipsée pendant onze ans.

« J'avais tenu une sorte de journal intime jusqu'en 1902. Après cette date il resta enfermé dans mon tiroir pendant plus de dix ans. Ce n'est qu'en 1913, sous la pression de lourds pressentiments, qu'il resurgit à ma mémoire. »

Jung se maria en 1903. Il a une nombreuse descendance. Des mariages de ses cinq enfants, Agathe Niehus-Jung, Grete Baumann-Jung, Franz Jung-Merker, Marianne Niehus-Jung, (décédée en 1965) Helene Hœrni-Jung, dix-neuf petits-enfants lui étaient nés et le nombre de ses arrière-petits-enfants continue de s'accroître[233].

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

Dr. en médecine et en droit Carl Jung († 1654)

Joh. Sigismund Jung († 1778)

phie Ziegler — Franz Ignaz Jung (1759-1831)

Joh. Sigismund von Jung (1745-1824) épouse la plus jeune sœur de Schleiermacher

Georg Andreas Reimer

Dr. Hermann Reimer — Frau Dr. Reimer-Jung Stuttgart

Virginie de (1804-

Elisabeth Reyenth

Sophie (1812-

Carl Gustav Jung (1794-1864)

Enfants des trois mariages

Samuel Preiswerk (1799-1871) — Augusta Faber (1805-1865)

Emilie Preiswerk (1848-1923) — Joh Achilles Jung 1896)

Bertha Schenk (1856-1932) — Johannes Rauschenbach (1856-1905)

Marguerite Rauschenbach

Emma Rauschenbach (1882-1955) — Carl Gustav J (1875-196

Gertrud Jung (1884-1935)

Agathe Niehus

Gret Baumann

Franz Jung

Marianne Niehus

Hélène Hœrni

GLOSSAIRE

Tout terme suivi d'un astérisque figure dans le glossaire.

Alchimie. Elle était le prélude de la chimie moderne. La chimie expérimentale, au sens actuel, s'y trouve mêlée à des spéculations générales, imagées et intuitives, partiellement religieuses, sur la nature et l'homme. Nombreux furent les symboles qui s'y trouvaient projetés dans l'inconnu de la matière, symboles que nous reconnaissons aujourd'hui comme des contenus de l'inconscient. L'alchimiste cherchait « le secret de Dieu » dans la matière inconnue et s'engagea par cela dans des préoccupations et des cheminements qui ressemblent à ceux de la psychologie moderne de l'inconscient. Cette dernière aussi se voit confrontée à un phénomène objectif inconnu : l'inconscient.

L'alchimie philosophique du Moyen-Âge doit être comprise, dans la perspective de l'histoire de l'esprit, comme constituant un mouvement émanant de l'inconscient, compensateur du christianisme ; car l'objet des méditations et de la technique alchimique – le domaine de la nature et de la matière – n'avait trouvé ni place ni juste appréciation dans le christianisme, mais au contraire, était considéré comme ce qu'il s'agissait de surmonter. De sorte que l'alchimie est une espèce d'image en miroir, obscure et primitive, du monde de pensée et d'images chrétiennes, comme Jung a pu le montrer en particulier dans *Psychologie et religion*[234] grâce à l'analogie entre le Christ, d'une part, et la pierre *(lapis),* la représentation alchimique centrale, d'autre part. L'image symbolique et le paradoxe sont typiques pour le langage des alchimistes. Tous deux correspondent à la nature insaisissable de la vie et de la psyché inconsciente. C'est pourquoi, par exemple, il est dit que la pierre n'est pas une pierre (c'est-à-dire que la pierre est en même temps un concept spirituel et religieux) ou que le Mercure alchimique, l'esprit dans la matière, est évasif, fuyant comme un cerf, car il est insaisissable. « Il a mille noms » ; aucun n'exprime totalement sa nature, de même qu'aucune définition n'est capable de délimiter avec une clarté totale l'essence d'un concept psychique.

Âme. C.G. Jung écrit : « Si l'âme de l'homme est *quelque chose,* elle doit être compliquée à l'infini et d'une diversité illimitée, dont on ne saurait rendre

compte par une simple psychologie des instincts. Ce n'est qu'avec la plus profonde admiration et avec le plus grand respect que je puis, muet, m'arrêter et considérer les abîmes et les sommets de la nature psychique, dont l'univers non spatial renferme une indicible abondance d'images, que les millions d'années de l'évolution vivante ont amassées et organiquement densifiées. Ma conscience est comme un œil qui embrasse en lui les espaces les plus lointains, mais le non-moi psychique est ce qui de façon non spatiale emplit cet espace. Et ces images ne sont pas que de pâles ombres ; elles sont des facteurs et des conditions psychiques au pouvoir puissant. Certes, nous pouvons les méconnaître, mais jamais nous ne pouvons, en les niant, leur ravir leur puissance. Cette impression, en comparaison, ne saurait supporter d'autre image que la contemplation d'un ciel nocturne étoilé, car le seul équivalent du monde intérieur ne peut être que le monde extérieur et comme j'atteins ce dernier par l'intermédiaire du corps, c'est par le truchement de l'âme que j'atteins le monde intérieur[235] ».

« Ce serait blasphémer que d'affirmer que Dieu peut se manifester n'importe où sauf dans l'âme humaine. En effet, la grande intimité de relation entre Dieu et l'âme exclut automatiquement toute dévaluation de cette dernière. Sans doute, est-ce aller trop loin que de parler d'affinité ; mais en tout cas, l'âme doit posséder en elle-même une faculté de relation, c'est-à-dire une correspondance avec l'essence *de Dieu ;* autrement jamais aucun rapport ne pourrait s'établir. Cette correspondance, en *termes psychologiques,* c'est l'*archétype* de l'image de Dieu**[236]*. »

Amplification. Extension et approfondissement d'une image onirique au moyen d'associations centrées autour du thème du rêve et de parallèles tirés des sciences humaines et de l'histoire des symboles (mythologie, mystique, folklore, religion, ethnologie, art, etc.). Grâce à quoi le rêve devient accessible à l'interprétation.

Anima et *animus.* Personnification de la nature féminine de l'inconscient de l'homme et de la nature masculine de l'inconscient de la femme. Cette bisexualité psychique est le reflet d'un fait biologique : le facteur décisif dans la détermination des sexes est la prédominance de gènes mâles (ou femelles). Un nombre restreint de gènes du sexe opposé semble produire un caractère correspondant au sexe opposé, mais qui, du fait de son infériorité, reste généralement inconscient. *Anima* et *animus* se manifestent typiquement sous des

formes personnifiées dans les rêves et les fantaisies, « amante et amant du rêve », ou dans l'irrationalité d'un sentiment masculin et d'une pensée féminine. Comme régulateurs du comportement, ce sont deux des archétypes des plus influents.

C.G. Jung écrit : « *Depuis toujours chaque homme porte en lui l'image de la femme ;* non l'image de *telle* femme déterminée, mais celle d'un *type* de femme déterminé. Cette image est, au fond, un conglomérat héréditaire inconscient d'origine très lointaine, incrusté dans le système vivant, « type » de toutes les expériences de la lignée ancestrale au sujet de l'être féminin, résidu de toutes les impressions fournies par la femme, système d'adaptation psychique reçu en héritage. S'il n'y avait pas de femmes, cette image inconsciente nous permettrait toujours de fixer les caractéristiques spirituelles qu'une femme devrait posséder. Il en est de même pour la femme. Elle aussi porte en elle une image de l'homme. (L'expérience nous montre qu'il serait plus exact de dire : une image *d'hommes,* tandis que chez l'homme c'est plutôt l'image de *la femme.)* Cette image étant inconsciente se trouve toujours projetée inconsciemment sur l'être aimé ; elle constitue l'une des raisons essentielles de l'attraction passionnelle et de son contraire[237]. »

« La fonction naturelle de l'*animus* (comme celle de *l'anima)* consiste à établir une relation entre la conscience individuelle et l'inconscient collectif*. De façon analogue la *persona* (voir ce mot) représente une zone intermédiaire entre la conscience du moi et les objets du monde extérieur. L'*animus* et *l'anima* devraient fonctionner comme un pont ou un porche acheminant vers les images de l'inconscient collectif, à l'instar de la *persona* qui constitue une espèce de pont vers le monde.[238] »

Toutes les manifestations archétypiques, donc *l'animus* et *l'anima* aussi, ont un aspect négatif et un aspect positif, un aspect primitif et un aspect différencié.

« Dans sa première forme inconsciente, *l'animus* est une instance qui engendre des opinions spontanées, non préméditées ; il exerce une influence dominante sur la vie émotionnelle de la femme, tandis que *l'anima* est semblablement une instance qui engendre spontanément des sentiments, ceux-ci exerçant une influence sur l'entendement de l'homme et entraînant sa distorsion ("Elle lui a tourné la tête"). *L'animus* se projette donc de préférence sur des personnalités notoires "intellectuelles et spirituelles" et sur toutes sortes de héros (y compris les ténors, les "artistes", les célébrités sportives, etc.). L'*anima,* elle, s'empare volontiers de ce qui dans la femme est inconscient, vide, frigide, désemparé, incapable de relation, obscur et équivoque… L'âme au cours du

processus d’individuation, s’adjoint à la conscience du moi et possède donc chez l’homme un indice féminin et chez la femme un indice masculin. L’*anima* de l’homme cherche à unir et à rassembler, *l’animus* de la femme cherche à différencier et à reconnaître. Il y a là des positions strictement contraires… qui constituent, au plan de la réalité consciente, une situation conflictuelle, même quand la relation consciente des deux partenaires est harmonieuse[239]. »

« *L’anima* est l’archétype de la vie… Car, la vie s’empare de l’homme à travers l’*anima,* quoiqu’il pense qu’elle lui arrive à travers la raison *(mind).* L’homme maîtrise la vie par l’entendement, mais la vie vit en lui par le truchement de l’*anima.* Et le secret de la femme est que la vie vient à elle à travers l’instance pensante de l’*animus,* bien qu’elle suppose que c’est l’Éros qui la lui apporte. Elle maîtrise la vie, elle vit pour ainsi dire habituellement à travers l’Éros, mais la vie réelle, qui va jusqu’à entraîner son sacrifice, parvient à la femme à travers la raison *(mind),* qui est en elle incarnée par l’*animus*[240] ».

« … Nul homme ne peut s’entretenir pendant cinq minutes avec un *animus* sans être victime de sa propre *anima.* Celui qui a suffisamment d’humour pour écouter objectivement le dialogue qui s’en suit sera déconcerté par l’énorme quantité de lieux communs, de truismes employés à faux, de clichés empruntés aux journaux et aux romans, par la platitude de descriptions défraîchies, parsemées d’exagérations vulgaires, par les plaisanteries vides d’esprit. C’est un dialogue qui, sans tenir compte de ceux qui y participent, se répète des milliers de fois dans toutes les langues du monde et qui reste essentiellement toujours le même[241]. »

Archétypes. C.G. Jung écrit : « La notion d’archétype… dérive de l’observation, souvent répétée, que les mythes et les contes de la littérature universelle renferment des *thèmes* bien définis qui reparaissent partout et toujours. Nous rencontrons ces mêmes thèmes dans les fantaisies, les rêves, les idées délirantes et les illusions des individus qui vivent aujourd’hui. Ce sont ces images et ces correspondances typiques que j’appelle représentations archétypiques. Plus elles sont distinctes et plus elles s’accompagnent de tonalités affectives vives… Elles nous impressionnent, nous influencent, nous fascinent. Elles ont leur origine dans l’archétype qui, en lui-même, échappe à la représentation, forme préexistante et inconsciente qui semble faire partie de la structure héritée de la psyché et peut, par conséquent, se manifester

spontanément partout et en tout temps. En raison de sa nature instinctuelle, l’archétype est situé en dessous des complexes* affectifs et participe à leur autonomie[242]. »

« Je retrouve toujours ce malentendu qui présente l’archétype comme ayant un contenu déterminé ; en d’autres termes, on en fait une sorte de “représentation” inconsciente, s’il est permis de s’exprimer ainsi ; il est donc nécessaire de préciser que les archétypes n’ont pas de contenu déterminé ; ils ne sont déterminés que dans leur *forme* et encore à un degré très limité. Une image primordiale* n’a un contenu déterminé qu’à partir du moment où elle est devenue consciente et est, par conséquent, emplie du matériel de l’expérience consciente. On pourrait peut-être comparer sa forme au système axial d’un cristal qui préforme, en quelque sorte, la structure cristalline dans l’eau mère, bien que n’ayant par lui-même aucune existence matérielle. Celle-ci n’apparaît qu’à la manière dont les ions et les molécules se groupent. L’archétype en lui-même est vide ; il est un élément purement formel, rien d’autre qu’une *facultas praeformandi* (une possibilité de préformation), forme de représentation donnée *a priori*. Les représentations elles-mêmes ne sont pas héritées : seules leurs formes le sont ; ainsi considérées, elles correspondent en tous points aux instincts qui, eux aussi, ne sont déterminés que dans leur forme. On ne peut pas plus prouver l’existence des archétypes que celle des instincts, tant qu’ils ne se manifestent pas eux-mêmes de façon concrète[243]. »

« Il me semble probable que la véritable essence de l’archétype ne peut devenir consciente ; elle est transcendante : c’est pourquoi je la dis psychoïde*[244]. »

« On ne doit point un instant s’abandonner à l’illusion que l’on parviendra finalement à expliquer un archétype et ainsi à le “liquider”. La tentative explicative la meilleure, elle-même, ne sera jamais rien d’autre qu’une traduction plus ou moins réussie dans un autre système d’images[245]. »

Associations. Enchaînement d’idées, de perceptions, etc., selon leur ressemblance, leur connexion et leur opposition. *Associations libres dans l’interprétation freudienne des rêves :* chaînes d’associations spontanées du rêveur et qui ne se rapportent pas nécessairement à la situation onirique. *Associations centrées ou contrôlées dans l’interprétation jungienne des rêves :* idées spontanées qui ont pour point de départ la situation onirique donnée et qui s’y rapportent toujours.

Expérience d'associations. Méthodes de test pour détecter les complexes par la mesure du temps de réaction et l'interprétation des réponses données à un mot inducteur. *Indicateur de complexe :* allongement du temps de réaction, erreurs ou caractère subjectif de la réponse quand le mot inducteur touche un complexe que le sujet veut dissimuler ou dont il n'a pas conscience.

Complexe. C.G. Jung écrit : « Les complexes sont des fragments psychiques dont la dissociation est imputable à des influences traumatiques ou à certaines tendances incompatibles. Comme le prouvent les expériences d'association, les complexes interfèrent avec les intentions de la volonté et perturbent l'activité consciente ; ils provoquent des troubles de la mémoire et un blocage du flux d'associations* ; ils apparaissent et disparaissent selon leurs propres lois ; ils peuvent obséder temporairement la conscience, ou influencer la parole ou l'action par une voie inconsciente. Bref, les complexes se comportent comme des êtres indépendants, ce qui est particulièrement évident dans les états anormaux de l'esprit. Dans les voix qu'entendent les aliénés, ils prennent même un caractère d'ego personnel comme celui des esprits qui se manifestent par l'écriture automatique ou autres techniques du même genre[246]. »

Conscience. C.G. Jung écrit : « Quand nous nous demandons ce que peut bien être la nature de la conscience, le fait – merveille d'entre les merveilles – qui nous impressionne le plus profondément c'est que, un événement venant à se produire dans le cosmos, il s'en crée simultanément une image en nous où, en quelque sorte, il se déroule parallèlement, devenant ainsi conscient[247]. »

« En effet, notre conscience ne se crée pas elle-même, elle émane de profondeurs inconnues. Dans l'enfance, elle s'éveille graduellement et, tout au long de la vie, elle s'éveille le matin, sort des profondeurs du sommeil, d'un état d'inconscience. Elle est comme un enfant qui naît quotidiennement du sein maternel de l'inconscient[248]. »

Extraversion : Attitude typique caractérisée par la concentration de l'intérêt sur l'objet extérieur (voir *introversion).*

Hieros gamos : Mariage sacré ou spirituel, union de figures archétypiques

dans les mythes de renaissance, dans les mystères de l'antiquité et aussi dans l'alchimie. Comme exemples typiques nous avons la représentation du Christ et de l'Église, comme fiancé et fiancée *(sponsus et sponsa)* et l'union (conjonction) du soleil et de la lune dans l'alchimie.

Image de Dieu. Terme emprunté aux Pères de l'Église. Selon eux l'*Imago Dei* est imprimée dans l'âme humaine. Quand une telle image se produit spontanément dans des rêves, des fantaisies, des visions, etc., elle doit, du point de vue psychologique, être comprise comme un symbole du Soi*, un symbole de la totalité psychique.

C.G. Jung écrit : « Ce n'est qu'au moyen de la psyché que nous pouvons constater que la divinité agit sur nous ; ce faisant, nous sommes incapables de distinguer si ces efficacités proviennent de Dieu ou de l'inconscient, c'est-à-dire que nous ne pouvons trancher la question de savoir si la divinité et l'inconscient constituent deux grandeurs différentes. Tous deux sont des concepts limites pour des contenus transcendantaux. Mais on peut constater empiriquement, avec une vraisemblance suffisante, qu'il existe dans l'inconscient un archétype de la totalité qui se manifeste spontanément dans les rêves, etc., et qu'il existe une tendance indépendante du vouloir conscient qui vise à mettre d'autres archétypes en rapport avec ce centre.

C'est pourquoi il ne m'apparaît pas improbable que l'archétype de la totalité possède aussi de lui-même une position centrale qui le rapproche singulièrement de l'image de Dieu. La ressemblance est encore soulignée en particulier par le fait que cet archétype crée une symbolique qui, de tous temps, a servi à caractériser et à exprimer de façon imagée la divinité… L'image de Dieu ne coïncide pas, en serrant les choses de près, avec l'inconscient en toute généralité, mais avec un contenu particulier de celui-ci, à savoir avec l'archétype du Soi. C'est ce dernier que nous ne savons plus séparer empiriquement de l'image de Dieu[249]. »

« On peut considérer l'image de Dieu… comme un reflet du Soi ou, inversement, voir dans le Soi une *Imago Dei in homine*[250]. »

Image primordiale (Jakob Burckhardt). Terme employé au début par Jung pour *archétype.*

Inconscient (L'). C.G. Jung écrit : « Théoriquement, on ne peut fixer de limites au champ de la conscience puisqu'il peut s'étendre indéfiniment. Empiriquement, cependant, il trouve toujours ses bornes quand il atteint *l'inconnu.* Ce dernier est constitué de tout ce que nous ignorons, de ce qui, par conséquent, n'a aucune relation avec le moi, centre du champ de la conscience. L'inconnu se divise en deux groupes d'objets : ceux qui sont extérieurs et qui seraient accessibles par les sens et les données qui sont intérieures et qui seraient l'objet de l'expérience immédiate. Le premier groupe constitue l'inconnu du monde extérieur ; le second, l'inconnu du monde intérieur. Nous appelons *inconscient* ce dernier champ[251]. »

« … Tout ce que je connais, mais à quoi je ne pense pas à un moment donné, tout ce dont j'ai eu conscience une fois mais que j'ai oublié, tout ce qui a été perçu par mes sens mais que je n'ai pas enregistré dans mon esprit conscient, tout ce que, involontairement et sans y prêter attention (c'est-à-dire inconsciemment), je ressens, pense, me rappelle, désire et fais, tout le futur qui se prépare en moi, qui ne deviendra conscient que plus tard, tout cela est le contenu de l'inconscient[252]. »

« À ces contenus viennent s'ajouter les représentations ou impressions pénibles plus ou moins intentionnellement refoulées. J'appelle *inconscient personnel* l'ensemble de tous ces contenus. Mais, au-delà, nous rencontrons aussi dans l'inconscient des propriétés qui n'ont pas été acquises individuellement ; elles ont été héritées, ainsi les instincts, ainsi les impulsions pour exécuter des actions commandées par une nécessité, mais non par une motivation consciente… (C'est dans cette couche « plus profonde » de la psyché que nous rencontrons aussi les archétypes.) Les instincts et les archétypes constituent ensemble l'*inconscient collectif.* Je l'appelle collectif parce que, au contraire de l'inconscient personnel, il n'est pas le fait de contenus individuels plus ou moins uniques, ne se reproduisant pas, mais de contenus qui sont universels et qui apparaissent régulièrement[253]. » « Les contenus de l'inconscient personnel font partie intégrante de la personnalité individuelle et pourraient donc tout aussi bien être conscients. Ceux de l'inconscient collectif constituent comme une *condition ou une base de la psyché en soi,* condition omniprésente, immuable, identique à elle-même en tous lieux[254]. »

« Plus les « couches » sont profondes et obscures, plus elles perdent leur originalité individuelle. Plus elles sont profondes, c'est-à-dire plus elles se rapprochent des systèmes fonctionnels autonomes, plus elles deviennent

collectives et finissent par s’universaliser et par s’éteindre dans la matérialité du corps, c’est-à-dire dans les corps chimiques. Le carbone du corps humain est simplement carbone ; au plus profond d’elle-même, la psyché n’est plus qu’univers[255]. »

Individuation. C.G. Jung écrit : « J’emploie l’expression d’« individuation » pour désigner le processus par lequel un être devient un “individu” psychologique, c’est-à-dire une unité autonome et indivisible, une totalité[256]. »

« La voie de l’individuation signifie : tendre à devenir un être réellement individuel et dans la mesure où nous entendons par individualité la forme de notre unicité la plus intime, notre unicité dernière et irrévocable, il s’agit de la *réalisation de son Soi* dans ce qu’il a de plus personnel et de plus rebelle à toute comparaison. On pourrait donc traduire le mot d’“individuation” par “réalisation de soi-même”, “réalisation de son Soi”[257]. »

« Mais je constate continuellement que le processus d’individuation est confondu avec la prise de conscience du moi et que par conséquent celui-ci est identifié au Soi, d’où il résulte une désespérante confusion de concepts. Car, dès lors, l’individuation ne serait plus qu’égocentrisme ou autoérotisme. Or, le Soi comprend infiniment plus qu’un simple moi… L’individuation n’exclut pas l’univers, elle l’inclut[258]. »

Inflation. Expansion de la personnalité au-delà de ses propres limites par identification avec un archétype* ou avec la persona* et, dans les cas pathologiques, avec une personnalité historique ou religieuse. L’inflation a pour image la grenouille qui veut devenir bœuf. Un sens exagéré de l’importance personnelle se développe ; il est ordinairement compensé par un sentiment d’infériorité.

Introversion. Attitude typique qui se caractérise par une concentration de l’intérêt sur les contenus intrapsychiques (voir *Extraversion).*

Mana. Terme mélanésien qui désigne une puissance extraordinairement agissante émanant d’un être humain, d’un objet, d’un acte, d’un événement ou d’êtres et d’esprits surnaturels. Peut signifier aussi : santé, prestige, pouvoir magique et pouvoir de guérison. Concept primitif de l’énergie psychique.

Mandala (sanskrit). Cercle magique. Dans l’œuvre de C.G. Jung, symbole du centre, du but, et du Soi*, en tant que totalité psychique ; autoreprésentation d’un processus psychique de centrage de la personnalité, production d’un centre nouveau de celle-ci. Un mandala s’exprime symboliquement par un cercle, un carré ou la quaternité*, en un dispositif symétrique du nombre quatre et de ses multiples. Dans le lamaïsme et le yoga tantrique, le mandala est un instrument de contemplation *(yantra)*, siège et lieu de naissance des dieux. *Mandala perturbé :* toute forme dérivée et déviée du cercle, du carré ou de la croix aux bras égaux ou dont le nombre de base est différent de quatre ou de ses multiples.

C.G. Jung écrit : « Mandala signifie cercle, plus spécialement cercle magique. Les mandalas ne sont pas uniquement répandus dans tout l’Orient, ils existent aussi chez nous. Ils sont abondamment représentés au Moyen-Âge. En particulier dans le monde chrétien, ils sont nombreux au début du Moyen-Âge : beaucoup d’entre eux ont le Christ au centre et les quatre évangélistes, ou leurs symboles, aux quatre points cardinaux. Cette conception doit être très ancienne puisque Horus était représenté de la même façon avec ses quatre fils, chez les Égyptiens… Le plus souvent le mandala a la forme d’une fleur, d’une croix, d’une roue, avec une tendance marquée à prendre le quatre comme base de sa structure[259]. »

« Comme l’expérience le montre, les mandalas apparaissent le plus souvent dans les situations de trouble, de désorientation et de perplexité. L’archétype que cette situation, par compensation, constelle, représente un schéma ordonnateur qui vient en quelque sorte se poser au-dessus du chaos psychique, un peu comme le réticule d’une lunette de visée, comme un cercle divisé en quatre parties égales, ce qui aide chaque contenu à trouver sa place et contribue à maintenir dans leur cohésion, grâce au cercle qui délimite et qui protège les éléments d’une totalité en danger de se perdre dans un vague indéterminé[260]. »

Névrose. État de désunion avec soi-même, causé par l’opposition des besoins instinctifs et des impératifs de la civilisation, des caprices infantiles et de la volonté d’adaptation, des devoirs individuels et des devoirs collectifs. La névrose est un signal d’arrêt pour l’individu qui est dans une mauvaise voie et un signal d’alarme qui doit inciter à rechercher le processus de guérison.

C.G. Jung écrit : « On peut concevoir la perturbation psychique qui crée la névrose et aussi la névrose en tant que telle comme un *acte d’adaptation*

manqué. Cette façon de voir correspond à l'opinion de Freud pour qui la névrose constitue, en un certain sens, une tentative d'auto guérison[261]. »

« La *névrose* est toujours l'ersatz d'une souffrance légitime[262]. »

Numinosum. Terme de Rudolph Otto (dans *Le Sacré*[263]), formé à partir du latin *numen* – être surnaturel, pour désigner ce qui est indicible, mystérieux, terrifiant, tout autre, la qualité dont l'homme fait l'expérience immédiate et qui n'appartient qu'à la divinité.

Ombre. La partie inférieure de la personnalité ; somme de tous les éléments psychiques personnels et collectifs qui, incompatibles avec la forme de vie consciemment choisie, n'ont pas été vécus ; ils s'unissent dans l'inconscient en une personnalité partielle relativement autonome avec tendances opposées à celles du conscient. L'ombre, par rapport à la conscience, se comporte de façon compensatoire, aussi son action peut-elle être aussi bien positive que négative. Dans le rêve, le personnage de l'ombre est le plus souvent du même sexe que le rêveur. En tant qu'élément de l'inconscient personnel*, l'ombre procède du moi ; mais en tant qu'archétype* de l'éternel « antagoniste » il procède de l'inconscient collectif*.

Rendre l'ombre consciente, telle est la tâche du début de l'analyse. Négliger ou refouler l'ombre, identifier le moi avec elle peut déterminer de dangereuses dissociations. Comme l'ombre est proche du monde des instincts, sa prise en considération continue est indispensable.

C.G. Jung écrit : « L'ombre personnifie tout ce que le sujet refuse de reconnaître ou d'admettre et qui, pourtant, s'impose toujours à lui, directement ou indirectement, par exemple les traits du caractère inférieurs ou autres tendances incompatibles[264]. »

« L'ombre est cette personnalité cachée, refoulée, le plus souvent inférieure et chargée de culpabilité, dont les ramifications les plus extrêmes remontent jusqu'au règne de nos ancêtres animaux elle englobe ainsi tout l'aspect historique de l'inconscient… Si l'on admettait précédemment que l'ombre humaine était la source de tout mal, on peut maintenant, si l'on y regarde de plus près, découvrir que l'homme inconscient, précisément l'ombre, n'est pas uniquement composé de tendances moralement répréhensibles, mais qu'il comporte aussi un certain nombre de bonnes qualités, des instincts normaux, des

réactions appropriées, des perceptions réalistes, des impulsions créatrices, *etc...* [265] »

Persona. À l'origine, désigne, dans le théâtre antique, le masque porté par les acteurs.

C.G. Jung écrit : « La *persona* est le système d'adaptation ou la manière à travers lesquels on communique avec le monde. Chaque état, ou chaque profession, par exemple, possède sa propre *persona* qui les caractérise… Mais le danger est que l'on s'identifie à sa *persona :* le professeur à son manuel, le ténor à sa voix. On peut dire, sans trop d'exagération, que la *persona* est ce que quelqu'un n'est pas en réalité, mais ce que lui-même et les autres pensent qu'il est[266]. »

Psychoïde. « Comme l'âme », « quasi psychique ». Jung caractérise ainsi la couche très profonde de l'inconscient collectif* et de ses contenus, les archétypes*, qui échappe à la représentation.

C.G. Jung écrit : « L'inconscient collectif* représente une psyché qui, au contraire des phénomènes psychiques connus, échappe aux images représentatives. C'est pourquoi je l'ai appelée psychoïde[267]. »

Quaternité. C.G. Jung écrit : « La quaternité est un archétype en somme universel. Elle constitue le présupposé logique de tout *jugement de totalité.* Pour que l'on puisse porter un tel jugement, il est nécessaire que celui-ci ait un quadruple aspect. Par exemple, pour décrire la totalité de l'horizon, nous nommons les quatre points cardinaux… Il y a toujours quatre éléments, quatre qualités premières, quatre couleurs, quatre castes aux Indes, quatre voies de développement spirituel dans le bouddhisme. C'est pourquoi il y a aussi quatre aspects psychologiques dans l'orientation psychique… Pour nous orienter, nous devons avoir une fonction qui constate que quelque chose est (sensation) ; une seconde fonction qui établit ce que c'est (pensée) ; une troisième fonction qui décide si cela nous convient ou non, si nous désirons ou non l'accepter (sentiment) ; et une quatrième fonction qui indique d'où cela vient et où cela va (intuition). Cela fait, il n'y a rien de plus à dire… L'idéal de la complétude est le cercle ou la sphère (voir mandala). Mais sa division minimale naturelle est le carré[268]. »

Une quaternité ou *quaternio* a souvent la structure 3 + 1, en ce sens que l'un de ses termes occupe une position exceptionnelle ou possède une nature différente de celle des autres. (Par exemple, trois des symboles des évangélistes sont des animaux et le quatrième est un ange.) Quand le « quatrième » élément s'ajoute aux trois autres, alors le « Un », symbole de la totalité, prend naissance. Dans la psychologie analytique, il arrive que la fonction « inférieure » (c'est-à-dire celle qui n'est pas à la disposition consciente du sujet) incarne le « quatrième ». Son intégration à la conscience est une des tâches les plus importantes du processus d'individuation*.

Rêve. C.G. Jung écrit : « Le rêve est une porte étroite, dissimulée dans ce que l'âme a de plus obscur et de plus intime ; elle s'ouvre sur cette nuit originelle cosmique qui préformait l'âme bien avant l'existence de la conscience du moi et qui la perpétuera bien au-delà de ce qu'une conscience individuelle aura jamais atteint. Car toute conscience du moi est éparse ; elle distingue des faits isolés en procédant par séparation, extraction et différenciation ; seul est perçu ce qui peut entrer en rapport avec le moi. La conscience du moi, quand bien même elle effleure les nébuleuses les plus lointaines, n'est faite que d'enclaves bien délimitées. Toute conscience spécifie. Par le rêve, en revanche, nous pénétrons dans l'être humain plus profond, plus général, plus vrai, plus durable, qui plonge encore dans la pénombre de la nuit originelle où il était un tout et où le Tout était en lui, au sein de la nature indifférenciée et impersonnalisée.

C'est de ces profondeurs, où l'univers est encore unifié, que jaillit le rêve, revêtirait-il même les apparences les plus puériles, les plus grotesques, les plus immorales[269]. »

« Les rêves ne sont pas des inventions intentionnelles et volontaires, mais au contraire des phénomènes naturels et qui ne diffèrent pas de ce qu'ils représentent. Ils n'illusionnent pas, ne mentent pas, ne déforment ni ne maquillent ; au contraire, ils annoncent naïvement ce qu'ils sont et ce qu'ils pensent. Ils ne sont agaçants et trompeurs que parce que nous ne les comprenons pas. Ils n'utilisent aucun artifice pour dissimuler quelque chose ; ils disent ce qui constitue leur contenu à leur façon et aussi nettement que possible. Nous sommes à même de reconnaître pour quelle raison ils sont si originaux et si difficiles : l'expérience montre, en effet, qu'ils s'efforcent toujours d'exprimer quelque chose que le moi ne sait et ne comprend pas[270]. »

Soi. C'est l'archétype central*, l'archétype de l'ordre, la totalité de l'homme. Il est représenté symboliquement par le cercle, le carré, la quaternité*, l'enfant, le mandala*, *etc.*

C.G. Jung écrit : « … Le Soi est une entité « sur-ordonnée » au moi. Le Soi embrasse non seulement la psyché consciente, mais aussi la psyché inconsciente et constitue de ce fait pour ainsi dire une personnalité plus ample, *que nous sommes aussi…* Il n'y a pas lieu d'ailleurs de nourrir l'espoir d'atteindre jamais à une conscience approximative du Soi ; car, quelque considérables et étendus que soient les secteurs, les paysages de nous-mêmes dont nous puissions prendre conscience, il n'en subsistera pas moins une masse imprécise et une somme imprécisable d'inconscience qui, elle aussi, fait partie intégrante de la totalité du Soi[271]. »

« Le Soi est non seulement le centre, mais aussi la circonférence complète qui embrasse à la fois conscient et inconscient ; il est le centre de cette totalité comme le moi est le centre de la conscience[272]. »

« Le Soi est aussi le but de la vie, car il est l'expression la plus complète de ces combinaisons du destin que l'on appelle un individu[273]. »

Synchronicité et *Synchronistique.* Terme forgé par Jung pour exprimer une coïncidence significative ou une correspondance :

a) entre un événement psychique et un événement physique qui ne sont pas causalement reliés l'un à l'autre. De tels phénomènes synchronistiques se produisent, par exemple, quand des phénomènes intérieurs (rêves, visions, prémonitions) semblent avoir une correspondance dans la réalité extérieure : l'image intérieure ou la prémonition s'est montrée « vraie ».

b) entre des rêves, des idées analogues ou identiques se présentant simultanément à différents endroits. Ni les unes ni les autres de ces manifestations ne peuvent s'expliquer par la causalité. Elles semblent plutôt être en relation avec des processus archétypiques de l'inconscient.

C.G. Jung écrit : « Ma préoccupation relative à la psychologie des processus inconscients m'a obligé, depuis longtemps déjà, à rechercher – à côté de la causalité – un autre principe d'explication, puisque le principe de causalité me semblait impropre à expliquer certains phénomènes surprenants de la psychologie de l'inconscient. Je trouvai ainsi des phénomènes psychologiques parallèles qui ne pouvaient pas être causalement rattachés les uns aux autres ;

mais ils devaient être reliés différemment par un autre déroulement des événements. Cette connexion des événements me semblait être essentiellement donnée par leur relative simultanéité, d'où le terme « synchronistique ». Il semble en effet que le temps, loin d'être une abstraction, soit un *continuum* concret : il inclut certaines qualités ou conditions fondamentales qui se manifestent simultanément en différents lieux avec un parallélisme que ne peut expliquer la causalité. C'est le cas, par exemple, lorsque des idées, des symboles ou des états psychiques identiques apparaissent simultanément[274]. »

« J'ai choisi le terme de "synchronicité" parce que l'apparition simultanée de deux événements, liés par la signification mais sans relation causale, me semble être un critère essentiel. J'emploie donc ici le concept général de synchronicité dans le sens spécial de coïncidence dans le temps de deux ou plusieurs événements sans relation causale et qui ont le même contenu significatif ou un sens similaire, et ce par opposition à "synchronisme" qui indique simplement l'apparition simultanée de deux phénomènes[275]. »

« La synchronicité n'a rien de plus énigmatique ni de plus mystérieux que les discontinuités dans la physique. Notre conviction profondément enracinée de la toute-puissance de la causalité crée, à elle seule, les difficultés qui s'opposent à notre entendement et fait paraître impensable que des événements a-causaux puissent se produire ou exister. Les coïncidences d'événements liés par le sens sont pensables comme pur hasard. Mais plus elles se multiplient et plus la concordance est exacte, plus leur probabilité diminue et plus grandit leur invraisemblance, ce qui revient à dire qu'elles ne peuvent plus passer pour simple hasard, mais doivent, vu l'absence d'explication causale, être regardées comme arrangements sensés. Leur inexplicabilité ne provient pas de ce qu'on en ignore la cause, mais du fait que notre intellect est incapable de la penser…[276] »

Traumatisme psychique. Événement brusque qui endommage immédiatement l'être vivant, tel un choc, l'effroi, la peur, la honte, le dégoût, etc…[277]

DU MÊME AUTEUR

Traduit en français.

LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE. *Traduction de M M. Schmid-Guisan, Éditions Montaigne, Paris, 1932. Épuisé.*

L'HOMME A LA DÉCOUVERTE DE SON ÂME. *Préfaces et adaptation du Dr Roland Cahen, 1943, 6 édition, 1962, Éditions du Mont-Blanc, Genève, et Hachette, Paris, et 8 édition, Petite Bibliothèque, Payot, 1966.*

ASPECTS DU DRAME CONTEMPORAIN. *Préface et traduction du Dr Roland Cahen, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1948.*

TYPES PSYCHOLOGIQUES. *Préface et traduction d'Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1950, 2 édition, 1958, 3 édition, 1967.*

PSYCHOLOGIE DE L'INCONSCIENT. *Préface et traduction du Dr Roland Cahen, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1957, 2 édition, 1963.*

LA GUÉRISON PSYCHOLOGIQUE. *Préface et adaptation du Dr Roland Cahen, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1953.*

MÉTAMORPHOSES DE L'ÂME ET SES SYMBOLES. Préface et traduction d'Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1953, 2 édition, 1966.

INTRODUCTION À L'ESSENCE DE LA MYTHOLOGIE (avec Ch. Kerenyi). Traduction française de Henri Del Medico, Payot, Paris, 1953.

L'ÉNERGÉTIQUE PSYCHIQUE. *Préface et traduction d'Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1956.*

LE FRIPON DIVIN *(avec Ch. Kerenyi et P. Radin). Traduction d'Arthur Reiss, Collection Analyse et Synthèse, Librairie de L'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1958.*

PSYCHOLOGIE ET RELIGION. *Traduction de M. Bernson et G. Cahen,*

Éditions Buchet-Chastel, Paris, 1960.

UN MYTHE MODERNE. *Préface et adaptation du Dr Roland Cahen, avec la collaboration de René et Françoise Baumann, Gallimard, Paris, 1960. 2 édition, 1963.*

PROBLÈMES DE L'ÂME MODERNE. *Traduction d'Yves Le Lay, Buchet-Chastel, Paris, 1961. 2 édition, 1961.*

PRÉSENT ET AVENIR. *Traduit et annoté par le Dr Roland Cahen, avec la collaboration de René et Françoise Baumann, Buchet-Chastel, Paris, 1962.*

PSYCHOLOGIE ET ÉDUCATION. *Traduction d'Yves Le Lay, Buchet-Chastel, Paris, 1963.*

RÉPONSE A JOB. *Traduction du Dr Roland Cahen, avec une postface d'Henry Corbin, Buchet-Chastel, Paris, 1964.*

dialectique du moi et de l'inconscient. *Traduction, préface et annotations du Dr Roland Cahen, Gallimard, Paris, 1964, 2 édition, 1967.*

L'ÂME ET LA VIE. Textes essentiels *de C.G. Jung choisis par J. Jacobi. Traduction du Dr Roland Cahen et d'Yves Le Lay, Buchet-Chastel, Paris, 1965.*

En préparation.

PSYCHOLOGIE ET ALCHIMIE. *Traduction du Dr Roland Cahen et d'Henry Pernet, Buchet-Chastel, Paris.*

PSYCHOLOGIE DU TRANSFERT. *Traduction d'Yves Le Lay.*

Aion. *Traduction d'Henry Pernet.*

MYSTERIUM CONJUNCTIONIS *(avec la collaboration de M.L. von Franz),* 3 *volumes. Traduction d'Étienne Perrot.*

LA SYNCHRONICITÉ COMME PRINCIPE D'ENCHAINEMENT A-CAUSAL, *traduction d'Henry Pernet.*

ACHEVÉ D’IMPRIMER LE I JUIN 1970 IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT PARIS – MESNIL – IVRY.

Imprimé en France *N° d’édition* : 14953.

Dépôt légal : 2 trimestre 1970. – 4619

---

[1] Il contempla sa propre Âme à travers un télescope. Ce qui semblait n’être qu’irrégularités, il découvrit et montra que c’était de magnifiques Constellations : et il ajouta à la Conscience des mondes cachés dans des mondes. Coleridge, *Carnets.*

[2] Voir p. 235, note I.

[3] Nous regrettons de ne pouvoir restituer au lecteur le savoureux patois bâlois que Jung replace dans la bouche de sa tante. (N. d. T.)

[4] *Breit aus die Flügel beide,*
O Jesu meine Freude Und nimm dein Küchlein ein.
Will Satan es verschlingen.
So lass die Englein singen :
Dies Kind soll unverletzet sein.

[5] Confusion enfantine entre le mot allemand *Küchlein,* poussin, et le mot du dialecte bâlois *Küechli,* pour l’allemand *kleiner Kuchen,* petit gâteau. (N. d. T.)

[6] Cf. C.G. Jung, *Symbole der Wandlung*, Rascher, Zurich, 1952, *Métamorphoses de l’âme et ses symboles,* préface et traduction d’Yves Le Lay, Librairie de l’Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1953, p. 226 et sq. [Voir aussi p. 42 du présent ouvrage.]

[7] À ne pas confondre avec l’*Orbis Pictus* de Johann Amos Comenius (1592-1670).

[8] Vers 1911. *Wandlungen und Symbole der Libido,* Deuticke, Leipzig et Vienne, 1912. *Métamorphoses, et symboles de la libido*, Montaigne, Paris, 1927. Tel fut le premier titre du livre que Jung réédita plus tard sous une forme amplifiée avec le titre : *Symbole der Wandlung, Métamorphoses de l’âme et ses symboles,* ouvr. cité page 32.

[9] Sorte de cachette.

[10] Les Cabires, appelés aussi les « grands dieux », et qui sont représentés tantôt sous forme de nains, tantôt sous forme de géants, étaient des divinités de la nature, dont le culte était en rapport avec celui de la déesse Déméter. On les a rapprochés de l’élément créateur et de la naissance de la vie.

[11] En français dans le texte. (N. d. T.)

[12] Voir Appendice, p. 439.

[13] Jeu de mots entre *erwünscht* (souhaité), le vrai texte, et *verwünscht* (maudit), mot employé par la mère de Jung. (N. d. T.)

[14] « *Natural mind* est l'esprit de la nature, qui n'a rien à voir avec les livres. Il émane de la nature de l'homme, ainsi qu'une source jaillie de la terre, et il exprime en propre la sagesse de la nature. Il dit les choses rudement et sans ménagement. » (Extrait d'un compte rendu inédit de séminaire (1940) ; traduit de l'anglais.) (A.J.)

[15] *Selbstschau,* de Heinrich Zschokke (1771-1848), écrivain et politicien suisse.

[16] En allemand : « Wohlgefallen ». Dans ce passage Jung joue sur une certaine ambiguïté du mot, qui a les deux sens de satisfaction et de complaisance. (N. d. T)

[17] En français dans le texte. (N. d. T.)

[18] Voir Appendice, p. 459.

[19] Au bord du lac de Sarnen, canton d'Obwald (Suisse centrale). (N. d. T.)

[20] Vallon dans le canton de Lucerne. (N. d. T.)

[21] *Nun aber naht sich das Malör, Denn dies Gelränke ist Likör… Wilhelm Busch, Die Jobsiade.*

[22] *La Suggestion et ses effets thérapeutiques (Die Suggestion und ihre Heilwirkung,* Leipzig et Vienne, 1888).

[23] Oh, quelle mutation des choses !

[24] Personnalité éminente qui joua un grand rôle dans la vie politique et culturelle de la ville de Bâle. (N. d. T.)

[25] Village de vignerons en Allemagne, dans la région badoise, proche de Bâle. (N. d. T.)

[26] *L'Odyssée,* ch. XI, traduction de Victor Bérard, Paris, Société d'Édition « Les Belles-Lettres », 1924.

[27] Nekyia, de νέxuç (= cadavre), est le titre du XIe chant de *L'Odyssée.* Ce terme désigne l'offrande aux morts en vue de rappeler les disparus hors de l'Hadès. Le mot Nekyia est donc une dénomination appropriée pour indiquer une descente au royaume des morts, comme par exemple dans *La Divine Comédie* ou dans « la Nuit de Walpurgis classique » dans le *Faust.* Jung utilise ici le terme de Nekyia au sens figuré et fait allusion à sa « descente » dans le monde des images de l'inconscient dont il va être question dans le chapitre « Confrontation avec l'inconscient » (A. J).

[28] Ritschl utilise la parabole d'un train que l'on manœuvre. Une locomotive donne une poussée par l'arrière et ce choc se répercute à travers le train tout entier. Ainsi se serait transmise, à travers les siècles, l'impulsion apportée par le Christ (A.J.).

[29] αρρητον : indicible ou qui ne doit pas être exprimé. Ce terme s'appliquait notamment aux rites des anciens mystères que les mystes juraient de ne pas dévoiler.

[30] En français dans le texte.

[31] Le couteau éclaté en quatre morceaux a été soigneusement conservé par Jung (A.J.).

[32] *Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phaenomene*, 1902 (« De la psychologie et de la pathologie des phénomènes dits occultes »), en français dans *L'Énergétique psychique,* préface et traduction d'Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1956. Cf. note 1, p. 243.

[33] *Lehrbuch der Psychiatrie*, 4e édition, 1890.

[34] Petit affluent du Rhin aux portes de Bâle. (N. d. T.)

[35] Tout de suite après la mort de sa sœur, Jung écrivit : « Jusqu'en 1904 ma sœur Gertrude vécut avec sa mère à Bâle. Elle vint alors avec celle-ci habiter Zurich où tout d'abord, jusqu'en 1909, elle habita Zollikon et, à partir de là, jusqu'à sa mort, Küsnacht. Après la mort de sa mère, qui survint en 1923, elle vécut seule. Sa vie extérieure était calme, retirée et se déroula dans le cercle étroit de relations, d'amis et de parents. Elle était avenante, aimable, bonne et fermait sa vie intérieure aux regards indiscrets du monde. Elle mourut aussi sans plainte, sans guère faire mention de son propre destin, dans une attitude parfaitement digne. Elle avait mené une vie qui s'était accomplie intérieurement, hors d'atteinte des jugements et des appréciations d'autrui. »

[36] Déjà évoqué dans « *L'Homme à la découverte de son âme* ». Préfaces et adaptation du Dr Roland Cahen, 6e édition, 1962, p. 155. Éditions du Mont-Blanc, Genève et Hachette, Paris.

[37] Voir *L'Homme à la découverte de son âme*, ouvrage cité, et *Psychologie de l'inconscient*, préface et traduction du Dr Roland Cahen, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 2e édition, 1963. Cf. p. 146, note 2. et p. 225, note *2.*

[38] « Zur psychologischen Tatbestandsdiagnostik », *Zentralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie*, Jahrg. XXVIII, 1905. Reparaîtra en allemand dans les *Œuvres complètes*, vol. I, Rascher, Zurich

[39] *Diagnostische Assoziations-Studien*, 2 vol., J.A. Barth, Leipzig, 1903, dans lesquelles Jung a rassemblé ses travaux sur ce sujet. Cf. *L'Homme à la découverte de son âme*, ouv. cité, p. 141. (N. d. T.)

[40] *Ueber die Psychologie der Dementia praecox*, (Psychologie de la démence précoce). Halle, 1907, et *Der Inhalt der Psychose* (Le contenu des psychoses), Vienne, 1908 *(Œuvres complètes* en allemand, vol. I, Rascher, Zurich).

[41] Premier vers de la célèbre poésie de Heine, *Die Lorelei.* (N. d. T.)

[42] Voir le Glossaire, p. 451 et 460 et C.G. Jung : *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Gallimard, Paris, 2e édition, 1967.

[43] En français dans le texte. (N. d. T.)

[44] Ce cas se distingue de la plupart des cas de ce genre par la brièveté du traitement (A.J.).

[45] Dans : *Von den Wurzeln des Bewusstseins* (Studien über den Arche-typus), Rascher, Zurich, 1954. *Des racines de la conscience* (Études sur l'archétype). Traduction en préparation.

[46] Ce chapitre ne doit être considéré que comme un complément aux nombreux écrits que C.G. Jung a consacrés à Sigmund Freud et à son œuvre. Voir en particulier : « L'opposition entre Freud et Jung », 1929, paru en français dans *La Guérison psychologique*, préface et adaptation du Dr Roland Cahen, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1953, et « Freud, un phénomène historico-culturel », 1932, paru en français dans *Problèmes de l'âme moderne,* traduction d'Yves Le Lay, Éditions Buchet-Chastel, Paris, 1961. (N. d. T.)

[47] Dans l'article nécrologique que Jung consacra à Freud *(Basler Nachrichten,* Ier octobre 1939), Jung dit de ce livre qu'il « révolutionnait son époque » et « qu'il était la tentative la plus audacieuse qui ait jamais été entreprise pour maîtriser les énigmes de la psyché inconsciente sur le terrain en apparence solide de l'empirie… Pour nous autres, alors jeunes psychiatres, ce livre fut une source d'illuminations, alors que pour nos collègues plus âgés il n'était qu'un objet de dérision ».

[48] « Die Hysterielehre Freuds, eine Erwiderung auf die Aschaffen-burgsche Kritik » (La doctrine de Freud sur l'hystérie : une réponse à la critique d'Aschaffenburg), *Œuvres complètes* en langue allemande, Rascher, Zurich vol. IV.

[49] Après que Jung (en 1906) eut envoyé à Freud son ouvrage *Études diagnostiques sur les associations*, ouv. cité p. 146, une correspondance s'instaura entre les deux savants. Cette correspondance dura jusqu'en 1913. En 1907, Jung avait aussi envoyé à Freud son ouvrage *Psychologie de la démence précoce*, cf. note 1, p. 151 (A.J.).

[50] *Métamorphoses et symboles de la libido,* ouv. cité, voir notes p 32 et 42.

[51] Voir *Types psychologiques,* préface et traduction d'Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 3e édition ; 1967, et *L'Énergétique psychique,* ouv. cité p. 132.

[52] Voir Appendice, p. 419 et suiv.

[53] Voir Appendice, p. 411 et suiv.

[54] Ouv. cité, voir p. 32 et 42.

[55] Leipzig et Darmstadt, 1810-1823

[56] Au sujet de Th. Flournoy, voir Appendice, p. 428

[57] Ouv. cité page 32.

[58] Ce « de soi-même » (déraisonnable) traduit médiocrement « von Hause aus » (unvernünftig).
« Von Hause aus » est une expression idiomatique courante qui veut dire mot à mot : de par sa maison. Jung la charge, par un emploi figuré, d'une lourde signification déjà implicite dans l'expression qu'il faudrait traduire en toute fidélité, dans la perspective de nos connaissances psychologiques actuelles : « de par ses origines héréditaires reçues et l'éducation subie dans sa maison ».
Au fond le langage, de par cette expression qu'il fournit et qui est susceptible de l'extension que Jung lui donne, avait anticipé, comme si souvent, par une intuition magistrale, sur les connaissances psychologiques actuelles (Dr R.C.).

[59] *Die Psychologie der Uebertragung,* Rascher, Zurich, 1946 ; la traduction française d'Yves Le Lay paraîtra sous le titre mentionné dans le texte.

[60] Voir note p. 214.

[61] Chthonien : (du grec khthon, la terre) qui provient des profondeurs de la terre. (N. d. T.)

[62] En français dans le texte. (N. d. T.)

[63] Nous sommes en 1957. (N. d. T.)

[64] *Présent et avenir,* traduit et annoté par le Dr Roland Cahen, avec la collaboration de René et Françoise Baumann, Buchet-Chastel, Paris, 1962.

[65] *Un mythe moderne,* préface et adaptation du Dr Roland Cahen, avec la collaboration de René et Françoise Baumann, Gallimard, Paris, 2e édition, 1963.

[66] « Das Gewissen inpsychologischer Sicht », in *Das Gewissen, Studien aus dem C.G. Jung-Institut,* Rascher, Zurich, 1958.

[67] 27 novembre 1955

[68] Cette conférence parut en anglais sous le titre : « On the Importance of the Unconscious in Psychopathology », dans le *British Médical Journal,* Londres II, 1914.

[69] Lorsque Jung me rapporta ces souvenirs, l'émotion vibrait encore dans sa voix. Il proposa même, en exergue, pour *motto* de ce chapitre, la phrase de *L'Odyssée :* « Heureux celui qui a échappé à la mort » (A.J.).

[70] « Purifie les affreuses obscurités de notre esprit. » l'*Aurora Consurgens* est un écrit alchimique attribué à saint Thomas d'Aquin. Voir C.G. Jung (avec la collaboration de M.L. von Franz) *Mysterium conjunctionis,* Rascher, Zurich, 1955,1956,1957, trois volumes dont la traduction d 'Étienne Perrot est en préparation.

[71] L'*anthroparion* est un « petit homme », une sorte d'homuncule. Le groupe des anthroparions comprend les gnomes, les dactyles de l'antiquité et l'homuncule des alchimistes. Le *Mercurius* alchimique était, lui aussi, en tant qu'esprit du mercure, un anthroparion (A.J.)

[72] Allusion à un passage du *Faust :* « Ce reflet coloré, c'est la vie. »

[73] Le « Livre noir » comprend six volumes minces reliés de cuir noir ; le « Livre rouge » est un in-folio relié en cuir rouge. Il contient les mêmes phantasmes, mais sous une forme et dans une langue élaborées, écrits en caractères calligraphiques gothiques, à la manière des manuscrits médiévaux (A. J,)

[74] Voir Appendice, p. 437.

[75] Premier *Faust,* La nuit (1).

[76] L'*Aurea Catena* (la chaîne d'or) est une allusion à un écrit alchimique, *Aurea Catena Homeri* (1723). Cette chaîne veut désigner une succession d'hommes sages qui, commençant par Hermès Trismégiste, relient la terre et le ciel (A.J.).

[77] C'est ici Rhodes, c'est ici que tu dois danser.

[78] Plaquette privée, portant en sous-titre : « Les Sept Sermons aux Morts, écrits par Basilide, à Alexandrie, la ville où l'orient touche à l'occident. » (Jung a choisi comme pseudonyme le nom du célèbre gnostique du IIe siècle). Figure dans l'édition en langue allemande. Cf. page 350. (N. d. T.)

[79] « *Es eignet sich, es zeigt sich an, es warnt !* » Goethe, *Second Faust,* acte V, Minuit.

[80] Ouv. cité.

[81] Durant cette période intermédiaire, Jung écrivit relativement peu : quelques articles en anglais et le livre *L'Inconscient dans la vie psychique normale et anormale.* Traduction du Dr. Granjean-Bayard. Payot. Paris (refondu et réédité pour la 7e édition en allemand en 1960. Réédité en français sous le titre *Psychologie de l'inconscient*, ouv. cité, page 141. Cette période se termine avec la publication du livre *Types psychologiques* en 1921, ouv. cité, page 182.

[82] Ce n'est qu'en 1933 que Jung reprit son enseignement universitaire, et cela à l'École polytechnique fédérale à Zurich. En 1935 il fut nommé professeur titulaire. En 1942, pour des motifs de santé, il renonça à cette chaire. Mais en 1944 il accepta sa nomination à l'Université de Bâle comme professeur ordinaire d'une chaire de médecine psychologique, créée en son honneur. Toutefois, après son premier cours il dut renoncer, par suite d'une maladie grave, à son activité enseignante et un an plus tard démissionner (A.J.).

[83] Second *Faust*, acte I, Galerie obscure.

[84] Ouv. cité.

[85] Voir illustration 11 ; cf. également C.G. Jung et R. Wilhelm, *Das Geheimnis der goldenen Blüte,* (Le secret de la Fleur d'or) 6e édition, Rascher, Zurich, 1957, illustration III, et C.G. Jung, *Gestaltungen des Unbewussten,* (Les créations de l'inconscient) Rascher, Zurich, 1950, illustration VI. Traductions en préparation.

[86] C.G. Jung et R. Wilhelm, *Das Geheimnis der goldenen Blüte,* ouv. cité, illustration X, et C.G. Jung, *Gestaltungen des Unbewussten,* ouv. cité, illustration XXXVI.

[87] À propos de Richard Wilhelm, voir Appendice, p. 430.

[88] Ainsi Jung dénomme-t-il sa contribution à la psychologie, pour la différencier de la psychanalyse de Freud (Dr R.C.).

[89] Dans les écrits de Poimandrès qui appartenait à une secte gnostique païenne, le *Cratère* est un vaisseau empli d'esprit qui avait été envoyé sur terre par le Dieu créateur, afin que ceux qui aspirent à une conscience plus haute puissent, en s'y plongeant, se faire baptiser. Ce vaisseau – ou vase – était une sorte d'utérus du renouvellement spirituel et de la renaissance (A.J.).

[90] Ici Jung fait allusion à la bulle de Pie XII qui promulgua le dogme de l'Assomption de Marie (1950), Il y est dit que, dans la chambre nuptiale céleste *(thalamus),* Marie a été unie comme épouse avec le Fils et comme *Sophia* (Sagesse) avec la divinité. De ce fait, le principe féminin a été placé dans la proximité immédiate de la Trinité masculine (Voir *Réponse* à *Job,* traduction par le Dr Roland Cahen, avec une postface de Henry Corbin, Buchet-Chastel, Paris, 1964, notamment p. 216 et suiv. ; p. 224 et suiv.) (A.J.).

[91] Les obus qui tombent du ciel doivent être compris comme des projectiles qui proviennent de l'« autre côté », de l'ennemi. Ils représentent des effets qui émanent de l'inconscient, qui émanent du côté de « l'ombre ». Le rêve indique que la guerre qui s'est déroulée extérieurement quelques années plus tôt n'est pas encore terminée, mais qu'elle continue intérieurement, dans la psyché. Il semble que c'est dans cette dernière que réside la solution du problème, qui n'a pu être trouvée à l'extérieur (A.J.).

[92] *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik,* 1914.

[93] Silberer se suicida.

[94] Ouv. cité.

[95] « *L'Art Aurifère* », en deux volumes.

[96] *Rosarium Philosophorum* (La Roseraie des Philosophes). Écrit anonyme, 1550. Contenu dans *Artis Auriferæ,* vol. II, 1593.

[97] Dissous et coagule, un est le vase, pierre, matière première, Mercure.

[98] Ouv. cité, cf. p. 146, note 2.

[99] Ouv. cités, p. 151, note I.

[100] Ouv. cité, p. 32.

[101] Ouv. cité.

[102] Dans les *Archives de Psychologie de la Suisse Romande,* Genève, 1916, sous le titre : « La structure de l'inconscient. »

[103] Ouv. cité.

[104] Carl Spitteler, *Prometheus und Epimetheus,* Iéna, 1915 ; trad. francaise de Charles Baudoin, Delachaux et Nieslé, Neuchâtel et Paris, 1943. L'œuvre poétique et romanesque de cet écrivain suisse né en 1845, mort en 1924, lui avait valu le Prix Nobel de littérature en 1919. (N. d. T.)

[105] Ouv. cité

[106] Ces divers travaux ont paru dans *Seelenprobleme der Gegenwart,* Rascher, Zurich, 1931, et dans *Wirklichkeit der Seele,* Rascher, Zurich, 1934. Ils ont été publiés en français pour l'essentiel dans *Problèmes de l'âme moderne,* ouv. cité, p. 173.

[107] Ouv. cité.

[108] *Ueber die Energetik der Seele,* Rascher, Zurich, 1928. Premier titre de l'ouvrage qui fut ensuite réédité sous une forme augmentée sous le titre : *Ueber psychische Energetik und das Wesen der Träume,* Rascher, Zurich, 1948 ; traduction française : *L'Énergétique psychique,* ouv. cité ; cf. p. 132.

[109] Ouv. cité.

[110] *Psychologie und Religion,* Rascher, Zurich, 1940 ; trad. française de Marthe Bernson et Gilbert Cahen, Buchet-Castel, Paris, 1961.

[111] *Paracelsica,* Rascher, Zurich, 1942.

[112] *Psychologie und Alchimie,* Rascher, Zurich, 1944 ; trad. française du Dr Roland Cahen et d'Henry Pernet, à paraître.

[113] *Symbolik des Geistes*, Rascher, Zurich, 1948 ; trad. en préparation, sous le titre : *Symbolique de l'esprit.*

[114] Dans *Von den Wurzeln des Bewusstseins,* ouv. cité, p. 167.

[115] Images hypnagogiques : qui apparemment dans la phase intermédiaire entre la veille et le sommeil ou lors du réveil. (N. d. T.)

[116] Les alchimistes les plus sérieux comprenaient que le but de leurs travaux n'était pas la transmutation de métaux vils en or, mais la production d'un *aurum non vulgi* (« or qui n'est pas celui du vulgaire ») ou *aurum philosophicum* (« or philosophique »). En d'autres termes, ils étaient intéressés par des valeurs spirituelles et le problème de la transformation psychique (A.J.).

[117] *Aiôn. Untersuchungen zur Symbolgeschichte,* Rascher, Zurich, 1951 ; trad. française d'Henry Pernet en prép. sous le titre : *Aiôn. Contributions à l'histoire du symbole.*

[118] Cf. *Réponse à Job,* ouv. cité, p. 235. (N. d. T.).

[119] Cf. *Un Mythe moderne,* ouv. cité, p. 203.

[120] Ouv. cité, p. 196.

[121] Ouv. cité, p. 214.

[122] Cela évoqua pour moi les « pièges à esprits » que j'avais vus au Kenya. Il s'agit de maisonnettes dans

lesquelles les indigènes installent des lits ; ils y ajoutent aussi quelques provisions, « posho » ; souvent même on couche dans le lit le simulacre d'un malade modelé en glaise ou en argile, et qui doit être guéri. Souvent, un sentier pavé de petites pierres avec beaucoup d'art mène du chemin vers ces cabanes afin que les esprits y entrent et, pour qu'ils n'aillent pas dans le *kral* (le village) où se trouve le malade qu'ils veulent venir chercher (C.G.J.).

[123] Après la mort de ma femme, en 1955, Marie-Louise von Franz a continué le travail sur le Graal et l'a mené à bonne fin en 1958. Cf. Emma Jung et M.L. von Franz, *Die Graalslegende in psychologischer Sicht* (« La Légende du Graal dans la perspective psychologique »), Studien aus dem C.G. Jung-Institut, Rascher, Zurich, 1960 (C.G.J.).

[124] Symbolique Theriomorphe : (du grec thêr = bête féroce) qui emprunte ses images au monde animal. (N. d. T.)

[125] Matthieu, XIX, 11-12.

[126] Les petits poissons des chrétiens.

[127] Ouv. cité, page 235.

[128] Ouv. cité, page 246.

[129] « Die Synchronizität als ein Prinzip akausaler Zusammenhange », dans C.G. Jung et W. Pauli, *Naturerklärung und Psyche*, Rascher, Zurich, 1952. Trad. française d'Henry Pernet en préparation : *L'Explication de la nature et la Psyché.*

[130] *Von den Wurzeln des Bewusstseins*, ouv. cité page 165.

[131] Ouv. cité.

[132] Nous laissons cette remarque dans sa forme première car elle rappelle le caractère même de la genèse du présent ouvrage (Dr. R.C.).

[133] La Tour à Bollingen n'était pas seulement, pour Jung, une maison de vacances. Dans sa vieillesse il y passait environ la moitié de l'année, travaillant et prenant du repos. « Sans ma terre, mon œuvre n'aurait pu voir le jour ». Jusqu'à un âge avancé, Jung se détendit en cassant du bois, bêchant, plantant et récoltant. Plus jeune, il s'était adonné avec passion à la voile et à tous les sports nautiques (A.J.).

[134] Titre d'une vieille gravure chinoise sur bois sur laquelle se trouve un petit vieillard dans un paysage héroïque (A.J.).

[135] La première phrase est un fragment d'Héraclite H. Diels : *Die Fragmente der Vorsokratiker* (Fragments des présocratiques), 1903, n° 52; la deuxième fait allusion à la liturgie de Mithra (A. Dieterich : *Eine Mithras liturgie*, Leipzig et Berlin, 1923, p. 9), la dernière à Homère *(Odyssée*, Chant 24, vers 12). Pour les autres inscriptions voir glossaire : « Alchimie » (A.J.).

[136] *Sälig Lüt*, en dialecte suisse.

[137] Voir Glossaire.

[138] Cf. Appendice, p. 447.

[139] Par la croix, à la rose. (N. d. T.)

[140] L'or des philosophes, c'est-à-dire des alchimistes (A.J.).

[141] Fruit, héritage (bon ou mauvais) des actions passées. (N. d. T.)

[142] L'attitude de Jung se lit dans l'inscription qu'il avait originellement inscrite au-dessus de la porte d'entrée de sa maison de Bollingen « Philemonis Sacrum – Fausti Pœnitentia » (Sanctuaire de Philémon, Pénitence de Faust). Quand l'on mura cette porte il plaça la même inscription au-dessus de l'entrée de la seconde tour (A.J.).

[143] Cf. Appendice, p. 423.

[144] Cette « personne sociale », Jung l'appelle la *persona ;* voir le Glossaire page 451 et 460 et *Dialectique du moi et de l'inconscient,* ouv. cité page 160.

[145] Devenir noir sous la peau.

[146] En français dans le texte. (N. d. T.)

[147] Comme « étiquette officielle ronflante ». Jung fait une boutade en latin qui s'éclaire par la phrase suivante. (N. d. T.)

[148] Jujubier de l'Afrique du Sud, buisson d'épines appelé en anglais « attends-un-peu ».

[149] Kauri (ou cowrie) : petits coquillages employés aussi comme monnaie.

[150] En français dans le texte.

[151] El mamur : mot à mot, préfet désigné, maire.

[152] Fièvre de trois jours.

[153] Dans deux études *The Dreamlike World of India* et *What India can teach us,* Jung rapporta les impressions de son voyage. Elles furent publiées immédiatement après son retour dans la revue « ASIA » (New York, janvier et février 1939) (A.J.).

[154] Cf. Appendice, p. 435.

[155] Om, le joyau dans le lotus, houm (« Om » et « houm » sont des vocables sacrés intraduisibles). (N. d. T.)

[156] « Monde un ». L'expression est de l'alchimiste Gérard Dorn. Voir le commentaire de C.G. Jung dans « *Mysterium conjunctionis* », ouv. cité, VI, 9 : le 3e degré de la conjonction : *mundus unus.*

[157] Dans des conversations ultérieures, Jung compare le Bouddha et le Christ dans leur attitude en face de la souffrance. Le Christ voit dans la souffrance une valeur positive ; en tant qu'être qui souffre, il est plus humain et plus réel que le Bouddha. Le Bouddha s'interdisait la souffrance mais aussi, en même temps, la joie. Il était hors des sentiments et des émotions ; par suite, il n'était pas réellement humain. Dans les Évangiles le Christ est décrit de telle sorte qu'il ne peut être compris autrement que comme Homme-Dieu bien qu'en fait, il n'ait jamais cessé d'être un homme tandis que le Bouddha, déjà durant sa vie, s'est élevé au-dessus de la condition humaine (A.J.).

[158] Nidâna : chacun des douze facteurs qui concourent à former la vie personnelle (Schtoupak, Nitte et Renou : dictionnaire sanskrit-français). (N. d. T.)

[159] Sur le problème de « l'imitatio », cf. C.G. Jung : « Introduction à la problématique psychologique et religieuse de l'Alchimie » dans *Psychologie et Alchimie*, ouv. cité.

[160] Un seul vase, une seule médecine, une seule pierre.

[161] Ici le mot sanskrit *deva*, ange gardien, divinité, a été utilisé pour Dieu.

[162] Séminaire sur le Tantra-Yoga, 1932.

[163] Jung ne considérait pas la vision comme un phénomène de synchronicité, mais comme une nouvelle création momentanée de l'inconscient en rapport avec l'idée archétypique de l'initiation. La cause immédiate de la concrétisation gisait, d'après lui, dans la relation de son anima avec Galla Placidia et dans l'émotion ainsi provoquée (A.J.).

[164] Basileus = Roi. Cos était, dans l'antiquité, renommée en raison du temple d'Esculape, et c'était aussi le lieu de naissance d'Hippocrate (Ve siècle av. J.C.).

[165] *Pardes Rimmonim* tel est le titre d'un traité kabbalistique de Moïse Cordovero (XVIe siècle). Tiphereth (= la grâce) et Malkouth (= le royaume) sont, selon la conception kabbalistique, deux des dix sphères des manifestations divines, dans lesquelles Dieu sort de son obscurité. Ils représentent un principe féminin et un principe masculin à l'intérieur de la divinité (A.J.).

[166] Jung emploie dans ce chapitre le mot objectivité dans une acception qui ne va pas de soi. Dans les paragraphes qui précèdent, Jung n'entend pas le mot objectivité dans l'acception d'une objectivité *concrète*, mais dans le sens d'une réalité autonome de l'âme, indépendante du moi subjectif. Jung parle ici de l'objectivité de son vécu en s'appuyant sur ce qu'il a décrit dans son œuvre et en particulier dans les *Problèmes de l'âme moderne* (ouvr. cité page 173) comme la réalité de l'âme et de la psyché objective (Dr R.C.).

[167] Ces pensées de Jung soulèvent beaucoup de problèmes et il faut éviter les malentendus, surtout de la part des lecteurs jeunes.

La vie affective est d'importance ! Le fin du fin de la sagesse n'est pas du tout une manière d'indifférence, indifférence qui, à des phases plus juvéniles de la vie, caractérise au contraire certaines maladies mentales. C'est à force d'indifférence et d'inaffectivité que le malade schizophrène, par exemple, se trouve coupé de la vie et du monde.

Ce que Jung veut dire, c'est qu'il s'agit, après avoir vécu les liens affectifs dans leur plénitude, de les laisser évoluer vers une sérénité, voire un détachement. Car les liens affectifs ayant rempli leurs bons offices d'insertion au monde, et ayant fait leur temps, comportent pour tous les partenaires, par leur maturité même, d'être dépassés.

Jung parle ici en tant qu'homme de grand âge, d'expérience, de sagesse humaine, qui, en tant que tel, s'est détaché de ce que l'affectivité comporte nécessairement de subjectif et de contraignant.

Sans doute avait-il atteint, lorsqu'il écrivit ces pages, à travers son individuation à ce que nous appelons pour notre compte la « simplicité de retour » (Dr R.C.).

[168] À propos du « savoir absolu » dans l'inconscient, cf. C.G. Jung, « La synchronicité comme principe d'enchaînement a-causal », dans C.G. Jung et W. Pauli, Naturerklärung und Psyché, ouvr. cité page 257.

[169] J.B. Rhine, Duke University à Durham, U.S.A., a prouvé au moyen d'expériences avec des cartes que l'homme était capable d'avoir des perceptions extrasensorielles.

[170] Voir p. 332. (N. d. T.)

[171] Ouv. cité page 32.

[172] Ouv. cité page 221.

[173] À propos du plan du sujet et de l'objet, voir C.G. Jung, *L'Homme à la découverte de son âme,* p. 232, ouv. cité page 140.

[174] Ouv. cité page 182.

[175] Voir note p. 270.

[176] Voir note p. 321.

[177] Actes des Apôtres, II, 17 ; Joël III, 1.

[178] Le remède est préparé trop tard, quand le mal s'est fortifié pendant un long délai.

[179] « Il n'en est pas ainsi. »

[180] En français dans C.G. Jung, *Énergétique psychique,* ouv. cité page 132.

[181] Cf. « La synchronicité comme principe d'enchaînement a-causal », dans Jung et W. Pauli, *Naturerklärung und Psyché,* 1952, p. 92 sq. Ouv. cité page 257.

[182] Voir C.G. Jung, *Un mythe moderne,* ouv. cité page 203.

[183] L'incertitude de savoir « à qui » ou « à quel lieu » il faut attribuer la réalité a déjà joué, une fois, un rôle dans la vie de Jung : lorsque, enfant assis sur la pierre, il jouait avec l'idée que celle-ci disait ou *était* « moi ». Cf. p. 38. V. aussi le rêve bien connu du papillon de Tchoang-Tzeu (*Les Pères du Système taoïste,* trad. Léon Wieger, Paris, 1950, p. 227) (A.J.).

[184] Au sens primitif du grec *theôria,* « action de contempler, d'observer le monde », ou de l'allemand *Weltanschauung* (A.J.).

[185] Cf. C.G. Jung, *Réponse à Job,* notamment p. 138-153 ouv. cité page 235. (N. d. T.)

[186] Jung a traité ce thème en 1951 dans *Aiôn,* ouv. cité page 249.

[187] *Metanoia* = conversion, littéralement : « changement d'esprit ». (N. d. T.)

[188] Cf. C.G. Jung, *Présent et avenir,* ouv. cité page 203. (N. d. T.)

[189] « Pas encore, pas encore », parole que se répète le méditant tandis qu'il traverse les différents niveaux de l'être à la recherche de la réalité inconditionnée. Cette notion est donc, à l'origine, épistémologique et non morale. (N. d. T.)

[190] Se reporter au chapitre VII, p. 235, n. 1

[191] *Codex Bezae Cantabrigiensis,* édité par H. Scrivener, 1864. Il s'agit d'une adjonction apocryphe à Luc, VI (cf. *La Bible de Jérusalem,* Luc, VI, 4, n. *b).*

[192] En voir la reproduction dans C.G. Jung, *Gestaltungen des Unbewussten,* ouv. cité page 229.

[193] Traduire l'expression *complexio oppositorum* par : complémentarité des contraires est passé dans l'usage de la langue psychologique. On pourrait aussi bien et peut-être mieux parler d'union, d'embrassement, d'étreinte des contraires. Mme Claire Lejeune *(Cahiers du Symbolisme)* utilise l'expression : connivence des contraires, qui sans doute fera fortune. Cette difficulté de langage ne fait que refléter l'aspect paradoxal majeur de ce qu'il s'agit d'exprimer (Dr R.C.).

[194] Voir C.G. Jung, *Un mythe moderne,* ouv. cité page 203.

[195] C.G. Jung et R. Willhem, *Le Secret de la fleur d'or,* ouv. cité page 229.

[196] Un des sens de *symbolon* est la *tessera hospitalitatis,* la pièce de monnaie rompue dont, selon les mœurs antiques, deux amis, lors d'une séparation, emportaient chacun une moitié (A.J.).

[197] Cf. C.G. Jung, « Das Wandlungssymbol in der Messe » (« Le symbole de la métamorphose dans la messe »), dans *Von den Wurzeln des Bewusstseins (Des racines de la conscience),* ouv. cité page 167.

[198] Épître aux Philippiens, II, 6.

[199] Voir p. 379.

[200] « Devenir-Homme » ou anthropomorphose. Sur la multiplicité des termes auxquels Jung a eu recours pour exprimer la notion d'incarnation se reporter à *Réponse à Job* (ouv. cité page 235), note 2, p. 97. (N. d. T.)

[201] Voir Appendice, p. 426.

[202] Constellation du « Poisson austral ». Sa bouche est formée par l'étoile fixe Fomalhaut (mot arabe pour « bouche du poisson »), sous la constellation du Verseau.

[203] La constellation du Capricorne (mi-chèvre, mi-dauphin) fut primitivement appelée Chèvre-Poisson. C'est l'animal héraldique des Juliens, lignée dont est issu Jules César. (N. d. T.)

[204] Névrosé, si les deux choses sont par trop incompatibles, que le sujet se voit coincé dans un insuccès chronique et une inconscience de ses causes. Si tel n'est pas le cas, on parle d'adaptation réussie. (N. d. T.)

[205] *Faust,* II, acte I, Galerie obscure.

[206] « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité (= *agapè,* amour de dilection qui veut le bien d'autrui), je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit » (I Corinthiens, XIII, 1)Cf. *La Bible de Jérusalem,* n. a]. (N d. T.)

[207] I Jean, iv, 8 et 16.

[208] Voir p. 379.

[209] Job, XL, 4-5, et Jo b, XXXIX, 37-38, dans la Bible de Louis Segond ; XXXIX, 34-35, dans la Bible de Lemaistre de Saci. (N.d.T.)

[210] Cf. n. 4, p. 402. (N.d.T.)

[211] Voir appendice, p. 425 ; Lettre à un jeune érudit.

[212] *Puiser* se dit en allemand : « schöpfen » qui est proche de « Schöpfer », le créateur. Cette étymologie commune des deux mots résonne dans la phrase, lui donnant une profondeur particulière. (N. d. T.)

[213] Voir p. 459.

[214] Freud, Ferenczi et Jung.

[215] Avec l'aimable autorisation de Ernst Freud, Londres.

[216] Voir E. Jones : *Freud,* III, New York, 1937, p. 387 sq.

[217] Voir Glossaire, p. 463. (N. d. T.)

[218] En français dans le texte.

[219] Ouv. cité, p. 32.

[220] Vieux livre chinois d'oracles et de sagesse dont les origines remontent au quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

[221] Voir Glossaire, p. 463.

[222] Trad. française en préparation par E. Perrot. (N. d. T.)

[223] *Faust,* II, acte I, Galerie obscure.

[224] *Kunstform und Yoga im indischen Kultbild,* Berlin, 1926.

[225] Ouv. cité, p. 229.

[226] Voir page 219.

[227] En plus des propos rapportés par Jung, j'ai utilisé ici ce qu'on appelle le « Livre de famille », un in-folio relié en parchemin, qui contient des lettres et des documents anciens et qui fut continuellement complété par Jung. Mes autres sources sont le journal de son grand-père Carl Gustav Jung (Publié par son fils Ernst Jung, sans date) et deux articles de M.H. Koelbing : « Wie Carl Gustav Jung Basler Professor wurde » (Comment Cari Gustav Jung devint professeur à l'Université de Bâle) dans *Basler Nachrichten,* 26 septembre 1954 et « C.G. Jungs Basler Vorfahren ». (Les ancêtres bâlois de C.G. Jung dans *Basler Nachrichten,* 24 juillet 1955). J'ai pu aussi disposer des résultats d'une étude généalogique entreprise en 1928-1929.

[228] Octobre 1817, fête révolutionnaire des étudiants pour la commémoration de la Réforme (1517) et de la bataille de Leipzig (1813) ; organisée par les corporations estudiantines d'Iéna.

[229] Hermann Reimer était le fils du libraire et éditeur de Berlin. Il épousa la fille que Carl Gustav Jung avait eue de son premier mariage avec Virginie de Lassaulx. Jung raconte sa visite auprès de Mme Reimer à Stuttgart, après la fin de ses examens de médecine en 1900 (voir plus haut, p. 137). J'emprunte la citation qui suit à l'article déjà mentionné de Koelbing : « Comment Carl Gustav Jung devint professeur à Bâle. »

[230] Le Bürgerspital.

[231] il fonda plus tard la Fondation de

[232] Voir Hans Jenny, *Baslerisches-Allzubaslerisches,* Bâle, 1961.

[233] Comme je pus le vérifier par la suite, il existe une autre version du blason original mentionné par Jung dans le chapitre « La tour », blason qui représentait un phénix, et que son grand-père, C.G. Jung, modifia pour lui donner sa forme actuelle. Cette autre version représente un papillon se glissant hors de sa chrysalide. D'après une tradition familiale, le prénom du « savant docteur en médecine et en droit » à Mayence (mort en 1654) n'était pas Carl mais Simon.

[234] Ouv. cité, p. 244.

[235] Introduction à L. Kranefeld, *Die Psychoanalyse,* Sammlung Göschen, 3e édition, Berlin, 1956, p. 16.

[236] *Psychologie und Alchemie* (Psychologie et alchimie), ouv. cité, p. 244.

[237] *Problèmes de l'âme moderne,* ouv. cité, p. 173.

[238] Cette citation provient d'un séminaire anglais non publié, vol. I, 1925.

[239] C.G. Jung : *Die Psychologie der Uebertragung* (Psychologie du transfert), ouv. cité, p. 196.

[240] Séminaire anglais non publié sur le Zarathoustra de Nietzsche, 1937, vol. I.

[241] *Aion,* ouv. cité, p. 246.

[242] C.G. Jung, *Das Gewissen in psychologischer Sicht,* chapitre de l'ouvrage *Das Gewissen* (La conscience morale), ouv. cité, p. 203.

[243] *Von den Wurzeln des Bewusstseins* (Des racines de la conscience), ouv. cité, p. 167.

[244] *Ibid.,* p. 576.

[245] « À propos de l'enfant comme archétype », dans Jung-Kérényi, *Introduction à l'essence de la mythologie,* trad. de H. Del Medico, Payot, Paris, 1953.

[246] Traduit de l'anglais : *The Structure and Dynamics of the Psyche,* Collected Works, vol. VIII, p. 121.

[247] *L'Homme à la découverte de son âme,* p. 98, 6e éd., ouv. cité, p. 140.

[248] *Symbolik des Geistes* (Symbolique de l'esprit), p. 465, 2e éd., 1953, ouv. cité, p. 245.

[249] *Réponse à Job,* p. 236 sq., ouv. cité, p. 235.

[250] *Symbolik des Geistes,* p. 431, ouv. cité, p. 245.

[251] *Aion*, p. 15, ouv. cité, p. 246.

[252] *Von den Wurzeln des Bewusstseins,* p. 536, ouv. cité, p. 167.

[253] *L'Énergétique psychique,* p. 99, ouv. cité, p. 132.

[254] Aion, p. 20, ouv. cité, p. 246.

[255] « A propos de l'enfant comme archétype », dans Jung-Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie,* ouv. cité, p. 454.

[256] *La Guérison psychologique,* p. 255, ouv. cité, p. 173.

[257] *Dialectique du Moi et de l'inconscient,* p. 131, ouv. cité, p. 160.

[258] *Von den Wurzeln des Bewusstseins,* p. 595, ouv. cité, p. 167.

[259] *Das Geheimnis der goldenen Blüte,* p. 22, ouv. cité, p. 229.

[260] *Un mythe moderne,* p. 269, ouv. cité, p. 203.

[261] S. Freud, *Psychoanalysis and Neurosis,* Londres, 1916.

[262] *Psychologie et Religion,* ouv. cité, p. 244.

[263] Payot, Paris.

[264] « Conscience, inconscience et individuation », dans : *La Guérison psychologique,* ouv. cité, p. 173.

[265] *Aion*, p. 379, ouv. cité, p. 246.

[266] *Gestaltungen des Unbetvussten,* p. 55, ouv. cité, p. 229.

[267] « La synchronicité comme principe d'enchaînement a-causal », dans Jung-Pauli, *Naturerklärung und Psyché,* p. 20, ouv. cité, p. 257,1952.

[268] *Symbolik des Geistes,* p. 399, ouv. cité, p. 245.

[269] L'Homme à la découverte de son âme, p. 80 sq., ouv. cité, p. 140, 6e édition, 1962.

[270] *Psychologie et éducation,* Éditions Buchet-Chastel, Paris, 1963, p. 71 sq.

[271] *Dialectique du Moi et de l'Inconscient,* p. 140, ouv. cité, p. 160.

[272] Psychologie und Alchemie, 2e édition, 1952, p. 69, ouv. cité, p. 244.

[273] *Dialectique du Moi et de l'Inconscient*, p. 298, ouv. cité, p. 160.

[274] « Pour la commémoration de Richard Wilhelm », dans *Das Geheimnis der goldenen Blüte*, p. XVII, ouv. cité, p. 229.

[275] « La synchronicité comme principe d'enchaînement a-causal », dans Jung-Pauli, *Naturerklärung und Psyché*, p. 26, ouv. cité, p. 237.

[276] *Ibid.*, p. 105.

[277] Voir C.G. Jung, *Psychologie de l'inconscient*, ouv. cité, p. 141.